302252 233

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

XXIVe ANNÉE

1946



NOUVELLE SÉRIE — TOME IV N° 1-2

INSTITUT PAUL TELEKI

ESZTERHÁZY-UTCA 26, BUDAPEST (VIIIe), HONGRIE

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION INTERNATIONAL

ALEXANDRE ECKHARDT

DIRECTEUR

DOMINIQUE KOSÁRY

RÉDACTEUR GÉRANT

COLOMAN BENDA

SECRÉTAIRE

LADISLAS KENYERES

PUBLIÉE PAR L'INSTITUT PAUL TELEKI
PARAISSANT QUATRE FOIS PAR AN

La « REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE »

publie des études d'histoire comparée des peuples danubiens. Elle ouvre ses colonnes à la collaboration du monde savant de toutes les nations et par là, elle espère contribuer utilement à l'historiographie des moyens et petits peuples de la région danubienne.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

25 frs. suisses

Toute correspondance doit être adressée à l'Institut Paul Teleki
(Eszterházy-utca 26. Budapest VIIIe)

DÉPOSITAIRES

ESPAGNE: Sociedad General Española de Libreria, Madrid
FRANCE: Les Presses Universitaires de France, Paris
SUEDE: Fritzes Kgl. Hovbokshandel, Stockholm
SUISSE: Librairie Payot, Lausanne
TURQUIE: Haset Kitabevi, Istanbul

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

XXIVe ANNÉE

1946



NOUVELLE SÉRIE — TOME IV

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard St. Germain, Paris

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE RÉDACTION INTERNATIONAL
ALEXANDRE ECKHARDT

DIRECTEUR
DOMINIQUE KOSÁRY

RÉDACTEUR GÉRANT
COLOMAN BENDA

SECRÉTAIRE
LADISLAS KENYERES

PUBLIÉE PAR LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
PARAISSANT QUATRE FOIS PAR AN

1946. 1612

TABLE DES MATIERES

ALFÖLDI, A. : *Valentinien Ier, le dernier des grands pannoniens* 7
BERLÁSZ, E. : *Seigneur hongrois — paysan roumain en Transylvanie* 225
DEÉR, J. : *L'histoire en Allemagne et le nationalisme* 259
GOGOLÁK, L. : *Kamill Krofta* 66
HAZARD, P. : *André Ady, grand poète et européen* 207
KOSÁRY, D. : *Français en Hongrie. 1664* 29
MACARTNEY, C. A. : *Dlugosz et le Chronicon Budense* 301
La Rédaction : *Aux lecteurs* 3
TÓTH, Z. I. : *Biographie d'une frontière (La formation du « Partium »)* 79

DOCUMENTS

GYÖRFFY, G. : *« Notitia Hungariae Novae Historico-Geographica » 1746 (La vie et l'œuvre de M. Bél)*..... 117
K. D. : *Marx et Szemere (Lettres inédites)*..... 103
PERÉNYI, J. : *Documents relatifs à l'intervention armée russe de 1849 en Hongrie* 319

COMPTES RENDUS CRITIQUES

ALFÖLDI, A. : *Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum* (A. Radnóti) 377
Archives de la famille Kállay (G. Bélay) 154
ANGYAL, A., sur le livre de L. Hadrovics..... 370
B. É., sur le livre de É. Gál 371
BĂNESCO, N. : *Création et caractère du second Empire bulgare* (M. Gyóni) 161
BARTA, É., sur le livre de R. Pascal..... 347
BÉLAY, G., sur les Archives de la famille Kállay 154
BENDA, C., sur le livre de R. Vámbéry 379
BENES, É. : *Democracy today and tomorrow* (L. G.) 147

Benes, E. : *Essays and Reflections presented on the occasion of his Sixtieth Birthday* (É. Gál) 372
Beu, O. : *Bibliographie de la révolte de Horia* (I. Z. Tóth).. 396
Beu, O. : *L'empereur Joseph II et la révolte de Horia* (I. Z. Tóth) 396
Bodea, C. C. : *Moïse Nicoăra et son rôle dans la lutte pour l'émancipation nationale-religieuse des Roumains du Banat* (Z. I. Tóth) 350
Bödey, J., sur le livre de N. Deržavin..... 392
Borsody, I. : *Le compromis hungaro-slovaque* (Ch. Vigh) .. 362
Dauzat, A. : *L'Europe linguistique* (L. Gáldi) 348
Deržavin, N. : *Histoire de la Bulgarie* (J. Bödey) 392
Fügedi, B., sur le livre de Husčava 373
G. L., sur le livre de É. Benès 147
Gál, S. : *Ungarn und die Nachbarvölker* (É. B.) 371
Gál, É., sur le livre de É. Benès 372
Gáldi, L., sur le livre de A. Dauzat..... 348
Gáldi, É., sur le livre de W. Weber..... 375
Gündisch, G. : *Deutsches Volkswerden in Siebenbürgen, 1141—1849* (N. Komjáthy) 400
Gyóni, M., sur le livre de N. Bănesco 161
Gyóni, M., sur la Revue Historique 400
Györffy, G., sur le livre de E. Moór 391
Hadrovics, L. : *Relations intellectuelles hungaro-yougoslaves* (A. Angyal) 370
Hajnal, É., sur le livre de J. Szekfű 123
Hungary (D. K.) 383
Huscava, A. : *Litterae e Tabulario Okolicsányiorum* (É. Fügedi) 373
Jakó, Zs. : *Les urbariums de la province seigneuriale de Gyalu* (F. Maksay) 145
K., D., sur le livre Hungary 383
Klein, S. : *Dictionarium Valachico-Latinum* (Z. I. Tóth) .. 155
Kniezsa, I. : *La toponymie parallèle* (E. Moór) 346
Komjáthy, N., sur le livre de G. Gündisch..... 396
Kovács, L. K., sur le livre de J. László 385
L., L., sur le livre de É. Tóth 383
László, J. : *La vie du peuple hongrois à l'époque de la conquête* (L. K. Kovács) 385
M., N., sur le livre de É. Nagy 353
Makkai, L., sur le livre de S. Pasco..... 134
Makkai, L., sur le livre d'A. Tóth 396

MAKSAY, F., sur le livre de Zs. Jakó 145
MARC-BONNET, H., sur le livre d'A. Mousset 356
MARC-BONNET, H., sur le livre de G. Welter 357
MARC-BONNET, H., sur le livre d'A. Mousset 359
MOLLAY, K. : *Scarbantia, Ödenburg, Sopron. Siedlungsgeschichte und Ortsnamenkunde* (E. Moór) 150
MOÓR, E., sur le livre de K. Mollay 150
MOÓR, E., sur le livre de I. Kniezsa 346
MOÓR, E. : *Die Ansiedlung des landnehmenden Ungartums und die Herkunft des Székler* (G. Györffy) 391
MOUSSET, A. : *Histoire de Russie* (H. Marc-Bonnet) 356
MOUSSET, A. : *Le Monde slave* (H. Marc-Bonnet) 359
NAGY, E. : *Situation des minorités dans la Grande-Roumanie au point de vue du droit constitutionnel* (N. M.) 353
PASCAL, R. : *The Francfort Parliament* 1848 *and the Drang nach Osten* (É. Barta)..... 347
PASCO, ST. : *Histoire de Transylvanie* (L. Makkai) 134
RADNÓTI, A., sur le livre d'A. Alföldi 377
Revue Historique du Sud-Est Européen. 1941—45 (M. Gyóni) 400
SCHWEINFURTH, PH. : *Die byzantinische Form. Ihr Wesen und ihre Wirkung* (A. Tóth)..... 163
SZEKFŰ, J., *État et Nation* (E. Hajnal) 123
T., Z. I., sur le livre de N. Wesselényi 151
TÓTH, A., sur le livre de Ph. Schweinfurth..... 163
TÓTH, A. : *Histoire des Roumains de Transylvanie* (L. Makkai) 396
TÓTH, L. : *Histoire de Hongrie* (L. L.) 383
TÓTH, Z. I., sur le livre de S. Klein 155
TÓTH, Z. I., sur le livre de C. Bodea 350
VÁMBÉRY, R. : *Hungary — to be or not to be* (C. Benda).... 379
VIGH, CH., sur le livre de Borsody..... 362
WEBER, W. : *Aus Rumäniens Frühzeit* (L. Gáldi) 375
WELTER, G. : *Histoire de Russie* (H. Marc-Bonnet)..... 357
WESSELÉNYI, N. : *Manifeste au sujet des nationalités hongroise et slave* (Z. I. T.)..... 151

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUE ET LITTERAIRE

A la mémoire de A. Szerb et de G. Halász (J. Kósa) p. 166 — *Problèmes de la région danubienne* (É. Gál) p. 167 — *La France et la Hongrie* (A. Pierre, J. Thorne) p. 169 — *La culture hongroise et l'Association Mondiale des Nations Unies*, p. 171 — *La Hongrie et l'Amérique* (J. Sz.) p. 173 — « *Population Trans-*

fers » (cb) p. 176 — *La Hongrie et l'Angleterre* (J. Sz., F. Bl.) p. 177 — *La Société Culturelle Hungaro-Soviétique* (X. d'Abry) p. 178 — *Le jour du livre hongrois* (L. Blanc) p. 178 — *Tchèques et Anglais* (É. Gál) p. 181 — « *La Hongrie et l'Univers* », p. 182 — *Yougoslavie* (I. Markovic) p. 182 — *Histoire de la presse slovaque* (F. Wagner) p. 183 — *Pologne* (L. Zbigniev) p. 183 — *L'historiographie hongroise* (Cs. Csapodi) p. 184 — « *2000 Years Old Budapest* » (V. B.) p. 185 — *Transylvanie* (É. J.) p. 186 — *La Hongrie et l'Italie* (M. Jászay) p. 187 — *Roumanie* (A. Tóth) p. 187 — *Le soulèvement de Rákóczi et les Suédois* (C. Bertha) p. 188 — *Roumains et Hongrois* (J. Mureşan, O. Beaupin) p . 189 — *Coopération des juristes des pays danubiens* (É. Zajtay) p. 193 — *L'idée de saint Étienne* (D. Kosáry) p. 194 — *Un voyageur hongrois dans les États-Unis* (cb) p. 198 — « *Données Historiques sur la Transylvanie* » (C. B.) p. 199 — *Les Hongrois de Moldavie* (B.) p. 200 — *Recherches sur les établissements disparus* (F. Maksay) p. 200 — *L'instruction publique en Hongrie* (J. Brunehaut) p. 201 — *Société Hongroise des Affaires Étrangères*, p. 203 — *Histoire militaire* (B.) p. 203 — *L'Atlas linguistique de la Transylvanie* (L. Deme) p. 204 — *A la mémoire de Paul Hazard* (A. E.—L. Molnos) p. 405 — *Problèmes de la région danubienne* (L. Hadrovics, J. Muresan, J. Perényi) p. 410 — *Kossuth et la collaboration entre les peuples danubiens* (C. Benda) p. 413 — *Autriche*, p. 417 — *Tchécoslovaquie* (G. Juhász) p. 418 — *Hongrie* (É. Gál, S. Baumgarten) p. 420 — *Transylvanie* (G. Balás) p. 423 — *Pologne* (É. Csapláros) p. 424 — *Yougoslavie* (M. Marinković L. H.) p. 425 — *Roumanie* (Z. I. Tóth) p. 428 — *Français et Hongrois* (L. K.) p. 429 — *Les États-Unis de l'Amérique* (J. Sz.) p. 433 — *La Grande-Bretagne et la Hongrie* (E. A.) p. 435 — *L'U.R.S.S. et la Hongrie* (J. Bödey) p. 437 — *L'Italie* (M. Jászay) p. 439 — *La Société Hungaro-Belge*, p. 439 — *L'histoire en Autriche* (F. Winter) p. 440 — *Le congrès de l'International Law-Association* (É. Zajtay) p. 442 — *Le congrès des Pen-Clubs à Stockholm*, p. 444 — « *Livre noir sur le martyre des Juifs hongrois* » (J. Gessier) p. 445 — *La « Narodnie Noviny » et l'Institut Teleki* (C. B.) p. 447 — *Hongrois et Allemands*, p. 448 — *M. I. Jordan sur l'origine des Roumains*, p. 449 — « *Politique extérieure des livres* » (J. Thorne) p. 453

Illustrations et cartes géographiques :
80—81, 88—89, 96—97, 116—117

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

SOMMAIRE

Pages

Aux lecteurs 3

A. Alföldi : *Valentinien Ier, le dernier des grand pannoniens* 7

D. Kosáry : *Français en Hongrie. 1664* 29

L. Gogolák : *Kamill Krofta* 66

Z. I. Tóth : *Biographie d'une frontière (La formation du « Partium »)* 79

DOCUMENTS

D. K. : *Marx et Szemere* 103

G. Győrffy : *« Notitia Hungariae Novae Historico-Geographica ». 1746. (La vie et l'œuvre de M. Bél)* 117

COMPTES RENDUS CRITIQUES

É. Hajnal : *État et Nation* 123

L. Makkai—F. Maksay : *Histoire de la Transylvanie* 134

L. G. : *«La democratie aujourd'hui et demain»* 147

E. Moór : *Histoire de la ville de Sopron* 150

Z. I. Tóth : *Hongrois et Slaves* 151

G. Bélay : *Les Archives d'une famille hongroise* 154

Z. I. Tóth : *Dictionarium Valachico-Latinum* 155

M. Gyóni : *Le second Empire bulgare* 161

A. Tóth : *L'Art byzantin* 163

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

J. Kósa : *A la mémoire . . .* (166) — É. Gál—B. : *Problèmes de la région danubienne* (167) — A. Pierre—J. Thorne : *La France et la Hongrie* (169) — G. Paikert : *La culture hongroise et l'Association Mondiale des Nations Unies* (171) — R. : *La Hongrie et*

l'Amérique (173) — cb. : « *Population Transfers* » (176) — J. S.—F. Bl. : *La Hongrie et l'Angleterre* (177) — X. d'Abry : *La Société culturelle Hungaro-Soviétique* (178) — L. Blanc : *Le jour du livre hongrois* (178) — É. Gál : *Tchèques et Anglais* (181) — « *La Hongrie et l'Univers* » (182) — L. S.—I. Marcović : *Yougoslavie* (182) — F. Wagner : *Histoire de la presse slovaque* (183) — É. G.—L. Zbigniev : *Pologne* (183) — Cs. Csapodi : *L'historiographie hongroise* (184) — V. B. : « 2000 *Years Old Budapest* » (185) — cb. — É. J. : *Transylvanie* (186) — M. Jászay : *La Hongrie et l'Italie* (187) — A. Tóth : *Roumanie* (187) — *Le Pen Club Hongrois* (188) — C. Bertha : *Le soulèvement de Rákóczi et les Suédois* (188) — J. Mureşan—O. Beaupin—O. Crisan : *Roumains et Hongrois* (189) — É. Zajtay : *Coopération des juristes des pays danubiens* (193) — D. Kosáry : *L'idée de saint Étienne* (194) — cb. : *Un voyageur hongrois dans les États Unis* (198) — C. B. : « *Données Historiques sur la Transylvanie* » (199) — B. : *Les Hongrois de Moldavie* (200) — F. Maksay : *Recherches sur les établissements disparus* (200) — J. Brunehaut—A. T. : *L'instruction publique en Hongrie* (201) — *Société Hongroise des Affaires Étrangères* (203) — B. : *Histoire militaire* (203) — L. Deme : *L'atlas linguistique de la Transylvanie* (204)

Illustrations et cartes géographiques :
80—81, 88—89, 96—97, 116—117

Les articles publiés dans la RHC ne représentent pas nécessairement l'opinion de la Rédaction
Responsable : C. Benda

452863 b — Imprimerie de la S. A. Athenaeum, Budapest.
Responsable pour l'impression : Th. Gorszky

AUX LECTEURS

Les jeunes historiens qui, groupés autour de l'Institut Danubien Paul Teleki, se chargèrent, en 1943, de réorganiser la Revue des Études Hongroises, fondée en 1923, et d'en faire paraître une nouvelle série sous le titre de Revue d'Histoire Comparée, avaient en vue un programme bien clair et nettement délimité. Désireux de connaître et de faire connaître la vérité historique, ils se proposaient de lutter aussi bien contre les préjugés invétérés que contre les ambitions nationalistes et impérialistes. Ils devaient donc combattre les préjugés néfastes qui, mettant obstacle à une présentation sincère du passé réel des peuples danubiens, rendaient très difficile, sinon impossible toute tentative de rapprochement intellectuel et préparaient par là le terrain à la poussée de l'impérialisme nationaliste des Allemands, danger commun pour les peuples en question.

Ces jeunes chercheurs, au cours de leurs études en Occident, dans les diverses universités françaises et anglaises, s'étaient dûment initiés à la culture de tous les peuples danubiens: ils savaient apprécier la civilisation des Slaves au même titre que celle des Roumains ou des Hongrois. Ils étaient fermement convaincus qu'il fallait, par tous les moyens possibles, établir des contacts intimes entre les écrivains et les savants des peuples danubiens. A leur avis, on ne pouvait plus se cantonner dans un isolement plein de méfiance, on ne pouvait continuer à vivre dans un monde où même les voisins étaient séparés par des frontières presque infranchissables.

Slaves, Hongrois et Roumains vivent côte à côte dans cette région et nombreux sont les endroits où les uns se trouvent intimement mêlés aux autres. L'histoire de chacun de ces peuples touche bien souvent à celle d'un peuple voisin. Que de traits analogues dans leur évolution sociale, politique et intellectuelle! Le regretté Henri Pirenne avait bien

raison d'insister sur le fait que les diverses histoires nationales sont souvent dominées par une conception trop « ethnocentrique ». Pour éviter cette erreur, si souvent commise à propos de l'histoire danubienne, nous avons essayé d'appliquer à notre région un principe préconisé par Pirenne lui-même : la méthode comparative. Dans le domaine que nous envisagions, elle promettait d'être très fructueuse. N'avions-nous pas besoin, au lieu d'une conception nationaliste de l'histoire, d'une étude comparée du nationalisme des peuples danubiens? Il ne nous paraissait point douteux que, préparant par là le terrain pour une histoire comparée des peuples danubiens, nous n'eussions plus de chance à saisir les véritables traits de l'individualité, du génie même de chaque nation.

Quant à notre programme, dès 1943 nous avions dit tout ce qu'il nous était possible de dire sous la forte pression politique et intellectuelle qui, à ce moment, pesait sur nous.[1] *Pendant la guerre, tout ce que nous pouvions faire, c'était de chercher à résoudre les problèmes de tous les peuples danubiens et d'opposer une critique inexorable, dans la mesure du possible, aux manifestations de caractère impérialiste, de quelque côté qu'elles vinssent. Ceux qui connaissaient de près les vues des réorganisateurs de la Revue étaient pleinement conscients de leur mission : ils avaient à représenter dans les sciences historiques hongroises, une tendance nouvelle, conçue sous le signe du réalisme et caractérisée par un profond respect de la vérité historique. Les membres de ce groupe voulaient se libérer des illusions d'une époque passée, illusions qui avaient empêché les générations antérieures de se faire une idée nette des réalités politiques, sociales et économiques de nos peuples, d'une part, et des problèmes généraux de la région danubienne, d'autre part. On voulait s'affranchir des préjugés qui, pendant si longtemps, avaient rendu impossible une présentation objective des rapports existant, au cours de l'histoire, entre les peuples danubiens, notamment entre les Slaves et les Hongrois. Les mêmes préjugés avaient retardé la reconnaissance d'un fait bien simple, savoir qu'au point de vue du droit naturel, les peuples danubiens étaient parfaitement égaux.*

[1] D. Kosáry, *Sur quelques problèmes d'histoire comparée.* RHC. 1943,

Nous ne pourrions affirmer que l'historiographie des peuples slaves danubiens ou celle des Roumains fût libre de ces préjugés nationalistes. C'est pourtant à nous qu'il appartient de prendre l'initiative, appliquant aux temps modernes un sage précepte de Zrinyi, ce grand homme d'État hongrois du XVIIe siècle : « Commençons par nous réformer nous-mêmes ! » C'est aux Hongrois qu'il convient de faire les premiers pas en vue de se débarrasser des préjugés du passé; ce devoir s'impose à eux d'autant plus impérieusement que, par suite d'une situation privilégiée, due au grand renouveau national de la Hongrie au XIXe siècle, nos compatriotes, ont paru, pendant longtemps, marcher à la tête de ceux qui se plaisaient à déconsidérer les autres peuples danubiens. Les traditions vraiment respectables de ce renouveau nous sont aussi chères que les traditions historiques auxquelles d'autres peuples s'attachent avec beaucoup de piété et de ténacité. Mais on ne peut se bercer d'illusions ; il vaut mieux avouer que ces avantages dont, au début d'une évolution complexe, notre peuple était si fier au XIXe siècle, étaient condamnés à disparaître par la suite et que, par conséquent, depuis bien longtemps, nous avions besoin d'une conception historique entièrement refondue.

Après le 19 mars 1944, au temps de l'occupation allemande, la Revue dut interrompre son travail. Plus d'un de ses rédacteurs et collaborateurs se vit contraint d'abandonner, pour un temps, le recueillement de son cabinet de travail ; ils s'associèrent au mouvement de résistance organisé par le regretté André Bajcsy-Zsilinszky, qui allait périr victime de la cruauté nazie. Ce sont les collaborateurs de la Revue qui rédigèrent un des hebdomadaires démocratiques clandestins. Quand, au printemps de 1945, on put enfin revenir à l'Institut Teleki dont l'édifice avait subi de graves dégâts, les rédacteurs firent tout leur possible pour faire paraître les numéros en retard, c'est-à-dire ceux dont les matériaux avaient été recueillis, en majeure partie, avant le mois de mars 1944. Au commencement du présent fascicule, ils ont cru devoir récapituler ces quelques faits ; revenus à leurs livres et au travail scientifique qui leur est si cher, ils voudraient rendre compte aussi de leur programme, tel qu'ils l'envisagent en ce moment.

Bien que nous puissions déjà parler sans ambages

des buts que nous nous assignons, l'étude de l'histoire comparée des peuples danubiens n'en reste pas moins une discipline particulièrement complexe. En effet, il est fort difficile de s'engager dans une voie, où le travail de pionnier a été accompli par des revues occidentales bien établies et disposant de toute une série d'excellents collaborateurs. L'exemple et le niveau particulièrement élevé de ces publications obligent toute entreprise analogue à s'élever au même niveau par ses propres moyens. La brillante Slavonic Review de Londres — ainsi que Le Monde Slave de Paris — ont montré un vif intérêt non seulement pour l'URSS, mais encore pour les peuples slaves de la région danubienne; de temps à autre, on y pouvait lire aussi des remarques fort judicieuses sur les voisins roumains et hongrois de ces derniers. Outre ces revues, si riches d'excellentes traditions, il convient de signaler encore un fait plus récent, mais non moins remarquable, à savoir l'intérêt des milieux universitaires américains pour les problèmes danubiens, intérêt signalé par le Journal of Central European Affairs.

Le présent périodique a l'ambition d'être une revue s'occupant au premier chef des intérêts danubiens et carpathiques. Rien n'est pourtant plus éloigné de la pensée de ses rédacteurs que de vouloir s'arroger une compétence unique dans son espèce et fondée sur la position centrale qu'ils occupent au milieu du bassin danubien. Comme l'Appel de l'Institut Teleki le fait nettement voir,[1] *les colonnes de la Revue sont ouvertes aux études scientifiques les plus diverses : la question si elles contredisent ou confirment les vues préconisées par les historiens hongrois, n'y sera jamais posée. Les rédacteurs ont besoin de la collaboration des savants étrangers et, en échange, ils offrent leur généreux appui à toute initiative de ce genre dans les pays voisins. Ils sont fermement convaincus que seule une coopération intellectuelle danubienne peut donner naissance à l'histoire comparée des peuples de cette région. C'est en vue de ce but commun et dans l'intérêt de leur nation qu'ils s'efforceront de toujours mieux pénétrer dans ces réalités du passé sans lesquelles il est impossible de comprendre et d'interpréter les réalités du temps présent.*

LA RÉDACTION

[1] Cf. RHC. 1945 (t. III) pp. 211—216.

VALENTINIEN Ier
LE DERNIER
DES GRANDS PANNONIENS

Après les empereurs romains du IIIe siècle, nés en Pannonie et dans les autres pays danubiens, la série des souverains illyriens ne connut pas d'interruption au siècle suivant: la dynastie de Constantin régna jusqu'à 363. Mais tandis que le patriotisme des premiers empereurs illyriens, toujours prêts à tous les sacrifices et soucieux du bien de tout l'empire, avait gardé l'empreinte du milieu spirituel de leur pays d'origine, les fils et les petits-fils de Constance Chlore vécurent dans l'atmosphère adulatrice du palais impérial, dans laquelle se mêlèrent et se fondirent les différences nationales et régionales : la brise fraîche du Danube ne pénétrait pas jusqu'à eux. Constantinople est devenue leur patrie spirituelle et ils assurèrent le triomphe de la religion de l'Orient aussi en Occident. Leur dernier rejeton revêtu de la pourpre, Julien l'Apostat, sympathique, mais se battant contre les moulins à vent, comme Don Quichotte, est déjà envahi par l'hellénisme. Après lui, le trône fut occupé par un homme originaire d'un pays limitrophe de la Pannonie, et, après la mort soudaine de celui-ci, un soldat pannonien lui succéda, Valentinien Ier, qui sera l'objet de cette étude.

Sa figure est devant nous, reflétée dans le miroir déformant de la littérature historique, dictée par ses adversaires. Ainsi, le grand historien du siècle, Ammien Marcellin, puisa les traits caractéristiques de ce régime dans l'œuvre d'un aristocrate, qui joua un rôle considérable dans la lutte politique contre Valentinien. D'autre part, le caractère particulier du style d'Ammien, naturelle-

ment porté à l'exagération, a encore outré cette mise en scène hostile. L'historiographie n'est pas pour lui une tâche scientifique, mais elle poursuit un but purement artistique et ainsi il transforme la réalité en chargeant à outrance le coloris sombre de Tacite avec ses épithètes hyperboliques, avec l'exploitation théâtrale des scènes impressionnantes, en intercalant des détails grotesques, etc., — comme un peintre des grands canevas baroques. Ses retouches malpropres doivent être attribuées en partie à son ressentiment personnel contre Valentinien; dévoué, corps et âme, à Julien, il ne prisait pas son successeur pannonien ni le frère de ce dernier, Valens. Par ailleurs, il avait une étrange manière de voir et de juger: il avait coutume d'énumérer séparément les qualités bonnes et mauvaises des hommes au pouvoir ; cette séparation du bien et du mal se retrouve d'ailleurs souvent dans son œuvre; il ne fait pas le moindre effort pour coordonner la louange et le blâme qu'il décerne aux personnages de son récit. Nos autres sources sont encore plus dénaturées par l'esprit du temps: les écrivains ecclésiastiques sont imbus des préjugés des sectes et des hérésies. L'adulation servile obscurcit l'exposé des contemporains laïcs et la haine défigure le récit des historiens des générations ultérieures.

Cette déformation de la physionomie historique de Valentinien est poussée encore plus loin par un grand savant moderne, Otto Seeck, qui a écrit sur une base toute nouvelle l'histoire de la décadence de l'immense organisation romaine. Il a éclairci d'innombrables détails par ses contributions philologiques, chronologiques, numismatiques, prosopographiques et par l'approfondissement de la critique des sources. Malheureusement, dans les six volumes de la « Geschichte des Untergangs der antiken Welt », ce soubassement imposant ne porte pas une superstructure organique, objective ; sur les fondations massives s'élèvent des constructions labiles d'un génie subjectif. Seeck a éliminé arbitrairement les opinions contemporaines favorables à Valentinien, et va jusqu'à le représenter comme un Germain, — un Germain qui, à vrai dire, n'a pas encore perdu la force exubérante et les énergies débordantes de son pays d'origine, mais qui, arraché de son milieu national, devient une force

destructive dans le monde romain dégénéré, qu'il ravage terriblement, comme une bête échappée de la forêt.

Il nous sera aisé de réduire à néant les préjugés des historiens anciens et nouveaux qui enveloppent cette personnalité marquante. Mais auparavant rappelons les données les plus importantes de sa vie. Son pays natal était la Pannonie méridionale. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa haute stature martiale caractérisent la souche autochtone des Celtes et des Illyriens de ladite province ; il n'y a aucune raison de le tenir pour un Germain, comme Seeck l'a fait. Son père Gratien avait fait son chemin dans l'armée, arrivant jusqu'au rang d'un *comes* militaire ; son aïeul était, on le peut deviner sans peine, un simple soldat danubien.

La carrière de Valentinien, avant son avènement au trône, n'a rien d'extraordinaire. Il servait dans les Gaules sous Julien (alors César), comme commandant d'une troupe de cavaliers, lorsque les intrigues du général Barbatio, l'homme de confiance de Constance II lui firent perdre son poste. Plus tard, sous le règne de Julien seul, il regagna sa position ; mais, à cause de son attitude chrétienne résolue, son avancement ne fut guère brillant. Bien qu'il n'ait jamais été exilé par la réaction païenne, comme les écrivains ecclésiastiques le prétendent, il n'avança pas comme il aurait pu le faire s'il avait tendu sa voile au vent du nouveau régime. On doit d'autant plus apprécier sa fermeté et sa fidélité à ses principes que, dans la suite, il montra qu'il n'était nullement un bigot: il resta tolérant à l'égard des convictions religieuses des autres, même après qu'il fut monté sur le trône. Il est devenu, sous un empereur païen et bien qu'il confessât ouvertement sa foi, tribun militaire d'un rang élevé et respecté dans toute l'armée, car l'empereur Jovien, successeur de Julien mortellement blessé en Perse, l'envoya dans l'ouest, chargé d'une mission importante ; après quoi il le plaça à la tête d'un régiment de la garde, — position qui menait directement au rang de général d'armée *(magister militum)*. Après le décès inattendu de Jovien, Valentinien fut revêtu de la pourpre d'une manière presque unique dans les annales des proclamations des empereurs romains qui avaient toujours lieu au milieu de brigues infâmes, de guerres intestines, d'assassinats affreux. Il ne reçut

le pouvoir ni d'en haut par les intrigues des cercles de la cour, ni d'en bas, par une sédition de l'armée, mais il l'obtint parce qu'il fut jugé digne de la pourpre par les dignitaires suprêmes militaires et civils. Il était aussi presque inouï que le nouveau souverain lui-même n'eût en aucune façon contribué à sa propre élection. En effet, il ne se trouvait pas avec le gros de l'armée qui revenait de l'ignominieuse expédition de Perse ; il le suivait à une distance de plusieurs journées de marche et, ainsi, il ignorait la mort de son prédécesseur et ses propres chances d'être proclamé.

Saturninius Secundus Salutius, qui recommandait l'élection de Valentinien en déclinant sa propre candidature, était un helléniste très cultivé et haut dignitaire qui avait été, dans cette occasion, désigné la seconde fois pour le pouvoir suprême. On ne peut s'imaginer un témoignage plus flatteur en faveur de Valentinien que la recommandation de cet homme indépendant et qui envisageait la situation d'un point de vue élevé. Le choix de Salutius était, selon toute apparence, déterminé par deux exigences. L'une était que le nouvel empereur devait être un excellent soldat, énergique et actif, de gros nuages qui s'amoncelaient à l'horizon des frontières annonçant le danger prochain ; l'autre indiquait que les chrétiens ayant prouvé leur force supérieure, Salutius n'osait maintenir leur ostracisme. Il essaya donc de retenir un chrétien modéré, exempt de haine et qui ne continuerait certainement pas la guerre d'extermination entreprise par Constantin et ses fils contre le paganisme. Son choix était donc excellent sous ce double rapport. Parmi les généraux les plus importants, Arintheus et Dagalaifus — tous les deux Germains, l'un créature de Julien, l'autre de Constance II, — favorisaient la proclamation de Valentinien non moins que les hauts dignitaires civils, comme le *patricius* Datianus et d'autres personnages influents, païens et chrétiens, si bien qu'à la fin l'unanimité se fit et la désignation des notabilités fut sanctionnée par l'acclamation solennelle de l'armée.

Le grand prestige de Salutius non seulement prévint les troubles fomentés par des prétendants éventuels dévorés d'ambition; non seulement il empêcha le déclenchement des passions farouches de la soldatesque, mais encore

il neutralisa le conflit des intérêts des factions. Car non seulement les hauts dignitaires chrétiens de la cour de Constance II et les païens qui avaient constitué l'entourage de Julien l'Apostat faisaient opposition, mais encore les dissentiments de l'armée d'Orient et de l'armée d'Occident se faisaient sentir. Enfin, une influence puissante était exercée par un facteur collectif, jusqu'ici complètement méconnu, et qui laissa son empreinte sur tout le règne de Valentinien. C'était la rivalité des groupes nationaux de l'empire, opérant par ses représentants à la cour et dans le corps des officiers. Il sera utile de jeter un coup d'œil sur ces groupes émules.

On sait que le noyau de l'armée de Rome était formé, à partir de la fin du IIe siècle, d'un excellent matériel humain provenant des provinces danubiennes ; nous avons déjà mentionné que les représentants les plus méritants de ces Celtes, Illyriens et Thraces montaient sur les épaules des officiers de la même souche jusqu'au trône impérial. Bien que la puissance d'action des régiments illyriens eût considérablement diminué depuis Constantin par suite des énormes pertes de sang subies au cours des guerres incessantes de tout un siècle, ils avaient, pendant la longue période où ils possédaient la prépondérance, placé un tel nombre de leurs compatriotes dans des postes — soit petits soit grands — à la cour, dans la garde, dans le corps d'officiers que leur influence n'avait cessé de s'exercer. Elle avait, bien entendu, connu un moment d'eclipse sous la dynastie de Constantin ; mais elle reprit le dessus immédiatement après l'extinction de celle-ci. Selon toute apparence, Jovien — qui était originaire des environs de Belgrade — reçut la pourpre grâce à un coup de force des officiers et troupiers illyriens. Lorsque les dirigeants de l'empire eurent élevé Valentinien au sommet du monde romain, deux Pannoniens furent chargés de surveiller l'état d'esprit de l'armée, pour l'empêcher de se ranger aux côtés d'un autre prétendant: Aequitius nommé bientôt maître de la milice, à qui fut décernée la plus haute distinction, le consulat ordinaire ; et Léon, qui avait été d'abord un employé subalterne de l'État et fut investi dans la suite d'importantes fonctions. Valentinien, après un mois de règne, s'adjoignit son frère Valens, cependant que leurs

parents et leurs amis pannoniens briguaient les plus hautes positions civiles et militaires. Le remplacement des grands dignitaires était alors chose bien plus aisée qu'aujourd'hui : d'une part, on ne pouvait guère occuper une charge importante de l'empire plus d'une ou deux années ; d'autre part, Julien, tout récemment, avait congédié les dignitaires chrétiens de Constance II ; puis, Jovien et, après lui, Valentinien enlevèrent le gouvernement des provinces et autres emplois militaires et civils aux hommes de confiance païens de Julien.

Un administrateur pannonien, énergique, doué de grands talents, dont le nom était un objet d'horreur pour les sénateurs de Rome, adversaires de Valentinien, prenait son essor à la même heure : Maximin, de la ville de Sopianae, que les aristocrates romains dédaignaient à l'égal d'un barbare ; on dit que son grand-père, né d'une tribu dace, avait été transplanté par Dioclétien en Pannonie et que son père était un simple scribe dans sa ville natale. On sait aussi que, en même temps que Maximin, son fils et ses parents ainsi qu'un grand nombre d'autres Pannoniens commencèrent leur ascension ; quelques-uns sont devenus gouverneurs généraux des grands diocèses de l'Empire. On est étonné du nombre de fonctionnaires pannoniens qui furent pourvus de charges importantes dans Rome même.

Si les gens des régions danubiennes fourmillaient autour de Valentinien, à la cour d'Occident, il semble qu'ils aient été encore plus nombreux chez Valens en Orient. Le beau-père de Valens, Petronius, un simple officier de troupe, avait atteint d'un bond le faîte de l'échelle hiérarchique et, comme patricien, il dirigeait à la cour de son gendre la faction nouvelle de ses congénères. Serenianus, un vieux camarade de Valens, avait été placé à la tête de la troupe d'élite la plus glorieuse de la garde impériale, etc. Cependant on aurait tort de regarder cette apparition soudaine des amis, compères et parents sur la scène avec les nouveaux hommes au pouvoir comme un défaut spécial aux Pannoniens ; la formation et les excès de telles coteries est une caractéristique de tout le Bas-Empire. Nous n'avons pas le loisir d'énumérer toutes les cliques du temps. Il suffira de remarquer que les éléments les plus différents par leur origine rivalisaient d'ardeur

pour tirer profit des relations et des conjonctures qu'offraient ces temps troublés, pour former des groupes d'intérêts et s'emparer du pouvoir et de l'argent. Même la classe sociale la plus érudite et la plus romaine, celle des grands propriétaires ne fit pas exception à la règle ; qui mieux est, ce sont justement les grands seigneurs du sénat qui brillaient par leur égoïsme de caste sans bornes, et formaient de plus en plus un État dans l'État. Bien entendu, il faut convenir que cette forme d'association en vue du profit personnel avait à Rome des antécédents très anciens : un des traits les plus saillants de l'évolution de la république était, comme on sait, la solidarité des clients se groupant autour des hommes d'importance. Par ailleurs, on faisait grand cas d'un souverain qui bourrait d'argent les poches de ses parents et de ses amis et les faisait nager dans l'abondance. Constantin, par exemple, dépensait ainsi l'argent de l'État à pleines mains. Par contre, Valentinien manie les deniers publics avec une économie rigoureuse ; il excluait sa parenté des grasses positions bien autrement que ses prédécesseurs et ses successeurs. Au surplus, il triait avec des précautions extraordinaires tous ceux à qu'il confiait les charges essentielles. Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas de témoigner un profond attachement à sa petite patrie et d'aimer ses vieux compagnons d'armes ; qui pis est, il avait une confiance absolue dans les fonctionnaires choisis par lui-même et qui ont surpris très souvent la religion de leur maître.

A côté des Pannoniens, Dalmates et Moesiens nous retrouvons aussi naturellement des gens de beaucoup d'autres pays à la cour des deux frères ; ils formaient toujours des blocs nationaux. On voit des fonctionnaires rhénans, d'autres venus de Mauritanie ou des Gaules, tous s'entr'aidant, comme les généraux germains d'au delà des frontières ; peut-être aussi le maître de milice sarmate Victor a-t-il eu des confrères jazygues autour de lui. Il y a longtemps que les savants ont fait la remarque que, dans cette foule bariolée, on ne rencontrait que rarement les rejetons des vieilles familles sénatoriales; mais eux non plus n'étaient pas complètement absents. Nous laisserons de côté les sénateurs d'un rang moins élevé qui gouvernaient des provinces sous Valentinien,

et porterons notre attention sur le vicariat de Rome d'Aginatius, du vieux et puissant clan des *Anicii*, ainsi que sur la préfecture d'Italie de *Vulcacius Rufinus*, membre d'une autre grande famille aristocratique. Le successeur de celui-ci dans ce poste, le plus élevé dans l'administration civile, fut *Petronius Probus*, le chef du clan, déjà mentionné, des *Anicii*. Ammien Marcellin nous révèle que Probus n'était guère supérieur à la moyenne des employés d'État de ce temps : pendant les vingt années de ses préfectures sans cesse alternant, il avait acquis sans interruption de nouveaux domaines par des manœuvres scélérates ; il était poltron et, avec des allures tyranniques, perfide et cruel. Il conservait les bonnes grâces de l'empereur par de basses flatteries et par son habileté à recouvrer les impôts en dépouillant sans pitié les contribuables. Heureusement pour lui, Valentinien n'eut connaissance de ses fourberies que quelques jours avant sa mort, alors qu'il n'avait plus le temps de le châtier.

Ammien (confiant dans sa source et conformément à sa disposition d'esprit sénatoriale) va jusqu'à accuser l'empereur lui-même des manœuvres de Probus, lui reprochant de ne se soucier de la justice que quand il a besoin d'argent et d'être avide de trésors. Cependant, il est obligé de convenir que la terrible défaite subie en Perse ayant vidé les caisses de l'État, il fallait à tout prix et par tous les moyens, même les plus atroces, se procurer le matériel de guerre, approvisionner les troupes et faire face à tous les autres besoins pour continuer le combat, rendre l'armée apte à soutenir la lutte défensive imminente. Saint Jérôme, d'une largeur de vues remarquable, et d'une admirable droiture, atteste que cette mise en scène est fausse : « Valentinien était un excellent homme d'État, écrit-il, semblable à Aurélien dans ses mœurs, bien qu'on ait qualifié sa sévérité excessive de cruauté et son économie d'avarice ». Ammien lui-même témoigne que cela est conforme à la vérité. Car il avoue franchement dans un autre passage, où il n'est pas influencé par sa source, qu'il était très indulgent pour le peuple des provinces et qu'il atténuait partout la charge des impôts. Et nous savons aussi qu'il a refréné, malgré sa parcimonie, les fonctionnaires chargés de percevoir les

tributs, annulé les exonérations d'impôts de ceux qui se faisaient pistonner, puni gravement les abus des agents du fisc coupables et surveillé de près l'administration.

Il faut savoir que l'avilissement de l'état général et la cruauté avec laquelle on essayait de réprimer la désorganisation, sévissaient bien avant Valentinien et qu'après sa mort la situation ne fit que s'aggraver. Depuis longtemps la corruption empoisonnait la vie publique ; les terribles convulsions du troisième siècle avaient ruiné les forces matérielles du vaste empire, détruit ses énergies spirituelles, miné son fond moral. Dioclétien et ses successeurs n'avaient pu remédier au désordre et au délabrement : ils avaient dressé des barrières infranchissables entre les différentes classes de la société et renforcé de plus en plus le contrôle par le morcellement des districts administratifs et par la multiplication des budgétivores. On ne pouvait régénérer les revenus fiscaux diminués par l'appauvrissement général, par la ruine de l'industrie et de l'agriculture qu'en ranimant les fonctions engourdies de l'État par ces mesures violentes. La pression de la machinerie meurtrière des taxes et l'inhumanité du prélèvement des impôts ne cessaient de croître, en même temps que se multipliaient les moyens de se soustraire aux charges de l'impôt et que ceux qui avaient réussi à s'en affranchir étaient gagnés par la faim aveugle de l'or, acquis par la spoliation des autres. Des fonctionnaires subalternes il était impossible d'obtenir quoi que ce fût sans bakchich ; c'est en vain qu'on surveillait de tous les côtés les fonctionnaires haut placés, en vain qu'on punissait la moindre concussion des plus terribles supplices, qu'on plaçait des espions partout : la corruption se propagait de plus en plus. Julien et Valentinien avaient beau s'engager à couper les mille têtes de cette hydre ; des têtes encore plus nombreuses repoussaient. Les guerres continuelles et la construction de véritables lignes Maginot par Valentinien sur les frontières aggravaient encore la situation financière, pendant que la misère accrue accélérait la décomposition morale. C'est encore saint Jérôme qui révèle le nom du vrai coupable : « Par le recouvrement arbitraire des impôts, écrit-il, Probus, préfet du prétoire d'Illyricum, a ruiné les provinces qui lui avaient été confiées, avant que les barbares — c'est-à-dire les Huns, les Alains et les Goths — les eussent

dévastées. » Les gouverneurs civils et les officiers qui commandaient sur les frontières, également corrompus, et qui abusaient la bonne foi de Valentinien, réussirent parfois à détourner la colère de l'empereur sur les provinciaux innocents qui les accusaient, comme le malfamé *comes Africae, Romanus;* l'élimination de la corruption n'avait même pas réussi à la cour. Après Valentinien, lorsque la catastrophe de la région fortifiée sur les frontières septentrionales eut créé une situation chaotique, la discipline morale s'écroula totalement, au mépris des plus récents édits impériaux, menaçant les délinquants des châtiments les plus horribles. Non seulement la vie civile était saturée de corruption. Les officiers s'appropriaient la solde de leurs soldats, ils détournaient autant que possible les rations de blé de leurs troupes, faisaient un commerce lucratif avec le grain volé ; les troupiers affamés de leur côté pillaient les cultivateurs des environs, pour se procurer des vivres.

Nous avons déjà vu que même les familles des grands propriétaires aristocratiques du Sénat n'étaient exempts de cette avidité sordide, de cette âpreté au gain. Étant donné que les positions administratives s'obtenaient toujours plus facilement au moyen du trafic d'influence et même par l'achat pur et simple et sans camouflage, l'ascendant de ces richards allait croissant: ils pouvaient acheter de hauts emplois pour leurs fils, qui remplirent ainsi des fonctions auxquelles ils n'auraient pu parvenir jadis qu'en pleine maturité. Mais le symptôme peut-être le plus stupéfiant est que les sommes qui avaient servi à corrompre les fonctionnaires, furent reconnues par l'État comme revenu légal, avec la restriction qu'on se contenterait de tarifs modérés : ainsi le salaire de cette subornation fut légalisé, l'empire même s'étant mis à exploiter cette nouvelle source de revenu. Ajoutons que le règne de Valentinien fut complètement exempt de ce fléau qui sévissait bien avant lui et fit de nouveau rage après sa mort.

L'empereur, source et exécuteur suprême des lois, est, pour cette société ébranlée, le spectre effrayant de la vindicte publique. En vérité, la plupart des empereurs de ce siècle avaient les mains souillées de sang. La législation de Constantin ne fut nullement mitigée par sa conversion,

comme on le prétend. Il avait sur la conscience non seulement le meurtre de son beau-père Herculius, de son beau-frère Licinius et du fils de celui-ci, mais encore l'assassinat de son propre fils Crispus et de sa propre femme Fausta ; il va sans dire que ses assassinats ne se bornèrent pas à l'exécution des membres de sa famille. Tandis que l'effet terrible des bestiales fureurs de Constantin est encore plus ou moins compréhensible et que le recouvrement soudain de la maîtrise de soi et sa pénitence sincère rendent son péché plus humain, la cruauté délibérée, froide et pharisaïque de Constance II est plus repoussante encore. Ainsi le corégent de ce dernier, Gallus, commit toute une série d'atrocités épouvantables. Même le plus modéré des souverains de cette époque, Julien, a fait condamner à mort et exécuter quelques hommes de confiance de son prédécesseur, — les uns coupables, les autres innocents. Ce que Theodosius, *magister militum*, a fait des rebelles de l'Afrique du nord est terrifiant; pourtant son fils, l'empereur Theodose, le surpassa encore en férocité. De ses massacres d'une brutalité inouïe, la boucherie de Salonique est la plus connue: effrayé du châtiment que lui réservait la justice divine, l'empereur fit pénitence, selon le vœu du grand évêque de Milan, saint Ambroise.

Cette brutalité n'était pas seulement le contre-coup destiné à réprimer la dépravation des mœurs du Bas-Empire ; elle était aussi un produit de l'esprit du IVe siècle. La pensée abstraite fêta un triomphe complet à cette époque qui, dans ses mesures pénales, ne s'embarrassait pas de considérations humanitaires, et qui — subordonnant la vie à la doctrine — ne se contentait pas même de son totalitarisme de 100%. L'atmosphère de barbarie a également contribué, dans une large mesure, à l'établissement de ce système d'implacable terreur, de même que la discipline de fer des soldats professionnels sur le trône, comme Constantin, Valentinien et Théodose sans doute. Le premier et le dernier de cette triade pourront être nommés, à beaucoup plus juste titre, des « hommes irascibles et sanguinaires » (jähzornige Blutmenschen), comme Seeck a qualifié Valentinien.

Seeck, nous l'avons déjà dit, s'est laissé induire en erreur par les préjugés d'Ammien. Les fils aux couleurs éclatantes, dont la haine a enveloppé le souvenir de

Valentinien, peuvent ainsi être aisément écartés, et la chimère du tyran sanguinaire disparaît dans la nuée de la fantaisie. Cela ne veut pas dire qu'il ne fût pas de nature irascible, bien qu'il s'efforçât toujours de contenir sa colère. Cette passion lui coûta d'ailleurs la vie : furieux à l'aspect des Quades qui avaient pillé et ravagé sa chère Pannonie, il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Tant il est vrai qu'un accès de fureur des grands de ce monde peut avoir des conséquences désastreuses : à une chasse, par exemple, il fit frapper à mort un pauvre adolescent, qui avait mis quelque désordre dans sa traque. Et pourtant, qu'est-ce que cela auprès des meurtres infâmes des parents de Constantin, ou des massacres de Théodose?

Son avènement s'était accompli sans effusion de sang ; dans la suite, il n'abusa jamais de sa puissance sans bornes. Déjà sa vie familiale, toujours immaculée, témoigne de sa modération ; et cette sage réserve se reflète dans son attitude correcte envers ses parents et dans la discipline qui régnait dans sa cour et qui frappait ses contemporains. On put constater souvent qu'il ne laissait pas libre cours à ses passions. Il rapporte une mesure répressive, prise dans un moment de fureur, si ses ministres s'élèvent contre elle ; quand ceux-ci risquent une opinion contraire à la sienne ou rectifient une déclaration erronée, il les écoute et prête une oreille docile à leurs arguments. La preuve la plus éclatante de sa modération est sa politique religieuse tolérante, dont nous parlerons encore dans la suite. La rigueur de ce soldat discipliné n'était donc pas dictée par une aveugle fureur, mais par des facteurs nombreux et des circonstances qui, le plus souvent, ne dépendaient pas de lui. En sa faveur, nous pouvons faire valoir, à côté de la nécessité de la répression impitoyable de la corruption, l'esprit « totalitaire » du temps et les âpres mœurs de Valentinien, soldat revêtu de la pourpre ; n'oublions pas l'austérité de la *severitas* des vieux Romains.

*

Valentinien, d'allure martiale, reçut une dure éducation militaire. Sa bravoure personnelle était reconnue même par ses adversaires. Il acquit son expérience straté-

gique au cours d'expéditions sanglantes, mais il eut aussi le génie militaire pour concevoir des opérations de grande envergure. Il se bat avec succès contre les Alemans et les Francs, contre les Quades et les Sarmates. Il développa en même temps le système de fortifications de la zone frontière qu'il rendit imprenable : conception stratégique grandiose et de proportions jusqu'alors insoupçonnées : forteresses imposantes renforcées par des soubassements contre les mines, réseaux d'attrapes, murs massifs ; lignes ininterrompues des fortins, donjons entre les grands camps militaires ; système de points d'appui avancés sur le territoire ennemi, installations défensives raffinées derrière la ligne principale.

Son être entier était pénétré de la sublimité de sa mission qui était de veiller à la défense du monde romain tout entier. Au fond, cette façon de penser en perspectives embrassant tout l'Empire, qui n'avaient pas été obscurcies par des intérêts personnels, de famille ou de caste, ni paralysées par des inhibitions locales, ce type de patriotisme sont la propriété commune de la nouvelle couche dirigeante de Rome qui, passée au crible d'une sélection naturelle, s'alimentait des réservoirs les plus sains de la nation et de la race de *l'imperium Romanum*. Cette nouvelle élite, nous l'avons déjà souligné, était capable de coordonner son attachement aux traditions populaires et locales avec le service humble et dévot de l'Empire universel. Nous savons que cette formation à demi politique et à demi sociale n'était pas le produit d'une évolution civile ; elle était la réalisation du poids politique des troupes les plus glorieuses de l'armée. Que ces dernières aient été au IIIe siècle les régiments illyriens, nous le savons également. Il est non moins remarquable que, pendant que le centre de gravité de l'Empire avait passé depuis Dioclétien en Orient, l'Occident était pour Valentinien plus important : il se l'était reservé pour son propre gouvernement, confiant l'administration des provinces orientales à Valens, son frère et corégent dépendant de lui. L'Occident pourtant, à ses yeux, ce n'était pas l'Italie, c'était avec l'Italie l'Europe celtique, illyrienne et thrace ; ses regards ne se dirigeaient pas vers l'intérieur, vers Rome et la mère patrie, mais vers les frontières exposées aux assauts barbares.

Tout naturellement, ses points de vue militaires étaient partagés par les administrateurs et les généraux qu'il s'était adjoints comme principaux collaborateurs. Les Pannoniens qui avaient supplanté l'aristocratie de Rome dans les postes élevés (que les sénateurs avaient, à grand peine, récupérés peu auparavant), avaient une mentalité qui était l'antipode de l'idée mesquine de la suprématie sénatoriale ; il n'était donc pas étonnant qu'ils éprouvassent une profonde aversion pour l'égoïsme de la noblesse.

L'aristocratie se méprenait sur les intentions de l'empereur et elle interprétait la répugnance que le souverain éprouvait à son endroit comme l'animosité d'un prolétaire contre les gens bien habillés, les gens à leur aise et contre les nobles. En revanche, nous pouvons nous imaginer pourquoi l'empereur, élevé au milieu des armes et des périls et toujours tremblant devant la menace barbare, avait une profonde aversion contre les sénateurs qui vivaient en parasites amollis de la gloire d'un grand passé. Pour le comprendre, il suffit de feuilleter la correspondance intime de Symmaque, un des chefs spirituels du sénat de ces temps et ses autres écrits. Symmaque, adressant un panégyrique solennel à l'empereur, ne peut ne point parler des barbares, qui sont, selon le langage magniloquent du genre littéraire de l'époque, refoulés par le souverain comme la vermine ; au reste, il ne se soucie pas des peuples agressifs du nord, qui pourtant ébranlèrent l'Empire jusque dans ses fondements, sauf s'ils viennent à menacer ses intérêts immédiats. Le destin de la « patrie », qu'il rappelle tant de fois, n'est pour lui que la Ville éternelle et les grandes familles, l'intégrité des grands domaines et des privilèges du sénat. Quand les invasions des peuples germaniques, poussés par les Huns et les Alains, inondent les pays danubiens, ces grands seigneurs se récréent dans leurs palais au bord du golfe de Naples. Ils font des constructions nouvelles dans leurs luxueuses villas, s'entretiennent du beau et du bien, de l'art et de la science, comme si rien d'extraordinaire n'était survenu dans le monde romain. Il est vrai que leur vie opulente était la survivance d'une évolution séculaire et que la nouvelle classe dirigeante, qui se formait en se heurtant au sénat, laissait celui-ci spontanément au sommet de la pyramide

sociale ; ces nouveaux venus regardaient comme naturels les privilèges des vainqueurs d'autrefois, comme ils regardaient comme naturelle l'oppression des vaincus devenus des esclaves. Nous regardons les privilèges extraordinaires du sénat comme injustes et son égoïsme antisocial nous choque; qu'il ait eu un rôle capital et brillant dans la transmission de la culture antique à nos jours, c'est une autre chose. Valentinien lui-même, cela est hors de doute, n'envisageait pas d'une manière différente ces grands seigneurs.

Il ne nous est pas possible de suivre de près les phases du désaccord entre l'empereur et le sénat. Nous ne signalons qu'en passant quelques traits caractéristiques de son attitude envers la vénérable métropole du vaste Empire. Après son avènement, Valentinien ne fit pas à Rome la visite de cérémonie que le bon ton exigeait ; bien plus, il évitait intentionnellement la ville éternelle. Il ne nommait à certains postes importants à Rome que des Pannoniens ; s'il respecte la règle que le gouverneur de la ville serait choisi parmi les descendants des grandes familles sénatoriales, ou au moins parmi les hommes de sa cour bien vus des sénateurs, les postes de vicaire et de préfet de l'annone sont choisis parmi ses intimes, venus pour la plupart de l'Illyricum ; ceux-ci commencent bientôt à supprimer ses revenus illicites à la société de haute volée.

L'aversion de Valentinien pour l'aristocratie n'allait pas jusqu'à la haine aveugle. Il prit, par exemple, plusieurs dispositions juridiques qui renforçaient les privilèges des sénateurs. Toutefois, pendant tout son règne, la dignité consulaire ne fut conférée à un sénateur qu'une seule fois. La préséance des hauts dignitaires civils sur les grands chefs militaires fut abolie, et cette mesure refoulait une fois de plus l'aristocratie. Valentinien fit aussi un grand pas en avant en élevant un groupe de l'aristocratie senatoriale à une classe privilégiée de fonctionnaires d'État, faisant ainsi de l'aristocratie de vieille date une minorité, noyée dans la masse des hommes de la cour d'une humble origine, promus à la dignité sénatoriale.

L'antagonisme de l'empereur contre le sénat ne visait pas Rome, le centre idéal de la romanité, ni la po-

pulation de Rome. Loin de là, il prenait un soin tout particulier des autres classes, — tout comme autrefois un autre empereur d'Illyricum et grand ennemi du sénat: Aurélien. Valentinien entreprend, par exemple, de resusciter, en retrécissant son cadre à la vieille métropole, l'ordre équestre. Il réorganisa à Rome l'éducation supérieure, pour préparer des fonctionnaires aux postes dirigeants de l'administration, pour que Rome pût demeurer le foyer spirituel de l'Occident. Il s'occupa avec une sollicitude toute particulière de la plèbe romaine. Une grande quantité d'édits spéciaux l'attestent et montrent que c'était une affaire de cœur pour l'empereur. Il améliora sérieusement l'approvisionnement en blé et il veilla constamment à ce que l'administration ne lésât en rien le vénérable peuple romain. Il prit des mesures pour que le transport du blé d'Afrique par les associations des *navicularii* s'effectuât sans heurt et que les vastes établissements des boulangers, qui fournissaient le pain gratuit ou bon marché à la plèbe, fonctionnassent parfaitement. Il n'oublia pas de ravitailler le peuple romain en vin, en viande de porc, en huile ainsi qu'en bois pour le chauffage des grands thermes, servant à l'hygiène et à l'amusement des citoyens. Seul il veille à ce que ces faveurs accordées aux petites gens ne puissent tourner à l'avantage des sénateurs ; de même, il prend des dispositions pour que les médecins des districts de la ville, salariés par l'État, soignent en fait les pauvres et non les riches. Les constructions qu'il fait exécuter dans Rome, sont avant tout destinées à servir les intérêts des petites gens : ponts, foires, aqueducs restaurés. Après cela, il n'est pas étonnant que, parmi tous les empereurs, la mémoire de Valentinien soit, avec celle de Trajan, la plus chère au peuple romain.

C'est alors qu'éclata un conflit aigu entre le soldat pannonien, revêtu de la pourpre impériale, et l'aristocratie sénatoriale. Les pratiques criminelles de la vie privée des sénateurs avaient donné lieu à des procès scandaleux qui se déroulèrent surtout sous l'administration de Maximin à Rome. Ces procès, à proprement parler, avaient deux objets : la magie et l'adultère. On recourait à la magie pour séduire des femmes, pour assurer la victoire des cochers favoris du cirque, pour apaiser la colère du sou-

verain. C'étaient là, selon les lois du Bas-Empire, des crimes capitaux ; ainsi la peine de l'adultère était une mort cruelle. Nous possédons sur ces procès des récits détaillés et pittoresques, mais d'une grande partialité chez Ammien ; j'ai essayé d'exposer ailleurs qu'il présente ces choses sous un faux jour, en disculpant les sénateurs et en chargeant Maximin et ses compagnons.

Voici la vérité. Tout d'abord la haute aristocratie s'était montrée satisfaite de la gestion de Maximin qui, au cours de l'hiver de 369—370, avait été nommé préfet de l'annone. Il avait été, à titre exceptionnel, chargé par la cour de terminer l'enquête d'un procès de magie, — précisément pour donner satisfaction à un dignitaire aristocrate, qui était fermement convaincu qu'il avait perdu un œil par une machination de ce genre de ses adversaires et qui voulait se venger. Or, la matérialité des faits révéla qu'un très grand nombre de personnes de haute volée étaient fortement compromises dans des manipulations scélérates de ce genre. A vrai dire, tout le monde le savait, mais on n'osait pas en parler ; il eut été dangereux de provoquer la puissante oligarchie, qui s'exaspérait, quand on avait l'audace de mettre les siens à la torture, comme on le faisait régulièrement lorsqu'on soumettait les gens ordinaires à un interrogatoire un peu serré. Il ne nous est pas permis d'oublier que chacun croyait dur comme fer à l'efficacité de la magie, qui était punie avec une extrême sévérité. Pour cette raison, il n'est pas étonnant que le souverain puritain ait pris le parti de Maximin, qui ne se laissait pas effrayer par les potentats de Rome.

Ni l'enquête ni les poursuites ne furent illégales ni diaboliques, comme le soutenaient les milieux de Rome, qui firent les frais de ces procès. D'ailleurs, trois membres illustres du Sénat s'étant présentés à la cour pour obtenir une mitigation de la procédure, le souverain battit en retraite et acquiesça à leur demande. Bien plus, il éloigna Maximin, la pierre de scandale du Sénat, de Rome, et le nomma préfet du prétoire dans les Gaules : cette nomination n'était pas une disgrâce, mais un geste destiné à apaiser les sénateurs. Valentinien s'efforce de rassurer la vénérable corporation, et charge le préfet de la Ville (c'est-à-dire l'homme du Sénat) de liquider les procès de

magie, au lieu de laisser ce soin au vicaire (c'est-à-dire à son propre intime). Mais il semble que les gouverneurs aient préféré se soustraire à cette obligation, car nous voyons le vicaire continuer les poursuites dans ces affaires (l'agitation soulevée par ces procès intimidait complètement le grand monde). Il semble aussi que le nombre des victimes ait été considérable et qu'il se soit trouvé, parmi eux, des descendants des familles les plus illustres.

Il n'y a pas longtemps qu'on a découvert la collision qui s'est produite entre le vicaire à la poigne rude et l'empereur qui le soutenait d'une part, et l'évêque de Rome d'autre part. Ce conflit eut lieu au milieu des complications de la double élection papale de l'an 355, qui se prolongèrent pendant des dizaines d'années et dégénérèrent en véritables massacres. La modération du préfet pannonien de la Ville, Viventius ne réussit point à rétablir le calme. Une circonstance aggrava singulièrement la situation : les deux partis étant, comme les deux papes, des Nicéens orthodoxes, les mesures de police, auxquelles on avait l'habitude de recourir contre les hérétiques, étaient impraticables. Valentinien sortit de ce dilemme en nommant gouverneur de la Ville éternelle Prétextat, un des chefs des aristocrates païens qui n'était pas lié par la discipline de l'église, comme ses prédécesseurs chrétiens. Prétextat parvint à consolider le trône de Damase — qui était d'ailleurs plus puissant que son adversaire — et exila ce dernier, sans que pour cela les escarmouches sanglantes pussent prendre fin. Car il eût été risqué de recourir contre les gens d'Église à des mesures policières ou à des sanctions pénales.

L'audacieux Maximin eut le front de se mettre dans ce guêpier. Un agent provocateur du parti adverse ayant dénoncé Damase comme l'instigateur des assassinats qui avaient été commis dans les basiliques chrétiennes de Rome à l'occasion de son élection, le vicaire pannonien fut sur le point de faire exécuter Damase, qui ne dut son salut qu'à une intervention ecclésiastique de la cour de Milan. Cette procédure pénale fut, bien qu'elle ait été annulée, un coup rude pour le pape, puisqu'il sentit le besoin de se faire réhabiliter par le concile de Rome, convoqué quelques années plus tard, pour laver la honte et l'humiliation de cet affront.

Et ce ne fut pas le seul outrage infligé au puissant chef de l'Église par Maximin. En effet, c'est la main de celui-ci qu'il faut voir dans un édit impérial, qui interdisait au clergé d'accepter des femmes opulentes des grandes familles des dons et des legs qui constituaient une ressource précieuse pour l'activité charitable des papes à cette époque. De surcroît, Damase fut obligé d'apposer l'édit insultant sur la porte de chaque église de Rome.

Dans ces circonstances, sous la pression du gouvernement pannonien, une entente tacite se développa entre l'aristocratie païenne et l'Église catholique de Rome, ce qui permit à la réaction païenne de reprendre haleine et, d'autre part, à la faction de Damase de consolider sa position ébranlée. Après cela, on ne pouvait s'étonner que ces milieux de la noblesse, tout en n'osant outrager ouvertement Valentinien encore vivant, et se contentant de le dénigrer secrètement comme un tyran sanguinaire et avare, se livrassent à une réaction ouverte contre les Pannoniens et leur conception politique, lorsque, au cours de l'automne de 375, un coup de sang inattendu enleva le grand empereur sur le sol même de sa chère patrie ; le bras, qui seul pouvait arrêter l'invasion des peuples du nord, était tombé et avait laissé choir le glaive.

Le précepteur du fils de Valentinien, le poète Ausone, devenu préfet du prétoire, est l'homme de l'aristocratie romaine. Maximin et les autres dirigeants pannoniens furent pendus ou exilés. La cour de l'Ouest retentit d'injures contre les Illyriens « barbares » et, en même temps, de glorifications des idéals culturels humanitaires sénatoriaux, jusqu'au jour où la volonté de fer de l'évêque Ambroise libéra le jeune empereur tendre et docile, de l'influence païenne de son entourage. Pendant ce temps, la faction des Espagnols à la cour réussit à placer l'Espagnol Théodose le Jeune à côté de Gratien sur le trône, pour remplacer Valens, tué par les Goths. Et, pendant qu'à Rome on débat avec ardeur la question si l'on permettra ou non aux sénateurs de sacrifier dans la Curie devant la célèbre statue de la Victoire, comme il avait été d'usage jusqu'alors, les Goths, les Alains et les Huns dévastent les pays danubiens . . .

La réaction conservatrice et nationale-romaine n'a pas seulement balayé les officiers de la cour illyriens, mais elle a encore aboli le programme de leur empereur mort et noirci sa mémoire. C'est que le Sénat était vénéré partout comme le dépositaire du *mos maiorum*, du legs des ancêtres ayant un caractère canonique ; leur manière de voir s'imposait comme une force supérieure. L'idéal moral et politique du Sénat était inlassablement inculqué aux intellectuels à travers les exemples des Cincinnatus, Caton, Fabricius, etc., par la rhétorique qui, dans ces temps-là, primait tout ; l'historiographie, qui dépendait de cette éloquence classique, taille l'image des hommes d'État sur le modèle de ce canon sénatorial et, ce faisant, établit une norme pour le présent dans le miroir du passé. Et l'historiographie était seule à imprimer ses tendances au public lettré : les moyens modernes de publication, comme le téléphone, la radio, la presse, etc. n'existant pas encore, elle régnait sur les esprits sans rivale. Ainsi les manuels historiques du Bas-Empire ne servaient pas seulement les ambitions et les prétentions politiques du Sénat depuis longtemps surannées, et ils jugeaient non seulement les hommes qui avaient gouverné l'empire selon leur attitude envers le Sénat, mais encore ils présentaient au monde les empereurs militaires, antagonistes de la corporation vieillie, comme des balourds grossiers et barbares, comme ils se mettaient en scène eux-mêmes comme les représentants de la vraie humanité, les dignitaires aristocrates qualifiés pour gouverner le monde romain par leur origine et leur culture également illustres.

Il est curieux tout de même que le renom des hommes lettrés, de plus en plus rares, ait grandi dans la mesure où la culture antique sombrait de plus en plus dans la barbarie. Le nombre des rhéteurs et des écrivains occupant des postes élevés dans l'administration de l'Empire, allait se multipliant ; la vieille phraséologie culturelle humanitaire des sénateurs s'était remplie, au cours de ce processus, d'un contenu politique nouveau. Les souverains étaient obligés par cette évolution de faire figure de champions de la culture classique, quelque aversion qu'ils eussent pour l'idéologie de ses représentants.

Quant à Valentinien, vif d'esprit et d'une excellent mémoire, il possédait une solide érudition latine. Il savait son Virgile par cœur, il parlait en phrases bien polies, il trouvait son plaisir à peindre des tableaux et à modeler des statues ; il dessine des plans de machines de guerre nouvelles ; enfin, il a le goût des jouissances que procure la vie cultivée. Il est vrai que son éducation ne le porta point jusque sur les hauteurs du génie grec. Il est non moins vrai qu'il ne possédait pas le bâton de magicien pour faire fleurir de nouveau la culture classique, tombée en désuétude. Peut-être l'érudition, beaucoup plus approfondie de Julien l'Apostat, aurait-elle remporté un tel succès, si son règne avait été de plus longue durée? Nous ne le croyons pas : son idéal culturel s'est enveloppé dès le commencement d'un nuage d'exaltation mystique et, s'il avait vécu plus longtemps, il n'aurait pu resusciter la pensée inductive et empirique des Grecs et des Romains. Il marchait dans la direction de l'esprit abstrait qui caractérisait l'âge dont il était l'enfant et en développant l'intolérance païenne jusqu'à l'oppression méthodique des adversaires.

De prodiguer ses soins à l'entretien de la culture classique et de placer celle-ci au centre de sa politique impériale, cela n'était point donné à Valentinien. C'eût été continuer la réaction de Julien contre l'Église. Une telle conception était incompatible avec sa façon de penser : autant il détestait le césaropapisme de Constance, autant il méprisait le zèle fantaisiste de l'Apostat. Il était un véritable élève du Christ, proclamant et professant une tolérance, marquée au bon coin, envers les païens et les hérétiques, d'égale façon. La destruction barbare des monuments de l'art classique qui, avant et après lui, a causé tant d'irréparables pertes, a cessé totalement sous son règne.[1]

Regardant bien loin, à perte de vue, au-dessus des camps hostiles des païens acharnés et des chrétiens fana-

[1] Pour tous les détails nous renvoyons au deuxième volume de notre œuvre en préparation, intitulée *La Rome païenne sous les empereurs chrétiens*. (1. Constantin et ses fils et les aristocrates de Rome. 2. Le dernier grand empereur pannonien et le sénat. 3.) La réaction païenne sous Théodose et le mouvement cripto-païen après lui. 4. La tyrannie de la pensée abstraite sous le Bas-Empire.)

tiques, ses yeux se fixaient sur les nuages menaçants, qui s'amassaient sur les frontières. Au dedans, il s'efforçait de réprimer avec une âpre sévérité les mœurs corrompues, d'inaugurer une politique sociale et financière plus saine, de fortifier puissamment les contrées limitrophes, en se préparant aux luttes acharnées avec le monde barbare en ébullition. La suite des événements après sa mort montre qu'il marchait dans la bonne voie.

André Alföldi

FRANÇAIS EN HONGRIE
1664

Au cours du XVIe siècle, la puissance ottomane avait occupé les territoires du centre de la Hongrie, réussissant ainsi à diviser en deux ce pays qui, au début du XVIIe siècle, se voit condamné à faire partie de deux organismes politiques différents. A l'ouest et au nord, des fragments du royaume échurent aux Habsbourg; à l'est, fut fondée une nouvelle principauté indépendante, dans laquelle est englobée la Transylvanie. Chacun de ces deux États avait un caractère politique spécial. Au delà du royaume de l'ouest s'étendait l'empire des Habsbourg, auquel les Hongrois, fortement épuisés, durent se résigner à recourir contre l'impérialisme des sultans. Flanquée de trois côtés par la puissance turque, la principauté de Transylvanie reconnut la souveraineté du sultan. Contre les progrès constants de l'absolutisme germanique, elle s'efforçait de défendre les Hongrois. C'est ainsi que, prise entre deux feux, la Hongrie essayait de s'assurer une paix relativement stable.

Pourtant, dès le milieu du XVIIe siècle, cet état de choses prit une direction toute différente. Pendant un certain temps, l'empire ottoman, affaibli par des crises intérieures, eut plusieurs grands vizirs énergiques qui lui assurèrent un nouvel essor et recommencèrent la politique de conquête. En 1657, la puissance turque, pour tirer vengeance de la malheureuse aventure du jeune et ambitieux prince Georges II Rákóczi, qui élevait des prétentions sur le trône de Pologne, ravagea la Transylvanie, puis la réduisit à un état d'assujettissement complet. En même temps, les Ottomans conquirent de nouveaux territoires aux dépens de la Hongrie. La même année

1657 vit monter Léopold Ier sur le trône du royaume de l'ouest, ce Léopold au nom duquel s'attache le souvenir de la suspension provisoire de la constitution hongroise, celui de l'absolutisme étranger et de l'impérialisme militaire et politique des Allemands. Contre l'oppression, les Hongrois recoururent à la résistance armée. La conjuration de Wesselényi fut suivie du soulèvement de Tököli, puis de la guerre de l'indépendance de François II Rákóczi. Dans ces luttes nationales, les Hongrois sollicitèrent l'aide de la France.

L'an 1664 marque un tournant décisif dans l'histoire du royaume de l'ouest. C'est l'année du dernier espoir et de la désillusion finale pour les Hongrois qui, tout en attendant le secours de la cour de Vienne, assistaient désespérés à la destruction de la Transylvanie et des villes frontières par les Turcs, sous les yeux de Montecuccoli, généralissime impuissant ou indifférent de l'armée impériale. Enfin, c'est l'heure de la dernière possibilité d'intervention pour Nicolas Zrinyi, grand chef politique et militaire des Hongrois « occidentaux », qui reconnut avec netteté que le renouveau illusoire de l'empire ottoman dissimulait une grande faiblesse intérieure. Aux yeux de Zrinyi, une offensive de grande envergure pouvait mettre fin à la domination turque en Hongrie. Il voulut donc organiser une nouvelle et puissante armée nationale, afin que les Hongrois pussent eux-mêmes commencer l'affranchissement de leur pays. Mais la même année encore, en 1664, il dut voir que l'empereur, absorbé par sa lutte de rivalité avec Louis XIV, était décidé à s'abstenir de toute action sérieuse contre la Turquie. La prophétie de Zrínyi ne s'accomplit qu'au bout d'une vingtaine d'années environ. L'initiative visant à l'écroulement de la domination ottomane en Hongrie, fut prise en 1683 par l'armée polonaise de Jean Sobieski, venue au secours de la capitale autrichienne. L'année 1664 fut celle de la mort de Zrinyi, ainsi que celle de la paix de Vasvár, dont les conditions étaient humiliantes, malgré la victoire de Szentgotthárd. Cette paix montra nettement que, même au détriment des Hongrois, l'empereur était prêt à tendre la main au sultan.

Les Allemands, à en croire le témoin Sagredo, ambassadeur de Venise à Vienne, ne désiraient même pas l'affranchissement de la Hongrie de la domination turque,

car ils savaient que, libérés, les Hongrois se rabattraient sur eux. « Les Ministres Impériaux, écrit-il, n'estoient que trop et trop justement persuadés que les Hongrois sont moins retenus dans le devoir et dans l'obéissance par la considération de l'Empereur, que par la haine qu'ils ont pour les Turcs.» Lorsque la ville d'Érsekujvár, cette importante place des confins du nord-ouest fut prise par les Turcs, le chagrin qu'en éprouvaient les Hongrois, fut une consolation pour les Impériaux.

C'est après la paix de Vasvár que s'organisa la conjuration de Wesselényi, à laquelle participa un groupe d'amis que leur chef, Zrinyi, venait de quitter.

Enfin, en cette mémorable année 1664, se renouent, après une longue interruption, les rapports, directs et importants, entre Français et Hongrois. Des voyageurs, des artistes et des clercs n'avaient jamais cessé de rapprocher les deux pays et l'on connaît les relations étroites entre la Transylvanie et la politique française. Maintenant, ce sont des troupes françaises qui arrivent en Hongrie, pour participer — pour la première fois depuis 1396 — à la campagne contre le Croissant. Sans ces Français, l'issue de la bataille de Szentgotthárd eût été indécise. Leurs officiers, dédaigneux et méfiants à l'égard de la stratégie et de la politique des Allemands, témoignèrent d'une certaine sympathie pour la cause de Zrinyi et des Hongrois. Ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes et haïs du gouvernement impérial, voyaient une promesse lointaine dans l'attitude des Français. Peut-être ne resteraient-ils pas complètement isolés. L'antagonisme des Hongrois et des Allemands, que Sagdredo n'hésite pas à nommer une « aversion naturelle », puis la sympathie réciproque des Hongrois et des Français : tel est le fond psychologique des futurs rapports entre insurgés hongrois et politiciens français.

C'est cette rencontre des Français avec la Hongrie de 1664 que nous allons mettre en lumière.

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

Léopold Ier était un rival et un adversaire du Roi-Soleil. Et, chose bizarre, ce fut en sa qualité de rivale que la France lui prêta son aide contre les Turcs. Profitant de l'angoisse suscitée par les nouvelles offensives turques,

la cour impériale avait demandé des troupes auxiliaires à la diète du Saint-Empire romain germanique, réunie à Ratisbonne. Or, le Saint-Empire formait un amas de principautés et d'États plus ou moins considérables qui veillaient avant tout, jalousement, sur leurs propres « libertés germaniques ». Ainsi, orientée vers les petits États allemands, la politique française eut l'occasion de jouer le rôle de protectrice de ces « libertés germaniques », pour contre-balancer l'absolutisme impérial et, par conséquent, pour intervenir dans les affaires intérieures de l'empire. Lors de l'avènement de Léopold au trône (1657), le Brandebourg, le Wurtemberg, les archevêchés de Mayence, de Cologne et de Trèves, encouragés par les Français, formèrent la Ligue du Rhin dont le but était d'assurer les conditions d'élection, acceptées par l'empereur. Or, le roi de France était également membre de la Ligue du Rhin.[1] C'est ce qui fournit l'occasion à Mazarin, puis à Lionne de s'allier directement aux sujets allemands de l'empereur contre celui-ci. Enfin, lorsque l'empire et la Ligue du Rhin, appelés par l'empereur, eurent promis des troupes auxiliaires, Louis XIV, ayant acquis par là le droit d'envoyer des troupes françaises en Orient, ne tarda pas à en profiter, particulièrement pour augmenter son prestige. Évidemment, à Vienne, l'aide ainsi prêtée ne provoqua pas une grande joie. L'effet moral fut tel qu'on pensa même, un certain temps, à placer Condé ou Turenne à la tête de toute l'armée destinée à entrer en campagne contre le Croissant. Repousser ce projet eût été encore difficile, les armées de la Ligue du Rhin étant nécessaires sur les champs de bataille.

Pour des raisons de prestige, Louis XIV envoya cinq régiments d'infanterie et quarante compagnies de cavaliers, ce qui représentait un effectif supérieur au contingent désigné. Vingt-cinq de ces compagnies tenaient garnison en Italie. Les troupes étaient commandées par le comte Coligny-Savigny, dont Voltaire mentionne les vertus militaires.[2] Mais plusieurs autres noms nous sont connus:

[1] Chéruel, *La Ligue ou alliance du Rhin.* Conférences, séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, 1885. Sur l'expédition de Hongrie cf. C. Rousset, *Histoire de Louvois*, t. I. Paris, 1862.

[2] *Siècle de Louis XIV*, chap. VII. — Dans son article consacré à la politique de Louis XIV dans le sud-est européen, article intéressant

les deux maréchaux de camp : de Podwitz et La Feuillade. Ce dernier, officier courageux, chevaleresque, mais présomptueux, est nommé par Rousset « homme plein de lui-même, bouffi de vent et de vanité », car, après la victoire de Szentgotthárd, il envoya à la cour un rapport rempli du récit de ses propres mérites.[1] Coligny en fut irrité et, dans une lettre, il découvrit la vérité. Il est vrai pourtant que La Feuillade affirma sa valeur dans la bataille. La cavalerie était commandée par le comte Sault, les marquis de Ragny et de Bissy, tous subordonnés au comte Gassion.

Enfin, 120 jeunes volontaires nobles se rallièrent à l'armée régulière. Un auteur contemporain dit que la cour s'enthousiasmait pour les aventures de la nouvelle « croisade ».

> Le roi, dans « sa pitié envers Dieu et envers la Hongrie . . . exhorta la noblesse à faire partie de ce glorieux voyage ; et dit mesme à ceux qu'il aymoit le plus, qu'ils feroient aussi advantageusement leur Cour en Hongrie qu'au Louvre ».[2]

Un autre témoin oculaire a noté que

> « . . . toute la jeunesse de la Cour s'offrit à l'envy de faire le voyage, les uns pour plaire au Roi, les autres par inclination ».[3] Parmi ces nobles volontaires se trouvaient le prince Philippes, chevalier de Lorraine, les princes de Rohan, le jeune Villeroy, les marquis D'Arbret, Guitry, Rochefort, Treville, Harcourt, Mortemor, Bonillou, Muchy ainsi que le Duc de Brissac, qui « se souvenant de la réputation des Maréchaux de Cossé et de Brissac ses ancêtres, n'a épargné ny son corps, ny son cœur pour suivre leur trace et pour se couronner de gloire ».

Dans l'entourage de Brissac se trouvait un pieux abbé qui à ce voyage aventureux, rédigea un journal.[4] Un certain nombre de ceux qui avaient participé à l'expé-

mais insuffisamment informé *(Revue Historique du sud-est européen)*, N. Iorga cite La Feuillade comme le commandant des troupes en question.

[1] Bussy-Rabutin, *Mémoires de l'abbé de Choisy*, Collection Petitot, 2. t. LXIII. p. 296. Le Père Bouhours, contemporain des événements, consacra un panégyrique à l'héroïsme de La Feuillade (*Épître dédicatoire de l'Histoire de Pierre d'Aubusson*, Paris, 1676).

[2] *Recueil historique*, 1666. (Louis du May, *Sur les causes de la guerre*, p. 305—6.)

[3] *Ibid.*, *Relation de la campagne de Hongrie.*

[4] *Relation des voyages* (Dans la collection des MSS du British Museum.)

dition française ont laissé des notes à la postérité. Les mémoires de Coligny même nous ont été conservés.[1] Mais les notes de notre abbé sont plus détaillées. L'auteur n'a fait que regarder la bataille, sans avoir jamais joué aucun rôle dans le jeu de la politique. Mais la vie de tous les jours, il l'a regardée de près et il s'est souvent entretenu avec des Hongrois. Tout ce qu'il dit donne une couleur nouvelle, quelques éléments humains même à ce qui nous était déjà connu. Il a noté avec fidélité non seulement l'arrivée des Français en Hongrie, en cette terre lointaine et vaguement connue, mais encore la manière dont parlaient et pensaient les Hongrois que les Français avaient rencontrés.

Le 17 mai 1664, l'armée française quitta Metz pour se mettre en route vers l'Orient. Une certaine bonne humeur se fait jour dans les lettres que Coligny envoie à Louvois pour lui signaler l'avance des Français. Au cours du voyage, il dut interdire aux jeunes gens de se moquer de la pieuse population allemande que les Français tenaient alors pour un peuple naïf et bienveillant, mais incapable de toute organisation politique et militaire. Arrivés en Autriche, dans les provinces de l'empereur, ils se trouvent en face d'un monde tout différent. Une méfiance par trop visible les entoure. Ils sont incapables de se sentir chez eux. Ayant pris le bateau à Passau, ils arrivent à Vienne vers la fin de juin. « Ce matin, écrit Coligny à Louvois, le 28 juin, on a fait fermer toutes les portes de Vienne quand nous avons passé et, de plus, on a doublé la garde. » Pour les Français habitués au faste de la cour du roi-soleil, Vienne fut une désillusion. A leurs yeux tout apparaissait pauvre et maladroit. Le palais impérial, dénué d'ornements, fut une surprise pour eux. Coligny consacre des lignes dédaigneuses au gouvernement impérial : manque d'unité, manque d'activité, on ne se soucie pas de l'armée.

> « Je ne trouve pas étrange — écrit Coligny ironiquement — que l'Empereur ne soit pas éveillé, mais qu'il soit

[1] *Mémoires du comte Coligny-Savigny.* Paris, 1841. (Société de l'histoire de France.) Le *Recueil historique* (1666) cité plus haut contient aussi des mémoires anonymes. Je n'ai pas eu l'occasion de voir le texte suivant : *Mémoires de . . ., Relation de la campagne de 1664.* Paris, 1712. Un article (*Revue des Deux Mondes*, 1864) consacré à l'expédition française de 1664 utilise aussi des données contemporaines des événements.

gouverné par le prince de Porcia, c'est ce qui est incompréhensible. C'est un homme qui ne se souvient pas, l'après-dînée, de ce qu'on lui a dit le matin. »

C'est dans des termes analogues que notre abbé caractérise le duc de Porcia, personnage influent de la cour de Vienne. Le duc de Brissac et ses compagnons, ainsi que notre abbé, furent reçus par l'empereur, dont le personnage et le palais déplurent à notre mémorialiste.

« Quand je vis l'Empereur avec une mine si pauvre et que je rappelay mes idées de nostre Roy, qui est si auguste en toutes choses, j'eus une grande pitié de celuy-la.»

Pressés par l'empereur, les Français perdent de plus en plus l'envie de guerroyer, à mesure qu'ils approchent de la Hongrie, pleine de dangers inconnus.

La campagne de Hongrie

Lorsque les Français arrivèrent dans ce pays, la grande partie de la campagne de Hongrie de 1664 était terminée. L'armée des chrétiens, placée sous le haut commandement de Montecuccoli, était divisée en trois parties. Au nord, dans la région de la Vág, en Haute-Hongrie, se trouvait l'armée de de Souches. Au milieu, l'armée principale danubienne était commandée par Montecuccoli en personne. Les troupes auxiliaires impériales, commandées par le margrave Léopold de Bade, en faisaient partie. Au sud enfin, dans la région de la Mura, formant l'aile droite, opéraient les troupes de Zrinyi et celles de la Ligue du Rhin, ces dernières sous la conduite de Hohenlohe. Au début de 1664, Zrinyi, grâce à une offensive téméraire, prit la ville de Pécs et brûla le pont d'Eszék, artère d'évolution de l'armée turque. Pourtant, au début de juin, l'armée du grand vizir Köprili atteignit, avec un certain retard, la Transdanubie et, au lieu de suivre la ligne droite sur Vienne, se tourna contre Zrinyi et Hohenlohe. En même temps, au nord, une autre armée turque immobilisa de Souches. Ainsi, l'armée principale de Montecuccoli dut également prendre la direction de la Mura, pour s'unir à l'armée du sud qui, ayant interrompu le siège de Kanizsa, s'était repliée vers le

Muraköz. Heureusement, l'armée turque, indécise, n'avançait que lentement. Pendant un certain temps, elle fut immobilisée par la petite place de Nouveau-Zerinvár que Zrinyi avait fait construire en toute hâte. Pourtant, Montecuccoli ne put se décider à entrer en action, même après la jonction des deux armées. Le ravitaillement de l'armée était défectueux. A cela s'ajoutait la jalousie de Montecuccoli à l'égard de son ancien rival Zrinyi, partisan de la tactique offensive, que, depuis longtemps, il voulait reléguer au second plan. Quand Montecuccoli eut évacué et détruit la place de Nouveau-Zerinvár, Zrinyi perdit tout espoir et abandonna son poste de commandement. Montecuccoli voulut d'abord se retirer vers l'ouest, craignant que le grand vizir ne fît irruption en Styrie. Lorsqu'on s'aperçut que Köprili, se dirigeant vers le nord-ouest, avait l'intention de marcher sur Vienne, l'armée chrétienne prit la direction du nord et s'avança à marches forcées sur Körmend, pour empêcher la tentative de passage de la Rába par le grand vizir.

Ce fut à ce moment, entre le 22 et le 24 juillet, que le contingent français, d'un effectif de près de 9000 hommes, venu en partie de Salzbourg et de Vienne, en partie d'Italie, atteignit le champ de bataille. Lors du choc de Körmend, Coligny, qui marchait à la tête de son armée et avait démonté une partie de ses compagnies, arrêta l'attaque des Turcs qu'il immobilisa jusqu'au moment où les renforts arrivèrent.

En terre hongroise, les Français furent pris de ce sentiment d'angoisse étrange qu'éprouvaient la plupart de ceux qui arrivaient dans ce pays dévasté par les guerres. Ils ne savaient rien de certain en ce qui concernait l'armée turque, se méfiaient des Impériaux ainsi que des Hongrois. « Je trouve les officiers un peu mélancoliques et chagrins », écrit Coligny.[1] Notre abbé mentionne que le commissaire impérial qui avait été chargé de les accueillir, disparut bientôt, les abandonnant à eux-mêmes: « L'empereur et ses officiers ne se soucioient guère de nostre perte ». C'est pour la première fois que le tableau de la guerre se déploie à ses yeux: une infanterie allemande marche nu-pieds sur la route, des blessés gisent à gauche et à droite. Les

[1] Rousset, *op. cit.* p. 45.

malheureux villageois prennent la fuite, quelle que soit la troupe qui approche.

> « Nous primes sur le soir de ce jour-là, écrit-il le 26 juillet, nostre quartier dans le village d'Hoknitz, où nous ne trouvasmes aucun des habitants, parce que tous s'étoient retires dans le chasteau qui estoit entouré d'eau de tous costes ; ils y avoient emmené leurs femmes, leurs enfans, et leurs bestiaux, ils estoient là fort en sureté non seullement de la part de nos commandans, mais aussi à cause de la situation avantageuse de ce chateau duquel il estoit impossible d'approcher à cause des eaux qui l'environnoient et des murailles et des tours sur lesquelles paroissoient les hongrois de ce village avec leurs femmes et leurs enfans qui faisoient pitié en toutes manières, principalement les femmes qui n'estoient couvertes que d'une seule chemise, sans autre habillement par dessus ; cet ajustement estoit celuy de commun : pour les autres qui n'en estoient pas, elles avoient par dessus leurs épaules un morceau de drap blanc qui passoit d'un costé par dessous le bras, ce drap n'estant point taillé.»

L'abbé et ses compagnons se logèrent dans une maison paysanne. Ils provoquèrent une joie et une grande admiration parce qu'ils payaient tout ce dont ils avaient besoin:

> « Nostre manière générale apprivoisa un peu ces pauvres hongrois qui sortirent tous du chateau pour nous venir voir, comme ils firent le soir de nostre arrivée et le matin de nostre départ qui fut un dimanche.»

Mais les troupes chrétiennes se déplacèrent, car les Turcs cherchaient un passage, de l'autre côté de la rivière. Notre abbé et ses compagnons français continuent, eux aussi, leur voyage, par des routes terribles. Partout où ils passent, les misères de la guerre. Au bord de la route ils voient des cadavres, entre autres une femme avec ses deux enfants. De l'aube au soir ils sont en route, toujours exposés à un coup de main turc. Les troupes dispersées n'ont aucune faculté d'orientation sur cette terre étrangère et redoutent partout le péril. Ils ont peur même des paysans hongrois, affamés et réfugiés dans les forêts. Les paysans apparaissent çà et là. Lorsque, après un repos, les Français continuent leur marche, ils voient les paysans sortir de la forêt et fouiller dans les restes à l'endroit où les Français venaient de lever le camp.

Enfin, ils rejoignent les autres, d'abord quelques milliers d'Allemands qu'ils tiennent à première vue pour des ennemis. Notre brave abbé se met à soigner les blessés qu'il quitte bientôt, « parce qu'ils estoient Allemans et outre cela vraysemblablement luthériens ». L'armée continue sa marche le long de la Rába, vers Szentgotthárd.

> « La petite ville de Saint Godard aupres de laquelle nous nous promenions pour lors, n'estoit pas moins triste a voir que le camp que je viens de décrire : ses murailles sont la faiblesse mesme : car en plusieurs endroits . . . ne sont fermées que de claïes de bois ; . . . il est vray qu'il y a un fossé au devant, mais il est si peu considérable qu'on n'en doit faire aucune estime, estant plutost la pour servir de retraite aux grenouilles que de defense a la ville ; ces mechantes murailles que je viens de décrire, sont soutenues de pauvres tours de pierre, sur le haut desquelles nous voïyons de misérables hongrois avec leurs femmes et leurs enfans qui s'y refugioient aussi bien que dans le cloche dans le plus pauvre équipage qu'on puisse s'imaginer n'aiant presque tous et les hommes et les femmes et les enfants, qu'une seule chemise pour tout habit.»

Ce n'est pas par les regrets exprimés ni par les angoisses peu viriles du brave abbé que ces lignes sont intéressantes, mais par la mise en relief de la première impression qu'éprouvèrent les Français au moment de leur arrivée en Hongrie. Les paysages riches et colorés, tant de fois chantés au moyen âge, non sans quelque enthousiasme ou envie, font ici complètement défaut. La Hongrie est un pays dévasté, avec des villages pauvres et une population vivant dans la misère et dans des dangers permanents, des paysans rendus méchants par la famine. C'est plus que le tableau conventionnel d'un champ de bataille. Dans les régions frontières — et à peu près tout le pays est une zone frontière — le dépérissement s'accentue d'année en année. La lutte est depuis longtemps engagée. Il y a plus de cent vingt ans que Bude, capitale du pays, est occupée par le sultan. Au cours du siècle passé, la vieille civilisation de la Hongrie disparut dans beaucoup d'endroits presque complètement. On se demande si les Français, venus du pays du roi-soleil, aperçoivent ce qui en a subsisté. Prennent-ils connaissance de ces « misérables Hongrois » que les Allemands, les orgueilleux Impériaux, veulent soumettre à leur domination avec tant de mépris et d'intolérance farouche?

Le 27 juillet, le grand vizir dressa son camp sur la rive droite de la Rába. Il avait de 50 à 60 mille hommes. Montecuccoli, de l'autre côté de la rivière, pour éviter le danger d'un encerclement, dispersa son armée de près de 28 mille hommes sur une ligne allongée. Les Français prirent position à l'extrême aile gauche, près du monastère de Szentgotthárd. A leur droite, à une distance assez considérable, le contingent de la Ligue du Rhin, commandé par Hohenlohe. Au milieu, assez loin de la rivière, les troupes allemandes du Saint-Empire, en position isolée, sous le commandement du margrave de Bade. Entre ces troupes et la rivière se trouvait un petit village, Mogersdorf. A cet endroit, ainsi que dans les méandres de la rivière fortement saillants du côté turc, des avant-gardes surveillaient les gués. Enfin, éloignée à droite, se trouvait l'armée impériale proprement dite, avec Montecuccoli à la tête. C'est cette armée qui disposait du meilleur terrain de repli. Les armées chrétiennes s'appuyaient à des hauteurs boisées dont les deux extrémités se rapprochaient de la rivière, après avoir décrit une courbe régulière et très ouverte, dont la flèche mesurait tout au plus sept à huit cents pas.[1]

A travers la rivière, les Français pouvaient voir tout ce qui se passait dans le camp des Turcs. Notre abbé lit son bréviaire, écoute le son des « flutes et des hautbois » turcs, le roulement des tambours, qui lui rappelle la cérémonie funèbre. « Je ne me pouvois point persuader que ces Infidelles vinssent mettre à feu et à sang tout ce qu'ils rencontrent, avec une si douce mélodie qui n'a aucun rapport à la cruauté de leur conduite. » De sa tente, il voit les Turcs armés qui, de l'autre côté de la rivière, se préparent au combat, il voit la fumée des feux de bivouac, les chameaux, la vie de camp, la prière du soir, et même la tente du grand vizir. Les Turcs, de leur côté, aperçoivent les Français. Evlia Tchélébi, voyageur et écrivain turc, était à ce moment dans le camp du grand vizir. Il a noté ceci : « comme s'ils eussent été trempés dans le sang rouge, des soldats français sont apparus,

[1] Rousset, *op. cit.* p. 47. (Dans ce texte, le nom du village est Grossdorf.)

en vêtements rouges, velours vert, perruques blanches.»[1] Les Français, à pied comme à cheval, supportèrent bien les fatigues du voyage; en discipline et en courage militaire ils l'emportaient sur la majorité des troupes. C'est ce qui console notre abbé qui se plaint non seulement du « mauvais ordre qu'il y avoit dans l'armée chrétienne », mais encore de la jalousie des Allemands, du ravitaillement désordonné et défectueux. Ce n'est qu'avec l'aide de quelques officiers hongrois que lui et ses compagnons réussirent à se procurer des vivres.

Ce furent justement les difficultés du ravitaillement qui obligèrent les deux armées, campées face à face, à sortir de leur inactivité. Outre les rapports de Coligny et de Montecuccoli, plusieurs documents de l'époque nous ont conservé le récit de la bataille de Szentgotthárd. Toutes les versions ne sont pas concordantes. Mais les principaux événements peuvent être précisés avec netteté, tandis que les détails sont pour nous dénués d'importance.[2] Le soir du 31 juillet, dans le méandre de la rivière, près du gué, les Turcs commencèrent à dresser une batterie de 14 pièces de gros calibre. Les avant-gardes chrétiennes furent incapables d'entamer une contre-action. Du reste, il n'y avait aucun plan d'opération prévu pour une attaque ennemie. Le premier août, à l'aube, on fait savoir à Coligny que de l'autre côté de la rivière de sérieux préparatifs sont en train de s'effectuer. Coligny et Hohenlohe rapportent la nouvelle au margrave de Bade qui

[1] Imre Karácson, *Evlia Cselebi magyarországi utazásai* [Les voyages en Hongrie d'Evlia Tchélébi], Budapest, 1908. t. II. p. 63.

[2] Sur la version française cf. Rousset, *op. cit.* Une version allemande est fournie par W. Nottebohm, *Montecuccoli und die Legende von St Gotthard* (Programm des Fr. Werder'schen Gymnasiums, Berlin, 1887). Il a recueilli beaucoup de données de l'époque, mais en tire des conclusions erronées. Selon lui, la bataille n'était pas une victoire proprement dite, car le grand vizir n'avait même pas l'intention de forcer le passage de la rivière. La critique de cette thèse, avec une version autrichienne dans H. v. Zwiedineck-Südenhorst, *Die Schlacht von St. Gotthard* (Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 1889). Il y a une version hongroise (semblable à la version française) dans l'article d'Eugène Rónai Horváth (*Hadtörténelmi Közlemények* IV), et même deux versions turques : l'une, « officielle », présentée par Rachid qui s'efforce de couvrir la défaite, l'autre, plus sincère, due au précité Evlia Tchélébi. Sur le rôle joué par les troupes allemandes de la Ligue du Rhin cf. A. v. Schempp, *Der Feldzug 1664 in Ungarn.* Stuttgart, 1909. (Darstellungen aus der württembergischen Geschichte, vol. III).

l'accueille flegmatiquement, puis à Montecuccoli qui, d'abord, ne fait que hausser les épaules.

Les canons turcs commencèrent bientôt à tonner ; vers les 8 heures, les janissaires passèrent la rivière par un pont improvisé, et « poussant des hurlements épouvantables » attaquèrent et repoussèrent les troupes impériales qui s'étaient avancées jusque dans Mogersdorf. Le même destin fut réservé à l'armée placée au milieu. Le but de l'ennemi était de couper en deux le front chrétien. Ce fut la première étape de la bataille.

La deuxième étape commença par la contre-attaque des troupes de la Ligue du Rhin, commandées par le prince Hohenlohe. Pendant un certain temps, elles s'escrimèrent à repousser les Turcs qui étaient déjà occupées à ramasser les têtes tranchées et à piller le camp du margrave de Bade. Alors, Coligny, sommé par Montecuccoli, leur envoya deux régiments français de renfort, commandés par La Feuillade. (La version autrichienne ne mentionne pas ce mouvement français.) On réussit ainsi à reprendre la majeure partie du village, mais la situation n'en demeura pas moins critique. « Les Turcs, écrit Coligny, passoient toujours la rivière, et à mesure que leurs forces s'augmentoient, ils s'élargissoient à droite et à gauche. »

La troisième étape fut précédée d'un conseil de guerre improvisé, où, probablement sur la proposition de Hohenlohe, les chefs décidèrent, malgré l'opinion contraire de Montecuccoli, de passer à l'attaque, avec les Impériaux sur l'aile droite, les Français sur l'aile gauche, après avoir réuni de tous les côtés, toutes les forces. « Dans cette pressante nécessité, écrit Coligny, il fut résolu unanimement de tenter un dernier effort et de périr ou de chasser les ennemis. » Quoique, dans son rapport, rédigé après la victoire, Montecuccoli s'attribue à lui-même l'initiative, Hohenlohe, Waldeck, Coligny et le *Theatrum Europaeum*, généralement bien informé, constatent à l'unisson que Montecuccoli avait proposé de se retrancher et d'attendre. Jusqu'au dernier moment, le généralissime impérial évitait toujours la bataille. Zrinyi et ses Hongrois lui avaient auparavant reproché cette attitude. A ce moment, l'attaque était la meilleure solution possible.

« Il n'y avoit point d'autre ressource que celle-là, écrit Coligny d'un ton un peu dramatique, l'armée de l'Empereur étoit en fuite (au milieu), la plupart des soldats épouvantés, point d'espérance de retraite contre une armée où il y avoit plus de cinquente mille chevaux. Il fallut donc que les François se sacrifiassent pour le salut de tous. »

Ainsi l'élan de l'attaque fut réservé aux Français qui, jusque-là, avaient subi peu de pertes, et qui formaient les troupes les mieux organisées et les plus instruites de l'armée.

A l'exception d'une petite troupe de couverture, tout le contingent français se lança à l'assaut vers la partie du milieu, qui était en grand danger. Les jeunes nobles de la cour reçurent le baptême du feu, et les Turcs regardaient avec surprise ces « jeunes filles » aux cheveux frisés, sans barbe et sans moustaches, les attaquer avec un courage intrépide. Les Français s'avancèrent avec succès, quoique Coligny dût une fois se retirer dans le camp français, en apprenant que les Turcs essayaient derechef de passer la rivière. Mais il ne s'agissait que d'une tentative insignifiante. Lorsque Coligny reprit son poste de commandement, les Français avaient déjà exécuté ses ordres.

L'offensive finit par une victoire complète. Ici les Impériaux se tenaient fermes; là les Français, emportés par un vigoureux élan, s'élancèrent vers la rivière. La situation changea en quelques moments. Au début de la bataille, à en croire le témoin oculaire Evlia Tchélébi, les Allemands prirent la fuite ; mais, à ce moment, « les Français, vêtus de rouge, engagèrent une forte attaque ». Et lorsque les Musulmans reculèrent, « les infidèles rusés (c'est-à-dire les Français) n'hésitèrent pas, mais en disant: *bien, bien* (ce mot figure en français dans le texte turc) — ils furent aux trousses de notre armée ». Les Turcs, en complet désordre, essayèrent en tumulte de regagner la rive droite. Le pont fut brisé, plusieurs furent noyés dans la rivière. « C'était un cimetière flottant », écrit Coligny. Le grand vizir ne pouvait penser à une nouvelle attaque. Il avait perdu ses meilleures troupes, celles des janissaires. L'armée chrétienne ne pouvait ou ne voulait pas le poursuivre, ce qui ne le consola que faiblement.

Dans ses grandes lignes, ce récit est vérifié par notre

pieux abbé qui, bien entendu, ne prit point part à la bataille, mais qui, étant en sécurité, eut l'occasion d'observer beaucoup de choses.

> « Je montay, écrit-il, sur la montagne auprès de laquelle se donnoit le combat, et m'estant mis contre la muraille d'un petit chateau qui estoit sur le haut, je consideray très distintement tous ce qui se faisoit. »
>
> C'est de là qu'il assiste à la première attaque française dans laquelle tombèrent plusieurs de ses compatriotes « qui avaient voulu faire les braves et qui se détachèrent de l'escadron pour aller faire ce coup de pistolet contre les Turcs. » Il encouragea même les cavaliers allemands, qu'il rencontrait à aller combattre, mais ce fut en vain : « il me parut bien que ces gens n'avoient aucune envie de combattre. »
>
> Il manque pourtant à l'acte final de la bataille, à l'achèvement victorieux du dernier assaut. Il en avoue sincèrement la cause : « Je demeuray bien du temps dans ce lieu d'où je voiois commodément le combat, et je ne sortis que parce que deux volées de cannon qu'on tira contre le chasteau . . . m'en firent sortir assez vite. »

Enfin, la bataille est l'affaire des soldats et non pas des prêtres. Et les Français la terminèrent merveilleusement, sans que leur abbé y eût assisté.

Français et Allemands

Il n'est pas étonnant que les Français se soient montrés fiers d'avoir joué, magré leur petit nombre, un rôle si décisif dans cette victoire chrétienne, la plus mémorable depuis la bataille de Lépante (1571).[1] Louis XIV pouvait être content. L'honneur de la France était sauf. « Je ne saurais vous exprimer la joie qu'a eue

[1] Dans la bataille, au dire de Coligny, on a pu voir « deux choses fort opposées » : « la valeur des François » et « la poltronnerie » des troupes allemandes du Saint-Empire. Il ajoute que « les forces de l'Empereur étaient fort bonnes ». (*Mémoires*, p. 99.) Un auteur français va jusqu'à affirmer que la victoire a été remportée par les Français « dont un si petit nombre, sans recevoir que de foibles secours des Impériaux, a esté capable de surmonter l'ennemi ». (*Recueil hist.* t. I. p. 91.) Toute une série de gazettes françaises, en prose et en vers, est consacrée à la victoire de Szentgotthárd, p. ex. *Les Drapeaux envoyez au Roy ou les advantures de Cléandre* (Paris, 1664), qui énumère les faits d'armes de Treville, de Rochefort et d'autres jeunes nobles.

Sa Majesté et toute sa Cour », écrit Lionne à Gravel.[1] Le courage des troupes françaises et particulièrement des jeunes courtisans augmenta la renommée et le prestige de la France dans les États allemands et dans l'empire même de Léopold. Des documents allemands reconnaissent aussi les mérites de Coligny et de ses troupes.[2] A Bruxelles et à Madrid, des « Relations » spéciales sont publiées, avec la permission du gouvernement espagnol, et consacrées à la part des Français dans la victoire.[3]

Les Impériaux devaient aussi reconnaître le succès des Français, à en croire notre abbé :

> « Les Allemands, quoy que fort envieux de la gloire des François lesquelles avoient déja battu les Turcs au pont de Kermen (*Körmend*), ne purent pas s'empescher de publier la grande action qu'ils venoient de faire dans ce dernier combat : le generalissime Montecucully vint luy mesme a la teste de nos regimens remercier M. Coligny nostre général, les Marechaux de Camp, Capitaines, Officiers et soldats, disant tout haut qu'ils avoient ce jour là sauvé l'Empire. »

Or, les moments de l'entente mutuelle passèrent très vite. Les Français découvrirent l'un après l'autre les défauts du gouvernement et de l'art militaire de l'empereur, défauts que Zrinyi et les Hongrois avaient tant de fois blâmés. Pourtant, la critique formulée par les Français eut une tout autre portée que les critiques venues d'autre part. Il était difficile de leur répondre, — ainsi qu'on l'avait fait à Vienne, à propos de la réprobation exprimée par les Hongrois, — que ce n'était que le mécontentement d'un peuple arriéré et rebelle qui ne comprenait rien aux problèmes importants de la stratégie et de l'art de gouverner. Il convient d'ajouter que les Impériaux trouvaient la présence et le succès de leurs rivaux, les Français, de plus en plus désagréables. Tout d'abord, c'était dans l'impuissance du système de ravitaillement impérial, — bien connu des Hongrois — que les Français voyaient, à tort ou à raison, une malveillance à leur égard.

[1] Rousset, *op. cit.* p. 48.

[2] P. ex. J. v. Stauffenberg, *Gründliche warhafftige und impartheyische Relation*, etc. Regensburg, 1665.

[3] *Relation de la victoire*, etc. Bruxelles, 23 août 1664.

Notre abbé raconte comment Coligny fit savoir à l'orgueilleux Montecuccoli que le soldat ne pouvait pas combattre sans pain.

« On commença ce jour-là a faire paroitre hautement le mécontentement que l'on avoit de la conduite des Ministres de l'Empereur, qui lassoient manquer de toutes choses a notre armée. Le ressentiment aussi de l'envie, que les Allemands nous portoient, nous fit séparer d'eux pour chercher de quoy vivre. » Voilà la raison pour laquelle ils déplacèrent leur camp.

Bientôt, un témoin oculaire eut des raisons plus fortes encore de parler de « quelques contestations entre le Comte de Montecuccoli et les Commandans des troupes Françoises ». Les officiers français regardaient comme une chose toute naturelle que le généralissime impérial continuât les opérations, pour exploiter les fruits de la victoire, pendant le temps qui lui restait avant les froids d'automne. Eux aussi, ils auraient volontiers continué le combat, mais se trouvèrent inopinément en face de toutes les tergiversations, des pertes de temps et du manque de sincérité qui avaient tant de fois exaspéré Zrinyi lui-même. Vers la fin d'août, arrivés à Pozsony,[1] au lieu d'entreprendre une action, ils ne sortaient pas des séances du conseil de guerre.

« Il y a eu — écrit Coligny le 28 août à Le Tellier — un des généraux de l'Empire qui a donné son avis par écrit; cet avis portoit qu'il seroit bon de gagner une grande bataille ou de prendre une place considérable ; mais que le plus sur étoit d'attendre jusqu'au mois de mai. Chacun a été gaillardement de son avis, car il faudroit etre bien Allemand pour ne pas connoitre que ce seroit une bonne chose de gagner une bataille ou de prendre une grande place ; mais c'est la difficulté d'y pouvoir parvenir. »[2]

La critique de Zrinyi, lancée dans ses écrits polémiques contre le haut commandement et surtout contre Montecuccoli, n'est ni plus violente ni plus juste que l'opinion de Coligny. L'honnête général français, qui connaît bien son métier, commence à perdre patience.

« M. de Montecuculi, écrit-il le 29 septembre, fait tous les jours des propositions élévées jusqu'au ciel : ... et quand ce vient aux moyens d'exécuter tout cela, c'est de

[1] Aujourd'hui Bratislava, capitale de la Slovaquie.
[2] Rousset, *Op. cit.* pp, 63—64.

lui-même que viennent toutes les impossibilités, son dessein pourtant étant toujors de nous faire donner dans le panneau et de faire paroitre a la Cour de l'Empereur qu'il ne tient qu'aux François qu'on ne donne bataille. C'est un des plus artificieux esprits que j'aie connus. Mais nous, qui avons découvert ses menées et ses fourberies, lui mettons tant et si souvent le marché à la main, qu'il faut, de par tous les diables, qu'il confesse que c'est lui qui ne peut et ne veut rien faire. »

Coligny découvre ici la vérité. En effet, le « vieux renard », comme il appelait Montecuccoli, ne voulait rien entreprendre. Le gouvernement impérial, fidèle à sa vieille habitude, ne se souciait nullement des demandes et des doléances des Hongrois qui voulaient affranchir leur pays. Ni l'occasion favorable ni l'impatience de Coligny ne l'intéressaient. Il voulait la paix sur le front oriental, pour avoir plus de liberté à l'ouest, où se trouvait son ambitieux rival, Louis XIV. Sur l'horizon politique, on voyait déjà paraître ces nuages gros de tempête d'où, un peu plus tard, allait sortir la guerre de la Succession d'Espagne. Il savait bien que la Ligue du Rhin manœuvrait contre l'empereur. La présence et les succès des troupes françaises lui causaient une véritable angoisse. Louis XIV, si on le lui avait demandé, aurait volontiers envoyé de nouvelles troupes de renfort au cours du printemps de l'année suivante. Ni lui ni Coligny ne connaissaient la raison politique qui avait amené Montecuccoli à ne rien entreprendre. Le 19 août déjà, près de trois semaines après la victoire, le gouvernement impérial conclut à Vasvár une paix avec le sultan. Si le grand vizir avait gagné la bataille de Szentgotthárd, les conditions de la paix n'auraient pas été plus humiliantes. Les Turcs conservèrent les territoires nouvellement conquis, entre autres la place d'Érsekujvár. Ainsi, la situation de la Hongrie non occupée par eux devint encore plus critique. A Vienne, on n'osa même pas publier, pendant un certain temps, les conditions. Pendant plusieurs semaines, on en fit mystère. Puis, ainsi que le rapporta Gremonville, ambassadeur de France à Vienne, le 30 octobre, les Impériaux s'excusèrent devant les représentants des États étrangers, en soutenant que c'était à cause du danger français qu'ils avaient été contraints d'accepter les conditions.

La campagne terminée, la présence des Français n'était plus indispensable. La plupart des résultats de la victoire furent sacrifiés et on commença maintenant à exprimer des doutes sur les mérites mêmes des Français. « On donne toute la gloire à M. Montecuculi et aux Allemands », écrit Robert, intendant de l'armée, dans sa lettre adressée à Cravel, le premier septembre. On publia même une estampe représentant les Impériaux qui pourfendent les Turcs, tandis que les Français les regardent dans une attitude réservée.

Français et Hongrois

La propagande impériale n'eut aucune influence sur la Hongrie. A Szentgotthárd, il y avait aussi des Hongrois, enrôlés dans l'armée impériale. Ils étaient au courant des événements, et c'est à eux que la victoire promettait le plus. En revanche, ils eussent été les premières victimes d'une défaite. Le combat se déroulait dans leur pays et, comme ils le croyaient, *pour* leur pays. « L'armée de l'empereur a pris enfin la fuite, mais les Français s'attaquèrent au flanc des Turcs et les ont battus », écrit, le 6 août, un témoin oculaire, le comte Paul Esterházy, commandant d'une unité hongroise.[1] Selon le rapport précis d'Étienne Vitnyédy, célèbre avocat de Sopron et confident de Zrinyi, rédigé sur la bataille de Szentgotthárd, à la demande de Schwarz, professeur à Tubingue, « la victoire a été assurée par l'aide de Dieu et par le courage des Français, « *gallorum gloriosa virtus, quae aliis exemplo est* ».[2] Ses lettres adressées à Zrinyi nous révèlent que Vitnyédy observait soigneusement la route parcourue par les Français. Déjà au mois de mars, il annonce la prochaine arrivée d'un contingent français. Le 12 juillet, il rapporte à Zrinyi qu'il est parti à la rencontre des Français. « J'ai salué leur général au nom de Votre Grandeur et leur ai dit

[1] Bubics—Merényi, *Esterházy Pál* (Dans la série *Tört. Életrajzok.)* p. 189.

[2] Dès le 5 août, Vitnyédi, dûment renseigné par un comte français venant de la bataille et allant à Vienne, fit savoir à Zrinyi ce qui venait de se passer à Szentgotthárd. Vitnyédi énumérait aussi les noms de plusieurs tués et blessés. (Magyar Tört, Tár 1871, p. 230)

combien Votre Grandeur avait désiré leur arrivée dans ce pays. » Plus tard aussi, il faisait tout pour rester au service des Français et pour gagner leur bienveillance.

Après la bataille, les Hongrois s'efforcèrent d'utiliser tous les moyens possibles pour exprimer leur gratitude à l'égard des Français.

> Coligny écrit à Le Tellier qu'au début de septembre un banquet a été donné à Pozsony (aujourd'hui Bratislava) en l'honneur des Français et que, à cette occasion, « l'archevêque de Pozsony »[1] « but et rebut à la santé des François *qui posuerunt animas suas pro fratribus suis* ». Puis, lorsqu'ils prirent congé, « il me dit vingt fois : *Excellentissime Domine, nemo animam suam dat pro fratribus suis et tamen vos illustrissimi et generosissimi Galli, fecistis hoc et dedistis animas vestras pro conservatione Hungariae. Vivat et semper vivat rex invictissimus Gallorum, qui est conservator noster !* Il me dit mille belles choses à la louange du roi que je ne saurois vous redire, parce que je ne les entendois pas trop bien moi-même et que je suis un méchant latin ».[2]

Mais, outre les paroles enthousiastes et parfois naïves de la gratitude, il y avait autre chose encore qui rapprochait les Hongrois des Français. Ils avaient le même but: combattre l'impérialisme turc. Elles avaient les mêmes idéals : l'honneur et la vie militaire. Français et Hongrois se heurtaient aux mêmes obstacles : la méfiance de la cour impériale, ses tergiversations politiques, son administration impuissante, sa nonchalance à l'égard du sort de la Hongrie. Ce qu'il leur fallait encore, ce n'était qu'une rencontre, pour se connaître réciproquement. Notre abbé rencontra les Hongrois peu après la bataille, lorsqu'il se trouvait encore près de Szentgotthárd.

> « Nostre armée, écrit-il après la bataille, s'augmenta ce jour la de 6000 hongrois qui la vinrent joindre ; ils se rendirent sur les dix heures du matin en nostre camp en fort bel ordre, tous gens bien faits et bien équipés. Ils ne demeurèrent pas beaucoup de temps parmi nous ; mais dans le peu qu'ils y furent j'eus le loisir d'entretenir les principaux d'entre eux et particulierement le Comte de Budiani[3] qui commandoit ces troupes ; l'usage que tous les

[1] Probablement Georges Lippay, archevêque d'Esztergom, plus tard un des membres de la conjuration de Wesselényi.

[2] Rousset, *op. cit.* p. 57.

[3] Batthyány, généralissime hongrois de la Transdanubie.

hongrois presque ont de la langue latine donne facilité aux estrangers pour converser avec eux. Ce fut par ce moïen que j'appris a ce Comte qui est un homme fort civil et fort honneste, tout ce qui s'estoit fait dans notre dernier combat ; je luy témoignay le grand désir que nous avions eu de les voir avec nous le jour du combat, parceque nous estions bien assures qu'ils n'auroient pas fuy comme avoient fait les Allemands, mais qu'ils se fussent joints a nous pour pousser ensemble les Turcs. Il me témoigna beaucoup de déplaisir de n'avoir pu amener assez a temps ses troupes, lesquelles, me dis-t-il, estant accoutumées a passer les rivières sur leurs chevaux, n'auroient pas manqué de poursuivre les Turcs au dela du Rab.

Ce fut à proximité des troupes françaises que les Hongrois établirent leur camp. Ils n'y restèrent pas longtemps. Pourtant, notre abbé eut l'occasion d'examiner, au moins, leur habillement et leurs armes.

« Avant que de décamper la pluspart des Hongrois vint dans nostre camp pour y acheter les depouilles que nos gens avoient des Turcs ; cette dépouille les accomodait, d'autant qu'ils sont tous vestus presqu'a la manière des Turcs ; horsmis qu'ils ne portent point de Turban, ils leur sont conformes presque en toutes les autres choses ; leur bonnet est de drap de figure longue et bordé de fourure : c'est presque la seule chose en laquelle ils ne conviennent pas avec les Turcs ; pour le reste, on peut dire qu'ils ont grande ressemblance. Ils montent de mesmes chevaux, ajustes de scelles de brides et de housses pareilles ; ils se tiennent de mesme les uns et les autres sur leurs chevaux, c'est a dire les estriers fort courts ce qui fait que leurs jambes sont extraordinairement pliées ; ils sont armés les uns comme les autres, de haches, de chop et de sabres. Ils ont a la main gauche un brassard de fer dont ils se servent avantageusement en mettant ce bras sur leur cou pour parer les coups de sabre que les Turcs déchargent en combattant sur cette partie là. C'est ce que j'appris d'un gentilhomme hongrois qui me dit toutes ces choses dans un voïage qu'il fit avec nous en retournant a Vienne, comme j'en parleray cy après. »

Le duc de Brissac et ses compagnons se séparèrent bientôt des troupes françaises régulières et se mirent en route pour Vienne. Chemin faisant, notre abbé eut plusieurs occasions de s'entretenir longuement et sérieusement avec des Hongrois.

« Le danger que nous courions estant pour lors séparés de nostre corps d'armée, ou de nous égarer, ou de

tomber entre les mains des païsans hongrois qui estoient réfugiés dans les bois, fit que nous nous servismes pour guide d'un gentilhomme hongrois qu'un seigneur du mesme païs nous avoit donné pour cela ; ce gentilhomme estoit un seigneur de beaucoup d'esprit et de cœur et qui nous rendit ce bon service le plus obligemment du monde. Pendant tout le chemin j'eus confidence avec lui a cause qu'il parloit fort bien latin. Il me témoigna tant d'amitié pour nostre nation, qu'on n'en pouvoit pas faire paraitre davantage ; il m'assura aussi de la mesme disposition de ses compatriots, a nostre égard. Il m'exprima fort naivement les sentimens que toute la nation hongroise avait pour les Allemans, me disant qu'ils ne les consideroient guère moins comme leurs ennemis, que les Turcs ; les uns et les autres les pillans chacun en sa manière : ceux cy en prenant leurs terres et ceux la en prenant leur argent et brulant mesme leurs maisons. Il me témoigna mesme le déplaisir qu'avoient tous les Hongrois de se voir si éloignes de la France et il me fit assez entendre que s'ils estoient plus proches, ils accepteroient volontiers la protection de nostre Roy contre l'Empereur. dont le gouvernement leur paroissoit insupportable. »

Telle est l'opinion publique hongroise exprimée par cet officier hongrois dans ces quelques phrases. Opprimés par un gouvernement étranger, ils cherchaient désespérément les possibilités réelles ou imaginaires de s'évader de la pression deux fois mortelle des Allemands et des Turcs. Pouvaient-ils compter au moins sur une promesse de la part de la France? C'est avec une sincérité naïve que le noble hongrois révéla au premier Français qu'il rencontra ce qui faisait le tourment particulier de cette nation. Ce n'est qu'après cela qu'il passa à d'autres sujets, plus vulgaires.

« Apres nous estre entretenus longtemps sur cette matiere, continue l'abbé, nous parlasmes d'autres choses, comme de la bonté du païs qui est tres fertile. Il me fit remarquer une chose a laquelle je ne faisois point d'attention qui estoit que quelque abondance qu'il y eust de toutes choses, on n'y voyoit pourtant point de granges ; ce ne sont partout que de mechantes chaumieres ou se retirent les païsans qui sont tres pauvrement vestus, les femmes particulierement, et il me dit a ce sujet ce qu'un Italien avoit dit autrefois en passant dans le païs, ce qui estoit demeuré pour proverbe : *in Hungaria omnia foris, nihil intus, multi anseres, nulla pulvinaria ;* c'est a dire tous les biens de la Hongrie sont dehors : il n'y en a aucuns a couvert, tout y est plein d'oyes et on n'y rencontre ny traversins ny lits de plume. En effet, il n'y a rien de plus veri-

table que ce que ce proverbe exprime : car nous voyions sur nostre route tous les bleds et tous les foins entasses les uns sur les autres au milieu des champs, sans y estre aucunement a couvert; pour ce qui est aussi des oyes on en voit une tres grande quantité mais point de lits de plumes dans les maisons lesquelles n'ont point de meubles. »

« Nous finismes nostre conférence par une demande que je lui fis au sujet d'une petite plume de cocq, qu'il portoit a son bonnet fouré. J'en avois deja vu de pareilles a quelques hongrois qui me paroissoient gens de condition. Je luy demanday si cette plume ne distinguoit point les nobles d'avec les autres, et il me répondit que ce n'estoit point une preuve de noblesse, mais de courage et que ceux qui avoient bien fait en combattant contre les Turcs, la recevoient en recompense de leur bravoure ; il m'ajouta aussi que lors qu'on avoit receu ce signe d'honneur il n'estoit jamais permis de reculer contre les Turcs, que s'il arrivoit que quelqu'un le fist, on avoit droit de le tuer. Mais que pour les autres qui ne portoient pas cette plume, ils pouvoient reculer impunément dans le combat. »

C'est avec de telles conversations qu'ils passèrent leur temps et arrivèrent enfin, après un voyage long et fatigant, à proximité de la ville de Kőszeg qu'ils atteignirent vers la tombée du jour.

« A l'entrée du faubourg nous trouvasmes les barrières fermées et des hongrois qui les gardoient de sorte qu'il nous en eussent refusé l'entrée, si nous n'eussions eu avec nous ce gentilhomme hongrois dont je viens de parler qui nous les fit ouvrir sans retardement ; sitost qu'il parut, les gardes luy firent beaucoup de civilité et nous donnêrent passage pour aller chercher une hostellerie. »

Voyage de Kőszeg a Vienne

A Kőszeg, l'abbé et ses compagnons rencontrèrent Vitnyédy, confident de Zrinyi, qui accompagnait le marquis de Guitry vers Sopron. Vitnyédy, répondant peut-être aussi aux instructions données par Zrinyi, était en contact permanent avec les Français et s'efforçait de les aider en toutes choses.

« Nous trouvasmes, écrit l'abbé, dans ce faubourg ou nous logeasmes, des hongrois qui nous témoignerent beaucoup d'amitié ; entre les autres un seigneur hongrois, gouverneur de la ville d'Oedenbourg,[1] nommé Withniedy de

[1] Nom allemand de la ville de Sopron.

Muzsaï, qui nous fit toutes les civilités imaginables ; car voyant qu'on ne nous servoit pas assez tost, il nous fit apporter devant la porte de nostre hostellerie du vin dont un de ses amis luy avoit fait présent ; comme il nous vit tous contents de sa courtoisie, de laquelle je le remerciay le plus honnestement que je pus, au nom de toute nostre compagnie, il me repliqua en latin, cecy : que ce qu'il faisoit pour nous, estoit un devoir dont il s'acquittoit envers nous, que toute la nation ne pouvoit rien faire d'approchant de ce qu'avoient fait les françois pour leur païs, lesquelles avoient fait 400 lieues pour s'opposer comme ils avoient fait, au Turc qui vouloit tout ravager chez eux. Ce seigneur ordonna dans nostre hostellerie qu'on eust grand soin de nous ; et m'aïant entendu demander du fruit, aussitost il me fit apporter de tres beau par des esclavse[1] d'un de ses amis de Guntz,[2] apres quoy il prit congé de nous pour conduire a Oedenburg le marquis de Guitry qu'il avoit escorté de l'armée jusquè là, nous laissant toujours le mesme gentilhomme qui nous avoit conduits ; et . . . il luy donna charge d'avoir tous les soins imaginables de nous. »

« Ce fut dans Guntz que nous commençasmes de voir, comment estoient faits les canons de l'Empereur ; l'artillerie qui estoit de cinqante pieces, avec tout leur attirail, y arriva le mesme jour que nous, pour aller a l'armée. Nous ne pusmes nous empecher de rire en voyant un si bel équipage hors de saison ; et il nous parut bien que l'Empereur ne vouloit point avoir de canons que pour nous en faire la monstre. Nous ne pouvions pas comprendre, comment il nous avoit laissez a l'armée sans ces deffenses qu'il envoioit pour lors, a contretemps ; nous ne manquames pas de passer de sa conduite sur ce sujet aux hongrois de Guntz qui estoient envieux de nous entretenir ; ils ne purent assez s'étonner de ce procédé si irrégulier, sachant de plus, de nous que le mesme Empereur qui nous avoit laisses sans aucuns vivres a l'armée, avoit fait partir ce jour la mesme un petit convoy de farines, d'environ 50 charettes lesquelles nous avions trouvées sur notre route, venant a Guntz. »

Dès lors les Français ne dissimulent plus devant les Hongrois leur opinion concernant le gouvernement et l'art militaire de l'empereur.

Entre temps, notre abbé visita la ville et s'étant débarrassé d'un « docteur luthérien » qui l'avait un peu

[1] Étant donné que les Turcs vendaient les prisonniers hongrois comme esclaves et que, souvent même, ils amenaient un grand nombre de familles villageoises sur les marchés d'esclaves de Constantinople, les Hongrois de cette époque traitaient les prisonniers turcs comme des esclavse·

[2] Nom allemand (Güns) de la ville de Kőszeg.

trop importuné, et qui habitait un « pitoiable college », il visita même le temple protestant.

« Le ministre y étonnoit les psaumes en son habit ordinaire, et tous les hommes séparés des femmes . . . et ceux la en haut dans les tribunes, chantoient les mêmes prières en langue vulgaire, avec beaucoup d'ordre et de modestie. »

Le 13 août, ils quittèrent Kőszeg. La région qu'ils traversèrent alors, zone frontière de l'ouest, n'avait pas connu les ravages de la guerre.

« Nous trouvasmes ce jour là un païs fort beau et fort peuplé ; des villages fort jolis et bien rangés ; les maisons tenant les uns aux autres, faisoient comme de belles vues en droite ligne. »

Vers le soir, ils arrivèrent à Sopron, où ils furent bien hébergés et où ils retrouvèrent Vitnyédy et son fils.

« Nous vismes d'assez belles maisons dans la ville et une entre les autres qui estoit bastie de neuf et qui n'estoit pas tout a fait achevée ; nous eusmes la curiosité d'y entrer ; nous y rencontrasmes des esclaves turcs qui y travailloient, et qui en portant les uns des pierres et les autres du mortier traisnoient de grosses chaisnes de plus d'une aulne de long, a leurs pies. Nous apprismes le soir a soupé que cette maison qui nous avoit paru si belle appartenait au seigneur hongrois qui nous avoit fait tant de civilites a Guntz ; celles la ne furent que le commencement de beaucoup d'autres qu'il nous fit en suitte, principalement dans Oedèmbourg dont il estoit gouverneur ; . . . il envoya des presents[1] a M. de Brissac par ses esclaves qui les portaient a la veüe de tout le monde précédés par le fils de ce gouverneur qui les conduisoit. »

« Nous arrivasmes a nostre hostellerie qui estoit dans le fauxbourg en mesme temps que ces presens, et nous nous trouvasmes au compliment que fit en latin a Monsr. le Duc le fils du Gouverneur lorsqu'il luy presenta cette abundante collation ; le seigneur l'arresta a souper avec nous, ce qui nous donna le temps de le considérer ; c'estoit un jeune garçon de 16 ans, le cadet de trois autres garçons[2] ; il estoit tres bien fait et fort beau de corps ; il estoit poli et civil, et se sentoit de la noblesse et de l'honnesteté de son Père qui paroissoit d'estre etudié a bien élever ce jeune enfant. Ce jeune garçon parloit tres bien latin et son Père encore mieux que luy. »

[1] des fruis et d'autres vivres.

[2] Probablement Paul Vitnyédy, né en 1649, le deuxième des trois garçons.

Malgré l'impression de notre abbé, Vitnyédy n'était pas un représentant de l'ancienne noblesse. Cet avocat protestant, âgé de quarante-deux ans, était un self-made man. Son père était simple régisseur et ne fut anobli qu'après la naissance de son fils. Vitnyédy épousa la fille d'un bourgeois et se mit au service de la ville de Sopron. Il devint plus tard secrétaire général de cette ville. Juriste excellent, il administra les affaires de plusieurs grands seigneurs et ramassa une fortune relativement considérable. Puis, devenu délégué de la ville de Sopron à la diète, il joua une certain rôle dans la politique de son pays. Il était un des chefs du parti protestant et, en même temps, un fidèle partisan de Zrinyi, en qui il voyait le grand espoir, le « phénix » de sa nation. Partisan de Zrinyi, il s'efforçait de gagner la sympathie des Français. Le soir dont nous venons de parler, il rendit visite au duc de Brissac et, après des échanges de civilités, ils tombèrent d'accord au sujet de leur départ pour Vienne qu'ils fixèrent au lendemain matin.

Pendant le voyage, notre abbé demanda des renseignements sur la situation en Hongrie. Dans la conversation, on vint à parler de Jésuites. Ces champions de la contre-réforme étaient du parti de la cour.

> « Je ne voulus pas manquer dans cette occasion de m'instruire de ce que j'avois oüy dire en France, des troubles que les Jésuits avoient excités en Hongrie ; je m'informay de lui touchant la verité de ces bruits qui estoient venus jusqu'a nous ; il me les confirma tous et me dit qu'il estoit tres constant que ces Peres estoient la seule cause de la guerre presente ; que leur excessive ambition pour dominer partout les avoit poussez a vouloir entrer et prendre place dans l'assemblée des Estats du roiaume, a cause des grandes terres et seigneuries qu'ils possédent ; et qu'ils avoient mesme fait un livre qu'ils avoient pourtant supprimé depuis ce temps là, pour justifier leur prétendu droit; je luy témoignay que j'avois bien souhaité de voir ce livre et il me promit qu'il en chercheroit pour me donner ; en effet quoy qu'il fust tres rare, il m'en envoia un au bout de huit jours lequel je rapportay en France. »

Vitnyédy et l'abbé n'oublièrent pas de parler de Zrinyi, dont le nom était dès longtemps bien connu notre abbé. Ce « dessein » de Zrinyi que Vitnyédy mentionne à cet endroit, avait-il en rapport avec les Français? Était-ce la nouvelle orientation politique à l'aide de

laquelle Zrinyi, vieil adversaire des Turcs et ancien partisan de l'empereur, mais désillusionné du régime de Vienne, voulait mettre fin à l'oppression de la Hongrie? Quelle était en tout cela l'idée de Vitnyédy? Notre abbé ne put donner aucune précision à ce sujet, car ce n'est qu'avec quelques grands seigneurs français, comme le marquis de Guitry, que Vitnyédy devait longuement parler de ces graves problèmes.

« En parlant des troubles de Hongrie, écrit l'abbé, il fallut aussi parler du Comte de Serin qui en conduisoit l'armée ; sitost que j'eus parlé de ce Comte, le seigneur hongrois que j'entretenois me fit connoitre qu'il estoit fort de ses amis et que mesme ils traitterent ensemble de quelque dessein considerable dont il ne s'expliqua pas davantage ; comme il reconnut qu'un de mes plus grands desirs auroit esté de voir ce seigneur dont la renommée estait venue jusqu'en France, il fut assez obligeant pour me promettre aussitost de me mener chez luy a Vienna des que nous y serions arrivés ; que s'il n'estoit point dans la Ville, il s'engagea de me conduire dans . . .[1] ou il seroit retiré et que par mesme moyen il me feroit voir le fort de Serin que les Turcs avoient pris depuis deux mois ; et que si M. le Duc de Brissac vouloit estre de la partie, il nous donneroit une escorte de 200 chevaux pour pousser jusqu'auprès de Canise que les Imperiaux avoient assiégée au commencement de la campagne et dont les Turcs leur firent lever le siège. Ce Seigneur fit tout ce qu'il put pour nous persuader d'accepter les offres obligeantes qu'il nous faisoit, jusque la qu'ils nous voulut faire croire, que dans le dessein que nous avions de passer en Italie, nous abbrogerions de beaucoup nostre chemin ; mais quoy qu'il pust nous dire nous n'en demeurasmes point convaincus. »

Le 14 août les voyageurs arrivèrent à Vienne. Vitnyédy continua à rester en contact avec les Français. Mais c'est surtout le jeune Vitnyédy qui était le plus souvent avec eux. La « civilité françoise » eut un ascendant remarquable sur lui et il eût voulu visiter la France. Il avait, comme tant de jeunes gens, la nostalgie de l'heureux Occident. Notre abbé consacre à cet entr'acte de longs passages débordant de sympathie.

« Le seigneur hongrois qui avait accompagné M. de Brissac a Vienne, continua pendant tout nostre séjour dans cette ville a le visiter tres souvent, menant toujours son fils avec luy, et parce qu'il l'aimoit beaucoup, et parce

[1] Texte illisible. Probablement : « dans son château » ou « domaine ».

qu'aussi il vouloit le former a la civilité françoise parmi nous ; cela n'empeschoit pourtant pas que ce jeune gentilhomme ne vint quelquefois nous voir seul, et ne distrast avec nous ; il estoit si sobre qu'il ne vouloit pas boire une seule goutte de vin dans son eau qu'il beuvoit toute pure. Mr. de Brissac luy faisoit mille amities tant parceque ce jeune gentilhomme estoit tres bien fait, que parcequ'il estoit fort civil ; ce Duc voulut avoir la hache d'armes que ce gentilhomme portoit a la main, comme font les hongrois, qui ne la quittent non plus jamais qu'un gentilhomme françois ne quitte son épée ; il luy en fit aussi un present, que M. de Brissac reconnut par un autre plus considérable, qui estoit d'un bouquet de tres belles plumes blanches et de couleur de roses meslées ensemble.»

«Des qu'il eut receu ce présent, il quitta aussitost le bonnet hongrois pour prendre le chapeau ensuite de quoy il alla rendre visite a tous les amis de son père qui estoient a la Cour ; c'estoit une chose assez extraordinaire que de voir un hongrois en cet équipage, parce qu'ils ne portent jamais de chapeau que quand il pleut beaucoup ; hors cela ils ne quittent point le bonnet. Nous vismes ce que je dis dans nostre voïage d'Oedembourg a Vienne, pendant lequel avait beaucoup plu, le père et le fils prirent chacun un chapeau et s'entortillèrent au lieu de manteau, d'un grand lange de drap blanc qui n'est point taillé pour se garentir de la pluïe laquelle n'eut pas plus tost cessé, qu'ils reprirent tous deux leurs bonnets ; c'est ainsi qu'eussent tous les hongrois dans les mauvais temps.»

«Ce jeune gentilhomme ne temoignoit pas moins d'estime pour les françois que son Père ; tout leur plaisoit quand il estoit a la françoise et nous remarquions particulièrement dans le fils une grande passion d'estre vestu comme nous le sommes en France ; mais l'engagement qu'il avoit d'estre habillé a la mode de son païs, fut cause qu'il n'eut pas cette satisfaction que son Père pourtant luy fit espérer en luy promettant de l'envoyer en France dans quelque temps, pour y apprendre les exercises dans l'Académie. Le marquis de Villeroy luy donna une épée d'argent qu'il aimoit beaucoup mieux que son sabre et le marquis de Guitry luy fit present d'un tour de plumes vertes. »

Zrinyi et les Français

Lorsque après la reddition du Nouveau-Zerinvár, il s'aperçut que Montecuccoli, avec son attitude hésitante, s'apprêtait à manquer une grande occasion historique, Zrinyi partit subitement pour Vienne, pour convaincre la cour de la nécessité d'une nouvelle campagne offen-

sive. Il savait bien qu'une telle « conjoncture », comme il nommait ce moment favorable, se présentait rarement. Aussi bien savait-il que l'enjeu était considérable: l'affranchissement et l'avenir de son pays. Il demanda une armée à ses ordres, avec laquelle il pût par une offensive hardie atteindre Belgrade. A Vienne, on n'osa lui opposer un refus formel. Il était, en effet, le généralissime victorieux des campagnes d'hiver de 1663 et de 1664, toute une série de succès antérieurs était attachée à son nom. Jusque-là il avait été un sujet loyal de l'empereur et un des Hongrois sinon les plus puissants, du moins les plus considérés. Mais déjà plus puissant que ne l'aurait voulu la cour. Ne le laissait, on pas de côté à tous les égards pour ménager la jalousie de Montecuccoli, au moment où allait commencer la campagne d'été? Or, nul n'était plus que lui qualifié pour prendre le haut commandement d'une offensive de grande envergure. Maintenant, ses projets ne se réaliseraient point, on marchande avec lui, on apporte des retards à l'affaire, puis on lui offre un contingent dérisoire de 2000 hommes. A qui pouvait-il donc s'adresser? L'empereur était un adolescent de 24 ans, faible et indécis. Son ancien précepteur, le duc Ferdinand Portia, était un honnête vieillard, mais impuissant et d'une intelligence au-dessous de la moyenne. Il n'était pas hostile à Zrinyi (étant donné que le ban de Croatie défendait par les armes les domaines de Portia, situés en Carniole), mais il détestait toute activité, toute décision. Si l'on s'abstient d'agir, on n'a pas le souci de nouveaux problèmes. C'était une raison suffisante pour Portia d'être hostile à l'idée de la guerre contre les Turcs. Les pouvoirs proprement dits étaient aux mains du conseil d'État, dont les membres (leur nombre était considérable, mais ils n'étaient guidés par aucun principe et ne se souciaient que de leur propre avantage) se seraient opposés à toute action visant à l'affranchissement de la Hongrie détestée, même si la politique occidentale de la cour avait permis une solution bienveillante du problème hongrois. Ils furent incapables de comprendre que le rétablissement de la Hongrie aurait augmenté la puissance de tout l'empire. Les appels et les initiatives de Zrinyi se heurtaient sans cesse à cet obstacle dressé par la malveillance

et la stupidité. Zrinyi était persuadé qu'on manquait une grande occasion historique, ce qui l'exaspérait déjà avant qu'on eût connaissance des conditions de la paix de Vasvár. Ce fut à ce moment qu'arrivèrent à Vienne les jeunes nobles de la cour de France, qui avaient pris part à la bataille de Szentgotthárd. Parmi ces volontaires, plusieurs étaient tombés ou avaient été blessés, les autres revenaient couronnés de gloire. Il leur tardait de connaître Zrinyi, car ils honoraient en lui le courage et l'activité, si mal vus à la cour de Vienne. Ainsi que le prouvent les notes de notre abbé, ils avaient déjà entendu parler de lui en France. Ses victoires de 1663 et de 1664 lui avaient valu une renommée européenne. Il avait des rapports agréables avec le pape Alexandre VIII (en sa faveur, le nonce apostolique de Vienne intervint personnellement auprès de Portia), avec le prince de Wurtemberg, avec Schönborn, archevêque de Mayence qui était à la tête de la Ligue du Rhin. Dans la lointaine Angleterre, on le qualifiait de cette manière: «the Excellent Count Serini seems to be a Heros, upon whom Providence hath devolved the Fate of Europe ».[1] N'était-il pas pour beaucoup d'Allemands mêmes « das Wunder dieser Zeit »?[1] Aux yeux des Français, il était « le Mars à la mode de ce tems ». Déjà avant l'arrivée de l'armée française, Louis XIV, avec son attention habituelle à l'égard des grandes personnalités étrangères, lui envoya 10,000 écus, pour le dédommager quelque peu des sacrifices qu'il avait faits dans l'intérêt de la chrétienté.

Lorsque Vitnyédy salua, au nom de Zrinyi, le commandant de l'armée française arrivée en Hongrie, celui-ci savait bien que la salutation venait de la part du grand capitaine hongrois. « Il a reçu avec beaucoup de bienveillance, écrit Vitnyédy à Zrinyi, la salutation de Votre Grandeur. Pendant le déjeuner auquel j'ai assisté, on ne but à la santé de personne parmi les nôtres, sauf à celle de Votre Grandeur et on assura sans cesse notre nation de leur empressement. Les Français disaient ouvertement qu'ils n'étaient pas venus pour Sa Majesté, mais pour nous.» Le chef des Français (sans

[1] *The Conduct and Character of Count Nicholas Serini.* London, 1664.
[2] Bernhard Sommer, *Noth- und Hilff-schreiendes Ungarn.* 1664.

doute Coligny), à en croire à Vitnyédy, envoya aussi une réponse à Zrinyi.

Lorsque les Français le connurent personnellement, le grand capitaine hongrois leur plut encore davantage. « Vous avez été notre chef dans la victoire, lui disaient-ils, car votre exemple nous avait enthousiasmés.» Ils furent ravis de la culture que possédait Zrinyi et qui fut, en Hongrie, une surprise pour eux. Ils ne savaient pas que ce vaillant capitaine était un célèbre poète hongrois, ainsi que l'auteur de plusieurs ouvrages de politique et d'art militaire. Il avait beaucoup lu et beaucoup voyagé, parlait plusieurs langues. En revanche, c'est par leur côté le plus sympathique que Zrinyi fit la connaissance des Français. Il reçut avec beaucoup d'empressement les héros de Szentgotthárd, leur témoigna de la générosité et de la sympathie.

Telles sont les impressions que nous trouvons consignées dans les notes de notre abbé :

« Pendant nostre séjour a Vienna, le Comte de Serin, qui s'estoit acquis tant de réputation dans la guerre contre les Turcs, vint visiter Monsr. le Duc de Brissac qui estoit indisposé. Jamais je n'ay vu un homme mieux fait de corps et d'esprit que ce seigneur hongrois ; sa taille estoit haute et fort proportionnée par la grosseur de son corps ; on peut dire qu'estoit la plus belle et la plus avantageuse, et en un mot qu'il ne paroissoit rien que de grand en ce seigneur. Il parloit très bien non seulement sa langue, mais aussi l'allemande, l'italienne et la latine. Toute son application pendant que nous fusmes a Vienne, fut de régaler le mieux qu'il put les françois ; il invita deux fois tous les volontaires a disner chez luy et il leur fit deux festins tout a fait agréables. Les plus considérables de nos françois se piquèrent aussi de luy faire des présens, les uns de chevaux, les autres de pistolets, les autres d'épées et quelques uns de baudriers de prix ; il estima beaucoup tous ces présens, non seulement a cause de la civilité avec laquelle ils les luy présentèrent, mais aussi a cause que ces sortes de choses estoient fort rares dans le païs.»

« Quoy que nous ne fussions point de ces festins dont je viens de parler, a cause que M. de Brissac qui y estoit invité comme les autres, ne s'y voulut point trouvé, dans la crainte qu'il eut qu'on n'y fist les débauches ordinaires en Allemagne, nous ne lassasmes pas de visiter plusieurs fois le Comte de Serin que nous trouvasmes toujours avec une Cour plus belle que nous n'avions vu auparavant l'Empereur. Le Comte avec tous ses gens, nous receut toutes les fois que nous le vismes, fort civilement. On peut dire aussi

que son extraordinaire civilité attiroit tous les françois chez luy, si bien que s'il temoignoit entre tous satisfait d'eux, ils faisoient aussi paroitre de leur costé qu'ils ne l'estoient pas moins de luy.»

Les rapports de Zrinyi avec les Français, quoique notre abbé n'apprît pas grand'chose à ce sujet, dépassèrent les cadres d'une courtoisie réciproque. Ils discutèrent à plusieurs reprises la situation désastreuse de la Hongrie, ainsi que les principales questions politiques. Ce fut particulièrement le marquis de Guitry qui assura Zrinyi et son pays de la protection de Louis XIV. Au moment où ils connurent la paix de Vasvár, il fit à Zrinyi une sorte de proposition, visant vraisemblablement à l'élection de Louis XIV comme roi de Hongrie, au cas où les Hongrois voudraient se débarrasser de l'oppression allemande. Zrinyi serait le gouverneur du roi de France, et les territoires occupés du pays seraient affranchis grâce aux subsides que verseraient les Français. Plus tard, en 1666, dans sa note présentée à Gremonville, délégué de la France à Vienne, Vitnyédy soutient que Zrinyi et Guitry étaient définitivement tombés d'accord.[1] D'après Wagner, biographe de Léopold Ier, l'alliance franco-hongroise date de ce moment.[2] Cette présentation des choses est peu vraisemblable, étant donné que, entre Zrinyi et les Français, aucune négociation formelle n'a eu lieu. Mais certaines dépositions ultérieurement faites à la suite du procès de la conjuration de Wesselényi, confirment également que Guitry a réellement fait une telle proposition. Évidemment, Zrinyi était un homme d'État réfléchi qui n'aimait pas les aventures et qui ne prit ces pourparlers que pour ce qu'ils étaient: des échanges de vues politiques.

Le gouvernement impérial ne pouvait pas connaître de près le sujet de ces pourparlers de Vienne. Mais déjà la sympathie réciproque des Français et des Hongrois, presque sous les regards de l'empereur, provoqua beaucoup de méfiance et d'antipathie à la cour. On fit bientôt savoir à Zrinyi qu'il ferait bien de se retirer dans ses do-

[1] Pauler, *Wesselényi Ferenc nádor és társainak összeesküvése* [La conjuration du palatin François Wesselényi et de ses compagnons]. Budapest, 1876, t. I. p. 20.

[2] F. Wagner, *Historia Leopoldi Magni*. Augsburg, 1719, t. I. p. 172.

maines. Notre abbé n'oublie pas de mentionner ces événements, ainsi que le départ de Zrinyi.

« L'amitié des Français et des Hongrois, écrit-il, « déplaisoit terriblement a l'Empereur qui conçut une extrême jalousie de cette bonne intelligence entre eux ; ce qui attira au Comte de Serin une lettre de cachet pour le faire sortir de Vienne et le réléguar dans une de ses terres.»

« La lettre de cachet que le Prince de Porcia fit donner au Comte de Serin, n'eut point d'effet la première fois ; l'avis que nous en donna le seigneur hongrois qui avoit rendu tant de civilité a M. de Brissac, nous allarma pourtant et nous obligea quoy qu'il fust fort tard, d'en aller témoigner nostre déplaisir a ce comte. Mais nous trouvasmes un homme ferme et qui ne s'étonnoit point de cette pièce qu'il voïoit bien qu'on luy faisoit a cause de l'amitié qu'il temoignoit aux françois, et qui luy en faisoient paroitre réciproquement. Il nous assura qu'il ne branleroit point pour cela, et qu'il laisseroït doucement dissiper cet orage. Mais le prince de Porcia voïant sa résolution fit expédier une seconde lettre, et en suite une troisiesme par lesquelles il luy estoit enjoint, de partir incessamment, et d'aller en Hongrie en une de ses maisons.»

« Il n'y eut pas moïen de reculer après un ordre si précis et tant de fois réitéré ; ainsi il fallut se préparer au départ. On nous avertit encore de ce dernier et nouveau commandement et on nous assura que ce Comte y déféreroit ; si bien qu'il estoit résolu de partir la nuit suivante en poste. Quoy qu'il fist déja nuit, nous ne laissasmes pas de l'aller voir pous luy dire a dieu. Il estoit couché quand nous arrivasmes ; on ne laissa pas néanmoins de nous faire entrer dans un cabinet par bas ou ce Comte estoit couché ; son lit n'estoit pas fort superbe, car ce n'estoit qu'un simple lit de camp ou il se mit a son séant, pour recevoir les complimens que nous luy fismes. Ses gens reconnurent bien que nous estions fort surpris de le voir couché de la sorte, ce qui les obligea de nous dire que jamais il ne couchoit autrement.»

La dernière nouvelle relative à Zrinyi lui est apportée par Vitnyédy :[1]

« Nous apprismes le lendemain matin par le seigneur hongrois Gouverneur d'Oedenbourg, amy du Comte de Serin, qu'il estoyt sorti de Vienne a minuit pour obéir aux ordres de l'Empereur ; en suitte de quoy ce seigneur nous

[1] Une lettre de Vitnyédy, datée du 18 octobre et adressée à Filiadas, nous a été également conservée. Dans cette lettre, il demande la protection de Filiadas pour son fils *(patrocinium et gratiam)*, au cas où celui-ci partirait pour la France. (Lettres précitées de Vitnyédy, p. 243.)

vint aussi dire a Dieu pour retrouver avec son fils a Oedenbourg. Ce jeune Gentilhomme avait bien de la peine de nous quitter, parce qu'il s'accomodoit parfaitement a l'humeur françoise ; mais il fallut suivre le Père et se contenter de la promesse qu'il luy fit de l'envoier dans quelque temps a Paris afin d'y apprendre dans l'Academie, les exercises.»[1]

Rentré à Sopron, Vitnyédy envoya deux chevaux turcs, l'un au marquis de Guitry, l'autre au duc de Brissac,[1] ce qui, selon l'opinion de notre abbé, était «un présent de très peu de conséquence» ; pourtant, Brissac «le reçut avec bien des témoignages d'affection» et, en récompense, il envoya, de sa part, un cheval au jeune Vitnyédy. Brissac et ses compagnons partirent bientôt pour l'Italie. Les volontaires nobles retournèrent à la cour de France.

Résultats

Quels étaient les projets de Zrinyi? Comment imaginait-il la réalisation d'une nouvelle orientation politique? Nous ne pouvons répondre à ces questions. Au bout d'un court espace de temps, le 18 novembre, rentré dans son domaine, un accident de chasse mit fin à sa vie. Près de lui était le jeune comte Nicolas Bethlen que le chevalier Gremonville (cet ingénieux diplomate qui était venu avec l'armée française en 1664 et qui résidait à Vienne comme envoyé extraordinaire) avait envoyé auprès de lui, pour établir le contact. Après la mort de Zrinyi, ainsi que s'exprime Sagredo, ambassadeur de Venise, les Hongrois restèrent «sans conseil et sans protection».

Pourtant, après sa mort, les conséquences de cette nouvelle rencontre franco-hongroise se manifestèrent, quoique sous une forme différente. L'idée de la nouvelle orientation politique, du secours français tant désiré s'ancra dans l'âme des Hongrois. Désespérés de la situation créée par la paix de Vasvár, les anciens partisans et confidents de Zrinyi et d'autres dirigeants politiques du pays continuèrent à former des projets, chacun à sa façon. Cependant, aucune personnalité apte à les diriger ne se

[1] Les lettres d'envoi sont datées du 21 août et publiées *ibid.* p. 232—6.

trouvait parmi eux. Plusieurs croyaient suivre les prescriptions de Zrinyi, continuer ses projets. En réalité, ils étaient sans chef et incapables de préparer et d'exécuter un projet sérieux, de concerter une action commune. Les rapports de ces mécontents, de ces grands seigneurs turbulents et entêtés, avec Gremonville, ne servaient à celui-ci (qui voyait très bien leur impuissance) qu'à les aider à provoquer des troubles dans l'empire. Une conjuration se forma sous la conduite du palatin François Wesselényi. Parmi les membres du complot se trouvait Pierre Zrinyi, frère cadet courageux, mais irréfléchi et naïf, de Nicolas Zrinyi. Déjà en 1664, il avait offert ses services à Louis XIV, grâce à l'entremise de l'évêque de Bonzi, ambassadeur de France à Venise. Bonzi recommanda la prudence au gouvernement français, car il n'avait pas confiance dans les seigneurs hongrois. Nous trouvons parmi les conjurés l'archevêque Georges Lippay, autrefois partisan zélé de Zrinyi, le premier qui rétablit les rapports avec Gremonville. Puis, il y avait parmi eux François Nádasdy, cet ambitieux haut justicier et François Frangepán, jeune beau-frère de Pierre Zrinyi, tous deux sous l'influence profonde des événements de 1664 : le succès français et l'aplatissement ou plutôt l'indifférence que l'empereur avait manifestée lors de la paix de Vasvár. « La cour impériale ne voulut même pas vaincre» écrit Frangepán, en 1665, à l'archevêque Schönborn, chef de la Ligue du Rhin. «Elle ne permit pas aux Français de profiter de la victoire de Szentgotthárd, et de poursuivre, à travers le Raab, l'armée en déroute.» Pourtant, s'ils avaient pris l'offensive, l'armée du grand vizir aurait connu la défaite Mais les Allemands voulaient détruire la Hongrie, et non la libérer. Enfin, il y eut Vitnyédy qui, en 1666, présenta un projet d'accord détaillé à Gremonville, se référant au prétendu accommodement de Zrinyi et de Guitry. Dans cet accord, Vitnyédy offre la couronne hongroise à un prince royal français. Il déclare que la Hongrie alliée à la France est prête à faire la guerre aux Allemands. Il expose enfin que la Hongrie de l'ouest s'allierait à la Transylvanie, à la Croatie, à la Slavonie, à la Dalmatie, à la Valachie et à la Moldavie et s'efforcerait d'obtenir la collaboration de la Pologne. Voilà peut-être le premier projet écrit de ce qu'on appelle Confédération danubienne.

En l'absence de Zrinyi, l'orientation française aboutit à une aventure politique. Car si Zrinyi était plus admiré par la « basse noblesse » protestante que par certains grands seigneurs, lui seul, d'après l'opinion de Gremonville, était « capable de conduire un grand dessein ».[1] Le gouvernement impérial fit arrêter et exécuter les dirigeants de la conjuration. Lippay et Vitnyédy ne furent sauvés que par leur mort prématurée. Le pays dut subir une occupation militaire allemande. Cependant, la résistance nationale se réorganisa bientôt. Tököly, de même que François Rákóczi, ces deux chefs de deux soulèvements successifs, étaient apparentés à la famille Zrinyi. Hélène Zrinyi, nièce du grand capitaine, après la mort de son premier mari, épousa en secondes noces Tököly, tandis que Rákóczi, fils d'Hélène Zrinyi était le beau-fils de Tököly. Et dans chacun des deux soulèvements on eut recours à l'appui des Français contre les Allemands.

*

Mais tout cela nous mène loin de la mémorable année 1664. Lorsque les volontaires nobles repartirent pour leur pays, les troupes françaises régulières, commandées par Coligny, restèrent encore un certain temps en Hongrie. Elles n'eurent pas grand'chose à faire dans ce pays, et la méfiance mal dissimulée de la cour ne cessait d'augmenter à leur égard. A peine pouvaient-elles se ravitailler. La Hongrie, déjà dévastée par la guerre, était, à cette époque, encore ravagée par des maladies fiévreuses. Vers la fin de septembre, les Français avaient 800 malades. Les paysans hongrois, affamés et si souvent persécutés et pillés par les mercenaires allemands de l'empereur, ne faisaient pas de distinction entre les différentes nationalités. Au pillage ils répondaient par le pillage, à l'attaque par l'attaque. Coligny se plaint souvent de leurs allures. « Nous sommes dans un pays désert, éloigné des villes, écrit-il, et dans la Hongrie, où les Allemands et leurs adhérents sont en abomination. »

[1] Bogišić, *Acta coniurationem Petri a Zrinio ... illustrantia.* Zagrabiae, 1888. p. 7.

On comprend donc que les Français aient quitté volontiers le pays de l'empereur qui, comme on disait alors, redoutait les Français plus que les Turcs. Les partisans de Zrinyi furent en contact permanent avec eux, jusqu'à leur départ en octobre. Par l'entremise de Vitnyédy, Zrinyi envoya des présents aux blessés français. Dans sa lettre d'adieu, adressée le 18 octobre à Coligny, Vitnyédy l'assura de nouveau de la gratitude des Hongrois. « *Multum doleo quod gloriosi vos Galli tam cito discedatis . . . memoria vestra apud nos erit perpetua* ».[1]

Assurément, il y avait parmi les officiers quelques-uns qui n'avaient pas oublié les paroles de gratitude des Hongrois. Quant à l'impression qu'ils emportaient de la Hongrie, c'était celle qui deviendra bientôt générale dans la littérature française : un pays autrefois florissant, mais aujourd'hui dévasté par les guerres et où vit un peuple mécontent, opprimé par les Allemands. « La Hongrie qui étoit autrefois un Royaume de grande étendue et l'avant-mur de la Chrétienté . . . ce Grand et redoutable Estat est reduit a la misère et l'on n'y voit que des larmes depuis quelque tems . . . »[2]

DOMINIQUE KOSÁRY

[1] Vitnyédy, Lettres précitées, pp. 242—3. Également au marquis Pisio.

[2] Louis Du May, *Le prudent voyageur*. Genève, 1681,

KAMILL KROFTA

Le 23 août 1945, la Tchécoslovaquie ressuscitée accompagna en grand deuil du palais Czernin de Prague à sa dernière demeure une personnalité des plus caractéristiques de l'ère passée, un représentant éminent de l'histoire et de la politique tchécoslovaque moderne : Kamill Krofta.

Son œuvre scientifique et politique forme une unité indivisible. Ses goûts, ses études l'attiraient vers la science ; mais il ne perdit jamais de vue les courants politiques de son époque, il y joua des rôles importants et il mit son œuvre scientifique au service des intérêts nationaux. Ses points de vue furent des points de vue purement nationalistes. Dès aujourd'hui il est clair que, à côté de Masaryk et de Benès, l'œuvre de Krofta eut une part essentielle dans le développement spirituel et politique tchécoslovaque des temps derniers.

Masaryk et Benès étaient sociologues, Krofta historien. Les premiers présentaient l'évolution nationale tchécoslovaque comme le véhicule des grandes idées humanitaires universelles, en cherchant dans les luttes de la nation le reflet des luttes européennes pour la liberté. Krofta ne chercha pas des enchaînements si lointains ; à la place des idéals de Masaryk, il rechercha les vrais moteurs de l'histoire tchèque, c'est-à-dire tchécoslovaque, et tout d'abord il aboutit au nationalisme tchèque. Dans ses idées, dans sa manière de penser, Kamill Krofta, lui aussi, était un représentant caractéristique de l'homme de la région danubienne. Il lui aurait été impossible d'expliquer la grandeur et l'évolution de sa

nation autrement qu'en discutant et qu'en se querellant avec les nations voisines. Son nationalisme empêcha que, dans ses travaux sur l'évolution tchèque, d'autres nations pussent aussi avoir un rôle. Aussi condamne-t-il l'opinion du philosophe tchèque Emmanuel Rádl, expert dans la question des Allemands des Sudètes ; selon son opinion, les Allemands des Sudètes pourraient être conçus à l'exemple des Allemands suisses, comme une nationalité parlant l'allemand, mais étrangère au grand bloc allemand, comme un troisième élément entre la nation tchèque et la nation allemande. Radl reconnaît que les Allemands des Sudètes jouèrent un rôle dans la formation de l'histoire tchèque, ce que Krofta se refuse à reconnaître. Selon lui,ce n'est pas uniquement l'histoire tchèque qui fut l'œuvre de la nation tchèque, mais l'État tchécoslovaque lui-même ; les nationalités, Allemands, Hongrois, Carpatho-Ukrainiens y abondent : c'est pourtant un État national à ses yeux.[1]

Voilà pourquoi il repousse même l'idée d'une comparaison entre la Tchécoslovaquie et la Suisse. Et voilà pourquoi il combat tous les plans visant à faire de la Tchécoslovaquie une Suisse danubienne — ce qui était d'ailleurs une idée lancée surtout par Benès -- ne fut-ce que théoriquement, et pourquoi il demeure inflexible dans son interprétation nationaliste de la pensée tchécoslovaque.[2]

C'est ce nationalisme intolérant qui le dressa contre le passé hongrois quand il étudiait l'histoire de la conscience nationale tchèque et de la conscience hongroise. La conscience nationale hongroise, écrivait-il, n'a pris les dehors d'un nationalisme moderne qu'au XIXe siècle. Jusque-là l'idée de nation se rattachait à une formation territoriale, mais cette idée n'avait rien à voir avec la langue en tant que facteur politique. Nous voyons clairement aujourd'hui, dit-il, que la marque caractéristique, l'instrument séparatif des nationalités est la langue, le problème de la langue nationale et de la langue d'État. Ce qui manquait à l'évolution hongroise, ce furent les luttes causées

[1] Cf. son article intitulé *Les Allemands dans l'État Tchécoslovaque*. Dans *Le Monde Slave*, 1937 (XIV) t. I.

[2] Cf. *Ibid.* p. 256.

par la différence des langues ; ches nous, elles remontent jusqu'aux origines du nationalisme tchèque. Ce dernier, dit-il, est d'avance un nationalisme moderne, il l'est déjà aux XIIIe et XIVe siècles et il culmine au début du XVe siècle dans le mouvement de Hus. Le contraste entre la langue tchèque et la langue allemande est, dès le commencement, un élément très important de l'évolution tchèque et le moteur de la lutte pour la langue, si bien que la conscience tchèque fut toujours obligée de se défendre contre l'influence allemande. Sur ce point, Krofta se dresse contre toute théorie qui veut faire des distinctions entre Allemands de Bohême et Allemands au delà des frontières. Nous allons voir comment Krofta, pendant les premiers temps si paisibles de l'histoire tchécoslovaque, c'est-à-dire la période de 1920 à 1930, repoussa dans cet État plein de nationalités, toutes vélléités de compromis avec ces nationalités. La Tchécoslovaquie est l'œuvre des Tchèques. Les Allemands, les Hongrois et les autres nations « venues ici par nécessité » et qui diffèrent des Tchèques à tous les points de vue (historique, ethnique, géographique et économique), ne peuvent être tout au plus, dans le nouvel État, que des partenaires subordonnés. Ce qui, selon lui, n'exclut pas la possibilité d'une collaboration. En effet, il n'omet jamais de souligner la nécessité de régler en premier lieu les rapports tchéco-sudètes, quelque difficile que puisse paraître la solution.[1]

Krofta connaissait à fond ce mélange spécifique que représentent les nationalités de son pays. Il était natif de Pilsen, région de nationalités mêlées, — de là sa conscience nationale surchauffée et son extrême sensibilité pour les problèmes des nationalités. Pilsen est la région du pays la plus avancée vers le nord-ouest où, d'un côté, la tension du problème des nationalités est très active dans les âmes et où, d'autre part, la civilisation allemande se mêla le plus étroitement à l'évolution tchèque. La nouvelle grande lutte des Tchèques contre la prépondérance allemande commença au cours du XVIIIe siècle. La famille même de Krofta eut sa part dans la grande conquête au cours de laquelle plusieurs

[1] *Le Monde Slave*, 1937 (XIV) t. I. p. 243. Cf. encore *Das Deutschtum in der tschechoslovakischen Geschichte*. Prag, 1934.

générations de paysans et de bourgeois tchèques conquirent Pilsen et la région environnante. Mais la vie commune séculaire mêla vigoureusement Tchèques et Allemands, ce qui explique que, dans les registres matricules du milieu du XVIIe siècle, la famille même du futur ministre des affaires étrangères figure sous son nom allemand. Ils s'appellent alors Kraft, plus tard Kroft dont se forma, à l'époque de Joseph II, le nom actuel, lorsque, par suite des décrets de l'empereur libéral, les paysans tchèques firent une forte poussée en avant. En ce temps, la lutte entre Tchèques et Allemands n'a pas encore pris un caractère politique, elle se fait plutôt sur le plan social : les descendants des paysans tchèques occupent progressivement les positions intellectuelles et bourgeoises allemandes, en s'assimilant les formes de la vie patricienne. C'est aussi l'histoire de la famille de Krofta. Les grands-parents étaient encore des paysans, son père est déjà maire de Pilsen, sa mère est fille de meuniers, gros industriels. Le milieu familial tout entier vit dans une atmosphère solide, bourgeoise.

Krofta hérita de sa famille son intérêt pour la pensée historique tchèque. Son père était membre du parti vieux-tchèque lequel, conduit par la vieille aristocratie, éleva la grande bourgeoisie tchèque, lui donna une éducation politique, développa son sens historique et son intérêt pour le passé du pays, rédigea le droit public tchèque, créa l'organisation des musées nationaux, le théâtre national, etc. Cependant le jeune Krofta entre assez vite en conflit avec les idéals vieux-tchèques. Il lisait en secret le Čas, journal de Masaryk et du parti réaliste, ce qui était défendu à la maison. Quoique sa manière de penser ait conservé jusqu'à la fin le caractère historique, il se rapprocha de plus en plus de Masaryk.[1]

[1] Ce symptôme était d'ailleurs de caractère général. Krofta lui-même le dit : « C'est justement dans les dernières années de l'avant-guerre que, grâce surtout au professeur Masaryk, futur Président-libérateur, les Tchèques et les Slovaques comprirent qu'il valait mieux pour eux rechercher l'amélioration de leur sort dans le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que dans le principe des droits historiques du Royaume de Bohême. C'est dans cet esprit que, au cours de la grande guerre, ils entreprirent leur révolution intérieure et extérieure contre le pouvoir des Habsbourg. » *L'esprit de l'histoire tchécoslovaque.* Dans *Le Monde Slave*, 1937 (XIV) t. IV, p. 351.

Il commença ses études dans sa ville natale, pour les continuer à l'Université de Prague entre 1894 et 1896. Lycéen, il voulait devenir prêtre. A l'Université, il étudia l'histoire tchèque et européenne. Il conserva les velléités ecclésiastiques de sa jeunesse sous la forme d'une attirance vers la Rome papale et l'Italie en général ; bientôt il apprit aussi l'italien. A l'Université de Prague, au séminaire de Rezek, il étudia le règne de Joseph II. A l'Institut de l'historien Goll, rénovateur de l'école historique tchèque, il présenta une étude sur l'œuvre de Noël Valois intitulée *Le grand schisme d'Occident*. De là date son intérêt pour l'époque hussite. Chez Kalusek il étudie l'histoire tchèque ; au séminaire d'Emler, il développe son sens critique en s'appliquant à l'étude des sources, dans les manuscrits variés des chroniques médiévales tchèques. Sous l'influence de Pekář et de Tobolka, à peine plus âgés que lui-même, il devient disciple de l'école historique slave orientale. Membre du Historický Klub, il commence à travailler pour la Česky Časopis Historický. Il ne prend point part aux mouvements universitaires et tout en étant lecteur du Čas, l'exploration du passé l'absorbe tellement qu'il n'entre pas en rapports avec Masaryk, qui est déjà en ce temps-là le leader de la jeunesse universitaire tchèque tout entière et le foyer de son radicalisme.

En 1896, il se rend à Vienne et jusqu'à 1899 il est élève du Österreichisches Institut für Geschichtsforschung. Cet excellent Institut héberge à cette époque plusieurs jeunes gens tchèques fort brillants, pour ne mentionner que le plus grand d'entre eux, Max Dvořak, illustre historien d'art, plus tard professeur de l'université de Vienne, qui avait une renommée mondiale. Il y étudie l'époque de Whyclif et de Chelčický, les corrélations de la secte des Frères Tchèques et de la Préréforme anglaise. Entre 1899 et 1901, il vit à Rome en où il continue ses recherches à la Bibliothèque Vaticane. Il participe à la publication et à la rédaction des *Monumenta Vaticana Bohemica*. Après son retour, il entre aux Archives Nationales Tchèques. Il publie la correspondance de Zerotin, grande figure de la Réforme tchèque, il s'occupe intensivement du passé des relations médiévales de la Bohême et du Vatican, de la politique financière du royaume de Bohême, des problèmes de la curie romaine et de l'administration ecclésias-

tique d'avant l'époque hussite. En 1905 il est chargé de cours, en 1912 professeur extraordinaire d'histoire de l'Europe Orientale.

En 1919, il arrive au tournant décisif de sa vie : Benès, ministre des Affaires Étrangères, le nomme secrétaire d'État adjoint. La diplomatie tchèque, dépourvue de traditions, lui doit la création de ses nouvelles formes. D'abord il est ministre de la nouvelle Tchécoslovaquie près le Vatican. La situation de la Tchécoslovaquie y est assez difficile ; on est au moment du réveil des traditions hussites, de l'embrasement nationaliste identifiant le catholicisme avec la contre-réforme habsbourgeoise. Krofta représente très adroitement la Tchécoslovaquie auprès du Vatican à l'époque où la politique extérieure de son pays traversait une crise très grave : à cause de Teschen, la Tchécoslovaquie est brouillée avec la Pologne, pays catholique par excellence ; elle l'est également avec la Hongrie, non moins catholique. Sa mission au Vatican a pour objet la réorganisation ecclésiastique des territoires hongrois attribués à la Tchécoslovaquie par le traité de Trianon, l'éloignement des évêques hongrois et la liquidation de leurs évêchés. Questions difficiles et délicates qui exigent la connaissance précise et nuancée des finesses millénaires de la politique du Vatican. C'est alors qu'à côté de l'historien approfondi se développe en Krofta le nationaliste dur et persévérant, qui s'est déjà révélé dans les froides théories de ses œuvres objectives.

Entre 1922 et 1925, il est ministre de Tchécoslovaquie à Vienne ; en même temps, il professe un cours à l'Université de Bratislava. Toute son activité est absorbée par de graves questions : relations tchécoslovaques-autrichiennes, convention de Lana, situation économique de l'Autriche, la question de la région danubienne en général. De 1925 à 1927, il est ministre à Berlin et il y prend une part active à la vie de société. Il fait des conférences sur la question des Allemands de Tchécoslovaquie dans les milieux intellectuels allemands ; à l'époque où Hindenburg est élu président et où s'enflamme le grand nationalisme allemand, il tâche de faire comprendre aux Allemands le point de vue tchèque. Cela n'était pas facile, Stresemann étant bien disposé à conclure un accord

en ce qui concernait les frontières occidentales, mais se refusant absolument à considérer les frontières orientales germano-polonaises ou germano-tchécoslovaques comme définitives. Sa mission à Berlin terminée, Krofta devient, à partir de 1927, le substitut de Benès ; plus tard en 1936, à l'âge de soixante ans, ministre des Affaires Étrangères. Pendant tout ce temps, il reste le fidèle dépositaire des idées et des méthodes de Benès, filtrées cependant à travers son propre tempérament.[1]

Comme ministre, sous-secrétaire adjoint et envoyé extraordinaire, il n'a jamais cessé son travail d'historien. Après une série de petites études, il publie sa grande œuvre sur l'évolution économique de la Bohême médiévale, sur l'histoire du paysan tchèque. Trois problèmes forment l'axe de son activité. En les exposant devant l'opinion publique nationale et étrangère, il désirait éclaircir les problèmes fondamentaux du nouvel État tchécoslovaque. D'abord, il y a les rapports politiques, économiques, intellectuels de la Bohême ou Tchécoslovaquie avec l'Europe (problèmes qu'il examina p. ex. dans son écrit sur les relations de la France et de la Bohême des temps hussites) ; puis le développement de la question hungaro-slovaque et enfin le problème qui l'intéressait le plus et auquel il sacrifia la plus grande partie de son temps : les relations de la Bohême historique et des Tchèques avec les Allemands. Dans ces travaux, auprès de l'historien apparaît déjà le politicien et, quoiqu'il se garde de juger le passé en s'inspirant des points de vue du présent, la défense de la conception actuelle tchécoslovaque est toujours et partout présente.

Il entre en lice pour la primauté de la nation tchèque en réfutant tout système qui parle de « deux nations officielles » considérant les Allemands des Sudètes comme nation historique, égale en rang. Il professe la même théorie — celle de la primauté tchèque — concernant la question slovaque. D'après lui, les Tchèques n'ont jamais oublié au cours de l'histoire la Slovaquie et les Slovaques. Dans son œuvre sur le moyen âge

[1] Sur la vie, la carrière politique et diplomatique de Krofta, voir avant tout les Mélanges publiés à l'occasion de son 60e anniversaire : *O. Kamilu Kroftovi, historikovi a diplomatu* [A. C. Krofta, historien et diplomate]. Praha, 1936.

tchèque ou dans son histoire populaire tchécoslovaque écrite en 1931, il mentionne souvent les revendications des rois de Bohême concernant le territoire habité par les Slovaques. Le sentiment d'une appartenance réciproque, dit-il,fut toujours très vif au cours de l'histoire chez ces deux peuples. Cela est prouvé par le fait que les énergies de l'histoire tchèque fonctionnaient toujours activement quand il s'agissait des Slovaques, alors que les Slovaques détachés de l'unité historique tchèque ne devenaient pas des Hongrois, même s'ils n'étaient pas capables d'acquérir un caractère national indépendant. Dans les cas où leur individualité réussissait à se frayer un chemin, ils en étaient toujours redevables à l'adoption de la langue littéraire tchèque.[1]

Par ailleurs, concernant le passé slovaque, Krofta fait face aux théories romantiques selon lesquelles les Slovaques auraient joui au cours de l'histoire d'une autonomie politique. La Slovaquie n'a jamais été une unité séparée du corps de la Hongrie, comme l'était la Moravie par rapport à la Bohême. Le passé historique slovaque ne peut être prouvé par des documents et Krofta, historien positif et consciencieux, condamne les travaux des dilettantes qui tâchent de prouver le contraire. Selon lui, le devoir de l'historiographie slovaque consiste à rechercher et à démontrer des traits spécifiquement slovaques dans les cadres de l'État hongrois.[2]

Il est intéressant de relater comment les constatations de Krofta se rapportant à la constitution médiévale hongroise et au problème des nationalités,

[1] Cf. surtout son article intitulé *Tchèques et Slovaques jusqu'à leur union politique. Le Monde Slave.* 1933 (X) t. I. pp. 319—347, t. II. pp. 1—38.

[2] En 1919, faisant son cours à l'Université de Presbourg sur la constitution slovaque, il parla plusieurs fois des difficultés de la Slovaquie dans le passé. Il souligne qu'on ne peut comparer la situation de la Slovaquie à celle de la Moravie autonome. Elle n'avait pas de lois spéciales, pas de parlement, pas d'administration publique. Ce fut tout au plus l'influence de la nation tchèque voisine qui donna à ce territoire quelques traits spéciaux. Cela ne signifiait pas cependant une évolution politique et constitutionnelle spéciale. La Slovaquie, les Slovaques prenaient part au développement hongrois, les nobles slovaques faisaient partie de la communauté des nobles hongrois, mais leur nationalité particulière ne pouvait se faire reconaître. Cf. *O úkolech slovenské historiografie*, Bratislava, 1925.

harmonisent avec les récents résultats des recherches hongroises. C'est peut-être avec des moyens plus positifs et muni de plus de données de détail que Jules Szekfű arrive aux mêmes conclusions dans son *Essai d'une histoire des nationalités en Hongrie* (dans le volume *État et Nation*, Paris, 1945). Krofta et Szekfű sont également d'accord pour affirmer que le nationalisme intolérant de nos jours était inconnu de la Hongrie médiévale.

Dans son étude comparant la vieille constitution hongroise à la constitution tchèque, Krofta ne ménage pas les reproches à la Hongrie. Il y juge l'école d'histoire du droit hongrois au XIXe siècle, laquelle, comme on sait, projetait les conjonctures constitutionnelles hongroises de 1848 ou bien de 1867 dans le passé, en leur cherchant des analogies anglaises. Krofta s'occupe de cette question avec une tendance de propagande et, tout en se montrant juste, sa critique ne manque pas de faire preuve d'un certain esprit antihongrois. Il a partout reconnu les analogies, les ressemblances et les influences réciproques de l'évolution constitutionnelle hongroise, tchèque et polonaise et il démontre avec raison les fautes d'une perception juridique plutôt bornée. Il est cependant tendancieux lorsqu'il attribue ces fautes uniquement à la science hongroise.[1]

En connexion avec l'évolution du droit public tchèque et hongrois, il étudie par le détail les différences qui se manifestent dans l'évolution des deux nations au XIXe siècle. Au début de l'époque moderne, l'évolution tchèque et hongroise est dans les grandes lignes encore la même : dans les deux États la petite noblesse gagne du terrain, elle acquiert des droits politiques et elle assume la représentation de l'indépendance nationale contre le souverain habsbourgeois. Au XVIIe siècle, l'uniformité du développement cesse. A la bataille de la Montagne

[1] Les récentes écoles hongroises de l'histoire du droit — indépendamment de Krofta et même le plus souvent, avant lui — signalaient elles-mêmes les thèses désuètes de la conception hongroise en procédant à la révision nécessaire. De nos jours, la science hongroise non plus ne professe pas l'originalité ancestrale de la constitution hongroise, mais elle voit clairement que la constitution est le résultat de l'évolution historique. Par ailleurs, les notes qui accompagnent l'étude de Krofta, révèlent qu'il fonde une partie de ses constatations sur les travaux d'historiens hongrois, publiés en langues étrangères.

Blanche, la hiérarchie tchèque et, avec elle, l'indépendance tchèque déchoit, alors qu'en Hongrie la noblesse réussit à sauvegarder son importance d'autrefois. Krofta parle avec éloges de l'organisation départementale hongroise, des comitats, ces forteresses de l'autonomie de la petite noblesse, et il est d'avis que c'est ce système qui permit à la Hongrie de se défendre contre les tentatives centralisatrices des Habsbourg. Alors et plus tard au XIXe siècle, c'est toujours la petite noblesse qui représentait les Hongrois dans les comitats. En 1848, elle fut la force motrice de la grande révolution, et elle garda même son importance après le compromis de 1867. Avec cela, elle devint pourtant un obstacle à l'évolution moderne de la société hongroise. En Bohême par contre, à partir du XVIIIe siècle, l'absolutisme fut prédominant. Ce fait paralysa la possibilité d'un développement national, mais brisa en même temps l'importance de la noblesse : celle-ci ne pouvait plus se considérer comme l'instrument appelé à réaliser l'idée nationale. Après avoir éliminé les obstacles sociaux, la nation tchèque moderne sortit d'une société sans noblesse vers la fin du XIXe siècle.

Krofta, historien et diplomate, examine naturellement dans plusieurs études la situation internationale de la Tchécoslovaquie de nos jours. Il fit paraître des articles à part sur les relations de la Tchécoslovaquie avec la France et avec la Pologne ; mais, dans ses autres travaux également, il analysa toujours les rapports de son pays avec les grandes puissances et avec ses voisins. Il commentait la position de la Tchécoslovaquie à l'intérieur de la région danubienne toujours conformément à la politique officielle tchécoslovaque : solidarité avec les États de la Petite Entente, amitié pour la Pologne, réserve envers l'Autriche et la Hongrie.

En parlant de la Petite Entente, de l'amitié, de la cohésion et de la vocation de la Roumanie, de la Yougoslavie et de la Tchécoslovaquie, (dans son article intitulé *La Tchécoslovaquie dans la politique internationale)* il trouve des paroles particulièrement élevées.

> Les conditions créées par la paix de 1918 dans le bassin danubien, dit-il, sont à maintenir à tout prix. La mission suprême de la Petite Entente est dès le premier jour : « tenir

tête à toutes les tentatives tendant à modifier la situation européenne actuelle en touchant à l'unité, à l'intégrité ou même à l'existence d'un de ses trois membres ». Selon son opinion, cette situation est menacée non seulement de l'intérieur, mais encore du côté des nations occidentales ; on peut mentionner, après 1930, plus d'une tentative « de créer un Directoire des grandes puissances européennes avec un programme ouvertement révisionniste ». Les États de la Petite Entente sont des « maîtres piliers » de la nouvelle Europe, et représentent le plus fidèlement l'esprit des traités de paix de 1918.[1]

L'amitié qui lie la Tchécoslovaquie à la Pologne repose aussi sur des bases historiques, sur des liens de parenté et sur la communauté des intérêts.

« La Pologne est, au même titre que la Petite Entente, un des piliers fondamentaux du nouvel ordre en Europe centrale. Si le grand roi Premysl II parlait, il y a près de sept siècles, de la Bohême et de la Pologne de son temps comme de deux murs d'un même bâtiment, réunis par la même pierre angulaire, cette comparaison peut encore être répétée aujourd'hui (en 1934) à propos de l'actuelle Pologne et de la Tchécoslovaquie. Car, aujourd'hui encore, leur sort est si étroitement et si indissolublement lié qu'il est impossible de se représenter une Tchécoslovaquie libre sans une Pologne libre, et inversement. »[2]

« Les relations de la Tchécoslovaquie avec la Pologne et avec la Yougoslavie, déterminées par des nécessités, des intérêts et des efforts concrets, reçoivent une nuance spéciale de ce que nous avons coutume d'appeler le sentiment de la solidarité slave. » Cela la rapproche de la Bulgarie, mais avant tout de l'URSS. De solides liens historiques et amicaux attachent la Tchécoslovaquie au peuple russe et à son pays.

La Tchécoslovaquie s'efforça également de vivre en bons termes avec l'Autriche.

« Il fut possible d'y arriver sans trop de difficultés et assez rapidement en ce qui concernait l'Autriche. Des deux côtés, l'amertume primitive ne tarda pas à céder la place à une réflexion raisonnée, favorable aux efforts qui tendaient à organiser les relations mutuelles dans le sens qu'exigeaient les nouveaux intérêts communs, conséquences d'une symbiose politique et économique plusieurs fois

[1] *La Tchécoslovaquie dans la politique internationale. Le Monde Slave* 1934 (XI) t. II. pp. 14. ss.
[2] *Ibid.* p. 17.

séculaire... Seule, l'idée du rattachement de l'Autriche à l'Allemagne, qui avait de nombreux partisans dans la population autrichienne et qui même n'était pas étrangère à certains personnages officiels de l'Autriche, tandis qu'elle était toujours repoussée avec la plus grande énergie par la politique extérieure tchécoslovaque pour des raisons qui sont évidentes, s'opposait à une complète entente politique entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie.»[1]

Selon Krofta, le rétablissement d'une entente avec la Hongrie est beaucoup plus difficile.

La Hongrie n'est pas encline à se résigner aux pertes territoriales subies par le pays, — dit-il, et elle revendique sans cesse la révision. Sans faire face objectivement aux arguments hongrois, et sans en pouvoir démentir les données ethnographiques et économiques, il mentionne plusieurs fois et en généralisant «l'habileté de la propagande hongroise» («propagande de mensonges et de haine») qui réussit plus d'une fois à gagner à sa cause les grandes puissances. «Mais il est nécessaire de répéter sans cesse et toujours aux Magyars et au monde entier qu'aucune propagande, si bruyante qu'elle soit et quelque succès qu'elle semble avoir, qu'aucun geste d'un homme politique étranger, si haut placé qu'il soit, qu'aucune manifestation révisionniste, aucun projet, aucune résolution et même aucune décision prise par quelque Parlement, quelque Directoire de grandes puissances ou quelque institution internationale que ce soit... ne forceront la Tchécoslovaquie à renoncer à quelque partie que ce soit de son territoire d'État.»[2]

Quiconque désire connaître l'esprit de la politique tchécoslovaque de 1918 à 1938, devra étudier, à côté de l'œuvre de Masaryk et de Benès, celle de Krofta. Son œuvre embrasse outre l'étude de la question allemande et slovaque et outre les recherches sur les relations historiques de la Tchécoslovaquie à l'étranger, maint autre problème, comme p. ex. la question carpatho-russe et l'éloge de l'activité de Benès, de Masaryk et de Kramář. C'est une œuvre extraordinairement riche et variée et la partie polémique est surtout caractéristique pour l'époque, pour tous les problèmes de l'époque. Et même le moment de sa mort est caractéristique de l'homme qui servit si fidèlement la politique de Benès et la grandeur de la Tchécoslovaquie. Il fut conduit à sa demeure der-

[1] *Ibid.* pp. 26—27.
[2] *Ibid.* p. 30.

nière en même temps que mourut par pendaison, dans la lugubre prison de Pankrace, un autre histoirien, l'Allemand Joseph Pfitzner, sous-maire national-socialiste allemand de Prague, auteur de l'histoire spéciale des Allemands des Sudètes, avec qui, quelques années auparavant, Krofta avait eu tant de controverses.[1]

LOUIS GOGOLÁK

[1] Pour l'exposé de la carrière de Krofta nous nous sommes servis des œuvres suivantes : Mélanges publiés à l'occasion de son soixantième anniversaire (1936) ; de ses œuvres : *O ukolech slovenské historiografie.* Bratislava, 1925. — *Stará Ústava česká a uherská.* Praha, 1931. — *Přehled dejin selského stavu v Čechách a na Moravě.* Praha, 1919. — *Francie a české hnuti náboženské.* Praha. — *Vývin národneho povedomia u Čechov a slovákov.*

BIOGRAPHIE D'UNE FRONTIERE

LA FORMATION DU « PARTIUM »

I

Dans les études relatives à l'histoire de la Transylvanie, nous rencontrons bien souvent une expression de l'explication de laquelle la science historique nous est encore redevable, c'est celle de « Partium ». En général, on désigne par ce nom la partie orientale des rebords de la Grande Plaine hongroise rattachée à la région montagneuse de la Transylvanie ou, mieux encore, la région comprise entre la Tisza et ladite contrée montagneuse qui, au XVIe siècle, fut rattachée à la principauté de Transylvanie pour en devenir partie intégrante.[1]

Remarquons d'abord que les notions vivant dans l'opinion publique d'aujourd'hui et relatives aux régions du bassin carpathique sont, d'une part, trop tardives, comme en témoignent les sources historiques, et que,

[1] Le mot « Partium », qui a la désinence du génitif, est employé dans le langage hongrois courant avec le sens du cas sujet, suivant une ancienne convention consacrée par l'usage. L'origine du mot remonte au XVIe siècle et se trouve étroitement liée au rattachement du territoire, qu'il désigne, à la Transylvanie. « Partium » est l'abréviation de l'expression originelle *Regnum Transsylvaniae et Partes Hungariae eidem annexae,* utilisée généralement au génitif en relation avec le prince, les hauts fonctionnaires, ou le code civil du pays, ainsi dans : *Princeps Regni Transsylvaniae et Dominus Partium Hungariae eidem annexarum* ; *Approbatae Constitutiones Regni Transsylvaniae et Partium Hungariae eidem annexarum,* etc. La langue hongroise ne perçoit plus la forme du génitif du mot qui s'implanta d'autant plus facilement que le latin lui-même offre un certain nombre d'analogies du point de vue phonétique, comme par exemple : Lat*ium*, Noric*um*, etc. V. la carte n°. I.

d'autre part, elles ont passé jusqu'à nos jours par nombre de changements remarquables.

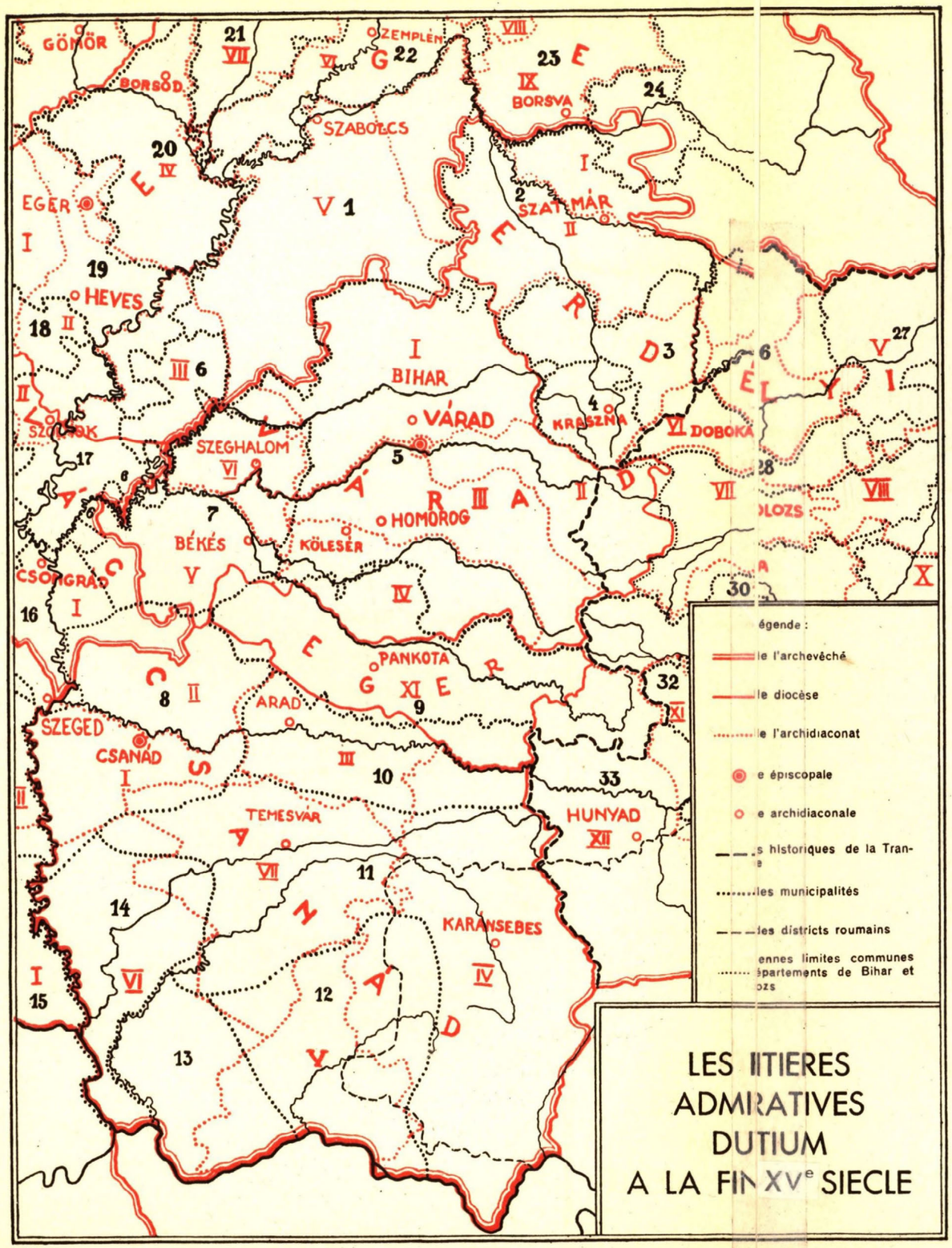
La Transylvanie est la première région de toute la Hongrie historique qui ait reçu une dénomination à part. Toutefois au début l'acception de ce nom était bien trouble et l'étendue de la région, différente de l'actuelle. Les sources la désignent tantôt par les noms partie, terre, province, tantôt par celui de pays.

La dénomination ne se rapporte pas dès le commencement à toute la province, elle ne désigne en hongrois *(Erdőelve, Erdély)* et dans la traduction latine plus ancienne *(Ultra Silvam)* ou plus moderne *(Transylvania)* que « le territoire au delà de la forêt ». Le spectateur regarde du côté de la Plaine vers la Transylvanie qui, dans son imagination, reste une notion générale et indéterminée. Mais la Transylvanie formant une unité géographique bien définie, cette dénomination toute vague de *Transylvanie* fut bientôt identifiée avec la région couronnée de montagnes.

La situation se présente sous un jour tout différent pour le territoire situé à l'ouest des montagnes de la partie occidentale de la Transylvanie.

Le Notaire Anonyme hongrois, décrivant vers 1200 les luttes des Hongrois et des Sicules contre Menumorout, personnage imaginaire, nous donne une idée assez claire des frontières occidentales de la Transylvanie. Le royaume de Menumorout est, pour les grandes lignes, identique au Partium postérieur, ses frontières vont du fleuve Maros jusqu'à la Tisza supérieure par la ligne de partage des eaux formée par les montagnes, atteignant la montagne Grand-Bihar, franchissant la passe de Csucsa et la porte de Meszes.[1]

[1] « Terram vero que est inter Thisciam et silvam Igfon, que jacet ad Erdeuelu, a fluvio Morus usque ad fluvium Zomus praeoccupavisset sibi dux Morout.» (Szentpétery, *Scriptores Rer. Hung.* t. I, p. 49 c. 11.) Les parlementaires d'Árpád s'arrogent la partie nord de cette contrée : « terram a fluvio Zomus usque ad confinium Nyr et usque ad portam Mezesynam.» (*Ibid.* t. I, p. 59 c. 19.) Quand on connaît les méthodes du Notaire Anonyme, on est amené à supposer qu'en décrivant le royaume de Menumorout, il n'a pas peint l'époque de la conquête, mais que, appliquant, selon sa coutume, la méthode rétrospective — il s'en est tenu aux circonstances de son époque. Autrement dit, il nous instruit de la manière de voir de son époque, où l'on commençait déjà à reconnaître, dans une certaine mesure, le caractère particulier de la région située entre la Tisza et la Transylvanie. C'est là le point de départ de la notion de la région transtibiscine (en hongr.: *Tiszántúl*) qui se développera plus tard.



LES ITIERES
ADMIRATIVES
DUTIUM
A LA FIN XVe SIECLE

ADMINISTRATION ECCLÉSIASTIQUE

A) **Archevêché de Kalocsa**

Évêché de Várad

I. L'archidiaconat de Bihar
II. » de Kalota
III. » de Homorog
IV. » de Kölesér
V. » de Békés
VI. » de Szeghalom

Évêché de Csanád

I. L'archidiaconat de Csanád
II. » d'au-delà du Maros
III. » d'Arad
IV. » de Sebes
V. » de Krassó
VI. » de Torontál
VII. » de Temes

Évêché de Kalocsa

I. L'archidiaconat de Bács
II. » de Szeged

Évêché d'Erdély

I. L'archidiaconat d'Ugocsa
II. » de Szatmár
III. » de Kraszna
IV. » de Szolnok
V. » de Beszterce
VI. » de Doboka
VII. » de Kolozs
VIII. » d'Ozd
IX. » de Torda
X. » de Telegd
XI. » de Fehérvár
XII. » de Hunyad

B) **Archevêché d'Eger**

Évêché de Vác

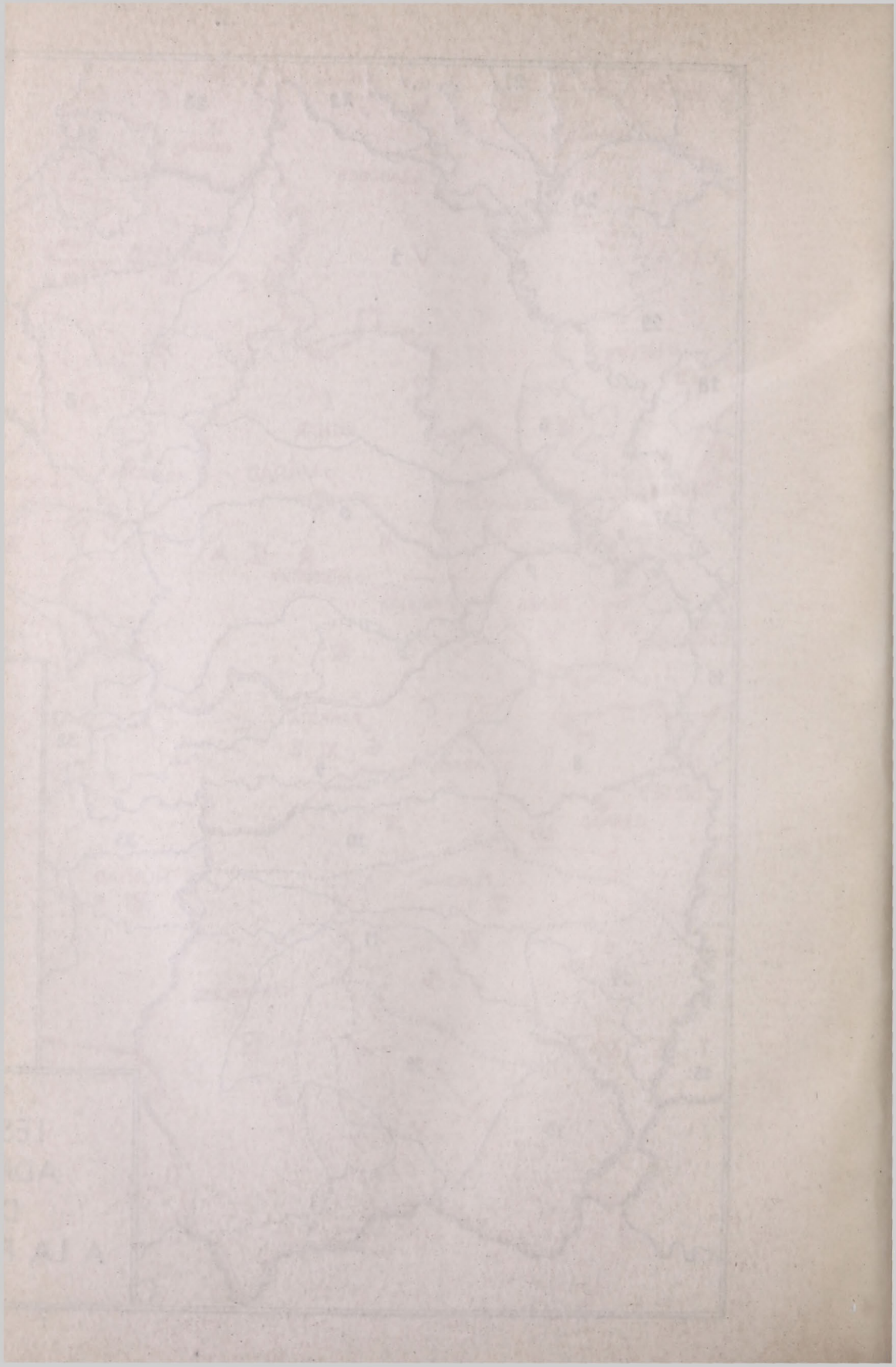
I. L'archidiaconat de Csongrád
II. » de Szolnok

Évêché d'Eger

I. L'archidiaconat de Pata
II. » de Heves
III. » de Kemej
IV. » de Borsod
V. » de Szabolcs
VI. » de Zemplén
VII. » d'Ujvár
VIII. » d'Ung
IX. » de Bocsva
X. » de Máramaros
XI. » de Pankota

C) **Administration civile**

1. Com. de Szabolcs
2. » de Szatmár
3. » de Középszolnok
4. » de Kraszna
5. » de Bihar
6. District de Nagykunság
7. Com. de Békés
8. » de Csanád
9. » de Zaránd
10. » d'Arad
11. » de Temes
12. » de Krassó
13. de Keve
14. » de Torontál
15. » de Bács
16. » de Csongrád
17. » de Külsőszolnok
18. District de Jász
19. Com. de Heves
20. » de Borsod
21. » d'Abauj
22. » de Zemplén
23. » de Bereg
24. » d'Ugocsa
25. » de Máramaros
26. » de Belsőszolnok
27. District de Beszterce
28. Com. de Doboka
29. » de Kolozs
30. » de Torda
31. » de Marosszék
32. » d'Alsófehér
33. » de Hunyad



Telle est, pour l'essentiel, la frontière occidentale de la Transylvanie jusqu'au XIXe siècle. La description du Notaire Anonyme indique la ligne du Maros comme frontière méridionale du royaume de Menumorout. Pourtant les fleuves des plaines ne constituent pas de bonnes frontières, puisqu'ils rattachent les régions bien plus qu'elles ne les séparent ; les lignes d'énergie des deux rives indiquent toutes le bassin du fleuve et, pareilles aux affluents, elles s'en vont vers l'eau. Les Hongrois nomades obéissaient à cette loi jusqu'à fixer, partout où cela leur était possible, leurs demeures sur les deux bords de la rivière. Les comitats obéissent à la même loi. C'est encore le cas du domaine d'Ajtony, mentionné par les sources du temps de saint Étienne, qui s'étend des deux côtés du Maros. De même les comitats, constitués plus tard, de Csanád et d'Arad s'étendent encore des deux côtés de ce fleuve. Il est à noter que, d'après le Notaire Anonyme, Menumorout se trouve en contact avec les Balkans[1]; la ligne du Maros ne peut être, d'ailleurs, considérée comme frontière naturelle. Les anciens comitats de Csanád et d'Arad étaient situés sur les deux bords du Maros. La conception politique du Banat, elle aussi, s'est plus tard liée à ce fleuve. La partie nord et la partie sud du fleuve appartiennent donc à la même région naturelle.[2]

Vers le nord, le pays de Menumorout s'étendait jusqu'aux environs de la Tisza, donc dans la plaine. A l'ouest, ce fleuve au cours nord-sud créa, par son cours capricieux et ses débordements, une zone de crues marécageuse et humide, sur la rive gauche. La région des trois Körös est de caractère analogue. L'on serait enclin à croire que cette région n'était nullement faite pour attirer des colons et qu'elle avait été une puissante ligne de partage. Et pourtant ce n'est pas le cas. Les anciennes routes commerciales, les trouvailles archéologiques de l'époque de la migration des peuples et de l'occupation du pays,[3] enfin toute une foule de données historiques, surtout de l'histoire des colonisations,[4] et l'unité ethnique des deux bords de la Tisza[5] témoignent du fait que les marécages de la rive gauche de ce fleuve n'étaient, dans les temps passés, nullement appropriées à constituer une bonne frontière.

[1] C. 20 : « per gratiam domini mei imperatoris Constantinopolitani » ; C. 51 : « Bulgarico corde », *Scriptores Rer. Hung.*, t. I, pp. 61, 104.

[2] C'est pour obéir aux mêmes idées et exigences physiques qu'en 1929 le gouvernement roumain détacha le canton d'Újarad du comitat de Temes et l'annexa au comitat d'Arad.

[3] Cf. Gy. László, *A honfoglaló magyar nép élete* [La vie du peuple hongrois conquérant]. Bp., 1944, et la carte n°. III.

[4] Cf. p. 7, note 1.

[5] V. la carte n°. III.

Tout le territoire transtibiscin (Tiszántúl) était couvert, au moyen âge, de colonies beaucoup plus nombreuses qu'il ne l'est aujourd'hui, la plus grande partie des colonies disparues ayant été anéantie par la conquête turque.[1] Alors que pour la Grande Plaine et la Transylvanie la différence des caractères des deux régions saute aux yeux, pour la Transylvanie et la région transtibiscine elle n'est pas assez grande pour les séparer de manière décisive au point de vue géographique. Notre région est donc caractérisée par une séparation nette à l'est et une transition lente à l'ouest, surtout depuis que l'activité régulatrice a fortement restreint les terrains marécageux de la zone des crues.

En ce qui concerne l'individualité politique du Partium, sauf le faible souvenir du règne légendaire de Menumorout et la possession d'Ajtony et de Gyula, il n'y avait aucun précédent historique pour justifier l'unité autonome et l'individualité politique de ce territoire. Depuis l'époque de saint Étienne jusqu'à la bataille de Mohács (1526), donc pendant 500 ans, point d'indice que cette région fût prédestinée à la séparation. Elle formait une partie intégrante du royaume de Hongrie aussi bien que le passage entre le Danube et la Tisza, la Transdanubie, ou la Petite Plaine hongroise. Les comitats royaux, les diocèses s'y formaient aussi bien que dans n'importe

[1] Voici quelques exemples : Dans le comitat de Csanád, il n'existait au début du XVIIe siècle qu'une seule agglomération humaine. Dans les comitats de Békés et de Csongrád, 260 localités furent anéanties et les comitats d'Arad et de Zaránd subirent également des dommages irréparables. (V. pour les détails l'étude de K. Eperjessy dans *Magyar Művelődéstörténet* [Histoire de la Civilisation Hongroise], t. III, p. 131 ss. et É. Szabó, *Geschichte des ungarischen Volkes*. Bp., 1944, p. 144 ss. Dans le comitat de Bihar, le recensement de 1692 trouve 370 localités abandonnées et 112 localités habitées (K. Mezősi, *Bihar vm. a török uralom megszűnése idejében* [Le comitat de Bihar à la fin de la conquête turque]. Bp., 1943, p. 17), et encore ce comitat avait-il relativement moins souffert que les régions situées plus au sud. Sur le territoire compris entre le Danube et le Maros et dans les comitats de Bács-Bodrog, seuls les noms de lieu et les sources historiques témoignent de la nombreuse et riche population hongroise qui y vécut jadis. Leur place fut occupée par les Roumains descendus des montagnes environnantes et les Serbes remontés des Balkans ainsi que par les colons allemands établis plus tard par le gouvernement autrichien dans les régions les plus fertiles. Cf. pour toutes ces questions : Zs. Jakó, *Az elpusztult települések felkutatása* [Recherche des établissements anéantis], *Erdélyi Múzeum*, 1945, pp. 46—60.

quelle autre partie de la Hongrie. Ses habitants vivaient dans la même organisation sociale, subissaient le même processus d'évolution. Il n'y a rien non plus qui indique que l'homme du moyen âge ait considéré la région transtibiscine comme partie séparée du Royaume.

Les comitats royaux, transformés en comitats nobiliaires au cours de l'évolution constatée dans tout le royaume, au XIIIe siècle, se forment dans le Partium dans des circonstances tout à fait analogues.

Les comitats, de même que les quartiers des tribus conquérantes s'étendaient des deux côtés des rivières. Les lieux les plus énergiques du point de vue géographique devinrent les centres. Dans l'angle constitué par les fleuves Danube-Tisza-Maros, voilà que se forment les comitats de Temes, Torontál, Keve, Krassó et le banat de Szörény, qui comprend aussi l'Olténie actuelle. Le comitat de Csanád ainsi que le comitat d'Arad se développèrent sur les deux rives du Maros. Le comitat de Zaránd pénétra longuement dans la vallée du Kőrös-Blanc. Dans la région baignée par son cours inférieur, nous voyons s'étendre le comitat de Békés. Dans la partie située entre le Kőrös Noir, le Kőrös Rapide et le Berettyó, formant en quelque sorte l'échine du Partium, c'est le comitat de Bihar, dont le centre premier est Bihar, l'ancienne capitale de Menumorout, qui dut cependant bientôt céder sa place à Várad, ce point prédominant du point de vue militaire du Partium. Dans la vallée de Kraszna, le comitat de Kraszna se rattache, au nord-est, à Bihar. Le comitat de Szatmár se trouve sur le Szamos. Entre ce comitat et le comitat de Bihar voici le comitat de Szolnok, d'une longueur invraisemblable, depuis la ville de Szolnok sur la Tisza jusqu'à la frontière de la Bukovine, qui, justement pour cette raison, est forcée de se partager en trois. C'est ainsi que se forment dans la direction de l'est à l'ouest les comitats de Szolnok-Intérieur, Szolnok-Central et Szolnok-Extérieur. Szolnok-Intérieur devient partie intégrante de la Transylvanie, alors que Szolnok-Central appartient déjà au Partium. Au XVIe siècle, une partie de ce dernier comitat se détache sous le nom de district de Kővár. Au XIXe siècle, la réunion de Szolnok-Central et de Kraszna donne naissance au comitat de Szilágy.[1]

[1] Cf. pour les comitats en général : T. Botka, *A vm. első alakulásáról és őskori szervezetéről* [De la constitution et de l'organisme primitifs des comitats], *Századok*, 1871, pp. 297—309, 388—398 ; J. Holub, *A királyi vm. eredete* [L'origine des comitats royaux], publiée dans l'Album commémoratif de saint Étienne, Bp., 1938, t. II, pp. 71—106 ; F. Pesty, *Az eltűnt régi vármegyék* [Les anciens comitats disparus], Bp., 1871. — En ce qui con-

Là où les vallées des fleuves dépassent les montagnes frontières du Partium, les Hongrois ont pénétré bien avant en Transylvanie, par les vallées du Maros et du Szamos. Là où les fleuves prennent leur source dans ces montagnes, ils ont même poussé jusqu'à la région des sources de ces fleuves, ainsi dans la vallée du Körös-Rapide au delà de Bánffyhunyad jusqu'à Körösfő et dans celle du Körös-Blanc au delà de Halmágy ; les deux comitats de Bihar et de Zaránd pénètrent donc en Transylvanie, pareils aux deux doigts d'un gant. En ce qui concerne Bihar, ce saillant de l'administration civile et de l'organisation ecclésiastique se verra réduit vers la fin du moyen âge au profit du comitat de Kolozs,[1] tandis que Zaránd ne sera pas assimilé par la Transylvanie politique avant le XVIIIe siècle, époque à laquelle le moitié orientale de son territoire viendra agrandir celui du comitat de Hunyad.

L'administration ecclésiastique se développa, grâce à l'activité organisatrice de saint Étienne, liée étroitement à l'organisation des comitats. Les fonctionnaires du roi favorisaient l'organisation ecclésiastique et, dès le commencement, un archidiaconat fut établi dans chaque comitat.

Le territoire du Partium, au point de vue de l'administration ecclésiastique, était sous la jurisdiction de l'archevêché d'Eger, de Kalocsa et, en partie, du diocèse de Transylvanie. De l'évêché de Csanád dépendaient les archidiaconats de Csanád, d'outre Maros, d'Arad, de Temes, de Torontál, de Krassó et de Sebes. Le diocèse de Bihar, formé conjointement avec le comitat de ce nom, est situé

cerne les différents comitats, v.: D. Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában* [Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi], t. I—II, Bp., 1898 ; J. Szentkláray, *Temes vm. története* [Histoire du com. de Temes] ; J. Reiszig, *Torontál vm. monográfiája* [Monographie du com. de Torontál], 1911 ; F. Pesty, *A szörényi bánság és Szörény vm. története* [Hist. du Banat et du com. de Szörény], t. I, Bp., 1877 ; S. Márki, *Arad vm. története* [Hist. du com. d'Arad], t. I, Arad 1896 ; S. Borovszky, *Csanád vm. története* [Hist. du com. de Csanád], t. I, Bp., 1896 ; J. Karácsonyi, *Békés vm. története* [Hist. du com. de Békés], t. I, Bp., 1896 ; Zs. Jakó, *Bihar vm. a török pusztítás előtt* [Le com. de Bihar avant les dévastations turques], Bp., 1940 ; M. Petri, *Szilágy vm. monográfiája* [Monogr. du com. de Szilágy], t. I, 1901 ; K. Tagányi, *Szolnok-Doboka vm. monográfiája* [Monogr. du com. de Szolnok-Doboka], t. I, Dés, 1901 ; F. Maksai, *A középkori Szatmármegye* [Le com. de Szatmár au moyen âge], Bp., 1940, etc. V. la carte n°. II.

[1] É. Balázs, *Kolozs vm, kialakulása* [La formation du com. de Kolozs], Bp., 1939. 18—20.

au milieu du Partium. Il reçoit sa forme définitive seulement au XIe siècle. Six archidiaconats, celui de Bihar, de Kalota, de Homorog, de Kölesér, de Békés et de Szeghalom y sont établis. Dans le nord du Partium, les archidiaconats d'Ugocsa, de Szatmár, ceux de Kraszna et de Szolnok (ces deux derniers sur les territoires qui devaient plus tard constituer le Szilágyság) faisaient partie intégrante de l'évêché de Transylvanie. Leur chef était l'évêque de Gyulafehérvár, dont le vicaire, à cause de la grande distance, résidait à Tasnád. Le comitat de Máramaros appartenait à l'évêché d'Eger (Haute-Hongrie) de même que les archidiaconats de Zsomboly ou de Pankota sur la rive gauche du Kőrös-Blanc.[1]

Les frontières des organisations ecclésiastiques se montraient plus stables que celles des comitats royaux, relativement plus exposées aux changements. C'est ainsi que l'identité territoriale entre les comitats et les diocèses allait toujours diminuant. Nous voyons donc que ni l'administration séculière ni l'administration ecclésiastique ne considéraient le Partium comme une individualité autonome.

Au XIIIe siècle, il y a union étroite entre l'organisation administrative et la configuration géographique du Partium. La plupart des comitats se forment sur les deux rives des fleuves, leur territoire s'étendant suivant le cours du fleuve. Les comitats se formant au pied des montagnes transylvaines s'adaptent aussi à la situation géographique ; leur position est à moitié montagneuse, à moitié plane. Le premier lieu de colonisation des comitats de ce type est toujours la plaine, ils y ont conservé leur centre jusqu'à nos jours et les Hongrois y ont maintenu leur prépondérance, contrairement aux lieux secondaires, occupés avec le temps par les Roumains.

La frontière des comitats, développée dans une parfaite harmonie entre le Partium et la Transylvanie est en même temps une frontière naturelle. Avant la formation de la principauté de Transylvanie, donc avant le XVIe siècle, cette frontière n'avait pas un caractère

[1] T. Ortvay, *Magyarország egyházi földleírása a XIV. sz. elején* [Géographie ecclésiastique de la Hongrie au début du XIVe s.], t. I—II, Bp., 1891—92 ; V. Bunyitay, *A váradi püspökök története a püspökség alapításától 1566-ig* [Histoire des évêques de Nagyvárad depuis la fondation de l'évêché jusqu'à 1566], t. I, Nagyvárad, 1883. V. la carte n°. II.

de frontière d'État ; elle n'était qu'une conséquence de la situation périphérique et de l'unité géographique de la Transylvanie. Le facteur géographique — la montagne — l'emportait donc sur le facteur humain. C'était une frontière départementale bien naturelle, qui témoignait d'une très grande stabilité. Seuls les replis des grandes vallées font exception, mais là c'est la ligne prolongée par la ligne de partage des eaux que, plus tard, on considéra pratiquement comme frontière (comitats de Bihar et de Zarand).

N'omettons pas de signaler à cette occasion un caractère propre aux Hongrois, à savoir leur prédilection pour les plaines et les larges vallées. Nous retrouverons les Hongrois toujours dans les vallées des fleuves, alors que, sur les hautes montagnes, nous retrouverons, avec la même régularité, les Roumains. La différence de leur genre de vie explique celle de leurs habitations : les Hongrois étaient éleveurs de gros bétail, tandis que les Roumains étaient éleveurs de menu bétail. De plus, les Hongrois, arrivés les premiers, occupent les meilleures places, celles qui sont le plus favorablement situées. Ils s'installent sur les points les mieux fortifiés, près des voies les plus fréquentées ; mais, au cours des invasions tartares et turques, leurs colonies subissent aussi les plus grandes pertes du fait qu'elles sont plus facilement accessibles. C'est pourquoi ils habitent aujourd'hui un territoire considérablement plus restreint que jadis. Leur passé et leur caractère occidental leur assuraient la culture la plus développée, leur imposaient la conduite politique exclusive, le devoir de l'organisation. La part du lion leur appartient dans la grande lutte contre la nature. La majeure partie des colonisations sont leur œuvre, les plus notables même sont sans exception le résultat de leur travail. Les Roumains sont, sur ce territoire, le peuple plus tard venu, plus jeune, de religion orientale, mais qui s'est élevé, au cours des deux derniers siècles au niveau de partenaire égal au Hongrois et qui a donc considérablement augmenté son importance et son poids dans le Partium.[1]

[1] V. les cartes n°. III—V.

II

Le Partium ne serait jamais devenu une individualité politique, si l'évolution s'était accomplie sans troubles. C'est justement la pénétration d'une puissance extérieure qui déclencha une action assez profonde pour provoquer, d'une part, des changements dans la vie du peuple et de l'État hongrois, et d'autre part la transformation du Partium en individualité politique. Par suite de la bataille perdue de Mohács (1526) et de la conquête turque, les parties orientale et occidentale de la Hongrie furent séparées du point de vue politique. La rivalité du roi « national » Jean Zápolyai et du roi « étranger » Ferdinand de Habsbourg en fut la manifestation extérieure. La partie orientale du royaume appartenait à la Hongrie nationale. C'est le pouvoir momentané des deux rois qui décidait de la frontière éternellement changeante des « deux Hongries ».[1]

Les « deux Hongries » cependant n'en formaient qu'une, attendu que toutes les deux n'avaient qu'un but : la restauration de la Hongrie intégrale. Ce vœu et les ambitions dynastiques connurent un moment de répit, lors de la conclusion entre Jean et Ferdinand de la paix de Várad (1538), par laquelle le territoire du Partium échut aussi au roi Jean.

> Le partage assura à Jean, outre la Transylvanie, les comitats de la Transtibiscine et, en partie, les comitats de Heves, de Borsod, d'Abauj et ceux de Zemplén, de Sáros et de Bereg. Il s'agit plutôt de zones d'influence que d'un territoire déterminé ou de frontières stables, le changement de parti de quelque grand seigneur changeant d'un jour à l'autre de fond en comble la situation.

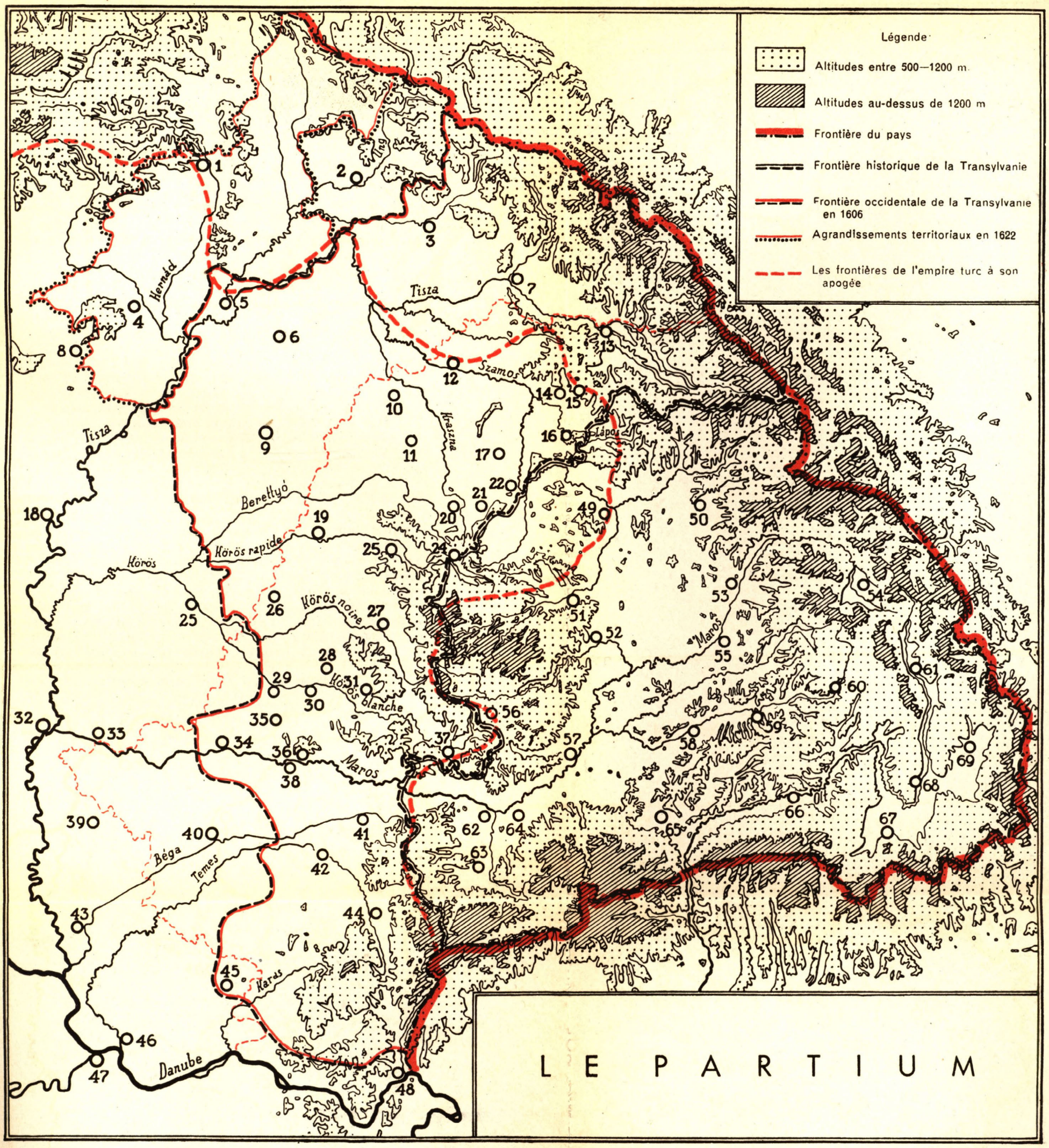
Le Partium s'était ainsi étroitement lié à la Transylvanie, mais cela non pour une raison intérieure : la raison

[1] V. pour tout le chapitre : I. Lukinich, *Erdély területi változásai a török megszállás korában* [Changements territoriaux de la Transylvanie à l'époque de la conquête turque], Bp., 1918, ainsi que l'excellent ouvrage de L. Makkai paru récemment avec de riches notices bibliographiques : *Histoire de Transylvanie*. Paris, 1946. En ce qui concerne les traités conclus entre les différents États, consultez : R. Gooss, *Österreichische Staatsverträge, Fürstentum Siebenbürgen*, Wien, 1911, et le *Corpus Juris Hungarici*.

en était la « troisième » Hongrie, c'est-à-dire le territoire occupé par les Turcs, et la politique de la Porte. Le territoire turc s'étendait au milieu du pays, cunéiforme vers le nord, détachant de plus en plus le Partium de la partie occidentale de la Hongrie. Après la mort de Jean, la puissance de Ferdinand s'étendit pour un temps vers l'est, gagnant du terrain et la prépondérance dans les comitats de Szabolcs, de Szatmár, de Szolnok-Central et la moitié septentrionale du comitat de Bihar, donc sur un terrain composé essentiellement du Partium. Bien qu'entre temps l'organisateur de la Hongrie orientale, le cardinal Martinuzzi, eût fait élire le jeune fils du roi Jean, Jean Sigismond, il ne le fit cependant pas couronner, parce que deux rois couronnés l'auraient empêché d'atteindre son but, qui était une Hongrie politiquement unie. La séparation de la Hongrie en deux parties serait restée une discussion entre deux familles, résolue par la victoire de l'un des antagonistes, à condition que le Turc ne s'en mêlât point. Or, la thèse fondamentale de la politique turque était d'empêcher l'union de la Hongrie dans les mains d'un seul roi. Le 30 août 1540, le sultan Soliman donna à Jean Sigismond « la Transylvanie, les forteresses de Lippa, de Solymos, de Lugos, de Karánsebes et de Temesvár avec tout ce que le roi Jean possédait en Transtibiscine ».[1]

A cause de la frontière géographique, qui suivait la ligne de partage des eaux, une évolution paisible supposée, les liens si étroits entre le Partium et la Tran-

[1] A. Verancsics, *Memoria rerum quae in Hungaria a nato rege Ludovico ultimo acciderunt.* Oeuvres complètes, t. II, p. 66. C'est vers cette époque que se cristallise définitivement la notion de la région transtibiscine. Selon l'historien Farkas Bethlen, le sultan donna à Jean Sigismond et à sa mère, la reine douairière, « totam Transylvaniam simul cum ea Hungariae parte quae complectitur totum tractum a Cassovia incipiendo usque ad Maramarosiensem et Tömösvariensem Comitatus ». (*Historia de rebus Transsylvanicis.* Cibinii, 1782—93, t. I, p. 389.) Selon l'évêque François Forgách, « Regina (Isabelle) et Transylvaniam et Superiorem Inferioremque Ungariam cum Temesvaro et Lippa, Belgradum usque orientem versus obtinebat ». (F. Forgách, *De Statu Reipubl. Hungaricae . . . Commentarii.* Mon. Hung. Hist. Script. t. XVI. p. 1.) La région très étendue entre Kassa et le Danube inférieur, la Tisza et les montagnes transylvaines, voilà la Transtibiscine.



Abrudbánya (56)
Arad (34)
Becskerek (43)
Belgrade (47)
Belényes (27)
Beszterce (50)
Békés (25)
Bél (28)
Brassó (67)
Brád (37)
Cseh (17)
Csikszereda (61)
Csucsa (24)
Debrecen (9)
Deszni (31)
Dés (49)
Déva (62)
Eger (8)
Facset (41)
Felsőbánya (15)
Fogaras (66)
Gyergyószentmiklós (54)
Gyulafehérvár (57)
Hátszeg (63)
Huszt (7)
Jenő (30)
Karánsebes (47)
Kassa (1)
Károly (10)
Kézdivásárhely (69)
Kolozsvár (51)
Kővár (16)
Lippa (38)
Lugos (42)
Makó (33)
Marosvásárhely (55)
Medgyes (58)
Miskolc (4)
Munkács (3)
Nagybánya (14)
Nagykikinda (39)
Nyiregyháza (6)
Orsova (48)
Pancsova (46)
Rév (23)
Segesvár (59)
Sepsiszentgyörgy (68)
Sólymos (36)
Somlyó (20)
Szalonta (26)
Szatmár (12)
Szászrégen (53)
Szászváros (64)
Szeben (65)
Szeged (32)
Székelyudvarhely (60)
Sziget (13)
Szolnok (18)
Tasnád (11)
Temesvár (40)
Tokaj (5)
Torda (52)
Ungvár (2)
Várad (19)
Versec (45)
Világos (35)
Zaránd (29)
Zilah (21)
Zsibó (22)

BIBLIOTHECA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
BUDAPEST

sylvanie n'eussent pu se former sans le mot d'ordre de Soliman.[1] Le cadeau du sultan était en partie platonique, l'empire de Jean-Sigismond n'ayant été reconnu d'abord que du Banat, des comitats d'Arad, de Zarand, de Csanád, de Békés, parce que les autres étaient demeurés indécis, ou bien se ralliaient à Ferdinand dont ils croyaient pouvoir espérer à bon droit un rétablissement plus prompt de l'intégrité du pays. La notion du « Tiszántúl » (ou région transtibiscine) diffère nettement de la notion du « Partium » : la première est avant tout une notion géographique, alors que le Partium, quoique faisant partie de la région transtibiscine, est uniquement un phénomène politique. Le Partium est la partie de la région transtibiscine qui, menacée par les Turcs, n'attend plus son salut de Ferdinand et de l'aide impériale que l'Occident n'apportait jamais, mais plutôt de la politique transylvaine ; et c'est pourquoi le Partium se rattache politiquement à la Transylvanie. Ce rattachement fut provoqué par l'attitude des seigneurs du Tiszántúl, déterminée elle-même par deux motifs : d'une part, les seigneurs hongrois estimaient la Transylvanie plutôt en mesure de défendre leurs domaines contre les Turcs que ne l'était, de sa lointaine demeure, l'impotent Ferdinand ; et, d'autre part, ils considéraient qu'ils avaient plus de raisons d'attendre de la Transylvanie, dépositaire de l'idée d'indépendance magyare, que de Ferdinand et de la cour de Vienne, le rétablissement de l'unité politique de la nation.

Le détachement du Partium du royaume hongrois de Ferdinand et son annexion à la principauté de Transylvanie étaient en relation étroite avec l'expansion de la conquête ottomane. Celle-ci s'était étendue, à la suite de la campagne de 1543, à la région comprise entre le Danube et la Tisza et, tel un coin s'enfonçant vers le nord dans la Hongrie, avait partiellement rompu la continuité géographique des territoires de Ferdinand avec ceux du Tiszántúl. C'est

[1] Cf. le firman de Soliman : «. . . j'ai donné ce pays au fils du roi Jean . . . je l'ai donné dans la plénitude de mon pouvoir et je ne souffrirai pas qu'on fasse quoi que ce soit contre ma volonté.» V. Hóman—J. Szekfű, *Histoire de Hongrie*, t. III, p. 297.

encore en tant que sujet de Ferdinand que, au cours de l'été de 1542, l'évêque Martinuzzi avait convoqué pour la première fois en assemblée les seigneurs des comitats de Temes, Arad, Zaránd, Békés, Csanád, Csongrád, Bihar et Külső-Szolnok ; déjà en février 1543, dans la situation nouvelle, les délégués des mêmes comitats décident leur annexion à la Transylvanie. Martinuzzi les invite aussitôt à la diète transylvaine, et nous rencontrons déjà les délégués du Partium à la diète de Torda réunie en 1544. Ferdinand et Maximilien, son successeur, ne renoncèrent pas pour cela à consolider, dans la mesure du possible, leur pouvoir dans tout le Tiszántúl, mais les Turcs s'opposèrent conséquemment à l'exécution de leurs projets.

A cette époque, les Transylvains eux-mêmes n'aspirent pas à la création d'un État autonome, et leurs États généraux considèrent le rétablissement de l'unité de la nation hongroise comme leur premier but. C'est pourquoi l'expansion progressive de la conquête ottomane les remplit d'inquiétude et les amène à chercher un compromis avec Ferdinand. Cependant, la situation politique les oblige à faire en même temps bon visage aux Turcs. La nation est pratiquement divisée en deux parties : la partie occidentale et la partie orientale ; mais, théoriquement, chacune d'elles prétend à l'intégrité du pays. La Transylvanie, toutefois, vise à une réintégration partant de l'est et s'étendant vers l'ouest et qui s'appuierait non sur les troupes des Habsbourg, mais sur sa propre force. Le Partium lui offre véritablement cette possibilité. La Transylvanie, en effet, n'était, à elle seule, qu'une province ; mais, flanquée du Partium, elle formait un pays : la Hongrie de l'Est. C'est le Partium qui permet à la politique hongroise réfugiée en Transylvanie de prendre solidement pied sur un terrain plus étendu et de représenter avec plus de droit et d'énergie l'idée de l'unité nationale.

Le Partium et la Transylvanie naissent au même moment : ce n'est pas toutefois de l'État autonome de Transylvanie qu'il s'agit ici, mais de l'État hongrois resserré dans la partie orientale du pays (et même — pendant un certain temps — du royaume hongrois) qui, bien que passagèrement mutilé, se considérait comme le seul représentant légal de toute la Hongrie, imitant

en cela avec beaucoup d'assurance l'État hongrois d'Occident qui obéissait à un souverain habsbourgeois. Aux yeux des contemporains, il n'existe aucune différence en matière de droit constitutionnel entre la Transylvanie historique et les territoires du Tiszántúl. Cette différence ne se manifestera que lorsque les Habsbourg reconnaîtront l'indépendance de l'État transylvain, tout en maintenant leurs prétentions sur les territoires situés en deçà de la Transylvanie historique. Les Transylvains eux-mêmes ne comprenaient pas le Tiszántúl dans la notion (jusque-là uniquement géographique et administrative) de « Transylvanie ». Ils continuaient à considérer celle-ci expressément comme une partie du territoire de la Hongrie *(partes Hungariae)*, indiquant par là leur volonté de ne voir dans la Transylvanie et le Tiszántúl que l'État hongrois lui-même — momentanément tronqué.

Ni Ferdinand ni ses successeurs ne renoncèrent à la possession du Partium ; bien au contraire, ils firent de leur mieux pour le réconquérir. A plusieurs reprises, ils semblaient sur le point d'y parvenir ; mais toujours, au dernier moment, la politique turque venait s'interposer.

Ferdinand Ier ayant conclu avec Soliman la paix pour cinq ans, Martinuzzi se vit contraint de se rapprocher de l'empereur. En 1549, ils signèrent un pacte à Nyírbátor, selon lequel la Transylvanie et le Partium devaient retourner au royaume de Hongrie. Mais, le moment venu de remettre à Ferdinand le pays, envahi par les mercenaires espagnols et allemands de Castaldo, Soliman se décida à agir. Ses troupes dévastèrent le Partium et occupèrent Szolnok, Ferdinand s'étant révélé hors d'état d'envoyer des forces capables de défendre la Transylvanie. Celle-ci et le Partium durent de nouveau constater que le roi habsbourgeois était encore moins en mesure de les défendre contre les attaques des Turcs que ne l'avait été la principauté de Jean-Sigismond. Aussi la diète de Torda rappela-t-elle, en 1556, Isabelle et Jean-Sigismond et, dès lors, les routes de la Transylvanie et de la Hongrie royale se séparent de nouveau.

Au milieu des guerres de Ferdinand et de Jean-Sigismond qui se poursuivaient avec des fortunes diverses, une dernière occasion de rétablir l'unité du pays s'était présentée. En 1559, la presque totalité des territoires du Tiszántúl (à l'exception du Máramaros et de Bihar) se trouvait aux mains de Ferdinand.

Mais la politique ottomane, toujours attentive, intervint aussitôt. Soliman avait rendu à Jean-Sigismond en

1566 « la province qui s'étend entre le cours du Kőrös et la Transylvanie . . .»[1] Les troupes turques se mirent en marche et occupèrent la partie occidentale du comitat de Zaránd, ainsi que les forteresses de Gyula, Jenő et Világos (1566).

La partie sud du Partium était perdue pour le roi de Hongrie comme pour le prince de Transylvanie. Par suite de la conquête des Turcs, les seigneurs de la Hongrie méridionale avaient perdu pied sur leurs propres terres et un bon nombre d'entre eux se réfugièrent en Transylvanie. La prépondérance des familles du Partium est déjà frappante dans la Transylvanie du XVIe siècle, quoique l'on rencontre à leurs côtés des familles venues des parties les plus diverses de la Hongrie. Pour cette raison, chaque fois que nous parlerons d'une façon générale de la politique transylvaine, il faudra entendre par là non seulement la Transylvanie, mais au moins la Hongrie orientale.

Après la mort de Ferdinand, Maximilien conclut une trêve avec les Turcs : le paragraphe 6 du traité d'Andrinople lui reconnaît la possession nominale des territoires du Partium non conquis par les Turcs. Jean-Sigismond se voit lui-même contraint de renoncer à une partie du Partium, aux termes du traité de Spire conclu en 1570. Le traité laissait entre ses mains les comitats de Máramaros, Közép-Szolnok, Kraszna et Bihar ainsi que les forteresses de Huszt, Cseh, Tasnád et Várad ; en revanche, il cédait à Maximilien le comitat de Zaránd et les districts de Lugos et de Karánsebes, quoique, de facto, le prince continuât à y commander. La Transylvanie perdit ainsi la partie septentrionale du Partium, savoir les comitats de Bereg, Ugocsa, Szatmár et Szabolcs ; par contre, elle put rattacher plus étroitement à son territoire ce qui lui restait de la région.

La Transylvanie était devenue à cette époque le refuge des intérêts politiques hongrois. Quoique astreinte à payer un tribut à la Porte, elle avait gardé son indépendance dans la conduite des affaires intérieures et même, jusqu'à un certain point, dans celle des affaires extérieures ; mais, à elle seule, elle ne pouvait remplir sa mission historique qui était de maintenir la continuité de l'existence nationale magyare. Sans l'appui économique du Partium, la Transylvanie n'aurait jamais pu

[1] G. Bánffy, *Napló* [Journal], dans la Collection *Erdélyország Történetei Tára*, Kolozsvár, 1837, t. I, pp. 47—48.

faire figure d'État indépendant. Le Partium, en effet, possédait, en dehors de ses vastes terres à blé, un vin de réputation mondiale, le vin de Tokaj, des métaux précieux à Nagybánya et des mines de sel dans le Máramaros. Martinuzzi n'ignorait pas l'importance économique du pays et celle-ci ne demeura inconnue à aucun prince transylvain ni, bien entendu, aux rois habsbourgeois. En vérité, la consolidation intérieure et l'essor intellectuel de la Transylvanie ne sont guère concevables sans la contribution économique et culturelle du Partium. Elle ne reste un facteur politique important que dans la mesure où elle peut s'appuyer sur les sources d'énergie du Partium.

La menace perpétuelle de la conquête ottomane tient le Partium continuellement en éveil et ne fait qu'accroître son sentiment de solidarité avec la Transylvanie. D'ailleurs, les princes eux-mêmes, quoique soumis aux exigences de la Porte, saisissaient jusqu'aux moindres occasions de mettre des bornes à ses conquêtes. C'est également le but poursuivi par Sigismond Báthory qui, vers la fin du siècle, rompt avec la politique d'Étienne Báthory dirigée contre les Habsbourg et prend part à la campagne de la ligue chrétienne dirigée par Rodolphe contre les Turcs.

Cette action eut une certaine importance, car elle conduisit à la libération momentanée de vastes territoires occupés depuis 1552 par les Turcs. En 1595, les troupes de Báthori triomphent des Turcs en Valachie et reconquièrent dans le Partium les forteresses d'Arad, Csanád, Pankota et Világos ainsi que Jenő. Bien que toutes ces conquêtes se perdent plus tard, entre 1605 et 1658, elles permettent aux comitats de Csanád, Békés, Arad, Zaránd et Bihar, dont le territoire avait été entièrement ou en majeure partie occupé par les Turcs, de reprendre haleine. La campagne de Báthori dans le Banat est également couronnée de succès, puisqu'elle aboutit à la reprise d'une grande partie du « vilajet » de Temesvár, ainsi qu'à celle de la région, faisant saillie, de Versec ; mais tous ces gains de terrain furent perdus avant 1616.

En vain Sigismond fit-il reconnaître par le traité de Prague ses droits et ceux de sa famille sur la Transylvanie et le Partium, il dut consentir par la même occasion au retour à la couronne de l'un et de l'autre territoire, à défaut d'un héritier mâle. La cour fait ici une distinction entre la Transylvanie et le Partium : elle traite la Tran-

sylvanie en quelque sorte comme une province féodale et considère le Partium comme sa propriété de Hongrie. Evidemment, cette distinction n'avait pratiquement que peu d'importance, puisque tout le territoire qui s'étendait entre Karánsebes et le comitat de Máramaros était étroitement rattaché à la Transylvanie. Mais la cour de Prague ne transigeait pas sur ce point. Au cours des négociations poursuivies avec le prince de Transylvanie, Bocskai (originaire lui-même du Partium, ainsi que les Báthori), elle exigea le rattachement du Partium à la Hongrie, bien entendu, sans succès.

La paix de Vienne (1606) qui termine la campagne victorieuse de Bocskai contre l'empereur, décide que les comitats de Szabolcs, Bereg, Ugocsa, Szatmár ainsi que la forteresse de Tokaj seront — en sus des territoires que possédait Sigismond Báthori — rattachés à la Transylvanie.[1] Grâce à cette paix, la Transylvanie, appuyée par le Partium, devient un État autonome, libre d'élire son prince et dont l'indépendance est, aux termes du traité de Zsitvatorok conclu en 1606, reconnue par les Turcs comme par les Habsbourg.[2]

Même après la paix de Vienne, les Habsbourg maintiennent les droits de la couronne hongroise sur la Transylvanie. Lorsque, peu après, à l'avènement de Gabriel Bethlen, ils se voient obligés d'y renoncer formellement, ils font une distinction juridique très nette entre la Transylvanie et le Partium : ils reconnaissent l'autonomie de la Transylvanie, mais persistent à reclamer le Partium.

Vers 1613, au temps des troubles intérieurs provoqués par la chute du prince Gabriel Báthori, les parties septentrionales du Partium (à l'exception de Várad) retournent provisoirement sous la souveraineté des Habsbourg, et les Turcs profitent de l'occasion pour revendiquer Jenő et Lippa. Mais Gabriel Bethlen, avec une grande habileté, reprit à l'empereur par le traité de Nagyszombat (1615) les localités de Huszt, Kővár et Tasnád qu'il avait passagèrement perdues, et ne lui cédait ainsi que Várad et Ecsed. Il réussit de même à garder Jenő, en différant continuellement, sous les prétextes les plus divers, sa remise aux Turcs; mais il dut livrer Lippa en 1616.

[1] R. Gooss, *op. cit.* p. 341 ss.

[2] Art. 6 du *Corpus Juris Hungarici.* p. 990.

Bethlen se dédommagea bientôt de ces pertes relativement légères par la paix de Nikolsbourg (1622), qui terminait une heureuse campagne contre Ferdinand II et étendait son pouvoir à des territoires beaucoup plus importants. Selon les clauses de la paix de Nikolsbourg, les comitats de Szatmár, Szabolcs, Ugocsa, Zemplén, Bereg, Ung et Abauj ainsi que la ville de Kassa reviennent à la Transylvanie ; de toute la Hongrie de l'est, seuls les comitats d'Ung et de Sáros restent encore entre les mains du roi. La paix de 1622 rétablissait donc les frontières transylvaines de 1541. Les sept comitats, situés partiellement au delà de la région transtibiscine, représentaient un accroissement particulièrement important des ressources économiques de la Transylvanie. Par la paix de Linz (1645), Georges Ier Rákóczi, successeur de Bethlen, établit les relations entre le royaume hongrois et la Transylvanie sur les mêmes principes que la paix de Nikolsbourg. A vrai dire, le roi n'avait cédé au prince que les profits matériels et l'administration des comitats. Si Bethlen et Rákóczi avaient reçu les comitats de Szatmár et de Szabolcs au titre du droit successoral, l'empereur n'entendait pas renoncer à sa souveraineté sur les cinq autres comitats qu'il n'avait cédés que jusqu'à la mort du prince et dont il ne lui octroyait que la jouissance matérielle. La législation hongroise y demeura invariablement en vigueur, aussi bien que l'administration, la justice, et la juridiction du palatin. De plus les comitats pouvaient continuer d'envoyer leurs délégués aux diètes du royaume de Hongrie. Il est un autre point caractéristique qui indique combien la situation de ces comitats était transitoire : le prince n'y pouvait pas même exercer le droit de recrutement. Après la mort de Georges Ier Rákóczi survenue en 1648, les cinq comitats retournèrent effectivement au royaume de Hongrie ; quant à ceux de Szatmár et de Szabolcs, Georges II Rákóczi les conserva jusqu'en 1660.

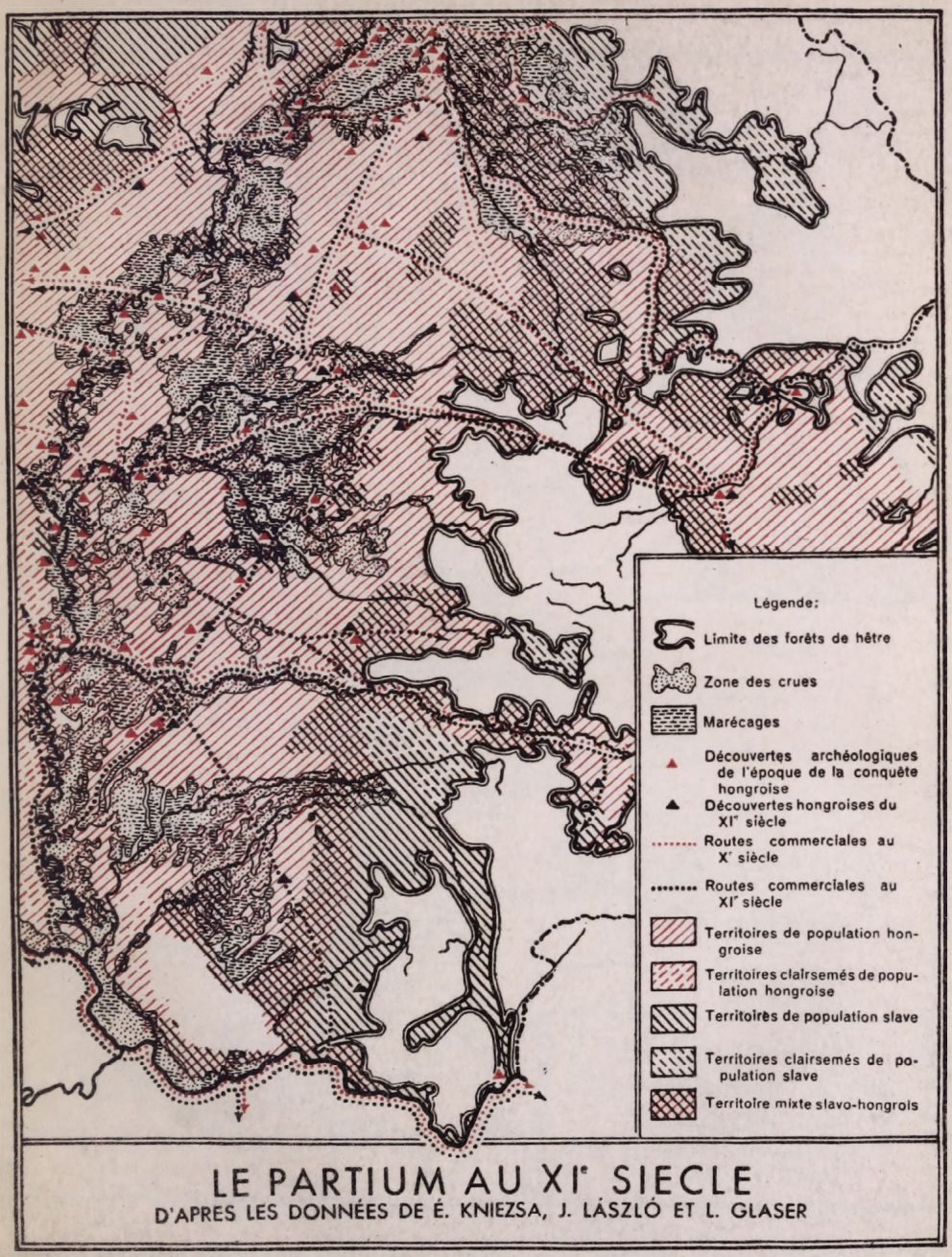
A partir du milieu du XVIIe siècle, la configuration territoriale du Partium est influencée d'une manière décisive, sur sa frontière méridionale, par les nouveaux progrès de la conquête turque.

En 1658, le comitat de Zaránd se soumet entièrement aux Turcs et, l'année suivante, Lugos et Karánsebes retombent entre leurs mains. Mais la perte la plus douloureuse fut la chute de Várad (1660), clé stratégique et économique du Partium. Avec Várad, la Transylvanie perdait le Partium en majeure partie ; déjà la conquête turque s'étendait sur son propre territoire, l'armée ennemie approchait de Kolozsvár et de Dés. Seuls le nord du comitat de Bihar, Debrecen et Székelyhíd continuèrent à faire partie de la Transylvanie jusqu'en 1685, date de leur occupation par les Autrichiens.

Depuis longtemps, la Sublime Porte donnait des signes de dépérissement ; ses derniers efforts l'avaient complètement épuisée et la fin du XVIIe siècle marque le mouvement de retraite générale de l'empire ottoman. Après la libération de Vienne, les troupes impériales continuèrent à refouler les Turcs en Hongrie. Les années 1685—86 voient la libération de la presque totalité du Partium. L'agonie de la Transylvanie indépendante touche à sa fin. Privée de l'appui économique du Partium, elle perd toute son autorité : par le traité de Balázsfalva (1687), elle reconnaît la souveraineté de l'empereur et rompra l'année suivante définitivement avec la Porte. Sa politique d'équilibre est incapable de contrebalancer l'influence de l'Autriche. Le Partium n'était pas intégralement nettoyé des Turcs (Gyula ne sera libéré qu'en 1695), mais déjà le « Diploma Leopoldinum » remaniait, en 1691, comme le demandait la nouvelle situation politique, les relations de la Transylvanie avec la Hongrie et avec son souverain. Le diplôme maintenait la Transylvanie dans l'isolement forcé où elle s'était vue au temps de la conquête turque, alors qu'elle était considérée comme une province de la couronne hongroise. Ce fait marque une rechute capitale du point de vue de l'unité de l'État hongrois.

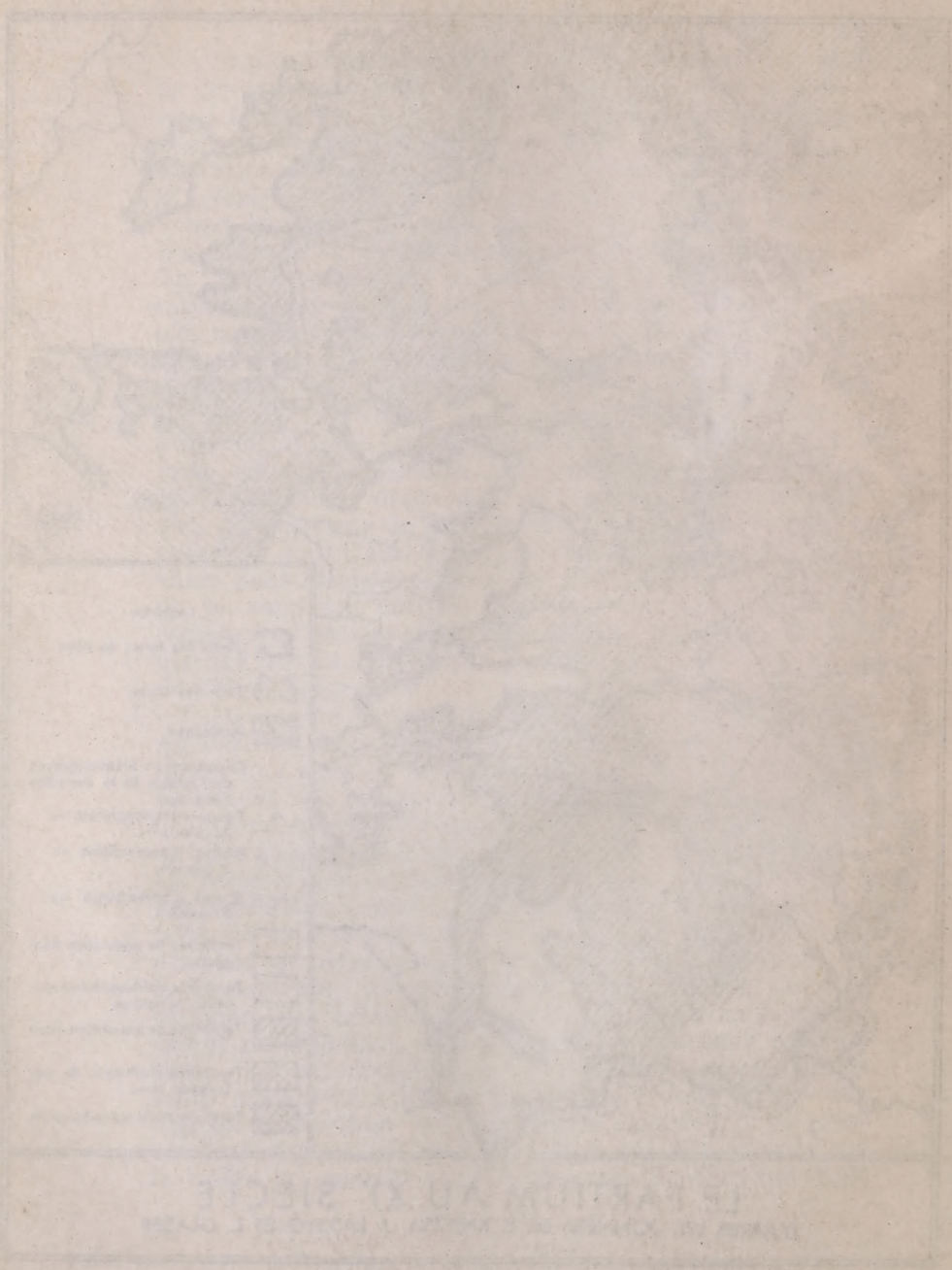
De ce qui précède il appert que le particularisme du Partium était déterminé par les mêmes facteurs politiques que celui de la Transylvanie. On a pu constater également que l'aspect des frontières du Partium vers l'est, c'est-à-dire la Transsylvanie, était différent de celui qu'elles présentaient vers l'ouest, c'est-à-dire la Hongrie. Le premier aspect était permanent ; le second, sujet à des variations constantes. La frontière permanente est celle de la Transylvanie médiévale, la variable est la frontière occidentale qui s'éloignait ou se rapprochait de la Transylvanie suivant le rapport des forces de l'empire ottoman, des princes transylvains et des rois hongrois, tantôt agrandissant, tantôt resserrant l'étendue du Partium. La souveraineté de l'État transylvain se faisait sentir également d'une façon différente dans les diverses régions du Partium. La suprématie exercée par les princes transylvains sur les 7 comitats qui s'étendaient sur la lisière occidentale et septentrionale du Partium était

III.

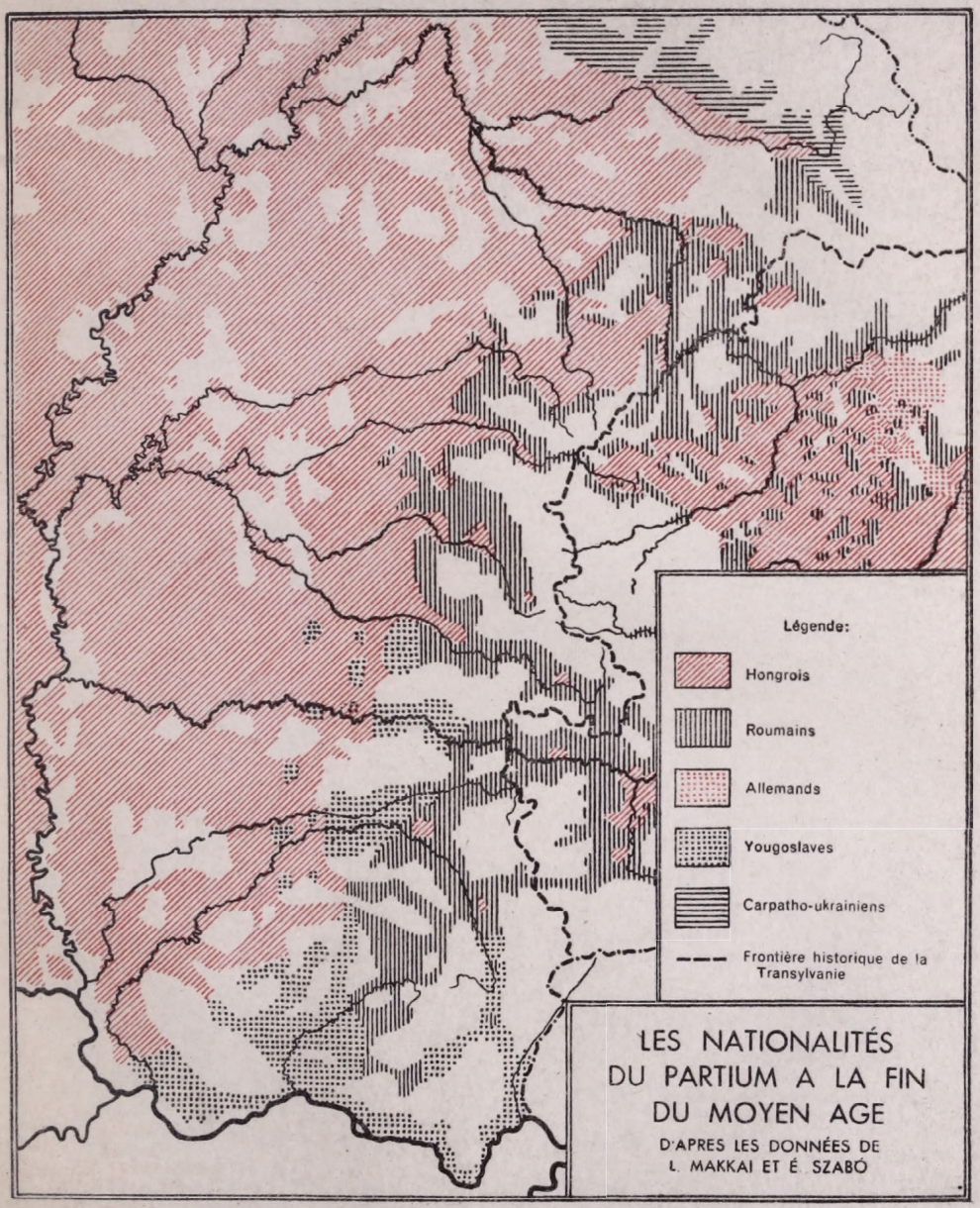


LE PARTIUM AU XIe SIECLE

D'APRES LES DONNÉES DE É. KNIEZSA, J. LÁSZLÓ ET L. GLASER



IV.



LES NATIONALITÉS DU PARTIUM A LA FIN DU MOYEN AGE

D'APRES LES DONNÉES DE L. MAKKAI ET É. SZABÓ

BIBLIOTHECA ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE
MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
BUDAPEST

plutôt lâche et fut de courte durée, alors qu'elle se manifesta à la fois plus constante et plus ferme dans les comitats du Tiszántúl confinant directement à la Transylvanie. Pourtant, ce n'est que sur le territoire de la Transylvanie proprement dite qu'elle put se manifester dans sa plénitude. Enfin, le droit de la couronne hongroise sur la Transylvanie ne cessa jamais d'exister et représente un fait doublement acquis en ce qui concerne le Partium.

III

La notion du Partium datant du commencement de la conquête ottomane, il était naturel qu'elle disparût automatiquement lorsque celle-ci se trouva arrêtée. C'est ce qui arriva, mais la disparition et le dépérissement furent plus lents qu'on ne l'eût imaginé.

Le « Diploma Leopoldinum » ne contenait aucune allusion à la question du Partium ; mais, pratiquement, la majeure partie de son territoire était déjà revenue, sans dispositions particulières, à la Hongrie. Les relations entre les comitats de Bihar et de Szatmár et la Transylvanie furent immédiatement rompues, quoique — faute de mesures territoriales — le gouvernement transylvain eût gardé l'administration du Partium. Au point de vue fiscal et militaire, tout le territoire échut à la Hongrie.

Quelques dizaines d'années durant, le Partium remplit le rôle d'intermédiaire flottant entre la Hongrie et la Transylvanie, sans réussir à s'attacher à aucune d'elles.[1] Le premier pas vers l'arrangement fut le décret de 1709 du roi Joseph Ier qui subordonna provisoirement (pro nunc) les comitats de Máramaros, Közép-Szolnok, Kraszna et Zaránd à l'administration financière de la Transylvanie. Entre temps, le gouvernement transylvain avait engagé la lutte pour conserver tout le Partium, alors que de son côté la diète de Pozsony de 1712 réclamait d'urgence sa réannexion au royaume de Hongrie. La diète de 1715 précise que « le rattachement des comitats de Csongrád Csanád, Arad, Békés, Zaránd, Torontál et Szörény est basé tant en ce qui

[1] Le comitat de Kraszna se plaignait en 1715 de ce « que son territoire se trouvait entre la Transylvanie et la Hongrie et que, de tous côtés, il ne lui arrivait que des désagréments ». Cf. M. Petri, *Szilágy vm. monográfiája* [Monogr. du com. de Szilágy], t. I, p. 277. En effet, ils envoyaient des délégués chez les uns comme chez les autres, ce qui donna lieu à bien des différends. *Ibid.* p. 278.

concerne leur juridiction qu'en ce qui concerne leur administration sur les droits ancestraux de la Sainte Couronne » et délègue une commission chargée des travaux préliminaires de la réannexion.[1] Le roi Charles III maintient par contre, pour un temps, l'ancienne dualité. Enfin la « résolution » du 31 décembre 1732 subordonne définitivement à la juridiction du royaume de Hongrie les comitats d'Arad et de Máramaros, tandis que Kővárvidék (le district de Kővár), Közép-Szolnok et Kraszna passent dès lors, à tous égards, sous la juridiction de la Transylvanie. Dans la suite et pour plus de clarté, nous appellerons ces comitats « Petit Partium ». La même ordonnance royale divise en deux parties le comitat de Zaránd : la partie occidentale revient à la Hongrie, la partie orientale à la Transylvanie. La division du Partium avait été motivée par les efforts de la cour en vue de compenser, partiellement du moins, les pertes qui avaient mis la Transylvanie dans une situation économique défavorable.

Le Partium, jadis si important, devint vers la fin du XVIIIe siècle une région-frontière insignifiante dont la destinée était de disparaître après une longue agonie. C'est à cette époque que la notion politique du » Partium » est remplacée par une autre notion, apparemment géographique, mais en réalité administrative : le « Tiszántúl ». L'article XXXI de la loi de 1723 avait institué quatre cours d'appel départementales sur le territoire de la Hongrie, en tenant compte des moyens de communication et des intérêts pratiques de la juridiction. Les noms des quatre départements (Dunáninnen = Cisdanubie, Dunántúl = Transdanubie, Tiszáninnen = région cistibiscine, Tiszántúl = région transtibiscine) s'implantèrent très vite dans la conscience publique, d'autant plus que les députés siégaient à la diète, groupés par départements et dans le même ordre.

Conformément à ladite loi, la cour d'appel du département du Tiszántúl siégeait à Nagyvárad, puis à Debrecen et comptait parmi ses comitats Szatmár, Szabolcs, Bereg, Ugocsa, Bihar, Csanád et Csongrád. On voulut y joindre le comitat de Bács et Bodrog, quoique ce comitat s'étendît au delà de la Tisza,[2] mais cette adjonction n'eut lieu que quelques années après. Le département du Tiszántúl comprenait en outre, à partir de 1741, les comitats de Máramaros, Békés, Zaránd et Arad,[3] ainsi que celui de Bács et Bodrog

[1] Art. XCII de la loi 1715.
[2] Alinéa 4 de l'art. XXXI.
[3] Alinéa 2, art. XVIII de la loi 1741.

à partir de 1751 et ceux de Krassó, Temes et Torontál à partir de 1780. La région située au sud du Maros était restée jusqu'en 1718 sous la domination turque, tandis que les comitats situés au nord du fleuve (Csongrád, Csanád, Arad et Zaránd) furent soumis à l'administration militaire autrichienne, de même que le comitat de Bács et Bodrog. Ces régions ne furent effectivement rendues à la Hongrie qu'en 1751, après la dissolution des confins militaires établis sur la Tisza et le Maros.

Il convient de mentionner ici une tentative de mise au point territoriale absolutiste qui touchait également le Partium. Cette tentative se rattache au nom de Joseph II qui, après avoir supprimé les comitats, divisa rationnellement le pays en un certain nombre de départements, mais laissa intacts l'autonomie de la Transylvanie et les confins militaires. Le Petit-Partium échut ainsi à la Transylvanie, tandis que les comitats de Máramaros, Szatmár, Bereg, Ung et Ugocsa d'une part, et ceux de Szabolcs, Bihar, Békés, Csanád et Csongrád d'autre part formèrent chacun un département séparé, ayant Munkács et Nagyvárad pour siège.[1]

La situation du Petit-Partium ne changea pratiquement plus pendant un siècle, quoique la diète de Hongrie réclamât continuellement son retour au royaume. La diète de 1836 avait bien déclaré lesdites régions « intégralement et parfaitement réunies à la Hongrie, sous tous les rapports : sociaux, administratifs, judiciaires et fiscaux » ; mais elle suspendait l'exécution de la loi jusqu'à nouvel ordre.[2] Enfin, l'article VI de la loi de 1848 prescrivit l'application de la susdite loi et déclara que les comitats en question ainsi que la ville de Zilah seraient à partir du jour de la promulgation de la loi parties complémentaires et inséparables de la Hongrie.[3]

En 1849, une ordonnance impériale rattache illégalement les comitats de Kraszna et de Közép-Szolnok au département de Kolozsvár, la région de Kővár (Kővárvidék) au département de Dés et le comitat de Zaránd à celui de Gyulafehérvár. L'année 1854 apporte de nouvelles modifications dans la répartition des comitats : Kővárvidék est annexé au département de Dés, Közép-Szolnok au dépar-

[1] D. Edelényi-Szabó, *Magyarország közjogi alkatrészeinek és törvényhatóságainak területváltozásai* [Changements territoriaux des parties constituantes et des com. de la Hongrie], dans la *M. Statisztikai Szemle*, t. VI, Bp., 1928, p. 655—57.

[2] Art. XXI de la loi 1836.

[3] La réincorporation du Partium avait été réclamée en outre par l'article XX de la loi de 1727, l'article VII de la loi de 1729 ainsi que par l'article XXIV de la loi de 1751; de nombreuses autres diètes s'étaient également occupées de la question (1764, 1802, 1825—27, 1830, 1839—40 et 1843—44).

tement de Szilágysomlyó et Zaránd à celui de Gyulafehérvár et Szászváros, tandis que les comitats de Szatmár, Szabolcs, Bihar, Békés, Csongrád et Arad forment le nouveau département de Nagyvárad.[1]

Après l'intermède absolutiste, l'union effective de la Transylvanie à la Hongrie se réalise enfin (1867) et lève les derniers obstacles dans la question du Partium, qui retourne ainsi dans son intégralité à la Hongrie.[2]

Ainsi prit fin la situation incertaine du Partium que déploraient encore en 1843 les délégués du comitat de Kraszna, disant que leur comitat «flottait dans une telle indécision entre les deux mères patries que même la question de leur appartenance demeurait vague et incertaine ».[3]

Les articles XXXIII de la loi de 1876 et Ier de la loi de 1877 refondent la disposition territoriale de l'époque précédente suivant les exigences d'une administration plus moderne. Ils contiennent trois innovations de grande portée : 1) la fondation du comitat de Szilágy composé des anciens comitats de Közép-Szolnok et de Kraszna ainsi que de certaines parties des comitats de Doboka et Kolozs ; 2) le démembrement du comitat de Zaránd au profit des comitats d'Arad et de Hunyad et 3) l'absorption du district de Kővár par les comitats de Szatmár et Szolnok-Doboka.[4]

Avec la réannexion de la Transylvanie à la Hongrie, le Partium reprend dans le cadre du royaume hongrois la place qu'il occupait avant 1540, comme partie intégrante de la Hongrie, avec laquelle il forme une seule et même unité géographique. Les frontières établies par le traité de Trianon à la suite de la Grande Guerre bouleversent de nouveau sa situation en détachant de la

[1] Edelényi—Szabó, *op. cit.* pp. 691—694.

[2] Article XLII de la loi de 1868. L'ordonnance du 15 mars 1862 avait déjà détaché de la Transylvanie les comitats de Kraszna et de Közép-Szolnok et les avait annexés définitivement à la Hongrie. Cf. Petri, *op. cit.*, p. 319. Une loi spéciale avait été promulguée au sujet du district de Kővár (alinéa 1, art. XLII de la loi 1870).

[3] Petri, *op. cit.*, p. 277.

[4] Voir la liste des localités en question dans les articles cités. Cf. également l'article XLII de la loi de 1870, l'article XXI de la loi de 1886 et l'article XXVI de la loi de 1892 portant règlement des conseils généraux.

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

plaine hongroise une partie de son territoire, pour l'annexer avec la Transylvanie à la Roumanie. Le nouveau règlement ressemblait beaucoup à celui du XVIe siècle : s'inspirant de considérations politiques, il ne tenait pas suffisement compte des exigences économico-géographiques et dédaignait même le facteur humain : la situation ethnique. La nouvelle frontière occidentale du Partium divisait partout en deux les groupes ethniques hongrois. Ainsi le Partium se trouva derechef étroitement lié à la Transylvanie, et non seulement à celle-ci, mais encore à tout l'État roumain.

Le territoire reçut bientôt un nouveau nom : Királyhágómellék (qui signifie mot à mot : environs du Col du Roi). C'était à l'origine la dénomination du diocèse réformé constitué par la région du Tiszántúl et du Banat ; mais le langage courant ne tarda pas à emprunter le mot pour désigner les anciens territoires hongrois échus à la Roumanie, moins la Transylvanie. Les Roumains appelèrent de même « Crişana » la région des Körös, nom entièrement nouveau, qui remonte seulement au XIXe siècle, à la même époque où naît le nom « Timişana » du Banat.

La réforme administrative de 1929 apporte des modifications importantes à la division des régions du Partium annexées à la Grande Roumanie. Entre autres changements de moindre portée, il faut signaler l'agrandissement du comitat de Szilágy qui se vit annexer les cantons de Nagykároly et d'Érmihályfalva appartenant respectivement aux comitats de Szatmár et de Bihar. En 1938, la Roumanie est divisée en un certain nombre de provinces, mais les comitats gardent leurs limites précédentes. Aux termes de cette disposition, les comitats de Máramaros, Szatmár, Szilágy et Bihar appartiennent à la province des Kőrös qui a son siège à Kolozsvár, tandis que les comitats d'Arad, Temes et Torontál forment la province de Temes, qui a pour siège Temesvár. Mais ces changements ne restèrent que peu de temps en vigueur.

Depuis la conquête hongroise jusqu'à la fin de la première grande guerre, le territoire du Partium constituait un élément organique de l'État hongrois. A vrai dire, il n'avait point de frontières proprement dites, sauf la frontière administrative qui séparait les comitats du Partium de ceux de la Transylvanie à moitié autonome.

C'était une frontière bien naturelle qui s'est révélée l'une des plus durables et qui s'est maintenue depuis le moyen âge presque jusqu'à nos jours. La conquête turque en Hongrie créa une nouvelle frontière du territoire, qui marquait la lisière occidentale de l'État hongrois de l'est. C'est entre cette frontière et la frontière historique de la Transylvanie que s'est constituée cette étrange formation territoriale qui est le Partium d'une frontière extrêmement variable vers l'occident et d'une autre exceptionnellement constante vers l'orient. Ses origines ne trouvent leur explication ni dans les conditions géographiques du sol, ni dans ses exigences économiques, ni dans le caractère de son capital humain ; elles représentent le résultat d'un facteur extérieur, essentiellement politique, la conquête turque. Un commencement qui porte dans son sein le germe de la disparition rapide, une fois les conditions primitives disparues. Le traité de Trianon a, pour ainsi dire, répété l'histoire, en créant un nouveau Partium, lui aussi une création essentiellement politique, dont la naissance ne fut nullement le résultat de conditions historiques, géographiques, économiques et ethniques du territoire en question.

ZOLTÁN I. TÓTH

DOCUMENTS

MARX ET SZEMERE

Le Département des manuscrits de la Bibliothèque de l'université de Budapest possède neuf lettres de Charles Marx, en anglais. Elles ont été écrites en 1859 et 1860. Contraint de fuir en 1849, après la victoire de la réaction allemande, réfugié d'abord à Paris, dont l'asyle lui fut interdit par le nouveau président de l'État, qui devint plus tard l'empereur Napoléon III, Marx vivait à Londres. Malgré la situation difficile et les charges de famille qui pesaient sur lui, il ne cessa de continuer ses recherches scientifiques avec une inébranlable fidélité à ses principes. Entre temps, il écrivait encore des articles de caractère politique, surtout pour le New York Tribune. Cependant Barthélemy Szemere, ancien président du conseil indépendant hongrois en 1849, se trouvait à Paris. Certains passages des ouvrages de Marx et du « Journal de l'exil » de Szemere témoignent de leurs relations, sur lesquelles, ainsi que sur une collaboration concernant certaines tendances politiques, ces lettres jettent une lumière plus précise encore. Il en est de même de l'attitude et de l'intérêt que Marx montra à la cause de la liberté et à l'action de l'émigration hongroise.

Deux de ces lettres seulement portent la signature de Marx; à la fin des autres nous lisons le nom de A. Williams. Il y a cependant une foule de preuves, formelles et matérielles, démontrant qu'elles sont bien de Marx.

Il y a d'abord le fait que la signature des lettres est partout identique et est de l'écriture de Marx. Puis « Williams » écrit qu'il habite 9 Grafton Terrace, Londres; c'est l'adresse de Marx. Dans un certain passage, « Williams » dit qu'Engels est son meilleur ami et « La critique de l'économie politique », son propre ouvrage. Dans un autre passage encore il parle de l'attaque dirigée contre lui par le professeur Charles Vogt, par la voie de la presse, et c'est bien Marx qui eut une polémique avec Vogt. Il mentionne

aussi les articles qu'il fait paraître dans la New York Tribune. Quelque part « Williams » exprime même les regrets de « Mrs. Marx » qui, lors de la visite de l'homme d'État hongrois à Londres, n'a pu faire sa connaissance. Outre celles-ci, nous pourrions citer encore d'autres preuves matérielles, étant donné que les lettres se complètent et qu'il s'agit des mêmes questions.

Dans ses lettres envoyées à Paris, Marx employait le nom de « Williams » pour ne pas éveiller l'attention de la censure française. Les deux lettres, signées de son propre nom, sont datées de l'époque de la visite de Szemere en Angleterre. Ce fait est aisé à constater en partie d'après les écrits de Marx, en partie d'après ceux de Szemere. Ces deux lettres, Szemere les reçut donc à Londres, tandis que le reste lui parvint à Paris.

Dans son Journal, Szemere mentionne en quelques mots qu'au mois d'août 1859, à la recherche de quelque marché anglais pour son vin hongrois, il rencontra à Londres « Marx, le célèbre écrivain et exilé allemand ». Il raconte brièvement la carrière de Marx, ajoutant ce que celui-ci lui a dit lui-même. Après avoir lu un des ouvrages de Marx, Kossuth le pria de venir le voir. Marx lui répondit qu'il serait très heureux, si lui, Kossuth, venait le voir. Mais celui-ci ne vint pas. Une autre nouvelle: le diplomate anglais David Urquhart aurait fait publier les lettres que Kossuth lui avait adressées (ce diplomate était turcophile et un des plus grands adversaires de l'impérialisme tzariste et il entretenait avec Kossuth des relations datant de l'époque où celui-ci se trouvait en Turquie). Marx pouvait bien tenir la nouvelle de première main, Urquhart appartenant au petit cercle de ses intimes en Angleterre. Urquhart était en lutte perpétuelle avec Palmerston, ministre des affaires étrangères en 1849. Il l'accusait de servir les Russes et voyait dans cette accusation la raison de la politique russophile de ce ministre en Europe Orientale. Marx voyait de la monomanie dans le fait qu'il s'occupait uniquement de ce problème, tout en luttant, lui aussi, contre Palmerston et le tzarisme. Il le soutenait donc, jusqu'à écrire dans son journal.

L'antipathie de Szemere pour Kossuth datait de loin; elle remontait à la dernière période de la lutte pour l'indépendance où les rivalités personnelles étaient devenues exceptionnellement âpres. Après la défaite, lorsque tout le monde se posait la même question : qui est responsable? Szemere découvrit de grands défauts non seulement chez Görgey, mais encore chez Kossuth. Il le tenait pour inconstant et s'opposait à toute activité de sa part dans l'émigration. Et il y voyait une nouvelle raison en constatant que ce même Kossuth qui, en 1853, tendait encore la main aux révolutionnaires Mazzini et Ledru-Rollin, la tendait en 1859 à l'empereur de la contre-révolution.

Kossuth voulait rétablir la liberté, l'indépendance hongroises. C'est pourquoi il cherchait des chances et de l'aide. C'est pourquoi

il parlait à tous, Anglais ou Français, révolutionnaires ou ministres, la langue qui leur était propre. C'est la raison qui l'amena à s'occuper des préparatifs de guerre de Napoléon III et de Cavour luttant pour l'unité de l'Italie contre l'Autriche en 1859. C'est quand il n'y eut plus aucun espoir d'aide révolutionnaire qu'il essaya de la politique impériale.

Marx resta cependant inébranlablement jusqu'à la fin dans la ligne de la révolution. Il n'était pas influencé par des souvenirs personnels, comme Szemere. Au temps de la guerre pour l'indépendance, son journal, la Neue Rheinische Zeitung, parlait des Hongrois et de Kossuth comme des héros de l'Europe. Plus tard, il est opposé à Kossuth et condamne ses relations avec la réaction française. D'après lui, il n'est pas permis d'allier la cause de la liberté nationale à celle de la réaction, même s'il devait en résulter des profits momentanés. De telles alliances s'opposaient à l'évolution historique.

Ces neuf lettres témoignent non seulement du fait que Szemere et Marx se sont rendu compte de la faute commise par Kossuth, mais encore qu'ils se mirent, pour nous servir de l'expression de Marx, « à faire cause commune » pour contre-balancer cette politique.

*

La première lettre déjà nous éclaire sur les mesures à prendre au cours de cette action commune (26. IX. 1859). C'est une réponse de Marx à Szemere, où il annonce qu'il a envoyé deux articles au New York Times pour réagir contre une déclaration anonyme de P. (probablement Pulszky, partisan de Kossuth). Il dit aussi avoir demandé au rédacteur de les publier en tout cas. Cependant les grands journaux de Londres n'étaient pas d'humeur à attaquer Kossuth. Pour le journal d'Urquhart par contre, il rédigea un texte lui-même (dans la Free Press). Puisque la Free Press a des lecteurs partout, même en Allemagne, il espère provoquer un large écho. La seconde lettre nous apprend que les prédictions de Marx se sont aussi accomplies et qu'il a envoyé un exemplaire de son article à Szemere.

Dans son Journal, Szemere note cet envoi sans mentionner de nom. Il va même jusqu'à y transcrire le texte même. L'article raconte tout au long comment Kossuth rencontra Napoléon III, de quelle manière il renia l'idéal républicain et son passé révolutionnaire en acceptant l'appui de l'empereur.

Considérant que, dans ses notes de juillet, Szemere a publié presque les mêmes informations et que, dans sa seconde lettre, Marx le prie (en août) « de vouloir bien continuer à lui en fournir » sur Kossuth, il semble très probable que c'est Szemere qui, lors de sa visite à Londres, a fourni ces données en août. La déclaration de Marx qu'il a voulu dans le texte détourner

l'attention de ceux qui auraient peut-être tâché de chercher les sources de ses données, confirme notre supposition.

Szemere soutenait et informait donc Marx dans la campagne, menée par celui-ci contre la réaction et ceux qui combinaient la cause de la liberté avec celle de la réaction. Dans sa quatrième lettre, au commencement de 1860, Marx prie Szemere de lui faire connaître « l'état véritable » de la Hongrie. Dans la lettre suivante, il écrit qu'il veut répondre aux attaques du professeur Vogt, et comme celui-ci s'en remet à Kossuth et à Klapka, comme à des amis, il devra également parler de ceux-ci et demande en conséquence de nouveaux renseignements.

Dans l'arrière-plan de l'affaire Vogt, nous voyons encore les problèmes des complications politiques de l'année 1859.

Au cours de la lutte qu'elle menait pour l'indépendance et la liberté italiennes, la bourgeoisie italienne reconnut qu'elle n'était pas assez forte par elle-même. C'est ce qui l'amena à tendre la main au roi sarde du Piémont qui voulait, lui, unir toute l'Italie sous son sceptre. Mais comme le Piémont n'y suffisait pas non plus, l'homme d'État ingénieux du petit royaume, le comte de Cavour conclut une alliance avec Napoléon III. Au cours de l'été de 1858, il fut stipulé qu'en échange de la Savoie et de Nice l'empereur leur prêterait le secours de ses armes contre l'Autriche.

La guerre au lieu de la révolution, un secours extérieur au lieu de l'action du peuple : ce coup d'échec rencontra bien de l'opposition parmi les partisans de la révolution et cela surtout lorsqu'on sut que Napoléon III essayait par des traités secrets d'amener la Russie à intervenir également. Mazzini se hâta de déclarer que toute l'entreprise servait les intérêts de l'impérialisme français et russe. Toutefois, la décision ne fut pas facile à prendre, les partisans de la révolution étant également opposés à ce que l'Autriche régnât en Italie.

Il y en avait aussi qui affirmaient que les Allemands devaient soutenir le mouvement italien, puisque qui aide l'Autriche, aide la contre-révolution.

D'autres préconisaient de nouveau l'idée que l'Autriche étant plus faible, les Prussiens réussiraient plus facilement à créer l'unité de l'Allemagne sous leur propre conduite. Les intérêts allemands et italiens étaient communs; si Napoléon veut donc libérer l'Italie, que les Allemands ne l'en empêchent pas, mais qu'ils s'emparent au nord du Schleswig-Holstein. C'était aussi la politique préconisée par le professeur Vogt.

Cependant Marx et Engels considéraient la chose d'un tout autre point de vue. Ils luttaient contre le bonapartisme et le tzarisme, ils devaient donc aussi lutter contre l'alliance des deux. Derrière la guerre de 1859, Marx apercevait un coup de main unissant Russes et Français. Il attaqua Vogt, puis (selon les données de Charles Blind) l'accusa d'être au service de Napoléon,

ce qui n'était pas facile à prouver.[1] *La discussion fut animée. Marx répondit par un livre écrit avec une grande vigueur polémique.*[2]

*

Quelles sont les traces de la collaboration de Szemere dans ce livre et quel est le point de vue de Marx dans la question hongroise?

Tout au commencement Marx mentionne que Szemere voulait le dissuader de s'occuper des écrits insignifiants de Vogt. Plus loin, il critique longuement les transformations politiques de Kossuth, usant aussi des données de l'article susmentionné du Free Press. Selon toute probalité, ce que Marx écrit en appendice sur Kossuth, provient aussi de Szemere. Il publie la conversation d'un député anglais radical avec Kossuth en 1854. Kossuth y déclarait que si l'Autriche revenait à la base constitutionnelle (ce qu'il ne pouvait croire), il ne s'opposerait pas à un accommodement, vu « que celui-ci empêcherait la Russie de trouver des partisans en Hongrie ». Kossuth sait donc aussi — ajoute Marx — que la Russie des tzars est le danger principal pour la Hongrie. Le texte entier du politicien anglais, son nom (W. Sanford), sa lettre à Cobden et les lignes ajoutées par Cobden à Szemere, tout cela se retrouve dans le journal de ce dernier. C'est lui qui a pu transmettre cette indication à Marx. Et c'est encore de lui que peuvent venir certaines données particulières de l'appendice de Herr Vogt que Marx n'a pas pu contrôler.[3]

En ce qui concerne la question danubienne, Marx attaque Vogt, parce que celui-ci, favorisant l'alliance réactionnaire, voulait livrer la Hongrie et ses voisins à l'impérialisme des tzars. Marx accuse Vogt d'appuyer le plan d'un immense empire panslave comprenant la Bohême, la Hongrie, les principautés roumaines et même l'Autriche. Et ce serait la ruine des Hongrois.

*

[1] La quittance de Vogt fut retrouvée aux Tuileries seulement au temps de la Commune en 1871. Cf. Otto Rühle, *Karl Marx. Leben und Werk*. Dresden, 1928, p. 257.

[2] *Herr Vogt*. Londres, 1860.

[3] P. ex. que ce n'est pas Kossuth qui a détruit le féodalisme en Hongrie, l'abolition des redevances ayant été proposée par le député du comitat Szabolcs, Bónis, celle des charges publiques par Szemere en 1848. La critique de Marx a d'ailleurs été provoquée par l'attitude de Kossuth à un moment donné ; par conséquent, on ne peut considérer cette déclaration comme l'opinion définitive de Marx sur l'activité entière du grand homme d'État hongrois. Au temps de la réaction, Marx cherchait à faire une distinction aussi nette que possible entre sa conviction politique et toute autre interprétation de la démocratie. Il se gardait avec un soin tout particulier d'admettre les opinions qui, sans être identiques à la sienne, présentaient une certaine affinité avec elle.

Les lettres témoignent de la sympathie de Marx pour la cause de la liberté hongroise et son estime pour Szemere. Son amabilité allait même jusqu'à l'aider dans sa recherche d'un éditeur pour son livre et d'un marché pour son vin. Marx écrit relativement peu sur lui-même. Au cours de l'été de 1860, il rappelle à Szemere son adresse de Londres, afin que celui-ci n'oublie pas de venir le voir. Il est probable qu'ils se sont rencontrés encore — une fois Marx lui présenta un ouvrage d'Engels — mais nous ne savons pas quand. Alors, comme on l'apprend par les lettres, Marx et plus tard sa femme étaient tombés malades, ce qui l'empêcha d'aller voir l'homme d'État hongrois. Marx lui envoya par lettre l'adresse d'Engels. Szemere a aussi noté sa rencontre avec Engels.

Ici les lettres s'interrompent. Le Journal d'ailleurs touche à sa fin. C'est aux recherches postérieures à mieux éclairer les contacts hongrois de Marx. *D. Kosáry*

* * *

LETTRES DE MARX A SZEMERE

I

London, Sept. 26, '59

My dear Franck,

In reply to your letter d. d. Sept. 23 I beg to state :

1. On the arrival at London of the N. Y. T.[1] containing P's[2] declaration, which to sign with his name he had not dared, I sent the N. Y. T. two letters with a full statement of the case. Simultaneously, I addressed a *private note* to the Editor in which I insisted upon the necessity of exposing the manœuvres and intrigues of the wide-mouthed charlatan. *We shall, by and by, ascertain, whether or not my letters were published by the N. Y. T.*

As to the great London Daily Papers, it is quite out of the question to induce them to give publicity to a full exposure of K.[3] The statement in the first instance would imply a *libel case*, which to stand the editors are, or at least affect to be, afraid of, considering the difficulty to prove such charges of bribery, and to summon the witnesses before a British tribunal. In the second instance, K. is too unmitigated a humbug to not share the secret sympathies of the venal London press-gang. I have, however, put down a summary for the "*Free Press*" (the Urquhartite paper which appears on the last Wed-

[1] *New York Times.*

[2] François Pulszky, partisan de Kossuth, pendant la révolution de 1848 envoyé de Hongrie à Londres.

[3] Louis Kossuth.

nesday of every month). I have authorised them, if they think it necessary, "to dress the salad" in their own style, and I think myself warranted in supposing that the "thing" is to come out *this very week*. In that case I shall forward you a copy. Although circulated among a very exclusive public, the "*Free Press*" finds its way to all the cabinets and capitals of Europe. It is well known at Constantinople. Besides, the statement having once appeared in the *Free Press*, some London correspondents, connected with the German press, and more or less influenced by me, will find it easier to transplant the thing to the Teutonic soil.

I enclose Asboth's declaration from the N. Y. T. The ... now given to K's proceedings is, that that "illustrious" patriot attempted only to prevent "a premature *rising* in H." and that the clever "statesman" altogether succeeded in this "difficult" task.

Some time ago, Urquhart had his correspondence with K. (which I alluded to as you will recollect) translated in Italian, and copiously distributed throughout Italy.

2. *In regard to the wine-affair*, I became informed, soon after your departure from London, that my brother-in-law was not to return to Amsterdam before October. I have, therefore, *not yet* written to him on the business.

For England I have till now vacillated between two men, both of whom, though in different ways, appear fit for undertaking the task. The one is a German, without capital, but very energetical, speculative, and industrious. The other is an Englishman who deals in French and German wines, a "respectable" merchant, although no large one. At all events, he has contrived to get on with his wine-business and to rise, in the short period of 6—7 years, from very small beginnings to comparative affluency. The former candidate would have been exclusively given to the business in question; the latter has the advantage of greater means, a settled concern, and established connexions. If, as will be decided in a few days, the German is, for the present, not yet ready to enter on the affair (and I have reason to think so), I shall make a conditional offer to the Englishman. You will then be informed of his conditions and may decide yourself.

Yours truly

A. Williams

P. S. At this moment I receive your second letter. I think it is already answered by the preceding lines.

27. Sep. The proof-sheet of the "thing" in the *Free Press* has been forwarded to me.

II

London, 8 October, 1859

My dear Franck,

I have received your last letter, in which you appear to suppose that, as yet, nothing has been done in the affair K. Now, this is altogether a mistake.

1. On Thursday (Sept. 29), I sent you a copy of the *London Free Press* d. d. 28 Sept., containing a statement headed: "*Particulars on K's Transactions with L. N.*"[1] On the very day of its issue that number of the *F. P.* was forwarded to *all* the newspaper offices of London. The *Times* published its article in K's favour only *after* having made sure from the *F. P.*, that K. is as venal a fellow as the *Times* writers. For the case of the number of the *F. P.*, sent to you, having been intercepted by the French Post-Office, I enclose the article above said in this letter.

2. The statement of the *F. P.* has been reprinted in English, Scotch and Irish provincial papers. A literal translation of it has, by friends of mine, been inserted in the "Augsburger Allgemeine Zeitung" and the Bremer "Weserzeitung". Another German translation is said to have appeared in the Berlin "Nationalzeitung".

3. Simultaneously with your letter, I received to-day the *New York Tribune d. d. September 24* which, under the title „*K.* and *L. N.*", brings an elaborate article of mine, filling two and a half columns, and put forward in a prominent place of the paper. The *Tribune* having always had a *faible* for K., and P. being its London correspondent, this publication is a real success, the more so, since P. is nominally denounced in the article, and the apologetical passages of his own letter to the *New Y. T.* are ridiculed. There exist at least some hundred smaller American papers, published in the English language, which receive their *mot d'ordre* from the *Tribune*, and, consequently, will reprint that article. The German American press, from New York to San Francisco, will, by this time, have translated the article into the Teutonic vernacular.

Moreover, it should not be forgotten that New York is the centre of the Hungarian emigration in America.

If you be unable to get the *Tribune* d. d. Sept. 24, I shall send you the article *on the condition of yours remitting it*, since I possess no other copy and stand in need if it should be replied to by P.

4. K's letter to Mac Adam, on which the *Times* leader remarks, has been generally ridiculed by the London papers, so much to that K. induced that same Mac Adam to declare in

[1] Louis Napoléon.

the same papers that the letter was a *private* etter and not meant for publication. As a specimen of the manner in which K's letter was handled, I enclose a leader from the London *Daily Telegraph.*

5. I you can forward me any further particulars on K's proclamations and intrigues in Hungary, they will be very welcome, and are sure to find their way into the Press.

6. My stationer was unable to get the *Times*'s copies you ask for. Generally, some days after their issue, London Daily papers are difficult of procuring.

7. The remark on *Perczel*[1] in the *F.P.* article is based on a public declaration of his. I thought first to allude to it, in order to thraw confusion into the ranks of K's partisans as to the source from which the information proceeds.

8. From the note enclosed, you will see that the English merchant on further consideration, declines entering upon the wine-affair. The German, I spoke of, has returned to the Continent. Thus I see no prospect of pushing on this affair in England.

As to my brother-in-law, I have written to him, but not yet received his answer.

Yours truly

Williams

III

London, 12 Jan. 1860

My dear Sir,

Thanks for the point you have in my affair. This letter has been delayed, because I had entered into negotiations, on behalf of your publication, with a publisher who, having put me off from day to day, withdrew at last.

Bentley is not your man. Try once with John Murray. In writing to those fellows, never forget to sign as ancient Minister. This is something with those flunkeys.

Yours truly

A. W.

Would you be so kind to inform me, in your next letter, of the real state of things in Hungary ?

[1] Maurice Perczel, général des „honvéds" en 1848, un des chefs des émigrés hongrois.

IV

31 Jan. 1860
9, Grafton Terrace, Maitland park,
Haverstock Hill, London.

My dear Sir,

I conclude from your silence, that you have taken offence at my last letter, but, I dear say, without any sufficient raison. You will not deny, that by your own letter, the last but one, *you* did release me from the promise I had made to you. On the other hand, you may any day write to Berlin and ascertain from Mr. Duncker, the publisher, that he has called upon me not any longer to delay the sending of the Mscpt due to him. Lastly, my proposal of Mr. Kavannagh was, of course, meant serve *you*, not *me*, and I proposed it only as a *pis-aller*.

Meanwhile, I took care to have a notice of your pamphlet (or rather of its impending appearance) inserted in the *Weser-Zeitung* by a friend of mine. So soon as your pamphlet has come to my hands, I shall feel happy to give a large article on the same in the *New York Tribune*. Kossuth has tried by another letter to McAdam, at Glasgow, to attract public attention in England. This time his effort has proveda complete failure.

There is one affair, in which I require information on your part, and think myself justified to ask it from you.

Prof. Vogt (the tool of James Fazy at Genf, who is intimately connected, as Vogt is, with Klapka[1] and Kossuth) has published a pamphlet on his suit with the A. A. Zeitung. This pamphlet contains the most absurd calumnies against myself, so that I cannot but *reply* to the scandalous libel, though I regret the time take applied to so mean a subject. Well. He now contends that he received the money for his propaganda from revolutionary Hungarians, and, half and half, insinuates, that the money came *directly* from Hungary. How incredible, since Kossuth himself could get none from that sources. Can you inform me somewhat exactly about Klapkas circumstances at the time before the outbreak of the Italian war? Since I shall be forced, in the pamphlet I intend writing, to speak of Kossuth et Co somewhat largely, you will oblige me by adding what new points you have found out regarding his recent transactions. Has he, out of the 3 millions, spent any part for paying or for arming a Hungarian Corps? (I mean apart from the money given to military and civil dignitaries.)

The time becomes very critical, and, I hope, no misunderstanding shall prevent our common action. Yours truly

A. W.

[1] Georges Klapka, général des „honvéds" en 1848. Lors de la crise de 1859, il prit part aux pourparlers politiques comme confident de Kossuth.

V

4 April, 1860
Grafton Terrace, Maitland park,
Haverstock Hill, London.

My dear Sir,

I have *not yet* received your pamphlet. (Mr.) Engels is my *best* friend and, consequently, will do everything to prove useful to you . . . Stoffregen, I do *not* know him, but was . . . Manchester by different merchants th . . . a person lacking *tact*, intrusive etc. Still in some lower layers of the Lancashire society, he . . . way possibly, sell your wines as well as anybody else.

You will oblige me by sending me by *next post* the address of General Perczel. I want an explication on his part. Which are your relations with P.?

Les choses marchent.

Yours truly
A. Williams

VI

2 June 1860

My dear Sir,

My protracted silence was owed to two circumstances. On my return from Manchester I was overwhelmed with business. Afterward, I fell sick. I am still on the medical treatment and little apt for writing.

As to your affair with Mr. Engels, the delay was caused by a second sudden departure for Germany having become necessary on his part. On his return for Manchester he passed through London and told me that he would immediately settle the little bill. He regretted not having been able to prove you more useful, but had not thought of charging you with the expenses incurred by the sending both of the wines.

I have read your book with much pleasure and profit. I concur in the main views you take of the conditions necessary for the restoration of Hungary, but I dissent for the apology passed on Bonaparte and Palmerston. The latter has in 1848—49, betrayed Hungary, as well, as Italy. He had before acted in the same way in regard to Poland: he, afterwards treated in the same way Circassia. He is still, what he was since 1829 — a *Russian* agent, bound to the Petersburg cabinet by ties it is not in his power to cut through. Russia, of course, wants the destruction of the Austrian Empire, but what she not wants is the formation of the constituent elements of that empire into independent and selfsustaining states. A true reconstruction of Hungary would even more stand in the way of Russian Eastern diplomacy than tottering, vacillating and

frightened Austria.[1] I should have wished, in your own interest, and that of your country that you had not reprinted the memorial to Palmerston, not spoken of the true interest of Russia, and avoided even eluding to the dismemberment of Turkey. As it is, you have estranged exactly that portion of English politicians which was most willing to do you justice, and was least influenced by Kossuth's sycophants. (Kossuth has in the latter times given out — through his agents — and even succeeded to force the opinion into some weekly papers, that you were intriguing against him because he was a Republican, in principle at least, while you belonged to the "Constitutional and Aristocratic party".)

You excuse the liberty I have taken in frankly stating the points on which I cannot but dissent from you. The interest I take in your writings and your doings will, I hope, serve as a sufficient excuse. When will you come again over to London?

Yours truly

A. Williams

A Propos. Perczel answered me in a letter in which he *acknowledges the truth* of the somewhat excentric compliments I showered upon him, but at the same time very politely de-

[1] L'opinion de Marx sur les relations de l'impérialisme tzariste et de a Hongrie historique est exposée en détail dans son livre intitulé *Herr Vogt* (1860). Vogt, faisant appel au droit des nationalités, y est accusé par Marx de n'avoir l'intention de délivrer les peuples danubiens de l'un des oppresseurs, l'Autriche, que pour les mettre à la merci de l'autre oppresseur, l'Empire panslave qui s'étendait de la Bohême aux Balkans et qui serait dirigé par les milieux réactionnaires de la Russie tzariste. Marx proteste énergiquement contre l'idée d'abuser de telle façon de la liberté nationale. Il déclare que Vogt, au titre du soi-disant droit de libre disposition, met en danger les Roumains et „lässt die Ungarn durch russische Herrschaft im Slawentum untergehen" (p. 80). Il indique dans le même passage qu'après 1849, sans la Hongrie, l'Autriche était incapable de conserver son pouvoir, appuyée seulement par les autres nationalités. „Ganz anders mit Russland, — poursuit-il — ob es direct oder indirect in Ungarn herrsche. Die stammverwandten und die Religionsverwandten Elemente zusammengerechnet, verfügt Russland sofort über die nicht magyarische Majorität der Bevölkerung. Die magyarische Race erliegt sofort den stammverwandten Slawen und Religionsverwandten Walachen. Russische Herrschaft in Ungarn ist daher gleichbedeutend mit Untergang der ungarischen Nationalität, d. i. des an die Herrschaft der Magyaren historisch gebundenen Ungarns." (p. 80.) Ces lignes de Marx éclairent l'état du développement social et politique de l'époque.

clines giving the explanations asked for. His letter seems written in a rather melancholic, melodramatic, and depressed mood of mind.

As a curiosity I may still tell you that a Professor at the University of Moscow has held, during the past winter, a lecture on the first part of the "criticism of political economy" published by myself.

VII

London, 21 August, 1860

My dear Sir,

I was most agreeably surprised on receiving the few lines you were so friendly to address to me.

My own silence is easily accounted for. For a long time after the arrival of your last letter, I was labouring under the most heavy and distressing liver-complaint, a complaint which almost disables you from writing. Later on, I was told by some acquaintance of mine that you sejourned at London, so that I was not sure whether my letter addressed to Paris was likely to find you.

Great events, as you justly remark, have come to pass, but of all things the most dangerous, that, in my opinion, could happen to Europe, would be a war between the *legitimate counter-revolution* seated at Warsaw, and the *illegitimate counter-revolution* seated at the Tuileries. Still we must the situation take as it is, and make the best of it. If Garibaldi, whose real intentions I have ascertained from private letters communicated to me, has momentaneously been forced to strike his own flag, I hope that in the coming spring the occasion will offer of separating once for all the cause of nationalities from the cause of French counter-revolution.

I have one thing to ask of you. Kossuth has in the latter times worked hard to reconquer his lost influence in the United States. I intend baffling his manœuvres and would therefore feel much obliged, if you would communicate to me, *so soon as possible*, and as *circumstancially as possible* the late adventures of that mock-hero. He has been (or is) at Paris : what was he doing there? He has been at Turin : what was he about? Perhaps, you could also add some curiously grotesque details of his first appearance in Italy, during the war of 1859.

With the events before us, it is of the highest importance, that on the one hand the good understanding between the German party of liberty and the Hungarians should be raised above every doubt — and I shall soon have the occasion of speaking (not by word of mouth, but by print) to Germany on

this point ; that on the other hand Kossuth, the would-be representative of the Hungarian nation, should be disavowed on both sides.

Here at London I still live, and shall continue to live, in my old house, 9, Grafton Terrace, Maitland Park, Haverstock Hill. If you visit again London, I hope you will not again forget my address. Mrs. Marx, moreover, was very disappointed in waiting the occasion of making the personal acquaintance of a man whose great intellectual powers she has already become familiarised with by his writings.

Yours truly
A. Williams

VIII

21 Nov.

My dear Szemere,

Mrs. Marx having fallen very seriously sick *(Nervenfieber)*, I was precluded from seeing you on Sunday and visiting you on one of the following days. Mr. Borkheim has told me that he saw you on Sunday last.

The article in the *Augsburg Gazette* alluding to you, has been written by Dr. Biscamp, one of my friends, and living in my immediate neighbourhood.

With the best compliments of Mrs. Marx and myself.

Yours truly
K. Marx

The *Courrier du Dimanche* of Nov. 18 publishes a letter d. d. "*Vienna, 13 Nov. 1860*" — which is written altogether in the sense your public declaration.

IX

22 Nov. 1860

My dear Szemere,

My best thanks for your friendly letter and the Kossuth—Cobden-Memorandum which I forgot mentioning in my last.

The state of Mrs. Marx has not yet improved. Engels, whom you must consider as my *alter ego* and who's the author of the pamphlet "Po and Rhein" I gave you on a former occasion, lives *N. 6, Shorncliffe Grave, Oxford Road, Manchester.*

The *Courrier du Dimanche* I receive from time to time by a friend at Paris. Is that Ganesco not a Wallachian? At all events his name does not point to a French origin.

With my best compliments.

Yours truly
K. Marx



Mathias Bél

Gravure sur cuivre d'André et Joseph Schmurer
Au fond la ville de Pozsony (Bratislava)

« NOTITIA HUNGARIAE NOVAE HISTORICO-GEOGRAPHICA ». 1746

LA VIE ET L'ŒUVRE DE MATHIAS BÉL

Il y a juste de deux cents ans qu'a paru la Notitia Hungariae novae historico-geografica, chef-d'œuvre de Mathias Bél, un des plus grands polygraphes et géographes du XVIIIe siècle. Cet ouvrage d'une importance capitale, représente une si grande valeur pour la géographie universelle et plus particulièrement hongroise que la postérité ne peut oublier de le commémorer.

Né en 1684 à Očova, petit village en Slovaquie, Mathias Bél était fils d'un père slovaque et d'une mère hongroise, de sorte qu'il avait deux langues maternelles : le slovaque et le hongrois. Il commença ses études dans les petites villes du voisinage, il alla ensuite à Bratislava (en ce temps nommé Pozsony, capitale de la Hongrie) pour y faire ses humanités. C'est là qu'il fit sa première année de philosophie. A Bratislava, il étudia l'allemand. A l'âge de vingt ans, il partit pour Halle, afin de s'y consacrer pendant trois ans à l'étude du grec, de l'hébreu, de la théologie et de l'histoire ecclésiastique. Une maladie, contractée en 1707, l'obligea à retourner en Hongrie; c'est ainsi qu'il s'établit à Banská Bystrica (en hongrois Besztercebánya) et y enseigna durant sept ans. D'abord co-recteur du collège à côté de Pilarik, et pasteur protestant de la ville, il fut, après la mort du recteur, nommé à sa place. En 1714, il fut élu recteur du gymnase luthérien de Pozsony. Il resta cinq années à la tête de cette école, après quoi il devint le chef de l'église luthérienne de la ville et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort.

Si quelqu'un peut être considéré comme le précurseur d'une science, c'est bien Mathias Bél en géographie et en ethnographie moderne. Il n'y avait guère de branches scientifiques qu'il n'eût cultivées. A la manière des ouvrages de sciences politiques de l'époque, il donne dans sa Notitia la description historique et géographique du bassin carpathique, étudié par comitats. Il parcourut durant des années tout le pays, recueillant des documents

et copiant des chartes. Les données une fois réunies, il présentait des requêtes au Conseil de lieutenance, à la Chancellerie et même à la cour royale pour obtenir le droit d'éditer. Il est regrettable que du grand ouvrage projeté en plusieurs tomes il n'ait été publié que cinq volumes contenant la description de 13 comitats septentrionaux. La suite de l'ouvrage est restée en manuscrit et sa matière extrêmement précieuse, hélas, n'a pas été éditée jusqu'à nos jours.

Mais la Notitia, prise en elle même, ne donne pas une idée adéquate de l'œuvre de Bél. Son biographe, Louis Haan, remarque avec justesse[1] *: « Son activité était tellement variée qu'on le tenait pour le premier savant de la Hongrie du XVIII*e *siècle. Il rédigea non seulement des ouvrages historiques et géographiques, mais encore linguistiques, littéraires, médicaux et théologiques. Il a composé avec la même facilité en latin, en hongrois, en allemand et en slovaque. Ses principaux ouvrages parurent en latin. Il publia en hongrois l'ouvrage théologique de Freilingshausen et Le Jardinet du paradis d'Arndt, en allemand ses prières et sa Ungarische Sprachweise, en slovaque le livre d'Arndt du véritable christianisme et Le Jardinet du paradis et, en 1772, la Bible. »*

*Sa vie et son activité sont caractéristiques du sort d'un savant de la région danubienne au XVIII*e *siècle, où alors la question de nationalité n'était point du tout aussi envenimée qu'aujourd'hui. D'origine slovaque, Bél a également cultivé les sciences slovaques et hongroises, et c'est ce qui explique que l'historiographie slovaque et l'historiographie hongroise le considèrent également comme le leur.*

Les problèmes qu'il pose dans son œuvre sont modernes. Dans son Tractatus de re rustica Hungarorum resté en manuscrit, il jette les fondements de l'ethnographie descriptive hongroise. Le premier volume de la Notitia, ceux de l'histoire des colonisations, plus particulièrement ses constatations consignées dans le chapitre consacré aux Hongrois du Csallóköz[2] *sont encore actuelles de nos jours. Géographe, ethnographe et historien à la fois, il approfondit les problèmes spéciaux qui se posent par suite de la coexistence des nations voisines ou bien des territoires de peuplement mixte. La précision de ses documents suscite, même aujourd'hui, notre admiration. En examinant comment une certaine continuité concernant la population se conserve à travers les siècles dans différents endroits, la précision*

[1] L. Haan, *Bél Mátyás*. Budapest (Akadémiai értekezések a történeti tudományok köréből, no. VIII).

[2] Le Csallóköz (en slovaque Veľký Žitný Ostrov), c'est-à-dire la grande île du Danube entre Bratislava et Komárom (1746·21 km², en 1920 108.799 habitants dont 89·8 p. c. étaient des Hongrois) a été adjugé par le traité de Trianon (1920) à la Tchécoslovaquie.

de ses documents mérite, même de nos jours, notre entière approbation. La description du Csallóköz surtout mérite notre attention; il analyse comment les établissements de ces territoires, entourés d'eau et de marécages, ont pu conserver leur caractère ethnique ancestral même après 150 ans d'occupation turque, alors que dans les autres régions du pays la continuité des colonies hongroises s'est perdue dans beaucoup d'endroits.

Dans la suite, nous publierons le chapitre souvent cité du premier volume de la N o t i t i a, qui est un miroir des conceptions de Mathias Bél.

Georges Györffy

*

La « Notitia » sur les Hongrois du Csallóköz

« En ce qui concerne les Hongrois, on aurait de la peine, surtout le territoire où ils se sont établis, de trouver des hommes plus purs ou d'une morale plus élevée que nos compatriotes.[1] Quand je les qualifie de purs, je pense à cette race ancienne qui, décimée par tant de défaites, toujours complétée par des éléments étrangers, s'est, pour ainsi dire, transformée. Elle a cependant survécu dans nos îles et elle a conservé son caractère sinon dans sa pureté originale, du moins dans un état si ancestral que celui qui a vu un habitant du Csallóköz, peut se vanter d'avoir vu le Hongrois par excellence. C'est que cette contrée, entourée de grandes masses d'eau et n'ayant que peu de passages franchissables, n'était guère accessible aux ennemis vagabonds. Et, quoiqu'il arrivât que des troupes de maraudeurs pénétrassent dans l'intérieur de l'île, les habitants, avertis du danger, avaient encore le temps de se réfugier dans les cachettes couvertes de bois des îlots. C'est pourquoi on ne trouve nulle part tant de documents et de monuments que chez nos insulaires. Certains font remonter leur noblesse, appuyée de documents authentiques, jusqu'au temps lointain de saint Étienne, quoiqu'ils soient pauvres et qu'ils mènent une vie inférieure à celle de leurs illustres ancêtres.

Ces gens sont trapus, d'une taille plutôt petite que grande, — ils ont les yeux bleus, le visage brun foncé. Leur force ne connaît presque pas de bornes, de sorte qu'ils sont faits pour les travaux agricoles. Ils ne se mêlent pas aux autres et vivent en bonne entente. Cependant quand ils ont subi quelque injustice, ils cachent leur ressentiment jusqu'à ce que l'occasion de se venger se présente. Les uns cherchent cette occasion, tandis que les autres l'attendent. Cette année, il nous est

[1] C'est-à-dire les habitants de la région du Csallóköz (= en slov. Veľký Žitný Ostrov).

encore arrivé quelque chose d'extraordinaire. Deux compères, l'un plus âgé et plus riche en expérience, l'autre plus jeune et homographe du Thraso de Térence — se trouvaient par hasard dans le même cabaret pour se distraire un peu. Thraso y alla l'épée au fourreau, selon la coutume des nobles hongrois, tandis que l'autre était sans armes. Ils avaient à peine commencé à s'amuser que Thraso tire son épée, la brandit et injurie copieusement son compère. Le vieux admonesta notre homme, le somma de cesser. Quoi, — dit Thraso — me prendrais-tu donc pour une vieille femme lâche? Si tu es un homme, tu te mesureras avec moi! L'autre cherche à le calmer, l'exhorte comme son proche parent à reprendre son sang-froid. Peine perdue: Thraso devient plus violent et va jusqu'à frapper son compagnon du plat de son sabre. Davus cependant se contient encore et prie Thraso d'entendre raison. Ce fut en vain; l'autre continua à l'accabler de coups et d'injures. Finalement, il provoqua le vieillard en duel, le menaçant de toutes les horreurs, s'il ne se hâtait de revenir armé. Alors Davus court chez lui, prend son épée et, à son retour, prie l'autre de renoncer à son projet. Nouveau refus, nouvelles injures; Thraso se met à bourrer de coups le dos du vieillard, arguant qu'il ne savait se décider à rien qui fût digne d'un homme. Davus alors tire son épée, et d'un seul coup trancha la tête à Thraso. De cet incident on peut tirer des conclusions concernant le tempérament des insulaires. Naturellement, s'ils ne sont pas en train de faire la noce, ils sont d'humeur sérieuse, tandis que lorsqu'ils ont bu, ils sont gais, mais aussi prompts à chercher querelle, s'il n'y a personne dont ils respectent l'autorité.

On dirait qu'ils sont nés pour l'agriculture, vu la précision avec laquelle ils labourent la terre qui leur échoit en partage. Ils s'attachent à cette noble occupation et tantôt surveillent leurs pâtres, tantôt jettent un coup d'œil sur leurs laboureurs, travaillant selon la saison, enfin ils veillent à ce que rien ne se perde de leurs biens. A Pozsony[1], il y a un dicton, d'après lequel c'est une occupation malpropre que l'agriculture. Si, sur tout le territoire de la Hongrie, moins de gens avaient cru à la vérité de ce proverbe, il y aurait moins de fainéants, moins de prodigues et de débauchés, qui parlent avec mépris de leur ancienne petite terre. (Elle est devenue l'occupation des petites gens dans l'île. Ceux qui y vivent encore, les gens instruits et les nobles, se distinguent par leur vêtement magnifique.) C'est que d'une part ils sont bien logés, d'autre part ils imitent à qui mieux mieux l'élégance des étrangers. Il est vrai qu'ils mettent du goût à régler la mode de leur propre nation sur

[1] Aujourd'hui Bratislava.

celle des étrangers. Il y a des choses que le Hongrois loue et imite, mais que même l'Allemand ne peut mépriser, s'il n'est pas de caractère hautain. Vivant ainsi d'une part parmi les Allemands,[1] d'autre part parmi les Hongrois leurs compatriotes, ils prennent grand soin de ne pas provoquer la désapprobation soit d'un côté, soit de l'autre.

Le trait de caractère qui est avant tout louable chez les nobles de notre contrée, c'est l'amour des sciences. Beaucoup se sont voués passionnément aux sciences, après les guerres civiles, intérieures et étrangères. Plusieurs d'entre eux commencent à fonder des bibliothèques. Que ces hommes soient constants dans leur entreprise et qu'ils induisent d'autres à les imiter, et les Muses et Apollon lui-même protégeront gracieusement la contrée de Pozsony. Je ne veux pas énumérer toutes leurs vertus. Il est notoire que, lors de la funeste campagne de 1663, 6000 insurgés se sont rassemblés à Párkány.[2] Et ils auraient aussi remporté la victoire, si les généraux n'avaient pas pris tant de précautions, bonnes à abaisser le moral des combattants et si, plus tard, la guerre n'avait pas été conduite avec une si grande ardeur et si peu de précautions, ce qui devait mener à une grande défaite des habitants de cette contrée... Remarquons que, lorsqu'ils perdent de telles batailles, les plus nobles s'occupent à chasser.

Ils ne parlent que le hongrois, et même un hongrois très châtié sans tenir compte des influences allemandes et slovaques. Mais ce qui est plus admirable encore, c'est que le langage des paysans est plus pur que ne l'est celui des seigneurs, plus distingué aussi, et c'est parce qu'ils ne connaissent pas les mots latins que les nobles aiment, et souvent mal à propos, à mêler à leur conversation. C'est que nous sommes tombés dans la même faute, où les Allemands sont tombés depuis peu : ils croient, de même que les nôtres croient devoir parsemer leurs discours de mots latins, devoir parsemer les leurs de mots français ou ne pas s'être exprimés assez joliment. La valeur de la langue hongroise réside non seulement dans la richesse de son vocabulaire, mais encore dans sa clarté, sa force pour ainsi dire innée, qui fait que ce que nous pensons dans notre âme, peut être exprimé avec une force débordante et une gentillesse évidente, sans qu'un seul son étranger y soit mêlé. C'est justement ce que Marce Galéote a admiré à son époque.[3] Nous

[1] Autour de Bratislava (Pozsony), à l'ouest du Csallóköz, on trouve déjà des établissements allemands.

[2] En 1663—64, les Turcs entreprirent une de leurs plus grandes campagnes contre la Hongrie du nord ; Párkány = en slovaque Parkan.

[3] Dans son ouvrage sur le roi Mathias Corvin, écrit à la fin du XVe siècle : *De egregie, sapienter et jocose dictis et factis S. Regis Mathiae* cap. XVII.

croyons devoir citer le passage en question : «Les Hongrois, seigneurs ou paysans, emploient le même vocabulaire et parlent sans différence aucune : le même mot se prononce partout avec la même intonation et le même accent. Pour ne citer que l'Italie, je dirai que la différence est si grande que bourgeois ou paysan ou même Calabrien ou Etrurien ont de la peine à s'entendre. Par contre, la manière de parler des Hongrois est uniforme ou ne montre que peu de différence, de sorte que les bourgeois du centre entendent aussi bien une poésie écrite en hongrois, que ceux des frontières. » Voilà ce qu'écrit Galéote. Je me rappelle avec plaisir un certain Cornelius se permettant une fois une gorgée de vin. Après un long discours d'inauguration, il n'aurait bu qu'après avoir souhaité tout le bonheur possible au Roi, aux Ordres, et presque à tout le genre humain. J'admirais ses tournures de phrases, ses formules et sa rhétorique et les expressions rares dans les discours mêmes des hommes les plus distingués. Un autre lui répond avec non moins d'à-propos, ajoutant encore des gentillesses par lesquelles il dépasse même l'orateur précédent. Et ces deux orateurs, il faut le dire, n'étaient que des guardians de chevaux. C'est à ce point que ni l'esprit ni la facilité du discours ne font défaut à cette nation et ne manquent même pas à ceux qui ont vieilli à la campagne, au milieu des bestiaux » *(Notitia*, t. I, pp. 48—50).

*

« Les nobles vivant entre eux défendent leurs privilèges de toutes leurs forces, bien que beaucoup d'entre eux soient obligés, à cause de leur misère, de battre le blé, de faucher et de labourer. J'ose affirmer cependant que je ne connais de noblesse plus ancienne de celle du Csallóköz. J'en connais qui ont reçu leurs privilèges de saint Étienne, bien qu'à present ils vivent dans la misère » (T. II, p. 220).

*

« Les citoyens de Pozsony furent jadis des Hongrois pur sang. Aujourd'hui, après tant de pertes, ils ont déjà accueilli des Allemands et des Slovaques, mais ceux-ci ne sont pas nombreux. Ils exercent des métiers variés, les uns s'occupant d'agriculture, les autres de commerce, d'autres encore de l'un et de l'autre, afin d'augmenter leurs biens. Cependant ils gardent tous les particularités de leur nation et les Hongrois plus encore que tous les autres. Nous voyons aussi très souvent les Allemands et les Slovaques adopter les coutumes hongroises. Les Hongrois cultivent surtout la belle vertu de l'hospitalité, que les Allemands, gens plus avides de gain, pratiquent à un bien moindre degré » (*Ibid.*, p. 229).

COMPTES RENDUS CRITIQUES

État et Nation

Jules Szekfű : *État et Nation.* Paris-Budapest, 1945. Les Presses Universitaire de France, 8°, 345 p. + 3 ct. géogr. et 16 tbl. (Bibliothèque de la Revue d'Histoire Comparée, n° IV).

L'ouvrage de M. Jules Szekfű témoigne d'une impartialité telle que le lecteur se sent comme transporté dans un lointain avenir, à une époque où les passions déchaînées aujourd'hui par les problèmes nationaux seront déjà apaisées et où l'humanité vivra dans une ambiance inconnue de nos jours.

Trois longues études composent le livre, trois esquisses de l'histoire des nationalités qui ont vécu au sein de l'État hongrois. Questions de détail de l'histoire hongroise, ces études semblent offrir encore moins d'intérêt du point de vue européen. Mais l'historien étant ainsi à même de suivre de très près les événements, projette sur eux une lumière vive et pénétrante. Sa plume élégante s'empare des faits et son style léger transporte avec aisance la riche substance des concepts dans les grandes relations de l'histoire de l'Europe et jusqu'aux perspectives de l'évolution humaine.

Les trois études de M. Szekfű ont paru séparément en 1926, 1942 et 1943. C'est dire que ses idées ne sont pas le résidu de gémissements attardés poussés après la guerre, mais les résultats d'une conception historique formée de longue date. La première étude traite du rôle joué par la langue hongroise en tant que langue d'État, et insiste tout particulièrement sur les efforts déployés à ce sujet depuis la fin du XVIIIe siècle et sur la réaction des minorités *(Le hongrois, langue d'État).* La seconde : *Essai d'une histoire des nationalités en Hongrie.* La troisième retrace l'évolution du sentiment national chez la minorité saxonne de Transylvanie, suivant le témoignage de leur historiographie *(L'historiographie des Saxons de Transylvanie).* L'idée dominante des trois études réside dans la conclusion de recherches nombreuses et extrêmement poussées : le sentiment « national » serait un élément immuable de la société hu-

maine, mais sous une forme et en un sens différents de la « conscience nationale » qui se manifeste aujourd'hui. C'est en vain qu'on chercherait les traces du sentiment national moderne dans la mentalité de l'homme historique. L'idée que se fait de la nation notre époque de même que les conceptions des âges passés ne sont que les étapes d'une longue évolution. Aucune d'elles ne saurait prétendre à l'éternité. La « nation », telle que nous la concevons aujourd'hui, n'est plus l'obligation morale absolue qu'elle était jadis, aussi ne saurions-nous juger du passé d'après le présent, de même que l'avenir ne saurait juger de nous à la mesure de l'heure.

Devant cette effrayante relativité, l'homme formé par ces dernières dizaines d'années et qui réagit douloureusement contre toute atteinte portée à son sentiment ou à ses intérêts nationaux, demeure interdit, consterné. Il fallait être téméraire pour parler ainsi jusqu'à présent. Mais à l'heure qu'il est, au terme d'une catastrophe mondiale, la constatation objective de cette relativité réconforte et encourage ; elle ouvre la voie à de nouvelles solutions. La nation, telle qu'elle se présentait jusqu'ici à nos yeux, était devenue un danger, une souffrance perpétuelle pour l'humanité. Tout ce qu'elle renfermait de joie même, de bonne volonté et d'énergie, avait entraîné la société, partout dans le monde, vers un égoïsme implacable et des objectifs inhumains. Il n'en avait pas toujours été ainsi, bien que la nation, sous une forme ou sous une autre, ait toujours existé. Ce qu'il y avait de commun, d'éternel, de propice, de fertile au tréfonds des changements historiques, c'était la nation soumise au service de l'humain. Toute autre substance et toute autre forme n'étaient que des égarements. Et voici comment s'exprime l'idée dominante des études de M. Szekfű dans la langue plus sèche de la sociologie : la « nation » n'est pas un idéal éternel, une substance spirituelle qui régnerait inexorablement sur une société qui lui est soumise. Non seulement il n'y a pas d'idéals coërcitifs ; mais, en réalité, la nation elle-même n'existe pas, pas plus que la société n'existe au sens substantiel du mot. Il n'existe que des hommes et des relations entre hommes. Ce sont les méthodes intimes de la vie en commun, du contact de la société, de l'expression, de la collaboration qui ont réuni les hommes en nations. Et ce n'est que par le temps qui court que d'aucuns se sont avisés de délimiter la nation, de lui imposer un cadre précis et rationnel, de lui substituer en quelque sorte l'État (nation-État). Une nation vivant substantiellement, ayant sa fin en elle-même et mue par un orgueil inflexible, a pris la place des méthodes qui coordonnaient la vie des hommes et servaient d'intermédiaires entre les profondeurs de celle-ci.

*

Entre les trois études de M. Szekfű, celle qui retrace l'histoire des nationalités en Hongrie se distingue par la profondeur de son contenu. L'étude soulève dès le début un problème tout à fait particulier dans l'évolution des nations européennes : comment se comporte une société formée dans un milieu à demi-nomade et qui ne fait que d'arriver sur le sol européen — entendez : le peuple hongrois — envers les nationalités qu'il trouve sur son territoire ou qui viendront s'y établir plus tard? Les « États » de la société nomade se souciaient peu — dit M. Szekfű — de l'unité raciale et linguistique ; ce qu'ils appelaient ainsi n'était que la coalition de tribus souvent très hétérogènes. En Occident, par contre, la société était composée de petits groupes autonomes intimement unis. Les Hongrois arrivant à la fin du IXe siècle dans leur demeure actuelle, assuraient à ceux de leurs alliés qui s'établissaient avec eux une autonomie de genre occidental. Les rares établissements slaves qu'ils trouvèrent dispersés sur leur nouveau territoire furent bientôt absorbés, de même que les éléments de certains peuples alliés, Petchénègues, Coumans et autres, dont les mœurs identiques à celles des Hongrois avaient facilité l'assimilation ; d'autres minorités, par contre, conservèrent leur autonomie jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il en fut ainsi pour les colons postérieurement établis, les Roumains, par exemple, qui, venus en foule et établis sur un territoire contigu ou dans une ville bénéficièrent d'un organisme autonome et purent conserver librement leur langue et leurs coutumes.

Un désintéressement et une tolérance extrêmes dans la question des nationalités : voilà ce qui caractérise non seulement le moyen âge, mais encore une grande partie de l'âge moderne : Szekfű affirme que cette modération est un trait de caractère fondamental de l'État hongrois, le résultat de la synthèse des antécédents orientaux et des influences occidentales. Le ton sur lequel les écrivains occidentaux parlaient dès le moyen âge des peuples étrangers est certainement beaucoup plus haineux que celui des chroniqueurs magyars. Les sources hongroises ne montrent aucune trace d'hostilité contre les minorités. Il est vrai que le chiffre de leur population s'élevait à peine à 20 p. c. de la population totale à la fin du moyen âge.

Cette manière souple et pacifique de traiter les nationalités n'a cessé d'être un trait fondamental de la politique hongroise jusqu'aux temps modernes. Mais les proportions énormes des derniers établissements des minorités nationales ont donné à la question une importance et une délicatesse qu'elle ne connaît pas en Occident ; tout dernièrement, le problème prit une tournure aiguë.

L'époque seigneuriale fait naître en Hongrie une classe noble bien plus nombreuse qu'en Occident. Cette noblesse ad-

mettait dans ses rangs de vastes couches sociales et leur conférait, sans distinction de nationalité, tous les droits dont elle jouissait elle-même, favorisant ainsi la magyarisation de la classe dirigeante non hongroise et l'effacement des autonomies ; la classe des serfs se forme à peu près de la même façon, sans distinction entre Magyars et non-Magyars.

La conquête turque qui s'empara pour plus d'un siècle et demi des deux tiers du territoire hongrois eut pour conséquence l'établissement en masse de nationalités non hongroises, Roumains, Ruthènes, Serbes et Allemands, qui prirent la place de la population hongroise, décimée au cours des hostilités.

Au XVIIIe siècle, les Allemands viennent en masse s'établir en colonies réorganisées, sur les territoires repris aux Turcs. Mais ils ne viennent pas de la même partie de l'Allemagne et, dans un grand nombre de communes, nous en trouvons qui sont originaires des provinces allemandes les plus diverses. Aussi leur dialecte si caractéristique ne se développa-t-il qu'en Hongrie. Bien que le gouvernement impérial, désireux d'affaiblir les Hongrois, prêtât une aide fort efficace à ces colonies allemandes (leur accordant des exemptions, des faveurs, des bénéfices, une autonomie très large et, dans la plupart des cas, le privilège de ne pas être soumis à l'autorité d'un seigneur terrien), il ne réussit point à les placer sous l'égide d'une organisation unie et autonome. Seule la société homogène des Saxons établis au moyen âge en Transylvanie et dans le comitat de Szepes conservèrent vis-à-vis des Roumains et des Magyars une certaine autonomie sociale et culturelle.

*

Mais depuis la fin du XVIIIe siècle, dans l'Europe carpathique comme partout ailleurs, l'évolution générale tend vers la « nation-État », suivant l'exemple français. C'est à ce moment que les recherches détaillées de la seconde étude de M. Szekfű, *Le hongrois, langue d'État* viennent compléter les grandes lignes de la première.

Le XVIIIe siècle ne connaissait pas encore le problème des nationalités au sens moderne du mot. Les rationalistes français considéraient la nation comme une forme administrative de la société — mais souhaitaient, pour des raisons culturelles, que l'enseignement eût lieu dans la langue maternelle. Ainsi, en Hongrie, tandis que Joseph II, partisan extrémiste des théories rationnelles, voulait imposer l'emploi de la seule langue allemande à l'administration d'un empire qui en parlait une dizaine, les écrivains hongrois contemporains multipliaient leurs efforts pour répandre la culture de la langue hongroise et assurer à celle-ci la primauté dans la littérature comme dans l'enseignement. Selon leur conception, la civilisation reste la

condition fondamentale de l'existence de la nation. Ce n'est que plus tard que l'amour inoffensif qu'ils vouaient à leur langue nationale tournera en passion destructive.

Jusqu'alors, en Hongrie comme en Pologne, la suprématie de la langue latine à l'école et dans l'administration avait été beaucoup plus générale qu'elle ne le fut en Occident. L'usage des langues occidentales était de même fort répandu, dans les classes érudites de la société.

En somme, les philosophes rationalistes cherchaient les dépositaires de l'idée de nation dans les classes dirigeantes et intellectuelles. Et c'est au contact de leur philosophie que se déclencha une évolution brusque et inattendue parmi les peuples de l'Europe orientale.

M. Szekfü considère toujours les idées et les couches sociales qui les professent. La « nation », en tant qu'idée civilisatrice, était le produit des classes intellectuelles. Aussi pose-t-il la question : comment les classes intellectuelles se conduisirent-elles dans la vallée du Danube, dans ce pays où l'idée nationale devait connaître une évolution si funeste?

Les conquêtes de la Révolution tendaient déjà à leur prêter un caractère français, quoique sous la devise, encore, de propagation de la civilisation. Certains écrivains rationalistes hongrois s'imaginèrent alors qu'il suffisait de simples mesures administratives pour magyariser tout le peuple. Voilà comment un intellectualisme superficiel menace, dans cette partie de l'Europe, de pousser la société aux pires excès.

Le courant romantique approfondit la conception de la nation, il lui confère un caractère historique et raffermit ainsi le sentiment national. Mais ce courant n'est qu'une nouvelle impulsion qui agrandit le rôle des couches intellectuelles.

Ces couches deviennent bientôt les dépositaires du pouvoir politique ; les principales fonctions intellectuelles sur lesquelles repose la vie de la nation, de l'administration jusqu'aux organisations économiques, tombent l'une après l'autre entre leurs mains. L'intellectualisme veut l'unité politique et l'assimilation par l'État de tout ce que le mot « nation » contient d'ancestral. La nation devient dès lors une notion politique, remplaçant la notion culturelle de jadis.

L'une après l'autre, les minorités de la Hongrie mettent au jour diverses théories sur leur ancien état historique et se rallient à l'idée de « nation-État » des peuples voisins : Tchèques, Russes, Roumains et Serbes. Mais leurs couches intellectuelles viennent à peine de se former et l'influence des nouveaux idéals se révèle encore plus outrancière chez eux que chez les Hongrois, en raison du caractère superficiel de leurs organismes.

Partout, la civilisation prend une tournure nouvelle dont l'importance ne saurait être sous-estimée. Et de même que les Hongrois avaient emprunté à l'Occident l'amour profond de la civilisation, source de l'idée de nation, c'est en Hongrie que les nationalités font connaissance avec les nouveaux idéals occidentaux, et non sur le sol des peuples orthodoxes voisins. Mais le désir d'obtenir un territoire autonome grâce au démembrement de la Hongrie historique apparaît dès l'abord.

Une fois de plus, la politique hongroise fait preuve de modération, ses dirigeants commandent halte, au risque même de perdre leur popularité. Et nul doute que, sans la pression antimagyare exercée par le gouvernement de Vienne sur les nationalités, la politique minoritaire hongroise n'eût été encore plus modérée. Mais en 1848, au moment précis où la Hongrie se trouvait aux prises avec l'Autriche, l'appui secret, puis ouvert de Vienne avait poussé les nationalités à la rébellion armée. Et c'est ainsi que les voisins qui, depuis des siècles, vivaient paisiblement côte à côte avec les Hongrois, devinrent inopinément ses ennemis les plus acharnés.

Il est certain que sans l'intervention de l'Autriche et des nations voisines, un accord pacifique aurait pu être conclu entre les nationalités du bassin carpathique. C'est ce que prouvent les statuts de 1849 et 1868 sur les nationalités, mais ces ordonnances furent malheureusement mal exécutées. Comme par le passé, la politique hongroise continue de se régler sur la conception française de la nation, elle fait siennes les théories de Michelet, de Fustel de Coulanges et de Renan, qui affirment que ce sont les institutions intimes qui, grâce au « plébiscite quotidien » de chacun, transforment les hommes en nation. La nation reste donc le cadre des méthodes sociales intimes, au lieu de devenir une question de statistique des langues et de pouvoir politique, subordonnés tous deux à la contrainte d'une idée abstraite. En Hongrie, les pouvoirs publics ne cessent de traiter la question des nationalités avec une modération inconnue dans certains États occidentaux (il suffit de rappeler l'oppression des minorités polonaises par l'État prussien). S'il arrivait quand même qu'une certaine excitation se manifestât parmi les nationalités, elle était due avant tout à des ordonnances maladroites ou à des vexations sans importance. Jamais atteinte ne fut portée à la vie culturelle des nationalités, et leurs organismes économiques jouissaient d'une liberté absolue. L'État hongrois ne connaissait pas les procédés brutaux des Prussiens, les méthodes spoliatrices. Mais les classes intellectuelles hongroises commirent une faute grave : aveuglées par la magyarisation rapide des villes et par l'assimilation de vastes couches intellectuelles des minorités, elles méconnurent la portée de la question minoritaire. Leur présomption caractérise bien l'évo-

lution moderne, les vues indépendantes, l'étourdissement de certaines classes sous le signe de la perfection présumée de la « nation-État ».

En vérité, la conception moderne tendait à considérer la nation comme une sorte d'être social inexterminable. Il avait suffi de supprimer le critère de la langue parmi les connexités plus profondes de la civilisation (dont la langue ne serait plus qu'un moyen d'expression et de communication) pour rapprocher l'idée de la « nation-État » de celle de l'unité physique des hommes. Dès lors, il ne restait plus qu'un pas à faire pour fonder la nation sur l'unité raciale et en éliminer l'idée de tout humanisme.

Cette théorie ne pouvait avoir de racines dans le peuple hongrois, son passé s'y opposait catégoriquement. Il fallait une influence extérieure, l'opportunisme brutal de la politique pangermaniste, pour qu'elle vînt s'implanter dans l'esprit des minorités allemandes.

*

Les résultats obtenus par Szekfű dans l'analyse de *L'historiographie saxonne de Transylvanie* sont vraiment sensationnels à cet égard. L'opinion publique évoquait toujours, quand il était question des Saxons de Transylvanie, l'intensité du sentiment national qui, dès le moyen âge, les unissait à la mère-patrie et le particularisme conscient dont témoignaient leurs organismes vis-à-vis des peuples environnants et à l'encontre de l'État hongrois. Or, il apparaît que rien ne démontre avec autant d'éloquence la relativité politique et sociale de l'idée de nation que les textes des historiographes saxons. Ces historiens s'étonnaient déjà que, tout au long du moyen âge, les Saxons n'eussent eu aucune historiographie, alors que les Hongrois soi-disant beaucoup moins civilisés et moins imbus du sentiment national, avaient fondé la leur peu après leur établissement. A l'époque où les premières inscriptions saxonnes voient le jour, ce n'est pas le bloc saxon qui intéresse les auteurs, mais des données locales de peu d'importance ou les événements en Hongrie. Aux XVIe et XVIIe siècles, leurs écrivains considèrent l'histoire des Saxons comme une partie de l'histoire de la Hongrie, ou, plus tard, à l'époque de la principauté autonome, de celle de la Transylvanie. Ce n'est qu'en connexion avec la Réformation qu'un certain esprit unitaire se manifeste parmi eux, mais seulement sur le terrain spirituel, et non sur le terrain national. L'organisme religieux de Luther, créé à l'instar des institutions allemandes, est le premier à éveiller chez les Saxons l'esprit de solidarité avec la mère-patrie. Cette solidarité se développe ensuite sur les bases de la culture, de la religion et de la codification des droits coutumiers, accom-

pagnée naturellement du sentiment transylvain, et favorisée par la déférence réciproque des Saxons et des Hongrois. L'autonomie de la Transylvanie a beau prendre fin, l'intérêt des historiens ne se tourne toujours pas vers le germanisme, mais vers la monarchie des Habsbourg.

Pourtant l'organisme urbain des Saxons était déjà développé à cette époque, et leurs classes intellectuelles avaient conquis un rôle prépondérant dans sa direction. Mais ce n'est que la littérature allemande du siècle des lumières qui présente les Saxons comme un membre primitif du germanisme, comme une sorte de peuple-modèle remplissant une mission civilisatrice dans de lointains pays. Et ce n'est qu'au milieu du XXe siècle que naît l'idée de l'existence éternelle, immuable de la nation, qui devait rallier de tous temps les Saxons à la mère-patrie, en dépit des luttes continuelles les opposant aux Hongrois « malveillants ». Depuis l'annexion de la Transylvanie au royaume roumain, à la fin de la Grande Guerre, l'historiographie saxonne montre moins de raideur dans son attitude et commence à faire preuve dans les phases ondoyantes de son évolution d'une plus grande sévérité envers elle-même. Mais l'influence du Troisième Reich, la phraséologie du « Volkstum » et du « Blut und Boden » vient s'incruster dans leur esprit et éveiller en eux le désir de réunion avec la mère-patrie au sein de l'unité raciale.

Or, c'est précisément la littérature saxonne qui, depuis des générations, infligeait les blessures les plus cruelles au sentiment national magyar et, tout dernièrement encore, proclamait brutalement la doctrine de la « suprématie raciale allemande » sur les Hongrois. L'objectivité presque surhumaine de M. Szekfű, qui avait combattu ces idées jadis au péril de sa vie, trouve son expression la plus parfaite dans cette étude. Non seulement la haine et l'ironie lui sont étrangères, mais il observe les hommes et les événements avec une sage compréhension. La critique subtile des sources est bientôt suivie d'une caractérisation individuelle et sociale des historiens saxons, pour l'œuvre desquels l'homme et le savant éprouvent la même considération. Les formations miniatures de la société saxonne et l'organisme intérieur de leurs petites villes sont retracés du même ton plein de bienveillance et de considération.

La plume de l'écrivain ne fait pas revivre seulement les personnages anciens, elle ranime aussi les idées des temps passés, avec toutes leurs nuances et leur influence de jadis. Sa plus grande qualité comme écrivain et comme savant est l'art exceptionnel avec lequel il sait évoquer devant le lecteur moderne, esprit étranger, la mentalité, l'âme même des temps anciens.

*

Il semble que, dans ces études, il témoigne d'un intérêt encore plus profond qu'auparavant pour l'interdépendance des idées et des structures sociales. Il ne dit pas encore sa pensée, savoir que les idées sont les émanations spirituelles de l'usine de la société. C'est encore de l'extérieur que les idées viennent s'élever au-dessus de la société, pour agir sur elle et pour subir à leur tour son influence. La littérature et la philosophie jouent encore un rôle trop indépendant — selon la conception de Szekfű — dans l'évolution de l'idée de nation.

Sa tâche n'était point, dans ces études, de rechercher les lois fondamentales selon lesquelles les idées naissent et prennent forme. Ces idées étaient arrivées toutes prêtes de l'Occident dans le bassin carpathique.

Mais s'il réussit à rendre sensible la relativité historique du sentiment national, c'est qu'il ne s'occupe non seulement de la succession des idées, mais encore de leur genèse sociale, du moins dans la société hongroise. C'est sous l'aspect d'un organisme social que l'on conçoit le mieux la contrainte intérieure qui fait changer les idées.

M. Szekfű découvre des connexités particulièrement intenses entre le sentiment national et la stratification de l'intellectualisme. Voici le point où il faudrait approfondir, établir sur une base commune le parallèle entre le sort tragique de l'idée nationale et le sort non moins tragique de l'idée religieuse, souligné par M. Szekfű à plusieurs reprises. Jadis, au XVIe et au XVIIe siècle, la religion était le cadre des méthodes intellectuelles et culturelles, à l'exemple de la nation d'aujourd'hui. Elle renfermait tout ce qui était abstrait et ne tenait nul compte de l'expérimental, méthode tout intellectuelle, depuis l'école, la presse et l'administration jusqu'aux abstractions de la vie économique et du commerce. Toutes ces méthodes étaient encore, dans le domaine idéal, autant de missions au service de Dieu. Or, aujourd'hui, les couches intellectuelles, à la suite d'une longue évolution, demandent la séparation d'avec l'Église. Les différents métiers, incorporés dans chaque formation de la société féodale, ne se stratifient pas encore, comme aujourd'hui, dans le cadre plus large de l'État. Mais, ils n'appartiennent plus qu'idéalement au cercle de la « religion », en réalité chaque métier possède ses méthodes qui lui sont propres et qu'il applique d'une façon indépendante. C'est leur intellectualisme qui rompt l'unité religieuse du moyen âge. Et c'est leur lutte qui continue sous l'aspect des nouvelles religions, leur combat pour les intérêts corporatifs de l'enseignement, de l'imprimerie, de l'administration ou des institutions économiques. Une tentative de régler la question a lieu après des luttes sanglantes. Elle trouve son aspect le plus génial en

France, dans l'édit de Nantes. Suivant un système graduel, plus les formations corporatives, ainsi les villes, ont d'autorité et de juridiction, c'est-à-dire plus leur appareil intellectuel est complet, plus l'exercice de la religion y est libre, y compris l'école, la presse, la vie économique et, bien entendu, l'administration. Les corporations de moindre importance qui se groupent dans les cadres des grandes formations bénéficient également d'une certaine liberté dans le choix de leur religion, quoique celle-ci soit plus restreinte, leur responsabilité intellectuelle étant elle-même plus limitée. Les couches sociales exclues du cercle de l'intellectualisme s'adaptent aux règlements religieux des corporations de degré supérieur.

On se demande si cette façon de régler la question n'eût pas été préférable, du point de vue de la religion elle-même, à la liberté moderne, mécanisée des cultes, autrement dit l'indifférence religieuse. Le système de responsabilité intellectuelle progressive eût établi des relations durables avec la vie spirituelle des groupes inférieurs de la société et du même coup avec leur éducation intellectuelle.

Mais la tension croissante des couches intellectuelles devait finir par pulvériser, selon les lois de la physique, les murs de séparation élevés entre les formations corporatives et réaliser par la force l'unité de l'État, tout en s'étendant elle-même aux dimensions de ce qui sera la future classe bourgeoise.

L'idée de nation se substitue donc à la religion, en tant que cadre des méthodes intellectuelles. Elle réunit encore, au commencement, les méthodes culturelles, parmi lesquelles elle range, comme par le passé, l'administration, l'enseignement, la littérature et l'économie. Mais cet intellectualisme a déjà des racines beaucoup moins profondes, sa pensée fait abstraction du labeur, du travail expérimental dont elle est née au moyen âge. Elle se sent indépendante et considère ses méthodes comme les seules salutaires pour toutes les couches de la société. L'État qui n'était jadis que la forme suprême de l'administration sociale, devient l'organe nécessairement égoïste du pouvoir intellectuel. L'amour intégral de la culture, ancien critère de l'idée de nation, se voit relayé par un principe mécanisé, plus conforme aux idées autoritaires de l'intellectualisme : l'identité de langage. Supprimer tout mur de séparation, tout système, toute diversité dans les recoins desquels la langue, la civilisation, l'administration, l'enseignement ou les institutions économiques des minorités pourraient se recéler : telles sont les fins de cet intellectualisme.

Mais il est très peu d'États en Europe où l'on ne parle qu'une seule langue, et s'il s'en trouvait un, c'est que, dans presque chaque cas, une partie de sa population serait bloquée au

delà des frontières et constituerait ainsi la minorité d'un État étranger. Aussitôt, au sein de cette minorité nationale, un intellectualisme moderne, expansif, particulier se développe, qui aspire à une nation-État autonome et indivise. Des commotions affreuses, des catastrophes mondiales résultent de ce fait. L'idée de nation, dépassant les principes déjà mécanisés de l'identité de langage, secoue les derniers traits culturels et adopte la conception de l'identité raciale. N'eût-il pas mieux valu, au lieu de tous ces concepts purement rationnels, purement intellectuels, demeurer sur la base de l'histoire? L'évolution européenne fournit maints exemples qui prouvent que la question des nationalités peut être résolue pacifiquement, à condition de se conformer à la structure de la société. Les résultats obtenus à cet égard sur la frontière franco-allemande, des côtes de la Hollande à la chaîne des Alpes, sont pleinement concluants. Rappelons seulement l'exemple de l'Alsace, ce territoire de langue mixte, composé jusqu'aux temps les plus modernes, telle une mosaïque, de petites formations corporatives et municipales. Du point de vue constitutionnel, l'Alsace demeure longtemps une annexe de l'Empire allemand ; mais, quant à sa civilisation, les petites formations se règlent librement sur les corporations allemandes ou sur celles, également voisines, de la France. Cette liberté se retrouve également dans l'administration : alors qu'en tel endroit on appliquait les lois allemandes, en tel autre endroit, les lois françaises étaient en vigueur, et personne ne s'étonnait de cette différenciation. Dans la vie économique, il n'y a pas plus de contrainte que dans l'administration : les limites douanières, les règlements industriels et commerciaux rattachaient librement les petites formations à l'un ou à l'autre des pays voisins. Souvent même, il arrivait que la même formation se réglait culturellement sur les lois françaises, et économiquement ou administrativement sur les lois allemandes. Pourquoi ces mécanismes compliqués n'auraient-ils pu être maintenus jusqu'à nos jours et pourquoi, dans les zones dangereuses de l'Europe, de nouveaux mécanismes ne pourraient-ils être institués — alors qu'un appareil intellectuel aussi remarquable, en comparaison des moyens primitifs des anciens, se trouve à notre disposition ?

La paix dans le bassin danubien valait bien qu'on tentât l'expérience.

Mais voici que la stratification intellectuelle se mécanise, en raison surtout de l'industrialisation de l'enseignement. La nation-État se transforme en un monstre social qui tend à se dilater de plus en plus. La seule issue semble bien être celle que Szekfű indique mélancoliquement : le dépérissement du sentiment national, à l'exemple de l'indifférence religieuse qui, seule, sut mettre fin aux guerres de religion.

A moins que l'on ne puisse rentrer, après la tragédie des conceptions nationalistes, dans la voie de l'évolution historique.

Des tâches énormes attendent la science historique sur ce terrain. L'ouvrage de M. Szekfű touche à toute une série de problèmes qui ne sauraient être résolus qu'au prix de recherches objectives de la plus grande envergure. Il faudra retourner au début du moyen âge, pénétrer dans la structure des couches les plus basses de la société pour voir clairement les problèmes dont dépend, en Europe, la formation de la nation. On pourra observer les procédés qui ont contribué à transformer la société européenne en nations appelées à remplir des tâches sociales et culturelles plus graves que celles qui ont été assignées à n'importe quelle autre civilisation humaine. Et l'on découvrira les procédés qui empêchèrent jadis la dégénérescence prématurée de la nation. Mais pour cela, il faudra croire, plus fort que nous ne l'avons fait jusqu'ici, à la valeur positive de la matière historique et à son utilité pratique. D'immenses instituts de recherches, érigés à l'exemple des instituts de sciences naturelles, doivent permettre aux chercheurs de mettre en œuvre la matière expérimentale de l'histoire relativement aux problèmes les plus graves de nos temps.

Telles sont les pensées que nous suggère l'ouvrage de M. Szekfű. L'objectivité de son art projette une vive lumière sur les destinées futures de l'humanité. Puisse-t-il éveiller des pensées, des projets, une confiance analogues dans le cercle plus large des lecteurs de la région danubienne!

Étienne Hajnal

Histoire de la Transylvanie

Ştefan Pascu : *Istoria Transilvaniei*. Blaj, 1944, Lumina, 8°, 384 p.

L'auteur attribue à son livre une importance d'initiation, et il a raison en ce sens que c'est le premier essai, de la part des Roumains, d'une synthèse du passé de la Transylvanie. Comme nous l'apprenons dans l'avant-propos, le premier libellé de ce livre a été commandé par le ministère roumain de la propagande comme réponse à une brochure de la propagande italienne qui réfutait les droits historiques des Roumains sur la Transylvanie. La variante augmentée que nous avons sous les yeux porte aussi le caractère original de la polémique.

Dans la préface, l'auteur explique sa conception géopolitique. D'après cette conception, la Transylvanie domine à la façon d'une citadelle la plaine qui s'étend à ses pieds et qui forme un triangle limité par la Tisza, le Danube et le Dniester et que la Transylvanie enferme pour en faire une unité naturelle. Comme il est bien connu, cette conception géographique n'est qu'une variante de la conception hongroise, qui considère le territoire fermé par le demi-cercle des Carpathes comme une unité politique et dont la Transylvanie fait partie. Ce ne peut être notre tâche ici de discuter les arguments géographiques des deux thèses opposées ; toutefois, en ce qui concerne les répercussiens historiques et politiques de la question nous devons constater que de quelque manière que nous considérions la Transylvanie, soit comme faisant partie organiquement du triangle tracé par les trois cours d'eau, soit comme appartenant au bassin carpathique, il n'en reste pas moins que des Roumains et des Hongrois vivent ensemble sur son territoire. La conception juste de la question transylvaine doit donc prendre en considération que la Transylvanie est la patrie commune des deux peuples et que l'historiographie doit s'accommoder de cette réalité. Si l'auteur avait fait sien ce seul point de vue acceptable, son ouvrage pourrait être véritablement l'histoire de la Transylvanie. Mais il identifie l'histoire de la Transylvanie avec celle du peuple roumain, il s'occupe à peine du passé des deux autres peuples, des Hongrois et des Saxons et ainsi il donne beaucoup moins que son titre ne promet.

Il faut voir en premier lieu la cause de cette lacune dans le point de vue partial de l'auteur qui consiste à ne pas prendre en considération les recherches hongroises, anciennes ou nouvelles, concernant la Transylvanie. Nous pouvons suivre les conséquences regrettables du principe « Hungarica non leguntur » à travers tout le livre, mais elles se manifestent surtout dans la partie concernant le moyen âge. Nous devons considérer la conception de la continuité dacoroumaine, en nous basant aussi sur la science roumaine, comme ayant été dépassée.[1] « Des traces archéologiques, épigraphiques et toponymiques (en Transylvanie) démontrent la continuité d'une vieille population d'origine latine qui n'est autre que la descendance des Dacoromains, c. à-d. les Roumains. » (p. 33.) Par cette phrase qui manque de clarté, l'auteur n'a pas voulu dire apparemment que la vieille population de la Transylvanie était d'origine latine, mais que du

[1] D'après Al. Rosetti, avant la séparation des dialectes (daco-roumains et macédo-roumains) le centre de la langue roumaine se trouvait dans la région baignée par la Morava et ses affluents (*Geschichte der rumänischen Sprache*. Bucarest, 1943. p. 47).

mélange de la vieille population dace et des colons romains est né un nouveau peuple parlant latin, les Roumains qui vivent en Transylvanie depuis la conquête romaine (l'an 105 de notre ère). Mais M. Pascu nous doit encore des preuves sérieuses.[1]

Du point de vue scientifique, l'assertion apodictique de l'auteur d'après laquelle «la Transylvanie est justement le centre de la formation de la langue roumaine» (p. 37.) est indéfendable. Les linguistes roumains les plus compétents sont aussi sur ce point d'une opinion diamétralement opposée. Pascu se trouve également en contradiction avec les résultats de la science roumaine lorsqu'il déclare que dans la langue roumaine, «la plupart des expressions se rapportant à l'agriculture sont d'origine latine» (p. 37), voulant ainsi démontrer que les Roumains avaient des habitations fixes, contrairement à l'opinion répandue d'après laquelle les anciens Roumains étaient des pasteurs nomades.[2]

Dans l'appréciation des sources historiques, l'auteur fait preuve d'aussi peu de prudence que dans l'utilisation des données archéologiques et linguistiques. Dans la question de priorité en Transylvanie (il s'agit de savoir quels furent les premiers venus en Transylvanie, les Roumains ou les Hongrois) il s'appuie sur les récits du Russe Nestor du XIe siècle et du Notaire Anonyme hongrois de la fin du XIIe siècle. Mais non seulement il accepte

[1] Ses preuves archéologiques se bornent à quelques cimetières des IIIe et IVe siècles dans lesquels on a trouvé, à côté d'objets ayant appartenu à des peuples germaniques, des céramiques dans le goût provincial romain. Toutefois ces objets ont pu être apportés en Transylvanie par des marchands venant des provinces romaines des Balkans ou du Danube. On ne peut remédier d'ailleurs à l'absence de données pendant la période de mille ans qui sépare la domination romaine sur la Transylvanie de l'apparition des Roumains. En ce qui concerne les souvenirs épigraphiques, ils témoignent justement contre la survivance de l'élément dace, comme l'auteur le reconnaît lui-même (sur les noms de personnes en Dacie qui ont survécu, il y en a tout au plus 10% qui sont daces). L'auteur ne fait que mentionner l'argument toponymique, mais il ne cite pas d'exemples pour l'appuyer. Cela lui aurait été difficile, car il n'est pas resté un nom d'établissement antique jusqu'à la conquête du pays par les Hongrois ; les quelques noms anciens de cours d'eau, qui existent encore aujourd'hui dans les langues des peuples de la Transylvanie (Maros, Szamos, Olt, Ompoly, Körös) sont empruntés par les Roumains aux Slaves et aux Hongrois.

[2] Al Bocăneţu, spécialiste roumain d'une compétence reconnue dans ces questions, n'a trouvé parmi 360 expressions techniques ayant trait à l'agriculture que 124, c. à. d. 34% qui viennent du latin ou des vieilles langues balkaniques, les autres sont d'origine slave, hongroise, turque ou d'origine inconnue (*Terminologia agrară în limba română. Codrul Cosminului II—III*, pp. 199—268).

sans condition leurs assertions qui appellent la critique, mais encore il tire des textes originaux des conclusions d'une grande hardiesse.[1]

M. Pascu esquisse les conditions ethniques et politiques de la Hongrie orientale à la fin du IXe siècle d'après le récit du Notaire Anonyme : il suppose qu'il y avait en Transylvanie la principauté roumaine de Gelu, dans le Bihar celle de Menumorout, et dans le Banat celle de Glad. Ses assertions ne supportent pas une critique sérieuse.[2]

C'est sur ces bases instables que M. Pascu édifie une construction historique très hardie. Il assure que le fond ethnique de la Transylvanie médiévale est resté roumain, même après l'occupation par les Hongrois ; ces derniers étaient en petit nombre (les estimations allaient de 200,000 à 500,000 ; bien entendu, il choisit le nombre minimum) Politiquement, pas à pas, du commencement du XIe siècle au commencement du XIIIe, ils prirent possession de cette province dont l'assimilation definitive à l'administration du royaume de Hongrie n'eut lieu qu'au XIVe siècle. Cette manière de voir, qui, depuis longtemps, n'est plus admise, a pour source l'historiographie roumaine romantique de la fin du XVIIIe siècle qui était au service de buts politiques ; les recherches récentes ont éclairé cette époque d'un jour tout à fait nouveau. Grâce à des trouvailles archéologiques, il est impossible de placer plus tard qu'au milieu du Xe siècle le commencement de l'établissement des

[1] Nestor et le Notaire anonyme hongrois parlent d'une population « vlaque » et slave qui habitaient le territoire historique de la Hongrie à l'époque de la conquête hongroise (fin du IXe siècle). Les deux sources, sous ce rapport, dépendent l'une de l'autre, bien que l'on ne voie pas clairement jusqu'ici les liens existant entre elles. La critique des sources hongroise et russe s'accorde unanimement à reconnaître que ces « Vlaques » n'étaient pas identiques avec les Roumains, mais l'auteur ne daigne même pas mentionner l'opinion contraire et il adopte sans preuve l'identification Vlaquo-Roumaine. En outre, il prête à Nestor sa propre conjecture d'après laquelle les conquérants hongrois auraient trouvé en face d'eux « la vieille population » de la Transylvanie, composée de Roumains et de Slaves, bien que, d'après Nestor, les Vlaques soient arrivés en Transylvanie longtemps après les Slaves.

[2] Seul, le Notaire anonyme hongrois écrit au sujet de Gelu qu'il était « Vlaque » *(Gelu quidam Blachus)* et son peuple, un mélange de « Vlaques » et de Slaves. *(Blasii et Sclavi)*. Il appelle Kazars le peuple de Menumorout *(Gentes qui dicuntur Çozar)*, tandis qu'il présente Glad comme Bulgare, originaire de Vidin et il ne parle des Vlaques que comme de ses troupes auxiliaires *(adiutorio Cumanorum, Bulgarorum atque Blacorum)*. Si ces « Vlaques » étaient vraiment identifiables avec les Roumains d'après le Notaire anonyme, il ne saurait être question tout au plus que des Roumains de Gelu.

Hongrois en Transylvanie[1] et nous savons par les noms de lieu typiquement hongrois à la mode jusqu'au XIIIe siècle que, jusqu'à cette époque, les Hongrois étaient arrivés de toutes les directions, au pied des montagnes inhabitées, remplissant les vallées du bassin transylvain qui se s'adonnaient pas à l'agriculture, excepté la partie méridionale où s'étaient établis des colons allemands.[2] M. Pascu affirme sans aucune preuve que les Roumains à cette époque étaient en majorité sur les Hongrois, dont en revanche, sans motiver aucunement son opinion, il suppose que le nombre est restée inchangé pendant trois siècles (200,000 !). Dans son argumentation, il en appelle aussi au témoignage des noms de lieu, mais son manque de méthode lui fait commettre des fautes graves.[3]

Après cela, il ne faudra pas nous étonner si l'auteur ne croit pas lui-même à la justesse du tableau ethnique qu'il a tracé

[1] J. László, *Erdély településtörténetének vázlata Szent István koráig* [Esquisse de l'histoire des établissements en Transylvanie jusqu'à l'époque de St Étienne]. Kolozsvár, 1943.

[2] I. Kniezsa, *Kelet-Magyarország helynevei* [Les noms de lieu de la Hongrie orientale]. Annuaire de la Section Historique de l'Institut P. Teleki. 1943. t. I. pp. 111 ss.

[3] D'après lui, les Hongrois ont traduit le nom latin de la Transylvanie (Transsilvania) par « Erdély » et, par la suite, ils auraient forcé les Roumains à adopter cette forme hongroise (Ardeal). Il semble oublier que le nom antique latin de la Transylvanie était Dacie et que le nom « Transylvanie » ne peut tirer son origine que de la grande plaine hongroise, car, vue de là, la Transylvanie est « la terre au delà des forêts ». L'expression « Transsilvania » est la traduction du nom hongrois original « Erdély » à l'usage de la chancellerie royale qui rédigeait ses textes en latin. La forme « Transsilvania » n'a jamais été un nom populaire, les Hongrois, disent *Erdély*, les Roumains *Ardeal* et les Saxons *Siebenbürgen*. Si les Roumains avaient vécu en Transylvanie sans interruption depuis l'époque ils n'auraient certainement pas oublié le nom original *Dacia* et il n'auraient pas été obligés d'emprunter au hongrois la forme *Ardeal* dont ils se servent jusqu'à ce jour. On ne peut pas accepter non plus l'assertion d'après laquelle l'ancienne population subjuguée aurait été contrainte d'adopter les noms de lieu officiels. Les Hongrois, après avoir occupé le pays, ont pris aux Slaves qui l'habitaient des centaines de noms de lieu et ils les auraient pris évidemment aux Roumains s'il y en avait eu à l'époque de l'occupation. Sur les 1224 villages et villes de Transylvanie qui figurent dans les documents d'avant 1400, il y en a 931 que les Roumains de Transylvanie ont, jusqu'à ce jour, empruntés au hongrois et il n'y en a que 52 qui soient d'origine roumaine. Ajoutons à cela que les Roumains de Transylvanie n'ont pas un seul nom roumain pour désigner les cours d'eau importants de Transylvanie ; ces noms proviennent en majorité du hongrois ; les autres, en petite quantité, sont d'origine slave ou allemande (Kniezsa op. cit.). En ce qui concerne l'explication des noms de lieu, l'auteur expose des théories indéfendables que nous n'avons pas le temps de disséquer ici.

de la Transylvanie médiévale et s'il s'embrouille à chaque pas dans des contradictions. Ainsi, par exemple, il écrit à propos des Roumains de la vallée de l'Olt «qu'ils y étaient déjà au Xe siècle, alors que les Hongrois ont paru dans cette région» (p. 62), oubliant qu'il avait lui-même fixé, p. 51, au commencement du XIIIe siècle, l'époque où l'expansion hongroise atteignit l'Olt.

Comme il se trompe en caractérisant la situation ethnique de la Transylvanie médiévale, il se trompe dans la manière dont il se représente les conditions sociales des Roumains de Transylvanie et leur situation légale. Les voïvodes de Transylvanie qu'il tient pour des successeurs de Gelu et pour des représentants belliqueux du gouvernement autonome roumain, étaient en réalité des fonctionnaires nommés par les rois de Hongrie et ils ne représentaient pas les intérêts des Roumains, mais ceux du roi et, le cas échéant, leurs intérêts individuels.[1]

De même que les voïvodes n'étaient pas des Roumains, de même aussi l'institution du voïvodat n'était pas d'origine roumaine. Nous devons encore moins nous en tenir à l'organisation culminante de l'autonomie roumaine en Transylvanie, autonomie que, d'après l'auteur, les Hongrois, prenant bonne note du caractère ethnique de la Transylvanie, furent forcés de tolérer. M. Pascu voit dans le voïvodat de Transylvanie des principautés comme celles de Valachie et de Moldavie aux XIVe et XVe siècles qui étaient vassales du roi de Hongrie. Pour réfuter cette opinion, il nous suffira de mentionner que les mêmes personnages étaient tantôt voïvodes, tantôt bans de Croatie, tantôt juges suprêmes, tantôt grands écuyers, tantôt préfets d'un comitat, tantôt revêtus de toute autre dignité et, en partie, soit avant d'avoir été nommés voïvodes soit après, ce

[1] Parmi les premiers 31 noms de voïvodes connus des XIIe et XIIIe siècles, 16 étaient ceux de membres de familles aristocratiques hongroises vivant en Hongrie, c. à d. hors de la Transylvanie; l'Allemand Berchtold de Meranie était le neveu du roi; deux d'entre eux portent des noms hongrois caractéristiques; nous ne connaissons pas les noms de famille des 13 autres, mais 9 d'entre eux portent des noms de baptême qui excluent qu'ils soient Roumains (Eustache, Legfor, Smaragde, Benoît, Hyppolite, Raphael, Léka, André fils de Séraphin, Laurent). Seulement pour les noms des voïvodes Nicolas, Paul et Moïse, il est impossible de trancher la question de leur l'origine. Nous savons à quelles familles appartiennent les 43 voïvodes des XIVe et XVe siècles; en grande majorité, ils sont issus de l'aristocratie hongroise hors de la Transylvanie. Les six Lackfi et Pierre Geréb sont seuls d'origine hongroise de Transylvanie, et c'est seulement dans la seconde moitié du XVe siècle qu'on rencontre les premiers voïvodes d'origine roumaine, mais de familles magyarisées: Jean Hunyadi et Barthélemy Drágfi. D'ailleurs la liste des noms des voïvodes de Transylvanie ne devait pas être inconnue de l'auteur, car C. C. Giurescu l'a publiée en 1943 — avec quelques erreurs — dans l'appendice à son «Histoire des Roumains».

qu'on ne pourrait supposer chez un individu ayant conscience d'une sorte de souveraineté. Si quelques voïvodes de Transylvanie se sont révoltés contre le roi, il faut attribuer ces faits aux excès fréquents de l'oligarchie hongroise au moyen âge et on ne peut les considérer comme des luttes des Roumains combattant pour leur indépendance nationale, ainsi que le fait l'auteur. La théorie de l'auteur, d'après laquelle les unités administratives des Sicules et des Saxons de Transylvanie, *szék* en hongrois, *sedes* en latin, seraient d'origine roumaine, est erronée. La notion *szék* se rapporte à la compétence territoriale d'une certaine juridiction *(sedes judiciaria)* et, comme telle, elle était en usage, comme expression technique, dans toute l'Europe du moyen âge. Ce terme était usité dans la Hongrie occidentale bien avant de l'être en Transylvanie. Les *sedes* de Transylvanie ont été établis au commencement du XIVe siècle, sur l'initiative non pas même de la population intéressée, mais sur celle du roi, et l'origine roumaine est exclue du fait que pour les unités administratives cette démonination (**scaun* ou semblable) était inconnue justement dans les voïvodats roumains.[1] Nous ne mentionnons qu'à titre de curiosité l'assertion de l'auteur que «les Hongrois ont emprunté aux Roumains la conception des châteaux forts du moyen âge» (p. 72). Nous ne connaissons pas de châteaux forts roumains, ni médiévaux ni modernes, en Transylvanie ; par contre, les châteaux forts hongrois et saxons en Transylvanie sont des imitations parfaites de ceux qu'on peut rencontrer par centaines sur le territoire de la Hongrie historique et, en fin de compte, comme toute l'architecture transylvaine, ils remontent aux modèles de l'Europe occidentale.

Nous pouvons connaître les conditions d'existence des Roumains de Transylvanie au moyen âge par les documents qui ont été publiés et passés au crible de la critique.[2] Mais l'auteur, ne se donne pas la peine de contrôler ses théories à la lumière des sources. C'est seulement de cette manière qu'il peut affirmer qu'au moyen âge, à cause de l'oppression hongroise, la situation sociale et politique des Roumains, qui était d'abord favorable, s'aggrava.[3]

[1] L. Makkai, *Erdély története* (Histoire de Transylvanie). Budapest, 1944, p. 129 et l'Annuaire de l'Institut Hongrois des Sciences Historiques, 1943, t. I. pp. 443—444.

[2] Fekete-Nagy—Makkai, *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia usque ad annum 1400.* Budapest, 1941.

[3] Il s'en rapporte ici aux documents des XIIIe et XIVe siècles, documents dans lesquels les Roumains participaient aux assemblées juridiques à côté des nobles hongrois, des Sicules et des Saxons. A propos de ces assemblées, il suppose, sans aucun fondement, que c'étaient des assemblées législatives ayant un caractère politique ; il s'ensuit que les Rou-

D'après le tableau qui se dégage des données, nous voyons par contre que l'État hongrois n'a pas mis obstacle à l'élévation sociale de certaines couches de la pulation roumaine ; si le peuple roumain a subi des injustices et des spoliations, il doit s'en prendre, dans la plupart des cas, à ses propres dirigeants.[1]

Cela nous entraînerait loin, si nous voulions énumérer toutes les erreurs commises par l'auteur. Toutefois, nous sommes obligés d'en mentionner encore une. D'après lui, l'évêché catholique romain de Transylvanie a été fondé par le roi de Hongrie saint Ladislas, à la fin du XIe siècle, pour les Roumains, car les 200,000 Hongrois répartis dans toute la

mains, en tant que corps collectif, auraient pris part à la direction de la vie politique. Or, comme après le milieu du XIVe siècle on ne rencontre pas de Roumains participant à ces assemblées législatives, il en conclut qu'une spoliation de droits politiques a eu lieu au détriment des Roumains. Mais ces assemblées étaient en vérité des assemblées juridiques où tout le monde était admis, y compris les Roumains s'ils avaient une cause à plaider. Toutefois, les nobles obtinrent dans la première moitié du XIVe siècle le droit de juridiction sur leurs serfs ; d'autre part, on inaugura des tribunaux spéciaux pour les éléments libres du peuple. Les serfs roumains (de même que les serfs hongrois ou saxons) perdirent le droit de paraître aux assemblées libres de la juridiction. Les Roumains n'ont donc pas été l'objet d'une spoliation collective spéciale, mais pour une partie d'entre eux, la situation devint indéniablement plus défavorable ; l'autre partie en revanche se trouva en meilleure posture. Pour les Roumains libres on institua des tribunaux autonomes, dont les juges étaient élus parmi les cnèzes roumains. Dans la seconde moitié du XIVe siècle, les rois de Hongrie se mirent à anoblir ces cnèzes en nombre toujours croissant, ce qui fit que les masses roumaines libres jusque-là devinrent les serfs des cnèzes anoblis. Lorsqu'à la fin du siècle les corps politiques d'hommes libres (les « nations» noble, sicule et saxonne), se constituèrent en Transylvanie, il y eut une scission à l'intérieur de la société des Roumains libres : les cnèzes anoblis se joignirent aux nobles hongrois de même rang et non aux Roumains du peuple, sans constituer une quatrième nation. V. les preuves détaillées dans l'Annuaire de l'Institut Hongrois des Sciences Historiques, 1943, t. I. pp. 401—416.

[1] L'impartialité de l'Etat est démontrée de façon convaincante par le document que M. Pascu évoque justement pour prouver l'oppression dont étaient victimes les Roumains. D'après lui, en effet, le roi aurait donné pouvoir aux nobles de « détruire à leur gré » leurs serfs et particulièrement les Roumains (p. 84.). Dans le document en question, il ne s'agit pas d'exterminer les Roumains, mais les malfaiteurs et cela sans distinction de nationalité *(malefactores quarumlibet nationum)*. Ainsi M. Pascu identifie sans aucun fondement les Roumains de Transylvanie avec les malfaiteurs. Ce document a pour auteur le roi de Hongrie, Louis Ier, au titre de la réglementation de la procédure criminelle, et il cite aussi des cas où les accusés sont des Roumains. Il se dégage du texte, sans méprise possible, que les Roumains bénéficiaient, devant les tribunaux criminels, du même traitement que les autres nationalités. Cf. Fekete-Nagy—Makkai, *op. cit.* p. 119.

Hongrie historique ne jouaient pas un rôle suffisamment important en Transylvanie pour motiver la fondation d'un évêché à leur intention. M. Pascu part ici du nombre des conquérants hongrois et il en conclut à la situation qui existera deux siècles plus tard (p. 96). Comme toutefois les Roumains, aussi loin que remontent les sources historiques dans le passé, ont toujours été grecs orthodoxes et non catholiques, M. Pascu est contraint de supposer sans aucun fondement que les Roumains étaient catholiques à l'origine et qu'ils ont quitté cette religion précisément « pour se mieux différencier de leurs oppresseurs », c. à d. des Hongrois (p. 93). Quelques lignes plus loin, en effet, on peut lire que « les Roumains ont joué un rôle important dans la conversion des Hongrois à la foi chrétienne ». Abstraction faite de ce que les termes ecclésiastiques hongrois, que l'auteur considère comme d'origine roumaine, ont été empruntés au slave, respectivement au latin, il tombe dans une double contradiction. Comment les Roumains ont-ils pu évangéliser les Hongrois (fin du Xe siècle) alors que, d'après l'auteur, il n'y avait pas encore de Hongrois en Transylvanie, donc pas de contact possible. En outre, il est difficile de s'imaginer que les Roumains aient converti les Hongrois à la foi catholique romaine tout en se convertissant eux-mêmes à la foi orthodoxe. D'autre part, n'oublions pas qu'il s'agit d'une époque où il n'y avait encore aucun Roumain en Transylvanie.

Après ces constatations, nous ne pouvons dire autre chose, sinon que la partie de l'ouvrage de M. Pascu qui se rapporte au moyen âge est presque complètement inutilisable.

Quant à la partie ayant trait aux temps modernes, elle est décidément meilleure, quoique, ici encore, il ne puisse se libérer de certains préjugés de nature politique. Au sujet de la tentative que poursuivirent les Hongrois et les Saxons pour convertir les Roumains au protestantisme, il n'adopte pas un point de vue intransigeant. Il souligne que « cette propagande, en répandant l'imprimerie et la diffusion de livres en langue roumaine, rendit possible la formation d'une langue littéraire roumaine commune et créa ainsi l'unité spirituelle des Roumains à une époque où l'on éliminait progressivement la langue slave de l'église roumaine et de la vie publique des Roumains » (p. 119). Il reconnaît les mérites que les princes hongrois de Transylvanie Étienne Báthory, Gabriel Bethlen et Georges Ier Rákóczi ont acquis par leur politique envers les Roumains (p. 118, 133—134 et 136). Mais, en dépeignant le caractère de Michel le Brave, voïvode de Valachie, il ne tient pas même compte des résultats les plus récents obtenus même par les historiens roumains[1] et, sur les traces de la vieille conception

[1] V. P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*. Bucureşti, 1936.

romantique, il voit en lui le précurseur du nationalisme moderne deux cents ans avant la révolution française.

En ce qui concerne la vie des serfs roumains de Transylvanie, il peint leur sort sous les plus sombres couleurs, tous les excès des propriétaires terriens sont pour lui des marques du chauvinisme hongrois et toutes les révoltes de serfs, des luttes nationales pour la liberté des Roumains. Il oublie que les charges des serfs pesaient de la même manière sur les serfs hongrois et les serfs roumains (ils combattaient ensemble en cas de soulèvement); en revanche, à la même époque, des centaines de familles roumaines furent anoblies et s'élevèrent au niveau des dirigeants politiques.[1] Nous ne voulons pas dire que la masse des Roumains de Transylvanie ait vécu dans des conditions particulièrement favorables ; leur situation au point social avait, en vérité, plutôt empiré depuis le moyen âge, mais cette question est d'ordre social et il ne faut pas la considérer seulement du point de vue des nationalités. Le nationalisme roumain n'a pris conscience de lui-même que plus tard, au XVIIIe siècle, et ce n'est qu'à partir de cette époque que les Roumains ressentirent l'oppression sociale aussi comme un affront à leur nationalité.

A partir du milieu du XVIIIe siècle, la question des nationalités joue un rôle proéminent dans l'histoire de la Transylvanie. Dans l'époque précédente, par suite des ravages causés par les guerres, le nombre des Hongrois et des Saxons avait diminué et les Roumains se trouvèrent en majorité en partie à cause des nouvelles immigrations, en partie par suite de leurs emplacements géographiques plus sûrs et de leur fécondité naturelle (le rôle de ces facteurs n'a pas encore été mis en pleine lumière). Ils ont, depuis lors, conservé cette majorité sans changement essentiel de leur proportion numérique, formant un peu plus de la moitié de la population de la Transylvanie. Ayant pris conscience de leur force, ils se mirent à réclamer des droits politiques. Ils voulurent d'abord, en tant que quatrième nation noble, jouer un rôle dans la vie publique de la Transylvanie ; puis, à partir du début du XIXe siècle, ils voulurent, en détachant la Transylvanie de l'État hongrois, réaliser l'unité politique de tous les Roumains .Ces efforts amenèrent un conflit entre les Roumains et les Hongrois et, entre eux, commença une lutte acharnée pour l'hégémonie.

Dans le récit qu'il fait des luttes politiques et nationalitaires du XIXe siècle, il est regrettable que Pascu n'expose que

[1] Pascu lui-même mentionne entre autres Nicolas Oláh, archevêque d'Esztergom, Étienne Mailáth, voïvode de Transylvanie, Étienne Jósika, chancelier, comme des Roumains d'origine ayant parcouru une brillante carrière publique et même plus d'un notable de Transylvanie d'origine hongroise, tels que Gaspard Bekes, Ákos Barcsai, Michel Csáki etc., qu'il prend pour des Roumains.

le point de vue roumain ; pourtant il aurait été intéressant de connaître aussi la conception adverse. Il est grand dommage aussi qu'il ne puisse s'élever au niveau des luttes nationalistes du siècle dernier et qu'en les exposant, il ne sache garder l'impartialité de l'historien.

Nous trouvons aussi des théories injustifiables et des erreurs matérielles dans cette partie de son ouvrage. La plus frappante d'entre elles, est un parallèle qu'il établit entre la révolte de Horia (en 1784) des paysans roumains de Transylvanie et la grande révolution française, en disant que de cette manière « les Roumains de Transylvanie avaient donné l'exemple au peuple français » (p. 179). Il se trompe la plupart du temps et va à l'encontre des données en rendant compte de la prise de position de certains politiciens hongrois concernant la question roumaine de Transylvanie. Ainsi, par exemple, Étienne Széchenyi, la personnalité dirigeante du mouvement hongrois des réformes au XIXe siècle, aurait réclamé la magyarisation des nationalités (p. 202), alors que, tout au contraire, il est notoire qu'il a protesté constamment et à juste titre, contre la magyarisation forcée. Sous ce rapport, les contemporains roumains de Széchenyi sont bien plus impartiaux que l'auteur ; à la page 208, on peut lire que l'évêque roumain Moga remercia en 1847 le baron Sigismond Kemény, homme politique hongrois, d'avoir pris sous sa protection les paysans roumains. Ce cas n'est pas aussi isolé qu'ou pourrait le croire d'après, le livre de M. Pascu.

Dans le récit de M. Pascu, l'histoire des Roumains de Transylvanie est une suite de souffrances. Nous croyons qu'en dehors des côtés indéniablement sombres, il faudrait montrer aussi les traits paisibles et sereins du passé, ne fut-ce que pour raison d'impartialité. L'auteur n'adopte cette attitude qu'en ce qui concerne la période écoulée entre 1918 et 1940 ; en revanche. il tombe dans l'excès contraire et présente le sort de la minorité hongroise sous la domination roumaine comme un véritable paradis terrestre. Pour en juger, il sera peut-être suffisant de constater que les milieux officiels roumains ont de nos jours condamné à plusieurs reprises la politique chauvine roumaine à l'égard des minorités.

Le défaut fondamental du livre de M. Pascu est qu'il considère l'histoire de la Transylvanie avec partialité, par rapport à une seule nationalité, alors qu'elle était habitée par plusieurs. Le véritable historien de la Transylvanie doit connaître le passé des trois peuples de la Transylvanie, sa littérature historique ; mais, en même temps, il doit pouvoir s'élever au-dessus aussi bien du nationalisme roumain que du nationalisme hongrois ou saxon.

Ladislas Makkai

A GYALUI VÁRTARTOMÁNY URBÁRIUMAI [Les urbariums de la province seigneuriale de Gyalu]. Publiés et précédés d'une introduction par Zsigmond Jakó. Kolozsvár, 1944. Éd. de l'Institut Scientifique de Transylvanie, 8°, CIV+484 p., 6 tbl. 1 ct. (Monumenta Transsilvanica.)

Depuis le début du siècle, la science historique hongroise se tourne avec un intérêt croissant non seulement vers l'histoire politique et l'histoire des faits, mais encore vers l'histoire économique et sociale. Les recherches d'histoire économique ont été élevées à un haut niveau scientifique par Ch. Tagányi et ses contemporains dans leur périodique, la Revue Hongroise d'Histoire Économique. Leur succession fut recueillie vers 1930 par l'école de M. Domanovszky, professeur à l'Université de Budapest. Les disciples de M. Domanovszky publièrent successivement, à de brefs intervalles, les monographies agraires des provinces, des villes et des grandes propriétés de la Hongrie. Mais les sources les plus importantes de l'histoire agraire (entre autres, les urbariums qui fixaient dans leurs détails les relations entre seigneurs et populations vassales) n'étaient accessibles jusqu'ici que dans les originaux, parmi les archives, ce qui rendait les recherches extrêmement difficiles. C'est cette lacune que veut combler la publication de M. Jakó, ouvrage soigné, habilement enrichi d'explications, de hors-texte, de cartes et contenant les 16 urbariums, ou relevés de comptes agraires, d'un important domaine de Transylvanie.

Point n'est besoin de feuilleter longuement les urbariums publiés par M. Jakó pour se rendre compte de l'abondance des données et des points de vue nouveaux et utilisables qu'il apporte, au delà de l'histoire agraire proprement dite, dans bien d'autres domaines scientifiques. Grâce à l'inventaire du château de Gyalu, nous faisons connaissance avec le milieu où vivait le gentilhomme transylvain des XVIIe et XVIIIe siècles, la vie quotidienne de son château composé de 65 bâtiments, la situation sociale et économique des habitants du château : régisseurs, artisans spécialisés (ouvriers drapiers, par exemple), soldats, serviteurs. L'horticulture avec ses serres chaudes et ses fours à sécher les fruits, la pisciculture, la réserve de chasse montrent assez le niveau élevé atteint par l'agriculture contemporaine en Transylvanie. Nous y voyons aussi le propriétaire du domaine en costume de drap anglais avec ornementation hongroise, possesseur d'une imposante bibliothèque. De l'autre côté, nous voyons se dérouler sous nos yeux la vie des serfs, la législation ancestrale, les us et coutumes agricoles du domaine.

Dans son introduction, M. Jakó se propose moins de faire l'étude monographique des urbariums qu'il publie, que de mettre

en parallèle l'état de choses dans le domaine de Gyalu d'une part et dans les autres domaines de la Hongrie et de la Transylvanie d'autre part. Les grandes propriétés de la Transylvanie sont, déjà à l'origine, moins vastes que celles de la Hongrie, les conditions sociales y sont donc plus salubres. Mais, d'un autre côté, la position orientale du pays a pour effet un retard sur le terrain de l'évolution organique intérieure. Rappelons, par exemple, que l'usage de l'écriture dans l'administration économique des domaines ne s'est généralisé que tardivement, et que l'État éclairé n'y peut guère intervenir dans les problèmes économiques et sociaux de la classe servile.

L'histoire agraire hongroise se trouve en contact permanent avec deux groupes importants de problèmes dont la solution définitive se fait toujours attendre. Le premier se rapporte aux relations entre seigneur et serf, à la situation sociale des paysans en Hongrie. Le témoignage du domaine de Gyalu est une confirmation de ce qu'on pouvait savoir à ce sujet après une étude serieuse. Jusqu'au XVIIIe siècle, les ravages de la guerre atteignaient de la même façon le riche et le pauvre. Les grandes pertes en vies humaines ayant eu pour résultat l'abondance des terres non cultivées et la disette de cultivateurs, les seigneurs appréciaient à leur juste valeur les quelques serfs qui leur restaient, les laissaient libres d'exploiter leur terre et de s'enrichir en temps de paix. Même, entre paysan et seigneur, certaines relations patriarcales pouvaient s'établir. Pendant ce temps, la Bohême, la Pologne, les territoires limitrophes de l'Allemagne orientale et même, plus à l'ouest, la France retentissaient des lamentations des paysans qu'on dépossédait impitoyablement de leurs terres. On ne peut nier cependant que ce ne soit justement cette disette de la main d'œuvre qui donna lieu en Hongrie à de graves abus de la corvée : dans la Transylvanie du XVIIIe siècle, par exemple, on ne respectait même pas les dispositions prévues par la loi. L'évolution sociale de la région danubienne est en général conforme à celle de la Hongrie.

Le second groupe d'idées souvent discutées se rapporte à la composition nationalitaire de la population agraire. Les sources écrites de la Transylvanie centrale ne mentionnent les Roumains qu'au XIVe siècle, comme les rares habitants d'agglomérations montagnardes. Les ravages causés par les Turcs les atteindront plus tard bien moins que la population hongroise habitant dans les vallées près des voies fréquentées. Les Roumains étaient en outre renforcés par les nouveaux venus de Valachie et de Moldavie. Il s'ensuit que, quelle que fût la ténacité des Hongrois à regagner toujours leurs villages incendiés, lorsque le calme s'était rétabli après le déferlage des passions populaires dans la Transylvanie du XVIIIe siècle, la balance

ne pouvait enregistrer que leur déficit quant au nombre, ce que montrent clairement les listes de serfs. Bien des villages dont la population était auparavant exclusivement hongroise, étaient entre temps devenus roumains ou mixtes. Mais le témoignage de ces urbariums prouve encore que, depuis le XVIIIe siècle, l'assimilation était minime dans les villages, c'est-à-dire au sein de la population paysanne ; ni les Roumains ni les Hongrois n'ont de comptes à rendre à ce sujet.

M. Jakó se pose encore la question si ce ne sont pas les conditions d'existence de la population roumaine arrivée plus tard et non encore habituée aux travaux de l'agriculture qui ont obligé les seigneurs du XVIIIe siècle à user d'un traitement plus rigoureux, à rendre plus dures les exigences de la corvée. Nous sommes d'avis que la réponse à cette question doit être faite avec la plus grande circonspection : nous savons que, dans la Hongrie du XVIIIe siècle, la hiérarchie sociale et le féodalisme fraîchement restaurés se sont déchaînés avec l'inconscience de la seconde enfance et ont provoqué dans tout le pays une réaction contre les conditions sociales mieux équilibrées de l'époque précédente. Un fait certain est confirmé une fois de plus par l'étude de M. Jakó : c'est que le seigneur, déjà à cette époque, ne faisait aucune différence entre ses vassaux roumains et hongrois du point de vue nationalitaire. Même ses intérêts financiers le portaient à se rendre favorables, par des exemptions, les paysans roumains qui n'étaient pas encore définitivement établis, et à exploiter au-dessus de ses forces le serf hongrois « perpétuel ».

François Maksay

« La démocratie aujourd'hui et demain »

Edouard Benes : *Democracy today and tomorrow.* London, 1943, Macmillan, 8°, 224 p.

Ce volume contient les conférences du Président de la République tchécoslovaque sur la démocratie, publiées déjà en anglais. Faites à l'Université de Chicago en 1939, elles ont conservé leur caractère d'actualité jusqu'à présent. Benès est passé maître dans l'art de traiter les questions sociales à un haut niveau doctrinal, d'ouvrir de sublimes et lointains horizons aux buts concrets et réels. Dans ces années critiques, qui donc n'aurait éprouvé un vif intérêt pour les vues si justes du Président de la République tchécoslovaque, les pensées de l'homme dont le pays fut le premier, après l'Autriche, à devenir la proie de l'expansion allemande? Le ton du livre

est modéré et objectif ; l'auteur y examine tous les problèmes de la démocratie, toutes les questions d'idéologie et de politique en Europe ; et pourtant, derrière l'humain absolu, on sent la foi ardente de Benès en la résurrection de la République tchécoslovaque et le rôle nouveau que celle-ci est appelée à jouer. Dans ces conférences, la cause et le sort de la République s'identifient à la cause du libre développement de l'humanité. En cela, Benès est le continuateur de la tradition de Masaryk. Tous deux savent à la perfection identifier, dans l'Europe occidentale et en Amérique, la cause d'une petite nation à celle de l'humanité entière. C'est par ce coup de maître rapprochant l'histoire et la cause nationale tchèques de l'évolution progressive de l'humanité, que ces deux hommes d'État ont conquis l'opinion publique du monde. Cette généralisation qui trouve son expression dans les conférences de Benès ne souffre pas la précision et elle conduit tout naturellement à un certain dogmatisme, dont Benès d'ailleurs ne se défend pas, au contraire : il est bien le dogmatiste rigide des démocraties ; de là le caractère déclaratif de son livre. Il pose des thèses et recueille sa matière dans les champs les plus divers. Les grandes perspectives de sa formation politique et philosophique méritent notre hommage ; il se garde cependant de préciser, cela serait contraire au caractère révélateur de son livre. Il est évident que l'excellent écrivain et homme d'État ne se souciait pas cette fois de variations individuelles. Il lui suffit d'avoir exprimé, devant la jeunesse et le monde savant de l'Amérique, sa foi dans les destinées de la démocratie, profession de foi faite au nom de la Tchécoslovaquie qui, par la force impérieuse des circonstances, devait alors se lier avec l'Allemagne, par une coopération économique et industrielle. Elle fut, comme la préconisation des principes démocratiques, une préparation pour l'avenir.

M. Benès est passé maître dans l'art d'adapter les problèmes théoriques de la démocratie aux besoins de la pratique, tout en la justifiant par la théorie élaborée au cours de l'évolution historique de la démocratie. A ce point de vue, les pages les plus intéressantes de son livre sont celles qui traitent du sort réservé à la démocratie après la guerre. Voici ce qu'il en dit : « Après cette guerre, les démocraties politiques et le socialisme soviétique resteront alliés au début, mais deviendront peut-être rivaux plus tard. Leur collaboration est-elle possible ou, du moins, pourront-ils supporter mutuellement leur existence côte à côte? Ou bien — après un court intervalle, nécessaire aux deux pour se redresser et rassembler leurs forces épuisées par la guerre — la lutte continuera-t-elle jusqu'à ce que l'un des deux succombe? » Se basant sur l'expérience en politique étrangère qu'il avait acquise durant la guerre, M. Benès

est d'avis que les deux systèmes peuvent collaborer et se ménager mutuellement, ce qui entraînera des deux côtés un rapprochement progressif (p. 255). En effet, les deux systèmes ont une base commune, tant morale que philosophique. Tous deux reconnaissent l'égalité des hommes et des nations, tous deux sont universalistes, humanistes et pacifistes. Ils reconnaissent de même le caractère universel de la science, la validité d'une justice commune à tous les peuples et à tous les hommes, ils sont rationalistes et intellectualistes. La base de leur morale publique est la répartition égale du bien public parmi tous les hommes et tous les peuples (p. 258). M. Benès ne se dérobe pas aux problèmes épineux que pose la situation nouvelle : où en est la socialisation des moyens de production? Les démocraties et le socialisme soviétique s'entendent-ils sur ce point? Selon lui, la réponse est affirmative, car la démocratie considère comme ayant été dépassé le système économique du libéralisme et du capitalisme classiques, en quoi elle partage les vues du socialisme soviétique. Les démocraties qui professent cette manière de voir considèrent la politique sociale moderne comme l'appui de leur système économique : le résultat en est la socialisation des moyens de production ainsi que celle du profit particulier. Elles s'acheminent vers une évolution qui fera de chacune une organisation affranchie de la stratification sociale, où les moyens de production et les bénéfices de l'entreprise — excepté un certain nombre de cas particuliers — ne seront plus la propriété d'un seul individu ; « le libre jeu des énergies » — c'est l'expression capitaliste — fera place sur le terrain de la production et de la répartition des biens à l'économie dirigée (par exemple, la réglementation des salaires et des prix) qui est l'élément essentiel de l'ordre social socialiste. A présent, la voie qui mène à cette évolution est libre. (p. 261).

Lorsqu'il résume le contenu de son livre, M. Benès ajoute encore qu'il se pourrait bien que la démocratie future adoptât les innovations créées par d'autres systèmes politiques. Cela signifie que la puissance de l'État s'accroîtra et que ses fonctions se multiplieront. L'État — écrit-il — jouera un rôle bien plus grand qu'auparavant dans la vie de l'individu, sur le terrain économique, financier et commercial. Le pouvoir exécutif gagnera aussi en puissance, l'accroissement du pouvoir exécutif des États-Unis d'Amérique en est la preuve. Sur ce terrain, les systèmes fasciste et national-socialiste ont dépassé les limites ; ils ont rendu l'État tout-puissant, réduisant pratiquement à néant les facteurs législateurs et dispensateurs de droit du système démocratique et les abaissant au rang d'esclaves du pouvoir exécutif. Cette tendance provoquera une réaction certaine. M. Benès déclare encore que le nouvel État démo-

cratique doit s'élever au-dessus du système des partis et du système électoral actuels. Les démocraties occidentales doivent comprendre l'importance énorme des questions sociales et s'en occuper de façon intense. Il leur faut de même comprendre l'importance du nationalisme exalté par le national-socialisme, mais elles doivent lui donner une portée humaine.

L. G.

Histoire de la ville de Sopron

Karl Mollay : *Scarbantia, Ödenburg, Sopron. Siedlungsgeschichte und Ortsnamenkunde.* Dans l'*Archivum Europae Centro-Orientalis,* t. IX—X (1943—44), pp. 189—324.

La toponymie, qui a pris son essor au cours des dernières dizaines d'années, a de l'importance au premier chef au point de vue de l'histoire des premiers établissements. Les noms de lieu doivent être considérés comme des sources de premier ordre pour l'histoire des établissements, spécialement lorsqu'il s'agit d'époques sur lesquelles on possède peu de renseignements écrits ou même pas du tout. Les noms de lieu des territoires formant des limites linguistiques et ethniques et des régions bilingues peuvent être spécialement très instructifs au point de vue de l'histoire des établissements. On peut remonter dans bien des cas à l'origine des noms de lieu, lorsque le sens n'en est pas clair, par un procédé méthodique, si l'on connaît l'histoire du territoire, les anciennes colonies, la langue, les circonstances économiques et même les voies de communication de l'endroit au nom obscur : il n'est pas douteux, en effet, que ce ne soit l'entourage qui a toujours donné le nom. On ne saurait par contre approuver le procédé qui consiste à expliquer d'une manière spéculative le nom de lieu sans tenir compte des circonstances que nous avons énumérées, le plus souvent dans l'intérêt de la théorie qu'on a échafaudée. Dans ces cas-là, le chercheur, dans le raisonnement auquel il se livre pour découvrir l'origine du nom, adapte ce raisonnement à ce qu'il a imaginé d'avance et ne s'aperçoit pas des faits contraires ou s'efforce de les écarter.

L'analyse de l'histoire de l'établissement de Sopron, ville importante de la Hongrie Occidentale que nous présente Mollay, convient admirablement pour éclairer ce que nous venons d'exposer. Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur résume les résultats des recherches antérieures et arrive ainsi à la conclusion que Scarbantia, ancien nom de la ville de Sopron à l'époque romaine, est très probablement d'origine illyrienne et a disparu sans laisser de traces au temps des grandes

invasions. Seules, les recherches archéologiques et épigraphiques les plus récentes ont permis d'établir que le nom de Scarbantia, dont on a gardé le souvenir, désignait l'établissement romain qui est dans l'intérieur de la ville. Cet établissement romain a été fondé, d'après Mollay, au temps de l'empereur Tibère, mais sa construction a été achevée sous les règnes suivants.

La continuité de l'établissement a donc dû être interrompue à Sopron à l'époque des grandes invasions et le château fort du temps, centre du domaine royal, doit être l'ancêtre de la ville, fondée sur les ruines de la ville romaine ou à proximité. Il ne peut en être autrement si, du point de vue de l'histoire des établissements, on attribue quelque importance au fait que le nom allemand de la ville : Ödenburg signifie, sans discussion possible, ville déserte et en ruines. Dans la seconde moitié de son étude, il s'efforce surtout de prouver que Sopron, le nom hongrois à l'origine obscure de la ville, est plus ancien que le nom allemand à l'étymologie claire, Ödenburg.

Elemir Moór

Hongrois et Slaves

BÁRÓ MIKLÓS WESSELÉNYI : *Szózat a magyar és szláv nemzetiség ügyében* [Manifeste au sujet des nationalités hongroise et slave], 2 vol. Édité par Étienne Gál, avec notes, 1944, Kolozsvár, Minerva, 8°, 174+164 p. (*Erdélyi Ritkaságok*, n°. 12—13).

La série des « Erdélyi Ritkaságok » (Raretés Transylvaines), où parut le présent ouvrage, a pour but de rendre accessibles aux larges masses du public les sources inédites ou à peine connues de l'histoire de la Transylvanie. Le rédacteur du recueil, M. Elemir Jancsó, professeur à l'université hongroise de Kolozsvár, y a inséré jusqu'ici les récits de voyage d'auteurs transylvains sur leur séjour à l'étranger, des mémoires inédits et les notes de carnet de quelques hommes d'État. Cette fois M. Jancsó nous présente, avec une brève introduction un pamphlet du baron Nicolas Wesselényi, illustre homme politique hongrois aux années 30 du XIXe siècle.

C'est par les noms du comte Étienne Széchenyi, conservateur, et de Louis Kossuth, ce météore du libéralisme romantique, que l'opinion publique hongroise voit l'époque des réformes les mieux caractérisées. Cette manière trop simplifiée de rappeler une époque à l'aide des noms de ses représentants ne correspond pas à la réalité; mais, puisque l'on y tient, nous devons bien mentionner le baron transylvain Nicolas Wesselényi comme troisième de ce groupe. Lui aussi, comme les

meilleurs de sa génération, était partisan ardent des idées libérales et, dès 1831, il a publié ses vues dans le livre «Préjugés». Il y exposa, en s'appuyant sur le droit naturel, une profession de foi, classique par sa forme, des idées démocratiques de l'Europe occidentale, dans lesquelles il vit le salut de sa patrie «tombée si bas» et courbée sous le joug germanique. Une vive compréhension des classes sociales et surtout des paysans caractérise ce censeur courageux de la nation. Nous croyons entendre la voix de Széchenyi dans son accusation portée contre les classes privilégiées : «Près de neuf millions d'individus doivent se courber sous le travail et payer des tributs au-dessus de leurs forces, afin que huit cent mille puissent fainéanter en toute sécurité». Il parle avec le même courage de la question des nationalités en imposant à l'État le devoir «d'étendre les bénéfices de la constitution à tous les citoyens de quelque langue, religion et provenance qu'ils soient, afin qu'aucun d'entre eux ne surpasse les autres par sa position, et qu'il n'y ait pas de favoris gâtés au préjudice des autres».

Le «Manifeste», paru à Leipzig en 1843, suivit les «Préjugés» après des luttes soutenues pendant une dizaine d'années et après qu'il eut fait connaissance avec la prison allemande et perdu l'usage de la vue. Cet «écrit miltonien», d'après la remarque de son rééditeur, parle au lecteur de la hauteur purifiée du patriote aimant passionnément sa patrie et en même temps d'un homme servant les intérêts universels de l'humanité. Deux grandes questions vitales forment le centre du livre : l'expansion du panslavisme à l'extérieur et la question des nationalités à l'intérieur. L'expansion russe formait alors depuis un siècle déjà l'objet des angoisses de la politique de l'État autrichien. La question des nationalités, Wesselényi la connaissait bien en sa qualité de Transylvain parlant aussi le roumain. Cependant lors de ses séjours en Hongrie et à l'étranger, il fit la connaissance non seulement des représentants des Slaves de Hongrie, mais encore de ceux de l'étranger. A ce double point de vue, Wesselényi craignait pour l'existence de l'État hongrois.

Wesselényi craignait pour l'unité, l'indépendance, voire l'existence de sa patrie, menacée par les dangers extérieurs et intérieurs. Contre les premiers il prêcha la solidarité des peuples aimant la liberté, contre les seconds il préconisa l'extension de la constitution aux nationalités aussi bien qu'aux opprimés de la société. Il trouvait nécessaire de soutenir la monarchie des Habsbourg, car selon sa conception elle était seule capable de maintenir l'ordre dans la région du Danube. Cette grande mission, à son avis, la monarchie aurait été uniquementil capable de la réaliser en devenant démocratique et libérale. Wesselényi propose donc outre l'extension de la constitution,

la réorganisation de la monarchie sur des bases fédératives, par suite de quoi l'Autriche aurait été composée des pays héréditaires et de la Silésie. La Bohême et la Moravie, la Croatie complétée par la Dalmatie, le Royaume Illyrique réunissant la Serbie à la Bulgarie et à la Bosnie, le royaume de Roumanie, formé par l'union de la Valachie et de la Moldavie, auraient pris leur place à côté de la Hongrie.

Dans la réorganisation de la région danubienne, Wesselényi essaya de mettre en harmonie l'idée des nationalités et celle de la constitution. Sa grande erreur fut de croire le motif de la nationalité moins fort que le désir des peuples de posséder une constitution, erreur qu'il partage du reste avec presque tous ses contemporains. Hélas, dès le commencement, il se heurta à l'incompréhension totale des représentants contemporains des nationalités, ni l'un ni l'autre des deux partis n'ayant au fond une idée très nette de ce qu'était la conception des autres nations. Voulant fortifier la nationalité hongroise par la propagation de sa langue, Wesselényi ne pense pas à supprimer l'existence ethnique des minorités, tandis que les minorités, qui cherchaient dans la langue le critère de la nationalité, se crurent menacées dans leur existence. Le ton noble et équitable du «Manifeste» envers les nationalités non hongroises dément vivement les affirmations de ceux qui, à travers le prisme du nationalisme chauvin et impérialiste, veulent voir dans les conceptions de Wesselényi une tendance à l'anéantissement des nationalités. Les erreurs commises par Wesselényi et ses contemporains au sujet des nationalités s'expliquent pour la plupart par leur libéralisme romantique. Cette faute fut grave, cependant elle ne leur était pas particulière, c'était aussi celle des nationalités opposées et de presque toute l'Europe.

La réédition du «Manifeste» nous servira de nouveau d'avertissement que les problèmes des nationalités demandent non plus à être jugés du point de vue d'un nationalisme partial et unilatéral, mais de celui de peuples vivant ensemble. Pour cela il n'y a qu'un seul moyen : celui de la révision honnête et minutieuse des sources contemporaines relatives à la question, parmi lesquelles le «Manifeste» de Wesselényi tient une place de premier ordre.

Z. I. T.

A NAGYKÁLLÓI KÁLLAY-CSALÁD LEVÉLTÁRA [Archives de la famille Kállay de Nagykálló]. (Extraits des documents et autres papiers) Budapest, 1943, Ier et IIe vol., 8°, 284 et 301 p. (A Magyar Heraldikai és Genealógiai Társaság kiadványai, n°. 1.)

La Société Héraldique et Généalogique Hongroise entreprit un travail de grande envergure propre à combler une vieille et regrettable lacune, lorsqu'elle se chargea de publier les sources des archives familiales, peu accessibles en général. En l'absence d'un catalogue satisfaisant, la plupart des investigateurs d'archives familiales sont obligés de prendre en main les documents un à un, ce qui rend le travail déjà fatigant du chercheur encore plus difficile. La guerre a causé des dévastations énormes et irréparables, bien qu'elles n'aient pas encore été évaluées, surtout dans les archives de province. La matière publiée jusqu'ici, soit en extraits soit in extenso, est malheureusement très insuffisante.

La Société a commencé la série de ses publications par les archives privées les plus riches en documents médiévaux, celles de la famille Kállay. A cause des difficultés matérielles, il a fallu se contenter d'extraits au lieu de publier des textes entiers. Hâtons-nous de préciser que, dans la situation donnée, les auteurs ont accompli leur tâche le mieux possible. Sous la direction du professeur Szentpétery sont venus se ranger des spécialistes hongrois connus. Les deux volumes publient en tout 2037 documents s'échelonnant de 1224 à 1386. Les extraits, rangés par ordre chronologique, écrits dans un style concis, mais non précipité, donnent le contenu des documents. La méthode à laquelle on a eu recours pour faire les extraits est des plus modernes. L'effort déployé en vue de la concision ne l'a pas été au détriment de l'utilité. Cette collection d'extraits est en même temps une riche source de noms hongrois de personnes et de lieux des XIIIe et XIVe siècles, reproduits fidèlement avec leurs variantes. On étudiera avec un grand intérêt dans ces volumes la formation des noms de familles; c'est en effet à cette époque que cette formation a eu lieu de façon décisive. A mesure que nous approchons de la fin du moyen âge, on rencontre de plus en plus des surnoms qui se sont stabilisés pour devenir des noms de familles.

On n'a guère de renseignements concernant l'histoire politique; en revanche, l'historien de la société y trouvera une foule d'informations. La plupart des documents rendent compte d'abus de pouvoir ou des procès qui en découlèrent. Il y est beaucoup question de pillages de haras, de vols de chevaux, ce qui trouve son explication dans le mode d'exploitation des propriétés

en question. Les domaines de la famille Kállay s'étendaient dans la partie nord-est de la grande plaine hongroise, dans les comitats de Szabolcs, de Szatmár, d'Ugocsa, d'Ung, de Bereg et de Bihar. On y trouve aussi un petit nombre de documents, surtout de l'époque des Arpadiens, se rapportant à des propriétés situées au delà de la Drave, et dans le IIe volume, à portir de 1370, un document ayant trait au comitat de Krassó-Szörény.

L'utilisation de cette collection d'extraits est grandement facilitée par les nombreuses tables généalogiques et un répertoire détaillé des noms.

G. Bélay

Dictionarium Valachico-Latinum

Samuelis Klein, *Dictionarium Valachico-Latinum.* Avec une étude servant d'introduction par Ladislas Gáldi. Budapest, 1944. Éd. de l'Institut Teleki, Impr. de l'université royale hongroise, 8e, XVI + 496 p. + 8 tables.

Au cours de ces deux dernières dizaines d'années, l'historiographie a réalisé de sérieux progrès dans la connaissance des débuts du nationalisme roumain de Transylvanie. D'après les premiers résultats, il semblait que le nationalisme des Roumains de Transylvanie se signalât par des événements culturels initiaux. Peu â peu cependant, il se manifesta que les efforts culturels avaient été précédés par des efforts politiques et les tendances politiques par des faits de nature sociale et économique. Connaissant le grand rôle que les Roumains de Transylvanie ont joué dans l'histoire de l'évolution du nationalisme roumain en général, l'historiographie se tourna avec un intérêt compréhensible du côté du « trio » dit transylvain, Klein, Sinkai et Maior, ou plutôt vers leur activité, afin de bien déterminer la place qu'ils occupent dans le nationalisme roumain, de par les efforts qu'ils ont déployés pour la culture et la science roumaines.

« La connaissance des débuts de la vie scientifique roumaine de Transylvanie ne peut vraiment être approfondie et enrichie d'enseignements nouveaux qui touchent tous les peuples du bassin danubien que si, tombées en léthargie durant plusieurs siècles, conservées dans des manuscrits poussiéreux, à moitié oubliées, les créations du tournant des XVIIIe et XIXe siècles, époque où abondent les tentatives de pionniers, finissent par revivre » — écrit M. Gáldi dans son avant-propos. Dans son dernier ouvrage, l'auteur publie le dictionnaire manuscrit roumain-latin, achevé en 1801, du plus

ancien et, nous ajoutons, du plus intéressant membre du trio transylvain, tout en répondant en détail à beaucoup de questions dans son avant-propos. Il va sans dire que cet ouvrage est consacré en premier lieu à l'examen de faits linguistiques et d'histoire scientifique ; mais il apporte également une riche contribution à l'histoire de la civilisation roumaine et à la connaissance des rapports culturels hungaro-roumains. L'étude — qui s'étend sur le manuscrit, l'auteur du dictionnaire, une élaboration modèle des sources de même que sur l'orthographe, la phonétique, la morphologie et le vocabulaire des parties roumaine, latine, hongroise et allemande du dictionnaire — justifie l'opinion de l'auteur d'après laquelle « il est aussi méritoire d'étudier l'élaboration d'ouvrages philologiques que les productions littéraires ».

A l'origine, Klein avait eu l'intention de publier un dictionnaire roumain-latin-hongrois-allemand et latin-roumain hongrois-allemand qu'il voulait faire imprimer à l'imprimerie royale de l'université de Bude ; mais l'exemplaire prêt à être imprimé fut égaré et il ne resta que la partie roumaine-latine d'un premier manuscrit, dans la collection de l'évêché uniate de Nagyvárad. M. N. Densuşianu en 1880 et M. I. Radu en 1923 signalèrent l'existence de ce manuscrit. MM. N. Iorga et G. Pascu de leur côté firent quelques remarques en partie erronées à son sujet. C'est grâce au mérite de l'ouvrage de M. Gáldi que nous avons à présent une explication digne de confiance et détaillée et une appréciation juste du manuscrit. L'importance de ce dernier s'accroît du fait qu'il projette une lumière nouvelle sur les travaux préparatoires du *Lexicon Budense*, publié en 1825 par l'imprimerie de l'université de Bude et qu'il permet de mieux comprendre le processus de progrès qui s'est déroulé entre la publication en 1780, par Sinkai et Klein, de leur grammaire et la parution du dictionnaire de Bude ; ainsi donc il s'agit là d'une période, dont les ouvrages spéciaux ont malheureusement omis de présenter le tableau. Cela fait comprendre l'importance du travail de l'auteur qui comble une telle lacune. L'étude de M. Gáldi contribue aussi à mettre en lumière de nombreux problèmes de détail. Il a révélé que la main « étrangère » mystérieuse, qui a ajouté ses remarques aux parties hongroise, allemande et partiellement aussi à la partie roumaine n'était ni celle du poète hongrois connu Benoît Virág, ni celle du professeur d'allemand de l'université de Bude André Halitzky, mais celle de l'excellent occultiste roumain, aux penchants de polygraphe, Jean Molnár. Il s'avéra aussi que l'activité de Molnár dans la rédaction du dictionnaire a été d'une étendue telle qu'on peut parler de travail en commun. M. Gáldi donne non seulement la

biographie de Klein mais encore celle de Molnár avec de nouveaux détails inédits.

Qu'il me soit permis de rectifier quelques détails de ces biographies. Le nom de famille, à l'origine, a dû être le nom roumain Micu, cela ne fait aucun doute; mais nous ne pouvons nous ranger à l'opinion de M. Gáldi, pour qui la traduction du nom de famille, à consonance allemande, serait le résultat du fait que l'évêque Innocent Klein a été élevé à la dignité de baron, avec sa famille, par une lettre de noblesse datée du 20 octobre 1735 (p. 26, n. 8.). En réalité, l'évêque figure dès 1719 avec le titre de « noble » sur le registre matricule du collège jésuite de Kolozsvár. On peut admettre comme certain que la désignation de noble provient d'une erreur, car la lettre de noblesse de 1735 ne fait pas mention d'antécédents nobles. Le second séjour à Vienne de Samuel Klein n'a pas commencé en 1779, mais en 1777 (Chancellerie de Transylvanie 1564 : 1777 et 1128 : 1779). Cela étant il va sans dire que, l'hypothèse d'après laquelle la *Carte de rogacioni* de Klein, publiée à Vienne en 1779, aurait été préparée nécessairement à Balázsfalva n'est nullement convaincante, ce sujet et l'opinion de l'auteur d'après laquelle l'orthographe étymologique et latinisante aurait pris corps à Balázsfalva, avec l'aide de Maior (ibid.), devient ainsi incertaine. Tant que nous ne connaîtrons pas mieux les détails du premier séjour à Vienne de Samuel Klein et le fonds spirituel de Grégoire Maior et, d'une manière générale, tant que nous ne connaîtrons pas mieux la première grande génération de Balázsfalva (Maior, Aron, Kotore, Kaliani), nous devons considérer comme prématurée l'hypothèse de l'auteur : « Nous avons ramené ainsi à Balázsfalva l'origine de la direction latinisante qu'on plaçait à Vienne jusqu'à présent. » Il aurait fallu désigner les sources de la culture latine de Balázsfalva; or ce sont, avant Vienne et Rome, Kolozsvár et Nagyszombat. Tous les évêques de Balázsfalva ont acquis la connaissance de la langue latine et fait leur éducation dans ces deux villes, cela pendant un siècle et demi, depuis Jean Pataki jusqu'à Jean Leményi, y compris Innocent Klein, qui contribua si puissamment au réveil de la conscience latine. Ce fut en tous cas Innocent Klein, qui donna une forme claire et un caractère politique à la pensée dacoroumaine et cette pensée politique eut pour conséquence l'inclination à latiniser la langue roumaine. Il est hors de doute que Grégoire Maior fut un excellent styliste latin et c'est lui qui servit d'intermédiaire d'Innocent Klein à Samuel Klein, dans l'évolution de la pensée latine. Toutefois, sa personnalité exaltée ne permet guère de croire qu'il ait jamais pu achever un travail scientifique régulier ou que des pensées scientifiques aient pu jaillir de son

cerveau. M. Gáldi a néanmoins raison lorsqu'il déclare que parmi les contemporains de l'atmosphère politique latinisante d'Innocent Klein, c'est Maior qui donna à la délicate plante du latinisme linguistique de Samuel Klein la possibilité de prospérer à Balázsfalva. Les sources de l'esprit latin sont donc, dans chronologique : Kolozsvár, Balázsfalva, Vienne ou, pour l'ordre m'exprimer autrement, Innocent Klein, Maior et sa génération, Samuel Klein et sa génération. Le latinisme politico-historique ne devint latinisme linguistique qu'à travers la personnalité de Samuel Klein.

Nous ne trouvons pas très heureuse l'affirmation de M. Gáldi que « Klein, stimulé par Maior, serait reparti pour Vienne afin de populariser avec Sinkai les idées « dacoroumaines » qui avaient pris naissance dans les cercles de Balázsfalva, car la mission de Klein à Vienne eut lieu sur l'initiative directe de Vienne. Le séjour à Vienne, de Sinkai, rentré de Rome, n'avait aucun rapport avec la mission de Klein. Le fait qu'ils répandirent à Vienne les idées dacoroumaines était sans but prémédité et non une action calculée d'avance ; l'occasion s'offrait plutôt à eux de faire de la publicité pour leur grammaire intitulée *Elementa linguae Daco-Romanae sive Valachicae* (1780). L'idée avait, à coup sûr, germé dans leur âme à Balázsfalva ; le rôle de Vienne est en fin de compte secondaire, mais extraordinairement intense. Il est très important de savoir que ce n'est pas à l'occasion de son deuxième séjour à Vienne, mais lors du premier que Klein ressentit les impressions décisives, impressions qui développèrent les idées encore un peu vagues qu'il apportait de Balázsfalva et qui lui permirent, aussi bien du point de vue historique que linguistique, devançant ainsi Georges Sinkai et Pierre Maior, de devenir le père de la direction latinisante. Les futures recherches démontreront certainement que Klein a été l'initiateur et le créateur du développement spirituel des Roumains de Transylvanie. Sans entrer dans les détails, nous nous référons au fait que ce fut lui qui développa, avec ses connaissances historiques, la conception de droit public de l'évêque Innocent Klein et alimenta de ses arguments le Supplex Libellus Valachorum. Une question reste malheureusement à élucider, celle de savoir quelles instigations historiques et, peut-être, linguistiques Samuel Klein reçut pendant son premier séjour à Vienne. Comme Maior, de 1764 à 1772, n'était pas à Balázsfalva, mais en prison à Munkács et que le séjour à Vienne de Klein tomba précisément dans cette période, la formation intellectuelle du jeune basilite, de sa 21e à sa 29e année (l'âge le plus décisif) date justement de Vienne. On ne pourrait fixer l'empreinte spirituelle durant ces quelques années que d'après les manuscrits

de Klein datant de cette période ; cette tâche incombe aux historiens roumains. Si nous acceptons de nombreuses constatations de détail, par contre, il nous faut diminuer l'importance de la remarque de M. Gáldi, par laquelle il attribue à l'influence de Maior les débuts linguistiques de Klein, et attribuer un rôle plus important à l'influence de Vienne où, en fin de compte, il est resté, avec une interruption, pendant 12 ou 13 ans. Parti pour la capitale de l'empire avant sa maturité, Klein approchait de la quarantaine lorsqu' il en revint définitivement.

Nous n'ajouterons que ceci à nos remarques concernant la formation spirituelle de Balázsfalva : l'évêque Pierre Paul Aron (1748—1764) contribua, lui aussi, pour une large part, au maintien de l'esprit latin. (Cf. la biographie d'Aron par A. Bunea, dont M. Gáldi n'a pas tenu compte.) A la mort d'Aron, qui survint la même année que l'exil de Grégoire Maior (1764), le latinisme était déjà fortement ancré dans la conscience de Klein. Au retour de Rome de Jacques Aron, l'évolution était donc déjà achevée, et son rôle est moins important que l'auteur ne se l'imagine. Nous ne pouvons donc pas nous ranger à son avis lorsqu'il affirme que, « après le travail de pionnier de Grégoire Maior, ce fut Jacques Aron qui maintint en éveil un esprit latin si fécond, qui se manifesta à la fin dans le graphisme latinisant de Klein» (p. 12). En outre, le graphisme roumain latinisant a des précédents non roumains antérieurs bien connus.

Nous n'avons qu'une chose à ajouter à la biographie de Jean Molnár, c'est qu'il n'est pas prouvé que Samuel Brukenthal, gouverneur de Transylvanie, ait eu envers le jeune Roumain l'attitude, que lui prête M. Gáldi, à la suite de M. Lupas. Nous ignorons qu'il lui ait fait faire ses études à Nagyenyed ; on manque d'autre part totalement de données au sujet de son inscription au collège des Jésuites de Kolozsvár. (Je n'ai pas trouvé son nom dans le registre de l'école.) L'appui de Brukenthal a dû être occasionnel et se manifester d'après les circonstances.

Mais toutes ces imperfections, toutes ces lacunes ne comptent guère auprès des grands mérites de l'ouvrage de M. Gáldi. Dans la biographie de Molnár, il fait des remarques qui permettent de jeter un regard aussi sur la formation contemporaine du nationalisme roumain de Transylvanie, bien que la nature de son ouvrage ne s'étende pas à cette question. Tandis que le dacoroumanisme linguistique de Sinkai et de Klein en 1780 est raide et forcé, avec des formes qui martyrisent la langue roumaine par leur implacable latinisation, Klein passe par une nouvelle évolution (surtout sous l'influence de Molnár) jusqu'à l'apparition du *Dictionarium* et « n'essaye

plus de latiniser de force la langue roumaine, mais retourne au trésor vivant de la langue populaire ; il s'efforce de fondre en une unité les différents dialectes roumains de Transylvanie et dresse la liste non seulement des éléments hongrois en usage depuis des siècles dans le roumain parlé, mais encore de ceux qui ne sont usités que dans quelques régions » (V.). L'attitude en face des mots d'origine étrangère est le miroir, dans lequel se reflète le sentiment à l'égard des voisins d'une autre nationalité. La fidélité envers la langue populaire, qui prend le dessus dans le *Dictionarium* et qui est également mise en valeur dans le *Lexicon Budense*, montre que Klein était sur la bonne route, non seulement au point de vue philologique, mais encore au point de vue du nationalisme, route sur laquelle Roumains et Hongrois, avec une estime réciproque de leurs civilisations, éloignés du chauvinisme qui considère avec honte et dédain l'influence qu'ils peuvent avoir eue les uns sur les autres, peuvent faire route ensemble. C'est dans ce sens que, le fait que les Hongrois Benoît Virág et André Halitzki ont assumé la tâche de corriger et de compléter la partie latine-roumaine du dictionnaire de Klein, prend une valeur symbolique.

Ce que nous savions jusqu'ici de l'activité du trio de Transylvanie, c'était qu'il s'efforçait de transformer radicalement le vocabulaire roumain. M. Gáldi vient de démontrer que, « tout au contraire, l'activité des premiers représentants de la direction latinisante ne s'est manifestée dans ce domaine que très prudemment. En revanche, le respect de la langue populaire est d'autant plus fort chez lui ; on remarque un certain attachement conscient aux traditions anciennes de la lexicographie transylvaine. Les dialectes roumains de Transylvanie contenaient au XVIIIe siècle beaucoup plus d'éléments hongrois qu'aujourd'hui». Le dictionnaire de Klein ne reflète pas seulement le dialecte de son pays natal, ou un ou deux autres, mais il contient tous les mots empruntés au hongrois ; il est en réalité « le premier dictionnaire des dialectes roumains de Transylvanie, contenant un nombre infini d'éléments qui, à aucune époque, n'ont figuré dans la langue écrite, mais qui, faisant partie du patois de quelque région ou de quelque commune, vivaient leur vie à part plus ou moins isolée de l'évolution de la langue commune » (p. 186). Il nous faut souligner l'importance de l'œuvre de Klein et de Molnár du point de vue de la pureté de l'esprit transylvain, esprit qui se tient avant tout sur le terrain de la réalité ; il coordonne les phénomènes réels. M. Gáldi s'est acquis un grand mérite en traitant le dictionnaire de Klein et de Molnár de telle façon qu'il nous permet de jeter un regard pénétrant sur la vie du peuple à la fin du XVIIIe siècle, époque à laquelle les frottements entre les différentes

nationalités n'étaient pas encore capables de dissocier la vie en commun des peuples. Il ne nous appartient pas de juger l'abondante liste de résultats obtenus par l'ouvrage de M. Gáldi, si précieux pour le linguiste et particulièrement pour le lexicographe. Toutefois l'historien de la civilisation peut s'intéresser beaucoup à l'esquisse de la phase d'un quart de siècle qui sépare le dictionnaire de Klein du *Lexicon Budense*. L'excellent ouvrage de M. Gáldi prouve que les études philologico-lexicographiques peuvent être très profitables non seulement au linguiste, mais encore à l'historien des nationalités et de la civilisation. Il fournit en même temps un exemple de ce qu'on peut tirer des manuscrits de la première époque de la vie cultivée des Roumains de Transylvanie, manuscrits dont un grand nombre n'ont malheureusement pas encore été publiés et mis en valeur.

Z. I. Tóth

Le second Empire bulgare

N. Bănescu : *Un problème d'histoire médiévale : Création et caractère du second Empire bulgare* (1185). Bucureşti, « Cartea Romaneasca », 1943, 8°, 93 p. (Institut Roumain d'Études Byzantines, nouvelle série, n° 2).

L'an 1018, après avoir mené contre le tzar Samuel durant une trentaine d'années des campagnes d'une cruauté et d'une ténacité jusqu'alors inconnues, l'empereur byzantin Basile II, le « tueur de Bulgares » finit par conquérir toute la Bulgarie. Divisant son territoire en thèmes, il opéra le fusionnement de ceux-ci en leur imposant l'organisation de l'administration militaire de l'empire romain d'Orient. Par le fait même, le « premier Empire bulgare » cessa d'exister politiquement et, à partir de cette date, la Bulgarie demeura pendant un siècle et demi incorporée dans l'Empire byzantin. Le nouveau régime apporta d'importants changements dans le domaine des relations minoritaires qui tournèrent, en Bulgarie comme en Macédoine, au désavantage des éléments slaves. A côté de la rehellénisation devenue fort intense, de nouveaux éléments ethniques s'étaient raffermis et commençaient à prendre de l'extension (Arméniens, Coumans, Petchénègues, Valaques). Byzance réussit pendant quelque temps à étouffer les manifestations de la résistance nationale bulgare. Mais, en 1885, un nouveau mouvement s'organisa, dépassant dans ses proportions comme dans son influence toutes les manifestations précédentes. Deux frères, Pierre et Asen, se mirent à la tête d'une population bulgare exaspérée par la politique finan-

cière d'Isaac II, l'Ange, et déclenchèrent, avec l'appui des Coumans, une révolte qui eut pour résultat de détacher la Bulgarie du corps de l'Empire byzantin et de fonder, sous le régime d'Asen, un « second Empire bulgare ».

C'est à cet événement de l'an 1885 que se rattachent les deux problèmes les plus discutés de l'histoire bulgare médiévale : 1) quel fut le rôle des Valaques dans la création du second Empire bulgare? 2) à quelle nationalité appartenaient Pierre et Asen? Quoique les deux groupes de sources contemporaines, les sources byzantines et les sources occidentales, relatent ces événements dans tous leurs détails d'une même façon claire et nette, par suite de l'intervention, dans les points de vue de la recherche objective, d'un sentiment national mal interprété, ces importants problèmes sont restés jusqu'à ce jour en suspens et une mise au point rassurante fait encore défaut. Les savants slaves se prévalaient de l'origine bulgaro-russe des deux frères (c'est tout au plus s'ils faisaient place à un parent couman dans l'arbre généalogique, sur la base du nom « Asen ») et s'efforçaient de nier la participation des Valaques à la rébellion, alléguant l'emploi particulier des noms de peuples chez les écrivains byzantins. Par contre, les savants roumains, allant à l'autre extrême, suscitèrent dès l'abord, en sous-estimant le rôle des Bulgares, certains soupçons en ce qui concernait la vérité des résultats par eux acquis, suivant lesquels les deux frères fondateurs de l'Empire bulgare auraient été Valaques.

Tout dernièrement, N. Bănescu, l'excellent byzantinologue roumain, disciple et successeur de N. Iorga, entreprit de réviser les diverses opinions soulevées par ces questions litigieuses. Le système suivant lequel son travail est conçu est extrêmement intéressant du point de vue méthodologique. Bănescu analyse un à un les différents ouvrages des savants slaves et fait immédiatement la critique des résultats obtenus, en s'appuyant sur l'examen détaillé des sources. En tant que byzantinologue, c'est le compte rendu (par endroits subjectif) de Niketas Choniates, la source la plus importante de l'époque, qu'il considère en premier lieu, mais il attache aussi une grande importance aux sources occidentales. C'est donc après avoir soigneusement analysé les sources et en critiquant ainsi la bibliographie considérable publiée jusqu'à nos jours qu'il arrive à ses conclusions. Il démontre avec une grande érudition philologique que, suivant les témoignages réitérés de Niketas et des sources occidentales, la population séditieuse de Bulgarie qui créa, sous la conduite des deux frères, le second Empire bulgare, était composée de deux éléments ethniques différents : Bulgares et Roumains. Il prouve ensuite, en se basant sur l'emploi des noms de peuples archaïsés par Niketas, que sous le nom de « *Μυσοί* », nous devons entendre les Valaques. De

même, par l'analyse desdits noms de peuples et de la terminologie géographique employée par Niketas, il démontre l'erreur de Zlatarski et de ses collègues qui prétendaient que « *Βούλγαροι* » et « *Βλάχοι* » (« *Μυσοί* ») désignaient également le peuple bulgare et que Niketas n'avait employé deux noms différents qu'en raison de la division géographique employée par lui pour discerner ainsi les deux groupes de Bulgares vivant séparément dans deux régions de l'ancien Empire bulgare. En se référant aussi au témoignage des sources occidentales, il montre d'une façon tangible que Bulgares et Roumains avaient fondé ensemble le second Empire bulgare et que celui-ci n'avait été appelé « bulgare » que pour des raisons politiques, le nouvel empire ne pouvant s'affirmer dans les Balkans, territoire empreint de l'idéologie byzantino-slave, qu'en s'appuyant sur les anciennes traditions bulgares. Bănescu prouve enfin que la langue maternelle de Pierre et d'Asen était le valaque et que les deux frères, de même qu'Ioannitius, étaient, selon l'aveu uniforme des sources, des Vlaques.

Le fait que R. von Höfler avait fait les mêmes constatations dès 1879, par l'étude des mêmes sources,[1] n'enlève rien à la valeur du travail méthodique de Bănescu. En effet, la longue controverse avait noyé l'essentiel des deux problèmes dans un tel brouillard qu'il était indispensable de revenir aux sources. Celles-ci ayant prouvé que, déjà à la fin du XIIe siècle, une nombreuse population roumaine vivait dans les Balkans, laquelle avait joué un rôle essentiel dans la création du second Empire bulgare, il reste à éclaircir dans quel territoire cette population émigra de Mysie où les sources ne signalent bientôt plus sa présence et où seuls certains noms géographiques conservent son souvenir. N'existe-t-il pas quelque relation entre l'effacement du caractère valaque de l'empire des Asénides et l'émigration de ces Valaques de Mysie?

Mathias Gyóni

L'ART BYZANTIN

PHILIPPE SCHWEINFURTH : *Die byzantinische Form. Ihr Wesen und ihre Wirkung.* Berlin, Kupferberg, 1943, 8°, 162 p. +126 tb.

Dans cette histoire de l'art byzantin, qui touche à toutes les questions fondamentales, M. Schweinfurth examine minutieusement l'essence intérieure et spirituelle de la formation

[1] *Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Asseniden 1186—1257.* Sitzungsber. der phil.-hist. Cl. d. k. Akad. d. Wiss., 95. Bd., Wien, 1879. p. 229—245.

des formes byzantines. Il expose en détail les principales créations de l'art chrétien oriental dans le domaine de l'architecture, de la peinture, de la sculpture et de l'artisanat. Enfin, il s'occupe de la question de la diffusion et de l'influence de la forme d'art byzantine.

En examinant la nature essentielle de la forme d'art byzantine, il arrive à ce résultat que l'art byzantin et surtout l'architecture ont conservé l'esprit de l'art classique grec, et qu'en même temps il en est l'expression métaphysique. C'est là le positif dans la forme byzantine. La mise à l'arrière-plan de la pureté du style par l'emploi modéré des éléments décoratifs s'est produite sous l'influence méridionale et orientale (Arménie, Egypte) avec leurs motifs décoratifs outrés, surtout dans la sculpture et la peinture. L'emploi des ornements dans une mesure exagérée est la marque d'un négatif évolutif et se manifeste comme accessoire. L'auteur fait ressortir ce négatif en exposant à propos de la figuration du Christ, la différence essentielle entre les modes de figuration en Occident et en Orient. Tandis qu'en Occident la force créatrice intérieure de la société engendre des manières différentes de contempler Dieu, l'homme et le monde et donne naissance à des résultats nouveaux qui marquent la longue liste des diverses époques, en Orient par contre la manière de contempler et la forme d'expression avaient par excellence un caractère ecclésiastique et ainsi plus permanent. En Occident, la figure du Christ n'est pas l'attribut primordial de l'art ecclésiastique, elle reste « la bible des pauvres » (saint Grégoire le Grand) et se manifeste différemment selon la manière de voir la vie aux diversee époques.

Aux yeux du chrétien d'Orient, une des certitudes de la double nature du Christ est qu'il peut être représenté. Il est compréhensible dans ces conditions qu'en 787 le synode de Nicée ait fixé canoniquement les règles de la peinture ecclésiastique dont l'exécution devait avoir lieu dans une église à forme déterminée (basilique en croix surmontée d'une coupole), la maintenant ainsi dans un cadre permanent.

M. Schweinfurth examine l'influence de la forme byzantine dans deux domaines. Il parle de l'influence de la forme byzantine en général, forme dont l'effet est facile à démontrer dans l'art occidental. Il parle aussi de la succession classique que la Renaissance n'a pas reçue de l'âge classique directement, mais par l'intermédiaire de Byzance. Il examine ensuite très minutieusement la diffusion de l'art byzantin dans les pays orthodoxes, dans l'art ecclésiastique grec, bulgare, serbe, roumain, arménien et russe. La politique de Byzance, après la perte de ses territoires en Afrique et en Asie Mineure (IXe siècle), se tourna du côté du monde slave et attira dans sa

sphère d'intérêt les Balkans, la Russie et les rives de la mer Noire. Toutes ces régions tombèrent sous la domination de la forme byzantine; toutefois, sans parler des facteurs locaux qui prévalurent, cette forme trouva toutes sortes de possibilités de se manifester. Dans la steppe russe, qui constituait une grande unité, de même que dans les régions grecques, serbes et bulgares, placées sous son influence directe, cette forme se conserva sans mélange essentiel. Néanmoins, dans le Caucase des éléments perses sassanides, à la limite adriatique des Balkans des éléments italiens, et dans les voïvodats roumains des éléments occidentaux vinrent s'y ajouter. Il est intéressant de noter à propos de l'art des voïvodats que tandis qu'en Munténie, à cause de la proximité de Byzance et des liens particuliers qui unissaient la classe dirigeante de cette région avec le Mont Athos, la forme byzantine s'est conservée à peu près pure (église St. Nicolas de Curtea de Argeş, et celles de Vodica et Tismana) ; en Moldavie par contre (par l'entremise de la Pologne et de la Hongrie), certains éléments de forme occidentale prévalurent. Ce style moldave des XVe et XVIe siècles était à la base d'un style national roumain, qui retomba, par l'entremise des Russes, au XVIe siècle, sous l'influence de Byzance.

Le but que poursuit l'auteur est résolument méthodologique et l'on ne peut désirer qu'il s'écarte de son sujet. Néanmoins, au sujet de son chapitre sur la différence entre l'évolution du monde orthodoxe et celle de l'Occident, nous sommes obligés de faire allusion à un problème qu'on n'a pas abordé jusqu'ici systématiquement : quels sont les facteurs spirituels qui ont eu pour résultat à Byzance le sentiment statique de la vie, quelles sont les couches sociales qui ont continué de développer ce sentiment et quels sont les traits de la vie intellectuelle et matérielle des peuples élevés dans l'orthodoxie, qui les ont rendus aptes à accepter le caractère permanent de l'orthodoxie? L'ethnographie, l'histoire, l'histoire de l'art et de la musique et principalement l'histoire sociale devraient harmoniser les résultats obtenus pour tracer la voie qui pourrait mener à l'éclaircissement de ces problèmes. Peut-être la science pourrait-elle trouver aussi la réponse à la question comment s'est formé l'esprit national des peuples balkaniques dont beaucoup d'aspects sont restés jusqu'ici obscurs. Étendre ainsi les recherches surtout en ce qui concerne les Slaves balkaniques et les Roumains serait d'une importance fondamentale et mériterait de nouvelles recherches approfondies.

André Tóth

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

A LA MÉMOIRE . . .

Dans les derniers jours de 1944 qui ont vu couler tant de sang, Antoine Szerb, écrivain et historien de la littérature, une des plus remarquables figures des belles-lettres hongroises est mort sur la paille d'un camp de travail. Ame agitée — tout comme son époque entre les deux guerres mondiales — il eut à peine quelques années tranquilles pour travailler. Durant les 43 ans de sa vie, il créa une œuvre énorme dans laquelle il s'était proposé de pénétrer toute la littérature mondiale, et il y réussit. Ses études universitaires à peine terminées, il publiait déjà ses premiers essais sur quelques sujets de littérature hongroise et allemande. Son Histoire de la littérature hongroise en deux volumes lui valut un exellent renom auprès du grand public. Au début de la nouvelle guerre, il put parachever les trois volumes de sa grande Histoire de la littérature universelle. Entre temps, il exprima son enthousiasme pour l'esprit britannique dans son Guide de la littérature anglaise. Mais, en outre, il analysa dans un volume l'art de Guillaume Blake, dont la force démoniaque le captiva. Enfin, n'oublions pas ses excellentes traductions de France, Maugham, Huizinga.

De son vivant, la popularité sans réserve ne fut pas son partage. Ses adversaires lui reprochaient souvent sa légèreté, son attitude frivole, même cynique à l'égard des œuvres de l'esprit humain; mais, comme en tant d'autres choses, il resta même en cela l'enfant de son temps. Sa mort prématurée lui valut une reconnaissance générale. Nous voyons déjà clairement que son œuvre — la synthèse de la littérature mondiale — l'expression de son génie créateur survit au corps reposant dans une tombe anonyme.

*

G. Halász souffrit avec A. Szerb et trouva la mort avec lui. Contemporains, leur sort évolua parallèlement, mais leur per-

sonnalité était différente. D'une âme solitaire, Gabriel Halász ne se sentait bien que dans son bureau, sous les voûtes de la Bibliothèque du Musée National, parmi la multitude des livres. Il avait horreur de la foule, et la popularité qui devint le partage de son ami au style léger, l'ignora tout à fait. Son chef-d'œuvre : La recherche de l'intelligence, est un recueil d'essais littéraires. Un autre ouvrage de grande envergure : Le trésor de la littérature anglaise, anthologie choisie avec un soin méticuleux, est le signe de son admiration profonde pour le génie britannique.

Dans ses études, publiées dans différentes revues, il envisage les littératures hongroise et anglaise dont les figures les plus remarquables sont dépeintes par lui de main de maître. Il voulait, à vrai dire, se perdre dans sa matière, dans l'œuvre de ses auteurs préférés, dans leur style. Fixant ses regards directement sur son sujet, il ne se cherchait pas dans ses thèmes, comme le font si souvent les essayistes. Halász n'écrivit que sur ceux qu'il aimait et il essaya de les approfondir de la manière la plus parfaite. Dans son style, il n'y a ni ornement ni parure, mais ses phrases concises et claires représentaient pour le petit nombre de ses amis une valeur non éphémère. Son œuvre est restée inachevée, une mort prématurée l'empêcha de réaliser son plan : exprimer la beauté éternelle.

Jean Kósa

Problemes de la région danubienne

L'éclaircissement très actuel des rapports entre petites et grandes nations est la tâche que se propose Hubert Ripka dans son excellent recueil de conférences et d'articles (*Small and Great Nations. The Conditions of a New International Organisation.* London, 1944, Czechoslovak ministry of foreign affairs, 62 p.). Le ministre sans portefeuille du gouvernement tchécoslovaque, rédacteur en chef du *Lidové Noviny* avant la guerre et aux côtés de Peroutka, le penseur le plus marquant du Club Athenaeum de Prague, intervient ici dans cette littérature politique, à la recherche de nouvelles organisations internationales, et examine les nouvelles formes de vie commune entre États et peuples, après la seconde guerre mondiale. Ripka voit la solution dans une fédération régionale des nations démocratiques et amies de la paix, une fédération des petits peuples, en coordination cependant avec les Nations Unies. Les plus importants chapitres de cet ouvrage lucide, « The Conditions of Central-European Federation » et le « Plans of Federation » sont indispensables à tous ceux qui s'occupent

du fédéralisme. Jusqu'à présent, c'est de la part des penseurs politiques de l'Europe carpathique la manifestation la plus importante sur le rôle que les petits peuples vont jouer dans la nouvelle organisation du monde.

É. Gál

*

Dans le numéro de décembre 1945 du *Contemporary Review*, nous avons pu lire l'étude de V. A. Firsoff, intitulée *The Problem of East Central Europe*. L'auteur y examine les différences de l'évolution de l'Europe orientale et occidentale au cours de l'histoire, en indiquant les événements surtout politiques et historiques qui ont déterminée la formation de la partie orientale de ce continent. L'Europe Centro-Orientale, dit-il, a souffert beaucoup plus des ravages causés par les conquérants que n'a souffert la partie occidentale. Les invasions continuelles des Tartares et des Turcs y ont empêché la consolidation des peuples. Elles y ont empêché la formation d nations unies et fortes et rendu plus difficiles et, bien souvent, rompu les relations de ce territoire avec les pays de l'Europe occidentale sur le terrain de la civilisation, de la politique, etc. Ce sont surtout les territoires sous la domination turque qui sont restés, selon l'opinion de M. Firsoff, en arrière des pays occidentaux en ce qui concerne la civilisation et la situation économique. Vu l'impossibilité d'y fonder des États forts, l'inquiétude de caractère politique finit par s'emparer de cette région, où l'intervention des grandes puissances devint forcément plus fréquente depuis la seconde moitié du XIXe siècle.

En revanche, continue M. Firsoff, dans l'Europe Occidentale la formation des États a précédé celle des nations. Ceux de l'Occident étaient des États nationaux, tandis qu'en Orient plusieurs nationalités rivales, vivant dans les cadres d'un même État, se disputaient le pouvoir.

Après cette introduction historique, M. Firsoff passe en revue les possibilités actuelles de l'organisation et de la pacification du territoire de l'Europe Centro-Orientale. A son avis, il faudrait organiser les petites nations de cette région, de sorte qu'elles puissent, l'équilibre une fois rétabli, sauvegarder leur indépendance entre elles et se défendre contre les influences étrangères. Sans s'étendre sur les détails d'un tel plan, dont il voit lui-même les difficultés, il propose le système fédératif comme solution.

B.

*

Le territoire s'étendant entre le bloc germanique et les plaines russes, que Masaryk appela fièrement le ceinturon

des petits peuples, et la géopolitique allemande, avec un certain mépris : « Zwischeneuropa » ce territoire est présenté dans son évolution historique, ses conditions sociales et tous ses rapports intérieurs et extérieurs dans l'œuvre de Josef Hanč (*Eastern Europe*, Museum Press Ltd., London, 1943. 272 p.). Le destin politique et social de cette région historique embrassant une riche variété de peuples, des Finnois aux Grecs, des Tchèques aux Turcs, de même que sa situation intérieure et ses relations avec le grand monde sont connus à fond de Hanč, non seulement parce qu'il en fait partie, mais encore parce qu'il s'entend fort bien à démêler les problèmes les plus embrouillés. Consul à New York (1934—39), il s'est approprié le vocabulaire moderne de l'historiographie anglo-saxonne, et il présente au lecteur l'Europe orientale d'une manière que caractérisent l'esprit tchèque et la rédaction anglaise, tout comme chez Masaryk et Benès. Jan Masaryk est trop modeste lorsque, dans la préface, il désigne ce livre comme une œuvre offrant beaucoup d'informations utiles. L'originalité du livre de Hanč consiste justement dans le fait qu'au lieu de surcharger le lecteur d'une masse de données, il fait plutôt comprendre le caractère national des peuples de l'Europe orientale et il suggère des idées touchant la possibilité d'une vie commune plus harmonieuse dans l'avenir.

É. Gál

*

Le numéro du 15 septembre 1945 des *Temps Nouveaux* (éd. à Moscou) publie sous le titre *La réforme agraire et la démocratisation de la vie sociale* une étude de E. Varga (p. 7—12). L'auteur y examine la lutte sociale et la campagne en faveur de la réforme agraire menées au cours de ces dernières années dans la région danubienne, et, plus généralement, dans l'Europe orientale.

La France et la Hongrie

La Société Franco-Hongroise a tenu, le 4 septembre 1945, son assemblée constitutive. Après les paroles de félicitations de M. Géza Teleki, ministre de l'Instruction Publique et président de la commission organisatrice, l'assistance élut M. Éméric Oltványi, ministre des Finances, président, et M. Géza Teleki, coprésident de la Société. Les fonctions d'administrateur délégué furent déférées à M. Béla Kerékjártó, professeur à l'université de Budapest. Quant aux fonctions de secré-

taire général de la Société, elles furent confiées à M. François Gachot, historien des beaux-arts et essayiste bien connu, vivant en Hongrie depuis de nombreuses années. Cela fait, M. Paul Giraud, délégué français en Hongrie, adressa ses cordiales salutations à la Société, qui venait de se constituer. Dans son discours, il mit en relief les rapports culturels qui unissent étroitement la France et la Hongrie et qui ont donné, encore tout récemment, de précieux résultats. Puis il évoqua le souvenir des maquis hongrois combattant pour la libération de Paris et celui des évadés français qui ont trouvé en Hongrie un foyer et la protection des autorités — et qui ont été, eux aussi, témoins de l'amitié approfondie entre les deux peuples.

La Société a l'intention de déployer une grande activité culturelle et littéraire : sous ce rapport, son programme prévoit d'une part l'organisation de conférences, de l'autre la traduction en hongrois d'ouvrages français et la publication en français d'ouvrages hongrois.

A. Pierre

*

Le 1er octobre 1945, M. Ladislas Marsall fit une conférence extrêmement intéressante à Budapest sur le mouvement de resistance française. Ayant vécu lui-même à Paris et membre du mouvement d'opposition hongrois, qui s'est distingué aux côtés des Français, surtout dans la défense de Paris, il esquissa encore l'histoire de ce mouvement, en se souvenant principalement des Hongrois qui ont donné leur vie pour la France.

*

Au cours d'un après-midi organisé par la Société Franco-Hongroise à la date du 18 octobre 1945, nous avons eu l'occasion d'entendre la conférence du jeune poète Ladislas Gereblyés sur la vie intellectuelle de la France des cinq dernières années. Rentré récemment de Paris, le poète a parlé de la résistance à l'occupation allemande, pour passer après à un compte rendu de la vie culturelle depuis la fin de la guerre.

*

Le 9 décembre 1945, la Société Franco-Hongroise s'est réunie au cours de l'après-midi, en commémoration de Paul Valéry. Les meilleurs connaisseurs de la littérature et de la culture françaises ont fait des conférences, tel M. Kerékjártó, professeur d'université et ami du poète ; d'autres, qui ont été en relations personnelles avec Paul Valéry : M. Ladislas Passuth

pour étudier le critique Valéry, M. François Gachot pour analyser le poète, enfin M. Albert Gyergyai pour expliquer le « Cimetière marin ». Entre les diverses conférences, lecture a été donnée de traductions hongroises des poésies de Valéry.

*

Un émigré hongrois en France, Daniel Irányi est le titre de la thèse que Mlle Suzanne Déry a soutenue à l'université de Kolozsvár (Édition de l'Institut français, Kolozsvár, 1943, 8°, 73 p.). Irányi était un des politiciens les plus connus de la révolution de 1848. Après l'échec, il s'enfuit à Paris, où les émigrés hongrois se réunissaient sous la direction du comte Ladislas Teleki. Il vécut là jusqu'au compromis austro-hongrois de 1867, date à laquelle il revint en Hongrie. C'est à Paris qu'il écrivit son ouvrage en deux volumes : *Histoire politique de la Révolution de Hongrie*, en collaboration avec Ch. L. Chassin. L'étude de Mlle Déry dépeint surtout les années qu'il passa à Paris et complète nos connaissances par la publication de lettres inédites, comme la correspondance de Chassin et Irányi et les lettres de ce dernier à des politiciens français. Nous savons gré à l'auteur d'avoir recueilli une documentation solide d'un chapitre tellement mouvementé de l'histoire des émigrés hongrois en France.

J. Thorne

La culture hongroise
et l'Association Mondiale des Nations Unies

Ce titre est aussi celui de la conférence faite, le 20 décembre 1945, par M. Géza Paikert, conseiller au Ministère de l'Instruction Publique et chef de la Section des relations culturelles avec l'étranger, à la Radio de Budapest. Dans la première partie de sa conférence, M. Paikert a esquissé les intentions, visant au rapprochement culturel des peuples, de la Société des Nations, fondée par le président Wilson. Pendant des années, disait-il, la Hongrie avait mis tous ses espoirs dans cette organisation ; mais, peu à peu, elle avait vu ses espoirs s'évanouir. Aujourd'hui, l'opinion publique mondiale reconnaît en toute impartialité que la Société des Nations n'était pas à la hauteur de sa tâche.

« Soyons justes cependant », dit M. Paikert, « et constatons deux faits indéniables : l'un, c'est la pureté et la noblesse des intentions de son fondateur ; l'autre, sa bonne volonté, qui n'a point failli durant tout le temps de son action.

Elle fut lourde et bureaucratique dans ses moyens, mais cela trouve son excuse dans le fait qu'elle fut la première fondation moderne de ce genre ; si elle n'a exécuté presque aucune de ses décisions, c'est qu'en pratique elle ne disposait d'aucun moyen de sanction. »

M. Paikert cite quelques exemples des intentions restées irréalisées, mais grandioses de la Société. Puis il continue :

« Ma conviction, partagée du reste par nombre de mes compatriotes, est que même la Société des Nations aurait pu passer par une évolution qui aurait éliminé ses défauts et ses préventions. Elle aurait pu devenir une institution, au moins se rapprochant de l'idéal. Mais, pour cela, il aurait fallu la bonne volonté de tous, condition trop rarement, pour ne pas dire jamais réalisée. Cette bonne volonté, allant de pair avec de bonnes intentions, nous aurait aidés non seulement à élever l'Association genevoise à des hauteurs idéales, mais encore — c'en est la conséquence logique — à éviter cette seconde guerre mondiale encore plus terrible que la première.

C'est justement cette bonne volonté dont nous avons si cruellement ressenti l'absence jusqu'à présent, qui se fait sentir dans la fondation et dans la rédaction de la charte et des statuts de l'Association Mondiale des Nations Unies, esquissée dans la Charte atlantique et réalisée enfin à San Francisco. La différence essentielle et en même temps décisive entre les deux organisations appelées à assurer la paix consiste en ce que les délibérations de la seconde Société des Nations disposent de sanctions qui l'immunisent contre tout appel de droit et contre toute attaque de violence. »

Après une brève esquisse de l'Organisation Mondiale des Nations Unies, M. Paikert continue :

« Les fondateurs de l'Organisation Mondiale des Nations Unies ont attaché une importance particulière aux échanges culturels des peuples. Ils savent bien que ce sont les échanges intellectuels et les relations culturelles intimes entre peuples qui forment les piliers les plus solides d'une paix vraie, durable et qu'on puisse qualifier de bonne à tous les points de vue. La culture ne connaît ni temps ni frontières. Un peuple ne perd jamais rien de sa culture populaire particulière en y ajoutant les influences biénfaisantes d'un autre . . .

Le 1er novembre, trente-sept délégations de l'organisation scientifique, pédagogique et culturelle des Nations Unies se sont rencontrées à Londres. Leur principal plan d'action consiste dans la formation d'une base commune de décision dans les questions pédagogiques générales, afin d'extirper à tout jamais de l'âme de la jeunesse mondiale et surtout européenne les bactéries du prussianisme, de la tyrannie et de l'impérialisme chauvin.

Le pas suivant à faire, ce sera l'examen des moyens à l'aide desquels il serait possible de porter les échanges intellectuels à un degré qui satisferait tout le monde. Ce sont là de hautes et magnifiques idées. Nous autres Hongrois, nous attendons avec impatience le moment de nous associer à ce travail, qui est celui des Nations Unies.

Ce serait une erreur de croire que les petites nations ne font que recevoir des grandes. La culture est justement le terrain où même la plus petite d'entre elles peut donner à la plus grande. Que le moment sera magnifique où les savants hongrois, poussés par la grandeur d'un but commun, échangeront leurs idées avec les spécialistes anglais, russes, américains, yougoslaves ou roumains ! Quel moment inoubliable que celui où les esprits gigantesques de l'Amérique, de l'Empire Britannique, de l'Union Soviétique, de la France et des autres nations discuteront à la même table avec les représentants de la culture hongroise et où les savants hongrois n'auront pas à se plaindre de se trouver en minorité . . .

Nous espérons fortement que l'Organisation des Nations Unies ne commettra pas la faute qui a perdu la Société des Nations, dans laquelle un mur se dressait entre vainqueurs et vaincus. Nous croyons aussi pouvoir espérer que, lorsque nous l'aurons mérité par notre conduite, on nous y accordera la place due à la nation qui, pleine de bonne volonté, essaye de se placer dans la grande communauté des peuples amis de la liberté. »

M. Paikert conclut son discours par ces paroles :

« Ayons confiance dans l'Organisation des Nations Unies ! Malgré toutes les difficultés naturelles du commencement, l'idée préconisée par cette institution mondiale remportera la victoire. Cette idée, elle la préconise, dans l'esprit d'une démocratie idéale, pure, pour un avenir meilleur et plus paisible de l'humanité entière. »

La Hongrie et l'Amérique

Le 3 octobre 1945, s'est constituée la Société Hungaro-Américaine. Léopold Baranyai a été appelé à remplir les fonctions de président, tandis que les professeurs A. Beznák, A. Bolgár et Laurent Dabasi-Schweng, le président de l'Institut Danubien Paul Teleki et Dominique Kosáry, directeur du même Institut, ainsi que Mme Kéthly, vice-président de la Chambre des Députés, ont été nommés vice-présidents. Dans le discours d'ouverture prononcé en remplacement du président

Baranyai, absent, par le professeur Beznák, celui-ci a fait ressortir le caractère supranational des arts et de la science et affirmé sa conviction que la collaboration des nations sur le plan de la science couronnera les efforts des artistes. C'est à ce travail que les représentants de la vie intellectuelle hongroise convient leurs collègues américains, afin de créer ainsi ensemble l'atmosphère de paix et de bien-être dans le monde entier. Mme Kéthly a exalté le rôle des États-Unis dans la formation et l'éducation de la démocratie hongroise. Le peuple hongrois, disait-elle, a toujours considéré la confédération démocratique des États-Unis comme la terre promise, et la Société se rend compte de l'importance décisive des États-Unis sur l'opinion publique hongroise. Puis ce fut le Col. Dallas Townsend, représentant des États-Unis, qui prit la parole et traça une esquisse de l'évolution du libéralisme, en rappelant dans des termes élogieux le rôle de Louis Kossuth.

La Société s'est fixé des tâches multiple : informer le public des deux pays des relations sociales et culturelles existant entre eux, faire connaître les relations des deux pays dans le passé et dans le présent, en les fortifiant par des actions d'échanges réciproques, soutenir les relations avec les Hongrois restés en Amérique. Elle entretient aussi une salle de lecture, pourvue des journaux les plus récents, organise des cours de langue, des séminaires et des représentations cinématographiques de documentation. Outre l'organisation de Budapest, la Société en compte encore quelques-unes en province ; le nombre de ses membres s'élève à 3000.

J. Sz.

*

Dans le courant de novembre 1945, devant la société hungaro-américaine, M. D. Kosáry a tenu une conférence sur la déclaration de l'indépendance américaine. Après avoir exposé les principaux facteurs qui ont fait de l'Amérique une nation nouvelle, il fit l'éloge de l'importance historique de la déclaration d'indépendance, au point de vue de l'évolution de la démocratie mondiale. Il montra quelle influence avait eue l'exemple américain sur les Hongrois de l'époque réformiste, qui voulaient se libérer de la politique mercantile de l'empire habsbourgeois, au même titre que les Américains s'étaient libérés des Anglais, et très souvent ils recouraient aux mêmes méthodes, comme p. ex. le boycottage des marchandises industrielles autrichiennes, qui fut organisé par Kossuth en 1844. La déclaration de l'indépendance hongroise en 1849 décèle aussi à certains points de vue l'influence de la déclaration américaine.

R.

La Société Hungaro-Américaine vient d'adresser au Ministère Hongrois de l'Instruction Publique un mémorandum où elle demande l'institution d'une chaire américaine à l'Université de Budapest. A ce sujet, la revue *Köznevelés* (Budapest) publie, dans son numéro de janvier 1946, un commentaire de M. Étienne Gál.

« Les relations culturelles entre les États-Unis d'Amérique et la Hongrie remontent à un lointain passé — dit M. Gál — et n'ont cessé d'être des plus cordiales. L'exemple américain stimulait nos jeunes libéraux de l'ère des réformes et, en 1848—49, la guerre de l'indépendance hongroise éveilla une vive sympathie aux États-Unis. L'histoire de la Hongrie ne connaît pas d'époque consacrée par plus de traditions que celle de Kossuth, dont le nom fut symbole non seulement des années de luttes poursuivies pour notre indépendance, mais encore des années glorieuses, mais teintes d'amertume, de l'émigration. Nos compatriotes qui avaient débarqué en épaves sur le littoral américain, ont joué un rôle important dans l'économie, la diplomatie et la société des États-Unis. Aujourd'hui encore, on les rencontre partout, dans la vie politique, artistique et scientifique. A l'issue de la première guerre mondiale, la France et les États-Unis furent les seules grandes puissances qui défendirent les frontières ethniques et refusèrent de ratifier le traité de Trianon. Peu après, les États-Unis conclurent avec nous un pacte d'amitié *(Treaty for establishing friendly relations between the United States of America and Hungary)*, mettant fin à l'indifférence, au dédain général dont la Hongrie était l'objet depuis la fin de la guerre. Des mécènes américains favorisèrent les recherches des spécialistes hongrois par une série de dons et de fondations : la seule fondation Rockefeller assurait un appui régulier à 120 savants hongrois. Les bibliothèques publiques de Hongrie bénéficièrent également de dons continus en livres. A l'heure actuelle, l'intérêt des États-Unis pour notre pays et leur généreux empressement à nous venir en aide se manifeste éloquemment par la libéralité avec laquelle ils secourent notre pays et cherchent à le relever de ses ruines. L'intérêt amical qu'ils nous ont témoigné en 1849, se révèle de nouveau : l'Amérique, par le rétablissement des relations diplomatiques, nous tend la première la main et met un terme à l'isolement politique de la Hongrie. »

Selon M. Gál, trois chaires américaines devraient être instituées à Budapest : la première serait consacrée à l'histoire et à la littérature ou simplement à l'histoire de la civilisation américaine, la seconde au droit international et à l'histoire diplomatique des États-Unis, la troisième enfin, à l'économie politique et à l'économie générale. La plus importante serait, à son avis, la chaire littéraire et historique.

Dans le numéro d'août 1945, la revue *The New Republic* publie une intéressante étude de M. H. Eulau intitulée *Population Transfers*. L'auteur se demande si les transferts de populations envisagés actuellement ne conduiront pas à de nouvelles complications politiques. Sera-t-on capable de résoudre tous ces problèmes de nationalités, qui ont déjà causé tant de crises avant la guerre? Ayant étudié l'histoire des transferts des dernières dizaines d'années, il nous fait connaître les données du Rapport de la Commission allemande de Rapatriement, publié en 1942, selon lequel environ 800.000 Allemands ont été rapatriés de 1930 à 1942, venant pour la plupart de territoires italiens ou russes. Ils s'étaient établis sur des territoires limitrophes du Reich : en Pologne, en Slovaquie, en Carinthie et dans le Tyrol du nord. Quelque importantes que fussent ces masses rapatriées, elles n'ont pas réussi, de l'avis de M. Eulau, à modifier les frontières entre Allemands et non-Allemands. Au lieu de créer des territoires homogènes du point de vue ethnique, on aboutit à un mélange plus intense des peuples et des races, qu'augmente encore la politique de colonisation du Reich à l'égard des peuples soumis. Au printemps de 1942, 250.000 Allemands environ s'étaient infiltrés en Tchécoslovaquie, tandis que, d'après un communiqué allemand de 1943, le nombre des Allemands établis en Belgique, en Hollande, au Danemark et en Norvège s'élévait à 400.000. Selon M. Eulau, le nombre des Allemands établis dans les pays occupés atteignait 2.500.000.

Avant l'Allemagne, la Société des Nations avait organisé, en 1923, des transferts de population entre la Grèce et la Turquie. Esquissant les motifs politiques et ethniques de ce transfert, M. Eulau détaille les souffrances, inséparables désormais de l'histoire du transfert gréco-turc. Il s'agissait d'échanger 380.000 Turcs contre 800.000 Grecs. Les épidémies, les troubles, le manque de vivres décimaient les expatriés. La Turquie, qui perdait des agriculteurs diligents et d'habiles artisans, reçut en échange des paysans arriérés. La Grèce de son côté fut contrainte de contracter de lourds emprunts, qui augmentèrent ses charges fiscales et furent, en partie, cause de la banqueroute publique de 1932.

Après cette histoire des transferts de populations en Europe, l'auteur passe à l'examen de celui des Allemands vivant dans les différents pays européens. A son avis, il est difficile de dire quoi que ce soit de concret, tant que les frontières n'auront pas été fixées définitivement. Il ne manque pas d'indiquer le danger d'un irrédentisme nouveau pouvant naître de l'abandon de territoires allemands à la Pologne et du rapatriement

des Allemands expulsés, selon l'auteur. On ne parera au danger qu'en rendant l'Allemagne capable de nouer des relations économiques qui donneront aux rapatriés du travail et la possibilité d'atteindre un standard de vie satisfaisant. *cb*

La Hongrie et l'Angleterre

Au cours de l'été de 1945 parut le volume d'études de M. Étienne Gál sous le titre: La Hongrie, l'Angleterre, l'Amérique et le monde slave (*Magyarország, Anglia és Amerika különös tekintettel a szláv világra.* Budapest, 1945. Éd. Officina. 328 p.). Il s'agit de plus de trente études ayant trait pour la plupart à l'histoire de la littérature ; l'auteur y examine de nombreuses questions de détail se rapportant aux liens spirituels anglo-hongrois et projette plus d'une fois une lumière nouvelle sur ces questions. Parmi ces études plusieurs s'écartent du sujet spécifiquement hongrois et s'occupent surtout des peuples slaves de la région danubienne ; elles apportent ainsi plusieurs données intéressantes. Les notices bibliographiques sont de grande importance. *J. Sz.*

*

L'étude fondamentale de M. Paul Berg a paru l'an dernier sous le titre : Influence anglaise sur la littérature hongroise au dix-septième siècle (*Angol hatások a tizenhetedik századi magyar irodalomban.* Debrecen, 232 p.). L'ouvrage est édifié sur de très larges études et apporte une foule de données nouvelles. Il nous fait connaître 50 livres anglais du XVIIe siècle traduits en hongrois et 40 livres hongrois écrits sous l'influence anglaise. Ce n'est pas seulement une étude approfondie, mais c'est aussi une lecture agréable. *J. Sz.*

*

La Société Anglo-Hongroise a tenu, le 5 octobre 1945, son assemblée constitutive, qui fut de la part du public l'objet d'un très vif intérêt. M. Zoltán Kodály, le célèbre compositeur, fut élu président de la société. Parmi les vice-présidents nous trouvons les noms d'éminents personnages hongrois de la vie scientifique, artistique et économique. Le bureau une fois élu, M. Kodály prononça, en qualité de président, son discours d'ouverture. Parcourant l'histoire des rapports culturels anglo-hongrois, il ne manqua pas de souligner l'attachement indéfectible de la nation hongroise à la civilisation occidentale. Après son allocution, sur sa proposition, l'assemblée générale envoya un télégramme de félicitations à la B. B. C., « précurseur du monde indivisible ». M. Arthur Whitney,

attaché de presse de la mission anglaise à Budapest, présenta en langue hongroise ses hommages à la Société, tout en l'assurant pour l'œuvre culturelle qu'elle vient d'assumer, de son appui plein et entier. *F. Bl.*

La Société Culturelle Hungaro-Soviétique

Le 9 juin dernier, à l'occasion de sa création, la Société Culturelle Hungaro-Soviétique s'est réunie en séance solennelle. Le célèbre écrivain hongrois, Louis Zilahy, entouré de nombreuses personnalités parmi lesquelles nous retrouvons tous les spécialistes des relations culturelles soviético-hongroises, a été élu président de la Société, aux acclamations de l'assistance.

La Société, logée dans un des palais aristocratiques de la Cité, organise des conférences, des concerts, des représentations théâtrales et cinématographiques, pour faire connaître l'art, la littérature et la vie quotidienne dans l'U.R.S.S. Elle a arrangé deux expositions photographiques intitulées « Guerre et relèvement » et « La vie de l'U. R. S. S. » L'ensemble de chants et de danses de l'État ukrainien et le chœur de l'État russe, répondant à de nombreuses invitations, ont fait une tournée dans tout le pays. La Société a pris l'initiative de toute une série de conférences faites à la T. S. F. et qui ont pour objet de placer sous nos yeux des scènes de la vie des citoyens de l'U.R.S.S. Son hebdomadaire « L'avenir » (Jövendő) apporte continuellement des nouvelles de tous les domaines de la vie soviétique. Les deux séries d'éditions « La bibliothèque du bon voisinage » et « La scène soviétique » publient des éditions bon marché d'écrivains russes et d'ouvrages concernant l'U.R.S.S., à l'usage des grandes masses.

Sous la rubrique « Démocratie soviétique », la Société a déjà organisé, pour les ouvriers des usines et des ateliers, plus de 30 représentations suivies d'un film intitulé : « Un jour dans l'U.R.S.S.» Outre celle de Budapest, la Société dispose de 30 organisations locales dans les villes de province.

X. d'Abry

Le jour du livre hongrois

L'année 1945, nous avons eu de nouveau le jour traditionnel du livre hongrois. Bien que le pays, à peine délivré des horreurs de la guerre, n'ait pu le célébrer avec l'ancien éclat, les maisons d'édition surprirent les visiteurs par le nombre des éditions.

La plupart des livres sont des essais, des mémoires, des tableaux d'époque des derniers mois, des dernières années, traitant des événements de la guerre. Dans cette masse, l'essai de M. Zoltán Horváth, où l'auteur examine la voie sociale interne et la politique extérieure de la Hongrie d'entre les deux guerres mondiales nous intéresse de plus près (*Hogy vizsgázott a magyarság?* Budapest, 62 p. Bibliothèque Socialiste). Horváth regarde le passé avec un sens critique aigu et, sans rien dissimuler, juge de l'activité du régime passé, du gouvernement aussi bien que des diverses classes sociales avec une entière sincérité.

Parmi les produits d'un caractère plus littéraire, il faut signaler le livre de M. Joseph Darvas : La ville dans le marais (*Város az ingoványban.* Budapest, Éd. Szikra). L'auteur y raconte sous forme de mémoires les derniers mois de la vie de Budapest. Le sort du pays entier palpite dans l'histoire de la capitale, l'occupation allemande, la capitulation, la terreur exercée par le petit nombre de nazis, puis l'écroulement de leur gloire au feu de l'opposition intérieure et des armées russes.

L'écrivain connu Louis Kassák s'est également occupé à fixer les événements de l'année écoulée depuis l'occupation allemande sous forme de mémoires.

Le caractère du livre posthume du grand écrivain hongrois D. Szabó, mort pendant le siège de Budapest ; « Du berceau jusqu'à Budapest » est également plutôt autobiographique, quoiqu'il s'agisse d'événements beaucoup plus anciens (*A bölcsőtől Budapestig.* Budapest, Éd. Panthéon). Celui qui fut pendant les dernières dizaines d'années un des plus grands éducateurs de la jeunesse hongroise, un des plus implacables et plus courageux défenseurs de l'idée d'indépendance, nous fait connaître la vie hongroise de la fin du siècle à travers l'histoire de son enfance.

*

On pouvait aussi trouver nombre de livres ayant une couleur politique. Parmi ceux-ci le livre de Mathias Rákosi, secrétaire générale du parti communiste hongrois, mérite d'être signalé à part à cause de son intérêt historique (*Harc a magyar jövőért.* Budapest, Éd. Szikra, 380 p.). Ses discours et ses articles depuis 1941 jusqu'à nos jours ont été publiés à Moscou où ce politicien a vécu si longtemps. Ce sont d'intéressants documents non seulement du point de vue de l'opinion de leur auteur, mais encore du point de vue de l'attitude des émigrés hongrois de Moscou pendant la guerre et des buts du parti communiste hongrois en général.

*

Nous passerons en revue une à une les plus remarquables éditions historiques. Rappelons d'abord le groupe d'ouvrages à couleur historique — mi-littéraires, mi-essais — traitant des figures révolutionnaires de l'histoire hongroise. Ces écrits exaltent surtout les chefs des révoltes paysannes. En eux ils fêtent les héros des mouvements sociaux des classes inférieures. En général ce sont des ouvrages d'un caractère plutôt politique. Souvent ils s'ingénient à gagner le lecteur actuel par les descriptions colorées et romantiques du passé. C'est dans ce groupe qu'il faut ranger la brève biographie de Georges Dózsa, chef de la grande révolte des paysans en 1514, par C. Bán, dans l'édition du parti paysan national (*Dózsa György útján*. Budapest, 47 p.). — Le grand roman d'Alexandre Gergely s'occupe aussi de la révolte de Dózsa (*Úriszék*. Éd. Athenaeum, 276 p.). Ce roman — une réédition, la première a paru à Moscou en 1936 — dépeint la vie des paysans lors de la révolte, il essaye de faire revivre le fond social et économique de la révolte à travers la vie d'une famille. — L'étude de Jean Kelemen est plutôt un tableau d'époque du commencement du XVIe siècle (*Dózsa György*. Budapest, Éd. Anonymus, 15 p.). Il raconte d'un ton léger, dans une disposition habile, ses travaux, non inconnus du reste des historiographes. Il insiste particulièrement sur les rapports sociaux et économiques de la révolte.

Concernant le chef de la révolte paysanne de 1437, Antoine Nagy de Buda, une nouvelle édition vient de paraître de l'essai romantique, adapté aussi à la scène par le célèbre écrivain transylvain Charles Kós, publié pour la première fois il y a de longues années (*Budai Nagy Antal históriája*. Kolozsvár, 62 p.). C'est le lieu de mentionner l'ouvrage de Jules Illyés, poète connu et auteur d'un livre qui, traduit en français, lui valut aussi les louanges de l'étranger (*Ceux de la Puszta*. Paris, 1943). Dans ses poésies publiées à présent, mais écrites depuis longtemps, il parle des « héros paysans » révoltés contre leur destinée de paysans (*Hősökről beszélek*. Éd. Sarló, 48 p.).

*

Dans sa mince brochure composée pour le grand public, André Sós s'occupe des trois martyrs du socialisme, à savoir Jaurès, Matteotti et Somogyi (*Három mártir*. Budapest, Éd. Officina, 60 p.). Le journaliste Somogyi fut une des figures éminentes du parti socialdémocrate hongrois. Il mourut en 1920, victime d'un assassinat politique. Les trois petites biographies se succédant, sont beaucoup plus caractéristiques de l'idée même que des personnages dont il s'agit et de leur vie.

*

Parmi les ouvrages appartenant par leur caractère plutôt à l'histoire littéraire, il faut mentionner l'étude intéressante et présentant nombre de nouveaux points de vue d'Alexandre Karácsony, professeur à l'université de Debrecen, sur Mikszáth, le grand écrivain de la fin du siècle (*A cinikus Mikszáth*. Budapest, Éd. Exodus). — Joseph Révai, un des chefs du parti communiste, rentré récemment de Moscou, a écrit un essai intéressant sur Ady, le grand poète lyrique du commencement du siècle, dans lequel il examine l'esprit démocratique et le symbolisme du poète à la lueur de la philosophie marxiste. — Le livre de Georges Lukács, « Responsabilité des clercs » (*Irástudók felelőssége*. Budapest, 144 p.) recueille les essais de l'auteur écrits pendant son émigration à Moscou de 1939 à 1941. Il s'occupe de la littérature du tournant du siècle, surtout d'Ady, de Babits et d'Illyés et par rapport à l'évolution de la littérature hongroise il pose la question de la responsabilité de la littérature et des écrivains.

L. Blanc

Tcheques et Anglais

« Sept siècles de relations anglo-tchèques » est le titre du livre de Kamil Kleiner (*Sedem set let angločeských vzťahů, Vydal týdenik Čechoslovák*, Londyn, 1942. 120 p.). A l'exception des relations anglaises de Hus et de Comenius et de la célèbre ligne de Shakespeare sur la Bohême-sur-mer, l'opinion publique scientifique est très peu renseignée sur ce pays. Eh bien, le livre de Kleiner, premier résumé scientifique après les études spéciales d'Otokar Odložilik, présente de manière agréable une matière riche et variée, embrassant l'histoire de la diplomatie, des relations dynastiques, ecclésiastiques, scientifiques et littéraires. Les dix vastes chapitres offrent maintes petites miniatures colorées. De Thomas Becket et Anne de Bohême, des premiers liens entre Oxford et Prague, à travers l'influence tchèque des syndicats et du fabianisme jusqu'au rôle joué par Masaryk en Angleterre pendant la guerre mondiale, l'auteur dissèque les actions réciproques des deux pays et des deux nations. Le livre de Kleiner est une contribution importante à la découverte de la culture anglaise dans l'Europe carpathique et, grâce à sa richesse et à la diversité des points de vue, il mérite une attention spéciale.

É. Gál

« La Hongrie et l'Univers »

L'Institut Danubien Paul Teleki (Budapest) vient de commencer sous le titre « La Hongrie et l'Univers » *(Hazánk és a nagyvilág)* une nouvelle série de publications. Les volumes de la série qui paraîtront sur dix feuilles environ, traitent des rapports politiques, économiques et culturels de la Hongrie avec les grandes puissances, les Nations Alliées et les pays voisins. La série donne un exposé détaillé des relations multiples ayant existé de tous temps entre la Hongrie et l'Amérique du nord, l'Empire Britannique, l'Union Soviétique, la France, la Suisse, la Suède, l'Espagne, le Portugal, ainsi qu'avec les Tchèques, les Polonais, les Slovaques, les Croates, les Serbes, les Bulgares et les Roumains. Parmi les rédacteurs et les écrivains de la série, il convient de nommer A. Baumgarten, Cs. Benda, Cs. Bertha, A. Bolgár, J. Bödey, E. Csapláros, B. Dezsényi, E. Gál, L. Gogolák, L. Hadrovics, T. Kardos, L. Passuth, E. Sőtér et J. Szentkirályi. Chaque ouvrage contiendra une riche documentation photo- et cartographique.

Yougoslavie

Au mois de septembre 1945, s'ouvrit à Belgrade une exposition historique, l'« Exposition du combat livré pour affranchir les peuples, de 1941 à 1945 ». Cette exposition recueillit les documents ayant trait à l'historique de la guerre de l'indépendance yougoslave et au sort du peuple yougoslave pendant l'occupation allemande. Les photographies des atrocités commises par les Allemands, les brochures et les journaux illégaux, puis les plans de bataille et les rapports militaires des troupes du maréchal Tito, les exemplaires primitifs sortis de l'imprimerie des partisans dans les bois, enfin quantité de drapeaux allemands pris à l'ennemi et de décorations, etc. assurent l'intérêt de l'exposition. *L. S.*

*

Le 1er octobre 1945, la Société Hungaro-Yougoslave tint sa séance constitutive. M. Jules Moór, recteur en exercice de l'université de Budapest, fut élu président de la Société. M. Moór déclara, dans le discours qu'il prononça après son élection, que la Hongrie s'efforcerait d'entretenir des relations de sincère amitié avec tous ses voisins, par conséquent aussi avec la Yougoslavie. Le capitaine Brankov, membre de la mission militaire yougoslave à Budapest, présenta, au nom du peuple yougoslave, ses hommages à la Société et proclama la néces-

sité, pour les Yougoslaves et les Hongrois, d'oublier les injures mutuelles du passé et, en signe de paix, de se tendre fraternellement la main. *I. Marković*

Histoire de la presse slovaque

Parmi les thèses de doctorat soutenues à l'Université de Budapest, celle de Charles Vigh sur l'histoire de la presse slovaque au XIXe siècle mérite une mention particulière. (*A XIX. század szlovák hirlaptörténete.* Budapest, 1945, 8°, 76 p.). L'ouvrage n'est pas un simple recueil de données bibliographiques et de résumés. L'analyse critique des événements contemporains avec l'écho qu'ils ont trouvé dans la presse, voilà l'essentiel de ce livre.

Les publications dans les journaux étaient, pendant bien longtemps, l'unique moyen de manifestation des Slovaques qui ne constituaient point un État autonome. Les citations des articles les plus importants nous donnent donc une idée précise de la manière de penser de leurs personnalites marquantes. Ces articles de journaux reflètent aussi l'écho des problèmes hungaro-slovaques du XIXe siècle. Se rapportant surtout à la question de la langue et aux tentatives de compromis politique entre Hongrois et Slovaques, les citations de M. Vigh auront avant tout de l'intérêt pour les spécialistes de ces problèmes, tandis que celles relatives à la question des nationalités sont moins nombreuses. L'auteur aurait dû s'y intéresser davantage. *F. Wagner*

Pologne

Poland still unknown, tel est le titre d'une captivante brochure de M. V. Swicz (Kilmarnock, 1942, 8°, 148 p.). C'est une réédition de l'intéressant ouvrage paru en janvier 1941 sous le titre *Poland's Position in Central Europe.* Le livre doit son existence à l'intérêt que suscita l'arrivée en Écosse de plusieurs milliers de Polonais et montre que l'auteur éprouve un vif intérêt pour les relations polono-écossaises.

V. Swicz résume dans un style léger et agréable les résultats des dernières recherches. Après une récapitulation succincte de la géographie, de l'histoire et de la civilisation polonaise, il analyse les relations de son pays avec l'étranger. Le chapitre consacré au rôle des savants, inventeurs et techniciens polonais dans le progrès de la civilisation est particulière-

ment attachant. L'auteur s'étend longuement sur les recherches de Stanislaw Kot et communique des données intéressantes sur l'histoire de la civilisation au cours de ces dernières années.

Terminons notre compte rendu sur cette intéressante brochure par une citation de G. K. Chesterton qui traduit parfaitement la situation historique et la tragédie de la Pologne : « Poland thurst like a sword-blade between the Byzantine tradition of Muscovy and the materialism of Prussia ». Puisse un proche avenir assurer à ce peuple de haute culture une situation digne de ses mérites et la tranquillité indispensable à sa prospérité, grâce à la bonne compréhension des voisins et à l'appui cordial des grandes puissances. *É. G.*

*

La revue *Temps Nouveaux*, paraissant à Moscou, publie dans son numéro du 15 août 1945 un article de N. Baltiiski sous le titre *La Pologne Nouvelle.* L'article a pour sujet les relations politiques soviético-polonaises, mais l'auteur y trace de surcroît un tableau détaillé des problèmes politiques de la Pologne de ces dernières années. Il éclaire notamment par d'intéressantes données le point de vue adopté par Moscou dans la question de la frontière orientale de la Pologne.

L. Zbigniev

L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE

L'histoire de l'historiographie hongroise est loin d'avoir été écrite complètement. On possède seulement quelques petites études de détail et quelques monographies sur différentes époques. Louis Lékai, dans sa thèse de doctorat préparée à l'université de Budapest et intitulée : L'historiographie hongroise de 1790 à 1830 [*A magyar történetírás. 1790—1830.* Budapest, 1942, 8°, 205 p.], procède à l'examen de l'historiographie hongroise au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. Cette période est précisément pour l'historiographie une époque de décadence. Après les grandes collections de sources et le travail synthétique des historiens jésuites du milieu du XVIIIe siècle Pray et Katona, le niveau de l'historiographie déclina fortement en Hongrie. Lékai examine cette époque à fond et recherche les causes de ce déclin.

Le tournant qui mit fin à la première époque de l'épanouissement est marqué par la suppression de l'ordre des Jésuites. Les anciens membres de l'ordre continuèrent bien leurs travaux, mais la formation de nouveaux historiens devint

impossible et les ressources pécuniaires manquèrent pour la publication d'ouvrages purement scientifiques. Outre la suppression de l'ordre des Jésuites, la situation générale au tournant des XVIIIe et XIXe siècles contribua aussi à empêcher le développement de l'historiographie. Après un ou deux ans d'enthousiasme pour le mouvement national hongrois qui suivit la mort de Joseph II (1790), on fut contraint de demeurer inactif. L'absolutisme du roi François ne tolérait de mouvement d'aucune sorte, soit intellectuel soit politique. La possibilité d'un contact spirituel avec l'étranger avait entièrement cessé ; la censure, de son côté, paralysait toute activité littéraire. Les historiens de l'époque ne purent ainsi prendre connaissance des nouveaux problèmes soulevés par les savants de l'Occident ni des résultats qui donnaient de plus en plus d'élan à l'historiographie française ou anglaise depuis le courant des lumières.

Les seuls noms qui aient survécu de cette époque sont ceux de deux historiens hongrois qui vivaient à Vienne et écrivaient en allemand, Fessler et Rngel. Les autres n'ont fait que populariser les résultats obtenus par leurs prédécesseurs. Leur importance consiste tout au plus dans le fait qu'ils n'ont plus écrit en latin, mais en hongrois. Toutefois ils n'ont pas pour but la recherche objective de la vérité, mais plutôt de montrer des exemples de vertus et de surtout tenir éveillée la conscience nationale. L'exemple le plus caractéristique, mais en même temps le cas extrême de cette orientation est le romantisme national et enthousiaste d'Étienne Horvát.

Le nouvel épanouissement de l'historiographie hongroise ne se produira qu'après la forte pénétration du libéralisme français à l'époque où apparaissent les deux plus grandes figures de l'historiographie libérale : Ladislas Szalay et Michel Horváth.

Cs. Csapodi

« 2000 Years Old Budapest »

Dans les éditions de la municipalité de Budapest vient de paraître un ouvrage bien présenté d'Alexandre Lestyán et d'Alexandre Zakariás : *2000 Years Old Budapest* (1945, 45 p + 41 tbl.).[1] L'œuvre est une esquisse de l'histoire de Budapest depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. De nombreuses gravures complètent heureusement le texte, nous montrant les divers aspects de la ville aux différentes époques et de nos

[1] Le même ouvrage a paru en russe sous le titre *2000 letnij Budapest.*

jours, avant que le siège de 1944—45 eût accompli son œuvre de destruction. Il est regrettable qu'au point de vue de la langue anglaise et du style l'introduction laisse à désirer.

V. B.

Transylvanie

L'Association Culturelle Hongroise de Transylvanie, munie de nouveaux collaborateurs, a repris son activité le 1er janvier 1945. Elle a organisé dans une des salles de la Bibliothèque Universitaire de Kolozsvár (Cluj) une exposition de grand style sous le titre «La lutte de la Transylvanie pour la liberté». En même temps apparaissait la collection des documents relatifs à la lutte pour l'indépendance (*Erdély szabadságharca. 1848—49 a hivatalos iratok, levelek és hírlapok tükrében.* Kolozsvár, 1945, 96 p.). Le volume publie des documents concernant la lutte pour l'indépendance de la Transylvanie en 1848—49, des quotidiens et des lettres privées, dont les plus intéressantes ont été réuniés par Georges Bözödy, avec une courte introduction d'Edgar Balogh. L'ouvrage s'attache particulièrement à faire connaître l'attitude des diverses nationalités qui peuplent la Transylvanie. *cb.*

*

Le Batthyaneum (Bibliothèque Batthyány) de Gyulafehérvár (Alba Julia) et la Bibliothèque Teleki de Marosvásárhely (Târgu-Mureş), les deux plus anciens et plus vastes musées de livres en Transylvanie, ont heureusement échappé aux ravages de la guerre. Les Archives Nationales Saxonnes de Nagyszeben (en roum. Sibiu) où sont réunies des sources indispensables de l'histoire de la Transylvanie n'ont, elles non plus, subi aucun dommage. *É. J.*

*

Les collections du Musée National Sicule (en Transylvanie), sources précieuses pour l'histoire de la Transylvanie, quoiqu'elles eussent été transférées à l'ouest hors de la zone des combats, ont été en majeure partie détruites par les bombardements. Le Musée, nouvellement réorganisé, s'efforce maintenant de compenser ses lourdes pertes en rassemblant ce qui reste des documents du passé de la civilisation transylvaine. Quant aux frais d'entretien du Musée, c'est la population hongroise des trois comitats sicules qui s'est chargée d'y pourvoir.

É. J.

La Hongrie et l'Italie

Le 20 décembre 1945 s'est réunie en séance solennelle l'assemblée constitutive de la Société Hungaro-Italienne. Le président de la Société fut élu en la personne de M. Arthur Kárász, directeur de la Banque Nationale de Hongrie. L'administration compte parmi ses membres de nombreuses personnalités éminentes de la vie politique, ecclésiastique, scientifique et artistique hongroise.

*

Quoique les relations culturelles entre la Hongrie et l'Italie ne soient pas encore officiellement rétablies, les éditeurs italiens ont repris la publication des livres hongrois. La firme De Carlo de Rome a édité en un volume, sous le titre de Hungarica, la traduction italienne de 10 petits romans hongrois. Parmi les auteurs, nous retiendrons les noms de Jókai, de Heltai, de Zilahy, de Móricz, de Körmendi. Un autre éditeur a publié le roman de Jókai intitulé *Les fils de l'homme au cœur de pierre.*

M. Jászay

Roumanie

Dans la *Revista Istorică Română* (XIV° année), Al. Rosetti s'occupe des plus anciennes traductions roumaines de livres religieux *(Cele mai vechi traduceri românești de cărți religioase).* Une voix d'un nouveau son se fait entendre qui nous déshabitue d'une polémique trop bruyante à laquelle on était accoutumé dans le monde scientifique de la région danubienne : l'auteur résume les critiques et les nouveaux résultats acquis depuis la publication de son livre sur la langue et la civilisation roumaines au XVIe siècle. Il renouvelle ses constatations antérieures : les premières traductions en roumain de livres religieux ont été faites dans la Transylvanie septentrionale (comitat de Máramaros) dans la première moitié du XVIe siècle et dans l'esprit de la Réforme luthérienne. Il passe ensuite en revue l'opinion des savants roumains et étrangers qui se sont occupés de cette question. Il expose les contre-opinions selon lesquelles ces traductions seraient du XVe siècle et auraient été faites sous l'influence hussite, peut-être hors du territoire transylvain. Il conclut en disant qu'il maintient ses premières constatations, invoquant comme arguments des motifs linguistiques et historiques : 1) les différences entre les textes de Coresi et les textes rotacisants permettent de conclure que ces différences déterminent plutôt l'époque que le lieu. 2) La langue employée pour les traductions est certainement celle de Tran-

sylvanie. 3) L'hégémonie de l'esprit religieux et de la langue slave dans les principautés roumaines du XVIe siècle aurait à coup sûr rendu impossible la publication d'imprimés en langue roumaine et non conformes à l'esprit orthodoxe. A cette époque, cela eût été considéré, dans les voïvodats, comme un « mouvement révolutionnaire ».

A. Tóth

*

Nous avons pu lire dans le numéro du 15 septembre 1945 des *Temps Nouveaux* (Moscou) une étude de N. Dimitrieva intitulée *Les syndicats ouvriers en Roumanie* (p. 18—20). L'auteur y trace un tableau historique des mouvements ouvriers et des syndicats roumains au cours des années passées.

Le Pen Club Hongrois

Après l'intervalle forcé dû aux événements politiques et à la guerre, le Pen Club Hongrois a repris son activité. Eugène Heltai a été chargé des fonctions de président du Pen Club réorganisé, tandis que l'essayiste M. Rubinyi a été nommé vice-président et le romancier connu Ladislas Passuth, secrétaire général.

Le soulevement de Rákóczi et les Suédois

Le livre d'Árpád Markó : Le soulèvement de François II Rákóczi et les Suédois *(1710. II. Rákóczi Ferenc felkelésének svéd vonatkozásai.* Budapest, éd. Officina, 16°, 44 p.+16 tbl.; texte hongrois et suédois. Collection des livres de l'Association hungaro-suédoise, n° 3) retrace cet épisode où la lutte de libération de François II Rákóczi et la guerre du nord de Charles XII, roi de Suède, trouvèrent un point de contact. Les soldats suédois, qui luttaient pour la cause de la liberté de conscience, se rangèrent sous la bannière de l'indépendance hongroise et combattirent avec les troupes transylvaines de Rákóczi. Des entretiens diplomatiques se poursuivaient à travers toute l'Europe, et les rapports des forces en présence étaient sans cesse bouleversés. Mais la lutte en commun ne put avoir lieu que quand les Suédois furent déchus de leur rang de grande puissance, après la bataille de Poltava, et que déjà le soulèvement de Rákóczi présentait des signes de désagrégation. Après la débandade des troupes de Charles XII,

un groupe de 500 soldats suédois se mit au service de Rákóczi. Le sort de la Transylvanie se décida à la bataille de Romhány. Ce fut là une dernière tentative désespérée pour sauver le pays. Avant l'engagement Rákóczi prononça une dernière harangue en langue française, devant les Suédois. La bataille tourna d'abord à l'avantage des troupes suédoises, hongroises et polonaises. Mais cette armée indisciplinée, et déjà fatiguée ne sut pousser jusqu'à la victoire l'avantage qu'elle avait obtenu au début. La cavalerie de l'empereur regroupa ses forces, et ni l'exemple donné par Rákóczi ni le bon ordre des Suédois ne réussirent à décider les troupes déjà grisées par la victoire à passer à l'attaque. Les lourdes pertes subies par l'empereur permirent à Rákóczi de gagner du temps. Mais la cause pour laquelle il combattait était déjà une cause perdue.

Ce fut la période durant laquelle l'Europe se trouva sous le régime de l'ex-lex international. Les principes de la liberté étaient foulés au pied par tous les gouvernements de l'Europe, excepté en Angleterre. Après la bataille de Romhány, les Suédois se couvrirent de gloire au cours de plusieurs actions brillamment menées. Mais bientôt la fatigue les gagna. En effet, il apparaissait de plus en plus clairement que la cause de la Transylvanie était sans espoir. Ils demandèrent à Rákóczi la permission de rentrer dans leur pays. En mars 1710, le dernier soldat suédois quitta le territoire hongrois.

Nous regrettons que cette étude, trop succincte, se soit bornée au récit des opérations militaires, et n'ait pas fait mention des vestiges que la culture suédoise a, sans nul doute, laissés lors du séjour des Suédois en Hongrie.

C. Bertha

Roumains et Hongrois

Plusieurs savants bien connus de la région danubienne invités par l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques ont pris part aux manifestations organisées au cours de l'été de 1945, à l'occasion du 220ème anniversaire de l'Académie des Sciences de Moscou. Les participants hongrois et roumains se sont réunis à Uzkoé, près de Moscou, pour établir la collaboration intellectuelle entre les deux pays. A la suite de leurs pourparlers ils ont signé le procès-verbal suivant :

Acte préliminaire de fondation de l'association

L'AMITIÉ ROUMANO-HONGROISE

Nous sousignés, hommes de science et écrivains hongrois et roumains, réunis à Moscou à l'occasion du 220ème anniversaire

de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., après avoir passé ensemble plusieurs semaines en parfaite amitié, sommes tombés d'accord que toutes divergences et tous sentiments d'hostilité, qui ont pendant si longtemps séparé nos peuples, doivent cesser désormais.

L'histoire de nos deux pays nous montre que ce sont les mouvements chauvins qui, le plus souvent, ont été cause de nos malheurs. Seule la paix internationale permettra le développement harmonieux de l'humanité, et cette paix est d'autant plus indispensable entre nos deux pays voisins.

Les nations hongroise et roumaine doivent s'estimer et se comprendre réciproquement, vivre dans les meilleures relations et collaborer pour leur propre progrès et pour celui de l'humanité.

C'est aux intellectuels des deux pays qu'il revient, en première ligne, de réaliser cette collaboration amicale. Nous nous engageons à propager ces idées et ces sentiments et à soutenir tous les efforts qui seront nécessaires pour atteindre ce but.

En vue du resserrement des relations d'amitié entre nos deux pays, nous estimons utile de fonder une association dénommée : »L'amitié roumano-hongroise », dont la présente doit être considérée comme acte préliminaire de fondation.

Uzkoé, le 1er juillet 1945.

Le comité provisoire de l'association :

Prof. Albert Szent-Györgyi m. p.
Prix Nobel. Membre de l'Académie Hongroise

Prof. Jules Szekfű m. p.
Membre de l'Académie Hongroise. Budapest

Prof. Alex. Domanovszky m. p.
Membre de l'Académie Hongroise Budapest

Prof. Géza Marton m. p.
Membre de l'Académie Hongroise. Budapest

Prof. Kálmán Sántha m. p.
Professeur de neurologie à l'université de Debrecen

Prof. Tr. Săvulescu m. p.
Membre de l'Académie Roumaine

Prof. D. Gusti m. p.
Président de l'Académie Roumaine

Prof. C. I. Parhon m. p.
Membre de l'Académie Roumaine. Bucarest

Mititza Constantinescu m. p.
Ancien ministre

Mihail Sadoveanu m. p.
Écrivain. Membre de l'Académie Roumaine. Bucarest

Jorgu Jordan m. p.
Professeur à l'université de Jassy. Membre de l'Académie Roumaine

Prof. S. Stoilow m. p.
Recteur de l'université de Bucarest. Membre de l'Académie Roumaine

*

Dès les premiers jours du mois d'août 1945, la Société Roumano-Hongroise s'est constitué à Bucarest, à l'effet d'établir des relations intellectuelles entre les deux pays, ainsi que de travailler à leur rapprochement. M. Mihail Sădoveanu, professeur d'université, a été investi des fonctions de président. MM. Vlădescu-Răcoasa, ministre des Minorités Nationales, Camil Suciu, secrétaire d'État du Ministère des Minorités Nationales, et Jules Szikszay, rapporteur de presse du même office, ont encore bien voulu se charger de fonctions diverses dans la direction.

J. Mureşan

*

La date du 21 septembre 1945 est aussi celle de la formation à Budapest de la Société Hungaro-Roumaine. M. Z. Kodály, le célèbre musicien, fut élu président et M. B. T. Balázs, secrétaire général. Parmi les membres du conseil présidentiel et du comité, nous trouvons l'élite de la vie intellectuelle hongroise.

Dans son discours d'ouverture, le président Kodály adressa les paroles suivantes à l'assemblée: «En 1908, Béla Bartók rentra d'un de ses voyages de collectionneur avec quelques chansons populaires roumaines découvertes par hasard. Nous étions captivés par ce ton original, ne ressemblant à aucun autre. Cet intérêt fortuit amena Bartók à réunir une collection systématique et il y eut bientôt une telle masse de chansons recueillies de toutes les régions que Bartók pensa à les éditer. Chez nous c'eût été impossible, puisqu'il n'y avait personne pour se charger de l'édition des chansons populaires hongroises. Sur mon avis, il envoya donc à l'Académie roumaine les chansons d'une petite région, celle de Bihar. L'Académie les édita en 1913. De ce fait Bartók fut accusé de félonie. La mentalité qui a donné naissance à cette accusation nous a conduits à notre situation actuelle. Si l'opinion publique n'avait pas qualifié de félonie la tendance à connaître les autres nations, nous n'en serions pas où nous en sommes... Mieux vaut tard que jamais. Nous, la génération plus âgée, savons ce qu'eût pu devenir ce pays, si cette mentalité avait pu prévaloir quelques dizaines d'années plus tôt. C'est avec quelque mélancolie, mais avec une ferme conviction que nous souhaitons de bon travail à la Société, car elle s'est engagée dans le bon chemin. Sans la connaissance mutuelle, pas d'amitié entre les peuples. Voilà le but que s'est proposé la Société, et, contrairement à l'ordre habituel des assemblées constitutives, elle se met immédiatement à l'œuvre. Et elle doit persévérer avec le même élan, si elle veut arriver à son but. » *O. Beaupin*

*

Une des batailles les plus sanglantes de la guerre de l'indépendance hongroise fut livrée au champ de Segesvár (en roum. Sighişoara, Transylvanie) entre les troupes hongroises et les troupes tzaristes alliées des Habsbourg. C'est là que, le 31 juillet 1849, mourut Alexandre Petőfi, un des plus grands poètes lyriques de tous les temps. En 1945, comme toujours, les Hongrois de Transylvanie ont célébré la fête commémorative habituelle; mais cette fois, pour la première fois, les représentants du peuple roumain y ont pris part.

La presse roumaine fait l'éloge de Petőfi en des termes chaleureux. M. Florescu, dans le numéro du 1er août de *Scanteia*, insiste sur le fait que Petőfi « a lutté et trouvé la mort pour la liberté des peuples ». M. Costa Carei caractérise longuement dans *Victoria* les idées de Petőfi et de la jeunesse hongroise en 1848. « Nous étions presque entièrement Français, écrit-il en citant les paroles d'un contemporain du poète, nous ne lisions que Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo et Béranger. » « A la nation hongroise allant en pèlerinage au champ de Segesvár auraient dû se joindre toutes les nations du monde, poursuit M. Costa, car Petőfi appartient à l'humanité entière. Il a combattu, épris de son idéal, non seulement pour la liberté de sa propre nation, mais encore pour la victoire de la liberté sociale et politique universelle.»

J. Mureşan

*

Au mois d'octobre 1945, à l'occasion de la visite à Bucarest du ministre hongrois de la Santé Publique et de la délégation des médecins hongrois, la Société Roumano-Hongroise de Bucarest a célébré solennellement la mémoire d'André Ady, le poète lyrique hongrois le plus éminent du début du XXe siècle. La cérémonie a été ouverte par le professeur Enesco, le célèbre compositeur, président de la Société. Au cours de la cérémonie, MM. Pierre Groza, premier ministre roumain et Eric Molnár, ministre hongrois de la Santé Publique ont pris la parole. Au programme figuraient des poésies d'André Ady interprétées en roumain par des artistes renommés ainsi que des œuvres de Bartók et de Kodály.

O. Crişan

*

En septembre 1945, M. Bagdasar, ministre roumain de la santé publique, rendit visite, au cours de son séjour à Budapest, à l'Institut Danubien Paul Teleki. A cette occasion, il s'est longuement entretenu avec quelques éminentes personnalités de la vie scientifique hongroise.

Coopération des juristes des pays danubiens

A la fin de l'année 1945, une organisation pour la coopération des juristes des pays danubiens s'est constituée à Budapest. Ayant reconnu que les rapports juridiques forment la base de toute coopération culturelle, l'organisation se propose d'étudier les possibilités de tels rapports entre les pays danubiens, et de travailler ainsi au rapprochement de ces pays.

Les pays de l'Europe carpathique ont subi des changements fondamentaux qui se font sentir dans tous les domaines de la vie. Dans le domaine juridique, les effets des changements survenus sont d'autant plus profonds que la transition générale au système démocratique a nécessité, dans beaucoup de pays, la création de nouvelles institutions importantes et, pour cela, un travail intense de la part du législateur. D'autre part, les tribunaux auront à intervenir dans la solution d'un grand nombre de problèmes provenant les uns des conséquences des faits de guerre, les autres du progrès technique, économique et social qui résultera du rétablissement de la paix et de la confiance internationale.

La portée de ces questions n'est pas limitée par des frontières politiques. Une influence mutuelle et, par conséquent, l'existence de multiples rapports réciproques sur le terrain juridique et économique est évidente, quand il s'agit de pays voisins dont l'interdépendance est séculaire.

A défaut d'une collaboration systématique, le développement se ferait en désaccord, de façon arbitraire, et la situation qui en résulterait, serait chaotique. Éviter ces résultats contraires à l'intérêt commun, et arriver à une solution harmonieuse, c'est précisément la tâche que la section hongroise de la coopération s'est proposée.

Pour atteindre ce but, il est tout d'abord nécessaire d'établir le contact entre les juristes des différents pays danubiens, d'éveiller leur intérêt pour les problèmes envisagés et de leur faire connaître les travaux préparatoires déjà terminés.

La section hongroise de la coopération compte parmi ses membres des juristes de toutes catégories ; les tribunaux, le barreau, les ministères et les universités, ainsi que tous les partis politiques du front national y sont représentés. Des comités de travail ont été organisés : les uns pour approfondir l'étude des différents domaines du droit, les autres particulièrement chargés d'établir et d'intensifier le contact avc les autres nations danubiennes.

Nons osons espérer que des organisations semblables se formeront bientôt dans les pays voisins, afin de rendre, par un contact personnel et direct, la coopération plus efficace. Nous chercherons, d'un commun effort, à influencer, par les moyens

de la doctrine, l'activité législative des pays intéressés en vue d'une solution harmonieuse de leurs propres problèmes.

La section hongroise de la coopération adresse un chaleureux appel aux juristes des pays voisins et les convie à se rallier à la cause commune, et à contribuer de leur côté à l'inauguration des conversations internationales qui, bien que strictement inconventionnelles, inofficielles et menées simplement à titre d'information, seront tout de même les premiers pas vers une entente intellectuelle dans la vallée du Danube.

Émeric Zajtay

L'IDÉE DE SAINT ÉTIENNE

M. Dominique Kosáry, directeur de la section historique de l'Institut des Recherches Danubiennes Paul Teleki a donné, le 20 août 1945, jour de la fête du roi saint Étienne, une conférence radiodiffusée à Budapest, ayant pour sujet : « L'idée de saint Étienne ». L'idée politique de saint Étienne est un concept historique dont les hommes d'un âge révolu se sont servis pour forger des arguments politiques. M. Kosáry a débarrassé l'œuvre du premier roi de Hongrie de cette interprétation politique ajoutée ultérieurement, pour lui rendre son véritable sens historique.

*

« La génération hongroise qui, au début du XXe siècle, a assisté, à l'intérieur du pays, aux luttes des différentes nationalités, luttes qui se sont de plus en plus envenimées, et a vu comment s'est désagrégé le territoire de la Hongrie historique parmi les nouveaux États nationaux, a réagi de façons différentes. Certains ne voulurent pas se résigner à la perte de la situation prédominante de la Hongrie ; ils n'avaient rien appris et ne pouvaient pas oublier. D'autres, par contre, reconnaissaient que la Hongrie avait commis des fautes et se demandaient par quel moyen il serait possible — en éliminant tout chauvinisme belliqueux — de réconcilier avec la Hongrie les autres peuples habitant le bassin carpathique. Ces derniers regardaient dans le passé et leurs regards s'arrêtaient au moyen âge, époque à laquelle il n'y avait pas encore de luttes entre les nationalités dans le bassin danubien. Et leurs regards se fixèrent en premier lieu sur la personne de saint Étienne, qui avait fondé cet État médiéval et lui avait indiqué la route à suivre dans l'avenir. Ils se proposaient de tirer des enseignements de ses doctrines et de son exemple, pour y pui-

ser des principes qui apporteraient la paix à la région danubienne, comme ils l'avaient apportée neuf siècles auparavant.

« Ceux qui cherchaient de pareils enseignements, lisaient l'ouvrage intitulé « Admonitiones » écrit sans doute par un ecclésiastique du XIe siècle sur l'ordre du premier roi de Hongrie. Dans cette admonestation, le roi Étienne s'adresse à son fils, le prince Émeric. Il explique quelle doit être la conduite du véritable roi chrétien : il doit être patient, pacifique et ne pas avoir d'instincts tyranniques. Il dit aussi comment il doit traiter l'Église, les seigneurs et les chevaliers. Il recommande à son fils de se montrer équitable à l'égard de l'« hospes » c'est-à-dire de l'étranger, installé dans le pays. Nourris-le avec bienveillance et entretiens-le honnêtement, afin qu'il vive plus volontiers avec toi qu'ailleurs, dit le roi, car il apporte des armes et de nouvelles connaissances dans le pays *(arma et documenta)*. C'est là que nous trouvons cette phrase souvent citée : « un pays dans lequel on ne parle qu'une seule langue et qui ne connaît qu'une seule morale est faible et fragile ». *(Unius linguae uniusque moris regnum imbecille et fragile est.)*

« Voici quelle est la pensée de saint Étienne, dirent ceux qui, au milieu des luttes nationalistes du siècle présent, se tournaient vers le passé pour y puiser un enseignement. Voilà la solution qui permet d'unifier, dans la paix, avec de la patience et de bons procédés, les peuples du bassin danubien parlant différentes langues. Certes, dans « l'Admonition » il n'y a aucune place pour le mépris ou la rancune dissimulée à l'égard des autres peuples, non plus qu'une intention d'oppression. Pourtant, ils ne purent expliquer de façon convaincante pour quelles raisons un pays, dans lequel on parle différentes langues, serait forcément plus fort que celui dans lequel on n'en parle qu'une seule.

« Toutefois, nous devons comprendre ces phrases de « l'Admonition » conformément aux circonstances et à la façon de penser de son époque. Ce serait une grande erreur d'interpréter la déclaration relative à un pays dans lequel on ne parle qu'une langue, en projetant dans le passé les questions de nationalités de notre siècle, et de penser que saint Étienne voulait fonder un État composé de nationalités différentes et qu'il accordait de grandes concessions auxdites nationalités. Ce serait une erreur, en premier lieu parce que les conditions ethniques étaient tout autres dans la Hongrie du XIe siècle qu'au début du XXe. A l'époque de saint Étienne, non seulement les Allemands et les autres peuples qui ne devaient s'installer que beaucoup plus tard, aux XVIIe et XVIIIe siècles, mais même les Saxons, les Wallons et autres colons du moyen âge n'étaient pas encore arrivés. Donc, au début du millénaire, en dehors des Hongrois et des Slaves, déjà installés dans le pays et

qui ne comptaient pas comme immigrés, mais comme hôtes, il y avait peu d'autres éléments ethniques sur le territoire appartenant à saint Étienne. Ainsi, comme il ressort du nom des villages, le nombre des immigrés était minime au XIe siècle. Les hôtes *(hospites)* étaient à cette époque, en premier lieu, des personnes et des familles isolées : des chevaliers qui trouvaient à se placer dans la suite du roi et mettaient leur épée et leur personne à son service. Puis des prêtres qui tout en apportant leur concours à l'organisation de la jeune Église hongroise, apportaient aussi des connaissances nouvelles. Des armes et des connaissances nouvelles étaient, selon les « Admonitiones », les cadeaux des hôtes. Enfin l'État, « Regnum » à cette époque, ne désignait pas tout le pays, tout le peuple dans le sens moderne, en premier lieu, le roi et la classe possédante, appuis de l'organisation de l'État . . .

« Pour parler le langage d'aujourd'hui, nous pouvons présenter de la façon suivante l'enseignement concernant le pays dans lequel on ne parle qu'une seule langue : cette direction spirituelle et politique, c'est-à-dire ce gouvernement qui ne veut reconnaître que sa propre langue, et qui tient uniquement à vivre d'après ses anciennes coutumes et s'isole de la communauté des peuples parmi lesquels il est appelé à vivre désormais — par conséquent il s'agissait, à cette époque d'États chrétiens et de la civilisation européenne latine — ce gouvernement restera débile.

« Donc les lignes citées de « l'Admonition» ne se rapportent pas à la question des nationalités, puisque ce problème, actuel aujourd'hui, était inconnu alors. Et bien que les « Admonitiones » recommandent la patience, la bienveillance, conseils que la politique minoritaire de nos jours ferait bien de suivre, elle ne prétendait nullement poser les principes fondamentaux d'une politique nationaliste quelconque. Au moyen âge, il n'y avait pas, en réalité, de luttes minoritaires dans le bassin du Danube. Les charges écrasaient aussi bien les serfs hongrois que les autres, de même qu'on ne regardait pas qui bénéficiait des privilèges.

« Mais l'évolution sociale ne s'arrêta pas à la féodalité. Une nouvelle classe se leva, celle de la bourgeoisie qui, à la fin du XVIIIe siècle, balaya en France, par une révolution, la classe féodale dirigeante et la royauté absolue, en s'emparant du nouvel État national. Mais les exigences de l'État national, le nationalisme n'est pas resté un phénomène occidental isolé. Il fit son apparition chez tous les peuples qui possédaient une classe bourgeoise ou, en l'absence de cette dernière, une classe de petits nobles qui pouvait jouer le rôle de la bourgeoisie française, c'est-à-dire du tiers état. Les peuples du bassin danubien aspiraient, eux aussi, à une vie nationale et finirent par devenir des nations. Non seulement les peuples appelés « peuples historiques » qui possé-

daient au moyen âge une organisation d'État, mais tous les peuples qui, au cours de leur développement social, entrèrent en possession des conditions nécessaires pour réaliser ce désir. Cette évolution ne se produisit pas sans luttes. Lorsque les peuples voulurent se diriger eux-mêmes, ils se trouvèrent en face d'empires et de formations d'États historiques. Ils entrèrent souvent en collision les uns avec les autres. Mais une chose demeure certaine, c'est qu'ils grandirent à tour de rôle. Les arbustes devinrent de beaux arbres droits et forts . . .

« Il est impossible de supprimer cette évolution ; on ne peut faire tourner en arrière la roue de l'histoire. Dès que les peuples du bassin danubien eurent passé par l'évolution nationale, leur rapports mutuels ne purent plus être considérés du point de vue du passé. Aucune conception actuelle ne peut prendre comme point de départ la situation d'une époque dans laquelle certains peuples avaient un État, alors que d'autres n'en avaient pas. Il n'est pas possible, au degré actuel de l'évolution sociale, d'offrir la recette d'un degré d'évolution sociale depuis longtemps révolu. Celui qui cherche la clef de la paix dans le bassin danubien ne doit pas partir de l'époque féodale, mais du fait que tous les peuples ont les mêmes droits. De même qu'un homme de quarante ans n'est pas forcément plus intelligent et plus apte à commander qu'un homme de trente-cinq. Il est même possible que ce soit le contraire. C'est la raison pour laquelle ceux qui ont recommandé comme panacée contre les fautes passées les soi-disant pensées de saint Étienne, se sont trompés. Beaucoup l'ont fait, entraînés par les meilleurs sentiments ; mais, malgré eux, ils ont fait preuve d'un impérialisme suranné. Au lieu d'harmonie, ils ont provoqué l'opposition, car ils faisaient l'impression de vouloir que leur propre peuple occupât une position dominante. Celui qui, en connexion avec un autre peuple, propose une solution reflétant la situation sociale du moyen âge, fait figure d'adversaire, même si son cœur est plein de bonne volonté et qu'il tienne à la main le rameau d'olivier.

« Saint Étienne n'était pourtant pas impérialiste. C'était un novateur qui a sorti son peuple d'une forme de vie périmée : la vie pastorale, et d'une crise d'organisation en tribus ; en mettant de côté l'ancien système, il a organisé un État chrétien et un ordre social. Sans cela, le peuple hongrois n'aurait pu rester aux portes de l'occident. Et c'est pour cette raison qu'il est le premier roi à qui nous ayons pensé comme exemple à suivre et comme initiateur. Cet exemple n'a rien de commun avec la soi-disant pensée de saint Étienne, que nous ferons bien de remiser avec les vieux mots d'ordre du temps passé. Les rapports entre les peuples et les nations sont tout autres qu'ils ne l'étaient autrefois ; mais il y a quelque chose qui est toujours pareil,

hier comme aujourd'hui, et c'est la liquidation des choses périmées, l'acceptation de la réalité et le fait de partir sur une nouvelle base. Et c'est là le véritable sens historique de l'œuvre du roi saint Étienne »

Un voyageur hongrois dans les États-Unis

Dans la petite série de l'Officina, le journal de voyage aux États-Unis d'Alexandre Bölöni Farkas vient d'être réédité (*Utazás az Egyesült Államokban*. Budapest, 1943, 249 p. Édité pour la première fois en 1834). Il a déjà été question de l'activité et de la personnalité de Bölöni Farkas dans un article de notre périodique consacré à un passage de son journal (*Scènes parisiennes de la révolution de 1830. Journal d'Alexandre Bölöni Farkas*, t. XXII. p. 174). Bölöni Farkas peut être considéré comme une des plus remarquables figures hongroises de l'époque dite de « réforme ». Dans le journal qu'il a tenu au cours de son voyage aux États-Unis, il souligne, mieux encore qu'il n'avait fait dans son journal de Paris, l'état très arriéré de la Transylvanie en comparaison aves les États démocratiques. Ce compte rendu est l'aveu d'un partisan des réformes démocratiques et de la liberté sociale mises en pratique dans leur plénitude en Amérique. Ce journal passa pour un acte de rébellion dans la Transylvanie d'alors, souffrant sous le joug de l'oppression des Habsbourg. Un enthousiasme sans bornes pour la liberté émeut Bölöni Farkas et le poussa vers l'Amérique où il acquit des expériences restées vives durant toute sa vie, dans ses luttes pour les réformes sociales. Comme nous le savons, ses contemporains Széchenyi et Wesselényi avaient également pour idéal l'organisation sociale des Anglo-saxons. Ce journal — précédé de l'intelligente introduction de Sigismond Reményik — n'éveille pas seulement des réflexions chez ceux qui sont curieux de savoir ce qu'un voyageur d'un petit pays lointain a vu en Amérique, mais encore chez ceux qui cherchent à pénétrer une affinité entre les deux pays, une parenté qui n'existe peut-être qu'au fond de l'âme des meilleurs, et à comprendre comment les nouvelles idées dont le voyageur s'enrichit en Amérique stimulent plus que jamais son patriotisme.

Il nous faut signaler également la publication des fragments du journal de Transylvanie de Bölöni Farkas, écrits en 1835—36 (*Új Erdély hajnalán*. Kolozsvár, 1944, 65 p. Dans la série de Erdélyi ritkaságok). Dans la composition de ce journal se fait sentir l'effet de ses souvenirs de voyage à l'étranger. Ces notes sont une contribution précieuse à l'histoire de l'époque des réformes en Transylvanie. *cb.*

« Données Historiques sur la Transylvanie »

Les Archives du Musée National de Transylvanie, de concert avec le Musée de Transylvanie, ont fondé au printemps de 1945 à Kolozsvár une nouvelle publication de sources historiques, sous le titre de « Données Historiques sur la Transylvanie ». Cette publication, qui renouvelle par son titre et ses visées la série parue en 1862, mais interrompue après le quatrième volume, se rattache à un programme étendu de publication de sources historiques. Nous croyons intéressant de citer à ce propos quelques phrases relatives à ce programme :

« En dressant le plan de travail de la publication de sources hongroises de Transylvanie, il faut tenir compte de quelques facteurs essentiels. Le premier de ces facteurs est la tendance spéciale de l'activité déployée par chacun des trois groupes ethniques de la Transylvanie dans la publication de sources. On s'aperçoit en effet que, tandis que les publications de sources effectuées par les Hongrois s'efforcent de présenter les problèmes dans leurs rapports avec la Transylvanie entière, les Roumains et les Saxons se bornent pour l'instant à ne mettre au jour que ceux des événements qui intéressent leurs propres peuples. Il appartient donc aux recherches hongroises de se charger de l'exploration des territoires délaissés par les autres : l'étude des problèmes historiques généraux de la Transylvanie qui touchent également les Hongrois, les Roumains et les Saxons. Sans cela, en effet, le cadre qui unit les peuples de cette contrée échapperait à la reconstruction historique. Examinons le passé de la Transylvanie du point de vue de n'importe laquelle de ces nationalités, nous n'en recevrons nécessairement qu'une image défigurée. C'est une ancienne et très grave omission des recherches historiques hongroises de Transylvanie de n'avoir pas consacré une attention suffisante aux relations et aux influences transcarpathiques. Mais comme la partialité qui en résulte est heureusement atténuée par les travaux de la science historique roumaine, la publication de sources hongroise, tout en étudiant les relations orientales, peut se consacrer aussi à l'étude des liens qui rattachent la Transylvanie à l'Occident. La tâche de la publication de sources hongroise de Transylvanie est non seulement l'étude des problèmes spécifiquement hongrois, mais encore la publication de documents relatifs aux problèmes transylvains généraux et aux relations hungaro-transylvaines. »

La collection paraîtra par fascicules. Elle a publié pour commencer, avec une introduction écrite par M. Sigismond Jakó, des documents concernant l'histoire des révoltes de serfs de la région de Torockó. (*Adatok a torockói jobbágylázadások történetéhez.* 1945.) Ces documents sont intéressants surtout pour

ceux qui veulent étudier l'évolution sociale des XVIIe et XVIIIe siècles en Transylvanie. Ils prouvent la fausseté de certaine théorie, selon laquelle il n'y aurait eu que des Roumains parmi les serfs révoltés contre la tyrannie des seigneurs et le fardeau des servitudes féodales. *C. B.*

Les Hongrois de Moldavie

Dans le volume de 1944 du périodique *Erdélyi Múzeum* (Musée de Transylvanie), Ladislas Mikecs[1] publie la source la plus importante ayant trait à l'histoire des établissements hongrois de Moldavie ; c'est un rapport en langue latine que l'archevêque Marcus Bandinus fit au Pape Innocent X et à la Sacra Congregatio de Propaganda Fide au sujet de sa visite pastorale de l'année 1646—47. *(A moldvai katolikusok 1646—47. évi összeírása.)* Les catholiques de Moldavie — qui, à l'encontre des Roumains orthodoxes, étaient quasi sans exception des Hongrois — sont énumérés dans le rapport d'abord par villages et puis d'après les noms des chefs de famille ; le rapport représente donc du point de vue historique (minoritaire, sociologique) comme du point de vue linguistique (formation des noms de famille), une valeur considérable. Le rapport énumère les habitants de 33 villages avec plus de mille noms et la valeur de cette liste gagne en importance par le fait que, ni avant ni longtemps après, aucun document aussi riche en détails n'a paru sur les Hongrois de Moldavie. Dans son étude accompagnant la publication, Ladislas Mikecs aboutit à de précieux résultats. L'étude s'étend aux temps précédant et suivant le recensement, de manière qu'elle nous apporte outre les données ayant trait aux catholiques, c'est-à-dire aux Hongrois de Moldavie, de précieux détails concernant l'histoire de cette province.

B.

Recherches sur les établissements disparus

On peut lire dans le premier numéro du « Musée de Transylvanie » (1945) l'intéressante étude de M. Sigismond Jakó, relative aux recherches concernant les établissements détruits *(Az elpusztult települések kutatása)*. M. Jakó résume tous les problèmes soulevés autour de ce sujet et soumet à un examen critique toutes les méthodes employées jusqu'ici.

[1] Nous venons d'apprendre qu'au cours de l'été de 1945. L. Mikecs, dans sa trentième année, est mort à Focşáni (Roumanie), dans un camp russe de prisonniers de guerre hongrois. *(Réd.)*

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

Il trace un parallèle entre les faits survenus dans les établissements de la région danubienne et ceux de l'Europe en général et montre d'une façon convaincante que la destruction des établissements est imputable, en dehors des événements extérieurs (guerre, calamités naturelles, etc.) à la structure intérieure et sociologique de ces établissements.

F. Maksay

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN HONGRIE

Après des ouvrages pédagogiques faisant connaître au public international l'éducation en Pologne, en Roumanie et en Éstonie, ouvrages parus dans les éditions du Bureau International d'Éducation, le livre de Joseph Somogyi, *L'instruction publique en Hongrie* (Genève, 1944, 8°, 112 p. Publication du Bureau International d'Éducation. N° 87. Série des monographies nationales) informe le lecteur sur la pédagogie hongroise. Bien que l'auteur analyse l'état de l'instruction publique hongroise en 1944, par suite des événements ses développements doivent être pris pour un coup d'œil rétrospectif historique. En effet, depuis la publication de ce livre, le système éducatif hongrois s'est complètement modifié. M. Somogyi soumet à un examen approfondi la question de l'éducation en Hongrie et présente dans son ouvrage tous les types d'école, depuis l'école maternelle jusqu'à l'enseignement supérieur. Il parle de façon détaillée de la formation des instituteurs et des professeurs ainsi que des conditions d'éducation des couches non hongroises. Il n'oublie pas de faire connaître les différents types d'école. Nous regrettons vivement que l'auteur se soit contenté de présenter l'enseignement public sans en faire la critique. En plus d'un endroit, par exemple à propos de la situation des écoles des nationalités, il aurait été utile de remonter aux origines et à l'évolution de ces dernières. L'introduction de Jules Kornis est un résumé des résultats de l'instruction publique lequel omet d'entrer dans les détails.

J. Brunehaut

*

Le fait que les minorités nationales ne virent pas s'accomplir leurs vœux relatifs à l'enseignement, a largement contribué, avant la première guerre mondiale, à l'altération des relations entre les Hongrois et les minorités sur le territoire de la Hongrie historique. Les projets d'enseignement aux environs de 1870 avaient déjà éveillé l'hostilité des politiciens minoritaires, lorsque le projet de loi relatif aux écoles et présenté au parlement en 1907 par le comte Apponyi, alors mi-

nistre de l'Instruction Publique, vint mettre le comble à leur exaspération. Après le traité de paix de Trianon, le nombre des sujets de nationalité non hongroise se trouvait réduit à un minimum. L'aménagement des affaires des étudiants allemands resta seul à être réglé par l'État. La pression allemande de l'extérieur, qui allait croissant et désirait assurer une position juridique privilégiée aux écoles allemandes, rendait la solution de ce problème bien difficile. La situation s'aggrava surtout après 1940, lorsque le gouvernement allemand força l'État hongrois à voter les lois par suite desquelles les écoles de langue allemande, professeurs et élèves, formaient pour ainsi dire un État à part dans l'instruction publique hongroise. Sur les territoires rattachés à la Hongrie en exécution du premier et du second arbitrage de Vienne, l'enseignement des minorités se fit selon des principes en général analogues à ceux appliqués à l'égard des Allemands.

Bien que, la guerre finie, le nombre des habitants non hongrois du pays se trouvât être insignifiant, afin de trancher une bonne fois pour toutes cette question qui, depuis si longtemps, attendait sa solution, et aussi pour donner l'exemple aux autres peuples de la région danubienne, le 30 octobre 1945, le gouvernement provisoire hongrois rendit le décret: « Au sujet des étudiants de nationalité non hongroise.» (N° M. E. 10.030/1945). En vertu de ce décret, dans les écoles primaires où les parents d'au moins dix enfants demanderaient l'introduction d'une langue minoritaire, ils auraient à décider par voie de suffrage secret : 1) s'ils désirent que leurs enfants soient instruits dans leur langue maternelle avec le hongrois comme matière d'enseignement à part ou 2) si c'est la langue maternelle qui doit être enseignée comme matière particulière. Il en sera de même dans les lycées et collèges et dans les écoles primaires supérieures.

Si, par conséquent, il y avait dans une classe au moins vingt élèves apprenant la même langue, il faudrait leur assurer une des deux possibilités susmentionnées. Dans les écoles fondées par des associations culturelles, la même règle devra être appliquée dans le cas de vingt élèves par classe.

La réciprocité des écoles hongroises et minoritaires est assurée par les articles 3 et 4 aux termes desquels *a)* le hongrois sera enseigné pendant un nombre d'heures égal à celui de l'enseignement de la langue minoritaire ; *b)* les écoles minoritaires bénéficieront d'une subvention de l'État égale à celle des écoles de langue hongroise non publiques de même caractère. Le décret permet en outre aux écoles d'employer, dans leurs rapports avec l'extérieur (imprimés et timbres), leur propre langue à côté du hongrois, dans un ordre quelconque, mais avec les mêmes caractères.

L'Officiel du 6 novembre 1945 publie le décret du ministre de l'Instruction Publique (N° 68.800/1945) au sujet de l'exécution du décret susmentionné et réglant surtout l'arrangement du suffrage secret. Il faut donner, selon ces règlements, la plus grande publicité aux préparatifs du suffrage, qui doit être général et secret. L'inspecteur est le chef du comité des votes, qui se compose de deux membres : l'un est délégué par les parents des élèves hongrois ou bien invité à ce poste par le président, l'autre est élu par les parents votants des élèves de groupements minoritaires. Si l'école est fréquentée par des élèves appartenant à plusieurs nationalités, chaque minorité sera en droit d'envoyer un représentant au comité. Le suffrage aura lieu suivant les prescriptions en vigueur lors des dernieres élections parlementaires hongroises.

Cette réforme des écoles primaires et secondaires devra être complétée par celle des chaires universitaires, où les minorités seront admises au prorata de leur nombre. Il serait à souhaiter que, rompant avec la manière de voir impérialiste et nationaliste, les autres peuples de la région danubienne assurent de la même manière les droits de l'enseignement dans la langue maternelle de leurs minorités. *A. T.*

Société Hongroise des Affaires Étrangeres

L'an passé, pendant l'occupation allemande, le Comité Balkanique de la Société Hongroise des Affaires Étrangères avait été réduite au silence. Elle reprit son activité le 7 novembre 1945. M. Paul Auer, député à l'Assemblée Nationale et expert dans la question des rapports de la Hongrie avec les pays étrangers, vient d'être élu président de ladite section. La section balkanique a été, au cours des années précédentes, un des principaux porte-parole pour le resserrement des liens entre la Hongrie et les pays balkaniques : elle a édité à cette fin, en partie en langue hongroise et en partie en langues étrangères, de nombreux ouvrages populaires et scientifiques. A l'avenir, la société se propose d'accroître encore son activité.

Histoire militaire

Au cours de l'été de 1944, M. Árpád Markó a publié une biographie du maréchal Hadik, une des plus remarquables figures de l'histoire militaire hongroise du XVIIIe siècle et en même temps grand stratège qui, sous Marie Thérèse, dans la guerre de succession d'Autriche et dans celle de sept ans, joua un rôle important.

La prise de Berlin fut son oeuvre et celle de ses hussards. Mais son rôle est non moins significatif dans l'administration et l'histoire politique de la Monarchie : durant des années, il est commissaire royal de Transylvanie, puis président du conseil de guerre à Vienne. En traçant la physionomie de Hadik, l'auteur tire parti de documents inconnus jusqu'ici et analyse surtout les événements militaires. Mais M. Markó s'arrête un peu longuement sur les détails, de sorte que sa biographie semble composée de mosaïques. Avec une certaine économie dans les détails, cet ouvrage aurait pu ouvrir des horizons plus larges et avoir plus d'envergure. *B.*

L'atlas linguistique de la Transylvanie

Le plan non encore réalisé d'éditer un atlas linguistique de Hongrie stimule depuis longtemps les linguistes. Lors d'un congrès national qui eut lieu au printemps de 1941, on résolut d'élaborer l'atlas. Dans le même temps, on procéda à l'exécution des travaux préliminaires d'un atlas de Transylvanie, sous la surveillance de l'Institut Scientifique de Transylvanie. La première partie du plan concernant la Hongrie est prête : déjà le bon à tirer est donné pour le cahier spécimen, mais sa publication, faute de moyens pécuniaires, subit un retard. La matière du premier cahier de l'atlas de Hongrie est en grande partie recueillie.

*

Un compte rendu fait en commun par MM. M. Gálffy, J. Marton, T. A. Szabó : Vingt-cinq pages de l'atlas linguistique de Kolozsvár et de ses environs (*Erdélyi Múzeum* 1944, pp. 424—463 et 25 cartes géographiques) jette une vive lumière sur le progrès du travail de l'atlas de Transylvanie. Le spécimen est précédé d'un résumé linguistique et d'une mise au point méthodologique qui peuvent être appréciés comme un travail de pionniers de la part des auteurs. Les notes et le résumé du rédacteur qui font suite donnent une idée de sa méthode d'utiliser les données des cartes. Nous aimons à croire que l'élaboration des cartes-spécimens ne doit pas être considérée comme définitive, mais comme une publication des documents linguistiques. Notamment la manière de représenter les cartes est un peu vieillie, l'ensemble des données ne donne pas un aperçu clair. Nous croyons que, les conditions financières et d'impression une fois améliorées, les cartes définitives seront en couleurs et avec des dessins.

L. Deme



938
Italy mss. O. 233
302252

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

XXIVe ANNÉE

1946



NOUVELLE SÉRIE TOME IV Nº 3-4

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard St Germain. Paris

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

DIRECTEUR
DOMINIQUE KOSÁRY

RÉDACTEUR GÉRANT
COLOMAN BENDA

SECRÉTAIRE
LADISLAS KENYERES

PARAISSANT QUATRE FOIS PAR AN

La « REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE »
publie des études d'histoire comparée des peuples danubiens. Elle ouvre ses colonnes à la collaboration du monde savant de toutes les nations et par là, elle espère contribuer utilement à l'historiographie des moyens et petits peuples de la région danubienne.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL
25 frs. suisses

Toute correspondance doit être adressée à
L'INSTITUT DANUBIEN PAUL TELEKI
(Eszterházy-utca 26. Budapest VIIIe)

DÉPOSITAIRES

ESPAGNE: Sociedad General Española de Libreria, Madrid

SUEDE: Fritzes Kgl. Hovbokshandel Stockholm

SUISSE: Librairie Payot, Lausanne

TURQUIE: Haset Kitabevi, Istanbul

REVUE D'HISTOIRE COMPARÉE

SOMMAIRE

Pages

P. Hazard : *André Ady, poète et européen* 207
E. Berlász : *Seigneur hongrois — paysan roumain en Transylvanie* 225
J. Deér : *L'histoire en Allemagne et le nationalisme* 259
C. A. Macartney : *Dlugosz et le Chronicon Budense* 301

DOCUMENTS

J. Perényi : *Documents relatifs à l'intervention armée russe de 1849 en Hongrie* 319

COMPTES RENDUS CRITIQUES

E. Moór : *Méthodologie de l'histoire* (I. Kniezsa, *La toponymie parallèle*)..... 346
É. Barta—L. Gáldi : *Histoire générale* (R. Pascal, *The Francfort Parliament 1848 and the Drang nach Osten.* — A. Dauzat, *L'Europe linguistique*) 347
Z. I. Tóth—N. M. : *Questions des nationalités* (C. Bodea, *Moïse Nicoară.* — L. Nagy, *Situation des minorités dans la Grande-Roumanie*)..... 350
H. Marc-Bonnet : *Histoire de Russie et des peuples slaves* (A. Mousset, *Histoire de Russie.* — G. Welter, *Histoire de Russie.* — A. Mousset, *Le Monde Slave*) 355
Ch. Vigh—A. Angyal—E. B. : *Les Hongrois et leurs voisins* (É. Borsody, *Le compromis hungaro-slovaque.* — L. Hadrovics, *Relations intellectuelles hungaro-yougoslaves.* — É. Gál, *Ungarn und die Nachbarvölker*) 362
É. Gál—É. Fügedi : *Histoire de Tchécoslovaquie* (J. Opočensky, *Edward Benes.* — A. Huščava, *Litterae e Tabulario Okolicsányiorum*) 371
L. Gáldi—A. Radnóti : *Histoire de Roumanie* (W. Weber, *Aus Rumäniens Frühzeit.* — A. Alföldi, *Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum*) 375
C. Benda—DK.—L. K. Kovács—G. Györffy : *Histoire de Hongrie* (R. Vámbéry, *Hungary.* — *, *Hungary.* — Gy. László, *La vie du peuple hongrois à l'époque de la conquête du pays.* — L. Tóth, *Histoire de Hongrie.* — E. Moór, *Die Ansiedlung des Landnehmenden Ungartums*) 379

Pages

J. Bödey : *Histoire de la Bulgarie* (N. Deržavin, *Histoire de la Bulgarie*) 392

L. Makkai—Z. I. Tóth—N. Komjáthy : *Histoire de Transylvanie* (A. Tóth, *Histoire des Roumains de Transylvanie.* — O. Beu, *Bibliographie de Horia.* — O. Beu, *L'empereur Joseph II et la révolte de Horia.* — G. Gündisch, *Deutsches Volkswerden in Siebenbürgen*) .....

M. Gyóni : *La « Revue Historique du Sud-Est Européen » 1941—1945* 400

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

A la mémoire de Paul Hazard (L. Molnos) 405 — *Problèmes de la région danubienne* (L. Hadrovics, J. Mureşan, J. Perényi) 410 — *Kossuth et la collaboration entre les peuples danubiens* 413 — *Autriche* 417 — *Tchécoslovaquie* (G. Juhász) 418 — *Hongrie* (É. Gál, S. Baumgarten, G. Balás) 420 — *Pologne* (E. Csapláros) 424 — *Yougoslavie* (M. Marinkovič, L. H.) 425 — *Roumanie* (Z. I. Tóth) 428 — *Français et Hongrois* (L. K.) 429 — *Les États-Unis de l'Amérique* (J. Sz., E. A.) 433 — *L'U.R.S.S. et la Hongrie* (J. Bödey) 437 — *L'Italie* (M. Jászay) 439 — *La Société Hungaro-Belge* 439 — *La Société Hongroise de l'Amérique Latine* 440 — *L'histoire en Autriche* (F. Winter) 440 — *Le congrès de l'International Law Association* (É. Zajtay) 442 — *Le congrès des Pen-Clubs à Stockholm* 444 — *« Livre noir sur le martyre des Juifs hongrois »* (J. Gessier) 445 — *La « Narodnie Noviny » et l'Institut Teleki* (C. B.) 447 — *Hongrois et Allemands* 448 — *M. I. Iordan sur l'origine des Roumains* 449 — *« Politique extérieure des livres »* (J. Thorne) 453

Les articles publiés dans la RHC ne représentent pas nécessairement l'opinion de la Rédaction

Responsable : C. Benda

463478. — Imprimerie de la S. A. Athenaeum, Budapest.
Responsable pour l'impression : Th. Gorszky

ANDRÉ ADY

POETE HONGROIS ET EUROPÉEN

Cette étude a été écrite pendant l'hiver 1942—1943. Paul Hazard, sollicité par l'institut Hongrois de Paris de préfacer une traduction française des poésies d'André Ady, se piqua au jeu et transforma la préface en essai. La guerre empêcha l'édition de l'ouvrage. Nous publions aujourd'hui cet essai inédit, en hommage, à la mémoire du maître de la littérature comparée.

LA RÉDACTION

La vie d'André Ady a été modifiée par peu d'événements extérieurs ; c'est d'elle-même qu'elle a tiré son pathétique.

Il est né le 22 novembre 1877, à Érmindszent ; il appartenait à une famille de petite noblesse redevenue paysanne. Il a fait ses études chez les Pères Piaristes de Nagykároly, ensuite au collège protestant de Zilah. Il a commencé son droit à Debrecen, l'a vite abandonné, est devenu journaliste : journaliste il restera. D'Érmindszent, de Nagy-Károly, de Zilah, de Debrecen même, j'ai peine à me figurer avec précision la physionomie ; si j'essayais, je ne mettrais que de fausses images sous ces noms sonores. Mais ce que je vois très bien en lui, au contraire, c'est ce jeune homme aux cheveux noirs, au teint bronzé, aux yeux immenses ; grand, solide, exubérant de force ; provincial et battant déjà des ailes pour s'enfuir ; habité par un génie qui le tourmente, et qu'il ne sait pas encore exprimer. C'est à Nagyvárad, nous dit-on, que son existence va prendre son cours décisif : ville où se mêlent les races, ville curieuse de toutes les

nouveautés, ville ardente. Se dépenser, avec une manière de frénésie ; mordre à tous les fruits, et surtout aux fruits défendus ; tourner le dos au passé, s'en aller au devant des pensées hardies, des formes littéraires audacieuses et nouvelles venant de l'étranger : quel plaisir ! quelle ivresse ! A Nagyvárad, il rencontre la femme d'un riche marchand hongrois qui habitait à Paris. Elle était belle ; elle était cultivée, raffinée, cette Léda qui s'éprit de lui, et qu'il aima d'abord d'une passion brûlante. Léda l'entraîna vers Paris, où il se rendit avant même d'avoir connu Budapest ; cette fois, c'était l'envol.

Il avait déjà publié deux volumes de vers qui n'étaient que des gammes. Mais quand il eut quelque chose à dire, ce fut une autre affaire ; les *Poèmes nouveaux* (1905) étaient si riches, si puissants, si profondément originaux, qu'ils provoquèrent un scandale qui fut le commencement de sa gloire. Haro sur le symboliste, le décadent, l'incompréhensible, le rebelle, le révolutionnaire ! Une clameur s'éleva contre lui, pour lui ; elle redoubla, lorsqu'en 1907 parurent les vers où il donnait sa pleine mesure et qu'il intitulait *Sang et Or*.

Le voilà célèbre, ce qui ne veut pas dire tout à fait admis : car il scandalise toujours. Homme étrange ; instable, sans cesse en mouvement, tantôt à Budapest et tantôt à Paris, en route pour Monte-Carlo, pour Venise, pour Rome. Sans autre demeure qu'un logis d'étudiant, qu'une chambre d'hôtel ; client des cabarets de nuit, où il lui arrive de rester jusqu'au matin, dormant le jour à force de véronal. Provoquant, agressif, se jetant dans la lutte politique, ennemi des traditionalistes, des conservateurs, des gens au pouvoir ; animateur du parti le plus avancé. Et produisant, dans la fièvre, des chefs-d'œuvre ; en 1909 paraît *Sur le char d'Elie ;* en 1910, *J'aimerais être aimé ;* en 1911, *Les poèmes de tous les secrets ;* en 1912, *La vie qui s'enfuit ;* en 1913, *L'amour de nous-même ;* en 1914, *Qui m'a vu?* De temps en temps, il disparaissait ; c'est qu'il faisait séjour dans une maison de santé, pour retrouver un peu des forces qu'il gaspillait à plaisir. Au bout de quelques semaines, il sortait des mains des médecins, ragaillardi, et recommençait tout comme avant.

Parmi tant de lettres qu'il reçoit, il en lit une qui lui est adressée par une Hongroise qui n'est encore qu'une

pensionnaire, puisqu'elle finit son éducation en Suisse. Cette lettre l'amuse ; il répond ; une correspondance s'engage. Quand Berthe Boncza rentre en Hongrie, il lui rend visite ; le plus classique, le plus idyllique des romans s'ébauche entre le grand écrivain blasé et la jeune fille blonde : ils s'aiment, ils s'épousent. Mais dans la réalité, ce n'était pas une tâche facile que d'être la femme d'André Ady. Sa femme et son infirmière ; car déjà les jours du poète allaient vers leur fin. Dans le château qu'elle avait hérité de son père, député du Parlement et propriétaire terrien, dans les beaux jardins, dans le domaine le long du fleuve, c'est un malade qu'elle soignait ; bientôt ce n'était plus qu'un débris ; Ady perdait l'usage de la parole ; Ady perdait la raison. Il mourut le 27 janvier 1919. Le dernier volume de vers dont il ait lui-même recueilli les éléments est de 1918 ; il s'appelle *A la tête des morts*. On a fait paraître en 1923 un recueil qui contient ses pièces ultimes, *Les derniers vaisseaux*.

Dans la littérature hongroise, il tient l'un des plus hauts rangs ; on le fait figurer tout de suite après Petőfi, voire même à côté de lui. Quelle est sa place dans la littérature européenne? A-t-il fait entendre des variations nouvelles sur les thèmes éternellement repris? Comment résonne sa voix, lorsqu'il parle de la patrie ; de l'amour ; de la vie et de la mort ; de Dieu ?

Nous avons tout de suite une surprise : sa patrie, Ady semble la détester ; contre elle il accumule les injures, contre elle il blasphème, c'est une obsession. La Hongrie n'a ni force ni courage ; elle est veule, apathique ; elle est le cimetière des âmes, elle ressemble à un arbre mort. La vie est laide à Budapest, on n'y peut même pas faire de beaux songes. Celui qui aspire à un grand dessein en terre hongroise, est condamné à périr ; les Messies hongrois meurent mille fois, et leur croix n'apporte pas le salut, parce qu'ils n'ont rien pu faire, las ! ils n'ont rien pu faire. La Hongrie est une malade qui cultive son mal ; parce qu'elle est serve et lâche, le destin, qui l'a longuement frappée, la frappe encore sans relâche. Ainsi de suite, jusqu'à l'interrogation douloureuse : « Que vaut l'homme, s'il est Hongrois? »

Ady a quitté la Hongrie, à l'en croire, comme un évadé sort d'une prison. Il n'a connu sa vraie patrie que quand

il a trouvé Paris : Paris, je suis ton fils. Souvent il a donné les motifs de sa prédilection ; c'était la Ville-Lumière, vraiment ; elle méritait son nom ; la ville où s'accumulaient les richesses de la civilisation occidentale, par opposition à l'Orient épuisé. Il a aimé les aubes de Paris, les automnes de Paris : il a fait ses confidences à la Seine ; il a suivi du regard, sur le boulevard Saint-Michel, la ronde des feuilles mortes. Quand il prenait le train à la gare de l'Est, et qu'il partait, il était au désespoir ; quand il revenait, même s'il trouvait que Paris avait changé, ainsi qu'il arrive à celui qui change, il était heureux de retrouver la belle ville amoureuse. A Paris, il pouvait s'émerveiller ; il se sentait plus beau, plus noble, plus héroïque ; son âme se berçait à la lueur d'un crépuscule mélodieux et il embrassait la vie comme on embrasse une orchidée sur des cheveux de femme. Toutes expressions qui sont de lui, et qui montrent la profondeur de son sentiment. Mais ce qu'il appréciait par-dessus toutes choses, c'était la liberté totale dont il jouissait : don unique que Paris accorde en effet, non seulement à ses hôtes passagers, mais à ceux qu'il garde pour toujours. Pour Ady rien n'équivalait à cette indépendance absolue. Il pouvait se perdre dans la forêt des hommes, échappant à son entourage habituel, à ses compatriotes, aux Huns qui le traquaient. D'où ses « retraites révoltées » de Paris.

Réjouissons-nous de cette affection qui nous lie plus intimement à lui ; évoquons-le quelquefois, dans notre décor familier ; il se promène par nos rues, il est assis à la terrasse de quelque café, méditant, rêvant, écrivant son article, ses vers . . . Mais ne prenons pas au mot ses malédictions contre son pays et sachons les comprendre. Des nuances très diverses entrent dans cette couleur de violence. Un peu de dépit, peut-être, venant de ce qu'en Hongrie, on ne l'avait pas tout de suite compris, on ne l'avait pas unanimement loué, on prêtait l'oreille à des ennemis qui le critiquaient amèrement, peut-être aussi l'irritation que cause aux descendants des nobles l'idée qu'ils ont injustement perdu la place qui leur revenait de droit ; ces nuances-là seraient les moins marquées. Plus forte, une certaine joie de se mortifier, de se flageller. Plus forte, l'habitude de tourner toutes choses en provocation. Plus forte encore, l'angoisse qui est au cœur des habitants des

pays danubiens : pourquoi ces luttes éternelles? Sont-ils condamnés, ces fils de conquérants, à rester ce qu'on appelle avec dédain de petites nations? D'où vient qu'ils ne s'unissent pas, en dépit de leur volonté de puissance? Sur les bords du Danube ne vivront donc jamais des peuples heureux, forts et rieurs? Le vieux fleuve n'aura donc jamais à raconter que de sanglantes histoires? — Mais quand toutes ces données seraient fausses, resterait à n'en pas douter la passion jalouse qui anime Ady. Son pays, il voudrait le voir parfait ; chaque fois qu'il constate en lui quelque défaut, une fureur le prend qui n'est qu'un excès d'amour. Un peuple qui serait en pleine puissance, en pleine gloire, concevrait mal cette irritation: il penserait que ses imperfections sont légères, en comparaison de ses mérites ; satisfait, indulgent pour lui-même, il refuserait de voir les taches de son soleil. Au contraire, comme on la comprend, cette sensibilité douloureuse, quand on appartient à un pays qui souffre ! Tous ses compatriotes, on voudrait qu'ils fussent sans reproche ; on se met en colère, à chaque faiblesse qu'on leur découvre ; et on les injurie, parce qu'on les aime trop.

En fait, Ady ne se sentait pas le frère des méridionaux à la langue trop prompte : le Sud est une contrée bavarde ; le verbe y est sur toutes les lèvres, passage fugitif, battement rapide ; la lumière, comme les âmes, y est peu profonde. Il demeurait, lui, l'homme de son pays ; plus lourd, plus grave. Il ne pouvait s'empêcher de louer ses vertus, peu après qu'il avait décrié ses vices, et quelquefois en même temps. Il était fier de sa race : « Tant d'humanité douloureuse, une autre race ne me l'aurait pas donné » ; et heureux, de ce que sa jeune femme fût une pure fleur de son sol. La nature ne tient pas une très grande place dans ses vers ; certes il a dessiné des paysages, les bords du Rhin, la Riviera ; certes il a été sensible aux formes et aux couleurs : mais il a ramené les choses à lui, plutôt qu'il ne leur a donné une âme. Les meilleurs tableaux qu'il ait laissés, et qui comptent dans la grande galerie européenne que tant de poètes ont enrichie de leurs descriptions ou de leurs rêves, sont des visions de la Hongrie. Telle la plaine hongroise après l'orage, sous le brûlant soleil :

Le Bukk s'estompait dans le lointain ;
La plaine exhalait des vapeurs ;
L'eau coulait à pleins bords ;
Et dans mon corps fatigué, tout à coup,
Là, sur la plaine battue par l'orage,
Le sang se mit à chanter une chanson rouge,
Le sang se mit à chanter une chanson rouge.

On entendait presque l'herbe croître ;
La lumière vibrait, le ciel flambait,
Les bourgeons s'ouvraient, le sol était fleuri,
La terre dansait, le ciel dansait,
Tout s'embrassait sous le firmament,
Tout s'embrassait sous le firmament . . .

Il ne restait jamais longtemps dans son village ; mais il y revenait volontiers, sa maison natale était son abri : derrière ses murs blancs, sous ses poutres blondes, pour un moment il était heureux. Il rêvait à la vie qu'il aurait pu y mener ; au lieu du tumulte des cités, la paix des champs ; l'Ér silencieux ; des fleurs odorantes, des abeilles bourdonnantes ; sous le tilleul, des enfants riant aux éclats. Là, il n'aurait eu que des rêves frais ; de là, il aurait envoyé à travers le monde de vaillantes et pures pensées, des pensées qui auraient eu l'odeur de la terre.

Il n'a pas eu de volonté plus forte que celle de rénover son pays ; par des réformes radicales ; par la démocratie ; par le socialisme. Il n'a pas eu de douleur plus sensible que celle de la guerre où sa patrie fut écrasée. La révolution elle-méme qu'il avait tant souhaitée, éclata en 1918, mais elle l'a déçu. A ses amis politiques, venus pour le féliciter, il répondit : « Ce n'est pas là ma révolution » ; et ces mots furent parmi les derniers qu'il prononça.

Manzoni disait qu'il y a dans la littérature environ six cents fois plus d'amour qu'il n'en faut pour perpétuer l'espèce humaine. Si l'amour tient une place exubérante dans l'œuvre d'André Ady, ce n'est pas de la littérature ; à satiété il a parlé de la femme, parce qu'il l'a désirée, appelée, regrettée. Il ne s'est guère appliqué à saisir ce qu'elle pensait, à l'étudier dans son caractère, à l'analyser dans ses sentiments ; il n'était pas psychologue, il était amant. L'émoi de ses sens et de son cœur, les traits de sa propre

passion, voilà ce qui l'intéressait, revenant toujours à cette constatation unique, sous la diversité des formules : « J'aime mortellement l'amour ».

Affirmation redoutable et exacte. Il aimait l'amour mortellement, parce que tout jeune encore il avait été blessé par lui, pour toujours ; parce qu'il s'usait à son service, ne dédaignant ni la Vénus peinte et fardée, ni celle des théâtres et des cafés-concerts, ni même celle des carrefours, affichant pour les femmes perdues un goût qu'il tenait du romantisme impénitent qui demeurait en lui. Mais surtout, l'amour lui paraissait une lutte, une lutte à mort : *Érôs* destructeur, *érôs* qui se réjouit du mal qu'il cause aux autres et à lui-même. Laissons la parole au poète, comme nous l'avons fait déjà, comme nous le ferons encore au cours de ces pages : « Ma maîtresse, qu'il est bon de te faire du mal ! Ma maîtresse, qu'il fait bon quand tu es mauvaise ! » Ou bien : « Je suis plaie vive, en feu, je brûle. Je veux plus de torture, et c'est toi que je veux ». Sur le tard seulement, il semble avoir découvert ce que tout le monde sait : que l'amour peut être l'accord de deux âmes, qui enfin se trouvent ; qu'il peut être douceur et baume ; qu'il purifie et qu'il ennoblit ; encore ces constatations seront-elles accompagnées du regret de laisser échapper par un amour unique tous les amours possibles. Dans la première partie de son œuvre, l'amour est une ardeur, voire une ardeur perverse, qui a une saveur de mort. Noces d'éperviers dans les halliers : « Nous déchirerons l'un l'autre notre chair ; nous nous effondrerons dans les halliers de l'automne ».

Par contre-partie aux chants lyriques qui, dans la littérature universelle, se sont élevés vers Ève, quelques reniements sont demeurés célèbres. Celui d'Alfred de Musset ; celui d'Alfred de Vigny ; celui de Leopardi ; exhalant sa rancune contre l'Aspasie qu'il avait trop aimée, et dégradant la haute image qu'il s'était faite d'elle :

A quella eccelsa imago
Sorge di rado il femminile ingegno ;
E ciò che inspira ai generosi amanti
La sua stessa beltà, donna non pensa,
Nè comprender potria. Non cape in quelle
Auguste fronti ugual concetto . . .

Il faut ajouter à ces poèmes celui d'André Ady, *Lettre clémente de congé à Léda.* Ady détestait les petits requins femelles, qui dévorent les poissons hommes ; il détestait l'armée féminine, tueuse de son sexe ; il a fini par haïr même Léda. Elle avait illuminé sa vie ; de sa rencontre avec elle son sort avait dépendu. L'arrachant à son milieu, elle lui avait ouvert les portes de l'Occident, elle avait enrichi et élargi sa culture, elle avait favorisé le développement de son génie. Que de fois, dans la suite, il était allé la retrouver ; que de fois il avait voyagé avec elle ! Que de vers il lui avait dédiés ! Mais quoi? Il lui semblait qu'elle voulait le régenter, qu'elle revendiquait des droits, qu'elle profitait de son auréole ; qu'elle l'accaparait ; ou tout simplement qu'elle prétendait le garder au delà du temps où les amours périssent. Alors l'élément de haine qui entrait dans les composantes de son amour l'emporta ; et il écrivit à la délaissée cette lettre, dont la cruauté n'a d'égale que sa beauté tragique :

Que le charme cent fois rompu une fois de plus se rompe ;
Puisque tu as pu croire que j'allais te retenir encore,
Puisque tu as pu croire qu'il était besoin d'un nouveau
Congé, je te congédie encore, pour la dernière fois . . .

Tout ce que l'homme peut trouver de plus blessant au moment de la définitive rupture, il le dit ; que par pitié, il a laissé croire à Léda qu'il l'aimait, alors qu'il songeait à d'autres femmes en l'embrassant ; qu'elle n'a pas compté, qu'elle n'a jamais été qu'un reflet de son Moi ; qu'elle ne lui a servi en rien, qu'elle n'a même pas eu la grandeur de tomber en beauté, et non « comme une petite femelle lâchée » :

Peu importe ce qui va t'engloutir, torrent ou boue.
C'est par moi que tu existes, car c'est moi qui t'ai vue
Et depuis longtemps tu n'existes plus,
Car j'ai depuis longtemps cessé de te voir.

Ce qui prouve une fois de plus que pour faire naître la grande poésie, il faut un peu de la douleur du poète, et beaucoup de la douleur d'autrui. Ici, cette dépense d'ironie et de mépris, cette façon de travestir le passé

et de déformer les souvenirs, cette manière de blesser au point le plus sensible du cœur, supposent un art particulier de provoquer la souffrance. Je ne sais quelle fut l'attitude de Léda, quand elle vit leur drame douloureux livré au public. Peut-être pensa-t-elle qu'Ady l'aimait encore précisément parce qu'il l'insultait.

*

« La vie est un bien, dont il faut jouir ou plus exactement ce n'est pas la vie qui a une importance extrême, mais l'âpre sensation de la vie. » Aussi a-t-il rempli son existence de ces âpres sensations. Le combat contre les forces qui ne se pliaient pas à sa volonté, à ses débris. Le contact avec tous les événements du monde dont, liseur acharné, il prenait rapidement connaissance dans les journaux. La politique et par elle l'action. Les plaisirs ; les plaisirs excessifs et par exemple les nuits passées à boire et à discuter avec de joyeux garçons, on va de l'exaltation à la tristesse, la nappe blanche de la table a l'air d'un drap funèbre, et les verres ressemblent à des veilleuses d'enterrement. Les voyages, la mobilité étant encore un plaisir triste. Le plus grand de tous les plaisirs, et le plus douloureux : celui de la création poétique, qui tourmente et qui enivre. On sent qu'on porte en soi-même un don merveilleux ; on le communique à l'élite, puis à la foule ; on l'impose malgré les résistances et les clameurs ; on a l'orgueil de s'élever au rang des dieux. On s'accorde le luxe de mépriser non seulement les arriérés qui ne vous comprennent pas, mais encore les disciples qui vous irritent gauchement. On confie ses chances à ceux qui sont capables d'assurer la survie, aux jeunes gens qui vous admirent, qui reçoivent votre œuvre en dépôt et qui la transmettent à l'avenir.

La vie serait plus belle, si on était riche. La souffrance que le manque d'argent cause aux grands hommes prodigues, peu d'écrivains osent l'avouer franchement. Chateaubriand n'a pas craint de dire combien l'argent lui paraissait à la fois méprisable et nécessaire, dans une page magnifique et cependant peu connue des *Mémoires d'Outre Tombe*. « Ô argent, que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : Source de la liberté, tu

arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer? Avec toi on est beau, jeune, adoré ; on a considération, honneurs, qualités, vertus. Vous me direz qu'avec de l'argent on n'a que l'apparence de tout cela ; qu'importe, si je crois vrai ce qui est faux? Trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste : la vie est-elle autre chose qu'un mensonge? Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté ; eh bien, faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se bouder, à maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre ; la misère les serre l'une contre l'autre et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser, elles se mordent . . .»

Ady, de même, n'a pas eu assez de vertu stoïque ou pas assez d'hypocrisie pour croire et laisser croire qu'il lui était indifférent d'être pauvre, d'être riche. Il a exprimé son sentiment sur le sujet tantôt avec ironie, tantôt avec colère, toujours avec passion. Le voici au Bois de Boulogne, dans un vieux fiacre, assis à côté de Léda ; la pièce date de son premier séjour à Paris. Tous deux s'en vont cahin caha au trot du cheval. Ils sont beaux, ils s'aiment, ils sont des rois. Hélas ! des rois sans royaume, des rois pauvres, de misérables rois :

Ma reine, les désirs me tuent ;
Jamais couple terrestre n'aspira
Comme toi et moi, aux cimes de la vie :
Et jamais il n'y eut couple aussi pauvre.
Notre âme est tout désir, rayons et vie
Et notre route est celle des mendiants.
Nous avons droit à toutes les splendeurs
Que la vie sait donner :
Je suis le Roi, tu es la Reine :
Alors n'aurons-nous jamais notre trône?
(Cahin, Caha, va le vieux fiacre,
Tandis que pâles nous frémissons.)

L'argent, ce n'était pas pour lui-même qu'Ady le désirait ; car il dépensait sans compter le peu qu'il gagnait

avec sa plume. En ce temps-là, c'était pour Léda, qui avait besoin de coussins et de voiles de soie dans sa galère. En tout temps, c'était pour éviter les humiliations, les servitudes, auxquelles tout pauvre est soumis, fût-il génial. Il implorait le cruel dieu Baal, afin que celui-ci lui versât quelques gouttes de son or. Ou bien il luttait contre le Seigneur à la face de porc, ainsi qu'il appelle, dans une saisissante image, le maître des richesses de ce monde. Lutte inégale qui ne pouvait se terminer, il le savait bien, que par sa propre défaite. Il soupirait : Maudite gueuserie qui, pareille au Nil, as tout inondé, et qui as recouvert mon cœur de ton limon.

L'idée qu'il se faisait de la mort était complexe. La mort n'était pas le squelette armé d'une faux qui, à un moment précis de la durée, vient nous frapper sur l'épaule pour nous dire de nous préparer à rejoindre l'innombrable troupeau de ceux qui ne sont plus. Car il avait conscience d'un double mouvement : à chaque instant elle venait vers lui, à chaque instant il allait vers elle. Rêvant près d'un cimetière, il se demandait si c'était le cimetière qui bougeait pour le rejoindre ou si c'était lui qui se dirigeait vers les tombes. En outre, la pensée de son instabilité, de son devenir qui impliquait la destruction, intensifiait son désir de vivre ; tandis que cette même pensée lui rendait la vie moins précieuse, puisque cette dernière n'était qu'un bien précaire et toujours menacé. Attaché à la vie et déclarant qu'il voulait vivre à tout prix, il n'en aimait pas moins les adieux, les départs, les fins ; il trouvait un goût délicieux à tout ce qui était mortel ; il faisait un signe de connivence aux avant-coureurs du néant. Il retardait et il provoquait sa dernière heure. « J'aime la vie, mais il faut que beaucoup de sommeil l'écourte. La vie, je l'aime bien, mais en la reniant abondamment. » Après tout, « la vie et la mort sont presque la même chose ».

*

Je ne suis pas du nombre des critiques qui, lorsqu'un grand poète, humain et trop humain, manifeste quelque aspiration plus haute, s'écrient qu'en somme il est chrétien, et qu'il faut le compter au nombre des élus : pour

un peu, ils institueraient en sa faveur un procès de béatification. A ce compte, la sainteté courrait d'étranges aventures. Il est certain toutefois que si je devais m'arrêter ici, que si l'étude d'Ady se bornait au compte de ses amours et de ses angoisses mortelles, je regretterais de n'avoir jamais constaté la présence du divin en le fréquentant. Or cette présence est parfaitement sensible ; elle offre même le caractère d'intensité qu'il sait donner à tout ce qu'il exprime. *Clamavi ad te Domine :* « Du fond de cette folie multiple, dans ma grande épouvante, Seigneur, je clame vers toi . . .»

Dieu semblait oublié dans ses *Poèmes nouveaux;* dans *Sang et Or* il n'y avait, sauf exception, pas de place pour la couronne d'épines et pour la croix. Mais dans le *Char d'Élie,* le souci religieux s'affirme jusqu'à remplir toute une partie du recueil ; il ne cessera plus de transparaître ensuite. André Ady était calviniste : est-ce pour cela que l'idée de prédestination est si puissante chez lui? S'il est une épine portant des raisins, un chardon chargé de figues, il ne peut se rebeller contre sa condition étrange : dans le grand jardin de la vie tout a une place. Il n'est même pas éloigné de croire que sa mission de poète a quelque chose de sacré : « Tel je suis, c'est bien ainsi ; tels sont mes yeux, je vois ainsi, tel est mon destin, donc sacré ». Il étend cette prédestination à son pays ; et ce lui est une façon d'expliquer la souffrance de la Hongrie : Dieu l'a voulue par quelque mystérieuse décision de sa sagesse et de son pouvoir.

Shaftesbury souhaitait que l'on pensât à Dieu lorsqu'on était dans l'allégresse : alors les hommes n'auraient jamais vu que souriante la face de Jéhovah ; jamais elle ne leur aurait apparu triste ou courroucée. Tel n'est pas, certes, le cas de notre poète ; de même que son Dieu n'est pas celui des déistes, vide de tout attribut, et n'ayant gardé que le nom le plus honorable et le moins précis, l'Etre suprême ; de même qu'il n'est pas non plus celui des philosophes, aboutissement d'une métaphysique, conclusion d'un raisonnement. C'était un Dieu qui parlait au cœur. Tantôt le Maître aux voies incompréhensibles qui prenait pour ses élus ceux qu'il frappait le plus durement ; tantôt, le Juge qui mettait les bons à sa droite et les méchants à sa gauche, tel qu'on le peint

dans les tableaux des primitifs, et Ady figurait dans la troupe de gauche, parce qu'il avait si longtemps cherché Dieu sans le trouver, parce qu'il s'était si souvent querellé avec lui. Mais plus souvent, c'était le Dieu de miséricorde qui pardonne aux hommes qui ont souffert. Ady avait tant souffert qu'il succombait sous le poids de son âme trop lourde. Jadis ses pieds bondissaient et s'enfonçaient dans le sang ; maintenant il n'avait plus de pieds, il n'avait plus que des genoux ; qui l'aurait soutenu si Dieu ne l'avait pris par la main? Dieu l'attirait vers lui, le serrait dans ses bras ; Ady s'abandonnait et trouvait la paix qu'il avait, hors de Dieu, vainement souhaitée, paix entre Ady et Dieu, paix entre Ady et lui-même ; Dieu était l'amour : folie, que d'avoir cru qu'on pouvait arriver à l'amour véritable hors de Dieu. Un inquiet, un insatisfait : voilà ce qu'Ady était essentiellement avec ses airs de bravade ; son amertume, fruit de ses expériences manquées, venait de sa soif insatiable d'un bien inconnu ; son goût des fêtes païennes traduisait son attente, toujours déçue, des valeurs éternelles. Il avait pris l'ivraie pour le froment ; mais c'en était fait, il goûtait maintenant au pain que Dieu servait à sa table, et qui lui procurait à la fois force et douceur.

Ce Dieu là était le Dieu de la Bible, reconnaissable à son langage même, auquel Ady empruntait souvent des images pour les faire passer dans ses vers. Et le Christ de l'Évangile, de la Passion, du Golgotha. Un jour de son enfance, alors qu'en compagnie de son père il traversait en traîneau la forêt hivernale, il avait passé sans se signer devant l'image du Christ en croix. Il regrettait cette attitude impie ; et désormais il saluait le Christ, humblement. Non pas qu'il fût devenu un saint ; sa vie, comme ses vers, étaient composée de moments découpés ; voire de moments inconciliables ; aussi bien ne s'agit-il pas pour nous de les concilier, mais de constater leur succession. Il n'était pas devenu un saint, et il l'avouait avec une naïveté quasi puérile : « Dieu est dans mon cœur ; seulement de temps en temps il fait un petit tour au dehors ». Mais Ady avait le sens du péché, le sens de la grâce, le sens de l'au-delà. On serait paradoxal si on disait, comme on l'a fait, qu'il est un des plus grands poètes religieux du vingtième siècle ;

on oublierait alors toute une partie de sa production. Disons sans paradoxe qu'on trouve dans son œuvre des prières, des hymnes et des psaumes admirables ; et que la plupart de ses pièces trahissent le tourment qui est propre aux chercheurs d'infini.

*

Il faut payer par quelque effort le plaisir de goûter toute poésie et particulièrement la saveur d'une poésie étrangère qui veut bien s'offrir à nous. Les vers d'André Ady demandent la collaboration du lecteur. Ils n'appartiennent pas au genre de poésie qui, délibérément, veut être difficile, mais ils contiennent des symboles dont quelques-uns risquent de nous échapper, parce qu'ils sont empruntés à une histoire qui ne nous est pas familière; et dont quelques autres admettent des interprétations diverses simplement parce qu'étant des symboles, ils suggèrent et ne commandent pas. Un certain nombre de ces poèmes sont des rêves, des hallucinations ; ils sont nés de séjours aux paradis artificiels ; il faut ne pas vouloir à tout prix les *comprendre*, mais au contraire accepter le choc qu'ils donnent à l'imagination et sous leur impulsion commencer d'autres songes, personnels à chacun. Un des procédés familiers à Ady est l'association d'idées, l'association de mots ; ne nous obstinons pas à faire entrer ces échappées dans une construction logique. Laissons-nous, bien plutôt, illuminer par des éclairs. Heureusement deux générations poétiques nous ont appris en France même à demander aux vers autre chose qu'une démonstration éloquente et qu'une composition géométrique.

Il est un élément essentiel qu'aucune traduction ne peut rendre : la musique propre à une langue et à un individu. Dieu sait si la présente traduction a été entreprise, continuée, revue non seulement avec soin, mais avec amour ! Malgré tout, elle ne peut prétendre à garder ce qu'aucune autre n'a gardé, ce qu'aucune autre ne gardera : le mystère des sons, leurs charmes, leur enchantement. Poésie tantôt savante, tantôt si voisine de la ballade populaire qu'elle se sert de ses refrains, elle perd nécessairement ses harmonies quand elle passe en français. Comment compenser cette perte essentielle? Peut-être

par un effort du lecteur, encore ; peut-être par un chant intérieur, qu'il créera de lui-même : substitution, transposition.

Resteront des qualités si puissantes, une telle passion, une telle contagion émotive qu'elles opéreront, même à travers un voile, du moins c'est mon sentiment. Toujours brefs, toujours denses, concentrant le maximum d'effets dans le minimum de mots, les vers d'André Ady frappent au cœur. Un professeur américain a publié il y a quelques années une anthologie de la poésie européenne : si quelque jour on recommence l'entreprise, je demande qu'on n'oublie pas d'y faire figurer en bonne place l'auteur de tant de pièces qui, au milieu du fourmillement des autres, garderont leur saveur originale. Par exemple celle qui est intitulée *Mon lit m'appelle* : où avons-nous entendu jamais des accents aussi fiévreux? Où avons-nous vu surgir de la fièvre même un plus sombre désespoir? Où ce qui est exprimé suggère-t-il plus fortement ce qui n'est pas dit?

Je vais me coucher. O mon lit,
O mon lit l'an dernier encore,
L'an dernier encore, tu étais autre.
Tu étais autre. Lieu de sommeil,
Lieu de sommeil, puits de force,
Puits de force, auberge d'amour,
Auberge d'amour, gaîté,
Gaîté. Qu'es-tu devenu?
Qu'es-tu devenu? Cercueil.
Cercueil. Chaque jour,
Chaque jour mieux tu m'enfermes,
Mieux tu m'enfermes. S'étendre,
S'étendre avec crainte,
Avec crainte se lever,
Se lever avec crainte,
Avec crainte je me lève . . .

Répéter ainsi les mots, c'est une gageure ; elle réussit pleinement ; nous avons l'impression que le malheureux qui se retourne sur sa couche est victime d'une obsession pathologique ; il gémit, il est oppressé, par avance il entre en agonie. La seconde strophe où le même mouvement est repris, où s'accentuent des résonances indiquées déjà dans la première, n'est pas moins saisissante :

Se lever, regarder alentours,
Regarder alentours, sentir,
Sentir, percevoir,
Percevoir, apercevoir,
Apercevoir, se cacher,
Se cacher, regarder au dehors,
Regarder au dehors, surgir,
Surgir, vouloir,
Vouloir, s'attrister,
S'attrister, se décider,
Se décider, s'écrouler,
S'écrouler, avoir honte,
Avoir honte. O mon lit,
O mon lit, mon cercueil,
Mon cercueil, tu m'appelles déjà,
Tu m'appelles déjà. Je vais me coucher.

La plainte répétée devient halètement, l'obsession devient folie consciente. Pour prendre un autre exemple : où trouver un largo plus ample et plus pathétique que celui de la sonate verbale qui s'appelle *Souvenir d'une nuit d'été?* Ceux qui ont vécu les jours du mois d'août 1914, ou les jours d'avril et de septembre 1939, frémiront quand ils sentiront s'élever ce chant annonciateur de catastrophe :

Du haut du ciel, un ange furieux battit sur son tambour
L'alarme pour cette triste planète.
Cent garçons au moins faisaient les fous,
Cent étoiles au moins tombaient,
Cent bonnets de vierges au moins se dénouaient.
Ce fut une étrange,
Étrange nuit d'été.

Notre vieux rucher prit feu,
Notre plus beau poulain se cassa la jambe.
Dans mon rêve le mort était vivant,
Notre bon chien Bourkouche s'égara,
Et Marie, notre servante muette,
Tout à coup entama des chants aigus :
Ce fut une étrange,
Étrange nuit d'été . . .

On lira la suite au cours de ce recueil. On y trouvera nombre de pièces de la même qualité, qui mettent Ady au nombre « des hommes immortels qui chantent sur la lyre ».

J'admire, pour mon compte, sa sincérité. Il fut un temps où les lyriques mentaient. Ils se plaçaient avantageusement sur le devant de la scène, comme les ténors d'opéra ; et lançant leurs tirades, ils ne pouvaient s'empêcher de faire les beaux. Celui-ci ne trompe jamais, il ne connaît ni les réticences ni les hypocrisies ; s'il avait quelque coquetterie, elle consisterait à insister plus volontiers sur ce que les autres plus volontiers dissimulent. Des ondes partent de son âme ; elles portent au dehors l'aveu des désirs mauvais, des tentations criminelles, des vilenies que recèle son cœur humain, en même temps qu'elles exaltent ses grandeurs et ses magnificences. Si le pharisaïsme est le plus odieux des péchés, Ady ne l'a jamais commis ; si la moralité doit commencer par être sincérité, Ady remplit cette condition première.

J'admire son caractère d'ange déchu qui n'a pas oublié le ciel. Des anges déchus, il n'en faut pas trop dans la littérature, il n'y a rien de plus ridicule qu'un ange déchu qui manque de génie. Mais quand ils s'appellent Edgard Poë, Byron, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, personne ne peut leur refuser le mérite d'avoir découvert la beauté des régions ténébreuses où ils ont osé s'aventurer. Ady avait lu Byron dans sa jeunesse ; plus tard il apprit à connaître Baudelaire, dont il a traduit trois poèmes dans *Sang et Or* ; et Verlaine, dont il a traduit *Mon Rêve familier*. Je sais bien qu'il ne voulait pas être le Verlaine de son pays, c'est le Victor Hugo qu'il voulait être. Il n'en appartient pas moins à la lignée des poètes maudits, quelles que soient ses différences individuelles. Il est, comme eux, le fils de l'automne, et non pas de l'été rayonnant ; comme eux, il porte le signe fatal ; comme eux, il éprouve un désespoir qui n'est pas sans appel ; comme eux, il garde le souvenir du séjour de lumière ; il s'écrie, comme eux : « Quel beau, quel farouche, quel maudit destin que le mien ! » Il n'a pas voulu des mots déjà usés, des rêves déjà rêvés, de l'ordinaire, du banal, du doucereux. Lui-même a choisi son symbole, un grand navire désemparé, mais toujours fier.

Ce qui m'a touché le plus profondément, à mesure que j'ai vécu dans sa familiarité, c'est sa nostalgie ; souvent ses poèmes, qui veulent être des provocations, sont des gémissements, et ses violences sont des regrets. Tout

à coup, cet homme, comblé d'amour, se plaint de ce qu'il n'a pas été suffisamment aimé : « J'aimerais tant qu'on m'aimât », s'écrie-t-il. Ou bien il récite la complainte des cœurs trop faibles : « Qu'il ferait bon être bon ! Qu'il ferait bon toujours donner ! Qu'il ferait bon savoir bénir ! » Nostalgie d'une vie qui aurait pu être moins glorieuse, mais apaisée ; nostalgie des fils qu'il n'a pas eus ; nostalgie du bonheur, celui qu'on ne trouve pas en s'exaspérant dans les batailles, et qu'on ne rencontre qu'en s'enfuyant. « Araignée, araignée folle que je suis — je ne sais pas m'enfermer dans ma toile — et je n'arrive pas non plus à en sortir. »

S'il fallait illustrer ces pages de quelque représentation figurée, je choisirais peut-être la *Mélancolie* d'Albert Dürer, et j'inscrirais comme légende des vers que j'emprunterais à Ady lui-même : « Il a eu peu de joie à follement chanter » — « Il pleure, car il s'est trompé ». Cette mélancolie s'accentue à mesure qu'il note les signes d'une vieillesse prématurée. Son corps, héroïque compagnon, qui s'est fidèlement jeté dans le feu, dans le sang, ne porte plus qu'une armure usée. Son âme est triste jusqu'à la mort. Une journée, telle est la durée de toute douleur ; mais cette unique journée est de plus en plus longue. Alors il écrit cette simple phrase qui vaut pour chacun de nous : « Il est si douloureux d'être homme. »

PAUL HAZARD
de l'Académie française

SEIGNEUR HONGROIS PAYSAN ROUMAIN EN TRANSYLVANIE

La conception du profane exprime l'essentiel du développement social transylvain en opposant le seigneur hongrois au paysan roumain, ou mieux encore le noble hongrois au serf roumain. Ce rapport est, en effet, le trait le plus caractéristique de l'époque féodale, mais il n'en est pas le trait exclusif. On sait que le servage échut en partage aux Hongrois, tout comme à la masse sicule, en partie même au peuple saxon, tandis qu'un nombre considérable de familles roumaines ou d'origine roumaine jouissaient de la liberté et des privilèges de la noblesse. Il suffit d'un coup d'œil rétrospectif pour nous montrer que la structure de la société se simplifie d'une manière de plus en plus décisive dans la formule seigneur — paysan, mais la nationalité évidemment n'était pas l'exclusif déterminant du classement social historique de la Transylvanie, mais seulement un de ses phénomènes. Il faut chercher ailleurs les facteurs qui, au bout d'un processus long et fort embrouillé, produisirent ladite relation sociale : notamment, dans la date et la forme de leur colonisation des différents peuples, qui habitaient la Transylvanie, dans leurs fonctions bien variées, dans le développement de leur culture et dans le caractère de leur forme d'existence. Car les systèmes de formation sociale qui du tournant du Xe siècle jusqu'aux derniers temps, prévalurent sans interruption sur le sol transylvain rattaché à l'occident, eurent, sur la grande masse indépendante des Hongrois conquérants d'une culture de steppe, mais très vite établie et s'adonnant au labourage, un effet

tout autre que sur les Sicules qui n'abandonnèrent qu'au bout d'un certain temps leur vie nomade de bergers, pour faire office de gardes-frontière du roi. L'influence ne fut pas la même sur les colons saxons qui, fixés dès le XIIe siècle et apportant avec eux les coutumes développées et les institutions économiques sociales du feudalisme occidental, étaient également au service du roi, — et sur les Roumains exerçant le métier de bergers, établis par les rois sur différents territoires autonomes, afin de garder les passages des Carpathes du sud, et sur les pâtres alpestres roumains qui se fixèrent dans les domaines privés au milieu des communautés sicules ou dans les villes saxonnes. Or, pour pouvoir juger d'une manière historique la formule seigneur hongrois — paysan roumain de l'époque féodale, il faut suivre à la trace le développement entier de la société transylvaine dans toute sa variété bigarrée et mouvementée.[1]

*

La construction de la société transylvaine commença à s'édifier dans les territoires du bassin central, dans les régions du cours supérieur du Szamos, du cours moyen du Maros et du cours inférieur des deux Küküllő, dans les larges vallées qui, au cours du Xe siècle, furent occupées successivement par deux tribus hongroises au delà de la Tisza (Kende et Gyula). La forme d'existence dominante

[1] Les Roumains de Transylvanie ne représentent jusqu'au XIXe siècle qu'un facteur social; l'historiographie hongroise et roumaine ont interprété, jusqu'aux dernières dizaines d'années, la symbiose des peuples de la Transylvanie sur le plan politique. Ce point de vue inadéquat a tout naturellement donné lieu à toute une série d'images fausses et de constatations ahistoriques. Ce n'est que dans les tout derniers temps qu'on trouve des historiens qui, ne considérant que le point de vue scientifique, ont essayé d'appliquer de nouvelles conceptions dans la recherche et dans l'élaboration des méthodes. Par cette méthode les faits historiques reçoivent un sens nouveau et plus clair.

J'ai noté maints points de vue dans le grand ouvrage de M. Hajnal, *Az újkor története* [L'histoire des temps modernes], (*Egyetemes történet* [L'histoire universelle] t. III. 1936) et dans ses études plus récentes *Történelem és Szociológia* [Histoire et Sociologie] (*Századok*, 1939) ainsi que dans l'œuvre *Über die Arbeitsgemeinschaft der Geschichtsschreibung kleiner Nationen* (Archivum Europae Centro-Orientalis, 1944).

des Hongrois arrivant en Transylvanie était encore la vie pastorale ou plus exactement sa variation adaptée aux contrées de la nouvelle patrie : la transhumance, alternant ses pâturages estivaux et hivernaux et une production végétale rudimentaire autour des quartiers d'hiver, culture déjà connue dans la région du Pont. Cette manière de vivre indique nécessairement l'ordre de la société. Étant donné que le rassemblement, le soin et la protection de différents troupeaux exigeaient la collaboration organisée de beaucoup d'hommes, des familles très nombreuses se formèrent des lignages comprenant non seulement les parents et leurs descendants immédiats, mais encore les membres adultes et descendants de ces derniers. Les intérêts et les dispositions individuels ne jouaient aucun rôle dans cette organisation, la propriété privée même était limitée. Les différences de fortune résidaient dans les armes, les outils et les objets mobiliers. Les valeurs fondamentales, le pâturage et le cheptel, étaient propriété commune. Seul, le père de famille le plus âgé avait le droit de décision, le droit de commander, d'exercer la fonction de juge ; les autres membres de la famille lui devaient une obéissance absolue, sans parler des esclaves acquis dans les combats ou par des achats. Cette grande discipline était d'autant plus nécessaire qu'entre les différentes familles — surtout dans les pâturages d'hiver trop étroits — surgissaient facilement des querelles, des luttes dont la partie la mieux organisée profitait toujours pour assujettir la plus faible.

Cette organisation d'intérêts strictement rationnelle, basée sur l'autorité et sur les liens du sang, se décomposa en un temps relativement court. Il est connu que l'alliance militaire des familles les plus combatives, la tribu Gyula de la région de Maros (roum. Mureş) et de Küküllő (Târnava), faisait des incursions dans les Balkans pendant plusieurs dizaines d'années, même après l'occupation. La série des entreprises rapportant de riches butins prit fin en 968, après la terrible défaite d'Arcadiopole, et les lourdes pertes de sang imposèrent aux tribus malmenées une régénération de longue durée. Mais ce repos forcé provoqua une crise. Un processus de désagrégation de grande envergure commence : d'abord, ce sont les cadres de

l'organisation militaire qui s'écroulent, puis les liens qui unissent les grands blocs de famille se détendent et, finalement, c'est la force de cohésion représentée par les rapports du sang qui se débilite. On ne pouvait plus empêcher les groupes aspirant à une vie paisible de glisser vers l'existence agricole et de souhaiter l'établissement d'un état de choses plus stable.[1] L'impulsion fut donnée aussi par les peuples bulgaro-slaves sur lesquels les Hongrois avaient établi leur domination en Transylvanie. Les petits quartiers d'hiver le long des fleuves se transformèrent bientôt en villages et devinrent, pour les familles, des liens beaucoup plus puissants que les rapports de lignage. Les vagabondages estivaux et le campement avec les troupeaux ne cessèrent pas d'un seul coup ; des tribus belliqueuses, hostiles à une existence sédentaire, les continuèrent encore pendant environ cent cinquante ans ; il en fut ainsi pour les villageois agriculteurs. Le principe de la possession commune fut conservé également pendant bien longtemps : les champs des villages en formation, ainsi que les pâturages restèrent propriété commune. Mais, au fond, les bases anciennes de la vie étaient ébranlées : la société hongroise avait pris contact avec la société féodale de l'Europe occidentale.

A partir de l'an 1000, ce processus spontané fut accéléré considérablement par la grande entreprise historique de saint Étienne : l'organisation de l'État exprimée par la fondation du royaume et la conversion au christianisme latin. Ce nouvel ordre disloqua et étatisa l'ancienne construction de la société. Ce qui restait encore de l'autonomie des tribus et des lignages, fut brisé par le pouvoir royal. Tous les habitants du pays devinrent, sans aucune différence, les sujets du roi, et les autorités des lignages furent contraintes de remettre leurs fonctions judiciaires, administratives et militaires aux mandataires royaux. Rien n'empêcha plus la décomposition des grandes familles dépossédées de leur autorité et de

[1] J. Deér, *Pogány magyarság — keresztény magyarság* [Hongrie païenne — Hongrie chrétienne]. Budapest, 1938, p. 10—14, 35—77. — S. Domanovszky, *A mezőgazdaság Szent István korában* [L'agriculture à l'époque de saint Étienne]. Dans le vol. *Szent István Emlékkönyv*, t. II. p. 311—333.

leur pouvoir : les familles ne subsistèrent tout au plus qu'en fiction ; ce fut, dès lors, le village et son principe fondamental, la petite famille, qui formèrent une réalité sociale. Un nouveau classement social s'établit : à la place du système des hommes libres et des esclaves, des riches et des pauvres, le pouvoir de l'État créa une hiérarchie nouvelle basée sur le principe du service. Le principe du sang fut donc relégué, sur ce point-là également, au second plan. Celui de la fortune cependant ne s'affaiblit point ; au contraire, il se fortifia considérablement par l'introduction de la possession privée. D'abord, le roi déclara siens tous les territoires situés hors des régions des quartiers de lignage (c'est-à-dire toutes les montagnes, les régions forestières, ainsi que les parties inhabitées entre les territoires occupés par les tribus et par les lignages) ; il y fit construire des forteresses, organiser des domaines, fonda les biens de l'Église ou, en récompense de services rendus, fit donation de certaines parties détachées.[1] C'est par ce procédé que prit naissance le comitat de Torda (Turda) en Transylvanie, rassemblant dans un rayon étroit des territoires inhabités au bord du Maros et de l'Aranyos et s'étendant des montagnes de Bihar jusqu'aux Carpathes (divisé plus tard en deux parties, le comitat de Torda-Aranyos et celui de Maros-Torda). Dans la région des deux Küküllő (Târnava) se forma de même le comitat de Küküllő (plus tard Kisküküllő, [Tarnava mică] les districts d'Udvarhely [Odorheiu] et de Csik) s'étendant également jusqu'aux Carpathes, et l'immense comitat de Fehér (Alba), qui comprenait toute la Transylvanie du sud et dont se détachèrent d'abord les propriétés de l'évêché de Gyulafehérvár (Alba Julia).[2]

La transformation politique réalisée par saint Étienne fixa donc de nouvelles conditions et créa de nouveaux milieux (propriété royale, cléricale et laïque) pour l'évolution de la société transylvaine Il faut noter cependant

[1] P. Váczy, *Die erste Epoche des ungarischen Königtums*. 1935, p. 13—14 et Domanovszky, *loc. cit.*

[2] D. Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában* [La géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi]. Budapest, 1913, t. V. p. 638., 839. — E. Iczkovits, *Az erdélyi Fehér megye a középkorban* [Le com. transylvain de Fehér au moyen âge]. Budapest, 1939.

que les changements décisifs ne sont dus ni aux institutions franques appropriées sans modification, ni aux principes juridiques, ni aux éléments sociaux, ni en général aux impérieuses mesures directes — puisque ces dernières servirent à la création d'une nouvelle et unique rationalité centrale remplaçant les rationalités de lignage abolies —, mais par leur influence indirecte, notamment la préparation du sol social à l'admission des systèmes occidentaux de formation sociale qui s'infiltrèrent inaperçus et se propagèrent lentement, mais sûrement par l'intermédiaire du clergé. Les résultats de ces influences ne se manifestèrent qu'au bout de deux siècles. Aux XIe et XIIe siècles, la royauté est encore toute puissante et la subordination de la société est apparemment complète.

Sur le vaste territoire des domaines royaux, la société se divise en deux grandes couches, celle des colons agriculteurs *(civiles, castrenses)* et celle des colons faisant le service militaire et exerçant des fonctions *(cives, milites, iobagiones castri)*. A leur tête, une administration organisée sous la direction du comte *(comes)* s'occupe de recueillir pour le roi la production des terres dépendant de la forteresse, de percevoir les impôts et la douane ; elle veille sur l'ordre public et mène les éléments militaires au combat.[1] On retrouve des traces d'une pareille organisation rationnelle dans les propriétés privées cléricales et laïques. Les anciens territoires des quartiers de lignage présentent un tout autre aspect. Par leur important rôle local et traditionnel, reconnu à travers de nombreuses générations, par leur origine et par leurs fonctions certaines familles devinrent imperceptiblement les maîtres des villages et même de régions entières. Cependant elles s'abstiennent d'exploiter la force du peuple et de la terre tombés sous leur joug : elles permettent aux gens du peuple de labourer librement leur terre, ne les empêchent pas d'exercer leur profession, elles exigent uniquement une participation équitable au fruit de leur travail. C'est-à-dire elles s'efforcent

[1] J. Holub, *A királyi vármegyék eredete* [L'origine des comitats royaux]. Dans le vol. *Szent István Emlékkönyv*, t. II. p. 71—106. — Váczy, *op. cit.* p. 35—45. — K. Tagányi, *Szolnok-Doboka vm. története* [L'histoire du com. de Szolnok-Doboka]. Budapest, 1901, t. I. p. 227.

de créer avec le peuple une mutualité familière, mais constante et coutumière, à la place de rapports par trop rigides. Et comme les petits propriétaires libres, qui ont abandonné les armes avec la vie de berger, ont besoin d'une protection, le nombre de ceux qui se mettent sous l'autorité des seigneurs s'accroît sans cesse. Ainsi commence la cristallisation des sociétés locales, fort complexes, dans lesquelles les conditions et les existences, variant selon les familles, se transmettent de père en fils, se raidissant en des exigences si fortes que ni le protecteur ni le protégé n'y peuvent plus rien changer. Dans cette société de caractère féodal — en opposition avec la vie nomade — tout le monde ne peut compter que sur sa force et sur son travail. Les descendants de lignages, qui n'ont pu rompre encore avec l'ancienne vie libre du berger, ne figurent plus dans la nouvelle construction sociale : faute de contact étroit avec la terre, leur situation empirera, dans les temps critiques à venir, par rapport aux éléments protégés.[1]

Au XIIIe siècle, à la suite d'une crise de plusieurs dizaines d'années, l'organisme des domaines royaux et des propriétés privées s'écroulera brusquement et l'ancienne vie du commencement du XIIIe siècle des régions de lignage surgira de dessous les ruines. Il apparaîtra que les serfs et la population des forteresses, avec leurs prétentions traditionnelles, se sont attachés d'une façon inaperçue au sol royal ; il s'est formé une administration familiale où les *comites* jouent le rôle de directeurs.[2] Ainsi se stabilise la société conventionnelle et harmonieuse, mais ce n'est que pour un temps de très courte durée. Un fait inattendu se produira : les éléments jouant le rôle de seigneur — profitant de l'affaiblissement du pouvoir royal — tentent un essai en vue de la création d'une organisation collective, c'est-à-dire pour former un ordre uni de la noblesse et l'unification en même temps de ses peuples de conditions variées. La tentative par sa forme réussit : de l'union des comitats royaux et

[1] *Regestrum Varadiense*, source remarquable illustrant la riche variété de la société, matériaux pour des recherches ultérieures. V. en outre Hajnal, *Az újkor története*, *op. cit.*, p. 146—148.

[2] Hajnal, *op. cit.*, p. 148—149.

des territoires de lignage naissent les comitats nobiliaires,[1] et des domaines procèdent les patronats locaux. Mais cette transformation hiérarchique prématurée ne put faire disparaître d'un moment à l'autre les résultats du développement occidental. Au XIVe siècle, quoique le processus d'intégration fût secondé par le pouvoir lui-même, la variété bigarrée, le caractère traditionnel des conditions sociales persistaient en majeure partie.[2] L'institution d'aviticité naissante — qui régla nettement la succession des domaines et défendit leur aliénation — empêcha d'une part le renouvellement des liens fictifs des lignages, c'est-à-dire l'établissement d'une union nationale d'intérêts, dirigée contre la société inférieure, et empêcha d'autre part que la terre avec son peuple ne devînt une marchandise et que la classe opulente n'achetât les paysans comme on achèterait des esclaves. Le comitat autonome lui-même fut contraint de s'adapter à la situation sociale effective et de faire participer à ses fonctions les éléments paysans. Cependant il est hors de doute que la stabilité et l'équilibre de la société se désagrégaient et il est manifeste que rien ne pourra plus empêcher l'évolution des catégories basées sur le principe féodal. Au tournant du XIVe siècle, alors qu'en Europe carpathique des méthodes abstraites, intellectuelles prévalurent, engendrant un changement dans les conditions sociales au profit du seigneur, dans les départements transylvains l'interprétation des relations de voisinage ne tarda pas à se manifester en faveur du parti le plus fort, c'est-à-dire des propriétaires terriens, ce qui entraîna l'effacement total des traces des différences sociales.[3]

*

Mais tandis que le développement social atteint ce degré dans les territoires centraux du bassin, les péri-

[1] Tagányi, *op. cit.* t. I. p. 238.

[2] I. Hajnik, *Magyar bírósági szervezet és perjog az Árpádházi és vegyesházi királyok alatt* [L'organisation judiciaire hongroise et la procédure sous la dynastie des Árpád et des rois de diverses dynasties]. Budapest, 1899, p. 97. — A. Fekete-Nagy, *Az országos és partikuláris nemesség tagozódása a középkorban* [La structure de la noblesse au moyen âge]. Mélanges Domanovszky, Budapest, 1937, p. 159—184.

[3] Hajnal, *Az újkor története, op. cit.* p. 151, 157—158.

phéries se peuplèrent également et, là aussi, la société commença à se constituer. Ce processus est d'un caractère particulier et se modifie selon les régions de campement des différents peuples.

Établis aux XIIe et XIIIe siècles sur les hauteurs des bassins situés entre le Hargita et les Carpathes de l'est, les Sicules firent office de gardes-frontière et vivaient dans une autonomie, isolés des territoires de campement hongrois. Leur forme de vie est également celle des bergers à cheval, leur organisme social est pareil à celui des Hongrois et le développement de leur société suit le même cours, mais avec un déplacement dans le temps et dans les systèmes, généralement avec un caractère de rationalisme plus accentué et plus stable. La tardive installation définitive et la vie militaire professionnelle retardèrent considérablement l'établissement fixe et la dissolution de l'organisme de lignage. La puissance royale non plus n'intervint d'une manière énergique dans le développement sicule : elle laissa prévaloir l'autonomie judiciaire et militaire des lignages, maisla plaça sous la surveillance d'un organe royal.

La commune ne constitua une formule sociale dominante qu'au tournant du XIIIe siècle, mais ce ne fut pas d'une manière aussi variée que dans les territoires des lignages hongrois. Chaque commune était la copie réduite du lignage : les habitants avaient tous les mêmes droits, disposaient de terrains d'une étendue égale et leur indépendance était fort limitée. Le fonctionnaire dirigeant *(primipilus)* était lui-même subordonné à la communauté : il tenait également sa terre de cette dernière. L'introduction des domaines royaux sur le sol sicule et leur dissolution après une existence éphémère permit à une couche considérable d'acquérir des biens héréditaires et de former une classe opulente. Ces seigneurs sicules *(primores)* maintinrent, jusqu'à la fin du moyen âge, non seulement l'institution de l'esclavage (élément terrien), mais, dès le XVe siècle, sans qu'ils eussent établi, avec le peuple, des rapports de patronat — ils attaquèrent brusquement les éléments libres, afin de les asservir.[1]

[1] Szádeczky-Kardos, *A székely nemesség története és alkotmánya* [L'histoire de la noblesse sicule et sa constitution]. Budapest, 1927, p. 19—29, 36—52. — G. Györffy, *Der Ur-*

Le développement social des Saxons, établis au XIIe siècle, s'opéra également dans des territoires autonomes, aux pieds des Carpathes du sud autour des villes de Brassó (Kronstadt, Brasov) et de Szeben (Hermannstadt, Sibiu) et dans la région de Beszterce, (Bistriz, Bistrica), au nord du pays sicule. Les bases de leur société étaient déjà posées dans leur patrie allemande : ils avaient amené en Transylvanie les cadres déjà tout prêts pour la forme de vie agricole. Le roi organisa leurs villages indépendants et libres, plutôt en patronat qu'en propriété. Grâce à cette disposition, ils ne passèrent pas — à la manière des domaines royaux — dans les mains des seigneurs fonciers ou de l'autorité seigneuriale. Ni leurs premiers chefs ni les *gräves* (les comtes saxons), chargés de la direction de la colonisation et léguant ces fonctions en héritage à leurs descendants, ne réussirent à s'ériger en seigneurs ; mais, en devenant nobles, ils se détachèrent de la communauté saxonne. Au bout d'un certain temps, leur développement social prit pourtant un sens rationnel : parmi les colons saxons dispersés, mais unifiés sous la protection du privilège de 1224 (l'Andreanum), la fortune joua un rôle prépondérant. Les formes seules eurent un autre caractère que sur le territoire sicule. Ici ce n'est pas une aristocratie de noblesse, mais des colonies, transformées en villes aux XIVe et XVe siècles, qui envahirent les communes de leur département et ce sont les patriciens urbains qui, profitant de leurs fonctions judiciaires et administratives, exploitèrent le peuple. Bien que le principe de la liberté ne cessât jamais d'exister, en pratique l'institution du servage put pourtant prendre racine.[1]

Le développement social des Roumains s'engagea

sprung der Szekler und ihre Siedlungsgeschichte. Dans le vol. *Siebenbürgen und seine Völker.* Budapest, 1944, p. 25—86. — Gy. Németh, *A székelyek eredetének kérdése* [Le problème de l'origine des Sicules]. *Századok*, 1938. p. 130. — G. Bónis, *Székely jog — magyar jog* [Droit sicule — droit hongrois]. Kolozsvár, 1942.

[1] F. Teutsch, *Geschichte der Siebenbürger Sachsen*, 1899, t. I. p. 154—161. — F. Maksay, *Die Ansiedlung der Sachsen.* Dans le vol. *Siebenbürgen und seine Völker, op. cit.* p. 87—108.

d'abord dans la voie de l'indépendance.[1] Le pouvoir royal fixa, au XIIIe siècle, en deçà de la ligne intérieure des Carpathes du sud, dans les territoires inhabités, les colonnes saxonnes, pour que ceux-ci fussent les gardes des frontières transylvaines, à l'instar des Sicules. C'est ainsi que la terre roumaine autonome de Fogaras (Făgăraş) et de Hátszeg (Haţeg) prit naissance, offrant une possibilité au développement indépendant des Roumains.[2] Ce peuple montagnard qui payait ses impôts à la manière balkanique, en livrant au roi un cinquantième des moutons *(quinquagesima ovium)*,[3] se détacha bien vite des liens familiaux et entreprit, sous la direction de ses chefs de campement *(cătun)*, des travaux de défrichage et, se rassemblant en petits groupes, commença à s'organiser à sa société. Mais l'existence de ces autonomies territoriales fut bien éphémère : par suite de l'infidélité de leurs chefs, les voïvodes, Hátszeg déjà vers 1270, Fogaras, au début du XIVe siècle, se transformèrent en domaines royaux, et leurs habitants bénéficièrent du développement social des peuples royaux.[4] La couche établie garda sa liberté et conserva même son organisation cnéziale, avec la seule différence que le cnèze devint *comes* royal, chargé de la direction militaire et économique des gens qui s'occupaient de la défense, de l'entretien et de l'approvisionnement de la forteresse.[5] Ainsi les rois renoncèrent à fonder des autonomies mili-

[1] Les historiens roumains s'intéressaient en premier lieu aux conditions juridiques des Roumains de Transylvanie, attachant moins d'importance aux problèmes d'ordre social. Même dans la dernière synthèse de l'histoire des Roumains transylvains au moyen âge (cf. Ion Moga, *Les Roumains de Transylvanie au moyen âge*, Sibiu, 1944), on ne trouve presque aucune allusion à l'évolution sociale proprement dite : toute l'attention de l'auteur est retenue par la préoccupation de démontrer l'ancienneté et la priorité de l'élément roumain en Transylvanie.

[2] *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, p. 3, 9, 20—21. — L. Makkai, *Balkáni és magyar elemek a magyarországi román társadalomfejlődésben* [Éléments balkaniques et hongrois dans le développement social des Roumains de Hongrie]. Kolozsvár, 1941, p. 17.

[3] *Documenta*, p. 40, 133—134, 144, 201, etc.

[4] *Documenta*, p. 30, 32, 144, 146.

[5] *Documenta*, p. 177. — Makkai, *op. cit.* p. 20. — T. Ortvay, *Temes vm. és Temesvár története* [L'histoire du com. de Temes et de la ville de Temesvár], t. IV, p. 374.

taires roumaines. Cependant, au cours du XIVe siècle, ils peuplèrent de Roumains toute une série de nouvelles forteresses non seulement le long des frontières du sud, mais encore à l'intérieur du pays.[1]

Parallèlement, la colonisation roumaine des propriétés privées prit de grandes proportions. Le roi, désireux de remédier au dépeuplement, conséquence des ravages causés par l'invasion des Tartares (1241—42), accorda aux seigneurs cléricaux et laïcs l'entrée libre de colons roumains, ce qui jusque-là avait été le droit exclusif du roi. Mais ces exceptions devinrent bientôt la règle : le nombre des propriétaires terriens colonisant sans permission s'accrut sans arrêt ; au milieu du XIVe siècle, sans parler des territoires du sud, un grand nombre de Roumains vivaient dans les comitats de Kolozs, Szilágy, Bihar, Máramaros et Bereg (Cluj, Sălaj, Bihor, Maramureş). Ces colonisations en masse, par les propriétaires de terres privées, eurent une importance décisive du point de vue de la situation sociale des Roumains.[2]

L'installation des bergers roumains dans les montagnes domaniales, leur descentes successives dans les plaines et leur établissement près des villages hongrois se firent à une époque critique, où les rapports personnels entre seigneur et paysan revêtirent un caractère plus sévère, plus matériel entre noble et serf. Les Roumains passèrent donc, sans aucune transition, de leur liberté de bergers, de leur inorganisation complète dans un cadre social de contrainte qui, pour le peuple hongrois, ne devint une forme sociale qu'après une préparation de quatre siècles.[3] Il n'est pas étonnant que la

[1] Makkai, *op. cit.* p. 22.

[2] *Documenta*, pp. 27—28, 36—39, 41—45. — Makkai, *op. cit.* pp. 20—21.

[3] La prépondérance originelle du métier pastoral chez les Roumains est un fait généralement admis (cf. surtout K. Kadlec, *Valaši a valašské právo*. Praha, 1916 et O. Densusianu, *Păstoritul la popoarele romanice* [La Vie pastorale chez les peuples romans], Bucureşti, 1912). Depuis quelque temps, du côté roumain on insiste souvent sur les preuves d'ordre linguistique de l'agriculture ancestrale, c'est-à-dire sur les termes agricoles d'origine latine ; il n'en reste pas moins que même L. Someşan, le principal représentant de cette tendance, est amené à reconnaître que « die Vieh- und Schafzucht war zu jener Zeit (à savoir au moyen âge) die Hauptbeschäftigung der Rumänen » et

jeune couche paysanne trouvât difficilement sa place dans une construction sociale étrangère à ses habitudes. Les Roumains des domaines royaux éprouvèrent moins de difficulté à s'adapter au système hongrois. La mission militaire séculaire créa un groupe d'élite roumain prépondérant. Ce groupe qui observa tous les changements de la crise hongroise se plia aux événements. Ainsi l'organisation seigneuriale de caractère hiérarchique fut établie parmi les Roumains royaux par leurs propres éléments dirigeants, les cnèzes. Ceux-ci assurèrent d'abord leurs droits successoraux *(kenezii confirmati)*[1] puis, aux XIVe et XVe siècles, ils s'élevèrent à l'état de nobles conditionnels *(nobiles cenezii)*[2] et, finalement, à celui de nobles de pleine capacité, acquérant le pouvoir seigneurial sur leurs compatriotes inférieurs qui restèrent sous la domination des fonctionnaires. Afin de sauvegarder les positions conquises, ils s'émancipèrent bientôt de l'autorité du *comes* des domaines royaux. Ils y parvinrent, à l'instar des comitats nobiliaires hongrois, en développant en autonomies les districts des domaines royaux, districts qui tout à l'heure constituaient encore les cadres de leur organisation militaire.[3]

Telle était la société féodale de la Transylvanie à la fin du XVe siècle, société dans laquelle les propriétaires donataires, les patronats des lignages hongrois, les groupes dirigeants hongrois des domaines royaux

que leur agriculture restait plus ou moins « anémique ». Il nous offre d'ailleurs un tableau exact des conditions économiques de l'évolution de la société roumaine, quand il caractérise celle-ci par les termes que voici : « Eine Phase der periodischen rumänischen Herdenwanderungen warscheinlich vom Beginn des 13—14. Jahrhunderts bis zum Ende des 19. Jahrhunderts. Im demselben Zeitabstand fasst die Landwirtschaft immer mehr und mehr Fuss und schliesst, zum Schaden der periodischen Herdenwanderungen, mit einem völligen Sieg ab ». (*Alter und Entwicklung der rumänischen Landwirtschaft in Siebenbürgen*. Bukarest, 1941. p. 35.

[1] *Documenta*, p. 270. — Makkai, *op. cit.* p. 24.

[2] *Documenta*, p. 330, 375—376. — Makkai, *op. cit.* p. 25.

[3] Makkai, *op. cit.* p. 28. — F. Pesty, *A szörényi bánság és Szörény vm. története* [L'histoire du banat de Szörény et du com. de Szörény]. Budapest, 1878, t. III. p. 33, 56. — F. Pesty, *Krassó vm. története* [L'histoire du com. de Krassó]. Budapest, 1885, t. III. p. 371.

et les cnèzes roumains formaient une couche noble, tandis que les différents éléments libres des Hongrois et des Roumains s'amalgamaient avec des soldats et des peuples des domaines d'une classe inférieure et constituaient une couche unie de paysans, celle des serfs. Mais cette construction sociale put difficilement se stabiliser, car l'élément hongrois libre de jadis ne put se plier à la nouvelle situation de droit à laquelle on l'avait fait passer sans transition. Les paysans hongrois tout aussi bien que les paysans roumains ressentirent cruellement ce qu'il y avait d'oppressif dans leur état de servage. Les Hongrois étaient mécontents, car leurs seigneurs fonciers inventèrent une explication erronée des rapports sociaux réglés par le droit, revendiquant plus que ne leur permettait le développement traditionnel ; et, quant aux Roumains, ils n'ont jamais cessé de soupirer après la liberté dont jouissaient leurs compagnons montagnards. Ce mécontentement déclencha la grande révolution paysanne de 1437.[1] Ce mouvement se déroula le long du Szamos, dans les comitats d'Alsó-Fehér, Torda, Kolozs et Szolnok-Doboka (Alba de Jos, Turda, Cluj- et Solnoe-Dobâca), c'est-à-dire sur les territoires des Hongrois et des colonies roumaines des domaines privés. Cependant les comitats de Hunyad (Hunieodara) et de Krassó (Caraş), ainsi que les grands blocs roumains, peuples royaux de la frontière du sud, restèrent tranquilles. Les chefs et les masses des rebelles sortaient également des rangs des Hongrois (les Roumains ne figuraient que parmi les éléments ralliés). Il était alors d'un intérêt purement hongrois de remédier à l'abus du

[1] L'histoire de la révolte a été traitée du côté hongrois par F. A. Gombos, *Az 1437-i parasztlázadás története* [L'histoire de la révolte paysanne de 1437]. Budapest, 1898. Du côté roumain, I. Lupaş s'est occupé de cette question : *Der siebenbürgische Bauernaufstand von 1437—1438.* (dans le vol. *Zur Geschichte der Rumänen.* Sibiu, 1943, p. 122—133.) C'est lui qui dit : « Les causes de la révolte paysanne résident en un faisceau de problèmes économiques, sociaux, politiques et religieux, révolte à laquelle ont pris part tous les paysans de Transylvanie sans distinction de nationalité ». Plus loin : « Comme l'union de Kápolna était dirigée également contre les paysans catholiques hongrois, ceux-ci furent entraînés dans la révolution, abusés par l'évêque George Lépes et par les autres nobles qui prônaient les mêmes principes que lui ».

paiement du dixième *(decima)* clérical — il ne fallait payer le dixième du produit agricole que pour les terres appartenant aux catholiques romains *(terrae Christianorum)*, les défrichements des Roumains ortodoxes étant exempts d'impôts *(terrae Valachorum)* — et de rétablir les privilèges anciens statués par le roi saint Étienne et de régler les différentes prestations caractéristiques de l'agriculture développée (impôt sur la charrue, le neuvième, bail de vigne, impôt sur les porcs, bail du moulin, etc.) et finalement de systématiser les jours d'audience rappelant les congrégations générales des comitats. Des affaires purement roumaines (par exemple le cinquantième des moutons, le dixième des abeilles de la population des domaines royaux) n'entraient guère en ligne de compte.[1] Cette révolution sociale de grande envergure aboutit à un échec complet: la noblesse s'alliant au peuple sicule et saxon écrasa les serfs rebelles.[2] Le raffermissement de l'organisation féodale put donc se poursuivre sans obstacle. Il est à son apogée en 1514, lorsque le *Tripartitum*, la codification du droit coutumier hongrois dans l'esprit du droit romain, voit le jour. Ce livre de droit — qui, jusqu'à 1848, était le règlement officiel de la vie privée — ravale en principe les serfs (naturellement sans considération de nationalités) au niveau de métayers attachés au sol, mais ayant perdu tout leur droit à la terre et devenus simples usufruitiers tolérés des terrains et de leurs dépendances devenus la propriété de la noblesse.[3] En pratique cependant, il ne fut jamais question de tirer les conséquences de ces sévères thèses de droit. A la fin du moyen âge, quoique les rapports entre seigneurs et paysans fussent devenus des rapports de supériorité et de subordination, les protestations des paysans réclamant le libre usage de leur terre, tradition des siècles précédents, demeurent un fait indélébile: les serfs étaient si fortement attachés à leur terre que ni le droit ni l'intérêt économique ne purent les en détacher.

*

[1] Les documents éclairant les causes de la révolte ont été publiés par J. Teleki, *A Hunyadiak kora Magyarországon* [L'époque des Hunyadi en Hongrie]. Budapest, 1853, t. X. p. 3—10.
[2] Gombos, *op. cit.* p. 127—133.
[3] I. Werbőczy, *Tripartitum* ... éd. de 1897.

Le milieu du XVIe siècle ne marque pas dans la vie sociale de la Transylvanie une césure aussi marquée que dans l'ordre politique ; il ouvre toutefois une nouvelle époque. Dans la partie transformée en principauté indépendante, dans les comitats nobiliaires émancipés — où se sont fondus les *corpus separatum* des domaines royaux, — ainsi que dans les comitats intacts des Sicules et des Saxons, la vie médiévale continue apparemment sans interruption. Ce n'est que dans le pays des Sicules et en partie sur la terre saxonne que s'opèrent des transformations extérieures ou des modifications de structure ; la construction noble-serf des comitats reste inchangée dans les temps modernes. Cependant les changements intérieurs influençant l'organisation hiérarchique, sont plus fréquents. Ce petit pays intercalé entre la grande puissance des Habsbourg et l'empire ottoman, théâtre, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, de guerres incessantes, est devenu au sens le plus strict du mot un État tampon. Pendant un siècle et demi, on trouve à peine une dizaine d'années pendant lesquelles des hordes turco-tartares ou des troupes hispano-allemandes à la solde de l'empereur n'aient ravagé son territoire. Naturellement, ces événements eurent leurs conséquences démographiques, ethniques et sociales. Dans le bassin intérieur transylvain occupé par des Hongrois — la région la plus ouverte aux différentes armées étrangères — la population avait été presque entièrement exterminée. La nouvelle colonisation des villages dépeuplés n'était réalisable que d'une seule manière : en fixant les peuples pastoraux roumains qui affluaient toujours en plus grand nombre des régions montagneuses avoisinantes de la Moldavie et de la Valachie.[1] Tous les domaines dépeuplés ou restés sans serfs recoururent à cette méthode : ils employèrent les éléments stables comme serfs. C'est ainsi que se développa progressivement, déjà à l'époque de la principauté, une singulière situation sociale-ethnique, dans laquelle la couche seigneuriale se composait presque exclusivement de Hongrois, tandis que celle des paysans était formée en majeure partie

[1] L. Makkai, *Észak-Erdély nemzetiségi viszonyainak kialakulása* [Le développement des rapports nationaux dans la Transylvanie septentrionale]. *Hitel*, 1942, p. 225—242.

par les Roumains. Cette situation embrouillée et, au surplus, aggravée par des différends culturels et religieux, précipita tout le pays transylvain dans une crise grave, qui paraissait insoluble. De pareils processus se déroulèrent sur les confins de l'Est et de l'Ouest, dans le pays des Sicules et des Saxons, également dépeuplé par les guerres suivies d'épidémies et de la famine.

D'ailleurs la société sicule était, dès la fin du XVe siècle, en état de rébellion : les principaux propriétaires *(primores)* qui voulaient implanter les conditions féodales de la société nobiliaire et les fonctionnaires *(primipili)* qui cherchaient à élever leur standard de vie au niveau des nobles, livrèrent de durs combats aux éléments libres appauvris et asservis dont le nombre allait toujours croissant. Rébellion après rébellion, des lois libératrices suivies de lois oppressives, bref, la situation resta trouble durant toute l'époque moderne. Des descendants des esclaves du moyen âge et des hommes du commun tombés sous l'autorité seigneuriale, soit de leur plein gré, soit de force, s'était formée une classe nombreuse de serfs ; à côté d'eux, des masses considérables avaient conservé leur indépendance. La majorité des *primores* s'était élevée au rang des nobles, tandis que les *primipili* furent reconnus seulement comme nobles conditionnaires.[1] En d'autres termes, une société dépareillée était née de l'organisme militaire des Sicules et de la société féodale des comitats. Les Roumains établis dans le pays des Sicules faisaient partie de la couche sociale la plus basse et, s'ils étaient agriculteurs, ils s'engageaient dans le servage ; s'ils étaient éleveurs, ils devenaient métayers sans terre *(inquinilus)*, mais avaient la liberté d'élire domicile. Les cas, pourtant, étaient nombreux (surtout dans le district d'Aranyosszék) où des Roumains aisés, domiciliés parmi les Sicules, étaient reconnus libres ou servaient dans la cavalerie.[2]

Les territoires autonomes saxons ne purent non plus éviter l'installation des Roumains. Les régions de Besz-

[1] J'appelle conditionnaires ces nobles qui ne jouissaient pas de privilèges s'étendant à tout le pays, mais seulement des privilèges locaux (p. ex., en l'occurrence, sur le territoire sicule).

[2] Szádeczky-Kardos, *op. cit.* p. 52—61, 99—106, 118—148, 214—223.

terce et Szeben furent également peuplées par les Roumains. A l'égard de ceux-ci, les dirigeants des villes saxonnes montraient une attitude sociale strictement rigide: ils les excluaient de leurs villes, c'est-à-dire de leur couche bourgeoise, les installaient dans les villages en leur imposant les obligations des paysans et reconnaissaient leur liberté — ainsi que celle des colons hongrois égarés parmi eux — pendant un certain temps. Plus tard, ils réduisirent en servage des masses de plus en plus nombreuses de ces « liberi » et les traitèrent, à l'instar des seigneurs hongrois-sicules, en métayers.[1]

Ces changements survenus dans la condition des serfs amenèrent une tension dangereuse dans la structure déjà instable de la société transylvaine. Des différents rapports organiques qui s'étaient établis au cours des cinq derniers siècles, entre les serfs hongrois et leur village, leur terre, leur voisinage et leur seigneur, il ne restait pour ainsi dire presque plus rien. Le mal s'était encore aggravé du fait que les habitants roumains les plus anciens habitués à la vie hongroise, avaient également été victimes des ravages de guerre et que les cadres vides des villages de serfs avaient été repeuplés avec des éléments entièrement nouveaux, hostiles à la vie agricole, se détachant facilement du sol et considérant leurs maîtres comme des ennemis ; les conditions requises pour le développement social harmonieux et calme faisaient donc totalement défaut.

Aux XVIe et XVIIe siècles, des signes d'une crise sociale extrêmement grave se manifestent dans la vie transylvaine. La forme de la vie paysanne jusqu'ici stable et fixée semble être en pleine décomposition ; le peuple entier, les bergers montagnards tout aussi bien que les éléments villageois, sont en mouvement. Les éleveurs, ayant le droit d'élire domicile, transportent leur foyer d'un village à l'autre, d'un domaine à l'autre, ou encore retournent dans les montagnes, alors que les familles d'agriculteurs établis sur les terrains des serfs ne peuvent quitter leur domicile qu'avec permission, ou en se sauvant de façon illégale ; les évadés sont re-

[1] Teutsch, *op. cit.* p. 264—265, 467—477. — J. Berlász, *Az erdélyi urbérrendezés problémái* [Les problèmes de la réforme féodale en Transylvanie]. Budapest, 1941, p. 8—9.

cherchés par les autorités, on les ramène par force, mais il est rare qu'on réussisse à les garder.[1] Cependant, sous l'effet des pertes horribles en hommes et en valeurs, les paysans sont de la part des seigneurs terriens presque partout l'objet d'un traitement adouci : aux XVIe et XVIIe siècles, les propriétaires fonciers témoignent de plus de compréhension à leur égard que leurs prédécesseurs du moyen âge. A cette époque, dans les domaines — faute de sécurité publique, d'argent, de marché et de main d'œuvre — on ne trouve pas trace de grandes propriétés. Cela semble paradoxal, mais cela est vrai : le seigneur foncier, même le plus riche, ne possède qu'une toute petite terre ; les grands domaines comprenant vingt ou trente villages ne se livrent à une exploitation indépendante que sur des territoires allodiaux d'à peine quelques centaines d'acres ; le reste (des dizaines de milliers d'acres) est parcellé (comme au moyen âge) en lots cultivés comme propriété paysanne. La majorité des seigneurs fonciers vit des produits qu'elle reçoit en vertu du bail conclu avec les serfs.

Ce mode de vie bien simple incline les propriétaires à partout ménager, à aider et à protéger les serfs, car ils savent que le peuplement des terrains et des villages est d'une importance capitale. Lorsqu'ils réussissent à se procurer de nouveaux colons, ils leur accordent, jusqu'à la construction de leur maison, jusqu'au développement de leur culture, l'exemption du paiement du cens et leur obtiennent même la franchise provisoire des impôts publics.[2] Plus tard encore, ils consentent à faire des compromis concernant les impôts et les prestations, car les us du XVe siècle paraissent déjà trop durs. La corvée est réduite au minimum, la culture de petites métairies n'est pas un grave problème, et les impôts et prestations en nature sont réglés selon les conditions des individus. Les serfs cultivant

[1] De nombreuses données sur les mouvements sociaux sont fournies par les séries des *Monumenta Comitialia Regni Transylvaniae*, t. II. p. 137, 142, 164, 431 ; t. III. p. 40, 44, 65, 74 ; t. IV. p. 385 ; t. V. p. 312 ; t. VI. p. 26, 40, 46 ; t. VII. p. 88, 103, 118, 479, 516, 523, 542—543 ; t. VIII. p. 100—101 ; t. IX. p. 431, 592 ; t. X. p. 144, 376, 456 ; t. XI., p. 74, 127, 194. ; t. XIII. p. 192 ; t. XV. p. 342 ; t. XVIII. p. 212 ; t. XX. p. 263.

[2] *Ibid.* t. VII. p. 32, 490, 284 ; t. IX. p. 92.

des terres de dix à vingt acres ont plus d'obligations que les pauvres des villages qui ne possèdent que la moitié, le quart ou le huitième d'un arpent, ou qui, n'ayant pas de terre, travaillent à la journée chez des agriculteurs aisés. On ne peut donc parler d'uniformité ni quant à l'oppression ni quant aux avantages. Autant de domaines, autant de rapports féodaux.[1] En général, ce ne sont pas les charges de droit privé, mais ceux de droit civil qui pèsent sur les serfs. En effet, l'État doit non seulement financer les guerres incessantes, mais encore verser à la Porte Ottomane d'énormes aides féodales directes et indirectes ; ces dépenses formidables en argent et en nature sont couvertes pour la majeure partie par le peuple, bien que, à partir du milieu du XVIe siècle, les éléments libres — Sicules, Saxons et nobles — participent toujours davantage au paiement des impôts.[2] Quelque lourdes que fussent les charges imposées aux serfs du point de vue économique, le féodalisme était pourtant, en Transylvanie, comme dans la plupart des pays européens, un cadre de vie naturel et nécessaire qui, en temps de paix, assurait non seulement une base d'existence, mais offrait encore en beaucoup de cas la possibilité d'une élévation sociale. Le serf, s'il était suffisamment persévérant, pouvait, par un travail assidu, acquérir une fortune ; il lui était permis, indépendamment des domaines féodaux, de défricher et d'acheter de la terre et de la cultiver à son propre profit. Parvenu à un standard de vie plus élevé, il pouvait s'affranchir du servage, devenir libre *(libertinus)* et épouser une femme noble ; dans ce cas, ses descendants étaient des demi-nobles *(agiles)*.[3] Le fils

[1] V. dans la Revue *Magyar Gazdaságtörténeti Szemle* les instructions et les décrets économiques de l'époque ; p. e. 1895: pp. 46, 61, 216 ; 1894 : pp. 164, 311 ; 1899 : pp. 41, 178, 262. 364. etc. et les notes économiques de A. Bornemissza.

[2] *Mon. Comit. R. Transylv.* t. I. p. 35, 209—210, 360, 366 ; t. II. p. 275., 427 ; t. III. p. 18., 21., 296., 305 ; t. IV. p. 79—90 ; t. VI. p. 26., 30., 52., 317 ; t. VII. p. 45, 95. 103, 121, 392 t. VIII. p. 482 ; t. IX. p. 589 ; t. X. p. 218 ; t. XI. p. 70, 235 ; t. XII. p. 100—101, 443—444, 457 ; t. XIII. p. 187, 190, 326 ; t. XIV. p. 122—123, 188 ; t. XV. p. 532 ; t. XVI. p. 619 ; t. XVIII. p. 498 ; t. XIX. p. 110, 158 ; t. XX. p. 310.

[3] *Ibid.* t. III. p. 18 ; t. VII. p. 517 ; t. X. p. 328.

du serf avait également la possibilité d'améliorer son sort en se faisant prêtre ou en s'engageant comme soldat.[1] Le clergé était exempt des obligations serves et en partie des charges publiques ; il ne devait que de faibles honoraires à son seigneur ;[2] quant au soldat, il pouvait facilement se procurer des lettres de noblesse en récompense de ses services.

Il convient de mentionner que dans les XVIe et XVIIe siècles il y avait peu de pays où le nombre des anoblis fût aussi grand qu'en Transylvanie. A plusieurs reprises, la noblesse exigea de l'assemblée nationale, dans l'intérêt de l'équilibre social, la dégradation de ces gentilhommes de parchemin.[3] Cependant cet équilibre n'avait jamais été menacé par des éléments aspirant à améliorer leur situation, mais par les grandes masses roumaines, de culture orientale, incapables de s'adapter au régime féodal. Ces couches ne purent supporter les grandes catastrophes politiques, les épreuves de la famine et de la peste : elles émigrèrent en grand nombre dans le royaume hongrois, ou retournèrent dans les principautés roumaines (d'où, quelques années plus tard, elles furent rechassés en Transylvanie par une nouvelle crise) ou provoquèrent des troubles révolutionnaires. C'est ce qui arriva en 1599, lors de l'incursion du voïvode Michel de Valachie, lorsque les paysans roumains, excités par leurs, prêtres se mirent à incendier et à ravager, jusqu'à ce que le voïvode lui-même mit fin à ces excès. Chercher dans cette révolte un phénomène moderne du nationalisme serait un essai anti-historique et anachronique ; le fait qu'à cette même occasion les Sicules, privés de leur liberté, luttèrent également à côté du voïvode et se livrèrent à des violences contre leurs seigneurs, est une preuve décisive du caractère social du mouvement.[4]

Le gouvernement fut absolument impuissant contre cette crise sociale de grande envergure. Bien que les

[1] *Ibid.* t. X. p. 282 ; t. XI. p. 56, 77 ; t. XII. p. 480.
[2] *Ibid.* t. III. p. 18 ; t. IV. p. 385 ; t. XII. p. 100, 444 ; t. XIII. p. 245, 327 ; t. XV. p. 353 ; t. XVI. p. 606 ; t. XVIII. p. 93.
[3] *Ibid.* t. VI. p. 318 ; t. VII. p. 326 ; t. X. p. 372 ; t. XIII. p. 89.
[4] *Ibid.* t. IV. p. 551—559. — Lupaş, *Michael der Tapfere.* Dans le vol. *Zur Geschichte der Rumänen, op. cit.* p. 288.

souverains aient reconnu l'importance des questions sociales au point de vue de l'État, comme il ressort du fait qu'à la diète transylvaine convoquée annuellement, on a déposé, presque chaque fois, des propositions concernant la question serve et rendu de nombreux décrets d'assainissement, la situation ne s'améliora point. C'est en vain que la diéte décréta l'établissement forcé des vagabonds, la répression impitoyable de tous les méfaits, le respect des biens privés;[1] c'est en vain qu'elle interdit aux hommes du commun le port d'armes,[2] qu'elle assure aux nouveaux colons l'exemption des impôts,[3] aux enfants serfs une possibilité d'éducation,[4] aux popes l'exemption de la dîme et l'indépendance féodale,[5] aux soldats la libération, toutes ces mesures d'ordre moral et ces facilités sociales n'empêchèrent point l'ébranlement de la base sociale. Le pouvoir fut incapable de remédier à cette situation désastreuse, même à des époques plus paisibles, lorsque les principes et les méthodes de gouvernement furent plus développés et les conditions économiques plus favorables.[6]

*

Vers la fin du XVIIe siècle, après des tentatives infructueuses qui se prolongèrent pendant 150 ans, l'empire des Habsbourg réussit à détacher le bassin carpathique de la sphère d'intérêts des Turcs. La Transylvanie devint également une province habsbourgeoise. Cette

[1] *Ibid.* t. I. p. 258 ; t. II. p. 10, 137, 377 ; t. III. p. 43, 69, 281 ; t. VII. p. 253, 255, 285, 433, 516 ; t. IX. p. 280—281 ; t. X. p. 138, 367 ; t. XI. p. 77.

[2] *Ibid.* t. IV. p. 402 ; t. VII. p. 544 ; t. IX. p. 283—284, 313 ; t. X. p. 140 ; t. XI. p. 72 ; t. XVIII. p. 90.

[3] *Ibid.* t. VII. p. 32. 490 ; t. IX. p. 92.

[4] *Ibid.* t. IX. p. 415.

[5] *Ibid.* t. VI. p. 27—28 ; t. XIII. p. 245.

[6] Malheureusement, à bien des égards, nous n'avons pas encore une idée nette de ce que fut, aux XVIe et XVIIe siècles, l'évolution sociale de la Transylvanie. C'est par là qu'il convient d'expliquer, au moins en partie, le fait que du côté roumain on attribue souvent aux mesures contraires aux intérêts des serfs un caractère anti-roumain, d'inspiration franchement nationaliste (voir, à titre d'exemple, l'étude de Șt. Meteș, *La vie menée par les Roumains en Transylvanie du XVIe au XVIIIe siècle.* Bucureşti, 1938).

événement eut tout naturellement ses répercussions sur la vie sociale. Ce fut d'abord un fait négatif : les guerres qui rendaient la vie incertaine, prirent fin. La vie productive agricole retrouva son sens et la valeur des terres monta considérablement. Les éléments errants dans les premiers siècles, détachés déjà de la vie pastorale, mais non encore assez mûrs pour l'agriculture, commencèrent à s'établir. Ce processus dura près d'un siècle. Le recensement national de 1750 mentionne encore des éléments plus ou moins vagabonds dans presque chaque village. A cela il n'y a rien d'étonnant, car l'infiltration lente des peuples qui circulaient depuis des siècles entre la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie et la Hongrie royale, mit en mouvement d'innombrables masses. Les principautés roumaines se trouvant encore sous l'oppression turque, au début du siècle, le peuple immigra en foule de ces territoires dans les régions transylvaines et hongroises où les conditions de vie étaient plus favorables. Cette migration, malheureusement, coïncida avec de mauvaises récoltes, des invasions de sauterelles, des épidémies, des sévices de la part des autorités, de sorte qu'une partie importante des immigrés roumains se vit contrainte d'émigrer derechef. La crise sociale alla donc s'aggravant sans cesse : le pays se peuplait de bergers, tandis que le nombre des agriculteurs disposés à s'enraciner diminuait sans discontinuité. La situation était mûre pour une intervention du gouvernement dans le développement de la société.[1]

C'est sous le signe du rationalisme que les Habsbourg entreprirent, au XVIIIe siècle, la réorganisation du gouvernement. Ils firent de grands efforts pour tenir entre leurs mains l'appareil administratif de tout l'empire, c'est-à-dire pour mettre fin à l'influence des Ordres dans la vie intérieure du pays. Le point le plus important de leur programme fut justement la réorganisation de la société par l'État. L'exécution de cette tâche ne présenta nulle part autant de difficultés qu'en Transylvanie, la province située le plus à l'est de l'empire. Il fallut des dizaines d'années pour que le gouvernement pût se former quelque idée de la situation extrêmement trouble qui, en

[1] Berlász, *op. cit.* p. 4—11.

ce qui concerne les rapports démographiques — politiques — religieux — sociaux — économiques, régnait en Transylvanie.[1] Lorsqu'on se fut fait, peu à peu, à travers tout le XVIIIe siècle, une idée approximative de cet état de choses, on procéda à des essais thérapeutiques. D'abord, on intervint dans la question des cultes, puis on passa à l'organisation politico-militaire et enfin on toucha aux droits seigneuriaux.

Dans la première moitié du siècle, une pression religieuse fut exercée par l'État pour tenter de ramener le peuple roumain orthodoxe à l'Église catholique romaine. Ce mouvement avait pour but, entre autres, de favoriser l'unité de l'Empire par la conversion au catholicisme. Le gouvernement de Vienne espérait obtenir du même coup d'autres résultats importants et pratiques : l'adoucissement des mœurs roumaines, la renaissance du patriotisme local, l'établissement fixe des nomades et enfin la neutralisation de l'influence orthodoxe russe de plus en plus sensible, bref la consolidation ethno-politique de la Transylvanie. D'ailleurs la politique des Habsbourg fit toujours passer au premier plan les problèmes de la population, et surtout celui de l'accroissement. Depuis que Sonnenfels et ses collaborateurs avaient exposé les principes économiques des mercantilistes, le repeuplement était devenu le programme essentiel du gouvernement, programme qu'on devait soutenir par tous les moyens. Cependant la contrainte exercée pour aboutir à l'unité religieuse n'obtint pas dans tous les domaines les résultats espérés. Même là où des résultats concrets furent obtenus, de nouveaux problèmes surgirent dont la gravité ne le cédait en rien à celle des précédents. Tout d'abord, on ne put réaliser la conversion de la totalité des orthodoxes. On ne réussit à catholiciser que la partie centrale et occidentale, donc les comitats. Par contre, le peuple roumain des régions frontières du sud et de l'est, en contact avec les pays orthodoxes, conserva sa foi ancestrale,. Quant aux convertis, leur attachement au sol et leur transformation sociale furent réalisés au bout d'un certain temps, mais on ne réussit pas à établir la paix sociale tant recherchée.

[1] J. Berlász, *A Mária Terézia-kori erdélyi kivándorlások szociális háttere* [Les causes sociales des émigrations transylvaines au temps de Marie-Thérèse]. Budapest, 1939, p. 3—14.

Le clergé uniate roumain, qui faisait ses études à Rome et à Vienne, acquit, avec une rapidité étonnante, une conscience nationale qui se manifesta par des aspirations visant à faire reconnaître les Roumains comme « quatrième nation » (ordre). Mais, étant donné que cela n'était réalisable qu'au préjudice des droits historiques des « nations », une animosité acharnée surgit entre les classes privilégiées hongroises et la classe intellectuelle roumaine. A la suite de la situation singulière créée par le développement ethnique et social aux XVIe et XVIIe siècles il était inévitable que cet antagonisme n'envahît le domaine social. C'est parmi les paysans roumains que le clergé roumain chercha un appui et opposa ainsi involontairement les serfs aux seigneurs fonciers. Lorsque, à l'intérieur du pays, la crise sociale provenant du mode de vie libre du peuple roumain se fut apaisée quelque peu, une nouvelle tension survint entre les seigneurs hongrois et les paysans roumains.[1]

Dans la seconde moitié du siècle, vers 1760, la situation se compliqua également dans les régions situées sur les frontières où l'on pratiquait le culte orthodoxe. La Cour entreprit l'établissement du système de gardes-frontières transylvains, ce qui eut des répercussions sociales. Cet organe militaire était destiné à servir de rempart contre une attaque inattendue de l'empire ottoman et devait en même temps assurer le contrôle des passages des Carpathes, en empêchant l'émigration et en refoulant les immigrants indésirables. Les chefs militaires avaient l'intention de recruter les gardes-frontières parmi les Sicules et les Roumains, les jugeant plus aptes à cette fonction. Car les Sicules s'adonnaient, déjà depuis plusieurs siècles, au métier des armes, alors que les Roumains ne pouvaient résister à leur penchant pour le métier de gardeurs de troupeaux. Ce calcul s'avéra juste : les Sicules et les Roumains, étant incapables de s'habituer au régime féodal, se présentèrent en masse. Ce fait causa de nouvelles complications : les serfs quittant en grand nombre les terres seigneuriales, il ne restait pas assez de gens pour les cultiver. Pour cette raison, les

[1] A. Tóth, *Az erdélyi román kérdés a XVIII. században* [Le problème des Roumains de Transylvanie au XVIIIe siècle]. Budapest, 1938, p. 13—33, 50—78.

seigneurs employèrent tous les moyens pour empêcher leurs paysans de s'engager dans l'armée. Cette situation déclencha des révoltes plus ou moins sérieuses : en 1765, on s'attendait déjà à l'explosion d'une révolution paysanne de grande envergure. Mais l'intervention impitoyable de l'armée impériale brisa la résistance de la noblesse hongroise et des seigneurs saxons : les cadres des régiments gardes-frontières se remplirent de serfs roumains et sicules. La paix sociale ne put non plus s'affermir dans les régions frontières. La vie des paysans roumains libres qui, s'étant engagés dans l'armée, pouvaient cultiver la terre des biens domaniaux pour leur propre compte, eut pour effet que les Roumains restés dans le servage trouvaient encore plus lourd le régime féodal, même s'il était relativement équitable.[1]

La cour de Vienne, en essayant de fixer le peuple roumain à la terre, avait en vue les intérêts de l'Empire. Pour arriver à ses fins, elle procéda à une politique sociale qu'elle poursuivit conjointement avec sa politique d'ordre religieux et militaire. Le programme économique établi par les mercantilistes avait pour but l'augmentation des revenus du fisc en assurant le bien-être social. Pour y parvenir, on voulut affranchir peu à peu le peuple de ses entraves, en premier lieu des corvées. C'est sur la base de ce principe que la cour entreprit dans toute la monarchie la transformation du régime féodal selon un plan rationnel. La question transylvaine fut examinée en 1760. Comme Marie-Thérèse et le gouvernement n'étaient pas suffisamment renseignés sur les rapports sociaux existant au sein de cette société féodale, ils exigèrent que les différents Ordres élaborassent un projet pour régler les questions soulevées. Ces mesures ne pouvaient donner de bons résultats, car les seigneurs pensaient que le règlement de ces problèmes relevait de leur propre autorité, et comme la Cour avait toujours respecté ce droit, ils considéraient ces tentatives de réforme du gouvernement comme une immixtion illégale.

[1] Berlász, *Erdélyi kivándorlások*, *op. cit.* p. 14—21. — L. Szádeczky, *A székely határőrség szervezése 1762—1764-ben* [L'organisation des gardes frontières transylvains en 1762—1764]. Budapest, 1908. — A. Bunea, *Istoria regimentelor grănicerești*. [Histoires des régiments gardes-frontières]. Blaj, 1941.

D'autre part, comme, dans tous les villages, les terres appartenant aux serfs n'étaient pas de même qualité et n'étaient pas mesurées avec le même étalon, la vente des champs, des pâturages et des prés ne pouvait être pratiquée sur une base équitable. Il en était de même pour les redevances féodales. Comment aurait-on pu ramener les prestations à une même formule sans causer de préjudice soit aux seigneurs, soit aux serfs. Cela n'aurait pu être réalisé que si les terres paysannes avaient été de valeur identique, et cela paraissait en Transylvanie une chose absurde. L'irréalité de ce projet faisait croire aux seigneurs que la Cour, en voulant diminuer les redevances dues aux seigneurs pour augmenter les charges des paysans envers l'État, ne cherchait que son propre intérêt. La question du cens devint aux yeux des classes privilégiées transylvaines une affaire politique. Les patriciens saxons et la noblesse sicule et hongroise s'opposèrent à toutes tentatives de réglementation.

La première phase de la lutte entre la Cour et les nobles se prolongea de 1765 à 1769. Après des négociations qui durèrent quatre ans, le décret «Gewisse Punkte» vit le jour. Dans ce décret, le souverain — observant les lois transylvaines et les droits coutumiers en vigueur — résume les principes directeurs les plus importants des droits de la féodalité en Transylvanie. Mais, comme la Cour ne pouvait arriver à aucun résultat en classant les terres des paysans selon leur qualité et leur étendue, elle reconnut comme base de réglementation l'usage. Elle adopta le même point de vue en ce qui concerne la dîme et les autres prestations en produits agricoles et en espèces. Elle ne put résoudre que le problème de la corvée. Elle la réduisit de moitié (deux jours par semaine).[1] Comme la Cour était tenue au courant des résultats et que les résultats obtenus étaient minimes, elle confia au baron Samuel Brukenthal, chancelier de Transylvanie, un Saxon, le soin d'élaborer de nouveaux plans pour réglementer la question de la féodalité. Par cette nomination, la Cour écartait l'assemblée des nobles et des hauts fonctionnaires. Or Brukenthal, bien qu'il fût un partisan convaincu de l'humanisme et l'homme de con-

[1] Berlász, *Erdélyi kivándorlások*, *op. cit.* p. 37—44.

fiance de la Cour, estimait que les intérêts des seigneurs saxons et hongrois seraient gravement atteints par une réforme radicale et il se solidarisa avec ces derniers. Il n'osa cependant le déclarer franchement. Il accepta la mission qui lui était confiée par la Cour, mais en même temps fit tout pour que la réforme projetée échouât. Usant d'une tactique fort habile, il réussit pendant plus de quinze ans (de 1770 à 1785) à empêcher tout travail positif. Ce fut une faute capitale.[1]

Dans la seconde moitié du règne de Marie-Thérèse, des Hongrois et des Saxons, plus instruits et plus perspicaces, remarquèrent qu'à la suite de la transformation économique et de la réorganisation administrative, une tension dangereuse se manifestait dans la vie sociale de la Transylvanie. Un économiste hongrois, recherchant les causes des immigrations intérieures du peuple transylvain, attira, dans un rapport adressé à la Cour, l'attention des milieux compétents sur les symptômes économiques et sociaux. La noblesse hongroise, en s'écartant du chemin suivi jusqu'alors, pratiquait une politique d'extension, elle expropriait en de nombreux endroits des terres de paysan, effectuait des défrichages. Les besoins des seigneurs grandissant, il s'ensuivit nécessairement une augmentation des corvées. L'accroissement de la population eut pour effet un parcellement des terres paysannes. Ainsi beaucoup de petits propriétaires ne purent nourrir leur famille qu'au prix des plus grandes difficultés, en particulier dans les régions sicules. Il y avait beaucoup de terres superflues dans les départements saxons sur lesquelles on aurait pu pratiquer une politique de colonisation de grande envergure. Les serfs hongrois étaient de plus en plus désespérés, car les seigneurs s'appropriaient des terres à leur détriment en y plaçant des Roumains dont les exigences étaient moindres que les leurs. Le mécontentement des paysans roumains était suscité par le fait que des émissaires russes s'introduisaient clandestinement en Transylvanie, leur promettant des terres libres et l'exemption des impôts s'ils consentaient à quitter leur pays, ce qui développa chez eux l'esprit vindicatif.[2] Un écrivain saxon (Conrad

[1] Berlász, *Erdélyi úrbér*, *op. cit.* p. 18—20.
[2] Berlász, *Erdélyi kivándorlások*, *op. cit.* p. 22—36.

von Heidendorff) montre un autre aspect du changement qui s'effectuait dans la vie sociale. Il avait observé que les régisseurs des domaines seigneuriaux accablaient de nouvelles charges les serfs et combien il était difficile à ces derniers de faire appel à la justice, car les seigneurs résidaient continuellement à la ville. Ainsi là où les rapports patriarcaux qui avaient établi l'harmonie entre seigneur et paysan, se désagrègent, le sens du respect naturel se perd et l'esprit de rébellion lui succède.[1] Ces symptômes n'échappèrent pas à l'empereur Joseph II, lorsque, au cours de son voyage en Transylvanie, il entendit les plaintes du peuple. Le souverain était fermement convaincu que, pour éviter une catastrophe révolutionnaire, il fallait une transformation complète de la société transylvaine.

La première mesure qu'il prit fut de réformer le régime féodal. Il prépara les réformes nécessaires pour donner aux serfs le droit de quitter les terres de leur seigneur et de choisir librement un métier. Il songeait à une nouvelle organisation de la justice, au changement d'une politique administrative et territoriale datant du moyen âge et au retrait des privilèges «nationaux» des Ordres.[2] Bien que l'empereur fît tout pour hâter la réalisation de ces projets, la révolution éclata.

La grande insurrection au cours de l'automne de 1784, connue sous le nom de révolte de Horia, se déclencha dans le sud-ouest de la Transylvanie, dans les comitats de Hunyad, de Krassó et de Zaránd. Dans l'évolution culturelle qui s'effectua au cours du XVIIIe siècle, ces territoires étaient restés en retard.

C'est là qu'on avait pu observer au cours de l'occupation turque le relâchement le plus marqué dans la vie politique. Pendant une centaine d'années, on ne put rétablir l'ordre. Cette partie montagneuse, à la fin du siècle, était remplie de vagabonds qui se livraient au brigandage et qui réussissaient à recruter des hommes parmi la population récemment fixée. La misère économique qui y régnait contribua à la démoralisation la plus complète. Entre d'immenses forêts on trouvait

[1] *Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde*, t. XVI. p. (1880) 653, 666, 671.

[2] Teutsch, *op. cit.* t. II. p. 156—158, 269—328.

quelques terres cultivables, insuffisantes à nourrir la population. De plus, dans les fiefs de Zalatna (Zlatna) et d'Offenbánya, (Ofenbais), le peuple, depuis des générations, était fivré sans défense à la rapacité des fonctionnaires et des usuriers. C'est en vain que les serfs envoyaient députation sur députation à la Cour de Vienne, en vain qu'ils demandaient que leurs plaintes fussent écoutées et qu'il fût porté remède à leur situation. En fin de compte, rien ne fut changé. Leur exaspération grandissait de plus en plus. Bien que l'empereur Joseph eût décrété le recensement de la population pour agrandir leur territoire, les gardes-frontières, les seigneurs usèrent de la même politique qu'en 1760 : lorsque les hommes voulurent se rendre au recensement, ils en furent empêchés sous tous les prétextes et par tous les moyens. Mais les troubles qui avaient gardé jusqu'alors des proportions locales dégénérèrent et la révolution éclata avec une force inouïe, lorsque le bruit se répandit que l'un des envoyés des serfs de Zalatna (Horia), revenu de Vienne, exhortait le peuple « au nom de l'empereur » à prendre les armes. Les soldats ne purent arrêter le cours des événements. Pendant deux mois, massacres et pillages se succédèrent sans interruption. Il en coûta la vie à un grand nombre d'hommes.[1]

L'empereur Joseph, après avoir rétabli énergiquement l'ordre, pressa davantage la réalisation des réformes projetées en Transylvanie. En 1785, il promulgua son fameux décret qui interdisait non seulement la désignation des paysans par le mot serf, mais donnait encore le droit aux serfs de changer de résidence, défendait l'expulsion des paysans de leur propre terre et les autorisait, en cas d'outrages ou de dommages, à s'adresser au procureur impérial qui assurerait leur défense. Il leur donna également la possibilité de choisir librement une profession et fit abolir la corvée.[2] L'année suivante, il ordonna, pour tout le pays, la préparation d'un cadastre et des redevances seigneuriales pour servir de base à une réglementation. Mais le destin ne permit pas à Joseph II

[1] Cf. l'étude excellente de D. Prodan, *Răscoala lui Horia în com. Cluj şi Turda.* Bucureşti, 1938.

[2] *Ibid.* p. 39. — Lupaş, *Kaiser Joseph II und der Bauernaufstand in Siebenbürgen.* Dans le vol. *Zur Geschichte der Rumänen, op. cit.* p. 428—450.

d'achever sa grande œuvre, qui avait pour but la transformation de la société transylvaine. La malencontreuse politique impérialiste dans laquelle il fut entraîné en 1787, entrava tout le travail reconstructif qui était en voie de réalisation et contribua à l'arrivée au pouvoir de la réaction.

Après la mort de l'empereur Joseph, une nouvelle période s'ouvrit, caractérisée par une politique à deux faces. Le nouveau souverain Léopold II consentit à restaurer les traditions transylvaines politico-sociales. Mais il tenait à ce que les serfs pussent se fixer là où bon leur semblait et qu'ils pussent quitter les terres de leurs seigneurs. Pour mener à bonne fin la réforme du régime féodal, il tenta un compromis. Il maintint ce point de l'ordre du jour, mais il chargea les nobles d'établir eux-mêmes un projet en vue de l'exécution des réformes nécessaires.[1] Le problème était donc revenu à son point de départ. Pourtant ce qui se passa à la diète transylvanine de 1790 aurait pu convaincre aussi bien le souverain que les nobles qu'on ne pouvait plus ajourner les réformes sociales. C'est à cette diète qu'on discuta la fameuse supplique des Roumains *(Supplex Libellus Valachorum)* qui demande la reconnaisance du peuple roumain comme quatriéme Ordre féodal. Les prêtres du clergé uniate qui possédaient une solide instruction, avaient développé la thèse daco-roumaine.

Ils en avaient tiré un argument politique invoquant les droits naturels et les principes constitutionnels. Ils voulaient démontrer que les exigences de leur nation présentaient le caractère d'une nécessité historique. Ils prétendaient que les Roumains avaient vécu jusqu'au XVIIe siècle comme nation libre en Transylvanie. C'est seulement dans la loi *(Approbatae Constitutiones)* rédigée en 1653 que l'on introduisit les articles qui supprimaient leur constitution indépendante. N'étant que tolérés, on les privait de tout droit. Les prêtres demandaient qu'on annulât ces articles et que les Roumains fussent mis sur un pied d'égalité avec les autres peuples et qu'on choisît les fonctionnaires dans les divers peuples, selon la loi des proportions.[2] Ce n'est pas la documentation qui

[1] Teutsch, *op. cit.* t. II, p. 361—362.
[2] Teutsch, *op. cit.* t. II, p. 358—361.

donne au *Libellus* son importance, car elle était aussi naïve que la conception que la noblesse hongroise avait de l'histoire, ni le programme social qu'il contient, car il ne comportait aucune revendication réelle, mais le fait que cette supplique attribuait la situation misérable du peuple roumain à son manque d'autonomie. En d'autres termes, la couche dirigeante roumaine de Transylvanie établissait une relation entre l'émancipation nationale et l'évolution sociale. Les vues de la politique roumaine s'écartaient donc de la conception traditionnelle des Ordres qui reflétait l'esprit de caste. D'après cette conception, la nation hongroise *(natio hungarica)* ne comprenait que l'ensemble des privilégiés sans distinction de nationalité et excluait ainsi le paysan hongrois comme le paysan roumain de la communauté nationale. En envisageant la situation à ce point de vue, on ne pouvait concevoir le danger que représentait le mouvement de la couche cultivée roumaine qui s'était développée plus tard au point de briser les cadres de l'État. De plus, ce *Libellus* n'avait pu ouvrir les yeux à la noblesse hongroise-sicule ni aux patriciens saxons sur l'urgence d'une réforme féodale à effectuer.

Les événements sanglants qui se déroulaient en France contribuèrent à faire abandonner peu à peu à l'empereur François les principes suivis par son père et à lui faire suspendre toutes les mesures ayant trait aux réformes sociales.

Ainsi il ne fut plus question de régler le problème féodal en Transylvanie. Le projet proposé par Léopold II fut préparé en 1796 ; mais, pendant des dizaines d'années, il ne figura pas à l'ordre du jour, car, jusqu'à 1840, la Cour de Vienne ne réunit la diète que pour la forme, et la Transylvanie était gouvernée au moyen de décrets. Une seule fois, lorsque la guerre contre la France fut terminée, la Cour fit un essai pour reprendre la politique sociale de Joseph II en Transylvanie. Mais, faute de principes, cette tentative échoua. En 1816—1817, à la suite de la sécheresse, la famine se déclara et prit une telle extension qu'elle causa la mort de centaines et de centaines d'hommes. L'empereur François visita en 1817 les malheureux paysans et, sous l'effet de ses impressions, ordonna la mise à exécution du

cadastre féodal, déjà projeté en 1786 par Joseph II. Le comité envoyé par la Cour pour accomplir cette tâche, termina son travail au cours des années 1819 et 1820 et le remit à la noblesse pour qu'elle en fît usage au moment voulu.[1] L'affaire en resta là, car aucune mesure ne fut prise. La question féodale, grâce à cette politique maladroite, ne fit qu'accroître la tension sociale et nationale en Transylvanie. La conjoncture issue des guerres napoléoniennes entraîna l'extension des grands domaines et l'aggravation de la corvée. Au fur et à mesure que la culture atteignait des couches de plus en plus larges de la population, un nationalisme romantique exalté et des aspiratios à un libéralisme humanitaire virent le jour. Mais étant donné que la conscience nationale et sociale des Roumains cultivés avait atteint un plus haut degré que celle des Hongrois, jusqu'à 1840, c'est à peine si quelques voix s'élevèrent pour défendre les intérêts des serfs hongrois qui partageaient le sort des paysans roumains. Il faut remarquer que, dès que le mouvement libéral hongrois se dessina, il lutta pour la libération des paysans, sans distinction de nationalité. A la séance du Parlement de 1846, la question féodale fut remise à l'ordre du jour. Le parti conservateur réussit encore à garder la majorité ; mais, grâce à l'attitude décidée des radicaux hongrois — Farkas Weér et ses compagnons qui luttaient pour le rachat des domaines paysans et la suppression des corvées — la première loi concernant la réforme féodale fut adoptée. Le classement et le mesurage des terres paysannes finirent par être réglés après un long travail, qui dura quatre-vingts ans.[2] Dans les années qui suivirent, la lutte que menaient les radicaux hongrois devint plus intense et finit par briser toutes les oppositions. Au cours de l'été de 1848, le succès couronna leurs efforts et ils firent voter les lois concernant la réforme sociale. Les articles IV et V de la loi de 1848 abolissent à tout jamais l'institution du

[1] Sur le changement des vues sociales, cf. Berlász, *A magyar jobbágykérdés és a bécsi udvar az 1790-es években* [Le Servage hongrois et la cour de Vienne pendant les années 1790]. Budapest, 1942. et B. Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története* [L'histoire des aspirations nationales roumaines]. Budapest, 1899, t. II. p. 408—409.

[2] *Ibid.* 426—429.

servage, remettent aux paysans les terres et les dépendances dont ils avaient été expropriés et suppriment la corvée, la dîme et toutes les redevances féodales. Le dédommagement de la noblesse était laissé aux soins de l'État.[1] La « jeune Hongrie » de 1848, remédiant aux injustices des générations précédentes, sans distinction de nationalité, conféra à tous les paysans transylvains la qualité de citoyen.

En apparence la délivrance des serfs n'a pas modifié essentiellement la structure de la société agraire : la noblesse devint la classe des propriétaires, tandis que les serfs constituaient désormais la classe des paysans. Dans les conditions des nationalités ne se produisirent pas même d'importants changements. 1848 a quand même déclenché une époque nouvelle dans laquelle la société agraire de Transylvanie du point de vue social, économique et culturel, a connu graduellement une prospérité bourgeoise. Les différences de fortune existaient même désormais, mais les différences juridiques s'anéantirent, ce qui détermina définitivement l'évolution de la vie sociale. Mais le tableau de cette nouvelle vie constituerait le sujet d'une étude à part.

EUGENE BERLÁSZ

[1] *Corpus Juris Hungarici.* Les lois transilvaines de 1540 — 1848.

L'HISTOIRE EN ALLEMAGNE ET LE NATIONALISME

Le national-socialisme et l'histoire

Bien que l'arrivée au pouvoir du national-socialisme n'ait pas été accompagné, sur le terrain des sciences, de mesures promptes et profondes, les indices étaient, à cet égard aussi, de mauvais augure.

Friedrich Meinecke, le plus remarquable des historiens allemands, qui consacra son œuvre aux relations entre le cosmopolitisme et le nationalitarisme, entre la morale et la raison d'État, pressentait à quoi la science pouvait s'attendre de la part du pouvoir :

> « C'est maintenant que la science de l'histoire va subir son épreuve la plus grave chez nous. » Néanmoins il assuma le devoir « de défendre et, si possible, d'approfondir les valeurs d'une conception historique indépendante et les bases actuelles des sciences historiques, au milieu d'un courant spirituel différent et d'une révolution générale ».

Il tenait donc à orienter l'*Historische Zeitschrift*, cet organe dirigeant de l'historiographie allemande, fondé par *Sybel* en 1894 et dont il était le rédacteur depuis son origine, comme si le national-socialisme n'était qu'une opinion parmi tant d'autres, comme si les planètes de la liberté de l'esprit et de la science brillaient invariablement au ciel allemand. Ce vieil historiographe fit semblant d'ignorer les exigences que les nouveaux détenteurs du pouvoir formulaient à l'égard de l'histoire et il réussit à éloigner du périodique confié à ses soins toute influence idéolo-

[1] Compte rendu de l'œuvre de Charles Heussi intitulée *Krisis des Historismus* (1932). *Historische Zeitschrift.* (Nous en donnons un abrégé ci-après : *H. Z.*) 149 (1934) p. 303 ss.

gique et politique. Il déclara même nettement que « l'Historische Zeitschrift n'était pas appelée à faire une profession de foi politique ni à en accepter une » et que si, dans une situation insolite comme la présente, il était nécessaire de rendre compte de l'influence opérée par le changement politique sur la conception historique, il le ferait, mais en réservant sa liberté scientifique.[1] Dans ses comptes rendus rédigés avec précaution, mais dans un esprit tranchant et dissecteur, sans cesse il fait face aux conquêtes de la théorie raciale et de la conscience nationale mythique, qui commençaient à prévaloir aussi dans la littérature historique. Comme rédacteur, il ne prétend point aux faveurs du nouveau régime : il publie une étude de Huizinga, laquelle lui valut un avertissement officiel, l'historien hollandais, recteur de l'Université de Leyde, ayant émis un jugement défavorable sur le national-socialisme ;[2] il fait paraître une autre étude traitant de la méthode de l'histoire de la civilisation, réprouvée déjà par les nationaux-socialistes, laquelle désignait comme trait commun à la conception historique de Burckhardt et à celle de Huizinga « leur profonde défiance envers le pouvoir » ;[3] il ferme les yeux lorsqu'un de ses collaborateurs accuse Charles Schmidt, juriste dirigeant du régime, d'avoir, dans l'exposé de ses vues sur la débâcle allemande, fait preuve d'un manque de connaissances concrètes et d'objectivité et même de mystification politique.[4] Un « littérateur » national-socialiste, désireux de bannir de la littérature allemande tout ce qui n'était pas « l'héritage du sang germain » est sermonné de la même manière hautaine.[5] Le ton chaleureux qu'il adopte pour discuter l'Histoire du XIXe siècle de Benedetto Croce, cette œuvre dirigée contre l'agressif nationalisme allemand et dédié à Thomas Mann,

[1] Son compte rendu de l'étude de Rudolf Stadelmann: *Das geschichtliche Selbstbewusstsein der Nation.* (Tübingen 1934). *H. Z.* 149 (1934), p. 555.

[2] *H. Z.* 148 (1933) p. 228.

[3] Richard Kœbner, *Zur Begriffsbildung der Kulturgeschichte. H. Z.* 149 (1933), p. 10 ss.

[4] Fritz Hartung, *Staatsgefüge und Zusammenbruch des zweiten Reiches. H. Z.* 151 (1935).

[5] Walter Linden, *Aufgaben einer nationalen Litteraturwissenschaft* München, 1933). Compte rendu de Karl Schuetze-Jahde. *H. Z.* 152 (1935), p. 105—111.

n'est qu'un autre clair aveu.[1] Enfin, et ce fut peut-être l'acte le plus courageux de sa vie, au milieu de la plus violente persécution des Juifs, il évoqua comme un avertissement l'esprit du vieux Ranke qui, dans son journal, parlait en termes désapprobateurs de l'antisémitisme allemand qui sévissait de plus en plus vers la fin du siècle.[2] A l'occasion de l'apparition du 150e volume de l'*Historische Zeitschrift*, Meinecke se ressouvient du centième anniversaire de la naissance de Heinrich von Treitschke, son co-rédacteur d'antan et, en dépit de tout son respect et de toute sa piété, il ne passa pas sous silence la partialité du « prophète héroïque de la fondation de l'Empire » et « l'alliance trop étroite » que l'on peut observer chez lui entre historiographie et politique nationale. Nonobstant les circonstances changées, l'*Historische Zeitschrift* ne perd pas des yeux ses devoirs envers le peuple, la patrie et la *science* en se tenant à la parole de l'Évangile de st Jean : « La vérité vous rend libres ».[3]

Une commémoration d'un autre genre eut lieu en même temps que celle de Meinecke à l'occasion de l'anniversaire mentionné ci-dessus. Tandis que, là, le vieux maître de l'historiographie adresse la parole aux hommes du métier et au cercle peu nombreux en Allemagne des hommes cultivés qui s'intéressaient à leurs travaux, ici, un jeune historien, revêtu de l'uniforme spirituel du parti arrivé au sommet du pouvoir, s'en rapporte à Treitschke, en présence de l'état-major de la Hitler Jugend. Il s'agissait bien moins de l'historien combattif de l'époque bismarckienne que du postulat même « de la science militante», laquelle se charge de justifier et de servir le pouvoir. Walter Frank — n'oublions pas le nom de l'orateur — ne voit dans les dirigeants de la science historique allemande que des « bourgeois possédants » amollis, représentants spirituels de l'épigonisme général des années après Bismarck. Ceux-ci, animés du seul désir de la sécurité bourgeoise réclament l'objectivité et empêchent par là l'historiographie de devenir encore une fois, sur les pas de Treitschke, l'éducatrice du peuple allemand et

[1] *Storia di Europa nel secolo decimonono* (Bari, 1932). Compte rendu de Ludwig Dehio. *H. Z.* 148 (1933), p. 139 ss.
[2] *H. Z.* 151 (1935), p. 332.
[3] *H. Z.* 150 (1934), p. 1 ss.

son incitatrice à des actes d'héroïsme. Pourtant la science doit accepter la révolution, autrement ce sera la révolution qui se tournera contre elle, devenue trop vieille. Après ce discours — dont la préface a été écrite par un des leaders du régime, Baldur von Schirach,[1] Frank s'attaqua devant le grand public du *Völkischer Beobachter*, au représentant, selon lui le plus caractéristique de la génération épigone, au professeur d'université Hermann Oncken, dont le crime principal était d'avoir écrit un livre sur Lassalle.[2]

Meinecke ne se contente pas de prendre la défense de son ami et ancien collaborateur contre les accusations personnelles, mais il prouve en même temps que l'agresseur a fait faillite en sa qualité d'historien, en ce qui concerne son jugement sur l'époque après Bismarck. Au lieu de la condamner, il suffit, selon lui, de constater l'épigonisme de cette époque comme un fait historique, d'autant plus que, par rapport à l'époque de Gœthe, même la génération des fondateurs de l'Empire n'est qu'une génération d'épigones. La passion, quand elle s'éloigne, à un tel point, de l'équité et de la vérité, détruit « comme la force du feu ».[3]

Tant de franchise, d'indépendance et une critique tellement audacieuse, c'était trop pour le régime. Non seulement Oncken dut quitter le poste qu'il occupait à la tête de la Reichskommission ; mais, au commencement de 1935, bien qu'il eût repris ses cours, Meinecke dut, lui aussi, céder son poste. Son successeur à la tête de *l'Historische Zeitschrift* fut Charles Alexandre von Müller, professeur titulaire à l'université de Munich. C'était un historien appartenant à la génération plus âgée, qui n'égalait son prédécesseur ni en savoir ni en activité, mais qui, déjà depuis le mémorable coup d'État de Munich, se montrait fervent admirateur du Führer.[4] Aussi parvint-il, après la prise du pouvoir, à l'un des postes les plus importants de la politique culturelle du IIIe Reich, à la présidence de la « Deutsche Akademie » de Munich, chargée de la propagation de la culture et de la langue allemandes à l'étranger.

[1] *Kämpfende Wissenschaft.* Hamburg, 1934.
[2] *L'incorruptible, eine Studie über H. Oncken.* 1935, février $^3/_4$.
[3] *H. Z.* (1934), p. 101 ss.
[4] Konrad Heiden, *Adolf Hitler*, t. I, Zürich, 1936, p. 179.

La situation de Meinecke après son éloignement fut définitivement réglée dans la nouvelle Allemagne. A cause de son âge avancé et du respect général dont sa personne était entourée, il n'eut à subir aucune offense et même ses livres, écrits sur le déclin de sa vie, « au ton rêveur, pareils à la musique de chambre », purent paraître. Cependant Walter Frank et ses collègues ne perdirent pas une seule occasion de l'attaquer et de le vilipender, le comparant une fois à Jean Marie von Radowitz, publiciste réactionnaire du temps de Frédéric IV, — sur lequel il avait écrit un livre — une autre fois au chancelier « défaitiste » Bethmann-Hollweg. Et vraiment, dans la carrière de Meinecke, l'on peut découvrir tout ce que le national-socialisme condamne dans l'évolution allemande du dernier demi-siècle. Le jeune historien, qui, comme il avait dit lui-même, « grandit dans l'esprit noir et blanc » et qui écoutait encore aux pieds de Droysen les derniers mots d'ordre de l'histoire de la Prusse militante, sans trop y avoir perçu le prussianisme tendancieux,[1] qui choisit Treitschke pour co-rédacteur et qui jadis n'aurait pu s'imaginer une autre politique que celle de la tendance néoconservative de Bismarck, glissa au cours des années lentement, mais sûrement, vers la gauche. Il devint le partisan de Bethmann-Hollweg et après, en 1918, républicain convaincu, il élabora un projet de constitution pour la république de Weimar à venir.[2] Dans ses études sur la révolution de novembre, il fait justice de toutes les légendes du nationalisme, qui plus tard s'éveillèrent à une vie nouvelle dans le national-socialisme et s'y raidirent comme des dogmes intangibles : de l'ancien « Obrigkeitstaat » et de la « justification » du militarisme prussien y compris, de la victoire allemande en dépit de l'entrée en guerre des États-Unis, et surtout du mythe de la trahison intérieure, du « Dolchstoss im Rücken ».[3] Il n'y avait pas de place pour un homme semblable dans l'empire hitlérien. Meinecke ne fut pas seul à suivre ce chemin ; il en fut ainsi des savants les plus distingués : du socio-

[1] V.: *Erlebtes, 1862—1901* (Leipzig, 1941), p. 90—91.

[2] Hajo Holborn, *Verfassung und Verwaltung der deutschen Republik. Ein Verfassungsentwurf Friedrich Meineckes aus dem Jahre 1918. H. Z.* 147 (1932), p. 115 ss.

[3] *Nach der Revolution.* Munique, 1919.

logue Max Weber, de l'historien-philosophe Ernst Trœltsch et du grand historien des religions Adolf von Harnack, avec la différence pourtant que ceux-ci s'éloignèrent de la vie scientique allemande encore avant le grand changement. Au seuil de sa quatre-vingtième année, Meinecke eut à supporter, à côté des remontrances des jeunes, la défense bienveillante de ses collègues plus âgés qui, d'une part, voulaient le convaincre qu'il n'était pas aussi éloigné de l'esprit de la nouvelle Allemagne que lui-même le croyait et qui, d'autre part, occupant de hautes positions apparemment sûres, ne pouvaient revenir de leur étonnement que Meinecke, bien qu'il eût vécu et étudié le dernier demi-siècle plus intensivement que la majorité de ses contemporains « n'eût pourtant pas reconnu les véritables forces de l'avenir. »[1]

Après l'éloignement des ergoteurs, au cours de l'automne de 1935, une communication très importante du point de vue de la vie scientifique, parut dans la presse allemande : Le ministre Rudolf Hess, substitut du Führer, reçut en audience le professeur Walter Frank, président du Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands, afin de discuter à fond avec lui les devoirs et les problèmes de la recherche historique et de l'historiographie allemandes.

> « L'historiographie ayant une vocation nationale particulière, — dit le remplaçant du Führer — le nouvel Institut peut être assuré de la compréhension chaleureuse et de l'appui actif du mouvement tout entier. »

Quelques semaines après, dans l'ancienne salle des fêtes de l'Université de Berlin, en présence des hautes personnalités du parti, de l'État, de l'armée, des SA et des SS, eut lieu l'inauguration solennelle. Dans sa réponse au télégramme de salutation que lui envoya le nouveau président, le Führer invita l'Institut à poursuivre son activité « dans l'esprit des fières traditions de l'historiographie allemande et conformément à l'idéologie éprouvée de notre national-socialisme ».[2] Dans le IIIe Reich, une telle invitation signifiait un ordre irrévocable, une ad-

[1] H. von Srbik : *H. Z.* 162 (1940), p. 338, et K. A. von Müller : *ibid.* 162 (1940), p. 344.

[2] *H. Z.* 153 (1935), p. 223.

monestation aux indécis autant qu'une autorisation aux croyants d'octroyer librement, aussi dans ce secteur de la vie spirituelle, l'uniformité idéologique.

Avant de répondre à la question qui donc étaient ceux qui furent chargés de cette mission, quelle était l'historiographie enseignée par le nouvel Institut et dans quelle mesure elle ressemblait au résultat de l'évolution longue et riche qu'on appela dorénavant l'histoire, jetons un coup d'œil sur les exigences des milieux autorisés concernant l'historiographie. Après tout, il s'agit d'un État totalitaire et tout indique que la nouvelle fondation était l'œuvre personnelle du Führer.

Le Führer et l'histoire

Mein Kampf témoigne de l'intérêt que Hitler porta aux problèmes de l'histoire et à ceux de l'enseignement historique. Dans sa jeunesse, aux cours de ses pauvres expériences intellectuelles, les conférences de son professeur d'histoire Dr. Léopold Pötsch l'impressionnèrent profondément,[1] sans pourtant que ses progrès dans sa matière préférée aient surpassé les notes « passable » ou bien « suffisant ».[2] C'est de ce professeur d'école secondaire de Linz, aux vues étroites, qu'il hérita la haine contre l'Autriche, une admiration sans bornes pour les Prussiens et une conception bien unilatérale de l'histoire. Sa gratitude envers son ancien professeur était telle qu'arrivé au pouvoir il lui fit servir une pension annuelle. A ces rudiments s'associa plus tard, déjà pendant les années de Munich, l'influence de la géopolitique, qui lui fut révélée d'abord par Rudolf Hess, ancien professeur adjoint d'université, puis par l'entremise de ce dernier, par Haushofer, général devenu professeur d'université, père de cette nouvelle « science ». Lui et Alfred Rosenberg attirèrent l'attention d'Hitler sur l'Europe orientale, surtout sur la Russie, et sur les possibilités de colonisation qui s'y offraient, à leur avis, à l'impérialisme allemand. Un troisième élément important de sa conception historique était sa théorie des races aryennes, dont il rencontra le

[1] *Mein Kampf* (éd. 370—371 mille), p. 12.

[2] V. le fac-simile publié dans le vol. II du livre, cité plus haut, de Heiden.

prophète germanisé Houston-Steward Chamberlain personnellement, dans la villa Wahnfried, lequel — sympathie caractérisique — devint en peu de temps un de ses adhérents les plus zélés.[1] Enfin les chapitres de son livre où il parle de l'empire bismarckien laissent entrevoir que, directement ou indirectement, il fit de très bonne heure connaissance avec les idées « unificatrices » de Treitschke. Bien que les beaux livres de sa bibliothèque n'aient pas été, en général, lus par lui,[2] l'intérêt qu'il portait à l'histoire, apparaît sur son horizon intellectuel étroit si caractéristique. Plus d'une fois, même pendant les heures nocturnes, son entourage surprend le Führer plongé dans la lecture de livres d'histoire.[3] Déjà, dans *Mein Kampf*, il appelle l'histoire une arme indispensable au politicien[4] et, en effet, la promulgation des ordres visant à régler les nouveaux principes de l'enseignement historique, suivent à une vitesse surprenante la prise du pouvoir et sont conformes aux exigences formulées dans *Mein Kampf*.[5] L'histoire intéressait donc Hitler, mais il en voulait aux historiographes et il était avant tout mécontent de la façon dont cette matière était enseignée dans les écoles.

Selon lui, en dehors de la fondation de l'État prussien, il n'y a, dans l'histoire allemande, que deux moments importants, dont l'un est la colonisation de l'Ostmark et l'autre l'acquisition et la germanisation du territoire situé à l'ouest de l'Elbe, entreprises remontant au moyen âge. « Il faut vraiment considérer comme une fatalité que notre historiographie allemande n'ait jamais dûment apprécié ces deux facteurs les plus puissants et les plus significatifs du point de vue de la postérité, alors qu'elle a glorifié à leur place tout le reste : un héroïsme fantastique, d'innombrables luttes et guerres aventureuses, au lieu de comprendre enfin que la majorité de ces événements étaient absolument insignifiants du point de vue de la grande évolution de la nation.»[6] Il reproche à l'historiographie non seulement d'avoir négligé les problèmes du sud de l'Europe orientale, mais encore de ne pas concevoir la race comme force motrice de l'histoire. En exposant sa théorie remontant à Gobineau, à Chamberlain et probablement surtout

[1] V. Heiden *op. cit.*; t. I p. 208, 77, 132.
[2] *Ibid.* t. II, p. 206.
[3] *Ibid.* t. I, p. 354.
[4] Éd. citée p. 129.
[5] Publié dans la revue *Vergangenheit und Gegenwart*, t. XXIII (1933).
[6] *Mein Kampf*, éd. citée, p. 734.

à Rosenberg, sur les races dont certaines créent, d'autres conservent et d'autres encore détruisent les civilisations, il indique aussitôt la tâche à accomplir en disant : « Il sera du devoir d'une future œuvre d'histoire de la civilisation et d'histoire mondiale de poursuivre des recherches en ce sens, au lieu de se borner à évoquer des faits externes, ce qui est souvent le cas de la science historique d'à présent. » Le futur État devra donc prendre soin « de nous donner enfin une histoire mondiale dans laquelle le problème de la race jouera un rôle prédominant ».[1]

Quant à l'enseignement de l'histoire, il lui reproche de se borner à faire apprendre machinalement, par cœur, des noms, des dates, des faits, et de négliger la mise en relief des principales lignes de l'action.

Après tout, « on n'apprend pas l'histoire pour savoir ce qui s'est passé, mais pour y puiser des indications pour l'avenir et pour le maintien de la nation. C'est là le but, et l'enseignement de l'histoire n'est qu'un moyen qui y conduit ».

Ces citations montrent clairement qu'en fin de compte Hitler assigne à la science de l'histoire et à l'enseignement de l'histoire une tâche identique. Il a beau reconnaître que les grandes lignes d'ensemble si nécessaires à l'enseignement ne peuvent ressortir que par une connaissance détaillée des faits et des divers processus et qu'il n'y a que la science de l'histoire qui soit capable d'accomplir ce travail — nécessaire même à son avis —,[2] si, en même temps, il ne cesse de reprocher à l'historiographie de manquer de clarté et de n'avoir pas le sens du monumental, autrement dit, de ne savoir discerner ce qui est digne de passer à la postérité. Il en est de même des autres reproches qu'il adresse à l'historiographie, par exemple, lorsqu'elle se refuse à mentionner seulement d'une façon sommaire des époques entières de l'histoire allemande — sans importance, selon lui, pour la compréhension du présent — et à s'occuper exclusivement du développement de l'Ostmark et de la colonisation de l'Europe orientale. Cette contradiction prouve l'inconséquence et le chaos idéologique qui caractérisent la bible du national-socialisme, non seulement quand elle exprime sur l'histoire des considérations plates et des lieux com-

[1] *Ibid.* p. 320, 468.
[2] *Ibid.* p. 12, 129, 467.

muns sans intérêt, mais encore quand elle dévoile le pragmatisme cynique d'Hitler à ne tolérer l'historiographie qu'en la considérant comme une forme plus élevée de l'enseignement scolaire de l'histoire et tous les deux uniquement comme moyens de propagande. Hitler donc n'est pas du même avis que Ranke : au lieu d'apprendre « comment les choses se sont passées en vérité », il suffit d'avoir connaissance de ce qui « pourrait être utilisé par rapport au présent ». Donc, de *Mein Kampf* ressort clairement l'intention du Führer de « réformer » et de mettre au service de la propagande l'historiographie, ainsi que sa volonté bien arrêtée de *faire écrire* une histoire à son goût. Lorsque, en 1937, à Erfurt, il exigea des membres du congrès des historiens de cultiver une historiographie aux « lignes claires » et conformes à l'esprit « völkisch »,[1] il ne faisait que résumer ce qui était son programme dans *Mein Kampf* et à quoi la fondation du Reichsinstitut donna l'empreinte officielle.

Konrad Heiden a touché juste lorsqu'il affirmait qu'à ce « gars grossier » il ne manquait que le courage de se déclarer ouvertement barbare. Tout en exigeant de l'histoire de cesser d'être une science pour devenir un moyen de propagande, il ne voulait pas renoncer au nom et au crédit de la science.

> « L'esprit est l'empire où l'on n'applique pas les idées, mais où l'on en est responsable, où la mesure du vrai et du faux se fait valoir, où le penseur passe un examen et, même si dans ses actions il a pu sans empêchement commettre des injustices, dans ce monde on découvrira qu'il n'avait pas raison. »[2]

Voilà pourquoi Hitler haïssait tout ce qui est connaissance et faisait l'apothéose de tout ce qui est application, l'application de ses doctrines abstraites, soustraites au contrôle comme à la critique par des actes d'autorité. Et voilà pourquoi Meinecke devait disparaître et pourquoi, à l'exemple de tant d'autres « spécialistes » nationaux-socialistes, devaient, tout à coup, émerger des ténèbres les dictateurs de l'historiographie.[3]

[1] *H. Z.* 156 (1937), p. 667.
[2] Heiden, *op. cit.* II, p. 207.
[3] Sur le national-socialisme et le règne du dilettantisme v. Edgar Alexander, *Der Mythus Hitler.* Zürich, 1937, p. 219 ss.

A en juger par les indices, Walter Frank et ses collègues Christoph Steding, Charles Richard Ganzer, Erique Botzenhardt, Walter Grau et Kleo Pleyer étaient depuis les temps légendaires de Munich les adhérents zélés d'Hitler, et attachés par des liens solides surtout à Rodolphe Hess et à Rosenberg, premier idéologue du parti.[1]

Ce n'étaient pas des dilettantes, ils avaient passé sans exception par l'usuelle formation universitaire allemande et ils pouvaient même se prévaloir d'une certaine activité littéraire. Mais tous appartenaient à ce type de savant qui tourne facilement à tout vent. Le surmenage de leurs bases scientifiques, leur parti pris idéologique et politique et le désir de se faire remarquer expliquent pourquoi toutes leurs manifestations après 1933 n'étaient que des programmes grandiloquents et irresponsables, des comptes rendus bâclés et des fictions absolument arbitraires, dans l'esprit national-socialiste.[2] Même au sein de cette société se détache la figure de Kleo Pleyer, prototype de l'aventurier national-socialiste. Sa carrière est remplie d'histoires de grèves d'étudiants, de représentations théâtrales troublées, d'interdictions de journaux, d'arrestations, d'expulsions, de retours déguisés, d'interpellations parlementaires et de protestations ecclésiastiques. Ce n'est qu'après l'échec du coup d'État de Munich que le faux étudiant songe enfin à s'occuper de ses études et qu'il passe son doctorat en 1927. Outre sa thèse, son seul travail « scientifique »

[1] Dans son discours d'inauguration, Frank mentionne Rosenberg, à l'énergie et à la compréhension duquel l'Institut dut, au premier chef, son existence. *H. Z.* 153 (1935).

[2] Une étude de Frank sur Stöcker, prédicateur de cour antisémite des temps de Bismarck, a été analysée par Meinecke même en termes élogieux (*H. Z.* 140, p. 152). Son second livre intitulé *Nationalismus und Demokratie im Frankreich der dritten Republik* (Hamburg, 1933), est déjà du pur journalisme ; devenu président, il ne tint plus que des discours. La première œuvre de Grau, *Antisemitismus im späten Mittelalter* (München, 1934) eut aussi un accueil favorable, elle projette cependant déjà l'ombre de l'avenir. Botzenhardt s'est fait connaître par la publication de l'œuvre du baron von Stein. Ce fut encore le gouvernement de Weimar qui le chargea de la publication du premier volume — dans la suite il interprète les idées de l'auteur dans un esprit complètement national-socialiste — c'est qu'entre temps le régime avait changé.

fut une étude an sujet de laquelle il suffit de faire remarquer qu'il découvre chez les Français un séparatisme et un particularisme dépassant celui des Allemands. Et même ce travail n'avait pas encore paru lorsqu'il fut nommé chargé de cours à l'université de Berlin, en 1934. Un an plus tard, il est membre du Reichsinstitut — un des plus bruyants naturellement — et, en 1937, il est professeur titulaire d'histoire à Königsberg, à l'université de Kant.[1]

On peut donc comprendre que, étant donné un tel personnel, « la compréhension et l'appui actif du mouvement » n'étaient pas des fleurs de rhétorique et que le mouvement ne s'arrêta pas à la punition des perturbateurs. Au cours de la première année de son existence, le Reichsinstitut n'hérita que de la subvention bien modeste, s'élevant à 35.000 RM, de son prédécesseur en droit, la Reichskommission supprimée ; mais, un an après, Walter Frank pouvait rendre compte d'une subvention six fois supérieure,[2] de sorte que rien, même pas des difficultés matérielle, n'empêchait désormais les jeunes dictateurs de l'historiographie de réaliser leurs plans grandioses.

Le seul fait que l'« Historische Reichskommission » cessa simplement d'être et qu'une nouvelle institution à d'autres fins prit sa place, suffit à caractériser la situation mieux que toute explication. L'ancienne institution notamment — fondée sur proposition de Ranke par Maximilien II, roi de Bavière, en 1858 — s'était constituée pour publier systématiquement les sources de l'histoire allemande, travail indispensable du point de vue de la répartition scientifique. Walter Frank critiqua non seulement le rythme de la publication, mais encore l'exclusivisme de la publication des sources, qui, selon lui, empêchait la publication d'« œuvres originales » de jeunes gens doués de grands talents. Il déclara donc dans son discours-programme, d'un ton menaçant : « S'il est nécessaire, je suis décidé à mettre énergiquement et promptement

[1] Après sa mort survenue sur le front oriental, W. Frank consacre une étude d'une cinquantaine de pages à sa biographie (*Kleo Pleyer, ein Kampf um das Reich. H. Z.* 166 (1942), pp. 507—554), en même temps que le périodique consacrait quelques lignes à la mort d'un certain nombre d'historiens remarquables.

[2] *H. Z.* 155 (1936), p. 448.

fin aux orgies de l'impotence scientifique. » Naturellement, après cela, les grandes publications de sources s'arrêtèrent net ou furent ralenties de manière à faire ressortir, par comparaison avec l'activité extraordinaire des historiens nazis, l'impuissance des « savantes Danaïdes », des « sages d'Alexandrie ». Au cours de son activité, le Reichsinstitut ne publia bien entendu aucune source, et il n'en avait nul besoin, puisque ses dirigeants ne s'intéressaient qu'aux « grandes lignes de l'évolution ».

Dans l'historiographie, Walter Frank et ses collègues sont les mandataires de l'État « völkisch », chargés de la création d'une histoire par ordre du Führer. En dépit de ce fait, à l'occasion de l'inauguration solennelle, le président de l'Institut protesta contre la suspicion que l'Institut aurait été organisé sur le mandat du parti :

> Non, « cette mission, nous la reçumes de notre conscience, le jour où, à Munich, près de la Feldherrenhalle, les premières salves partirent ». Mais à peine cette garantie rassurante de l'objectivité et de l'indépendance de l'historiographie eut-elle été proférée qu'il se tourna vers les leaders nationaux-socialistes et leur fit une espèce de serment de fidélité, en son nom et au nom de ses collaborateurs : « Nous sommes chair et os de votre révolution et de votre empire . . . Même si nous le voulions, nous ne pourrions être autre chose que l'expression spirituelle de votre révolution et de votre ordre, les annonciateurs de la grande époque d'Adolf Hitler.» Les représentants de l'ancienne science qui se refusent à concilier la connaissance du passé avec la profession de foi pour le présent, sont les victimes d'une « duperie grotesque ». Eux aussi, ils sont les prisonniers du temps, de l'époque d'épigonisme politique et intellectuel après Bismarck et n'ont rien à reprocher à la génération présente laquelle, comptant avec le rapport fatidique existant entre l'historiographie et l'époque, forme consciemment ses jugements politiques.[1]

Évidemment nous sommes ici en présence d'une application malveillante des résultats de l'épistomologie moderne. Celle-ci, tout en admettant que les éléments subjectifs ne peuvent être bannis du champ de la connaissance historique, n'a point abrogé par là l'exigence d'une objectivité humainement possible et le commandement, obligatoire pour toute science, de vaincre la subjectivité.

[1] *Zunft und Nation. H. Z.* 153 (1935), p. 6 ss.

> Du fait que nous sommes incapables d'une parfaite objectivité, il ne s'ensuit pas que nous soyons intentionnellement subjectifs, de même que le crime ne peut être justifié, parce que la perfection morale est irréalisable. Tout ce qui est science réussira ou tombera par l'aspiration à l'objectivité : la limite au delà de laquelle commence l'empire du dogmatisme et de la propagande, est clairement dessinée.

Cette « nouvelle science sciemment politique »[1] avoue avec une sincérité impudique qu'elle rejette l'objectivité, qu'elle « forge des armes à l'usage du politicien » et qu'elle en accepte les impulsions.[2] Tantôt ce sont des recherches sur la question juive, tantôt ce sont des manœuvres qui se targuent de démasquer « la machinerie du salut sans âme de Rome »,[3] par laquelle « la jeune science allemande prétend mettre une arme bien aiguisée au service de la formation de l'homme allemand exclusivement d'après ses propres lois. »[4] Ce sont ces buts pratiques qui nous font comprendre pourquoi d'autres espèces « d'experts » ont été nommés conseillers auprès du nouveau Reichsinstitut, à côté des historiens. Dans le nombre, nous trouvons Bäumler, philosophe malfamé de l'homosexualite, Krieck, premier pédagogue du national-socialisme, Günther, biologue de la race dilettante du parti, aussi bien que le colonel Nicolai, ancien chef de presse de Ludendorff et enfin un délégué permanent du Ministère des Affaires Étrangères.[5]

Le Congrès historique d'Erfurt, en 1937, montre clairement où ce chemin a conduit l'historiographie allemande. Le congrès était présidé par Walter Frank, et même son adjutant Botzenhardt fut forcé de reconnaître que les pourparlers se poursuivaient sous sa direction personnelle, « énergique et souvent même prépondérante ». Il n'était plus possible de celer que, contrairement au passé, la direction avait glissé des mains des vieux dans celles des jeunes, « désireux d'enrichir d'une nouvelle

[1] Compte rendu de Ch. A. Hoberg de la conférence de Walter Frank sur Harden et Rathenau : *H. Z.* 162 (1940), p. 431.

[2] *H. Z.* 156 (1937), p. 669.

[3] Karl Richard Ganzer, *Der Heilige Hofbauer. Träger der Gegenreformation im 19. Jahrhundert* (Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschland), p. 7.

[4] Compte rendu de Ganzer sur le livre d'Arnold Bruggmann, *Roms Kampf um den Menschen* (München, 1938). *H. Z.* 162 (1940), p. 612.

[5] *H. Z.* 153 (1935), pp. 220—221.

conception historique national-socialiste le vaste domaine de leur science ».

Par ailleurs, dans son discours d'inauguration,[1] Walter Frank fait une distinction subtile entre dictature scientifique et science dirigée, en protestant vivement contre ceux qui n'apprécient pas cette différence et vont se chuchotant à l'oreille des bruits de mesures vexatoires sur ce terrain. Il faut évidemment attribuer à cette « direction de la science » le fait que de la génération plus âgée seulement ceux qui se soumirent sans condition au régime et à la terreur des jeunes, furent tolérés. Mais la différence de niveau se fit tellement sentir qu'un certain nombre de journaux osèrent, dans leurs comptes rendus sur le congrès, déclarer franchement que le savoir solide et la méthode étaient du côté des plus âgés, tandis que les jeunes faisaient preuve d'une intuition animée de bonnes intentions, mais reposant sur des bases peu solides.[2] Les difficultés surgirent avant tout dans le champ des recherches sur la « continuité germaine » où les membres du Reichsinstitut cherchaient à prouver l'ancienne origine germaine de phénomènes au sujet desquels il avait été définitivement et depuis longtemps constaté qu'ils étaient les résultats d'une influence culturelle occidentale. Un historien allemand, extrêmement nationaliste d'ailleurs, caractérise l'atmosphère qui régnait dans cette branche de recherches, nationale-socialiste par excellence, lorsqu'il déclare que toucher à ce problème avec l'intention de le critiquer, équivalait à un acte de haute trahison.[3]

Au cours du congrès d'Erfurt, on a d'ailleurs exactement établi, c'est-à-dire prescrit ce que tout vrai historien allemand doit professer et propager.

> L'histoire est avant tout l'histoire politique, dont le centre est l'idée du Reich comme l'avait défini la conception national-socialiste « alldeutsch », contrairement aux anciennes conceptions Petite et Grande Allemagne. Le Reich, « œuvre de l'inquiétude créatrice germaine »,[4] est le centre naturel, original des événements politiques du continent, la puissance organisatrice toujours compétente de l'Europe,

[1] *Historie und Leben.* Hamburg, 1937.

[2] *H. Z.* 156 (1937), pp. 659—667.

[3] Hermann Aubin, *Zur Frage der historischen Kontinuität im Allgemeinen. H. Z.*, 168 (1943), p. 261.

[4] Ch. R. Ganzer, *op. cit.*, p. 22.

dont la vocation est absolument indépendante du déclin temporaire.[1]

Le Reich porte donc en soi un pouvoir mystique et une vocation hors du temps, à peu près comme jadis l'Empire de Byzance, lequel ne voulait prendre connaissance ni des changements survenus dans le monde ni de sa propre faiblesse. L'historiographe du IIIe Reich, — tel fut l'avis des milieux du Reichsinstitut, — en jugeant des choses, doit garder en vue uniquement « la sainteté du Reich »[2] Mais cette « sainteté immanente » est[3] consciemment dépourvue de toute transcendance, de toute discipline ecclésiastique, chrétienne et humanitaire ; elle est surtout dépourvue de cet universalisme qui professe l'égalité des peuples et qui est disposé à s'élever au-dessus des intérêts et des points de vue allemands. Les national-socialistes ont dépassé la conception d'État national du XIXe siècle, laquelle, en soulignant sa propre souveraineté, reconnaissait aussi — du moins en principe — la souveraineté et l'égalité en droit des formations analogues. Selon le nouvel enseignement, la solution bismarckienne n'a du « Reich » que le nom, tandis qu'en réalité il n'est qu'un État parmi les nombreux États nationaux de l'Europe, avec la différence désavantageuse pour les Allemands que de grands blocs ethniques — l'Autriche au premier rang — et d'importants fragments restaient hors de ses frontières. L'Empire d'Hitler, par contre, ne veut pas être un État national, pas même après l'annexion de l'Autriche et des Sudètes ; mais il s'arroge le même rôle d'organisateur, c'est-à-dire la même hégémonie que le premier Empire exerça en effet pendant deux siècles et demi sur les peuples de l'Europe à l'époque des empereurs Saxons, Saliens et Hohenstaufen.

« Les expériences du présent, dit Alfred Rosenberg, évoquent de nouveau le souvenir de l'Empire médiéval dont les formes et les symboles, tout en étant différents, accusent une forte affinité avec le présent, quand *l'idée de l'État national* et *la vocation de l'Empire* apparaissent réunies devant nous.»[4]

[1] Karl Richard Ganzer, *Das Reich als europäische Ordnungsmacht* (Schriften des Reichsinstituts für Geschichte des neuen Deutschlands). Hamburg, 1941, p. 139.

[2] Ganzer, *op. cit.*, p. 8, note 41.

[3] Ganzer, *Volk und Reich*, 20 (1944), p. 68.

[4] *Nationalsozialistische Monatshefte*, Mai 1941.

Hitler lui aussi est conscient de la connexité de l'ancien et du nouvel Empire, lorsqu'il rattache la politique étrangère de l'État national-socialiste au souvenir du « Drang nach Osten » médiéval.[1] La synthèse de l'État national et de l'Empire doit donc sa naissance au fait que la conception national-socialiste introduit l'égoïsme tout entier et le machiavélisme illimité de l'État national moderne dans l'ancienne idée d'Empire dépouillée de sa mission religieuse-supernationale, si bien qu'à la fin il ne reste plus autre chose que le soi-disant « principe organisateur » pour justifier la prétention allemande à l'hégémonie.

Dans *Mein Kampf*, Hitler parle d'un ton acéré de ces nationalistes allemands qui, ayant conservé certaines réminiscences de l'ère bismarckienne, exigent le rétablissement des frontières allemandes de 1914, mais repoussent et jugent contraires à la sainteté des droits humains toute prétention ultérieure qui pourrait toucher au statu quo d'autres États et d'autres peuples. Selon lui, il n'y a plus ni frontières ni droits qui comptent, dès qu'il s'agit pour le peuple allemand de se procurer l'espace vital nécessaire à sa population.[2]

Le IIIe Empire est donc un empire qui prétend être un État national et en même temps un État national qui prétend être un empire.

La jeune génération d'historiens vit déjà dans cette conception de l'État, basée sur la violence pure. Elle suit avec une vigilante attention le développement de l'idée d'empire et elle ne tarde pas à s'abattre là où elle flaire une interprétation universaliste quelle qu'elle soit. Même les représentants de l'ancienne génération d'historiens, respectés par les national-socialistes, tels que Guillaume Schüssler et Henry von Srbik, furent rappelés à l'ordre à plusieurs reprises pour avoir dévié d'une nuance de la thèse officielle.

> Il était, p. ex., impossible de constater, sans s'exposer à des suites fâcheuses, que « Rome était et reste, sous tous les rapports, la capitale du monde». « L'historien Schüssler devait savoir — déclare avec aigreur G. Krüger — qu'en raison de son idéologie, la NSDAP lutte depuis longtemps

[1] Mein Kampf, p. 742.
[2] *Ibid.* p. 740.

et avec le plus grand acharnement contre toute sorte d'universalisme.[1]«

Cette hypertrophie de l'histoire politique, pour mieux dire, de l'histoire « politisée », explique l'âpre parti pris du Reichsinstitut contre la méthode de l'histoire de la civilisation et contre ceux qui la cultivent. L'histoire de la civilisation doit sans nul doute sa naissance au siècle des lumières et il est constant que c'est le sol des démocraties qui lui a été le plus favorable. Il n'est donc pas surprenant non plus que, au congrès des historiens à Erfurt, Christoph Steding, un collaborateur de Walter Frank, ait fait une violente sortie contre la tendance de l'histoire de la civilisation et contre « le monde entier véhicule de cette tendance », contre les petites démocraties neutres qui se sont détachées du corps de l'empire et ont perdu leur histoire. L'histoire de la civilisation, florissante dans ces pays, n'est à son avis que l'histoire que cultivent les peuples sans histoire. Ce monde étant incapable d'une activité politique saine, est pour cela même incapable d'écrire une véritable historiographie, privilège exclusif des grands peuples actifs. Il est naturel que les peuples, « décédés » du point de vue politique parce qu'ils ont quitté l'Empire, aient trouvé leur attitude internationale dans la neutralité et que l'historiographie appropriée à leur forme d'existence est l'histoire de la civilisation, celle que cultivait le Suisse Jakob Burckhardt et le Hollandais Huizinga.[2]

D'après un autre jeune historien national-socialiste, Gerhard *Schröder*,[3] Burckhardt n'est, même après sa mort, que l'ennemi « de l'enchaînement vital, de la perception politique totalitaire, de l'idéal d'une vie et d'une éducation héroïques, l'adversaire politique de la loi raciale et nationale, qui complote sans cesse contre l'État ». Comme on le verra plus tard l'animosité des

[1] Gerhard Krüger, *Schrifttum zum Reichsgedanken*. Dans *Vergangenheit und Gegenwart*, t. 32 (1942), p. 109, et du même auteur, *Um den Reichsgedanken*, *H. Z.* 165 (1942), pp. 457 ss., où c'est Srbik qui est sermonné de la même façon.

[2] *H. Z.* 156 (1937), pp. 663 ss. et Chr. *Steding*, *Das Reich und die Krankheit der europäischen Kultur*. Hamburg, 1938.

[3] *Geschichtsschreibung als politische Erziehungsmacht*. Phil. Diss. Heidelberg, comptertendu de H. von Srbik : *H. Z.* 162 (1940), pp. 335 ss.

national-socialistes contre Burckhardt était, de leur point de vue, pleinement motivée.

Cette prétention à une perspective politique exclusive, engendre une « philosophie de l'histoire » allemande tout à fait spéciale. Cette philosophie du parti[1] rompt avec toute téléologie, de même que son historiographie renie tout universalisme, qu'elle remplace par le « réalisme héroïque », ce qu'ils appellent « die wagende Tat », l'action téméraire, qui forme le cours de l'histoire.

Si, déjà dans les régions abstraites de la philosophie, la tendance à imposer l'esprit national-socialiste à l'ensemble du mouvement fut si peu dissimulée, que pouvait être, dans la pratique, appliquée à un problème concret, l'historiographie politique dont se chargèrent Walter Frank et son entourage? Les études d'Erich Botzenhardt sur les « mouvements allemands » de 1806 à 1813 nous en fournissent peut-être les meilleurs exemples.[2]

Contrairement à l'opinion selon laquelle ce mouvement s'alimentait de l'idéalisme allemand, de la philosophie de Fichte en premier lieu et de la réforme constitutionnelle basée sur cette dernière, Botzenhardt nie simplement toute influence spirituelle. La révolution allemande, qu'il oppose à la révolution française comme « révolution de l'esprit » et qu'il appelle « la révolution du mythe » — doit sa naissance à des forces historiques élémentaires, tels que la haine, l'amour du combat et la nouvelle discipline armée. Ce n'est donc pas « l'esprit qui

[1] Erwin Metzke, *Geschichtliche Wirklichkeit. Gedanken zu einer deutschen Philosophie der Geschichte.* Tübingen, 1935. (Philosophie und Geschichte, no. 57.) Des vues pareilles, plus extrêmes peut-être, ont été professées par Walter Schönfeld (*Der deutsche Idealismus und die Geschichte.* Tübingen, 1936, Philosophie und Geschichte, 62) qui tient pour trop même ce peu de rationalisme français qui s'était infiltré à la dérobée dans la philosophie allemande. Il n'est donc pas surprenant qu'il veuille contempler l'histoire dans son inintelligibilité : »In dieser ihrer Unbegreiflichkeit will die Geschichte nicht begriffen, sondern vielmehr ergriffen werden und zwar von dem, den sie ergriffen hat.« Une étude d'Andreas Walter est — si possible — encore plus confuse. (*Geschichtlicher Sinn, H. Z.* 168 (1943), pp. 1 ss.). Celle-ci aboutit, en étroite liaison avec le contenu idéal, à l'apothéose du »unser Führer«, en qui le »Tatsachensinn« se rencontre avec le »geschichtlicher Sinn«.

[2] *Deutsche Revolution, 1806—1813.* Hamburg, 1940 (Schriften des Reichsinstituts für Geschichtsforschungen des neuen Deutschlands) et *Deutsches Aufbruch 1807—1813.* Leipzig—Berlin, 1940. (*Stoffe und Gestalte der deutschen Geschichte,* Bd. I, cahier 6.)

se rapprocha de l'État », comme le soutenait Meinecke dans sa monographie sur l'époque ; tout au contraire, c'est la révolution politique qui eut le dessus sur le monde spirituel, en lui prêtant un contenu et des lois. La révolution allemande fut l'œuvre des hommes d'action et non pas celle des philosophes. Toutes ces thèses, ces études à courte haleine ne réussirent évidemment pas à réfuter les jugements solidement fondés de l'ancienne science, elles se bornaient simplement à les nier et à les renverser. Il est clair p. ex. que Botzenhardt passa simplement sous silence l'influence qu'avaient eue sur les leaders du « mouvement » allemand l'esprit français, plus encore la révolution française et l'esprit cosmopolite. Freiherr von Stein — ce grand esprit, profondément chrétien, aux vues fortement insulaires — se transforme sous la plume de Botzenhardt en un véritable national-socialiste, bien que son système ait été — malgré sa mentalité évidemment « völkisch » — saturé d'idées universalistes et cosmopolites.[1]

Mais, demandera-t-on, pourquoi cette transvalution était-elle absolument nécessaire? Non seulement par amour d'une polémique impressionnante avec Meinecke, mais encore et surtout pour la justification historique de la révolution national-socialiste. La révolution de 1933 est sans doute l'œuvre d'hommes qu'il serait bien difficile de qualifier d'idéologues ou bien d'intellectuels. Les intellectuels s'étaient tenus à l'écart de la révolution du national-socialisme, ou bien ce fut le mouvement qui ne voulait pas d'eux. Dans *Mein Kampf*, Hitler se moque sans cesse de ceux qui ne désiraient servir l'idée que sur « le plan spirituel » et « en silence » et qui, à ses yeux, ne sont que des mollusques, ayant en horreur toute action.[2]

Une accusation à part que Walter Frank formule contre la vie spirituelle est que la formation intellectuelle du Führer a dû s'accomplir en dehors des institutions académiques et que la révolution a eu lieu sans « l'intense participation des intellectuels, des hautes écoles et de

[1] Meinecke, *Weltbürgertum und Nationalstaat*, pp. 154 ss. et Ulrich Noack, *Christentum und Volksstaat in der politischen Ethik des Freiherren vno Stein. H. Z.* 147 (1932), pp. 40 ss.

[2] Pp. 395 ss.

l'ancienne science ».[1] Entre cette « révolution » et l'ancienne révolution nationale engendrée par l'esprit, aucune comparaison n'est possible ; mais la première avait besoin de la seconde comme d'un précurseur. Elle ne pouvait tolérer non plus que les hommes d'action pussent paraître simplement les agents d'exécution d'un petit groupe d'intellectuels énervés. A travers les analyses des historiens du régime apparaît vaguement une explication historique qui considère les manifestations intellectuelles comme une justification ultérieure de la « wagende Tat ».

L'historiographie des national-socialistes, saturée de politique, n'a rien de commun naturellement avec l'histoire véritable et sérieuse de la politique cultivée partout dans le monde. C'est avant tout l'examen des époques où l'État l'emportait sur la société, qui justifie la raison d'être de cette science. Dans le IIIe Reich, la figure la moins populaire de l'ancienne historiographie était, à côté de Burckhardt, le maître incomparable de l'historiographie politique, Léopold von Ranke. Cela s'explique non seulement par la position prise par Ranke contre l'évolution allemande après 1866, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, mais encore par toute son attitude d'historien. Ranke n'a jamais été un historiographe exclusivement allemand, son œuvre embrasse le monde romano-germanique entier dans laquelle il reconnaît le vrai véhicule de l'histoire européenne. Son incorruptible objectivité, son calme impassible, sa manière de voir qui a suscité tant de discussions d'où est sortie la maxime du jugement porté sur les peuples, les époques et les individus « unmittelbar zu Gott », — tout cela le rendit suspect aux yeux des national-socialistes. On lui reprocha aussi de restreindre le but de l'historiographie à la connaissance (wie es eigentlich gewesen) et de se refuser obstinément à servir une tendance quelle qu'elle fût. Gerhard Schröder trouvait p. ex. que Ranke était « zu abendländisch-übervölkisch » et il se moque du ton chrétien, « étranger au monde » de ses œuvres et de « l'air curé » de leur auteur.

Pour « l'historien-philosophe » Andreas Walter,[2] toute

[1] *Die deutschen Geisteswissenschaften im Kriege. H. Z.* 163 (1946.), p. 9.
[2] *H. Z.* 168 (1943), p. 12.

la responsabilité de Ranke a pour origine sa tendance nocive à considérer tous les phénomènes historiques comme équivalents, tendance qui correspond sur le plan spirituel à la disposition fatale qu'ont les Allemands à s'assimiler aux autres peuples. Plus flagrante encore était la tentative de Ganzer,[1] qui cherchait à opposer Ranke à ses « épigones ». On comprend des lors qu'à l'occasion du 50e anniversaire de la mort de Ranke, dans le discours commémoratif qu'il a prononcé devant l'Académie Prussienne, Meinecke ait jugé sage d'éluder la réponse à la question : « Quelle influence a eue Ranke sur l'époque présente, quelle influence a-t-il pu avoir et dans quelle mesure peut-on *permettre* à cette influence de s'exercer »?[2]

Mais pour qui cette historiographie avait-elle été faite? demandera-t-on, cette historiographie qui ne dissimulait pas qu'elle voulait être un instrument et pour laquelle la question du public était d'une importance extrême, ce public étant celui qu'elle désirait éduquer dans l'esprit national-socialiste.

> Un collaborateur de la *Historische Zeitschrift*, parlant d'un produit tardif de l'historiographie « politico-nationale », constate avec une certaine mélancolie que les auspices d'une historiographie luttant « pour le peuple et pour le Reich » deviennent de jour en jour plus défavorables. Le national-socialisme ayant opéré un changement dans les couches sociales allemandes, la classe bourgeoise de haute culture, pour laquelle les historiens écrivaient jadis, perdit à peu près toute son importance, tandis que pour l'éducation politique des grandes masses on se servait de méthodes « plus âpres, plus brutales ».[3]

Walter Frank, qui connaissait bien la situation, s'assura d'avance un public approprié à son historiographie. Il ne pouvait naturellement pas être question du public bourgeois des anciens historiens que lui, national-socialiste pur sang, dédaignait profondément et qui ne laissait pas de lire Meinecke et Oncken au lieu des œuvres de Frank. Le « Führerprinzip » aristocratique que Hitler faisait prévaloir partout dans le mouvement, éleva une nouvelle « élite » national-socialiste au-dessus des masses et résolut ainsi le problème du public de Walter Frank.

[1] *Volk u. Reich*, 1944, p. 66.
[2] *Gedächtnisrede (Anfänge des Historismus*, t. II, p. 647).
[3] *H. Z.* 152 (1935), pp. 599—601.

Voilà pourquoi ce dernier invita à son premier discours les chefs de la Hitler-Jugend, pourquoi il n'omit jamais d'inviter aux séances publiques de son institut les hauts personnages du parti, de l'armée, du service du travail et de la SS, ne cachant point sa conviction que « l'université » appropriée aux temps nouveaux allait naître de « ces grandes écoles militaires ».[1] Le Reichsinstitut, avec ses conférences et avec ses publications, n'est au fond autre chose qu'une école du parti où l'on enseignait l'histoire. Cela vaut en premier lieu pour la *Forschungsstelle* sur la question juive, encadrée dans l'institut et inaugurée en 1936 à Munich, en présence de Hess et du président bavarois Siebert. Là aussi Walter Frank tint le discours d'inanguration dans lequel il censura d'un ton sévère l'ancienne science dont l'objectivité empêcha l'application du résultat des recherches à la « solution » pratique du problème juif. Les œuvres des auteurs Juifs furent marquées dans les bibliographies par des astérisques qui équivalaient, dans le monde de l'esprit, à la marque jaune. De même que l'institution matrice, la « Forschungsstelle » ne faisait par ailleurs aucun travail scientifique méritoire ; son activité consistait uniquement à proposer des prix à fortes sommes aux auteurs de futures grandes œuvres. Chaque année, pendant les « journées du travail » de Munich, de nombreuses conférences étaient faites, qu'on publiait ensuite sous le beau titre « Forschungen zur Geschichte der Judenfrage ». On ne saurait mieux caractériser le niveau de ces « recherches » qu'en rappelant que Julius Streicher, le rédacteur malfamé du *Stürmer*, figurait au nombre des conférenciers.[2]

Pour les historiens de Hitler, l'Allemagne était cependant aussi petite qu'elle l'était pour leur chef : donc eux aussi ils entrevoyaient dans leurs plans les possibilités qu'une éventuelle hégémonie du IIIe Empire faisait miroiter devant leurs yeux. Walter Frank et ses compagnons comptaient naturellement sur la guerre, comme le faisaient les chefs national-socialistes de toutes catégories. A l'inauguration de l'Institut, Frank parla avec ferveur du temps à venir quand le grand front se serait formé et que

[1] *Die deutschen Geisteswissenschaften im Kriege. H. Z.* 163 (1940), p. 3. note 1.

[2] *H. Z.* 153 (1936), p. 619 et 156 (1937), p. 669.

la lutte pour la nouvelle grandeur allemande serait engagée. Lorsque, enfin, la guerre éclate, il cite d'un drame de Grillparzer, le mot de Wallenstein : « La guerre est bonne et durât-elle trente ans ».[1] Mais pourquoi cette joie ? Parce que lui aussi il désirait faire, dans l'Europe tout entière, l'essai de ses « armes » nouvelles. National-socialiste zélé, il n'avait pas envisagé un seul moment le travail de la persuasion pacifique, de la pénétration lente et amicale.[2] Mais il attendait avec une absolue confiance le moment où

> « les idéologies et les régimes pourris de l'Occident s'étant écroulés sous l'assaut des divisions allemandes, il se produirait un vide spirituel où il serait aisé de faire pénétrer la nouvelle science politique créée par la nouvelle Allemagne. Alors seulement les pays intéressés sauraient apprécier la critique géniale par Chr. Steding des pays germaniques limitrophes, de même que la critique de la démocratie française moderne esquissée dans *mon livre* et celle que *Karl Heinz Pfeffer* avait faite de l'Angleterre ».[3]

Cette déclaration, comique aujourd'hui, avait derrière elle toute la machinerie de guerre allemande, et il est certain qu'une victoire de Hitler aurait signifié pour l'Europe, dans le domaine de la science, la mort de l'objectivité, de la responsabilité et de la liberté.

Tout ce qui été dit jusqu'ici sur la situation de l'historiographie dans l'Allemagne national-socialiste semble pleinement justifier le jugement de Huizinga :

> « Partout autour de nous naissent des tendances qui, dans l'intérêt de buts politiques ou sociaux, abusent de l'histoire. Le fait qu'une époque prête à rejeter toute objectivité a pu succéder aux siècles de la science, est profondément désillusionnant. Il serait bien difficile de répondre à la question lequel des deux est le plus déplorable, la tyrannie du régime au pouvoir qui arrache de vive force la profession de foi en faveur d'une discipline prescrite, ou bien l'empressement avec lequel la science politique accepte ses nouveaux devoirs? Des pays qui jusqu'ici comptaient parmi les premiers quant à leur vie spirituelle et à leur culture, sont désormais les foyers de la science enchaînée. »[4]

[1] *Die deutschen Geisteswissenschaften im Kriege. H. Z.* 163 (1940), p. 3 ss.

[2] Cela aurait été impossible. Le Tchécoslovaque Joseph Pekař, p. ex., savait dès la fondation de l'Institut à quoi s'en tenir sur la personne de Walter Frank et sur le rôle du Reichsinstitut : *O novy dejepis v treti risi. Český časopis Historicky*, 41 (1935), pp. 555—566.

[3] *H. Z.* 163 (1940), p. 17.

[4] *Im Bann der Geschichte.* Bâle, 1943, p. 86.

Ce n'est pas uniquement l'Allemagne à laquelle Huizinga fait ici allusion, et ce n'est pas seulement au national-socialisme qu'il impute un dogmatisme anti-historique ; c'est le grand passé de l'historiographie allemande que l'on voit confronté à son triste présent. Mais cette diagnose est-elle juste? D'après ce qui a été dit jusqu'ici, les apparences sont pour la thèse de Huizinga et cependant la vérité — si surprenant que cela soit — est ailleurs.

Le métier et la « révolution »

Walter Frank et ses collègues réussirent sans doute à entraver la Muse de l'histoire et à faire taire quelques personnages inébranlables, fidèles à leur vocation. Et pourtant aucune violence n'a été nécessaire de leur part pour amener la majeure partie des historiens à se rallier au national-socialisme et à le servir avec zèle. On pourrait même dire qu'à partir de la prise de pouvoir une rivalité secrète pour l'obtention des faveurs du régime s'engagea entre les historiens de métier considérés et plus âgés et les troupes d'assaut des nouveaux « savants ». Les historiens de métier, bien entendu, réussirent non seulement à maintenir leurs positions, mais encore, au cours des dernières années, à repousser même les tranchées de la «révolution» scientifique, danger auquel Walter Frank fit allusion lors de l'inauguration du Reichsinstitut. Plus tard, dans un de ses discours, il souligne que c'est une absurdité de croire qu'une réaction des savants de métier et des spécialistes puisse triompher dans la nouvelle Allemagne, — trahissant par là que, en dépit du puissant appui du parti, il craignait la concurrence de la science pure. Il avait ses bonnes raisons. Après un intervalle, ou mieux dit une stagnation de neuf ans, revint à la vie l'ancienne Reichskommission sous le nom de Gesamtdeutsche Historische Kommission, en communiquant au monde que malgré les nombreuses difficultés personnelles et matérielles, « grâce à son travail tranquille elle réussit à se frayer un chemin à travers les temps orageux » et tandis que d'autres donnaient des programmes éclatants, cette communauté de travail persévéra dans « une objectivité dépourvue de phrases ». Sans nul doute cette observation

a été adressée à Walter Frank, en signe des temps changés.[1] Au cours de leurs séjours à l'étranger, les représentants de la science allemande avaient accoutumé de proclamer fièrement que, dans le IIIe Reich, les arrivistes politiques avaient été graduellement relégués à l'arrière-plan. Ils ne mentionnaient pas de quel prix la science avait payé cette victoire.

Sur bien des points, naturellement, les historiens de métier ne sympathisaient pas avec le nouveau régime. Ils n'aimaient pas, par exemple, l'accentuation outrée de la « science combattante », sa prétention à l'exclusivité, le bouleversement complet de l'organisation éprouvée de la vie scientifique, l'impatience des jeunes et leur ignorance qu'il était bien difficile de faire concorder avec leur intention de diriger.

Les savants réputés considéraient les historiens du Reichsinstitut à peu près comme un officier de l'état-major prussien regardait le chef d'une troupe d'assaut de la SS, comme un bureaucrate expérimenté regardait un fonctionnaire du parti se mêlant d'administration publique, ou un ingénieur diplomé, l'« Arbeitsführer » de l'organisation Todt. Mais même ces différences d'éducation et de goûts n'empêchaient pas les spécialistes de collaborer avec les demi-dilettantes et de marcher avec eux — à la vraie façon allemande — vers la grande tâche commune. Donc, même dans la vie scientifique et intellectuelle, ce n'est pas le règne exclusif des dilettantes et des demi-savants (Edgar Alexander), mais la collaboration empressée des hommes de métier, qui caractérise l'ère de Hitler.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les historiens qui acceptèrent de devenir membres d'honneur et membres consultatifs du Reichsinstitut en manifestant ainsi leur disposition à collaborer avec le régime. Quand nous aurons cité les noms d'Erich Marcks († 1938), Wilhelm Schüssler, Fritz Hartung, Heinrich von Srbik, Willy Hoppe, Otto Westphal, Karl Alexander von Müller et d'Albert Brackmann, nous aurons tout dit.[2] Si nous y ajoutons encore ceux de Karl Brandi, Willy Andreas, Hermann Aubin,

[1] H. Heimpel, *Aus der Arbeit der Gesamtdeutschen Historischen Kommission. H. Z.* 168 (1943), pp. 336 ss.

[2] *Das Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands. H. Z.* 153 (1935), p. 220.

Wilhelm Mommsen, Rudolf Stadelmann et Otto Brunner — cette liste est bien entendu très incomplète — qui donnèrent, hors du Reichsinstitut, des marques de leur sympathie pour le IIIe Reich et les buts que celui-ci s'était assignés, — il nous faut reconnaître qu'à l'exception de Meinecke, d'Oncken et du catholique Franz Schnabel (l'avant-garde des historiens spécialisés surtout dans l'histoire allemande moderne) tous choisirent, au lieu de l'opposition et de la retraite silencieuse, la voie de la collaboration active.[1]

Qu'il en ait été ainsi, est prouvé par une série de déclarations de savants, selon qui la « révolution » national-socialiste avait été nécessaire et utile même à l'historiographie allemande.

> Au dire de Karl Alexander von Müller, « la science historique allemande eût été condamnée à périr si elle n'avait été secouée à temps par cette révolution ». Il répète — sans doute d'un ton plus poli que celui de Frank — les accusations national-socialistes contre l'historiographie qui suivit l'ère de Bismarck : l'histoire dépourvue d'une « idéologie organisatrice » perdit la maîtrise sur la matière scientifique et sur la divergence fatale des branches de recherches, en préparant ainsi la voie au relativisme politique et spirituel, c'est-à-dire à la destruction. Elle perdit le contact avec les énergies nationales et, de même que l'alexandrinisme rigide, elle devint inapte à satisfaire aux besoins de la vie réelle.

[1] Un certain isolement se fait remarquer de la part des historiens qui étudièrent plus spécialement le moyen âge et qui se groupèrent autour du *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, fondé après la « Gleichschaltung » de la *Historische Zeitschrift* et dont les travaux ne révèlent pas d'« actualités » particulières. Que l'étude du moyen âge en elle-même ne soit qu'une défense bien faible contre les tentations du chauvinisme, Hans Hirsch, professeur de la diplomatique à l'Université de Vienne, en fournit un exemple frappant : le public n'apprit que par le nécrologe (*H. Z.* 163, 1941, p. 447) que Hirsch avait contribué par une activité zélée à la justification scientifique du « Volkstumskampf » des groupes ethniques allemands, activité « bien entendu, peu visible au dehors ». L'historiographie catholique ainsi que son organe le *Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft* restèrent intacts, en dépit de certaines concessions de quelques-uns des collaborateurs. Le plus célèbre des historiens catholiques était Franz Schnabel, dont les deux grands ouvrages traitant de l'histoire allemande du XIXe siècle et des sources de l'histoire allemande moderne, ne rencontrèrent jamais de la part de la critique un accueil digne de leur niveau et de leur importance. Naturellement, plus une branche des études historiques s'écartait de l'histoire nationale, plus elle avait de chance de conserver son objectivité, bien que, là aussi, il y eût des exceptions, comme le prouve l'histoire grecque de Helmuth Berve.

Il est, de plus, incontestable — toujours selon von Müller — que les sciences morales et politiques allemandes sont malheureusement en retard sur l'époque et il est bien douteux qu'elles réussissent jamais à se rattraper. Mais la loi du temps oblige aussi la science, surtout l'histoire, si voisine de la politique. L'esprit nouveau devra donc être poussé jusqu'aux premières lignes des batailles scientifiques. Ce furent toujours les actes qui donnèrent des ailes à l'historiographie, qui, comme sa sœur la plus proche, la poésie, est la plus appropriée à inspirer les actes.[1] La guerre ayant éclaté, il déclare : « A cette heure, notre place est là où combattent les soldats et les ouvriers du peuple allemand et de son grand Führer.»[2]

Il y a un autre historien qui accepta les idées du national-socialisme, un historien qui, en raison de sa culture européenne et de l'élégance de son style, est le seul que l'on puisse comparer à Meinecke et qu'il est — à cause de sa personnalité et de son origine — très difficile de s'imaginer du côté des national-socialistes : nous pensons à Heinrich Ritter von Srbik, esprit aristocratique, typiquement autrichien et viennois, que sa mentalité « grande-allemande » emporta dans la voie dangereuse que prit l'Autriche de l'après-guerre en s'orientant vers le Reich.

A Srbik il ne suffit pas de constater que « l'union naissante du peuple et de l'Empire frappe d'un poing violent à la porte d'un monde scientifique trop absorbé par soi-même » ; mais il reconnaît, hélas ! que « l'historiographie reçoit de nouvelles et formidables impulsions vitales de la révolution. »[3] De là vient qu'il ne nie pas la raison d'être « d'une science combattante » et qu'il a confiance dans la compatibilité de celle-ci avec la science pragmatique, dans l'acception rigoureuse de Ranke.[4]

Et voici un troisième exemple, Hermann Aubin, professeur à l'université de Breslau, historiographe de premier ordre, qui cultivait une branche de recherches plus apocalyptique encore que l'histoire de la politique,

[1] *Zum Geleit. H. Z.* (1935), pp. 1—5.
[2] *Vorwort des Herausgebers. H. Z.* 161 (1939), pp. 1 ss.
[3] *H. Z.* 162 (1940), p. 339.
[4] Lettre de Srbrk adressée à Walter Frank, lorsqu'il accepta de devenir membre d'honneur du Reichsinstitut. La science combattante est liée à la science pragmatique par un « volkhaftes Denken und Wollen » commun. *H. Z.* 153 (1935), p. 222. Et tout cela encore avant l'Anschluss !

— l'histoire des établissements combinée avec l'histoire économique et sociale.

La conscience historique du peuple allemand — dit Aubin — doit son évolution à la reconnaissance toujours plus claire de son origine germanique. Il fallait cependant qu'une grande révolution s'emparât de cette idée et la propageât pour qu'elle devînt le trésor commun du peuple tout entier : « L'origine germanique de notre peuple est un des points cardinaux de l'idéologie national-socialiste. La victoire remportée par le mouvement, acquit à cette idée une force de pénétration qu'aucun des courants spirituels antérieurs n'avait réussi jusque-là à donner à la nation.[1] Cette profession de foi retentit aussi à une date très intéressante : avril 1944 ! La victoire du national-socialisme était donc un événement souhaitable et heureux pour l'historiographie allemande.[2] Elle l'était non seulement pour l'historiographie, mais encore pour l'histoire et pour le peuple allemands. Comme jadis Sybel, Droysen et Treitschke saluèrent avec un enthousiasme exubérant la naissance de l'empire de Bismarck, de même la naissance du IIIe Reich a été pour Srbik, l'historien de l'unité allemande, le couronnement de ses vœux.[3] Dans son étude intitulée *Die Reichsidee und das Werden deutscher Einheit*,[4] une sorte d'épilogue à sa grande œuvre en quatre volumes, écrite sur le même sujet, Srbik fête le IIIe Reich — en se tenant rigidement à la conception officielle, synthèse naturelle du premier et du second Reich. L'idée de l'Empire y avait sans doute subi des modifications puisqu'elle avait perdu son ancien contenu métaphysique ; elle conserva cependant la conscience de « sa vocation d'organisatrice » qui élevait déjà au moyen âge l'Empire allemand au-dessus de la multitude des peuples et des États et qui était alors déjà un élément essentiel de son universalisme. Arrivé, à la fin de ses explications, aux temps présents, il ne se contente pas d'emprunter sans aucun scrupule au vocabulaire national-socialiste des notions comme « l'ordre », « la justice », « la responsabilité pour l'Empire » et même « la pureté du sang », mais il rappelle d'un ton vibrant « la mission du Führer ».[5]

Un autre professeur d'université, Wilhelm Mommsen, enhardi par le ton lancé par Srbik, alla beaucoup plus loin, tirant les dernières conclusions des vagues géné-

[1] *Wandlungen des deutschen Geschichtsbewusstseins*. Dans *Volk und Reich*, 20 (1944) mars-avril.

[2] V. les déclarations d'Erwin Kölzle, élève de Below. *H. Z.* 149 (1933), p. 208.

[3] *H. Z.* 162 (1941), p. 339.

[4] *H. Z.* 164 (1941), p. 457.

[5] *H. Z.* 164 (1941), p. 457.

ralités dont parlaient Hitler, Rosenberg et les historiens du Reichsinstitut.[1]

Mommsen examine l'empire médiéval, l'empire des Habsbourg, la Prusse de Frédéric le Grand, le Bund allemand et l'État « petit-allemand » de Bismarck sous l'aspect de la réalisation hitlérienne, en les plaçant dans un panorama historique incontestablement national-socialiste. Il explique, par exemple, que l'État de Bismarck « n'a pas été un empire au vrai sens du mot » et qu'il serait même difficile de l'appeler sans réserve « Allemagne », des millions d'Allemands étant restés hors de ses frontières, tandis que ceux qui vivaient à l'intérieur perdirent le contact naturel avec leurs connationaux, fait déplorable dû à une mentalité unilatérale. Mais en dépit de toutes ses défectuosités, c'était un État, dénomination qu'on ne peut guère appliquer à l'empire des Habsbourg. La Prusse, ayant organisé « pour une longue durée la situation militaire des Allemands » et « ayant mis l'attitude militaire à la base de l'attitude politique », fut l'ancêtre direct de l'Empire national-socialiste qui fit de ce militarisme une « qualité commune des Allemands ». Tout en soulignant l'importance de l'exemple prussien, il ne nie pas le rôle que jouèrent les traditions supernationales et universalistes que l'Allemagne actuelle hérita de l'Empire médiéval. Cet ancien universalisme apprit du moins au peuple allemand à jeter un coup d'œil au delà de ses frontières politiques et nationales proprement dites. L'universalisme de l'ancien Empire n'est qu'une marche conduisant à la « vocation mondiale des Allemands » dont le IIIe Reich est l'incarnation parfaite. Le militarisme prussien joua le même rôle par rapport à la permanence militaire totale de l'Allemagne national-socialiste. Cette thèse est plus juste, puisqu'on ne peut nier que l'universalisme de caractère ecclésiastique et dépourvu de fondements nationaux déclina au cours des temps et, à la fin, il ne signifia autre chose que l'aveu « de notre propre faiblesse ». Cela s'applique avant tout à l'Empire des Habsbourg qui n'était pas un État au sens de la monarchie prussienne et dont le caractère supernational que l'histoire lui imputa à partir de Charles-Quint jusqu'à Metternich, serait difficile à approuver. Le caractère supernational de l'Allemagne moderne basé désormais sur la force, doit donc se séculariser. Ce ne sont plus les Habsbourg, mais les grands empereurs du moyen âge, Luther, Frédéric le Grand et Bismarck, que l'Allemagne considérera comme ses ancêtres.

Si maintenant nous comparons cette construction aux commentaires de *Mein Kampf* sur l'État prussien, sur la bureaucratie et sur l'éducation militaire[2] — abstraction

[1] *Bismarcks Kleindeutscher Staat und das Grossdeutsche Reich. H. Z.* 167 (1942), pp. 66 ss.

[2] Pp. 167, 308, 733, 743.

faite du manque de connaissances spéciales et du style — aucune différence n'est à relever au point de vue idéologique. Mommsen ne cachait pas que ses opinions étaient identiques aux vues de la personne la plus compétente, il cite même d'un discours de Hitler sur la guerre ces mots : « Aujourd'hui c'est l'Allemagne de Frédéric qui combat ».

Ces commentaires font ressortir avec clarté le caractère prussien de l'idée « gesamtdeutsch » de l'Empire national-socialiste ainsi que sa parenté avec l'ancienne conception « kleindeutsch », tandis que la thèse de Srbik révèle fréquemment des idées catholiques et cosmopolites susceptes.

Ces divergences de nuances ne changent cependant rien au fait que ces deux conceptions sont dues à un coup d'œil jeté en arrière à l'heure où Hitler était au sommet du pouvoir et qu'en considérant ce pouvoir comme définitif, elles règlementent le passé et sont d'avance ahistoriques.

Ces opinions permettent de conclure que les plus éminents historiens de métier ont accepté justement les points les plus essentiels de la conception national-socialiste. Ils reconnurent que c'était le devoir de l'histoire d'influencer le présent, d'éduquer la génération vivante et d'accepter — en ce qui concerne les directives de cette éducation — les impulsions du présent, c'est-à-dire du régime au pouvoir. Ils acceptèrent aussi et sans aucune réserve les principes de la race et du « Volk » et ils se soumirent à la conception « gesamtdeutsch » sanctionnée par les circonstances momentanées du pouvoir et par la violence.

Histoire et colonisation

L'harmonie du programme national-socialiste et de l'historiographie de métier n'est nulle part aussi complète que dans l'histoire de l'Europe orientale. Nous avons vu qu'Hitler considérait « la colonisation de l'est » comme l'acte historique le plus significatif du peuple allemand et qu'il rallia la politique étrangère du futur État national-socialiste à ces prémisses :

« Nous continuerons là où nous en sommes restés il y a six siècles. Nous arrêtant dans l'éternelle marche des peuples

germaniques vers le sud et vers l'ouest de l'Europe, nous tournerons nos regards vers les pays situés à l'est. »[1]

Pouvait-on mieux prouver l'utilité et la vocation nationale de l'historiographie qu'en préparant et en justifiant par les moyens de la science ce que le parti et l'armée préparaient depuis la prise de pouvoir, savoir la conquête, la colonisation et la germanisation du soi-disant « Ostland »? Cet « Einsatz » exigeait des connaissances solides, le maniement sûr de méthodes spéciales, la connaissance de langues étrangères, puisque les doctrines qui servaient à appuyer les prétentions et les droits allemands devront être soumises au verdict d'aréopages scientifiques internationaux. Ici — pour le moment du moins — il était impossible de faire taire les adversaires par un arrêt sans appel, de manière que Walter Frank et ses collègues ne pouvaient guère compter sur un succès.

Le reproche de Hitler que l'historiographie allemande avait négligé l'étude des questions de l'Europe orientale, était fondé dans une certaine mesure, à l'époque où parut son livre. Bien que l'historiographie allemande se fût formée déjà au début du XIXe siècle une conception générale sur les territoires de peuplement à l'est et sur le processus des établissements. plus tard l'historiographie petite-allemande, ses points de vue exclusivement prussiens et nationaux, effacèrent quelque peu cette conception. Les historiens de l'ère de Bismarck voyaient l'accomplissement de leurs vœux dans la fondation de l'Empire, considéraient les frontières de leur État comme définitives.[2] A l'exception donc d'une courte œuvre populaire de Karl Hampe,[3] aucun travail remarquable n'avait été écrit avant 1920 sur le passé de la « colonisation » de l'est ni sur les relations allemandes de l'histoire polonaise et russe.

La situation changea après la première guerre mondiale, lorsque les pertes territoriales de l'empire, les discussions polono-tchèques, tchèco-allemandes, le problème de l'Anschluss et le sort des Allemands au delà des frontières portèrent forcément au premier plan la question

[1] *Mein Kampf*, p. 741.

[2] H. Aubin, *Das Gesamtbild der mittelalterlichen deutschen Ostsiedlung*. Dans *Deutsche Ostforschung*. Vol. I. p. 332.

[3] *Der Zug nach dem Osten*, 1920.

des antécédents historiques. L'intérêt de l'historiographie nationale allemande se porta donc déjà pendant l'ère de Weimar, sans aucune suggestion impérialiste, sur les problèmes de l'est et du sud-est de l'Europe. Vers 1925, la science allemande disposait, en sus de l'Institut für Auslanddeutschtum de Stuttgart, de l'Ostland Institut de Danzig (Prof. Recke) et d'un troisième, l'Osteuropa Institut de Breslau (Prof. Hötsch).[1] Aux instituts mentionnés vint se joindre plus tard, pour les recherches sur les pays danubiens, le Südostinstitut de l'Université de Munich (Prof. Valjavec)[2] et, quelque temps après, l'Institut Historique pour le sud-est de l'Europe, de l'Université de Leipzig (Prof. Stadtmüller),[3] dont les recherches principales se rapportaient à l'histoire des pays balkaniques. Pendant la guerre mondiale, les différents « instituts » et « centres de recherches » pour l'est et le sud-est de l'Europe se multiplièrent d'une manière extraordinaire, mais ces derniers étaient dirigés presque sans exception par des dilettantes et ne servaient le plus souvent qu'à camoufler la politique national-socialiste. Ce qui nous intéresse ici, c'est uniquement l'attitude de la science.

Lorsqu'il fut décidé que le Congrès Historique International de 1933 se tiendrait à Varsovie, les historiens allemands avaient déjà terminé leurs préparatifs en vue de leur participation, à l'occasion du « jour des historiens » de Göttingue (août 1932), et cela « en donnant une réponse affirmative aux questions posées par le peuple et par les temps ».

> « Les préparatifs pour le Congrès de Varsovie » — écrit dans son compte rendu l'historien allemand Karl Brandi — « se succédaient sous le signe d'une orientation décidée vers l'histoire de l'Europe orientale ». Les historiens allemands reconnurent déjà alors que « l'histoire devait jeter ses regards avant tout *là où se décident à présent les questions vitales de la nation*. Cela signifiait naturellement *la réparation des négligences du passé*, partout dans les vastes champs de l'historiographie. »

[1] Son organe était d'abord l'*Osteuropäische Zeitschrift* et, plus tard, les *Jahrbücher für die Geschichte Osteuropas*.

[2] Il publia à partir de 1936 la revue *Südostforschungen* (rédacteur : Valjavec) et les *Veröffentlichungen des Südostinstituts München* (Fritz Machatschek).

[3] Il publia à partir de 1938 la revue *Leipziger Vierteljahresschrift für Südosteuropa* (rédacteur : G. Stadtmüller).

L'annonce emphatique de l'orientation vers l'est et l'aveu contrit des négligences du passé, étaient sans nul doute destinés au national-socialisme, ainsi qu'à son Führer pour qui, on l'a vu, l'Europe orientale était une affaire de cœur et qui exigea dès le début une participation active de l'historiographie. Après Göttingue, les résultats ne laissaient rien à désirer, puisque « par la décision unanime de tous les facteurs compétents de l'empire » une grande délégation allemande put se rendre à Varsovie, formée de représentants illustres de la science et d'un grand nombre de jeunes savants.[1]

Le IIIe Reich eut plus tard aussi de l'argent en abondance pour les recherches sur l'Europe orientale, ce que prouvent, outre les nombreux instituts scientifiques, la variété, l'étendue et la présentation de leurs publications. Ainsi donc les historiens qui s'occupaient de l'Europe orientale, furent les premiers du métier à créer un contact approprié avec le régime et à prouver leur indispensabilité.

Parmi ces historiographes, c'est sans doute à Albert Brackmann que revient la première place tant en raison de son œuvre scientifique que de sa capacité comme organisateur.[2] Sa branche de recherches n'était pas, à l'origine, l'Europe orientale. Pendant la première période de son activité, il étudia les problèmes de la politique et de l'histoire de l'Église au moyen âge et l'intérêt qu'il y prit resta toujours inaltéré. Il jouissait d'une grande autorité parmi les historiens : quand Meinecke sentit le besoin d'inviter un expert du moyen âge à collaborer à la rédaction de *l'Historische Zeitschrift*, c'est Brackmann qu'il choisit. Et c'est ce savant incontestablement de premier rang qui devint le plus fidèle et le plus actif serviteur de l'Ostpolitik hitlérienne. Son intérêt pour les

[1] V. le compte rendu d'Erich Maschke sur les préparatifs de Göttingue, *H. Z.* 174 (1932), pp. 263—265 et celui de Karl Brandi sur le Congrès de Varsovie, *H. Z.* 149 (1933), pp. 213 ss. Il y a une complète harmonie entre les deux.

[2] L'auteur de ces lignes, qui eut des polémiques réitérées avec Brackmann, tient à observer qu'il parle, dans la suite, des rapports politiques de l'activité de Brackmann en s'inspirant des critiques de W. Ohnsorge (H. Z. 166, 1942, pp. 680—686) et d'Ernst Vollert (*A. Brackmann und die ostdeutsche Volks- und Landesforschung*. Vol. I. du recueil *Deutsche Ostforschung*, pp. 3—11) auxquelles il n'a ajouté ses aperçus personnels que là où l'activité de Brackmann touche à la sphère de ses propres recherches.

problèmes de l'Europe orientale s'éveilla pendant la première guerre mondiale. Professeur à l'Université de Königsberg, « il donna la preuve de son sens pratique pour la politique — écrit un de ses collègues — lorsqu'il fit transporter à Königsberg les dossiers relatifs à l'ancienne administration prussienne (1795—1807), des archives de Bialystok et de Grodno, en les mettant en sûreté et en facilitant leur accès aux recherches allemandes ». Cet « Einsatz » politique fut le point de départ de son activité ultérieure d'historien et d'organisateur. A partir de 1929, comme directeur général des Archives Nationales prussiennes, il fit entrer au service des recherches sur l'Europe orientale un grand nombre de savants dont les uns étaient d'un certain âge, les autres plus jeunes. L'étude de la langue polonaise devint obligatiore dans la formation des archivistes, de sorte que, peu de temps après, il avait à sa disposition de nombreux experts connaissant les langues slaves. L'administration militaire allemande utilisa ces experts au cours de la deuxième guerre mondiale, toutes les fois qu'il s'agissait de « mettre en sûreté » les archives polonaises et russes.

Le premier résultat de son activité mise au service de la politique étrangère allemande, fut la rédaction du recueil *Deutschland und Polen* (1933), publié à l'occasion du Congrès Historique International de Varsovie. Ce fruit symptomatique de la science allemande politisée aurait été destiné — à en croire ce qu'il dit dans sa préface — à encourager le rapprochement polono-allemand, évidemment en étroite liaison avec la tendance hitlérienne, visant à un accord polono-allemand, tendance qui se manifesta dans la convention signée avec Pilsudski en 1934. La lecture du livre convaincra tout le monde que l'expérience scientifique était aussi peu sincère que l'était l'action de politique étrangère. Les études contenues dans le volume soulignent d'une manière maladroite ou, mieux encore, brutale, la « supériorité » de la civilisation allemande et son « rôle de donatrice».

L'étude sur l'évolution de la politique étrangère de l'Europe orientale au moyen âge, dont Albert Brackmann était l'auteur, se termine par la phrase suivante, extraordinairement apte à opérer une « réconciliation » : « Rarement, dans la vie des peuples, la fausse politique impérialiste

d'une nation a été punie comme dans l'histoire de la Pologne. Cette politique conduisit au démembrement de la Pologne et c'est encore cette politique qui empêche le peuple polonais de se calmer, et qui l'incite à aspirer sans cesse aux buts d'un passé qui déjà une fois a causé sa ruine. L'histoire médiévale de la Pologne est un avertissement des plus sérieux pour la Pologne elle-même, pour ses voisins et pour le continent européen tout entier ! »[1]

Ayant atteint une position favorable, la part qu'il avait dans la rédaction de l'*Historische Zeitschrift* l'incommodait de plus en plus ; il se démit donc de cette fonction, justement à l'heure de la polémique entre Frank et Meinecke, en se retranchant derrière ses « obligations officielles ».[2] A partir de ce temps, Brackmann lutta toujours en première ligne, dès qu'il s'agissait-il de prouver l'origine allemande de Copernicus ou de Veit Stosz, de découvrir les traces d'une agression polonaise dans les ruines d'une forteresse de la Poméranie ou bien de prendre la défense de Charlemagne contre les historiens français. En compagnie d'autres historiens, il est de 1936 à 1942 le

[1] *Deutschland und Polen.* München, 1933. p. 39. Ce livre publié en allemand, en français et en anglais, reçut de la part de l'historiographie polonaise un accueil digne de sa tendance et de son ton. Stanislav Kot constate que la plupart des articles sont en contradiction avec les principes contenus dans la préface et visent ouvertement à soutenir par des théories pseudo-scientifiques les acquisitions territoriales allemandes du moyen âge et des temps modernes, la confiscation des droits populaires polonais par les Prussiens et les revendications allemandes relatives à la Poméranie et à la Haute-Silésie. F. Pohorecki considère comme la qualité la plus inquiétante du livre « sa duplicité », l'accentuation des intentions pacifiques exprimées sur un ton ouvertement agressif, tandis que I. Pajewski reproche à l'auteur d'avoir examiné les relations intellectuelles des deux pays du point de vue de la soi-disant théorie « Kulturgefälle ». (Ein Wort zur geistigen Auseinandersetzung zwischen Deutschland und Polen. Geistige Arbeit, 5 mars 1934.) Brackmann répliqua aux critiques en déclarant: « Nous autres historiographes allemands, nous répondrons aux critiques formulées du côté polonais et français contre notre recueil et nos propres périodiques scientifiques, prêts à reconnaître nos erreurs éventuelles et guidés par l'esprit de la préface, de la nouvelle politique d'Adolf Hitler et de la convention polono-allemande signée le 26 janvier 1934. Nous tenons cependant à souligner devant la grande publicité que nous n'avons nullement l'intention de nous soustraire à de pareilles attaques tendancieuses, dirigées contre le passé historique de la nation allemande. » Évidement Brackmann donne un arrière-plan officiel au point de vue scientifique allemand en le rattachant à la politique étrangère de Hitler. — (Cf. le compte rendu détaillé d'E. Randt du livre et de son écho à l'étranger. *Z. H.* 1935, pp. 373.)

[2] *H. Z.* 152 (1935).

rédacteur de la série *Deutschland und der Osten* qui compte 21 gros volumes, dont le frontispice représentait le glaive germanique à deux tranchants, symbolisant de manière caractéristique l'alliance de l'arme et de l'esprit allemands. Il est également le rédacteur du périodique *Jambsburg* consacré à l'histoire de l'Europe orientale et septentrionale, du *Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung*, fondé en 1937, « organe central des recherches « volksdeutsch », ainsi que de la série intitulée *Baltische Lande*. Presque septuagénaire, il est toujours infatigable, il organise, il rédige, il écrit des préfaces pour des publications, avec une intention non équivoque, comme l'était p. ex. celle intitulée « Les preuves de la vérité ».

A côté de son activité multiple, mais dirigée toujours vers un seul but « la lutte pour les droits et pour l'autorité de l'Allemagne en Europe orientale » il ne renonce pas au travail personnel. A partir de 1934, il tient devant l'Académie Prussienne des conférences scientifiques, l'une après l'autre, sur les rapports de l'empire allemand médiéval avec les nouveaux États — la Pologne et la Hongrie surtout — qui se formaient au delà de ses frontières de l'est.[1] De ces conférences il appert que la Russie, la Pologne et la Hongrie s'étaient constituées sur l'initiative et sous la dépendance allemandes. On ne peut nier la virtuosité avec laquelle Brackmann fait usage de ses connaissances spéciales des problèmes de l'histoire médiévale des empereurs et des papes. Il saute aux yeux qu'il tire ses conclusions relatives à de concrètes questions de détail en partant des généralités de l'histoire mondiale et qu'on ne saurait faire concorder ses déductions avec les sources se rapportant aux événements polonais et hongrois. Mais l'arrière-plan de l'histoire mondiale laisse aussi à désirer. C'est que les déductions de Brackmann sont basées sur une hypothèse réfutée par la science allemande elle-même, dont jamais il ne fait mention, de même qu'il passe sous silence le fait que la source principale qui sert de base à son raisennement n'est qu'une interpolation faite ultérieurement.[2]

[1] Ces conférences se trouvent dans le recueil: *Gesammelte Aufsätze* Weimar, 1941.

[2] Cf. J. Deér, *Die Entstehung des ungarischen Königtums*. Dans *Archivum Europae Centro-Orientalis*, t. VIII (1942) et idem, *III. Ottó császár és*

Ce procédé, incompatible avec l'éthique de la science, n'empêcha pas la science allemande d'accepter comme solutions définitives ses théories esquissées sur des bases si chancelantes. Elles eurent aussi du succès en dehors des milieux scientifiques : ceux qui ont lu attentivement le discours que Hitler prononça après la campagne de Pologne, ont dû y reconnaître, — dans la liquidation sommaire du passé polonais — les éléments caractéristiques de la conception de Brackmann. Il prit aussi part dans le camp du journalisme à la campagne allemande menée contre l'est. Longtemps avant l'invasion de la Pologne, Brackmann avait, dans un article paru le 10 janvier 1939 dans le journal *Deutsche Zukunft*, dit son fait à son ennemi personnel ; comme s'exprime un de ses critiques, « il avait liquidé la science polonaise ». La campagne de Pologne terminée, il fit paraître un cahier[1] dans lequel — selon un compte rendu — « *il avait accompli le devoir* d'éclairer l'opinion publique nationale et étrangère sur les causes de la guerre ».

Outre les œuvres personnelles de Brackmann, toutes les entreprises fondées ou dirigées par lui étaient également mises au service de l'impérialisme national-socialiste. Les manifestations de ses collaborateurs, qui n'étaient ni journalistes ni agitateurs, mais étaient des savants sérieux, révèlent exactement quels étaient les rapports entre l'appareil intellectuel et l'appareil du pouvoir.

Le recueil en deux volumes *Deutsche Ostforschung* (1941—1942), dédié à Brackmann par ses collaborateurs à l'occasion du 70e anniversaire de sa naissance et qui contient les résultats des recherches allemandes de l'après-guerre sur l'Europe orientale, est l'œuvre qui caractérise le mieux la mentalité scientifique allemande de ces temps. Erich Keyser, professeur à l'Université de Danzig, établit les devoirs futurs des recherches sur l'Europe orientale en disant : « Cette recherche qui naquit pendant l'époque déshonorante de Versailles, avait achevé la première phase de son développement. *La fondation du Grand Empire Allemand lui apporta la récompense si chaleureusement désirée.* Maintenant (en 1941) de nouveaux devoirs l'attendent, des devoirs que *les nécessités politiques et les expériences politiques du présent* imposent. Plus que jamais il faudra étudier la formation

Magyarország a legújabb némettörténeti irodalomban [L'empereur Othon III et la Hongrie dans l'historiographie récente]. Dans *Századok* 1944.

[1] *Krisis und Aufbau in Osteuropa.* 1939.

et le caractère des groupes ethniques allemands et étrangers. C'est que *la grande réorganisation qui devra s'accomplir au cours des années à venir aura un caractère plutôt « völkisch » qu'intellectuel.*[1] — Erich Maschke, professeur à l'université de Jena, remarque que « la recherche sur les Allemands de la Pologne médiévale s'est faite dans l'intervalle qui séparait la guerre mondiale de la campagne de septembre 1939, dans le cadre des polémiques entre l'historiographie allemande et l'historiographie polonaise. Or la situation a changé complètement d'aspect. *L'État polonais n'existe plus. La science historique polonaise n'existe non plus* . . . Il est désormais temps de poursuivre nos recherches sur l'histoire des Allemands de la Pologne médiévale uniquement du point de vue de notre responsabilité envers l'histoire allemande et en vue de l'intégrer dans le tableau d'ensemble du passé allemand. »[2]

Mais les ennuis du contrôle scientifique étranger n'étaient pas partout si faciles à éviter qu'en Pologne où les adversaires scientifiques subirent le même sort que les ennemis politiques. En Hongrie, par exemple, il a été impossible longtemps de faire taire les savants hongrois formant un front commun contre la recherche « völkisch ». Ici il a fallu se contenter de « conseiller » aux savants de se retirer, de mettre en doute leur compétence dans les recherches relatives au passé des Allemands de Hongrie et cela en proclamant qu'il n'était permis qu'à des savants « volksdeutsch » de s'occuper de cette question, à des savants qui se déclaraient solidaires avec le sort du groupe ethnique et qui mettent leur travail au service de leurs compatriotes. Ce postulat « scientifique » fut formulé par Franz Basch qui, plus tard, devint le chef du groupe ethnique des Allemands de Hongrie et un des potentats de la Hongrie occupée et aux points de vue duquel la *Deutsche Ostforschung* donna une sanction scientifique.[3]

Un trait typique de l'attitude de l'historiographie allemande pendant la guerre est la politique *divide et impera* qu'elle appliqua aux discussions scientifiques des peuples de l'Europe orientale. Elle cherchait à apaiser la partie au détriment de laquelle des concessions territoriales avaient

[1] *Op. cit.* vol. I. p. 39.
[2] *Ibid.* vol. I. p. 515.
[3] Irma Steinsch, *Die Entwicklung der deutschen Volkstumsforschung in Ungarn. Op. cit.* vol. II, pp. 531 ss.

été faites à l'autre, en soutenant les points de vue de la première dans les discussions au sujet des problèmes territoriaux, sans conviction pourtant, mais conformément aux instructions de la Wilhelmstrasse.

La doctrine « Kulturgefälle » joua un rôle décisif dans les recherches sur l'Europe orientale. Cette théorie arrache à leur entourage historique original les phénomènes de l'influence réciproque parmi les peuples, en les interprétant selon la manière de voir du nationalisme moderne. L'historiographie allemande s'efforçait d'une part d'attribuer à une initiative exclusivement allemande l'évolution des peuples de l'Europe orientale, en vue de prouver leur complète dépendance politique, culturelle et économique. De l'autre côté, elle tâchait d'attribuer toute influence occidentale directe, surtout l'influence française et l'influence italienne si fortes dans cette région, à une médiation allemande.[1]

Cette tendance eut des manifestations typiquement national-socialistes, dont l'une était la recherche sur l'« hérédité du sang ». Les savants national-socialistes s'appliquaient à rechercher parmi les membres des classes dirigeantes des différents pays ceux qui portaient un nom allemand ou bien ceux dont quelques ancêtres auraient pu être d'origine allemande. Tout cela correspondait naturellement très strictement au déterminisme racial de la conception national-socialiste qui refusait à l'individu le droit de se rallier librement, indépendamment de son origine ou bien de son nom, à une nationalité quelconque. Tout comme la politique allemande, la science allemande se refusait à reconnaître l'existence d'une assimilation naturelle. Ce point de vue a été professé avec le plus de ferveur par Hans Joachim Beyer,[2] collaborateur de l'*Historische Zeitschrift*.

Rien ne caractérise mieux la morale de la science allemande que son refus catégorique d'appliquer les mêmes théories à l'histoire allemande. Tout ce qu'elle considérait comme le mérite de l'Allemagne en Pologne, en Tchéco-

[1] V. l'œuvre de Fritz Valjavec, *Der deutsche Kultureinfluss im nahen Südosten, unter besonderer Berücksichtigung Ungarns*. Vol. I. München, 1940.

[2] *Hauptlinien einer Geschichte der ostdeutschen Volksgruppen im 19. Jahrhundert. H. Z.* 162 (1940), pp. 509 ss. — Manfred Griesebach, *Deutsches Blut im Karpathenraum*. Stuttgart, 1941—42.

slovaquie et en Hongrie, elle se refusait à le considérer comme le mérite français, italien ou anglais en Allemagne. Le but inavoué de la recherche sur la continuité germanique était d'éliminer toute influence culturelle en ce qui concernait l'Allemagne et de créer partout des bases d'origine germanique à l'usage d'une conception historique et d'une vision cosmique repliées définitivement sur elles-mêmes. Le refus obstiné du principe de la réciprocité trouve son explication, bien entendu, dans le mythe de la supériorité de la race allemande. Les Allemands puisent tout ce qui est bon et grand en eux-mêmes, l'influence allemande est donc salutaire et utile aux peuples inférieurs de l'Europe orientale ; mais l'influence occidentale exercée sur le peuple allemand n'est que le stupéfiant d'un monde hostile, la déformation de l'essence nationale : « Überfremdung ». On découvre le véritable esprit et le profil moral de la doctrine « Kulturgefälle » en l'opposant à la théorie de l'« Überfremdung ». L'universalisme de l'Empire médiéval, le christianisme allemand précédant la Réformation, le XVIIIe siècle allemand éclairé, et surtout le libéralisme et les formes allemandes de la démocratie et du socialisme, sont les résultats de l'« Überfremdung ». A l'aide de ce raisonnement, un historien allemand aboutit à la découverte que l'État féodal est identique à l'État germanique et allemand à la fois, et tous les éléments non féodaux sont les résultats de l'« Überfremdung ».[1] Un de ses critiques lui ayant fait observer qu'après tout il y avait eu aussi un féodalisme en Hongrie et en Pologne, il lui répondit que dans ces pays le féodalisme n'était que « Kulturgefälle » allemand.[2]

Cette branche de recherches fournit donc des preuves irréfutables que, abstraction faite des exigences spéciales des national-socialistes par rapport à l'histoire que l'historiographie accepta sans broncher, elle allait beaucoup plus loin qu'on ne lui demandait, en abandonnant, avec une facilité à faire honte à l'historiographie officielle du parti, l'éthique de la science, en rejetant l'objectivité, plus encore, en se vantant de son parti pris. C'était, plus encore que la servitude de la science, la science de la servitude.

[1] Hermann Christen, *Deutscher Ständestaat und englischer Parlamentarismus am Ende des 18. Jahrhunderts*. München, 1939.

[2] *H. Z.* 162 (1940), pp. 108—109.

Mais avons-nous le droit de penser que ces historiens aient, tous sans exception, agi par amour du lucre, par opportunisme ou bien sous l'influence de la terreur. Si, dans quelques cas, il est difficile de nier le rôle que jouaient ces facteurs après tout incontrôlables, il est peu vraisemblable que des faiblesses humaines puissent motiver de manière satisfaisante l'attitude unanime d'une branche de la science. Nous sommes d'avis que le conseil de Ranke, selon lequel il nous faut être « doux et bons » dans nos jugements, oblige aussi l'historien de l'historiographie. Cela signifie que derrière les actes des hommes en vue, il ne faut pas chercher des motifs personnels, mais plutôt des possibilités objectives, composées de différents antécédents et de faits variés qui, quand vient l'heure décisive, font de l'individu le propagateur de l'institution, de la tendance ou bien de la vocation qu'ils représentent. Ainsi l'attitude que l'historiographie prend à l'égard du présent, doit être soumise à un examen tenant compte de l'évolution de sa science ainsi que des rapports qui la lient à la vie de la nation. Cela dit, la question posée plus haut se modifie de la manière suivante : peut-on attribuer exclusivement et directement à l'influence du régime le parti pris de l'historiographie allemande pour le national-socialisme? Ce parti pris ne serait-il par hasard qu'un symptôme secondaire et le vrai motif ne serait-il pas recelé dans le passé de la science historique allemande, dans ses traditions, dans ses rapports constants avec la vie et avec la politique allemandes? C'est que certains signes portent à croire que cette proximité outrée de l'historiographie et de la politique nationale n'est pas un phénomène nouveau en ce qui concerne l'Allemagne. Si cette supposition était fondée, deux conclusions à la fois seraient mises en évidence : d'une part que le national-socialisme ne fit que sanctionner par son pouvoir et renforcer du dehors les traditions du métier, déjà existantes ; et, d'autre part, que l'attitude des historiens de même que le national-socialisme dérivent de la même source, du nationalisme allemand lui-même. De là l'harmonie, la compréhension.

JOSEPH DEÉR

(A suivre)

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

DLUGOSZ ET LE CHRONICON BUDENSE

I

L'historien polonais Dlugosz[1] se réfère plus d'une fois à certaines « Annales Hungariae » qu'il ne précise pas de plus près. Son œuvre contient toutefois une série de passages, qui concordent mot à mot ou à peu près avec le *Chronicon Budense*. On a donc supposé que les « Annales » auxquelles Dlugosz se référait étaient le *Chronicon Budense* hongrois, ouvrage qui a vraiment servi à Dlugosz de source principale pour son histoire de la Hongrie.

Cette opinion était naturellement courante, tant que l'on était convaincu qu'il existait une parenté entre les chroniques hongroises. Ainsi on croyait que le *Chronicon Budense*[2] était l'archétype de toutes les autres chroniques narratives hongroises composées plus tard, bien que, jusqu'au règne du roi Ladislas IV, son texte fût identique avec la chronique écrite à la fin du XIIIe siècle par le maître Simon Kézai.[3] L'auteur de cet article a apporté des arguments qu'il croit convaincants dans un

[1] Le *Chronicon Budense* est la première impression de Hongrie et traite de l'histoire de Hongrie. Elle a été faite en 1473 à Bude. Le texte du chronicon est une variante d'une chronique du XIVe siècle.

[2] Jean Dlugosz (1415—1480) historien polonais, chanoine, représente le type humaniste dans l'historiographie. Son ouvrage s'intitule *Historia Poloniae libri XII ab antiquissimis temporibus usque ad annum 1480*. Dans notre étude nous citons l'édition de Francfort de 1470.

[3] C'est le point de vue soutenu par M. Domanovszky dans sa série d'études connues et aussi dans l'édition des *Scriptores Rerum Hungaricarum* (Budapest, 1942) et dans tous les ouvrages modernes hongrois sur ce sujet.

ouvrage[1] où il a démontré que le *Chronicon Budense* était une simple compilation, dans laquelle quatre chroniques narratives ont été combinées, sans considérer le reste du matériel.[2]

Le but de cet essai est de démontrer que Dlugosz n'a jamais connu le Chronicon Budense et que, parmi les textes mentionnés dans la note, seuls *xCo* et *xL. C.* lui ont servi. Cela admis, nous sommes à même de résoudre quelques autres problèmes relatifs à l'histoire du XIe siècle.

II

Nos soupçons ont d'abord été éveillés par un curieux passage de Dlugosz, où celui-ci, résumant l'histoire de Svatoplouk déjà racontée au ch. 23 de la Chronique des Huns, s'en rapporte au témoignage non des écrivains hongrois, mais de Paulinus Minorita.[3] Le passage en question se retrouve effectivement chez Paulinus, de même qu'un bref résumé de la Chronique des Huns ; il semble toutefois incompréhensible que Dlugosz, connaissant le *Chronicon Budense*, s'en soit rapporté, juste pour ce passage particulier, à Paulinus. Par hasard, c'est aussi le seul chapitre de la *Chronique des Huns* auquel il se soit rapporté.

Il n'emprunte aucun commentaire à la partie qui suit immédiatement la *Chronique des Huns* du *Chr. Budense*, que le *Chr. Budense* et la *Chronique des Huns* ont de commun avec Kézai (Ch. 25—26 du *Chr. Budense*, ch. 24—42 de Kézai). Il en est de même pour les premiers chapitres de la vie de saint Étienne (Ch. 64—67 du *Chr. Bud.*, ch. 43 de Kézai). Si son récit de la naissance de saint Étienne, etc. est tiré d'autres sources, il ajoute cependant que « aliqui Hungarorum Annales » affirment (faussement) que saint Étienne était le fils de

[1] *Studies on the Early Hungarian Historical Sources.* T. I—II. Budapest, 1938 ; t. III. Budapest, 1940. (Cité désormais : *Studies.*)

[2] Elles sont — avec les signes que nous leur avons donnés — d'abord :

X — l'archétype perdu, utilisé aussi par Kézai qui n'y a fait que peu de modifications.

xW — un texte perdu, dont le résumé forme un élément essentiel du *Chronicon Varadense* (l'autre élément constituant se trouve dans le *Chronicon Zagrabense*).

xCo — encore un texte perdu, dont un résumé très bref constitue un élément du *Codex Cornides.*

xL. C. — la source principale (perdue) du *Chronicon de Levoča* (Lőcse), à laquelle on fait des allusions sous le titre de *Chronicon Martinense.*

[3] Dlugosz I, col. 23 : « Puteolanuus enim historicus et veterum scriptorum gestorum scrupulosus indigator, scribit », etc. (suivi d'un résumé de col. 23 de la Chronique des Huns).

Sarolta.[1] Cette affirmation se trouve dans le *Chr. Budense* (ch. 63), mais elle manque dans Kézai; elle reparaît toutefois dans le *Codex Cornides*. Du reste, le récit de Dlugosz complète (jusqu'à la tragédie de Vazul) les données des textes hongrois. Il raconte ce qu'ils omettent et omet ce qu'ils racontent.

Négligeant pour l'instant l'histoire du reste du XIe siècle du *Chr. Budense* pour y revenir bientôt, je m'occuperai d'abord des chapitres qui traitent des événements qui ont l'avènement de Coloman (Ch. 142). Il serait fastidieux d'employer ici la mise en parallèle, façon de travailler allemande. Je me bornerai à l'observation suivante, accessible à tous ceux qui voudront bien s'imposer la fatigue de la comparaison des textes.

De ce point de vue, Kézai est d'une extrême sécheresse et, du peu qu'il a à dire, quelques passages (ch. 74, 75, sur Ladislas IV) sont sans contredit son propre ouvrage. On ne peut donc attribuer à X — les simples signalements de la succession des rois et, en quelques cas, du lieu de leur enterrement exceptés — que les données suivantes (toutes contenues également dans Paulinus):

les lectures du roi Coloman tirées des saints offices; ses expéditions en Dalmatie et en Italie (Kézai ch. 64);

la persécution des voleurs par Béla III et son imitation de la procédure romaine des pétitions (Kézai ch. 69);

quelques détails relatifs à André II en Terre Sainte (Kézai ch. 71);

quelques détails des guerres de Béla IV contre les Tartares et l'Autriche (Kézai ch. 72);

Étienne II en Autriche et en Bulgarie (Kézai ch. 73).

Tout cela se trouve fidèlement reproduit dans le *Chr. Budense*, avec beaucoup d'autre matériel tiré de ses autres sources. Cependant à l'exception d'un seul cas, pas un passage ni même une phrase provenant de X et employé en même temps par Dlugosz ne se trouve dans le *Chr. Budense*. Le cas faisant exception est fourni par l'expression de Dlugosz relative à Béla III «furum et latronum persecutor».[2] Cette phrase figure dans le *Chr. Budense* et Kézai, je l'admets, mais Dlugosz ne reproduit pas le second détail emprunté par le *Chr. Budense* à X et ayant trait à Béla III, à savoir son adoption de la procédure romaine des pétitions. Admettons que «persécuteur de bandits et de voleurs» ait été une épithète couramment attachée à Béla III et bien connue, et qui, probablement, fait défaut dans le *Codex Cornides* (le manuscrit est défectueux sur ce point). L'omission par Dlugosz de tous les autres passages communs au *Chr. Budense* et à Kézai de même que des autres

[1] Dlugosz, 100.
[2] Dlugosz, 522.

communs au *Chr. Budense*, et au *Chr. Varadense* est trop frappante pour être une pure coïncidence. On peut donc déclarer en toute tranquillité que nos recherches, aussi loin qu'elles ont pu être poussées, justifient la conclusion établissant que les sources hongroises employées par Dlugosz furent non pas le *Chr. Budense*, mais *xCo* et *xL. C.*, deux composants du *Chr. Budense* employés séparément ou combinés.

III

Nous passons maintenant aux chapitres plus difficiles et plus compliqués de la seconde moitié du XIe siècle, — de la tragédie de Vazul à la mort de saint Ladislas *(Chr. Budense*, 69—141). Je dis plus compliqués, parce que le texte du *Chr. Budense* tiré d'au moins huit sources est extrêmement complexe sur ce point. Je les ai analysés avec une minutie extrême dans mes *Studies*, de sorte que je me contenterai de m'y référer simplement pour mes conclusions.

Dlugosz	*Chr. Budense*
197—8	69 (tragédie de Vazul)
	70 (mort de st Étienne, avènement de Pierre)
222—3, 232—3	71—8 (Pierre et Aba)
186—7	78—80 (les trois frères en Pologne)
234—5	81—6 (le retour des trois frères ; la mort de Pierre)
236	88, fin (invitation de Levente)
	89, commencement (Siège de Pozsony)
237—8	90 (la guerre contre le Saint-Empire Rom.-Germ.)
238—9	91 (les fiançailles de Salomon et de « Sophie »)
250—1	91, fin (couronnement de Salomon)
	93 (fuite de Béla)
256—8	93 (retour de Béla ; la mort d'André)
259	95 (Apostasie des Hongrois sous Béla Ier)
263	94, 96 (la mort de Béla Ier)
266, 268—9	97 (Restauration de Salomon)
270—1	97 (la réconciliation des cousins)
283	115 (?) — 130 (?) la querelle et la réconciliaton des cousins)
288	131—2 (la mort de Géza ; le couronnement ide Ladislas)
299	133—35 (arrestation, fuite et mort de Salomon)
299	100 (absence d'héritiers chez Salomon)
331	141 (la mort de Ladislas)
334	132 (l'acquisition de la Croatie)

Comme on voit, les deux textes de Dlugosz et du Chr. Budense concordent largement ; mais un examen plus détaillé montre que la matière correspond seulement à celle de certaines

sources et que nulle trace d'autres sources ne s'y découvre. Les parties suivantes n'y sont sûrement pas représentées :

1. Les interpolations de la *Chronique Illuminée de Vienne.* On consent en général à admettre que Dlugosz ne reproduit nulle part les interpolations de cette Chronique. Jamais on n'a supposé qu'il pût connaître cet ouvrage.[1] Mais on a aussi reconnu, il y a longtemps, que des parties considérables du texte relatif au XIe siècle, surtout à partir du ch. 98 du *Chr. Budense,* montrent une parenté étrange avec les interpolations du *Chr. Budense.* Il s'agit en effet de résumés, la différence entre la *Chr. Illuminée de Vienne* et le *Chr. Budense* consistant simplement en ce que la première reproduit le texte original, dont le second ne contient qu'un résumé.

De tous les passages du *Chr. Budense* qui sont de même nature (résumés d'interpolations de la *Chr. Illuminée de Vienne*), Dlugosz n'en admet qu'un dans son ouvrage : celui du siège de la ville de Pozsony (Dlugosz 237, Chr. Budense 89). C'est un cas unique et d'autant plus obscur que la date du siège est fausse et que Dlugosz continue par le récit d'une expédition de Hongrie qui ne se retrouve pas dans le *Chr. Budense.* Toute l'histoire paraît venue de source polonaise (elle s'enchaîne dans la série d'expéditions en Hongrie de la politique polonaise) et semble être une autre version de l'expédition vraiment conduite en Hongrie par l'empereur Henri en 1501 et que Dlugosz raconte exactement dans le paragraphe suivant correspondant au *Chr. Budense* ch. 90.

Je dois admettre cette exception et ma seule objection contre elle est que l'interpolation de la *Chr. Illuminée de Vienne* en question me paraît occuper une place à part dans les séries régulières, de sorte que l'auteur peut l'avoir tenue d'une source différente.[2] D'autre part, aucune trace dans Dlugosz de tous les passages correspondant à la série centrale des interpolations de la *Chr. Illuminée de Vienne.* Il consacre à l'histoire de cette longue et intéressante période une douzaine de lignes, et encore ne s'accordent-elles point avec l'histoire du *Chr. Budense.* Dlugosz ne fait jamais mention de Vid, d'Erney, de la mère de Salomon, des Petchénègues, du siège de Belgrade ou d'autres épisodes également consignés dans les interpolations.

2. Comme je l'ai démontré ailleurs,[3] certains chapitres du *Chr. Budense,* quoique paraissant être en contact étroit avec

[1] Il possède en vérité quelque matériel (327—8, 371—2, 409, 419) qui a une certaine ressemblance avec une des séries des interpolations V, et en dérive évidemment par voie indirecte.

[2] Il est à noter que le siège de Pozsony et quelque chose comme l'interpolation V, sont aussi mentionnés par Herimannus, qui ne connaît pas cette autre série des interpolations.

[3] *Ibid.*

le cycle de la *Chr. Illuminée de Vienne*, n'en font point partie. Tels les épisodes qui semblent se rattacher à la « Saga d'Opos » séparée (Chr. Budense 101, 118, 127). On n'en trouve aucune trace chez Dlugosz.

3. Le *Chr. Budense* montre certaines interpolations prises ou par voie directe d'une version de la Légende de saint Ladislas (70, 131, 139) ou des « Gesta Ladislai » (102, peut-être 124).[1] Celles-ci manquent encore dans Dlugosz.

4. Tandis que le *Chr. Budense* 83 et Dlugosz 234 s'accordent largement (le retour des frères, le martyre de st Gérard), nous trouvons dans le *Chr. Budense* une longue citation syllabatim des dernières paroles de st Gérard (de la *Legenda Maior s. Gerardi)*, entièrement négligée par Dlugosz.

5. Pour la période Pierre-Aba, le *Chr. Budense* a, dans plusieurs endroits, complété son texte de X en le collationnant avec les *Annales Altahenses*. Rien de tout cela chez Dlugosz.

Il est donc clair que si nous supposions que Dlugosz ait résumé le *Chr. Budense*, il faudrait lui imputer une étrange antipathie pour certains éléments de ce texte et une habileté extraordinaire à découvrir et à éliminer ces passages du *Chronicon* dérivés de ces éléments, — supposition tout à fait absurde. Le fait est constant, encore que, dans nombre de passages, les thèmes de Dlugosz et du *Chr. Budense* soient concordants jusque dans la phraséologie. Il y a donc un contact évident entre Dlugosz et *une partie* du *Chr. Budense*. Nonobstant, même ici, un examen plus minutieux de la parenté existante démontre qu'il ne s'agit pas d'une simple relation d'original à copie, mais de quelque chose de beaucoup plus intéressant.

Les passages en question sont, à peu d'exceptions près, ceux où le *Chr. Budense* s'accorde aussi étroitement avec Kézai. Ce sont les suivants :

Tragédie de Vazul	69	44	197—8
Avènement de Pierre	70	45	197—8
La tyrannie de Pierre	71	46	222
La révolte contre Pierre ; avènement d'Aba	72	47	223
Les guerres entre Aba et l'Empire ; restauration de Pierre	73—8	48—51	232—3
Les trois frères polonais	79—80	52	186—7
Le retour des frères ; la mort de Pierre	81—5	53	234—5
Le couronnement d'André	86	54	
Les guerres contre l'Empire ; Sophie	90	57	237—8
Le couronnement de Salomon	90	58	250
La mort de Béla	96	59	263
La bataille de Mogyoród	128	60	283

[1] *Studies*, t. III, p. 90.

Cela semble, au premier abord, constituer une contradiction curieuse avec le fait que nous avons noté comme caractéristique de la période postérieure : savoir que, dans cette période, Dlugosz ne reproduit pas exactement ce que le *Chr. Budense* a de commun avec Kézai. Un examen plus approfondi nous permettra cependant d'autres constatations.

Notons en passant que, dans les chapitres cités ci-dessus du *Chr. Budense*, il y a quelques passages (par ex., ses additions aux Annales Altahenses) que, nous l'avons vu, Dlugosz ne reproduit pas. Mais Dlugosz ne reproduit pas non plus une autre curieuse série de passages.

Le *Chr. Budense*, nous le savons, n'a pas copié Kézai, mais adopté et utilisé comme une de ses principales sources un archétype perdu — marqué par nous d'un X — qui a aussi servi de noyau au manuscrit de Kézai. Ainsi en disant que, dans une série de passages, Kézai concordait avec le *Chr. Budense*, nous ne faisons qu'affirmer que pour ce qui est de ces passages, X forme la source du *Chr. Budense*. D'ailleurs, nous avons noté que pour les XIIe et XIIIe siècles, Dlugosz ne reproduit pas ce que le *Chr. Budense* emprunte à X. Pour le XIe siècle il est vrai, Dlugosz a du matériel correspondant à une partie de X, comme on la trouve reproduite dans le *Chr. Budense*, mais non intégralement.

La matière de X relative aux XIIe et XIIIe siècles est, nous l'avons dit, extrêmement maigre ; elle dépasse de peu ce que nous avons appelé autre part « une liste annotée de rois de Hongrie ». Eh bien, cette liste ne commence pas au XIIe siècle ; on la reconnaît aussi comme un élément distinct, dans celle des Xe et XIe siècles où, mêlée à d'autres matières, elle constitue, comme par contraste, quelque chose comme une narration continue. Tandis que, dans cet état de nos recherches, il n'est pas possible d'assigner les différents éléments de X avec une certitude absolue, on peut établir que la narration continue occupe sans doute la majeure partie des ch. 47—54 de Kézai et une partie des ch. 50, 59—60, 61, alors que la liste qui, chez Kézai, commence peut-être au ch. 43, reparaît encore dans les passages suivants :

Ch. 55 (généalogie alternative des fils de Vazul)
Ch. 56 (St Gérard)
Ch. 57 *(première phrase.* Les soi-disant conquêtes d'André)
Ch. 58 *(trois premières phrases.* Suite des règnes d'Étienne à André)
Ch. 59 *(commencement et fin* de Béla)
Probablement le commencement du ch. 60 et, de fait, tout le texte de Kézai à partir du ch. 62.

Nous reviendrons plus tard aux passages de délimitation, lesquels, au premier coup d'œil, pourraient appartenir à n'im-

porte quelle espèce de composants. Le noyau de ceux-ci est cependant évident. Notons aussi que le *Chr. Budense* emprunte tous les passages de la liste, même au risque d'interrompre, par l'obscurité de l'interpolation, la continuité de son propre exposé. D'autre part, Dlugosz n'en a pas emprunté un seul. Ici encore il est inconcevable comment Dlugosz aurait pu, en utilisant le *Chr. Budense*, éliminer soigneusement tous les passages du texte tirés d'un de ses composants, surtout si l'on considère que cette même «liste des rois» continuée dans la période postérieure est justement l'élément du *Chr. Budense* dont nous avons noté l'absence pendant les XIIe et XIIIe siècles. Il faudrait donc supposer que Dlugosz a éliminé soigneusement cette source partout où le *Chr. Budense* l'emploie au cours de trois siècles.

Ainsi il est évident que Dlugosz n'a pas copié le *Chr. Budense* et qu'il n'a même pas copié *X*. Il a toutefois pu copier — autant que nos recherches nous ont permis de le constater — un élément d'*X*, — sa narration continue — le seul point de contact entre le Chr. Budense et Dlugosz, à l'exception de *xCo* et *xDC*. La continuation de nos recherches viendra toutefois nous convaincre de tout ce que cette supposition a d'insoutenable. Une analyse des trois textes démontrera au contraire que, pour ce passage, Dlugosz a employé un texte perdu (que nous appellerons *ˣDL*) lequel, tout en concordant dans une large mesure avec «la narration continue» de *X*, et tout en harmonisant perceptiblement avec celle-ci, en diffère visiblement: tandis que le *Chr. Budense* a aussi, en partie, utilisé le *ˣDL* et l'a combiné avec *X*, de sorte que son texte offre l'équation régulière du *Chr. Budense* — *xDl* et *X* et, en partie, du matériel propre. Les trois textes s'accordent le plus souvent dans le *Chr. Budense* (69), Kézai (44), Dlugosz (197—8) (la tragédie de Vazul, etc.), mais Dlugosz contient deux points essentiels qui manquent dans le *Chr. Budense* et Kézai: le nom de Buda et la généalogie alternative de Pierre.[1] Il y a encore un point sur lequel Dlugosz diffère du *Chr. Budense*: l'affirmation qu'à cette époque les trois frères sont déjà en Pologne.[2] Ici encore, comme autre part, où *X* dit à peine quelque chose, le *Chr. Budense* suit la chronologie des événements de *X*, utilisant *ˣDL* seulement comme source supplémentaire.

[1] Sur ce point, Dlugosz se réfère à la phrase des *Annales Hungarorum*, mais dans un langage confus qui montre que tout n'est pas clair au sujet de ces sources: «Annales autem Hungarorum eum non ex Burgundiorum genere, sed ex stirpis Teutonicae fuisse testantur, Beati Sigismundi Burgundiorum regis germanum ex fratre nepotem.»

[2] «Andreas, Béla et Levente in Poloniae regno exsulantibus.» Dlugosz, 198.

Pour la période Pierre — Aba jusqu'à la restauration de Pierre (*Chr. Budense* 71—78, Kézai 46—51, Dlugosz 222—3, 232—3) les trois textes concordent de nouveau. L'ordre des événements chez Dlugosz diffère de nouveau à peine de l'ordre dans *X*: il fait précéder la vengeance qu'il tira de Buda, de la fuite de Pierre, et le *Chr. Budense* se conforme encore à *X*.

Tout s'en inspirant pour rédiger son texte de *X*, il le complète par des informations puisées dans *ᶻDL*. Il y a en réalité quelques points dans Dlugosz que le *Chr. Budense* n'a pas reproduits, tel le consentement donné par les hauts personnages laics et ecclésiastiques du pays à l'élection d'Aba et le couronnement de celui-ci à « Alba ». L'absence de ces points du texte du *Chr. Budense* suffirait à elle seule à prouver que Dlugosz n'a pu copier cette chronique. Cependant, alors que, pour des raisons qui nous sont restées inconnues, le *Chr. Budense* a omis de prendre tous les détails offerts par la variante *xDl*, il a d'autre part incorporé à sa matière tout ce que sa source pouvait lui offrir relativement à la narration de *X*. Ainsi le chap. 71 du *Chr. Budense* n'est qu'une reproduction du chap. 46 de Kézai, avec une addition de *ᶻDL*, relative au jeu de mots de Pierre sur le nom de la Hongrie. L'addition est présentée d'une manière assez obscure à la fin du chapitre. Dans le chap. 72 le *Chr. Budense* suit de nouveau *X* (chap. 47 de Kézai), mais il emprunte à *ᶻDL* la punition de Buda et de ses fils (*X* ne cite pas le nom). Quelques-unes des additions sont assez méticuleuses, le *Chr. Budense* se mettant en peine d'incorporer les expressions des deux principales sources, même là où elles traitent du même cas. Ainsi:

Chr. Budense	*Kézai*	*Dlugosz*
Omnes autem constitutiones et exactiones quas Petrus	Aba	Aba . . . constitutiones
Rex secundum consuetudinem	eaquae Petrus	regis gratificando
Suam statuerat, Aba Rex	statuerat in	ungarus
in irritum revocavit	irritum revocans	irrita fecit

Dlugosz passe rapidement sur la période suivante, que le *Chr. Budense* emprunte surtout à *X* en la complétant par les *Annales Altahenses*. Dans l'histoire de la conspiration contre Aba *X* (49), il rapporte les offenses d'Aba, Dlugosz (232) la date du Quadragesima; le *Chr. Budense* contient tous les deux (75). Dans son ch. 76, après avoir suivi *X* (ch. 50 de Kézai) le *Chr. Budense* intercale soudain une phrase qui

remonte à Dlugosz. L'original, *zDL.* avait àcoup sûr du matériel non utilisé par Dlugosz. Kézai place la bataille suivante à Ménfő, Dlugosz à Győr, le *Chr. Budense* a placé «Menfew juxta jaurinum».

X consacre seulement une partie bien courte aux aventures des trois frères en Pologne (ch. 52 de Kézai). Le *Chr. Budense* en dit beaucoup plus (la dernière moitié du ch. 78, 79, 80). Dlugosz donne une histoire très ample de la guerre civile polono-poméranienne, mais toute différente de celle de Kézai ou du *Chr. Budense*; cependant il ajoute: «Aliis placet Belam ungariae ducem cum tyranno pomeraniae congressum singulari eum certamine vicisse et ob id in generum regis adscitum esse.»

La seule possibilité, c'est que Dlugosz résume ici sa source. On ne sait pourquoi il n'a pas trouvé l'histoire assez intéressante pour la donner en entier. Il se peut aussi que l'original *zDL* ait été très court et que le récit de l'événement ait été complété par l'auteur des interpolations de la *Chr. Illuminée de Vienne* reproduites, comme nous le savons (quoique non entièrement), par le *Chr. Budense.*[1]

Dans la seconde conspiration contre Pierre, la comparaison des additions redevient facile. Les ch. 234—5 de Dlugosz, quoique, comme nous l'avons déjà mentionné, reproduisant les additions de *X* de seconde source ch. 55, 56 de Kézai) concordent entièrement avec les ch. 53—4 (de Kézai, et le reste du ch. 56, il a même quelques phrases tout identiques avec celles de Kézai, bien qu'il en diffère sur certains points essentiels p. ex. lorsqu'il dit que André et Levente furent les premiers à venir en Hongrie, tandis que Béla resta en Pologne. Kézai parle tout le temps «des trois frères». Dans le texte de *X*, une phrase a été déplacée avec des résultats désastreux pour les combinaisons historiques,[2] de sorte que la narration de Dlugosz est non seulement la plus complète, mais encore la plus compréhensible. Le *Chr. Budense*, qui est absolument concordant dans ses chap. 81—6, a encore trois notices propres: la citation syllabatim des paroles de st Gérard (à supposer une ré-interpolation de la *Legenda Maior S. Gerardi)*, quelques

[1] Ch. 186 de Dlugosz: «Mieslaus rex ... Andream, Belam et Leventem ... quos Hungaria, *ut supra demonstravimus* fugientes susceperat ...»

[2] La phrase est la suivante chez Kézai (ch. 53): «Qui cum in Pest advenissent, ab-sconce ut poterant», etc. Les autres narrations montrent tout à fait clairement que le massacre des Allemands et des Italiens et la reprise du paganisme étaient les conditions faites à André et à Levente lors de leur arrivée en Hongrie. De plus, la joie feinte, cachant une tristesse véritable, n'était pas le sentiment éprouvé par Pierre lorsqu'il entendit la nouvelle du retour de ses frères (pourquoi serait-il joyeux?) mais d'André en entendant ses demandes impies.

nouveaux détails sur des évêques martyrisés, que Dlugosz aura omis en copiant, *zDL* ; et la note relative à la sorcière faite prisonnière par Béla Ier ; pour ceux-ci, il s'en remet à une autre source. Du reste, sa narration est un simple résumé d'additions de *X* et *zDL*, comme l'exemple suivant du Chr. Budense (81) le prouve :

Chr. Budense	*Kézai*	*Dlugosz*
p. 336 11. 11—22	—	col. 233 11. 41—9
23—25	p. 177 11. 22—3	—
25—27	—	» 49—51
28—30	» 11—14	—
p. 336 1. 30—337 1.4	—	» 52—4
p. 337 11. 4—6	» 23—5	—
7—13	—	» 56—62
		col. 234 1.5

Ici encore le *Chr. Budense*, dans son ingénuité, reproduit l'ordre des événements de *X* avec la confusion de Kézai, due à la phrase mal placée.

Dlugosz n'a rien qui répondrait aux prétendues conquêtes d'André au commencement de Kézai (p. 57) — et qui sont une partie de la liste annotée des rois dans *X*. D'autre part, il y a une lacune dans *X* (Kézai) là où il s'agit de la mort de Levente et de l'invitation adressée à Béla par André, le *Chr. Budense* prend tout cela dans *zDL*, de sorte que les deux textes (le Chr. Budense et Dlugosz) sont identiques sur ce point, exception faite de la phrase, puisée dans *X* par le *Chr. Budense* sur les conquêtes d'André et une autre au chap. 88, faisant encore défaut chez Dlugosz : « Hec igitur prima regni huius fuit divisio seminarium discordiae et guerrarum inter duces et reges Hungarie. »

Je considère cette phrase comme une addition, au commencement du récit étendu, donné tout au long par les interpolations de la *Chr. Illuminée de Vienne* et résumé par le *Chr. Budense* sur « la discorde et des guerres entre les rois et les ducs de Hongrie ».

Le passage suivant (Chr. Budense 89, Dlugosz 237) contient l'exemple exceptionnel mentionné plus haut où *zDL* connaît un passage connu également des interpolateurs de la *Chr. Illuminée de Vienne ;* mais, tout de suite après, les tâtonnements recommencent de plus belle. Le ch. 57 de Kézai est le parallèle du ch. 237—8 de Dlugosz, et le *Chr. Budense* combine les deux dans son ch. 90. Ainsi les premières 13 lignes du ch. 90 du *Chr. Budense* concordent avec Dlugosz, exception faite des noms Zala et Zelice (Dans *X* nous trouvons le nom de Bodohot. Dlugosz de nouveau rapporte le message des bogus à Gebhart. *X*, et non Dlugosz, contient la narration relative aux Allemands qui se cachent sous leurs écus, par terre, tandis que *X* con-

tinue directement avec l'histoire de la trahison tramée contre Salomon et «Sophia»). Le *Chr. Budense* en fait autant, mais Dlugosz la place, plus justement, à une date postérieure.

Dès lors, *X* commence à pâlir. Kézai raconte la longue et fantastique légende de Borsony, à la place de la fin du ch. 90 du *Chr. Budense*, et il omet le récit du mariage véritable (commencement du ch. 91) que, d'autre part, le *Chr. Budense* raconte d'une manière différente de celle de Dlugosz. Nous reviendrons encore sur ce point dont je crois avoir trouvé l'explication dans l'utilisation par le Chr. Budense d'un texte de *X* meilleur que n'était celui dont disposait Kézai. Dlugosz omet les notes des règnes d'Étienne à André (ch. 58 de Kézai, liste annotée des rois), bien que, p. 250—1, il raconte le couronnement de Salomon de la même façon que le *Chr. Budense* (mais non avec les interpolations de la *Chr. Illuminée de Vienne* dans ce chapitre et le suivant), de même que la fuite et le retour de Béla (ch. 93). Il entremêle son récit d'une quantité considérable d'informations additionnelles, qui font défaut dans le *Chr. Budense* et où le rôle de Boleslas de Pologne est peint sous un jour trop clair et des couleurs exagérées, tandis que la source est assurément quelque source polonaise contemporaine de Dlugosz. Ici le texte de *X* devient (tel que Kézai nous l'a gardé) si défectueux, si plein de lacunes manifestes qu'il n'est plus possible de faire des comparaisons relatives aux additions. Les pages précédentes ont toutefois servi à prouver notre première affirmation : ici, comme autre part, Dlugosz n'a pas utilisé le *Chr. Budense*. Ledit Chronicon et Dlugosz ont, au contraire, puisé leur matière à une source commune perdue, nommée par nous ^{z}DL.

IV

Que dire encore au sujet du ^{x}Dl?

Il ne paraît être identique ni au ^{x}Co ni au $^{x}L.\ C.$ De même, je ne puis découvrir des ressemblances entre *CO* et *L. C.* et Dlugosz relativement à cette période, excepté le cas unique de la généalogie alternative de Pierre ; ici encore Dlugosz paraît clairement distinguer des sources, car après avoir terminé sa narration dans des termes ressemblant à ceux employés par *X*, il continue de la manière suivante :

«Annales autem Hungarorum eum (sc. Petrum) non ex Burgundiorum genere fuisse testantur», etc. C'est à l'avènement de Coloman que l'usage fait de *xCo* devient clair (331,) ce qui nous fait regarder comme probable que sa note sur la mort de st Ladislas et probablement aussi l'information relative à l'acquisition de la Croatie (cf. p. 132 du *Chr. Budense*)

dérivent de la même source, quoique la dernière n'ait pas survécu en *Co.*

Du reste, ^{x}Dl ne peut être regardée comme narration continue que jusqu'à la disparition de Salomon et au triomphe final complet de st Ladislas. Outre ceux déjà discutés, il y a encore huit passages de Dlugosz que nous pouvons tranquillement attribuer à cette source. Ce sont les suivants : p. 259 (seconde apostasie des Hongrois, *Chr. Budense* ch. 95) ; p. 266 (Salomon demande le secours de l'Empereur, *Chr. Budense* ch. 97 commencement) ; p. 268—9 (restauration de Salomon, fuite de Géza, *Chr. Budense* ch. 97 moitié) ; p. 270—1 (retour de Géza, réconciliation des cousins, *Chr. Budense* ch. 97 fin) ; p. 283 (commencement des rivalités entre les cousins ; sans détails, sinon que Salomon était victorieux d'abord et qu'ensuite Ladislas prêta son appui à Otto de Moravie ; Salomon vaincu s'enfuit à Pozsony ; Ladislas fonde la cathédrale de Vác, Salomon en appelle à l'Empereur, mais Géza corrompt les conseillers de celui-ci ; couronnement de Géza, les évêques essayent de réconcilier les cousins, mais sans succès) ; p. 288 (mort de Géza, couronnement de Ladislas, *Chr. Budense* ch. 130—1) ; p. 299 (Salomon ourdit une conspiration contre Ladislas ; pris et remis en liberté, il s'enfuit chez les Allemands, puis chez les Bulgares ; il disparaît ; enterré à Pola ; *Chr. Budense* ch. 133—6, *ibid.* Salomon sans descendants, ch. 100).

Tous ces passages, quoiqu'ils omettent beaucoup de ce que le *Chr. Budense* et encore plus la *Chr. Illuminée de Vienne* ont trouvé digne d'être conservé, n'en forment pas moins avec ceux qui les précèdent, une narration continue qui, commençant par Vazul et la succession disputée des héritiers de st Étienne, raconte l'histoire de ces disputes jusqu'à la disparition de Salomon, qui peut être regardée comme marquant sa fin définitive. Et avec la même force qui me fait trouver la théorie de M. Hóman d'un seul « Gesta Ungarorum » composé au temps de st Ladislas absurde et exagérée, j'incline vers la conception que l'histoire de son avènement au trône a été mise en écrit à sa cour ; ^{x}Dl peut être un effort de ce genre, recousu avec le temps à quelque histoire plus ancienne. Une confirmation de cette théorie se trouverait peut-être dans le *Chronicon Polono-Hungaricum*, bien déprécié et qui, malgré ses absurdités et ses déformations, semble basé sur une narration de cette sorte, contenant beaucoup plus d'éléments communs avec l'^{x}Dl qu'avec aucun autre des textes connus. Ainsi pas de trace de ces parties du *Chr. Budense* dont Dlugosz ne savait rien non plus, tandis qu'il a plusieurs points de communs avec lui. De cette sorte le *Chr. Polono-Hung.*, comme Dlugosz (243), veut que les Hongrois, après l'assassinat de Pierre, se soient vengés « sur la reine » (il n'est que naturel

que le *Chr. Polono-Hung.* la décrive comme la femme de Pierre, tandis que l'^{X}Dl en fait la belle-sœur de celui-ci). Le *Chr. Polono-Hung.* représente la Duchesse de Pologne Damborovce comme la Protectrice des trois frères, tandis que Dlugosz (268) nomme aussi Dobrogniewe la protectrice du roi Géza.

L'autre problème intéressant est celui de la parenté de l'^{X}Dl et de l'X. Comme nous l'avons vu, entre les premiers chapitres des deux histoires la ressemblance est vraiment grande, et même la rédaction est souvent identique. Même plus tard, bien que l'identité rédactionnelle fût moins rapprochée, il y a des points de ressemblance évidents. Tous les deux commettent, par ex., la grave erreur de supposer que le nom de la fiancée de Salomon était Sophie (au lieu de Judith); tous les deux semblent placer la mort de Béla avant la rentrée de Salomon dans le cortège de l'empereur.

Les relations des deux récits sont donc évidents. Il ne s'agit pas de versions alternatives du même original, tous les deux ont été copiés et proviennent de sources communes.

V

Le pas suivant dans la voie de nos recherches nous ramène à Paulinus.

Je compte, dans un autre essai, pouvoir approfondir les relations existant entre Paulinus et les textes hongrois et prouver que les conclusions tirées par M. A. Eckhardt, le seul savant qui jusqu'à présent se soit occupé de la question, sont absolument fausses. M. Eckhardt a cru que Kézai avait servi de source à Paulinus; je démontrerai que non seulement Kézai n'était pas la source à laquelle a puisé Paulinus, mais encore que X ne l'était pas. Cette source était une compilation antérieure à X même, peut-être un premier brouillon composé par l'auteur de X, et même que X pourrait bien être maître Kézai, quoique le texte en cause ne soit certainement pas celui qui aujourd'hui porte le nom de Kézai.

Il n'est pas douteux qu'avant la composition de X — source commune de Kézai et du *Chr. Budense*, il n'ait existé un pré-X, source commune de Paulinus et de X. Dans l'essai mentionné, je continue mes preuves jusqu'au règne de st Étienne seulement, ayant réservé l'examen de la période suivante au présent essai.

Faisons remarquer comme excuse préliminaire que le texte de Paulinus (quelques fragments exceptés), n'étant pas encore imprimé et que les difficultés d'examiner des manuscrits continentaux (il n'y a pas de manuscrit de Paulinus dans les Iles Britanniques) étant formidables dans les circonstances

actuelles, je n'ai pu examiner le manuscrit entier de Paulinus. La matière des XIIe et XIIIe siècles semble toutefois relativement peu importante, de sorte que le copiste de Paulinus, Dandolo, a pu nous en donner une idée suffisante. Il nous offre un important *terminus ad quem :* son texte correspondant à celui de Kézai va jusqu'à l'avènement de Ladislas IV. Du reste, à partir de l'avènement du roi Coloman, le texte se borne à la maigre « liste annotée des rois » qui forme l'essentiel de l'ouvrage de Kézai depuis Coloman jusqu'à Ladislas IV.

La période qui nous intéresse ici est celle allant du règne de st Étienne à celui de st Ladislas. Pour la succession d'Étienne et la conversion des Hongrois, Paulinus emploie un langage bien différent de X, chacun des écrivains ayant rejeté le récit de l'autre. Ce qui n'empêche pas Paulinus de se rapprocher de Kézai dans son récit relatif à st Étienne :

« Hic devicto Bulgarorum duce atque Slavorum de eius thesauris hedificavit atque dotavit ecclesiam sancte marie de alba et tandem multis nationibus subiugatis renunciare solio et filio henrico conjunctus gubernare regnum. Sed princeps virgo cum sposa sue virgine praematura coruscans morte praeventus est. »

Puis viennent les passages suivants : « Mortuo autem rege Petrus frater regine, vel secundum aliquos, ex sorore nepos regnavit. Quai honores et officia omnia Teotonicis et latinis dare nisus, et tyrannum se magis quam regem exhibens, anno tertio regni sui baronum et episcoporum consilio respuitur, et aba sororius regis stephani instituitur.

« Petrus autem ad Henricum Cesarem in Bavariam auxilium petiturus confugit, et dum rediret anno tertio cum cesare, Aba invasit Austriam et usque ad flumen Tremse spoliavit et reversus est. Postea misit exercitum ad spoliandam Carintiam, et cum rediret exercitus, impetu principis Austrie dimis spolia. Haec audiens imperator de colonia exiens, habita deliberatione ab aquilonari parte Danubii venit atque receptis captivis atque dampnis resarcitis Cesar in Burgundiam rediit. Post hoc Orpad rex insolescere in tantum ut Ungari pro cesare mitterent et Petrum superiorem reciperent. Et cum iterum Petrus et fautores eurum iniquum agerent, nituntur Ungari Petro deposito ad filios Zarladislai regnum transferre. Illis ergo vocatis eorum parte clamatur ut occidantur universi theotonici et latini. Sic Ungari per loca omnia incipiunt rebellare et captus tandem rex exoculatur et Andreas maior natu rex iniungitur et Noricos Boemos ac Polonos sibi fecit censuales. Henricum quoque Cesarem se obsidentem de gratia cum solis equis omnibus aliis dimissis abire permisit et filiam eius accepit filio suo Salomon. Andreas rex Confectus senectute iniunxit filium Salomon assentiente Bela fratre regis cum filiis suis. Postea inter Salomon ac Ladislaum et Gezam orta discordia. Salomon tandem ex regno fugit. »

Dandolo ajoute : « Maximis regnum conquassatur angustiis » (IX. 7. 1) et fournit encore les notes suivantes :

IX. 7. 10. « Salomon tandem rex a fratribus expellitur, Geyza autem regnavit. Tunc populus ille quasi fidem relinquit, postea redit. Hic constituit omnia fora fiere sabbate et Bisantia cunere fecit. »

IX. 8. 6. « Bessi Ungaris infestissimi spoliata Ungaria fugiebant, sed ab Ungaris ita oppressi dicuntur ut ne unus quidem effugerit. »

Un examen des différents passages nous a permis de constater que quelques-uns appartiennent à la liste annotée des rois. Il n'est pas possible de déterminer si les autres passages attribués par nous à cette source, tels les ch. 56, 57 et le commencement du ch. 58 de Kézai figuraient dans le *pré-X*, omis plus tard par Paulinus ou si c'est *X* qui les a ajoutés au *pré-X*. Il reste bien une certaine narration continue, mais elle est encore plus brève que celle de Kézai. Ce n'est même pas un résumé : il correspond exactement à cette partie de l'histoire qui traite des étroites relations hungaro-allemandes, bien connue par conséquent des chroniqueurs allemands qui n'ont pas manqué d'en donner la description maintes et maintes fois, — les guerres d'Aba avec l'empereur, les aventures qui le mettaient en contact avec celui-ci. D'autre part, manque complet de données relatives à l'histoire de la Hongrie : rien sur la tragédie de Vazul, les trois frères en Pologne, les relations entre André et Béla.

Continuant notre analyse, nous avons constaté que la narration continue de *X* doit être divisée en deux partie : une histoire des relations germano-hongroises, empruntée à quelque chronique allemande et une histoire nationale hongroise du conflit de la succession, parallèle au récit de ^{X}Dl. La meilleure preuve du caractère composé de la narration sur ce point, se trouve au ch. 53 de Kézai, passage auquel nous nous sommes déjà référés. *X* rendu confus par l'histoire des tueries des Allemands et des Latins, finit par s'y embrouiller complètement.

L'histoire de la Hongrie de *X* a dû certainement parler de l'aveuglement de Vazul, de la fuite des frères et dire quelque chose de leurs aventures en Pologne et de leur vie après leur retour. Nous possédons en vérité très peu de données relatives aux phases ultérieures de cette histoire, si peu que nous serions même tentés d'admettre que l'écrivain n'a pas continué son histoire au delà du ch. 53, tout au plus 57 de Kézai. Cette hypothèse se trouve toutefois contredite par les premières lignes du ch. 61 de Kézai, où celui-ci décrit d'une façon assez détaillée un épisode relativement bref de la lutte qui suivit. De plus, en retranchant (après les trois premières lignes) le ch. 57 du récit, nous nous trouvons de nouveau en face d'un récit détaillé dont Paulinus n'offre aucun pendant, tandis

que, si nous l'incorporons, la question se pose pourquoi le texte de Kézai n'a rien qui corresponde au ch. 88 du *Chr. Budense*.

La seule explication raisonnable serait d'admettre que le manuscrit du récit utilisé par X ou Kézai était défectueux, avec des fragments restés çà et là intègres et lisibles. Le fait est que les chapitres de Kézai sont pleins de phrases qui indiquent les lacunes du manuscrit. Ainsi la deuxième phrase du ch. 90 du *Chr. Budense*. A la fin du même chapitre la légende entière, telle que Kézai la donne, ne se rapporte ni pour le sens ni pour le style à ce qui précède ; il y manque quelque chose comme la fin du ch. 90 du *Chr. Budense*.

Il y a encore une large lacune. Si, comme le texte de Dandolo le prouverait, la phrase de Kézai relative au couronnement de Salomon est empruntée à la liste annotée des rois, toute la matière correspondant aux ch. 91, 93 du *Chr. Budense* fait défaut.

Une comparaison avec Dandolo induit à penser que le tour du ch. 59 de Kézai est celui de la liste annotée des rois, bien qu'un fragment du texte plus complet ait pu survivre. Dans cette partie, il y a une lacune évidente là où l'histoire entière du ch. 97 du *Chr. Budense* aurait dû se placer. Après ce point, le manuscrit de X où Kézai semble n'avoir rien conservé, à l'exception peut-être du commencement du ch. 61 et de la fin du ch. 60 de Kézai. Nous avons sans aucun doute affaire ici à un MS entièrement défectueux, dont seuls les fragments indiqués ont survécu.

Est-ce la copie de X sur laquelle le *Chr. Budense* a travaillé et qui était, elle aussi, défectueuse — ou bien seulement celle de Kézai? Pour résoudre ce problème, il nous faut encore recourir à des comparaisons. Nous savons que le *Chr. Budense* a utilisé X, mais non Kézai; chaque fois donc que nous rencontrerons dans Kézai un passage qui ne se trouve pas dans le *Chr. Budense*, il faudra supposer que ce passage est l'œuvre de Kézai lui-même. Il est donc facile de distinguer la fin du ch. 57 et le ch. 61 de Kézai imprimés en caractères italiques dans le vol. *Scriptores Rerum Hungaricarum* avec la note « solus Kézai refert ». Il est évident que le « solus Kézai refert », la fin du ch. 57, et tout le ch. 61 à partir des mots in veste monachali auraient dû être imprimés en italique, ou rien du tout. Cette partie dérive évidemment d'une légende monastique et n'a rien à voir avec la « narration continue ».

Il y a encore un passage qu'on aurait dû imprimer en italique : la partie moyenne du ch. 60 de Kézai. Je l'ai déjà prouvé autre part,[1] le *Chr. Budense* connaissait les deux ou trois dernières phrases de ce chapitre et il les amalgama dans

[1] *Studies*, t. III, p. 72.

son ch. 121, avec des résultats désastreux pour la continuité de sa narration. D'autre part, l'histoire que l'empereur aurait, dans ce stade de la guerre, accordé son secours à Salomon, voire pénétré lui-même jusqu'à Vác, n'a aucun pendant dans le *Chr. Budense*. Elle est basée clairement sur une confusion de la bataille de Mogyoród et l'expédition postérieure de l'empereur et, à mon avis, une erreur de Kézai, basée sur sa mémoire.

Il y a néanmoins dans le *Chr. Budense* un certain nombre de détails non contenus dans Dlugosz, et qu'il est impossible d'attribuer soit aux interpolations V, ou au résumé du *Chr. Budense*, soit à toute autre source étrangère du *Chronicon*. Il s'agit en particulier du ch. 90 et du commencement du ch. 91, peut-être aussi du commencement du ch. 94. Il semble raisonnable de supposer que ces passages ont du moins figuré dans la copie de *X*, omis par Kézai, seulement parce qu'ils manquaient ou étaient illisibles dans la copie.

Concluons donc que la narration de *X* a formé un autre récit parallèle à ^{X}Dl de la lutte dynastique commençant par l'aveuglement de Vazul et terminée par le triomphe de Ladislas. Comme ^{X}Dl, il a été mis en écrit probablement au temps du règne de Ladislas, inspiré des mêmes traditions et matières que ^{X}Dl et représentant à peu près le même mélange de faits et de fictions historiques.

Les deux récits — *X* et ^{X}Dl — furent complétés plus tard par la matière identique ou pratiquement identique d'une chronique allemande, en relation probablement avec un résumé des *Annales Altahenses*. Le résumé employé par *X* devait être le plus court des deux.

C. A. MACARTNEY

DOCUMENTS

DOCUMENTS RELATIFS A L'INTERVENTION ARMÉE RUSSE DE 1849 EN HONGRIE

Du côté russe on n'a pas encore étudié dans les détails la politique extérieure russe du milieu du siècle dernier ni le rôle qui a été le sien dans l'écrasement de la révolution hongroise de 1848—49. Il faut en rechercher la cause dans le fait que les sources n'ont pas encore été publiées. R. A. Averbouch[1] *a récemment fait paraître sur l'intervention russe en Hongrie un livre où il s'appuie sur des recherches dans les archives. A son ouvrage il a ajouté en supplément plusieurs rapports diplomatiques, des communiqués et la correspondance échangée entre le tsar Nicolas Ier et Paskiewich. Dans les pages qui vont suivre, nous donnons la traduction en français des rapports des ambassadeurs russes, afin de les rendre accessibles aux historiens qui ignorent le russe. Le texte dont on trouvera ici la traduction, est celui qui a été publié dans le livre de M. Averbouch. Bien que M. Averbouch ne le mentionne pas, il est à supposer que le texte russe est déjà une traduction, étant donné qu'en ce temps-là la majorité des rapports diplomatiques russes a été rédigé en français. Il est donc possible que le texte français publié ici ne corresponde pas mot à mot au texte original. Les 13 documents ont pour auteurs en partie le comte Brunow, ambassadeur de Russie à Londres, en partie le comte Medem, ambassadeur de Russie à Vienne, et sont adressés au comte de Nesselrode, chancelier russe,*[2] *entre le 20 avril 1848 et le 24 novembre 1849.*[3]

[1] R. A. Averbouch *Царская интервенция в борбе с венгерской революцией.* [Intervention tsariste dans les combats de la révolution hongroise]. Moscou, 1935.

[2] Averbouch a publié pour la première fois les 11 premiers documents dans la revue *Красный Архив* N° 47—48, en 1931; pour la seconde fois, l'ensemble des documents a paru dans l'ouvrage dont nous venons de parler.

[3] Conformément au calendrier grégorien, entre le 8 avril 1848 et le 12 novembre 1849.

Il va sans dire que ce petit nombre de documents ne suffit pas à éclairer entièrement la politique étrangère russe de cette époque; mais, en les comparant, avec les sources occidentales et hongroises, nous verrons qu'ils les complètent d'une manière intéressante. Les deux premiers documents ne concernent pas, à proprement parler, l'affaire hongroise, mais éclairent deux côtés importants de la politique extérieure russe, la question des émigrés polonais et celle des déserteurs russes. Les autres documents qui ont pour auteur l'ambassadeur de Russie en Angleterre, présentent sous des couleurs nouvelles la politique étrangère de Palmerston à l'égard de la cause hongroise, ce qui ne ressort pas aussi nettement des sources anglaises.[1] *Les rapports envoyés de Vienne contiennent aussi quelques données nouvelles, que les historiens hongrois travaillant dans les archives de Vienne, ne pouvaient connaître*[2]. *Les notes autographes du tsar Nicolas, écrites en marge des rapports des ambassadeurs, présentent un intérêt tout particulier. Enfin les deux derniers documents datent du temps qui suivit la révolution hongroise et éclaire vivement la tension internationale que provoqua la demande d'extradition des émigrés hongrois adressée en commun à la Porte par l'Autriche et la Russie.*

Joseph Perényi

* * *

I

Lettre du baron Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 8/20 avril 1848[3]

Conformément aux ordres de Votre Excellence, j'ai communiqué à lord Palmerston le télégramme du 17/29 mars. Je lui ai exposé le système politique auquel le tsar se conforme sous l'influence des événements qui se déroulent à Vienne et à Berlin. J'ai fai tout ce que j'ai pu pour que le télégramme parvienne aux

[1] *Correspondence relative to the affairs of Hungary 1847—1849* (London, 1850). C'est un recueil officiel. Le texte est quelquefois tronqué pour des raisons politiques, ainsi que Charles Sproxton l'a démontré dans son ouvrage intitulé: *Palmerston and the Hungarian Revolution* (Cambridge, 1919). L'étude d'Eugène Horváth, *Anglia és a magyar szabadságharc* [L'Angleterre et la guerre de l'indépendance hongroise], dans la revue *Századok*, 1925—26. S'inspire en grande partie des données de Sproxton. M. R. W. Seaton Watson a déjà attiré l'attention sur la signification des actes, publiés par M. Averbouch (*Britain in Europe*. Cambridge, 1937, p. 266), mais les difficultés de langue ont empêché jusqu'ici leur utilisation.

[2] Dionys v. Jánossy, *Die russische Intervention in Ungarn im Jahre 1849* (Jahrb. des Wiener Ungarischen Hist. Instituts. T. I, 1931) et L. Steier, *Haynau és Paskievics* (Budapest, s. a.)

[3] Le numérateur désigne la date selon le calendrier grégorien, tandis que le dénominateur donne le jour de notre calendrier.

mains du ministre, afin qu'il en rende compte au conseil anglais des ministres.

Quelques jours après ma visite au ministre de l'Intérieur, je me suis rendu compte de l'effet salutaire que ma communication a produit sur le ministère anglais. Lord Palmerston m'a dit : « Rien ne peut être meilleur que la ligne de conduite adoptée par le tsar : ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures du pays voisin, ne pas montrer d'intention agressive, mais se défendre si l'on vous attaque. Voilà une politique sage et pacifique que l'on ne peut pas ne pas respecter. Le point de vue adopté par votre gouvernement ressemble au nôtre. Comme vous, nous nous efforçons de sauvegarder la paix, mais si l'on nous attaque, nous sommes prêts à nous défendre ; nous n'allons pas de l'avant, mais nous attendons les événements de pied ferme. Dans le cadre européen, votre procédé est excellent. Puis il ajouta : le tsar aurait peut-être quand même pu faire quelque chose pour la Pologne. »

A cet endroit, j'interrompis lord Palmerston et, posant un doigt sur mes lèvres, je dis: « Ne parlons pas de cela. » Là-dessus, il dit avec bienveillance : « Vous avez raison, cela regarde le tsar et ce n'est pas notre affaire. »

J'espère que Votre Excellence reconnaîtra qu'ainsi j'ai interrompu d'emblée une conversation sur un sujet que seul le tsar est apte à juger. En prenant en considération la crise qui sévit actuellement en Europe, j'ai pensé qu'il fallait prendre une position ferme vis-à-vis du ministre anglais, afin d'exclure de nos entretiens un sujet sur lequel les deux cabinets ont des points de vue opposés et par conséquent de l'éliminer, dans l'intérêt des deux cabinets, des négociations.

Après que j'eus écarté cette discussion stérile, la conversation tomba sur la dépêche du 17/29 mars, qui attire l'attention du gouvernement anglais sur le procédé illégal des émigrés polonais. Votre Excellence devinera d'avance que, dans sa réponse à ce sujet, le Président du Conseil rejeta la faute sur le manque de contrôle des émigrés étrangers. Pour le moment, leurs procédés n'impliquent aucun acte possible d'être réprimé par la législation anglaise. Et même lord Palmerston ne manqua pas de répéter à ce sujet combien les mesures de précaution que le gouvernement anglais pouvait ordonner de prendre en pareil cas, étaient réduites.

Ensuite, comme preuve de la bienveillance du cabinet anglais à notre égard, il me raconta le fait suivant :

Il y a quelques semaines, un groupe important d'émigrés polonais inscrits au contrôle et qui reçoivent un secours pendant leur séjour en Angleterre, adressèrent une demande au Trésor anglais, déclarant qu'ils avaient l'intention de se rendre à Berlin, et ils demandaient qu'on leur accordât l'allocation de six mois que le gouvernement donne aux émigrés quand ceux-ci quittent définitivement le pays. Le chancelier du Trésor remit la chose à la décision du ministre des affaires étrangères. Le président du conseil déclara qu'il ne pouvait donner son consentement, car le départ des Polonais était sans aucun doute en connexion avec des projets hostiles à l'égard de la Russie. Le gouvernement anglais pense qu'il aurait manqué d'égards envers une nation amie en favorisant des émigrés associés en vue d'une pareille entreprise.

Lord Palmerston ajouta qu'il avait pris cette décision de son propre chef et qu'il ne m'avait pas prévenu au préalable, afin de pouvoir assumer la responsabilité de son acte, s'il avait des explications à donner au cours des interpellations parlementaires.

Notre conversation prit fin par quelques pensées d'ordre général au sujet de la lettre du 17/29 ; nous parlâmes ensuite de l'entente de la Russie et de l'Angleterre dans l'avenir comme de la seule possibilité d'un changement pacifique en Europe.

Cette pensée relative à l'avenir, Monsieur le chancelier, se retrouve en effet chez tous les hommes de bonne volonté, tant en Angleterre que chez nous. Je l'ai trouvée chez le duc de Wellington, chez lord Aberdeen, chez lord Lenthurst et Sir Peel. Je dois mentionner encore ici le nom de Chesterbury, qui m'a chargé de transmettre à Votre Excellence l'expression de ses meilleurs vœux et de ses meilleurs sentiments.

Dans le cabinet d'aujourd'hui, cette perspective dont je parle actuellement est reconnue comme possible, mais seulement dans le cadre d'une combinaison très éloignée. Il est utile que de grands intérêts soient englobés dans le jeu pour mettre en mouvement le gouvernement whig et le détourner de la politique isolationniste qui constitue le principe fondamental de sa politique étrangère. D'ailleurs, les événements exercent une forte pression sur les esprits. Deux puissances régnant aux marches de l'Europe et ayant entre elles le système continental désagrégé, offrent un spectacle grandiose.

Lord Palmerston a exprimé cette pensée de la façon suivante : l'Angleterre et la Russie sont comparables à deux navires formant un seul bloc et qu'aucun accident ne peut atteindre. Lorsque la mer redevient calme, nous regardons autour de nous pour voir s'il n'est pas risqué de mettre les canots de sauvetage à la mer pour sauver du naufrage ceux qui flottent encore.

Recevez, etc.

(signé) Brunow

II

Dépêche du comte Medem, ambassadeur de Russie, au de comte Nesselrode

Vienne, le 25 août/5 sept. 1848

Monsieur le Chancelier,

Au cours de la séance d'hier de l'assemblée législative, un des députés de la Galicie, M. Serakowsky, demanda au ministre de l'intérieur pourquoi l'on continuait de livrer nos déserteurs et quelles seraient les mesures prises pour empêcher cet acte si inhumain. (La gauche approuve et l'opposition siffle.)

Monsieur Dobbelhof répondit qu'il était surpris d'apprendre que ces extraditions continuaient après les instructiont réitérées données à ce sujet.[1]

[1] En marge, dans une note de la main même du tsar Nicolas, il est dit : « Il faut prévenir si le gouvernement accepte les déclarations incroyables de Dobbelhof ; le cas échéant, j'inviterai le comte Medem à quitter Vienne avec toute la mission. »

Ayant pris connaissance de cette réponse, je suis allé immédiatement trouver le baron Wessenberg, et je lui ai demandé comment il fallait interpréter la déclaration de son collègue. Cela semble être en contradiction avec ce que nous pouvons attendre d'un gouvernement qui vient justement de prendre l'engagement formel d'observer ponctuellement tous les contrats existant depuis longtemps entre nous. J'ai récemment rendu compte à Votre Excellence et au grand-duc de Varsovie des assurances certaines que M. le président du conseil m'avait données à ce sujet ; il était donc très important pour moi de savoir dans quelle mesure on en avait assuré la réalisation. M. Wessenberg, il est de mon devoir de le faire remarquer, m'a promis avec empressement qu'aucun doute ne subsisterait sur les intentions définitives du gouvernement relativement aux obligations contractuelles qui nous concernent. A la première occasion, il en discutera devant l'assemblée nationale. Il a essayé d'excuser Dobbelhof en faisant valoir que ce dernier n'était pas en état de répondre à une question à laquelle il n'était pas préparé.

J'ai appris que ce ministre n'avait jamais fait preuve d'intelligence ni de décision ; il a demandé son renvoi ainsi que celui du ministre des travaux publics, Schwarzer, qui était auparavant le rédacteur en chef de la « Österreichische Zeitung », de tendance révolutionnaire, et que M. Dobbelhof avait pris Schwarzer près de lui comme aide, après le départ du baron Pillersdorf. Les successeurs des deux ministres renvoyés ne sont pas encore connus.

Recevez, Monsieur le Chancelier, l'expression de mon plus profond respect.

(signé) Medem

III

Dépêche de Fonton au comte de Nesselrode

Hietzing, le 14/26 octobre 1848

Monsieur le Chancelier,

Ayant pris connaissance de l'arrivée du prince Windischgraetz, comme j'étais à Hietzing, près du quartier général, je comptais pouvoir me présenter, à l'occasion, au commandant en chef, en tant que seule autorité légale pouvant recevoir l'ambassade russe. Pour le faire, j'ai attendu jusqu'à hier, car je pensais que le prince était occupé de choses beaucoup plus importantes. Mais hier, je me suis décidé à aller à Hetzendorf.

Le maréchal était occupé à recevoir la délégation de l'assemblée nationale. On me dit qu'il désirait me voir et qu'il avait fixé l'heure de l'audience. J'étais très satisfait : je pourrais donc voir et entendre le seul homme dont dépendait le salut de la Monarchie et j'allais pouvoir vous rendre compte des impressions reçues au cours de cette rencontre.

Le prince me reçut avec une cordialité extraordinaire : il avait l'air accablé et n'essayait nullement de dissimuler la profonde tristesse à laquelle il était en proie et qui avait pour cause la malheureuse guerre civile qui déchirait la Monarchie.

Au cours de notre entretien, il avait du mal à retenir ses larmes; mais la sensibilité de l'homme privé ne faisait que mieux ressortir le calme extraordinaire avec lequel il remplissait ses devoirs de personnage officiel.

Luttant avec des difficultés inouïes au milieu des événements qui se déroulaient, il ne dissimula nullement la gravité du danger. « Ma tâche est extrêmement difficile, — dit-il — je dois faire cesser non seulement l'anarchie matérielle, mais encore l'anarchie morale. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'un pays soit resté aussi longtemps démoralisé que le nôtre. L'esprit révolutionnaire s'est emparé de la foule à la manière d'une avalanche. Si elle ne veut pas être anéantie, il faut employer l'antidote. Et, pour cela, les moyens ne manquent pas. »

Le prince est enthousiasmé de cette décision inflexible. Il est profondément convaincu de la nécessité de persévérer. Il a dans la victoire une foi absolue. Chacune de ses paroles prouve que les événements ne l'ont pas surpris et qu'il les avait prévus. Il avait fixé d'avance la direction à suivre ainsi que le sens dans lequel il devait diriger ses efforts pour que, au moment décisif, enthousiasmé par sa propre décision, il pût déclencher la série des événements dont le résultat sera, je l'espère, le salut de la Monarchie.

Ayant vu depuis longtemps que l'anarchie régnant à Vienne devait finir par une catastrophe, le prince Windischgraetz avait conseillé à la cour de quitter cette ville, non en prenant la fuite, mais à la tête de l'armée. Pendant que la cour, suivant ce courageux conseil, atteignait la ville d'où elle pourrait diriger les opérations, Windischgraetz était informé par Félix Schwartzenberg de tout ce qui se passait à Vienne, ce qui le mit à même de prendre l'initiative des mesures énergiques qui eurent pour résultat de mobiliser toutes les forces importantes entourant Vienne. Il ne mit pas seulement en mouvement l'armée qui, conformément au projet original, était placée sous ses ordres, mais encore les bataillons des commandants en chef du voisinage.

A la faveur des dernières dispositions, il réussit à concentrer des forces importantes autour de Vienne, sans affaiblir pour cela la défense des autres provinces. Lorsque le prince Windischgraetz me fit part de ses intentions, je me hâtai de l'assurer combien le tsar serait heureux de voir les forces de cette belle et forte Monarchie se grouper sous ses ordres pour lutter contre l'anarchie ; j'ajoutai que la prise de position de son Altesse impériale après la victoire des armées autrichiennes en Italie, était également orientée vers la grande tâche qu'il avait assumée pour la reconstruction de son pays.

« En tout cas, je ne doute pas que le tsar ne prête son appui à la cause que je défends. Sa Majesté daigne m'exprimer personnellement sa sympathie et j'ose exposer mes points de vue devant elle, franchement et honnêtement. Lorsque vous écrirez au comte Nesselrode, veuillez le prier de déposer mes hommages aux pieds de sa Majesté et de lui dire ce que je fais, que je suis ici et que les forces dont je dispose seront suffisantes, je l'espère, pour mettre fin à l'anarchie. Mais si Dieu ne m'aide pas, si mes espoirs sont déçus et si mes efforts ne sont pas couronnés de

succès, nous nous tournerons, sans hésiter, vers le cœur généreux de sa Majesté le tsar Nicolas. »[1]

J'ai dit au prince que je transmettrais exactement ses paroles. Il demanda ensuite des nouvelles du comte Medem. Je répondis que mon chef se rendrait auprès de sa Majesté et je lui expliquai les raisons qui l'en avaient empêché jusqu'ici. Le prince Windischgraetz répondit qu'il était persuadé que l'envoyé du tsar serait fort bien reçu à Olmütz et il me conseilla d'écrire, en son nom, au comte Medem. Il ajouta qu'il avait donné ce matin le même conseil à lord Ponsonby et que celui-ci s'était empressé de le suivre.

Au moment où j'allais quitter son Altesse, elle me demanda de tranquilliser notre gouvernement en ce qui concerne la situation de la Monarchie. « L'anarchie est grande chez nous, mais nous avons encore à notre disposition des moyens assez puissants pour nous permettre de nous dépêtrer de cette situation ; et ce qui vaut mieux encore, le moment est favorable. Aussitôt que nous en aurons fini avec l'affaire de Vienne, et c'est le plus important, nous nous occuperons de la Hongrie. Je crois fermement que l'affaire prendra une tournure favorable ; dans le cas contraire, nous compterons sur le bon cœur de sa Majesté le tsar. »[2]

J'ai été très longtemps témoin à Vienne d'excès de paroles et d'actes, de sorte que je ne puis dissimuler devant Votre Excellence la satisfaction que j'ai éprouvée lorsque je me suis trouvé en face de cet homme parfaitement équilibré, dont les paroles expriment la clarté et la raison calme, et dont le caractère résolu et énergique n'exclut pas une évidente bienveillance, une jovialité, et des sentiments d'humanité qui ne changent pas, même en présence de ceux contre qui il est appelé à lutter. Si quelqu'un est capable de reconstruire la Monarchie matériellement et moralement comme il dit, c'est bien lui, car s'il triomphe par les armes, il pourra s'attacher les vaincus, grâce à la confiance que les qualités de sa belle âme lui assurent. Avec lui la secousse actuelle conduira à une réaction pacifique et légitime qui exclut la haine et la vengeance. Pourvu que ses efforts soient couronnés de succès ; Que la divine Providence le conserve à la Monarchie, car il est le seul qui réunisse en lui les aptitudes indispensables dans ce bouleversement.[3]

Agréez, Monsieur le Chancelier...

(signé) Fonton

IV

Dépêche du comte Medem au comte de Nesselrode

Ollomutz, le 4/16 février 1848

Nous venons d'être informés que, sur la demande des autorités militaires autrichiennes, l'armée russe est entrée en Transylvanie, conformément aux instructions que le lieutenant-

[1] Note de Nicolas Ier : « Et moi je ne le repousserai pas. »
[2] Note de Nicolas Ier : « Et ils n'auront pas de déception. »
[3] Note de Nicolas Ier : « Amen, Nicolas ».

général Lüders avait reçues pour le cas où son aide deviendrait nécessaire. Jusqu'au dernier moment, nous espérions que cette éventualité ne se produirait pas ; il a fallu, pour cela, une puissante attaque de Bem, appuyée par des légions polonaises, et qui réussit à soulever les Sicules de Transylvanie.

Reconnaissant la nécessité d'une collaboration utile pour la pacification de cette région, le prince de Schwartzenberg désire que cette collaboration soit limitée le plus possible, et c'est pourquoi le gouverneur militaire de cette province reçut l'ordre de ne pas laisser les troupes d'occupation russes dépasser les limites des districts de Brassó et de Szeben et de limiter l'action militaire russe au temps strictement nécessaire.

Un officier qui se rend aujourd'hui en Transylvanie informera le lieutenant-général Lüders de la demande du prince de Schwartzenberg.

(signé) Medem

V

Dépêche du baron Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 5/17 mars 1849

Il y a quelques jours, le bruit de la possibilité d'une rupture entre la Porte et la Russie s'est répandu dans la société anglaise et dans les milieux commerciaux.

Cette crainte a été renforcée d'abord par un rapport qui, comme je l'espère, n'est pas exact et qui a trait aux dernières explications qui ont eu lieu entre notre ambassadeur à Constantinople et la Porte au sujet de l'affaire valaque ; ensuite par des nouvelles relatives à des préparatifs militaires de la Porte, sur terre et sur mer ; enfin par des informations, publiées dans des journaux français, d'après lesquelles on recruterait à Paris des officiers polonais pour le compte de la Turquie. Ces rumeurs ont eu pour effet de réduire les espoirs relatifs au maintien de la paix.

Bien que je n'aie pas reçu de Constantinople des nouvelles directes me permettant de conclure que dans un avenir prochain des changements pourraient survenir dans nos relations amicales avec la Turquie, j'ai considéré qu'il était de mon devoir de faire tout mon possible pour savoir jusqu'à quel point le gouvernement de sa Majesté le roi d'Angleterre partage l'inquiétude répandue dans la société.

J'ai eu hier matin un entretien confidentiel à ce sujet avec le premier ministre.

J'ai profité de l'occasion pour le mettre au courant des difficultés que Votre Excellence a énumérées dans sa lettre du 9/21 février et qui ont été suscitées par les agents anglais dans l'accord définitif entre la Porte et nous, concernant l'organisation intérieure des voïvodats. J'ai fait ressortir combien de tels obstacles étaient regrettables et à quel point ils empêchaient, sans aucune raison, le rétablissement de l'ordre dans les provinces danubiennes et retardaient l'évacuation de ces territoires par nos troupes. J'ai constaté que par ces tracasseries les agents anglais, juste au plus mauvais moment, ne travaillaient pas seulement

contre les projets de notre cabinet, mais qu'ils dérangeaient aussi les plans de leur propre gouvernement, en retardant le rétablissement de l'ordre légal en Valachie et en contribuant à renforcer et à envenimer le différend qui peut conduire à un grave conflit entre la Russie et la Porte.

Pour résumer ces réflexions, j'ai pensé, Monsieur le Chancelier, que le mieux serait de montrer à lord Russel la lettre de Votre Excellence qui contient ceci : « Je ne crois pas que le cabinet anglais envisage une solution pareille de la question moldovalaque. »

Le premier ministre a apprécié cette vérité comme il convient. Il m'a assuré en termes non équivoques que le point de vue du gouvernement de sa Majesté tendait au maintien de la paix et de la bonne entente entre la Russie et la Porte. Il a exprimé sa confiance absolue dans les intentions bienveillantes du tsar envers la Turquie. Il a manifesté l'espoir que la Turquie ne ferait rien pour fournir une base légitime au mécontentement de sa Majesté. Il a reconnu que la Turquie aurait commis une lourde faute si elle avait pris des officiers polonais à son service, comme les journaux français en avaient fait courir le bruit, car leur présence et leur activité causeraient une impression pénible dans les pays où ils ont trouvé asile et pourraient être regardées par le tsar comme le signe d'une pensée hostile. Il a dit qu'il espérait que la nouvelle était inexacte ; il a exprimé des doutes sur les prétendus préparatifs de guerre à Constantinople ; il comptait apparemment sur la prudence déployée par Sir Stratford Canning pour que la Turquie use envers nous d'une politique sage et pacifique. Il a exprimé sa conviction que les différends actuels seront réglés en Valachie d'une manière satisfaisante pour les deux parties, par un accord entre le tsar et la Porte et que rien ne sera changé dans leurs bons rapports, au maintien desquels l'Angleterre est intéressée en premier lieu. Il a ajouté que, d'après les dernières nouvelles reçues de Constantinople, le gouvernement turc aurait offert un échange de notes relatives au règlement de la question des Principautés, au lieu de la proposition tendant à ajourner la solution de cette question.

En me faisant part de ses remarques, dont je viens de vous donner le résumé, le premier ministre s'est sagement gardé de parler des détails qui n'intéressent pas l'Angleterre. Lord Russel ne se soucie nullement des changements que nous désirons apporter au Règlement Organique. Son point de vue et son devoir, dans le domaine de la haute politique, tendent vers un seul but : maintenir la paix entre la Russie et la Turquie, afin d'écarter ainsi la possibilité d'un nouveau différend en Orient. Lord Russel, comme je m'en suis aperçu, se rend exactement compte de l'importance de ce point de vue essentiel. Je me suis efforcé de l'amener à suivre cette question avec une attention particulière. J'ai fini notre entretien par la remarque suivante : « Je sais, lui ai-je dit, que le désir le plus chaleureux du tsar est de vivre en paix avec la Turquie et c'est parce que je connais les intentions du tsar à ce sujet que je suis venu m'entretenir avec vous. Si la rupture et le malheur qu'elle pourrait causer à l'empire ottoman me laissaient indifférent, je ne serais pas venu vous trouver. J'aurais laissé les

événements suivre leur cours naturel. J'aurais laissé les mauvais conseils porter leurs fruits. Bref, si j'avais supposé que mon cabinet désirât la guerre, je me serais tu. Je suis venu vous trouver, parce que je sais que le tsar désire la paix. C'est vous qui devez veiller à ce que la Porte garde une attitude conciliante et n'aille pas compromettre la situation par une méfiance injustifiée ou par la publication de documents que le tsar pourrait interpréter comme un signe d'hostilité. »

Je ne manquerai pas de rendre compte à lord Palmerston de l'échange de vues que j'ai eu avec le premier ministre.

Étant données mes relations personnelles avec le duc de Wellington, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de l'informer de l'entretien que j'ai eu avec lord Russel; l'éminent général a approuvé sans réserve mes raisons ainsi que ma façon de penser. Il m'a promis de prêter son appui si, dans le cabinet de sa Majesté, il paraissait nécessaire de soutenir mes efforts pour amener le gouvernement ottoman à ne pas prendre une attitude hostile, attitude, qui, tôt ou tard, devient menaçante du point de vue du maintien de la paix.

Recevez, etc. *(signé)* Brunow

VI

Dépêche du comte Medem au comte de Nesselrode

Vienne, 23 mars/4 avril 1849

Monsieur le Chancelier,

Ce matin, après son arrivée à Olmütz, je me suis entretenu avec le prince de Schwarzenberg. Cette fois nous avons discuté dans tous ses détails la situation de la Transylvanie qui est devenue le point de départ d'un mouvement révolutionnaire dirigé par des Polonais et auquel s'étaient ralliés des Italiens, des Français, des Allemands et, qui plus est, quelques Anglais. Ceux-ci ont atteint leur but de maîtriser le pays et préparent une attaque contre des territoires dans lesquels, contre les Voïvodats surtout, ils déployèrent une forte activité pour gagner des partisans à leur cause en vue d'élargir le cercle de leur influence. Le prince m'a dit qu'il fallait faire cesser le plus vite possible un pareil état de choses, fort préjudiciable à l'ordre et aux intérêts généraux que deux États voisins doivent défendre. A cette fin, une armée russe de 25 à 30.000 hommes serait suffisante.[1] Des forces militaires autrichiennes seront employées seulement pour abattre l'insurrection hongroise ; 14 nouveaux bataillons sont partis pour renforcer l'armée qui, dans quelques jours, aura atteint l'effectif nécessaire pour commencer l'attaque avec l'espoir de battre les insurgés. La victoire ne peut être complète si, d'autre part, l'armée russe n'occupe pas la Transylvanie, foyer de l'insurrection. Cette attaque est facilitée par la longueur de la frontière à l'instant où l'Autriche n'a pas la possibilité d'exécuter elle-même cette attaque.

[1] Note marginale du tsar Nicolas Ier : « Nous occuperons la Bucovine et la Galicie, ou je ne bouge pas ».

Pour démontrer l'activité des intrigants révolutionnaires, le prince de Schwartzenberg m'a fait voir, entre autres documents, des lettres de Bem qui ont été interceptées ainsi que le rapport d'un consul autrichien qui constate que ce rebelle, après son arrivée à Nagyszeben, est entré en relations avec un agent consulaire anglais, qui lui avait été envoyé par le consul d'Angleterre à Bucarest.

Lorsque le président du conseil m'a prié d'informer Votre Excellence de la nécessité d'une entrée rapide de nos troupes en Transylvanie, dans l'intérêt du but commun que nous devons défendre contre les méfaits révolutionnaires, j'ai pensé ne pouvoir exécuter cette mission que dans le cas où lui-même écrirait au comte de Buol pour lui expliquer de façon détaillée sa demande d'intervention, reconnaissant ainsi le caractère de son acte. Il me semblait que c'était le seul moyen de prévenir une fausse interprétation de notre collaboration qui évolue au milieu de circonstances si graves.

Le président du conseil s'est engagé à accéder à mon désir. Il écrira à l'envoyé de l'Autriche auprès de notre cour pour lui expliquer en détail les raisons qui incitent le gouvernement à faire ce pas nécessaire en raisons du caractère sérieux des circonstances.

Recevez, etc . . .

(signé) Medem

VII

Dépêche du comte Medem au comte de Nesselrode

Vienne, le 1/13 avril 1849

Monsieur le Chancelier,

J'avisai immédiatement le prince de Schwartzenberg de la réception de la dépêche du 25 mars ayant trait à sa demande de concentrer aux points les plus menacés de la frontière de Galicie des forces importantes autorisées à pénétrer sur le territoire autrichien pour coopérer à la répression rapide de l'insurrection.

Votre Excellence m'a chargé de prévenir le président du conseil que la concentration désirée était déjà effectuée ; en ce qui concerne la dernière demande, j'étais autorisé à répondre au nom de Sa Majesté, que « les malheureux événements de Transylvanie avaient clairement démontré au tsar à quel point une aide partielle aurait compromis son armée qui se serait révélée incapable de régler une affaire que l'Autriche défendrait avec de telles forces. Le souverain ne pourrait donner satisfaction à la demande du gouvernement autrichien qu'aux conditions suivantes :

1) Les corps d'armée appelés à passer la frontière seront suffisants pour résoudre seuls les difficultés qui surgiront.

2) Ces corps d'armée ne seront pas réunis à l'armée autrichienne qui se libérera et servira à renforcer l'armée du prince Windischgraetz. Abstraction faite des prérogatives dont bénéficie l'Autriche en raison de ce fait, il faudra veiller à écarter les heurts qui pourraient se produire entre certaines parties des deux

armées qui seront commandées par des généraux n'appartenant pas au même empire.

Sa Majesté estime que c'est le seul moyen d'assurer le succès des opérations militaires auxquelles notre aide contribuera ; mais Elle ne pourra consentir cette aide à l'Autriche qu'à cette unique condition.»

Le prince de Schwartzenberg a accueilli avec la plus grande satisfaction l'intention de Sa Majesté d'aider le gouvernement autrichien dans sa lutte et il m'a fait savoir son entière compréhension des deux conditions fixées par notre souverain et son acceptation au nom de son gouvernement.

Le président du conseil propose que cette question soit éclaircie directement par le comte de Buol. Ayant pleine confiance dans le gouvernement de Sa Majesté le tsar, concernant la fixation des moyens de collaboration et des détails militaires, le prince de Schwartzenberg, se référant au projet militaire que j'ai eu l'avantage d'envoyer sous le numéro 57, a exprimé le vœu qu'un corps d'armée russe, d'un effectif suffisant, soit appelé à agir en Bucovine et chargé d'occuper Tchouczou, Bistricu et Marosvásárhely, pour faire concorder plus tard cette opération avec celle des troupes que notre gouvernement a l'intention de faire entrer en Transylvanie par Brassó.

En ce qui concerne l'effectif de l'armée, le président du conseil pense qu'un effectif d'environ 40.000 hommes suffirait pour atteindre les buts fixés. D'ailleurs, en ce qui concerne cette question comme toutes les autres, le cabinet autrichien est complètement d'accord que le gouvernement du tsar conserve sa complète liberté d'action et son indépendance. Les officiers délégués auprès des différents commandants devront fournir les renseignements nécessaires sur les endroits qui seront traversés et assurer le ravitaillement dans le pays plus ou moins dévasté.

Le prince de Schwartzenberg m'a parlé encore de la nécessité de concentrer des forces suffisantes aux environs de Cracovie, pour contre-balancer les mouvements possibles des insurgés dans cette région, parce qu'on peut prêter à ceux-ci de telles intentions.

J'ai envoyé la copie de ce rapport au grand-duc de Varsovie, n'ayant pas fait de rapport spécial à Son Excellence de la dernière demande.

(signé) Medem

VIII

Dépêche du comte Medem au comte de Nesselrode
Vienne, le 15/27 avril 1849

Me référant au rapport que j'ai cru devoir envoyer au feld-maréchal, au grand-duc de Varsovie, relativement à la demande du gouvernement autrichien d'un corps d'armée que nous aurions à envoyer en Hongrie, par Cracovie et la Galicie, pour secourir les troupes autrichiennes qui ont été obligées de reculer devant la supériorité numérique des insurgés, Son Excellence m'a chargé de faire savoir au prince de Schwartzenberg qu'il ne pouvait accéder à ce désir tant qu'il n'aurait pas reçu l'autorisation de

notre souverain. La dépêche du 25 mars à laquelle se réfère le président du conseil dans sa note officielle du 21 avril, n'a trait qu'à l'entrée de notre armée en Bucovine et en Galicie et non pas à l'envoi d'une armée en Hongrie. En faisant savoir qu'il demanderait les ordres de Sa Majesté, le prince indique la nécessité de discuter les conditions du ravitaillement en vivres et en munitions de nos troupes, si ces dernières sont appelées à entrer en territoire autrichien pour y exécuter des opérations militaires. Le prince propose en tous cas de discuter l'envoi d'une personne de confiance à Varsovie qui serait autorisée à fixer les détails des mesures à prendre.

Le prince de Schwartzenberg a reconnu que son Excellence devait attendre les ordres du Souverain, puisque lui-même ne disposait pas du pouvoir nécessaire pour prendre une décision. Il m'a remis la note officielle du 21 avril, relative au secours immédiat ; il supposait que le feldmaréchal était autorisé à donner à l'Autriche le secours militaire que celle-ci avait demandé, aussi contre la Hongrie. Le président du conseil a reconnu la nécessité d'envoyer à Varsovie un officier muni de pleins pouvoirs, autorisé à fixer avec nous les mesures à prendre pour assurer le ravitaillement de notre armée en vivres et en munitions. C'est le colonel Schnobeln qui a été chargé de l'exécution de cette tâche. Il part ce soir et passera par Cracovie pour recueillir là les renseignements exacts sur les mesures qui ont déjà été prises pour le ravitaillement de notre armée et qui sont en parfait accord avec les ordres donnés aux autorités civiles et militaires de Galicie. Le colonel Schnobeln, qui connaît parfaitement les questions se rapportant à nos négociations, pourra se mettre en rapport avec notre commandement militaire de Varsovie. Le prince de Schwartzenberg vient de recevoir de Jassy une information selon laquelle des forces importantes ont été rassemblées en Bessarabie pour entrer sans doute en Moldavie aussitôt après l'arrivée de l'estafette que le souverain a dépêchée au général Lüders. Le commandant de nos troupes de Podolie est entré en rapport avec le colonel Urban, commandant d'une partie des troupes autrichiennes de Bucovine. Le prince de Schwartzenberg en a conclu que notre armée avait reçu l'ordre d'entrer en Transylvanie de deux côtés à la fois.

Le prince de Schwartzenberg m'a exprimé sa reconnaissance et sa plus grande satisfaction de l'aide que nous avons donnée à l'Autriche, et il m'a fait part de sa conviction que la lutte contre les éléments révolutionnaires serait terminée en trois semaines à compter du jour où l'arrivée de notre armée permettrait une attaque conjuguée de toutes les forces dans tous les secteurs. Le gouvernement de Sa Majesté impériale et royale, a dit le président du conseil, saura apprécier au plus haut point le service que nous rendons dans de telles circonstances à l'Autriche et à l'ordre en général et considérera cette aide comme le signe d'une alliance étroite et cordiale entre deux empires qui sont d'accord sur Le cabinet autrichien ne désire pas garder le secret sur ce fait, ce qui produira une excellente impression sur les autres cabinets intéressés au maintien de l'ordre. Dans son dernier rapport, M. Hübner m'informe des pourparlers qu'il a eus avec le comte

Mole dont l'influence sur les milieux conservateurs est très grande. Ce dernier lui avait conseillé d'offrir au prince de Schwartzenberg l'aide de la Russie pour réprimer l'insurrection en Hongrie ; de cette aide dépendent la tranquillité de l'Europe et l'avenir de tous les pays, à commencer par la France. Le foyer de l'insurrection en Hongrie doit être étouffé aussi vite que possible.

(signé) Medem

IX

Dépêche du Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 23 avril/5 mai 1849

Monsieur le Chancelier,

La situation en Hongrie prend de jour en jour plus d'importance aux yeux du gouvernement anglais et de la société anglaise. L'opinion est de plus en plus convaincue que l'instant est proche où l'Autriche incapable de rétablir à elle seule l'ordre dans cette partie de l'empire, va être obligée de demander la collaboration matérielle de la Russie.

Si ce fait se produisait, il ne rencontrerait naturellement pas l'approbation du gouvernement britannique, car il signifierait, selon lui, le renforcement de l'influence russe, ce qui lui serait doublement désagréable, après les échecs que la politique anglaise a subis récemment dans le sud comme dans le centre et le nord de l'Italie.

La perspective d'une intervention russe en Hongrie inquiète le gouvernement de Sa Majesté le roi d'Angleterre. Jusqu'à présent il semble que lord Palmerston ait éludé cette question.

Son silence m'a évité la peine de donner des explications prématurées, tant que je n'aurai pas reçu les ordres de notre souverain me faisant connaître dans quel esprit je dois m'expliquer la réalisation de sa volonté.

D'autre part, d'après les nouvelles qui m'arrivent au sujet de cette question, le gouvernement de Sa Majesté le roi d'Angleterre serait obligé de protester, seul ou avec la France.

Ces nouvelles se sont répandues parmi les membres du corps diplomatique. Quelques collègues m'en ont parlé. J'ai écouté ces renseignements sans leur attribuer la moindre importance. Je me suis borné à répondre que si notre souverain trouve bon d'offrir son aide à une cour alliée, pour rétablir l'ordre dans un pays limitrophe de l'empire russe, Sa Majesté sera libre sans aucun doute de prendre une décision et Elle usera intégralement de cette liberté, sans s'occuper des opinions que notre intervention pourrait susciter.

Seules de telles paroles convenaient à la situation. Je n'ai rencontré personne qui eût douté du droit de notre souverain d'aider l'Autriche au moment et de la manière qu'il jugera convenable.

Je tiens encore à faire remarquer que parmi ceux qui m'ont parlé de la question hongroise, c'est le duc de Wellington qui a

exprimé l'opinion la plus juste. Il s'est servi d'expressions claires et concises, selon son habitude. « Il est temps, a-t-il dit, que l'Autriche en finisse avec la Hongrie. Si elle n'a pas les moyens de le faire, qu'elle les demande au tsar, mais ces moyens doivent être assez importants. Ce serait une faute, une très grande faute que de demander 4000 hommes, quand il en faudrait 40.000. »

J'ai répété ces paroles à Metternich. Il en a reconnu la justesse. Il m'a répondu d'une façon fort spirituelle et je ne peux m'empêcher de répéter ses paroles à Votre Excellence.

« La remarque du duc de Wellington, m'a dit le prince de Metternich, me rappelle ce qui est arrivé pendant la guerre d'Espagne, après le siège du Trocadéro. Le gouvernement de Madrid avait demandé alors à M. Uvnar un prêt de 20 millions, à quoi Uvnar répondit : Je ne connais pas un seul banquier en Europe qui soit disposé à prêter 20 millions à l'Espagne ; mais si vous me demandez 200 millions, je vous les donnerai demain. » Le prince de Metternich a raison d'appliquer ces mots à la situation actuelle. Si l'Autriche demande une aide insuffisante, elle demande l'impossible. L'importance de l'armée de secours doit être en fonction des difficultés à vaincre. Et elle doit être de plus en plus importante dans la mesure où l'aide tarde à venir, car l'insurrection a eu le temps de se répandre dans le pays et d'organiser ses forces, ce qui ne se serait pas produit si le gouvernement autrichien s'était décidé, dès le début, à demander à la Russie l'aide suffisante.

Le prince de Metternich n'en rend pas responsable le gouvernement Schwartzenberg. Il comprend que l'Autriche ait cru pouvoir abattre l'insurrection par ses propres forces, sans aide étrangère. Mais les troubles résultant de la guerre d'Italie avaient dispersé les forces dont elle disposait et considérablement affaibli sa capacité d'action. Il aurait fallu reconnaître à temps cette situation et agir en conséquence. En agissant différemment, nous avons commis une faute. Les erreurs commises en Hongrie sont le résultat de ce faux calcul. Telle est l'opinion du prince de Metternich.

Le comte de Colloredo ignore la décision prise par sa cour dans la question hongroise.

Les dernières nouvelles sont du 29 avril. Le prince de Schwartzenberg l'informe de l'entrée de l'armée autrichienne en Toscane et dans Rome. Il ajoute que la cour de Vienne aurait été plus satisfaite si l'entreprise française de Cività Vecchia s'était produite en conformité avec l'accord conclu à Gaète entre l'Autriche, Naples, l'Espagne et la France et si cette dernière avait pris l'initiative de l'action et fait ainsi avancer la décision de la conférence de Gaète. Mais cette démonstration que la France a exécutée sans l'accord préable des trois cours, ne laisse de produire une impression favorable, parce qu'elle hâte le retour du Pape dans ses États.

L'autre dépêche, datée également du 29 avril, mentionne la décision de la cour de Vienne de faciliter la conclusion de la paix avec la Sardaigne et autorise M. Bruck à réduire les réparations ; mais elle tient absolument à ce qu'Alexandrie soit partiellement occupée et défend le principe des négociations directes

avec la cour de Turin, excluant tout intermédiaire étranger. Le comte de Colloredo m'a lu les deux dépêches avant d'en informer Palmerston.

(signé) Brunow

X

Dépêche du baron Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 29 avril/11 mai 1849

Monsieur le Chancelier,

Avant-hier soir j'ai rencontré lord Palmerston au concert de la cour. J'ai profité de cette occasion pour l'informer de l'arrivée à Vienne du général Berg et du caractère de sa mission, nouvelle que le comte de Medem avait eu l'amabilité de me communiquer. Si je lui ai fait savoir cela, c'est que j'avais la ferme intention de l'informer que notre accord avec l'Autriche concernant les mesures militaires à prendre pour abattre l'insurrection en Hongrie, entrait déjà en vigueur, de sorte qu'il fallait le considérer comme un fait accompli, dont certains parlaient déjà. Le secrétaire d'État a bien compris cette intention. Il n'a pas discuté avec moi au sujet de cette question, il s'est borné à me dire : « Finissez-en le plus tôt possible. »

Je trouve qu'il est de mon devoir, Monsieur le Chancelier, de vous informer sans retard de ces paroles. Il est sans doute très important pour vous d'être renseigné le plus tôt possible sur l'impression que notre aide armée produit sur le cabinet anglais. Les journaux étrangers ont déjà répandu la nouvelle que le gouvernement de Sa Majesté britannique désirerait nous détourner de l'exécution de cette grande entreprise. Le corps diplomatique de Londres, comme je l'ai déjà annoncé à Votre Excellence dans une de mes dépêches précédentes, croit à la possibilité d'une protestation anglaise. Cette situation contredit manifestement les paroles de lord Palmerston : « Finissez-en le plus tôt possible. »

Je considère ces paroles comme étant l'expression de l'opinion actuelle du cabinet anglais. Si notre action est couronnée d'un succès décisif et rapide, l'Angleterre acceptera les choses telles qu'elles sont, sinon sans regret, du moins sans discussion.

Si la guerre se poursuit avec des alternatives de succès et de revers, le cabinet anglais aura le temps de réfléchir. Il ne fera rien sans la France. Avec la France il pourra encore nous causer des difficultés, si l'opinion générale se prononce fermement en faveur de la Hongrie. Actuellement notre aide armée consentie à l'Autriche semble encore un événement trop nouveau pour que l'opinion générale ait eu le temps de se manifester.

La première réaction de la société est une grande surprise. Pour l'Angleterre, Monsieur le Chancelier, c'est un spectacle passionnant que de voir la Russie reparaître sur la scène, après une si longue période de complète inaction.

La deuxième réaction se manifeste par des reproches directs contre le gouvernement whig, parce qu'il a abandonné l'Autriche,

son ancienne alliée, forçant cette monarchie à demander l'aide de la Russie et renforçant ainsi dans une telle mesure l'influence de cette dernière que l'Angleterre fera bien d'être sur ses gardes ; mais ce fait ne l'inquiète pas encore.

La troisième réaction que je dois encore mentionner provient de ce que l'on connaît la disproportion des forces qui existent dans cette guerre entre les Hongrois d'une part et les Autrichiens et les Russes de l'autre. Disproportion contre laquelle s'élève l'instinct anglais, qui regarde avec satisfaction le spectacle de la guerre si les possibilités sont égales pour les deux parties. A ce sentiment se joint encore, dans les deux camps, la grande sympathie que les Anglais éprouvent pour tout ce qui est constitutionnel. En sus de ce sentiment, qui semble être devenu chez lui une idée fixe, le public anglais est influencé depuis longtemps par l'ancienne liberté apparente de la Hongrie. Ce pays à moitié barbare et à moitié chevaleresque exerce une sorte d'attirance sur l'imagination des Anglais, attirance à laquelle n'est pas étrangère l'arrière-pensée d'une expansion commerciale et politique qui s'étendrait jusqu'au Danube. Je mentionne l'existence de ces facteurs, car il se peut que l'on s'en serve pour provoquer la sympathie de la société à l'égard de la Hongrie, qui est en guerre contre l'Autriche et la Russie.

Il faut espérer que l'activité conjuguée de ces deux puissances réussira à mettre fin à l'anarchie régnant en Hongrie avant que ce pays ait eu le temps d'établir un gouvernement ayant l'apparence d'être légal. C'est dans ce sens que le duc de Wellington m'a parlé hier soir, dans un entretien que j'ai eu avec lui à la cour. Il m'a remercié à nouveau de l'information que je lui avais donnée la veille relativement à l'envoi du général Berg en Hongrie. « Tâchez, — m'a-t-il dit, — de travailler avec des forces suffisantes pour faire cesser l'anarchie d'un seul coup. Faites une grande guerre, avec de grands moyens. Vous en avez la possibilité. »

Les paroles du célèbre général expriment en langage militaire la même pensée que lord Palmerston a exprimée en langage politique : Finissez-en le plus tôt possible. »

Je n'ai pas mangué de communiquer ces détails au comte Colloredo, pour qu'il en puisse aviser sa cour. Ce qu'il a fait hier soir.

Avant tout, j'ai voulu dissiper les craintes de l'Autriche concernant la possibilité d'une action anglaise opposée à notre action commune. Actuellement, la pensée d'une pareille contre-action n'existe même pas. Mais, pour l'empêcher de naître, l'Autriche et la Russie devront travailler virilement, rapidement et en complet accord.

C'est l'expression de cette conviction que j'ai voulu renforcer auprès du cabinet de Vienne par les renseignements confidentiels que j'ai donnés à son envoyé à Londres.

Au cours de notre conversation, nous avons décidé de travailler en commun, dans cette situation critique, avec toute l'énergie qu'a éveillée en nous l'importance des intérêts dont nous sommes chargés.

(signé) Brunow

XI

Dépêche du baron Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 2/14 mai 1849

L'attitude de Palmerston continue à rester passive. Hier, en parlant de notre armée de secours que Magenis évalue à 90.000 hommes, il a dit : » Les Hongrois ne pourront pas résister à une telle force. « Il a exprimé cette opinion sans faire de remarque sur notre collaboration. Jusqu'à présent il n'a pas prononcé une seule parole pouvant donner à penser qu'il a des objections à présenter, Chaque fois que le duc me voit, il répète toujours : » Travaillez avec de grandes masses. « Hier il a ajouté : » Il est important que vous ne subissiez pas d'échec. «

(signé) Brunow

XII

Dépêche du baron Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 10/22 octobre 1849

Monsieur le Chancelier,

Mon entretien avec lord Palmerston a eu lieu au ministère des affaires étrangères le 7/19 oct.

J'ai commencé la conversation par le résumé des négocia tions du 27 sept./9 oct.

« Nous avons constaté alors, lui ai-je dit, que les relations pacifiques entre la Porte et la Russie n'avaient pas été rompues. Des discussions se sont engagées entre les deux gouvernements, des mécontentements existent ainsi qu'une certaine mésentente, mais il n'y a pas de conflit. Le fait que les relations diplomatiques sont rompues avec Constantinople ne signifie pas encore la guerre. Le rappel de la légation de Russie (s'il avait eu lieu) ne signifierait pas davantage la guerre. Pour qu'il y ait état de guerre, il faudrait qu'il y eût déclaration de guerre et commencement des hostilités. Or, jusqu'à présent, il n'y a eu ni rupture ni attaque. La Turquie n'a pas besoin de se préparer contre un danger qui, en réalité, n'existe pas. Nous avons constaté ces vérités et nous avons décidé, si toutefois la Porte est encore en état de paix, que la fermeture des Dardanelles et du Bosphore, selon notre contrat de 1841, resterait inviolée dans toute son intégralité. C'est une affaire entendue entre nous. Vous me l'avez déclaré. J'en ai avisé ma cour.

» Entre temps, un nouveau fait s'est produit. J'ai appris que lord Normanby avait délibéré à Paris avec le gouvernement français sur la collaboration de vos flottes du Levant.

» La véracité de ce fait a été affirmée en ma présence par l'ambassadeur de France.

» Selon mon opinion, cet incident demande une explication. Je suis venu vous trouver pour que vous me parliez sérieusement et franchement. Il est nécessaire que les cabinets qui désirent vivre en bonne intelligence, ne soient pas déçus par les intentions des autres. Il faut que chacun de nous informe l'autre de l'objet

des mesures prises par lui, si ces mesures peuvent donner lieu à une méprise.

» C'est pour éviter pareille éventualité que je vous prie de me donner des éclarcissements sur les deux questions suivantes : Pour quelle raison avez-vous cru devoir effectuer le regroupement de votre flotte et dans quelles limites se fera ce regroupement?«

Lord Palmerston m'a répondu de la façon suivante : « Je crois que les mobiles sur lesquels vous demandez une explication sont justes ; aussi vais-je vous donner l'explication demandée. Je commencerai par la délimitation du regroupement de la flotte. Il est limitée à la Méditerrannée. L'escadre n'a pas reçu l'ordre de pénétrer dans les Dardanelles. Tant que la Porte est en état de paix, le principe de la fermeture des détroits reste le même que celui qui est prescrit par notre convention de 1841. Seules font exception de petites unités qui font le service pour communiquer avec la légation de Constantinople.

» L'amiral Parker qui est actuellement sur les côtes grecques se rendra de là dans les îles de l'Archipel. La flotte française est concentrée dans la baie de Smyrne. La nôtre se rendra dans le voisinage des lieux que l'amiral Parket aura choisis pour son escadre pendant le temps des déplacements.

En ce qui concerne la raison du regroupement, il n'y a rien là qui puisse éveiller les craintes de la Russie. Les mouvements de la flotte sur les côtes d'un empire limitrophe du vôtre semblent être, à vos yeux, une manifestation dirigée contre vous. Telle serait en réalité la présence d'une flotte anglaise dans la mer Baltique. Cela est hors de doute. En ce qui concerne la Méditerrannée, elle est très éloignée de votre pays.

» L'entrée dans les Dardannelles est exclue en vertu du pacte bilatéral qui nous lie, dont nous reconnaissons le caractère raisonnable et au maintien duquel nous sommes intéressés tant que la Turquie sera en état de paix.

» Il est hors de doute que les oppositions qui se sont produites récemment entre vous, ont causé de très grands soucis à la Turquie. Elle était d'autant plus émue qu'elle interprétait le départ des ambassades russe et autrichienne de Constantinople comme le signe d'une rupture prochaine. Un tel état de choses a éveillé les soupçons de la Porte Ottomane, soupçons qui, à mes yeux, n'étaient nullement fondés.

« Toute politique, tant soit peu prévoyante, observe attentivement les événements, et c'est ce qui nous oblige à adopter la politique de l'expectative et de l'attente. La présence de notre flotte dans les eaux du Levant est une mesure de prévoyance des possibilités qui, je l'espère, ne se réaliseront jamais. «

J'ai dit au ministre que je transmettrais ces renseignements au gouvernement du tsar, lui laissant le soin d'en estimer la valeur. Mais en remplissant ce devoir, je trouve nécessaire de consigner ici les remarques que j'ai faites, à la suite des explications de lord Palmerston, relativement au regroupement actuel des deux escadres. Je vais les mentionner dans l'ordre.

Avant tout, j'ai demandé si ce regroupement ne semblait pas prématuré et déraisonnable. Il est vrai qu'une discussion s'est élevée entre la Porte et le cabinet du tsar, mais elle a été

traitée par la voie diplomatique. Le sultan a envoyé à Saint-Pétersbourg un délégué spécial chargé d'exposer les doléances de la Porte et de demander qu'il fût porté remède au mal. Ce délégué vient seulement d'arriver à destination. On ne sait pas encore quel accueil lui a été fait. Si sa mission est couronnée de succès, la discussion entre les deux cours prendra fin d'elle-même. N'aurait-il pas fallu en attendre le résultat et ne pas supposer d'avance qu'elle était vouée à un échec? « En outre, ai-je ajouté, le mouvement des forces navales dans le Levant, au lieu de supprimer le danger, risque d'aggraver encore la situation et de pousser la Turquie dans la voie d'une mauvaise politique. Les navires de guerre, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire à lord Russel, sont de mauvais messagers de paix. Nous savons par expérience que la Turquie est encline à se tromper en ce qui concerne le véritable intérêt de son empire, qui a besoin d'un calme complet pour maintenir son équilibre. Au lieu de l'apaiser, vous l'exposez à la ruine en lui faisant perdre son équilibre. Vous désirez la soutenir. Prenez garde de l'exposer à une catastrophe.

« Cette catastrophe éventuelle fait courir à la paix générale un tel danger que tout homme d'État appelé à résoudre des questions si importantes, doit peser le fardeau de sa responsabilité non seulement devant son gouvernement, mais encore devant le tribunal de toute l'Europe.

« Je remplis mon devoir en attirant votre attention sur la gravité de la situation actuelle.

« Il est hors de doute que vous m'avez déchargé de toute responsabilité morale, lorsque vous avez pris les décisions dont je vous ai parlé sans m'en avoir averti. Je dois plutôt m'en réjouir que m'en attrister. Si le malheur se produit, j'en appellerai à votre témoignage pour que vous déclariez que je ne suis pas responsable. Je constate également que la paix de l'Europe est actuellement entre les mains de votre ambassadeur à Constantinople et qu'il dépendra de lui d'engager les Turcs dans une bonne ou dans une mauvaise voie.

« Autant que je puisse en juger, vous avez laissé une trop grande liberté d'action à Sir Canning. J'aimerais qu'il usât de cette liberté avec sagesse. Si la question de la guerre ou de la paix est mise sur une seule carte, je vous avoue que je serais plus tranquille si la décision sur ce point était laissée au gouvernement de Sa Majesté. Il arrive très souvent que l'agent diplomatique qui manque de pratique dans ces questions, cède à l'influence des inquiétudes qui l'entourent. Seuls les cabinets sont, de par leur situation, exempts de cette influence. C'est pourquoi je vous dis, sans aucun détour, qu'à mon avis la question de la paix sera mieux assurée si c'est le gouvernement de Sa Majesté qui veille et non l'ambassadeur anglais à Constantinople. La responsabilité est très grande. Elle pèsera de tout son poids sur lord Canning. »

Lord Palmerston a écouté cet exposé sérieusement et avec un grand intérêt. Il m'a répondu premièrement, en réponse à l'observation que je lui avais faite à propos du caractère prématuré des mesures prises, que, comme il s'agit de mesures préven-

tives qui ont dû être prises à cause de la grande distance, c'eût été une grave imprudence de les remettre au dernier moment et risquer d'être dépassé par des événements imprévus et évoluant rapidement.

Quant à prétendre que la présence de la flotte pourrait influer sur les dispositions du gouvernement ottoman et l'engager dans une mauvaise voie, lord Palmerston affirme que la Porte, quand elle se voit entourée de forces étrangères, devient non pas belliqueuse, mais pacifique. Les Turcs en général ne sont pas enchantés de l'aide étrangère. Ils sont beaucoup plus tranquilles, si cette aide reste absente.

Le ministre fut ensuite d'avis que l'appui moral dont jouissent les ministres turcs par suite de la présence des flottes ne les oblige pas à rompre la paix dont ils comprennent fort bien la nécessité.

D'autre part, lord Palmerston reconnaît la vérité de mes assertions relatives au déclin de la Turquie, si on l'incite inopportunément à prendre des mesures qui peuvent signifier sa fin. D'après lui, il faut la soutenir d'une main et la retenir de l'autre.

Son lordship comprend le devoir de Canning de la manière suivante : il compte sur le dévouement de l'ambassadeur dans l'accomplissement de sa mission. Il est hors de doute que le gouvernement de Sa Majesté a cru devoir laisser à son représentant à Constantinople une certaine liberté d'action, vu la distance qui les sépare. Mais ce pouvoir discrétionnaire est limité par les instructions qu'il a reçues. Celles-ci l'obligent à travailler à la défense de la paix, laquelle est étroitement liée à la défense de l'Empire turc. D'après l'avis de lord Palmerston, ce raisonnement doit guider et contrôler l'activité politique de Sir Canning.

Enfin, en ce qui concerne ma responsabilité personnelle, le ministre a reconnu que j'avais rempli exactement la tâche qui m'avait été confiée et que j'avais accompli mon devoir envers le tsar avec le sérieux qui convient aux circonstances, étant donné que j'ai dû travailler dans l'intérêt de la tranquillité de tous les États qui sont partisans de la paix.

Après avoir dégagé ma responsabilité pour les événements qui pourraient se produire, il me restait un devoir à remplir envers l'ambassadeur du tsar à Constantinople. J'ai accompli ce devoir au nom de la pacification et de la justice, et j'ose espérer que le cabinet du tsar ne me refusera pas son approbation.

Au sujet de la crise diplomatique actuelle, j'avais plusieurs fois entendu dire que l'inquiétude de la Porte avait pour cause des menaces proférées par les ambassadeurs de Russie et d'Autriche. J'ai profité de ma récente rencontre avec Palmerston pour éclaircir personnellement ce fait en ce qui concerne M. Titoff. J'ai demandé au ministre s'il avait des preuves en main concernant les déclarations menaçantes qu'aurait faites à Constantinople l'ambassadeur de Russie. Il a demandé l'expulsion des coupables. Des déclarations menaçantes dans des notes écrites? S'il en est ainsi, où sont ces notes? La Porte n'aurait certainement pas manqué de les communiquer.

Lord Palmerston m'a répondu qu'il n'avait pas reçu de Constantinople de document de cette sorte émanant de l'ambassa-

deur de Russie. Les griefs de la Porte doivent avoir probablement pour cause le ton menaçant de Stürmer, l'ambassadeur d'Autriche. Il semble donc que l'inquiétude de la Porte n'ait pas eu pour cause des déclarations que l'ambassadeur de Russie et celui d'Autriche auraient faites de concert.

Ici je me crus obligé d'attirer l'attention de lord Palmerston sur un événement qui, à mon avis, montre une grande similitude avec ce qui ce qui vient de se passer.

A l'occasion d'une discussion qui s'est élevée entre lord Ponsonby et le ministère ottoman, en mai 1836, au cours d'un procès dans lequel était impliqué un sujet anglais, Mr. Churchill, l'ambassadeur d'Angleterre, avait rompu les relations avec Reis-efendi pour demander des dommages-intérêts. A cette époque, la Porte nous avait communiqué les notes officielles échangées avec lord Ponsonby. Je les ai sorties de mes archives pour les montrer à lord Palmerston. J'ai attiré son attention sur la note de lord Ponsonby du 10 mai et les instructions qu'il a envoyées, le 22 mai, au premier drogman Pisani.

Si jamais document diplomatique a contenu des menaces, ce sont bient les instructions dont je viens de parler. Vous pourrez vous en rendre compte, si vous voulez prendre la peine de les lire. Le cabinet du tsar ne s'en souciait guère. D'une part, il tranquillisa la Porte, d'autre part il était persuadé de la bienveillance et des sentiments d'équité du gouvernement anglais, et les instructions qu'il donna au comte Pozzo di Borgo étaient dictées par un véritable esprit de conciliation. De la part de la Russie, il n'y avait alors ni inquiétude, ni nervosité, ni mouvement de flotte. Il n'existait chez elle que le désir amical de voir s'aplanir le désaccord qui, en s'aggravant, pouvait gâter les relations pacifiques entre la Porte et l'Angleterre.

Lord Palmerston se rappelait tout cet incident. Il a cependant attiré mon attention sur le fait que lorsque lord Ponsonby a rompu les relations officielles avec Reis-efendi, il a fait appel à la décision souveraine du sultan, alors que maintenant les ambassadeurs russe et autrichien ont rompu les relations diplomatiques avec la Porte elle-même.

En partant de ces détails, j'ai essayé de constater les faits et d'en démontrer les conséquences. Parmi les conditions exigées par l'ambassadeur anglais figurait la révocation de Reis-efendi. La Porte consentit à lui donner cette satisfaction. Il suffit de rappeler cette circonstance pour montrer qu'à cette époque l'ambassadeur d'Angleterre parlait sur un ton qui ne dénotait guère le souci d'user de formules prudentes en parlant de l'indépendance de la Porte, et je ne pense pas qu'on eût pu faire le même reproche à notre ambassadeur.

Le ton amical sur lequel nous avions discuté les questions abordées au cours de notre conversation m'a permis d'attirer encore une fois l'attention de lord Palmerston sur la pensée que j'avais développée lors de notre premier entretien. J'avais dit qu'il n'était pas possible de compliquer la situation de la Porte sans prendre sur soi le danger de la défense d'un empire qui contient tant d'éléments de troubles.

J'ai la plus profonde conviction que, pendant les vingt

dernières années, c'est l'amitié et le soutien du tsar qui ont été l'appui le plus constant de l'Empire Ottoman.

Si Sa Majesté désire se charger du maintien de la paix dans cet empire, la population chrétienne de Turquie restera, malgré sa volonté, dans un état de subordination à l'égard de la Porte.

Mais, au moment où ces chrétiens s'apercevront qu'une rupture est possible entre les deux gouvernements ils auront de nouveau envie de se libérer. Pour que ces sentiments explosent, point n'est besoin d'une guerre entre la Russie et la Turquie. Il suffit que notre souverain prive son allié, le sultan, de l'appui qu'il lui donnait. Une politique sage peut-elle conseiller à la Porte de rejeter le soutien qu'elle trouvait dans l'amitié du tsar? La prévoyance des cabinets européens doit au contraire mettre la Turquie en garde contre les conséquences auxquelles elle serait exposée, si elle perdait l'amitié qui lui assure la paix.

A ces pensées, je me permets d'ajouter une remarque qui me vient brusquement à l'esprit. Quel tableau d'oppositions montrera la Turquie si la population chrétienne, qui aspire avec impatience à la liberté, attire de nouveau sur elle la vengeance de la Porte? Ce spectacle ne pourra laisser la Russie indifférente. Il n'est pas douteux que ces chrétiens à la recherche de conditions humaines et de liberté religieuse ne se mettent sous la protection de la Russie. Dans ce cas, l'Angleterre appuiera peut-être la cause de l'Islam contre la civilisation chrétienne de l'Orient.

Pour ne pas exposer la paix européenne à de pareilles épreuves, il faut écarter de la Turquie tout ce qui peut menacer ses relations amicales avec la Russie.

Je pense qu'il était de mon devoir de dire cette vérité à lord Palmerston. J'ose espérer qu'il a apprécié ma sincérité. Je lui suis obligé pour l'amitié et la confiance totale qu'il m'a témoignées et pour la cordialité des relations que, sur l'ordre de mon souverain, j'ai conservées fidèlement pendant dix ans avec le cabinet anglais dans l'intérêt de la cause de la paix. A la fin de notre entretien, nous sommes convenus avec lord Palmerston que je lui communiquerais le résumé de notre conversation pour le mettre à même de contrôler l'exactitude du contenu de mon rapport.

(signé) Brunow

XIII

Dépêche du baron Brunow au comte de Nesselrode

Londres, le 12/24 nov. 1849

Monsieur le Chancelier,

Ma dernière dépêche était volontairement courte et elle n'était pas rédigée sur un ton discourtois, car j'avais décidé de la montrer à lord Palmerston dans le but diplomatique de lui faire confirmer les déclarations qu'il m'avait faites.

Mais comme je dois la vérité complète au cabinet du tsar, je ne peux pas vous dissimuler, Monsieur le Chancelier, que le résultat dont ma dépêche rend compte a été précédé d'une vive discussion dans laquelle j'ai été entraîné par le président du

conseil. Elle commença dès le jour de mon arrivée à Brodland, le 9/21 novembre, et ne donna un résultat favorable que le lendemain 10/22 novembre.

Je vais essayer de relater le plus brièvement possible cette discussion qui fut la plus sérieuse que j'ai eue avec lord Palmerston depuis que je le connais.

Au début de notre conversation, le ministre essaya de prétendre que le « règlement » turc auquel s'était adressé le vice-consul anglais des Dardanelles, avait donné au commandant de la flotte anglaise l'autorisation d'y jeter l'ancre, à condition de ne pas sortir du détroit. Il a affirmé cela, d'une part, parce qu'il ne voulait pas reconnaître la faute commise par l'amiral Parker et, d'autre part, parce qu'il se laissait aller à son penchant pour la contradiction.

J'ai réfuté catégoriquement cette assertion et j'ai déclaré que cela ne tenait ni en droit ni en fait. J'ai dit ensuite au ministre que je constatais pour la première fois que l'autorité d'un vice-consul anglais pouvait avoir une influence sur l'interprétation d'une convention d'une importance européenne, comme l'est notre accord de 1841. J'ai ajouté que, selon la justice et la logique, on fait des conventions pour les exécuter et non pour les enfreindre. Cette remarque a augmenté l'énervement de lord Palmerston et a donné un ton de plus en plus vif à notre conversation. Comme il continuait à affirmer, avec un entêtement croissant, que le commandant de la flotte anglaise avait agi selon la loi et comme il semblait prendre plaisir à ce que notre discussion continuât sur le ton sarcastique dont il se sert avec habileté, je lui ai répondu sur le même ton.

Je lui ai dit que l'amiral Parker me faisait l'effet des cochers qui passaient dans ma rue tous les matins en conduisant leurs voitures à toute vitesse, comme s'ils voulaient renverser la colonne de Piccadilly, mais ils évitaient de trop s'en approcher de crainte de briser leurs roues. J'ai demandé à lord Palmerston de me permettre de qualifier le procédé de l'amiral Parker de « politique de cocher de fiacre ».

Il m'a répondu d'une façon mordante : « Que voulez-vous, je ne peux pas faire pendre un amiral, parce que vous trouvez son procédé entaché d'erreur. »

« Je ne vais pas aussi loin dans mes exigences », — ai-je riposté. Je m'efforce uniquement de prouver que le commandant de votre flotte a mal agi en violant notre contrat. Je m'efforce uniquement d'obtenir que vous reconnaissiez ce fait et le répariez, en faisant sortir la flotte des détroits, comme cela est prescrit dans notre convention. »

Lord Palmerston ne voulant pas juger le procédé de Sir Parker, s'obstina, au contraire, à le défendre, en affirmant que le gouvernement turc lui avait permis de jeter l'ancre à l'endroit qu'il avait choisi pour sa base.

Là-dessus je lui ai répondu avec un calme mêlé d'ironie : « Dans ce cas, je dois vous remercier de m'avoir appris comment il faut s'y prendre pour violer l'exécution d'une convention. Je dois seulement ajouter que si vous trouvez juste le procédé de l'amiral Parker, vous trouverez également juste celui de l'amiral Lazaryev.

Ce précédent que vous créez maintenant en violant le principe de l'interdiction des Dardanelles, nous ouvrira demain les portes du Bosphore. L'autre détroit peut aussi s'ouvrir ou se fermer selon que vous respectez ou non nos conventions. C'est tout ce que je peux vous dire actuellement. »

Le nom de l'amiral Lazaryev, qu'il ne s'attendait pas à entendre, m'a semblé agir comme un calmant sur lord Palmerston. Il a continué la discussion sur un ton plus tranquille.

« Abstraction faite de tout cela, m'a-t-il dit, vous devez reconnaître que l'amiral Parker, qui est responsable de la sécurité de sa flotte, ne pouvait se décider à rester en pleine mer. A vingt milles de là il est allé trouver un lieu sûr pour stationner. L'agent consulaire lui affirme qu'il a le droit de chercher refuge ici, en vertu du « règlement » turc, parmi les autres navires étrangers. Le consul cite ce règlement. Notre amiral en reconnaît l'autorité. Il change d'escale. Il jette l'ancre en toute sécurité. Vous auriez préféré qu'il perdit ses navires et ses équipages? »

J'ai répondu : « Vos arguments sont bons en ce qui concerne l'amirauté, mais ils ne peuvent servir en politique. Si vous parlez de sécurité, alors à votre place je me demanderais pourquoi votre amiral n'a pas choisi pour base la Bezika baie ? Pourquoi est-il venu dans les Dardanelles? Pourquoi n'est-il pas resté dans la baie de Smyrne ou ailleurs? J'attire encore votre attention sur le fait que la sécurité de la flotte n'est pas en relation avec l'interdiction des détroits que notre accord de 1841 a fixée une fois pour toutes. Cet accord est-il obligatoire ou non? C'est vous qui m'avez déclaré que vous reconnaissiez cet accord, sans égard à notre discussion avec la Porte. Vous avez pris officiellement l'obligation de le reconnaître. Vous m'avez fait savoir que le commandant de votre flotte avait reçu l'ordre de s'y soumettre. Pourquoi ne le fait-il pas? Il avait peut-être besoin de chercher un refuge dans les Dardanelles pour ne pas exposer ses navires? Si cela semble une explication à vos yeux, je suis très surpris que l'amiral Parker n'ait pas cherché une base plus convenable dans la mer de Marmara. Il aurait été davantage en sécurité à Rhodes, et plus encore aux îles des Princes. Pourquoi n'a-t-il pas essayé d'y conduire sa flotte? Je vais vous en dire la raison : Il a voulu naviguer par la route la plus courte. Il s'est permis de violer le contrat sans cependant en même temps le déchirer en morceaux. Permettez-moi de vous déclarer que le procédé de votre amiral contient tant de mesquineries qui ne conviennent pas à un grand et puissant État. Dites franchement que vous voulez annuler le contrat des Dardanelles, mais ne le violez pas en disant d'autre part que vous le reconnaissez. »

Le ministre s'éleva vivement contre l'intention que je lui prêtais de vouloir annuler les traités. Il a déclaré que l'idée de s'écarter des traités était loin de l'esprit du gouvernement anglais, traités auxquels ce dernier, d'accord avec la Russie, attribue une grande importance au point de vue du maintien de la paix générale.

« Si telle est votre conviction, — lui ai-je répondu, — vous choisissez mal vos moyens pour soutenir la légalité des traités dont vous reconnaissez l'importance et la nécessité. Au lieu de dé-

fendre la conduite de votre amiral, vous devriez être le premier à le condamner. Car, en affirmant qu'il en avait le droit, vous vous écartez officiellement du principe de l'interdiction des détroits, principe que d'autre part vous soutenez. Je dois ajouter encore à tout cela une remarque au sujet d'un point qui a complètement échappé à votre attention.

Vous savez que notre accord n'interdit pas seulement l'entrée des détroits à la Russie, à l'Angleterre, à la France, à l'Autriche et à la Prusse. Il y a en outre une déclaration spéciale du sultan, déclaration d'après laquelle il a la ferme intention de défendre à l'avenir ce principe d'inviolabilité qui est en vigueur depuis si longtemps dans son empire.

Cette déclaration est valable pour la Porte tout comme le traité l'est pour nous.

Je vous rappelle ce fait, car il a des conséquences sérieuses pour la Porte. Je vais immédiatement vous exposer avec une franchise complète quelles sont ces conséquences.

Si l'amiral Parker reste dans le détroit des Dardanelles, et si vous reconnaissez qu'il en a le droit, vous obligez la Porte à rompre ses obligations envers nous, à renoncer à cette règle ancienne de son empire.

Autrement dit, vous obligez la Porte à rompre le traité qu'elle a contracté directement avec la Russie.

Comprenez-vous où cela peut nous mener? Votre amiral y a-t-il pensé? J'en doute. En ce qui vous concerne, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer le caractère sérieux de cette question. Vous le savez très bien. Vous savez que si la Porte n'est plus à même de respecter les lois de son gouvernement, c'est à vous qu'incombera la responsabilité de défendre son indépendance. Vous comprenez que si vous mettez la Porte dans une situation l'empêchant de remplir ses obligations envers nous, vous nous obligerez à user de mesures de précaution et de représailles telles que notre souverain jugera utile de les prendre en cas de besoin.

Il est possible que votre flotte soit là pour appuyer la Turquie dans la querelle à laquelle vous l'aurez obligée à prendre part. C'est une chose que vous ne nous confirmerez pas. Vous savez que les divergences de vues entre la Porte et la Russie se décident sur terre. Etes-vous prêts à lui envoyer une armée pour l'aider?

Lord Palmerston m'a vivement interrompu pour me dire : « Vous savez bien que nous n'en avons pas. »

« Dans ce cas, lui ai-je répondu, laissez la Turquie en paix. N'augmentez pas ses difficultés, dont le poids sera trop lourd pour elle, si en même temps vous ne pouvez lui assurer votre aide jusqu'au bout. »

Il m'a semblé que ces paroles que j'avais prononcées d'un ton grave et qui rendirent notre discussion de plus en plus sérieuse, ont fait une profonde impression. Malgré cela, il ne voulait pas encore céder. Il a continué à affirmer que l'amiral Parker n'avait rien fait qui pût nous donner le droit de considérer cet acte comme une violation du traité.

J'ai compris qu'il était inutile de continuer la conversation qui ne conduirait à aucun résultat pratique. Je m'arrêtai donc

en disant : « Nous devons réfléchir tous les deux à nos actes futurs ; si nous n'arrivons pas à une entente, je rédigerai une note dans laquelle j'exposerai l'état des choses et mon point de vue. La décision dépendra du tsar. Nous nous sommes quittés, après une conversation qui s'est prolongée jusqu'à une heure du matin, sans que nous eussions réussi à nous entendre.

La proverbe dit que le matin est plus sage que le soir. Le lendemain, le point de vue de lord Palmerston avait changé et il a parlé autrement. Il a trouvé que le « règlement » ne pouvait pas être appliqué à la flotte et il a discuté longuement à ce sujet. Dans ma dépêche précédente, je vous ai rendu brièvement compte du résumé de cette façon de voir.

Il a reconnu devant moi qu'il avait réfléchi et qu'il était arrivé à la conviction que l'amiral Parker avait commis une faute, qu'il aurait dû choisir une autre base dans la baie d'Enos ou ailleurs et qu'il n'aurait pas dû chercher un refuge contre le mauvais temps à l'entrée du détroit ; mais, pour plus de sécurité, il donnera des ordres et lui, lord Palmerston, veillera à ce qu'un cas aussi fâcheux ne se reproduise plus.

Par suite de cette déclaration, nos longues et pénibles explications ont tourné à notre avantage. Si je réfléchis à la passion avec laquelle il a commencé et continué la discussion le premier jour, je me demande quelle est la cause de ce brusque changement. Lord Russel a-t-il réussi à l'amener à un point de vue plus conciliant ou a-t-il pesé le pour et le contre? A-t-il eu assez de la discussion de la veille et a-t-il perdu l'envie de la recommencer sur un ton encore plus sérieux? Je ne sais vraiment à quoi attribuer ce revirement et que penser, bien que je sois habitué à négocier avec lui.

J'ai pris la décision, par habitude, de fixer ses déclarations par écrit. C'est pourquoi j'ai rédigé ma première dépêche et décidé de lui en présenter une copie. S'il l'accepte sans y apporter de changement, il en confirme l'exactitude ; s'il fait des objections, il est obligé d'indiquer quelles sont les choses que ma mémoire n'a pas fidèlement notées.

En outre, j'ai insisté pour qu'il envoie cette copie directement à lord Broomfield. J'y tiens pour deux raisons. Primo, je veux montrer à lord Palmerston que dans une affaire aussi importante je ne me contente pas des explications qu'il m'a données. Seul le tsar peut le faire. Deuxièmement, je voulais qu'il exposât l'affaire et qu'il en confiât la défense au représentant de Sa Majesté britannique à Saint-Pétersbourg.

(signé) Brunow

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Méthodologie de l'histoire

István Kniezsa : *A párhuzamos helynévadás. Egy fejezet a településtörténet módszertanából* [La toponymie parallèle. Un chapitre de la méthodologie de l'histoire des établissements]. Budapest, 1945, Institut P. Teleki, 8°, 59 p.

Dans cette étude, le professeur Kniezsa examine l'origine de dénominations de lieux ayant le même sens en hongrois prouver que les noms de lieux portant des noms de personnes [tel p. ex. Ábrahámfalva (hongrois) — Abrahamovce (slovaque) — Abrahamsdorf (allemand)] ne sont pas, pour la plupart, des traductions, mais leur origine date encore du vivant de la personne qui a donné ce nom, M. Kniezsa, contrairement à l'opinion antérieure de l'auteur de ces lignes, a fourni une démonstration convaincante. Cela n'exclut pas toutefois que dans le cas de tel ou tel nom de lieu, surtout si l'on peut clairement reconnaître le nom d'une personne, il n'y ait pas eu analogie pour la formation du nom. En ce qui concerne les noms communs de deux langues se rapportant au même lieu et ayant des significations identiques, nous devons nous en tenir à notre opinion, malgré l'argumentation de M. Kniezsa, d'après laquelle, dans la plupart des cas, le nom a été traduit de la langue étrangère originale. Reste seulement à savoir dans quelle langue il convient de chercher le traducteur.

Il est dommage que M. Kniezsa n'ait pas examiné aussi les noms croates de la Hongrie occidentale, c'est-à-dire de la Hongrie historique. Il n'est notamment pas douteux que le gros des Croates ne se soit établi au courant du XVIe siècle. Dans ces conditions, leurs noms de lieux « parallèles » ne sont d'aucune façon de l'époque où ces noms ont été donnés, mais ils tirent leur origine d'une traduction, car avant le XVIe siècle il existait des noms de lieux allemands et hongrois, ce qu'il est facile de démontrer.

Nous sommes entièrement d'accord avec l'auteur quand il conclut que les historiens des établissements ont tort de négliger les noms étrangers concernant une région quelconque, car il se peut qu'ils ne figurent pas dans les sources de l'époque en question ; dans beaucoup de cas, la forme d'un nom de lieu quelconque dans une langue étrangère représente une forme plus ancienne que la forme écrite la plus ancienne. Seulement il faudrait que les historiens des établissements fussent tous versés dans l'histoire des noms et de la phonétique pour pouvoir utiliser au point de vue historique la source importante que représentent les noms de lieux.

É. Moór

Histoire générale

Roy Pascal : *The Francfort Parliament 1848 and the Drang nach Osten.* Dans *The Journal of Modern History*, 1946, July, pp. 108—122.

Selon l'opinion générale, la décadence du libéralisme allemand commence en 1866, lorsque la classe moyenne accepte d'être dirigée par la Prusse, d'après le principe du nationalisme exagéré. Le professeur de l'Université de Birmingham prouve, à l'encontre, qu'à l'époque du Parlement de Francfort, en 1848, les signes de décadence, de désagrégation, les doctrines révolutionnaires et les idées pures du libéralisme sont impossibles à méconnaître. Ses preuves, il les tire des protocoles sténographiés des traités parlementaires, surtout des parties qui perpétuent les discussions relatives à l'affaire polonaise de Poznań (Posen). Durant la période qui précéda les révolutions de 1848, l'opinion publique allemande est polonophile, antirusse et veut la restauration de la Pologne. La rupture dans cette question survient au moment où les conférences de Francfort abordent la question de l'annexion de la partie occidentale de la Pologne prussienne à l'Alliance Allemande. Sur les territoires à population mixte, les différends polono-allemands revivent de plus belle, tandis que le congrès slave de Prague et, plus tard, la révolution de Prague accroissent la tension des rapports tchéco-allemands. Le parlement finit par déclarer l'annexion du territoire en question à l'Alliance Allemande. M. Pascal montre, à l'aide des discours analysés, comment le nationalisme libéral devient le complice de la politique impérialiste prussienne, s'acheminant ainsi vers la voie dans laquelle la politique allemande s'engagera définitivement entre 1866—71. Les phrases dont profita plus tard si souvent l'impérialisme allemand font déjà leur apparition, les unes après les autres, dans les discours des orateurs : on insiste sur la mission civilisatrice

des Allemands à l'égard des Polonais, nation « inférieure », incapable de toute organisation d'État, en cherchant ainsi un excuse et une argumentation acceptable à l'évolution de l'expansion allemande. Dans d'autres cas, cette tendance se manifeste non seulement vers l'est, mais encore vers le sud et le sud-est, qu'il s'agisse du Tirol méridional ou des Allemands de Hongrie, et la majorité libérale bourgeoise du parlement applaudit vivement à l'idée d'une hégémonie allemande s'étendant jusqu'à la mer Noire. On peut constater, en suivant les extraits, comment le nationalisme agressif met en déroute le libéralisme, de sorte que le Parlement qui, au début, avait soutenu, dans un esprit libéral, les droits des minorités, finit par remettre l'avenir de l'Allemagne entre les mains de la Prusse. Les idées proclamées à Francfort sont devenues des forces historiques funestes au moment où la puissance politique et militaire conduite par Bismarck gagna la classe moyenne allemande. De là une voie toute droite mène à Hitler, à la politique orientale du Reich.

Les données de l'étude de M. Pascal jettent une lumière nouvelle sur le libéralisme allemand de 1848 et ses études seront désormais indispensables aux spécialistes de la question.

É. Barta

*

ALBERT DAUZAT : *L'Europe Linguistique*. Paris, Payot, 8°, 268 p.

Depuis la fin de la première guerre mondiale on n'a tenté qu'à deux reprises de jeter un coup d'œil sur la structure linguistique de notre continent et d'y déceler les grandes tendances de l'évolution future. La première tentative, celle de Meillet et Tesnière,[1] était excellente quant à ses considérations d'ordre linguistique, mais les réflexions d'ordre historique et politique qu'on y lisait portaient trop d'empreintes de l'époque, envenimée par des antagonismes chauvins. En revanche, ce qui caractérise le livre de M. Dauzat, dont l'infatigable zèle a rendu d'excellents services aussi à l'histoire de France,[2] c'est la sérénité qu'un des plus brillants historiens roumains, le regretté N. Iorga, avait considérée comme la

[1] *Les langues dans l'Europe nouvelle* (1928). A propos des remarques qu'on y lit sur la langue et le peuple hongrois cf. D. Kosztolányi, *Défense d'une langue nationale*.

[2] Pour s'en convaincre, il suffit de signaler ici son dernier ouvrage sur les *Noms de famille* (1945) dont aucun historien ne pourrait désormais se passer ainsi que *Le Génie de la langue française* (1942) qui complète si utilement aussi bien l'essai de synthèse de Paul Gauthier *(L'âme française)* qu'une belle étude d'histoire littéraire, avantageusement connue en France, de M. Alexandre Eckhardt *(Le génie français)*.

qualité essentielle du vrai savant. M. Dauzat a eu le courage, dans une période aussi mouvementée que la seconde guerre mondiale, de faire face à tous les problèmes épineux que son sujet lui posait ; sur le frontispice même de son ouvrage ne lisons-nous pas des sous-titres aussi prometteurs que « Les éléments constitutifs d'une nation », « Évolution et luttes », « Situation linguistique des différents États » et même — last but not least — « Le problème minoritaire ». N'est-ce pas assez pour éveiller la curiosité de l'historien ?

Les bases intellectuelles de cette sérénité à laquelle nous venons de faire allusion sont à chercher à coup sûr dans la vaste perspective historique que l'auteur sent toujours flotter derrière les faits linguistiques d'aujourd'hui. Non, il ne se perd jamais dans la préhistoire, malheureusement de plus en plus nébuleuse, de notre continent ; toutefois, traitant des problèmes de substrat qui l'avaient toujours passionné, il nous rend enfin accessibles les conclusions d'une conférence faite en 1929 où il a fait entrevoir les contours d'un vaste substrat ibéro-égéen allant de l'Espagne jusqu'en Asie Mineure, voire jusqu'au coin sud-est de la mer Noire... Il attache beaucoup d'importance aussi aux « résidus » des familles de langues disparues : c'est pourquoi il consacre des pages suggestives et fort judicieuses au basque, à l'albanais, aux idiomes celtiques. C'est après l'analyse détaillée des diverses familles linguistiques qu'il aborde la situation linguistique des différents États, en accordant, semble-t-il, une attention toute particulière aux pays baltiques, à l'Europe centrale et à la péninsule des Balkans. On est agréablement surpris de pouvoir relever, dans les chapitres s'y rapportant, toute une riche moisson de remarques qui portent bien au delà du domaine proprement dit des recherches philologiques. Il serait intéressant de traiter le vaste projet que M. Dauzat envisage maintes fois dans ces chapitres et qui semble lui être particulièrement cher. « La leçon à tirer, dit-il en conclusion, c'est que Slaves, Allemands et Hongrois ne peuvent s'équilibrer de façon durable qu'au sein d'une fédération plus vaste, correspondant à un ensemble géographique et économique, et permettant d'assurer les besoins matériels et les aspirations légitimes des groupements humains que les caprices de l'histoire ont accolés et enchevêtrés » (p. 228).

L. Gáldi

CORNELIA C. BODEA : *Moïse Nicoară (1784—1861) şi rolul său în lupta pentru emanciparea naţional-religioasă a Românilor din Banat şi Crişana* [Moïse Nicoară et son rôle dans la lutte pour l'émancipation nationale-religieuse des Roumains du Banat et du pays des Criş]. I^e partie (—1825). Arad, 1943, Tip. Diecezană, 8e, 450 p.+7 tb.

Les problèmes de la question des nationalités ont beaucoup plus d'importance pour la vie des nationalités qui vivaient sur le territoire de plusieurs États que pour celles qui évoluaient sous une souveraineté unique. Les Roumains appartenaient à la première catégorie, et les spécialistes rassemblent, depuis deux générations déjà, des données pour l'examen de ces importants problèmes. Toutefois, à côté de la publication des sources, l'examen de principe de la question de la nationalité, la recherche des connexions et des influences spirituelles, l'exposé des problèmes régionaux ont été malheureusement relégués à l'arrière-plan. Parmi les différentes régions, la Hongrie historique, la Transylvanie a fixé relativement la plus grande attention, mais la question des Roumains du Banat et de la région des Körös (Criş) n'a été traitée que tard et d'une manière incidantele.

La thèse de doctorat de Mme Bodea de Bucarest ne s'élève pas au-dessus du niveau atteint par les éditeurs positivistes de sources de la génération précédente, et reste au-dessous, par exemple, des considérations judicieuses et des méthodes subtiles d'un Bogdan-Duică, à qui nous sommes redevables des ouvrages importants consacrés au Transylvain G. Lazăr et au Banatien E. Murgu, personnalités roumaines éminentes de la première moitié du XIXe siècle. Elle donne une esquisse biographique détaillée, voire prolixe et relate les événements sans songer à se placer à aucun point de vue plus élevé. Dans la disposition des chapitres, dans l'analyse de l'évolution intérieure du héros, on sent l'effort de l'auteur pour se libérer du pédantisme scolaire, mais il y réussit rarement. En revanche, la plus grande partie du livre, se rapportant à la période 1803—1825, avec 141 suppléments (p. 134—442), nous dédommage des lacunes de son étude. L'historien des nationalités feuilletera avec un très grand profit cette partie de l'ouvrage.

Nous ne pouvons naturellement nous étendre ici sur les détails ; toutefois il nous faut appeler l'attention sur les questions les plus importantes. En se basant sur les documents de M. Nicoară, on peut constater avec assez d'exactitude les circonstances dans lesquelles évoluait l'idée nationale roumaine en Hongrie et en Mounténie. Il fait ses études à Gyula,

à Várad, à Arad et à Pozsony (Bratislava); c'est aussi là, à l'Académie de Droit, d'après ses propres déclarations, qu'il termine ses études le premier parmi tous les orthodoxes de la Monarchie. D'une haute culture, ayant beaucoup lu, doué d'un fort penchant pour la poésie, l'histoire et la linguistique, il ne vit que pour une seule chose : l'idéal de sa nationalité et de l'orthodoxie. Une de ses plus grandes aspirations était qu'un Roumain de naissance fût intronisé sur le siège épiscopal roumain d'Arad, qui avait toujours été occupé par des prélats de nationalité serbe. Avant lui, Déméter Ţichindeal y avait échoué. Ce qui nourrissait son nationalisme, c'était l'idée daco-roumaine et le différend ecclésiastique et nationalitaire serbo-roumain. C'est un nationaliste remuant qui, dans l'intérêt de ses objectifs, écrit des essais et des poésies, purifie la langue roumaine des mots étrangers et s'agite infatigablement partout dans l'intérêt de la nationalité roumaine. Ç'eût été une belle tâche pour l'auteur que de rechercher les sources du nationalisme de Nicoară et les facteurs qui le stimulaient. Il aurait dû mettre à profit l'influence de son séjour de plusieurs années à Vienne, après les années d'académie à Pozsony ; il eût pu ainsi certainement projeter quelque lumière sur la source des constatations de principe de Nicoară.

Le nationalisme surchauffé de Nicoară est proche d'un chauvinisme aveugle. «Le plus mauvais Roumain a plus de valeur pour les Roumains que le meilleur Serbe » — écrit-il en 1816. Au cours de son voyage en Transylvanie, il prend conscience de la différence existant entre les Roumains de Transylvanie et ceux de Hongrie ; puis, pendant un long séjour à Bucarest, il s'aperçoit de la nature différente de l'évolution des Roumains des principautés. Les recherches futures, à travers l'exemple de Nicoară, devront mettre en lumière les nombreuses faces de l'interdépendance spirituelle des Roumains qui vivaient sous la couronne hongroise et ceux des principautés. Les questions les plus captivantes des nationalismes roumains, qui se sont développées à part, s'étalent à nos yeux, et c'est précisément à travers la personne de Nicoară que nous pouvons faire la lumière sur l'évolution obscure du nationalisme roumain du commencement du siècle. Nicoară donne son opinion longuement à propos des questions de la nationalité roumaine. Parmi les plus importantes, il y a le conflit entre les Roumains orthodoxes et les uniates. L'éminent représentant des Roumains uniates est Samuel Vulcan, évêque de Várad, et celui des Roumains orthodoxes d'abord Ţichindeal, ensuite Nicoară. Alors que par son nationalisme Ţichindeal s'incline au rapprochement avec l'union, Nicoară s'en tient jusqu'au bout à son point de vue orthodoxe le plus intransigeant et, même dans son antipathie à l'égard de l'union, au milieu de la discussion in-

croyablement vive avec les Serbes, il se rapproche plutôt des Serbes qui sont également orthodoxes. Dans ses considérations, il représente l'orthodoxie comme l'élément décisif du nationalisme roumain. Un changement intéressant se produisit dans ses considérations à propos du « gentil et gracieux empereur » aux côtés duquel, comme noble hongrois, il prend part avec enthousiasme au soulèvement général des nobles en 1809 contre « Bonaparte, le despote des Français », dont il flagelle l'« insatiabilité » dans une longue poésie. Il écrit, à la suite des luttes infructueuses pour l'évêché roumain d'Arad, dans une supplique adressée à l'empereur François Ier : « Tu m'as traité plus ignominieusement que les voleurs et les brigands ». Parallèlement à ce changement il s'en produisit un autre au même moment ; avant 1815 : le différend roumano-serbe exaspère les esprits, en revanche, des voix favorables aux Hongrois se font entendre. Dans l'école normale roumaine d'Arad, les Serbes veulent imposer l'usage du serbe comme langue de l'enseignement (p. 205—6). Nicoară écrit dans une supplique au souverain (1816) : « Quanto esset utilior et magis necessaria studii linguae Patriae id est Hungaricae introductio in Instituto Aradiensi, non est opus multis probare. Hoc omnes agnoscunt et desiderant, imo et ipsi Juvenes » (p. 237). Toutefois il pense déjà en 1819 que le catholicisme veut absorber tout le peuple roumain parmi les Hongrois et les Allemands. Au cours des luttes sans succès qu'il livra à Vienne pour l'évêque roumain d'Arad, il s'aperçut que le catholicisme était le pire ennemi des Roumains en vertu du principe de l'empereur « divide et impera » ; d'autre part, les instruments des ennemis des Roumains sont les Hongrois et les Allemands. Dans ces années, son esprit s'obscurcit peu à peu. En 1825, il quitta le territoire de la Monarchie pour passer les dernières dizaines d'années qui lui restent à vivre en partie à Constantinople et en partie à Bucarest. Il croit que des forces obscures l'empêchent secrètement d'arriver et voit dans l'arrière-plan la vengeance personnelle de Metternich. Son esprit obscurci entre en lutte avec l'empereur et l'on pourrait comparer les requêtes qu'il adresse à la Porte et au ministre russe à Constantinople à « La grande satire hongroise » de Széchenyi à Döbling. Son étude historique sur la politique des Habsbourg à l'égard des nationalités mérite grandement de retenir l'attention. Dans cette étude, il traite toutes les questions essentielles concernant la nationalité roumaine. C'eût été une tâche critique importante pour l'auteur que d'établir dans quelle mesure on peut accepter les écrits de Nicoară comme source authentique.

Zoltán I. Tóth

*

LAJOS NAGY : *A kisebbségek alkotmányjogi helyzete Nagy-Romániában* [Situation des minorités dans la Grande-Roumanie au point de vue du droit constitutionnel]. Kolozsvár, 1944, 8°, 300 p.

Voici le premier livre qui donne une vue d'ensemble des minorités de Roumanie de 1918 à 1940. L'auteur passe en revue les sources du droit et les règles juridiques qui, sur le territoire de la Grande-Roumanie, ont déterminé la situation des minorités dans les domaines les plus divers de la vie. L'analyse de ces nombreux matériaux témoigne d'une remarquable objectivité. On ne se trompe certainement pas si l'on considère cet ouvrage rédigé avec beaucoup d'érudition et d'application comme une compilation de vaste envergure ; dans le cas présent, c'est plutôt un éloge à l'adresse de l'auteur. Le fait d'avoir recueilli et coordonné ces documents épars rend l'ouvrage de M. Nagy indispensable à tous ceux qui désirent s'initier à l'histoire des minorités de la Grande-Roumanie.

Le 1er décembre 1918, un meeting des Roumains transylvains formula les « décisions de Gyulafehérvár (Alba Julia) » ; la même assemblée proclama l'annexion de la Transylvanie par la Roumanie. Des décisions furent publiées la veille des traités de paix qui allaient clore la première guerre mondiale. En vertu des « décisions de Gyulafehérvár », on promettait à tous les groupes ethniques de la Transylvanie la liberté individuelle, nationale et religieuse. Ces nobles principes auraient mérité de devenir par la suite la pierre angulaire de tout règlement constitutionnel de la question des minorités ; mais il n'en fut pas ainsi. Les dispositions juridiques ultérieures refusèrent de considérer les stipulations de Gyulafehérvár comme une source possible des droits minoritaires. On n'en admit qu'un seul point : celui qui concernait l'union de la Transylvanie à l'ancien royaume.

Les Grandes Puissances Alliées et Associées conclurent avec la Roumanie, le 9 décembre 1919, un accord relatif à ses minorités. Cette convention assurait à tous les citoyens roumains une parfaite égalité, sans tenir compte des différences de race, de langue et de religion. Selon le § 11, la Roumanie promettait d'accorder, sous le contrôle de l'État, une certaine autonomie locale aux communautés sicules et saxonnes de Transylvanie : cette autonomie s'étendait à toutes les questions d'ordre pédagogique ou religieux. En outre, la Roumanie s'engageait à considérer les §§ 2—8 de la convention comme lois fondamentales et à reconnaître le droit de contrôle de la Société des Nations sur l'application de toutes les dispositions de l'accord. Dès l'année suivante, ces dispositions furent insérées dans le recueil des lois (cf. le Bulletin Officiel du 26 septembre 1920, n°

140); mais comme l'auteur le démontre, les autorités publiques ne se souciaient guère d'en assurer la mise en pratique ; rien ne leur conférait, dans le cadre de la législation roumaine, le caractère de lois fondamentales. Quant aux juristes roumains, ils étaient d'avis que cette convention n'impliquait pas nécessairement une modification de la constitution roumaine ; pareille modification n'eût pas été possible sans porter une atteinte grave à la souveraineté de l'État roumain.[1]

En vertu de la constitution de 1923, la Roumanie fut déclarée un « État uni et national ». On admit le principe de l'égalité civique sans considérer les différences de race, de langue et de religion ; mais on négligea de prendre, au sujet des minorités, des dispositions spéciales conformes aux décisions de Gyulafehérvár et à la convention minoritaire de Paris.[2]

En 1923, la constitution fut votée par la majorité roumaine du parlement parmi les plus vives protestations des grands partis roumains de l'opposition et de la minorité hongroise. Ce fait suffit à expliquer comment, de 1923 à 1940, les crises politiques roumaines furent, la plupart du temps, des crises constitutionnelles.

La constitution de 1938 fut promulguée par le roi Charles II. Toutes les dispositions de caractère nationaliste de la constitution de 1923 passèrent sans remaniement dans le texte nouveau. On alla même plus loin : alors que la constitution de 1923 avait encore admis des différences de langue, celle de 1928 se contentait de signaler les différences de race et de religion. Par suite de cette modification, contrairement au traité des minorités et aux principes admis par la juridiction internationale, la langue cessa d'être, au point de vue constitutionnel, un indice subjectif de l'appartenance ethnique. Une autre différence consistait en ce que le texte de la constitution de 1923 avait fait dériver de la « nation » le pouvoir de l'État ; dans la constitution de 1938, il était question de la « nation roumaine ». Conformément au § 67 de l'art. III, ne pouvaient être ministres que les personnes de nationalité roumaine au moins depuis

[1] Cf. Sofronie, *Protecția minorităților* [La protection des minorités], J. Mateiu, *Doctrina de Stat a problemei minoritare* [La doctrine « étatique» du problème minoritaire], etc.

[2] Dans la loi-constitution, il est question non de « citoyens roumains » [cetățean român], mais simplement de « Roumains » [Român], ce qui donna lieu à bien des abus de la part des organes exécutifs. Le § 22 était contraire aux principes de l'égalité et de la liberté religieuse ; selon cet article, l'Église orthodoxe et l'Église uniate étaient des « Églises roumaines » ; l'Église orthodoxe avait le rang d'Église dominante dans l'État, tandis que l'Église uniate avait la priorité par rapport aux autres confessions.

trois générations. Ces quelques principes suffisent à démontrer que la constitution de 1938 était fondée sur les droits exclusifs de la nation roumaine.

Dans le livre de M. Nagy, on retrouve les textes roumain et hongrois des décisions de Gyulafehérvár, le texte roumain des constitutions de 1923 et de 1938, le texte français (avec une traduction hongroise en regard) de la convention de Paris relative aux minorités et des indications bibliographiques d'une richesse étonnante. L'ouvrage, malgré sa sécheresse apparente, marque un progrès réel dans l'étude de la question des minorités.

N. M.

Histore de Russie et des peuples slaves

Que les événements de la deuxième guerre mondiale et leurs conséquences aient suscité en France un mouvement de curiosité intellectuelle pour l'U. R. S. S., spécialement dans le domaine historique, c'est ce qui ne saurait nous surprendre. A vrai dire, le même phénomène s'était déjà produit au lendemain da la Révolution de 1917 et avait même persisté, dans une certaine mesure, jusqu'en 1939. Ce qui est nouveau, c'est la façon dont les problèmes russes sont abordés et traités.

D'abord, si l'ignorance reste grande à l'égard de la Russie, il n'en est pas moins vrai que l'incompréhension a diminué : le drame de l'Europe, qui a été le drame de chaque pays et de chaque citoyen, a rapproché moralement, et même, pour ainsi dire, physiquement, l'Orient de l'Occident, d'autant plus qu'a disparu l'écran allemand qui séparait les deux moitiés de l'Europe. C'est en partie ce qui a provoqué la publication de nombreux ouvrages de vulgarisation. De plus, l'intérêt ne se limite pas à l'U. R. S. S. ; il s'étend à tous les peuples slaves et, d'une façon générale, à tous les pays de l'Europe centrale et orientale, encore plus inconnus jusqu'ici du monde occidental.

L'esprit aussi a changé. Les études sur la Russie sortent maintenant du domaine de la polémique ; même les écrivains les moins favorables au régime soviétique parlent de l'U. R. S. S. avec impartialité et même avec ce minimum de sympathie qui est indispensable à l'historien, en s'efforçant, il est vrai, en général, de souligner la « continuité » russe et à minimiser l'importance de la « coupure » révolutionnaire. Ce changement d'attitude s'explique en partie, bien entendu, par la vive hostilité que la plupart des auteurs manifestent à l'égard de l'Allemagne.

*

ALBERT MOUSSET : *Histoire de Russie*. Paris, 1945. Société d'Éditions françaises et internationales. 12°, 334 p.

Cet esprit nouveau se manifeste bien dans l'ouvrage de M. Albert Mousset qui donne un bel exemple d'honnêteté intellectuelle quand il explique impartialement les épisodes les plus délicats de la politique soviétique récente, comme l'accord avec l'Allemagne d'août 1939 ou la guerre de Finlande. Il rend hommage aux dirigeants de l'U. R. S. S. dont, dit-il, « la prévoyance et le sens d'organisation ont soulevé l'admiration du monde ».

Par la clarté et la précision de l'exposé comme par l'excellence de la documentation, ce résumé sera aussi précieux pour les historiens que pour le grand public. Il serait vain de reprocher à l'auteur d'être sommaire ou de relever d'inévitables lacunes : une vue aussi générale implique un choix et, par conséquent, des sacrifices. Nous regrettons cependant que tout le moyen âge russe (jusqu'à Ivan le Terrible, 1533) tienne en 24 pages, alors que la période soviétique occupe le quart du livre, dont 50 pages pour le seul gouvernement de Staline.

De même, tout en appréciant la vie qui anime ce récit, on jugera néanmoins un peu encombrantes les nombreuses anecdotes qui le rendent moins austère. Est-il nécessaire, par exemple, de préciser qu'Orlov a signé le traité de Paris de 1856 « avec une plume prise à l'aigle royal du Jardin des Plantes », ou de consacrer plusieurs pages à la vie privée de Catherine II, en particulier à la question controversée de son mariage avec Potemkine? L'abondance excessive des détails nuit à une vue d'ensemble et le lecteur non averti a de la peine à dégager les faits vraiment essentiels.

Il y est cependant aidé par l'auteur qui, dès l'introduction, indique ce qu'il appelle les quatre « constantes » de l'histoire russe. La constante géographique d'abord : rôle des fleuves (Volga), puis Dniepr, enfin Vistule — appel de la mer libre (surtout à partir d'Ivan le Terrible), — « fatalité spatiale » qui a « rendu nécessaires certaines méthodes de gouvernement, . . . l'armature policière, . . . la centralisation outrancière » (on peut objecter que les mêmes facteurs géographiques peuvent avoir et ont, en effet, bien souvent, des résultats opposés et engendrent fréquemment le fédéralisme). La constante historique explique mieux les caractères des régimes russes ; elle résulte de la domination des Mongols qui ont apporté aux Slaves la notion d'État. La troisième constante est d'ordre psychologique ; c'est la « mystique de grandeur, héritée de Byzance et d'où proviennent l'autocratie, la bureaucratie et le messianisme qui voue la Russie à la régénération de l'Europe. Enfin la dernière constante est d'ordre économique et social : c'est la « soif de terre ».

Nous retrouvons ces traits permanents dans la conclusion que l'on pourrait d'ailleurs discuter. L'auteur, tout en soulignant avec raison la continuité de l'histoire russe, affirme que la Russie « a réalisé toutes ses aspirations : appel de la mer, sécurité de ses frontières, tutelle du monde slave, contrôle de la proche Asie. Elle a résolu un problème de puissance. Elle se trouve désormais en face d'un problème de gestion ».

Malheureusement le récit ne s'ordonne pas en fonction des constantes ainsi dégagées ; par suite, cette histoire n'échappe pas au danger, signalé par l'auteur lui-même, de paraître au lecteur moyen « rébarbative ou décousue ». La classique division par règnes qui est adoptée ici fournit un cadre trop étroit pour l'évolution économique, sociale, intellectuelle, qui, sans être sacrifiée, n'occupe qu'une place réduite et n'est pas mise bien nettement en relation avec les événements politiques. Elle permet du moins à M. Albert Mousset de nous donner des portraits hauts en couleurs des grands Tsars, un Ivan le Terrible, un Pierre le Grand, un Alexandre Ier, et de caractériser fortement l'œuvre personnelle de ces souverains. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire d'un peuple ne saurait se réduire à celle de ses grands hommes.

L'auteur ne nous donne que deux chapitres d'histoire générale, d'ailleurs d'un grand intérêt, l'un sur la situation de la Russie au XVIIe siècle, l'autre sur les courants d'idées révolutionnaires et slavophiles du XIXe siècle. Mais il place ce dernier chapitre, capital si l'on veut comprendre l'évolution politique pendant tout le siècle, après le règne d'Alexandre III ; et, d'autre part, le progrès des idées révolutionnaires n'est pas mis en relation avec l'évolution économique et sociale (celle-ci n'est d'ailleurs nulle part retracée pour elle-même). Il est, par exemple, assez paradoxal de parler du « narodnichestvo », du terrorisme, des grèves et des socialistes, avant qu'il ait été question de Herzen ou de Bakounine.

Nous ne nous dissimulons pas d'ailleurs que tout ouvrage de vulgarisation prête inévitablement à certaines critiques. Les réserves que nous venons de faire n'enlèvent rien à la valeur ni à l'utilité d'un livre qui sera certainement beaucoup lu.

*

G. WELTER : *Histoire de Russie*. Paris, 1946. Éd. Payot. 8° 448 p.

L'Histoire de Russie de M. G. Welter ne touchera sans doute pas un public aussi étendu, en raison de son caractère plus scientifique et de ses dimensions relativement considérables : elle ne fait donc pas double emploi avec l'ouvrage de M. Mousset. On y trouvera, en particulier, par suite d'un

équilibre mieux réalisé entre les diverses périodes, les développements nécessaires sur le moyen âge, — sans parler d'une brève introduction fort intéressante sur « les éléments constitutifs de la nation », pays, race et religion — tandis que l'histoire de l'U.R.S.S. se voit attribuer moins de place que chez M. Albert Mousset.

Comme chez ce dernier, on louera chez M. Welter une remarquable impartialité. On y trouve aussi des formules frappantes, mais peut-être quelquefois discutables : « La Russie a été une nation avant d'être un État » ; « La Russie n'est pas un territoire, c'est un sentiment » ; « La Russie est moins un pays qu'une nation qui marche ».

L'ouvrage est divisé en parties inégales, correspondant chacune, peut-être un peu arbitrairement, à une capitale de l'État russe : Kiev, Moscou, Saint-Pétersbourg, avant d'arriver aux Soviets. En principe, tout n'est donc pas subordonné aux grands hommes ; mais, à partir de Pierre le Grand, la division simpliste par règne triomphe en fait dans les chapitres ou les paragraphes, avec les inconvénients que nous avons déjà signalés. De plus, n'est-il pas singulier de grouper sous le titre de « Tsarisme à la prussienne » des règnes et des personnages aussi différents que ceux de Paul Ier, Alexandre Ier et Nicolas Ier ?

Il serait d'ailleurs vain de reprocher à l'auteur de manquer de véritable esprit historique, puisqu'il nous avertit lui-même qu'il veut « faire de la psychologie plutôt que de l'histoire » et rechercher plus le « comment que le pourquoi des choses ». Nous le suivrons difficilement sur le terrain du « déterminisme psychologique », quand il affirme que « les destinées d'un peuple sont avant tout commandées par son caractère national » qui est permanent, et, plus hardiment encore, que chaque pays « agit toujours suivant un mode qui a presque la rigueur d'une loi ».

On nous permettra cependant de nous placer au point de vue de l'historien. Nous ne ferons pas un grief à M. Welter de n'accorder que peu de place à la politique extérieure et aux guerres de l'époque contemporaine : on peut trouver facilement le récit des événements diplomatiques et militaires ailleurs que dans une histoire de Russie. Par contre, nous ferons quelques réserves sur l'importance donnée à certaines anecdotes : la guerre de Crimée, par exemple, a sans doute eu d'autres causes que l'installation par les catholiques d'une armoire dans la grotte de Bethléem ou le refus du Tsar d'appeler Napoléon III « mon cousin ».

L'auteur dit lui-même qu'il ne faut pas « mettre en parallèle des pays et des époques qui ne sont pas comparables ». A quoi bon, alors, des rapprochement le plus souvent trompeurs entre le moyen âge russe et le moyen âge français, ou des termes

franchement anachroniques? Citons au hasard : La Moscovie était « un État totalitaire » ; Pierre le Grand fut « un Tsar révolutionnaire, laïque et démocrate » ; le peuple russe était, au temps de la révolte de Pougatchev, « marxiste un siècle avant Marx » ; « en 1871, l'armée de Versailles avait vaincu les Communards parisiens parce qu'elle représentait la France propriétaire ». L'ouvrage gagnerait à être débarrassé de ces appréciations aventureuses.

*

Albert Mousset : *Le Monde slave.* Paris, 1946. Société d'Éditions françaises et internationales. 12°, 308 p.

L'intérêt des historiens et du public ne se concentre plus, nous l'avons dit, sur la Russie; il se porte dorénavant sur l'ensemble de ce que M. Albert Mousset appelle « le monde slave ». L'ouvrage qu'il a publié sous ce titre est extrêmement suggestif par les idées et les renseignements nombreux et importants qu'il nous apporte: c'est dire son utilité dans un domaine où l'ignorance est générale, l'auteur le souligne avec raison.

M. Mousset montre l'importance du problème au moyen de quelques données démocratiques élémentaires : il y a aujourd'hui un Slave sur trois Européens, il y en aura deux dans 75 ans, si l'évolution actuelle continue. Il remarque ensuite fort justement que ce qui fait l'unité du monde slave, ce n'est pas une problématique parenté de race (celle-ci ne semble pas exister entre Slaves du sud et Slaves du nord), mais bien le sentiment d'une communauté et l'idée que s'en font ces peuples et les autres nations.

C'est de cette « idée slave » que M. Albert Mousset fait en quelque sorte l'histoire. Elle apparaît au XVIIe siècle avec le poète ragusain Goundoulitch et surtout le Croate Kriganitch, qui a eu le premier la nette conscience de l'unité slave en face des Turcs et des Allemands et place son espoir dans la Russie et la Pologne. L'idée slave n'est donc pas d'origine russe; mais, à partir de la fin du XVIIe siècle et des grandes victoires de Pierre le Grand, « le centre de gravité des espérances slaves se fixe en Russie » pour plus de deux siècles.

L'idée slave va, dès lors, se trouver « liée aux vicissitudes de la conjoncture politique en Europe orientale et aux variations de la présence russe dans les crises continentales ». Ce sont les réduits et les littérateurs, un Safařik et un Palacký, qui, sous l'influence de l'école historique allemande du XIXe siècle, révèlent aux Slaves le « fond commun de leur culture et de leurs traditions ». Cette solidarité slave est renforcée

par l'aggravation des conflits de nationalité dans l'Empire d'Autriche ; elle explique en partie l'intervention russe contre les Hongrois en 1849, elle s'exprime dans le célèbre Congrès Slave de juin 1848; mais la répression qui suit oriente de nouveau les espoirs vers le Tsar. A la même époque, en Russie, les Slavophiles insistent sur l'originalité et la mission historique de la grande famille slave; mais ce mouvement, qui a son apogée au Congrès de Moscou de 1867, ne produit pas une véritable coopération intellectuelle en raison, d'une part, de « l'exclusivisme russe » qui l'anime et de son intransigeance religieuse, d'autre part, de « l'ascendant de la civilisation occidentale sur les pays slaves ».

Après 1878 et surtout sous Nicolas II, les Russes sont trop occupés de leurs difficultés intérieures pour s'intéresser vivement à leurs « frères de race », et la politique de russification en Pologne constitue un obstacle, difficilement surmontable, à une large entente.

L'idée slave survit pourtant dans les pays balkaniques, particulièrement en Serbie; mais elle est surtout, pour ces peuples, un instrument « dans la lutte pour la libération nationale ». Ainsi, chaque peuple, conclut M. Albert Mousset, a joué son rôle : la Russie a donné « le branle émotionnel », les Tchèques ont dégagé « les éléments éducatifs de la science et de la conscience slave », les Yougoslaves ont fait entrer « le slavisme dans sa phase révolutionnaire ».

« Toutes les menaces de crise ont fait naître des velléités plus générales de rapprochement ; toutes les crises ont eu pour première conséquence de dresser les Slaves les uns contre les autres », c'est ce qui se produit dans la guerre de 1914 qui n'est donc pas, comme le disent volontiers les Allemands, une guerre germano-slave. Après 1918, le but de chaque peuple est « une vie indépendante dans des frontières stabilisées ». L'idée slave cesse donc de représenter « une révolte de la nation contre l'État » ; les rapports entre les nouveaux États sont assez mauvais, chacun ne pensant qu'à ses propres intérêts et, en particulier, à cet accès à la mer que les traités ont refusé aux Slaves ; enfin, la méfiance est générale à l'égard du nouveau régime soviétique qui, lui-même, se méfie de tout mysticisme raciste.

A partir de 1933, la poussée germanique et la « renationalisation » de la Russie produisent un véritable renouveau de l'idée slave : pour la première fois en 1934, Staline parle des Slaves, et cet appel est d'autant mieux entendu que le danger d'hégémonie ne vient pas de l'Est. Ce début de regroupement est arrêté par la deuxième guerre mondiale, mais le caractère de celle-ci change avec l'invasion de l'U.R.S.S., et l'on a la série des Congrès de Moscou (dès le Ier août 1941). Même les

émigrés slaves d'Angleterre et des deux Amériques cherchent à se rassembler, et les quinze millions d'hommes d'origine slave habitant aux États-Unis n'ont pas peu contribué aux réélections du Président Roosevelt : d'où le mot de l'historien Seton-Watson en janvier 1944 : « C'est la plus grande guerre slave de l'Histoire ». Le regroupement slave est un fait dès le début de 1945 malgré le difficile problème polonais ; il est facilité par le rétablissement de l'Église orthodoxe russe en 1943.

L'idée slave sort du conflit profondément transformée : d'une part, elle a été renforcée par la domination commune sous laquelle, pour la première fois, se sont trouvés rassemblés les peuples slaves ; d'autre part, le mot de fraternité recouvre aujourd'hui la réalité d'une étroite dépendance et d'une hégémonie russe : le régime soviétique a une puissance d'attraction sans commune mesure avec celle de l'Empire des Tsars. C'est pourquoi M. Mousset estime que le slavisme ne peut plus être qu'un « thème académique » de discours et ne jouera dans la vie internationale que le rôle incertain d'un « impondérable ». D'ailleurs, ajoute-t-il, le progrès de la civilisation ne peut venir que de la fusion de cultures différentes, c'est-à-dire du contact entre l'Orient et l'Occident.

L'auteur élargit enfin le débat en dégageant les traits essentiels de l'Europe de demain « qui n'aura rien de commun avec celle dont les onze siècles écoulés depuis le traité de Verdun ont modelé l'image ». Ce sont : le développement du facteur démographique comme élément de puissance nationale, le déplacement du centre de gravité du vieux continent hors de ses frontières, l'orientation européenne de la Russie, l'effacement de l'Italie. L'effondrement de l'Allemagne rend, selon lui, nécessaire une « sorte de syncrétisme romano-slave », une synthèse de la « tradition cartésienne » et de la « mystique », et c'est à cette œuvre que France et Russie doivent travailler ensemble. Ce raisonnement suppose une disparition définitive de l'Allemagne : on peut objecter que, si la démographie est le principal facteur de la puissance nationale, la réapparition du germanisme comme élément important de la vie européenne est inévitable.

Tels sont quelques-uns des problèmes que soulève le livre de M. Mousset. Nous espérons avoir donné, par cette brève analyse, une idée de l'importance et de l'intérêt de l'ouvrage.

Henry Marc-Bonnet

*

ISTVÁN BORSODY : *Magyar-szlovák kiegyezés. A cseh-szlovák-magyar viszony utolsó száz éve* [Le compromis hungaro-slovaque. Le dernier siècle des relations tchécoslovaco-hongroises]. Budapest, 1945, Officina, 1 vol. in-8°, 159 p.

Le problème historique que l'auteur tente de résoudre est d'une brûlante actualité. Sorti des rangs de la jeunesse minoritaire hongroise de la Tchécoslovaquie, M. Borsody avoue franchement que l'idée du présent livre lui a été suggérée par les relations d'après guerre de ces peuples voisins. Ses expériences dans les questions minoritaires lui permettent d'aborder ce sujet délicat relativement avec plus d'objectivité que ceux qui l'ont précédé du côté hongrois.[1]

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur passe en revue les relations hungaro-slovaques et insiste avec un soin tout particulier sur les tentatives de réconciliation faites depuis l'éveil de l'antagonisme de ces peuples, c'est-à-dire au cours des cent dernières années. Jusqu'à 1848 il n'était point possible de lancer l'idée d'un compromis, puisque cette époque était caractérisée plutôt par des prises de conscience successives qui faisaient, de plus en plus nettement, ressortir l'existence du conflit. Depuis lors, l'évolution des deux peuples présente des tendances diamétralement opposées : le nationalisme éveillait chez les Hongrois le désir d'un État national, et les Slovaques, poussés par le même nationalisme, exigeaient une autonomie. Dans l'atmosphère enthousiaste du mois de mars 1848, parallèlement au mouvement politique hongrois, les Slovaques rédigèrent le mémorandum de Liptovsky Sv. Mikuláš (en hongr. : Liptószentmiklós), par lequel ils exigeaient la recon-

[1] « Dans la dispute qui s'est engagée entre nos peuples, dit-il dans sa préface, aucune des parties intéressées ne peut prétendre avoir seule raison. Dans ce procès de plus de 100 ans, personne n'a entièrement raison. C'est pourquoi tout essai de régler ce différend doit être de nature à ne contenter entièrement ni l'un ni l'autre. Mais ce mécontentement commun, en d'autres termes, ce compromis pourrait bien être un jour le point de départ d'un apaisement définitif. Satisfaire aux tendances extrêmes équivaudrait à susciter des réactions non moins excessives » (p. 7). C'est également dans sa préface que l'auteur précise la nécessité d'un préambule historique. « Seule la connaissance objective du passé peut servir de base aux grandes décisions du présent. Les traités de paix qu'on va conclure doivent créer une situation qui, tôt ou tard, finira par calmer les esprits. Il serait fatal si les traités de paix nous poussaient de nouveau à un révisionnisme mécontent de l'état actuel des choses. Notre attitude est fondée sur la conviction incontestable que les peuples hongrois, slovaque et tchèque ont un droit égal à la liberté » (p. 8).

naissance de la nation slovaque, la délimitation des territoires habités par des Slovaques, ainsi que certains droits culturels, politiques, voire militaires pour les territoires en question. Il y a cent ans, ces exigences auraient paru inadmissibles, même dans une atmosphère plus calme que celle qui était marquée par le paroxysme du nationalisme hongrois. Quoi qu'il en soit, le refus eut pour conséquence d'éloigner les Slovaques des Hongrois et de les rapprocher des Tchèques. Lorsque, en 1861, après 12 ans d'absolutisme, la cour impériale se montra disposée à revenir au gouvernement constitutionnel, les Slovaques rédigèrent un second mémorandum, presque identique au premier. Selon la conception de l'époque, ces prétentions paraissaient trop radicales, mais M. Borsody n'hésite pas à avouer que le refus de la requête n'était nullement motivé. Après le Compromis austro-hongrois de 1867, les hommes d'État hongrois créèrent la loi de 1868 sur les nationalités et — chose très rare dans l'Europe d'alors — reconnurent par là les droits des minorités. Il est vrai que cette loi a reconnu, les Slovaques non comme une nation, mais comme une minorité. Or, les Slovaques aspiraient à constituer non une minorité, mais une nation ; c'est pourquoi ils revendiquaient la plénitude des droits politiques. A partir de cette époque, on avait la ferme conviction que les difficultés n'étaient plus à aplanir.

Par la conclusion du Compromis, le gouvernement hongrois admit une des solutions possibles du problème de la monarchie, à savoir celle qui allait faire bénéficier les Hongrois et les Allemands d'une situation privilégiée, au détriment des autres groupes ethniques. Pour aggraver encore l'état de choses, en 1871 les défenseurs hongrois du dualisme ont contribuérent à faire échouer le compromis austro-tchèque qui, à coup sûr, eût constitué le premier pas vers une fédéralisation de la monarchie. Cette démarche ainsi que l'attitude d'Andrássy au temps de la guerre franco-allemande et ses « bons offices » dans l'affaire de l'alliance austro-allemande furent autant de gestes diplomatiques susceptibles de suggérer à l'Europe l'idée d'une « orientation germanophile traditionnelle » de la politique hongroise. Cette idée qui faisait oublier tous les efforts victorieux du peuple pour résister à l'oppression allemande a été le prélude des événements de 1918.

De 1867 à 1918, il n'y eut pas de négociations visant à un compromis entre Hongrois et Slovaques. Ces derniers de même que les autres minorités de la Hongrie préféraient se cantonner dans la passivité politique. Les tendances officielles de la politique minoritaire hongroise entravaient non seulement l'évolution politique et culturelle des Slovaques, mais encore, par leur caractère féodal, le libre épanouissement des forces sociales. Cette dernière pression s'exerçait aussi bien sur

les Magyars que sur les non-Magyars ; elle n'en était pas moins considérée par les minorités comme une attaque dirigée contre elles. En même temps, parallèlement aux perspectives de plus en plus sombres de l'accord hungaro-slovaque, une nouvelle conception — celle de l'État tchéco-slovaque — commençait à se dessiner à l'horizon. Au moment historique de 1918, la démocratie hongroise qui venait de naître eut beau régler le différend dans le cadre de l'État hongrois, par la reconnaissance d'une Slovaquie autonome : l'autorité de la Hongrie, ruinée par une guerre perdue, ne put réussir, même au prix de concessions, à empêcher le détachement des minorités.

Après l'introduction historique, M. Borsody se forme l'opinion suivante sur les événements d'entre les deux guerres. Déjà au temps de la première guerre mondiale, la propagande tchécoslovaque avait exercé une influence considérable sur l'opinion des grandes puissances occidentales ; il ne lui fut pas difficile d'éveiller dans ces États démocratiques une grande antipathie à l'égard de la monarchie et surtout de la Hongrie qui se faisait remarquer par son féodalisme et sa politique germanophile. Lorsqu'en 1918 la jeune démocratie hongroise essaya de surmonter les difficultés qui s'amoncelaient de tous côtés, la démocratie tchèque, loin de lui prêter son appui, hâta sa ruine par ses exigences nationalistes. Ce furent les Tchèques dont l'influence prédomina bientôt dans l'Europe centrale. Ils formulèrent des prétentions excessives ; c'est leur attitude qui mena la république populaire hongroise à sa perte. La dictature prolétarienne qui lui succéda eut encore moins l'appui des grandes puissances. C'est ainsi que, à son tour, elle ne tarda pas à succomber. Le traité de Trianon conclu avec la Hongrie contre-révolutionnaire, céda aux exigences des Tchèques, dictées au détriment du principe ethnique par des considérations d'impérialisme économique et militaire. Cet impérialisme, qui n'hésita pas à rattacher à la Tchécoslovaquie plusieurs blocs compacts de population hongroise, rendit illusoire pour bien longtemps tout essai de compromis, et s'ingénia, en créant des obstacles insurmontables, à entraver le rapprochement de la Hongrie et du nouvel État tchécoslovaque.

La situation était d'autant plus grave, selon l'auteur, que le régime hongrois avait un caractère réactionnaire et antidémocratique : au cours de sa lutte pour la révision des frontières, il dut faire face à la Tchécoslovaquie démocratique.[1]

[1] La politique révisionniste du gouvernement hongrois, dit M. Borsody à ce sujet, unissait d'une façon malheureuse la lutte contre la démocratie à celle pour la révision. Conséquence logique, la Tchécoslovaquie, à son tour, unit la lutte pour la démocratie à sa campagne antirévisionniste. C'est dans la politique visant à influencer les Hongrois de Tchéco-

Les classes dirigeantes hongroises, au lieu de reconnaître une évolution qui tendait à la démocratie, ne pouvaient renoncer à leurs aspirations révisionnistes ; ils se heurtaient donc sans cesse aux forces progressistes du monde. Quant aux Tchèques, ils faisaient également fausse route en supposant que la démocratisation de la Hongrie amènerait le renoncement définitif aux revendications révisionnistes. « La Hongrie réactionnaire, ajoute M. Borsody, n'avait aucune chance de faire reconnaître par les pays démocratiques ses légitimes revendications. D'autre part, il est hors de doute que même une Hongrie démocratique n'eût pas été moins révisionniste ; car, à s'en tenir au principe ethnique, on ne pouvait douter un instant de la légitimité de ses revendications » (p. 79).

Quelle fut l'importance de cet antagonisme au point de vue de la grande politique européenne? M. Borsody nous montre des preuves dans les événements qui allaient suivre : ce fut précisément le manque de solidarité entre Tchèques, Slovaques et Hongrois qui, à la veille de la seconde guerre mondiale, ouvrit à l'impérialisme allemand le chemin vers l'Europe orientale. Hitler sut tirer profit des conflits existant entre Hongrois et Tchèques, Hongrois et Slovaques, Slovaques et Tchèques : en peu de temps il eut écarté de sa route tous les obstacles. Son succès fut grandement facilité par l'antagonisme des Polonais et des Tchécoslovaques ; mais la clé de la situation était en réalité aux mains des Slovaques. De l'avis de M. Borsody, si les Tchèques, au lieu de construire la nation « tchécoslovaque », avaient admis l'existence de la nation slovaque, la Tchécoslovaquie eût été fondée sur des bases plus solides. Sous ce rapport, les Tchèques commirent la même faute que les Hongrois : ils refusaient de faire droit aux aspirations slovaques à l'autonomie, et c'est pourquoi bien des Slovaques restèrent accessibles à la propagande clandestine des Polonais, des Hongrois et surtout des Allemands. Et c'est pourquoi les Slovaques accueillirent avec tant d'enthousiasme l'écroulement de la Tchécoslovaquie en 1938 : la débâcle leur permit de proclamer l'autonomie, à laquelle ils avaient si longtemps rêvé.

La situation créée par la conférence de Munich, poursuit M. Borsody, remit aussi sur le tapis le problème du compromis hungaro-slovaque. Après l'échec des négociations directes, les arbitres allemands et italiens consentirent à modifier la frontière à l'avantage de la Hongrie, mais en se tenant, d'une manière

slovaquie que ces deux tendances furent particulièrement sensibles. Prague voulait faire d'eux des démocrates antirévisionnistes et Budapest, des réactionnaires révisionnistes. Cela étant, il n'était pas possible que la minorité hongroise devînt un pont naturel, le pionnier de la collaboration entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie » (p. 7, 8).

générale, au principe ethnique. On n'ignore pas que, en ce qui concerne l'arbitrage, les Allemands soutenaient plutôt le point de vue des Slovaques et que seule l'intervention des Italiens modifia la solution définitive en faveur des revendications hongroises. Malheureusement ce verdict ne fit point avancer la cause de la réconciliation slovaco-hongroise ; bien au contraire, il ne fit qu'aviver l'antagonisme. En outre, il eut une conséquence fatale aux intérêts hongrois : à partir de ce moment, les puissances occidentales ne soutiennent plus ces revendications dont, auparavant, elles avaient au moins reconnu le bien-fondé.[1]

La seconde guerre mondiale, en faisant disparaître l'idée d'une *nation* tchécoslovaque, a laissé survivre l'idée d'un *État* tchécoslovaque.[2] « Après 1918, l'idée de l'État tchécoslovaque n'était qu'un prétexte pour dissimuler l'impérialisme . . . — écrit M. Borsody. — C'est par là que les Tchèques espéraient atteindre leurs buts impérialistes, comme auparavant les Hongrois, grâce à leur idée d'État, cherchaient à atteindre les leurs. La seule différence existant entre les deux idéologies consistait en ce que l'idée de l'État hongrois plongeait ses racines *dans le passé*, tandis que celle de l'État tchécoslovaque était fondée sur les sources d'énergie *du présent* » (p. 109).

De 1938 à 1945, on pouvait observer une certaine transformation progressive de l'opinion des Hongrois sur le problème tchécoslovaque. On reconnut la nation slovaque autonome et on commença à apprécier les traits distinctifs de son carac-

[1] L'indépendance nationale slovaque, après avoir provoqué, en 1938, le conflit slovaco-tchèque, fut, en 1945, une des bases reconnues de la nouvelle Tchécoslovaquie. Quant aux Polonais, ils avaient annexé en 1938 Tešin et, en 1945, ils n'avaient pas hésité à s'en emparer une seconde fois. « Ces exemples, ajoute M. Borsody, suffisent à prouver que la collaboration de l'Allemagne à l'arbitrage de Vienne ne pourrait constituer, à elle seule, un argument contre les droits des Hongrois à la modification des frontières. A propos des problèmes territoriaux hungaro-tchécoslovaques, on ne doit pas attacher une importance décisive à l'aide qu'Hitler aurait accordée à la Hongrie en 1938 » (p. 98).

[2] « Après 1918 — dit M. Borsody — la politique tchécoslovaque, de même que la politique hongroise dans le passé, ne pouvait envisager l'État comme la fédération de plusieurs nations de rang égal. Les Tchèques ne cessaient d'insister sur l'union intime des parties constitutives de la nation, considérant l'État comme le porteur d'un impérialisme national. Il n'en est pas moins vrai que, par rapport à la situation de l'Europe Centrale jusqu'à la guerre mondiale, leur politique minoritaire et sociale pouvait se glorifier d'un progrès digne d'éloges. C'est précisément le traitement relativement indulgent dont bénéficiaient les minorités et la politique des réformes sociales qui ont, si souvent, induit en erreur les observateurs bienveillants, mais ignorants de la question tchécoslovaque. Ces apparences trompeuses faisaient oublier l'impérialisme national de la Tchécoslovaquie . . . » (p. 108).

tère national. En même temps on renonça à la conception impérialiste d'hier et à l'idée nationale d'un État hongrois. Pendant la guerre, les revues et les journaux hongrois ne cessaient de préconiser la collaboration politique et économique des peuples de la Hongrie de jadis ; mais cette conception qui, sous une forme ouverte ou cachée, réservait aux Hongrois un rôle prépondérant, n'était point faite pour dissiper les suspicions des voisins. Il y avait pourtant — surtout dans la jeune génération — des publicistes démocratiques qui, ayant un sens plus aigu de la réalité, croyaient trouver le point de départ de tout essai de collaboration dans l'égalité parfaite des peuples danubiens. Dès la même époque, les leaders du mouvement ouvrier hongrois cherchent, eux aussi, la solution du problème dans la conception fédéraliste de Kossuth.

Pendant ces années, la pensée slovaque accusait plutôt des tendances séparatistes et isolationnistes. La période d'autonomie nationale contribua grandement à enraciner l'idée d'indépendance non seulement dans les partis de droite, mais encore dans ceux de gauche, et c'est pourquoi la seconde Tchécoslovaquie dut renaître, en 1945, sous le signe de la reconnaissance des aspirations slovaques à l'autonomie.

Par suite de la chute du féodalisme hongrois, les relations hungaro-tchécoslovaques changèrent aussitôt d'aspect devant l'opinion publique hongroise. La réaction hongroise n'avait que du mépris pour les Tchèques ; les seigneurs hongrois se croyaient incomparablement supérieurs aux petits bourgeois de Bohême. Les Hongrois démocrates, en revanche, appréciaient vivement l'état d'évolution avancée de la société tchèque et allaient jusqu'à considérer celle-ci comme un modèle à imiter. Le grand revirement de la politique semblait créer une atmosphère favorable à la révision des rapports hungaro-tchécoslovaques.[1]

[1] « L'élite démocratique de la vie politique de Hongrie, lisons-nous dans le livre de M. Borsody, parvenue au pouvoir par suite de la défaite de l'Allemagne, avait depuis longtemps tiré des erreurs du passé tous les enseignements utiles et cherchait à créer une idéologie conforme aux exigences de la démocratie. Au point de vue de la politique intérieure, on luttait pour les réformes radicales ; dans la politique extérieure, on renonçait à toutes les manifestations de l'impérialisme et, pour développer les traditions de Kossuth, on considérait l'égalité des droits nationaux comme la base la plus sûre d'une symbiose pacifique des peuples danubiens. On reconnaissait la nécessité d'établir une étroite collaboration avec les peuples slaves, on désirait l'entente hungaro-slave et on tâchait de faire ressortir l'importance de l'Union Soviétique.

« Pour l'avenir, on préconisait une sorte de fédération des petits États danubiens. On réservait un rôle tout particulier à la Tchécoslovaquie, car on estimait beaucoup les Tchèques. Ce sentiment était si fort qu'au temps de la persécution des Hongrois en Slovaquie, les partis de gauche de Budapest hésitèrent longtemps à croire que ce mouvement

La Tchécoslovaquie accueillait avec méfiance ces tentatives de rapprochement. L'auteur apporte des arguments pour démontrer que l'idée de la collaboration danubienne n'était pas aussi profondément enracinée chez les Tchèques que chez les Hongrois : bien au contraire, le peuple et l'État tchèques d'aujourd'hui restent fidèles à leur idéal d'hier.[1] « Les mesures prises par les Tchèques — traitement analogue des Hongrois et des Allemands, privation du droit de cité, expulsions en masse, etc. — prouvent, à n'en point douter, que les Tchécoslovaques en tant que vainqueurs veulent profiter du moment favorable pour posséder sans les Hongrois la terre qu'ils s'étaient procurée, à la fin de la première guerre mondiale, avec sa population hongroise » (p. 132). Pour se débarrasser de la minorité hongroise, les Tchèques prétendent qu'aux moments les plus tragiques, les Hongrois ont pris une attitude contraire aux intérêts de l'État. Or, cette attitude consistait en ce que la population hongroise voulait rentrer dans le sein de la patrie dont elle avait été détachée en 1919 sans qu'elle eût donné son consentement. Pareille conduite n'était contraire ni au principe wilsonien de la libre disposition ou à l'Atlantic Charta, ni à la constitution de l'Union Soviétique ou au pacte de San-Francisco des Nations-Unies.

En dernière analyse, l'auteur est d'avis que, malgré les difficultés que nous venons d'esquisser, l'heure du compromis hungaro-slovaque a sonné. Mais il est à craindre que nos partenaires ne soient pas animés d'un désir sincère de conciliation. De l'avis de M. Borsody, « la conclusion du compromis et la création d'une entente définitive entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie seraient relativement faciles, si les Tchèques et les Slovaques, à l'instar des Hongrois, adoptaient le principe d'égalité de rang et de droit. Malheureusement, ils persistent à s'en

avait l'approbation des Tchèques. Du côté hongrois existaient donc toutes les conditions d'une réconciliation sincère et définitive de la Tchécoslovaquie et de la Hongrie nouvelles » (p. 122).

[1] Sur les mesures prises contre les Hongrois, l'auteur juge nécessaire de formuler l'opinion suivante : « La situation à laquelle les Hongrois étaient parvenus par suite de la guerre n'a servi qu'à stimuler les Tchécoslovaques à se débarrasser de leurs « inhibitions » antérieures et pour faire brutalement et ouvertement ce qu'ils n'avaient pu faire auparavant. La Tchécoslovaquie cherche actuellement des prétextes d'actualité pour légaliser la politique antihongroise ; de tels prétextes sont la punition du fascisme, l'accusation d'avoir conspiré contre l'État, les réglements proclamés contre les traîtres à la démocratie, la nécessité d'empêcher un retour éventuel des événements de 1938, la protection des intérêts slaves, etc. Au fond, on ne peut voir dans tout cela qu'une manifestation des tendances impérialistes qui, depuis bien longtemps, avaient couvé sous la cendre » (p. 128).

tenir aux privilèges qu'ils s'étaient assurés à la fin de la première guerre mondiale et dont ils espèrent bénéfier encore dans une mesure fortement accrue. Grâce au traité de Trianon, ils se sont assuré une frontière qui, au détriment de la population hongroise, se heurte sur de nombreux points au principe ethnique. Ils veulent à tout prix sauvegarder cette frontière. Leur conquête de 1918—19, ils la considèrent comme la base juridique de la possession et, pour éliminer toute discussion au sujet des frontières, ils veulent expulser de Slovaquie la population hongroise ».

« D'un point de vue objectif, les perspectives de l'histoire nous montrent que les trois peuples ont commis presque les mêmes erreurs, dit M. Borsody. Hongrois, Slovaques et Tchèques étaient tous en proie à un nationalisme outré. Pendant le dernier siècle, leur politique était dictée par l'égoïsme national. Ils n'ont donc rien à se reprocher... Aujourd'hui, il est grand temps d'en finir à jamais avec ces âpres luttes de l'époque du nationalisme et de jeter les bases d'une ère plus pacifique. Chacun doit avoir la ferme conviction que le compromis est réalisable... Il n'est point douteux qu'un compromis loyal entre Slovaques et Hongrois ne soit un facteur essentiel de la solidité de la paix européenne. C'est précisément le manque d'équilibre intérieur qui fit des peuples danubiens le jouet des aspirations des grandes puissances, au plus grand détriment des peuples intéressés et de l'Europe entière. Le compromis hungaro-slovaque peut donc être considéré à juste titre comme une exigence d'importance capitale aussi bien de la politique de bon voisinage que de la paix européenne. »

*

Tel est l'accord final de l'ouvrage que nous venons d'analyser. On n'y retrouve naturellement pas les échos des derniers événements qui se sont produits dans ce domaine. Somme toute, l'ouvrage de M. Borsody a plutôt l'aspect d'un ouvrage polémique, quoique même ses données historiques soient irréprochables. Au regard des travaux analogues du passé, il marque un progrès incontestable : l'auteur ne veut point masquer les erreurs commises de part et d'autre. Grâce à ses efforts pour donner une « histoire sincère » des relations hungaro-slovaques, l'ouvrage s'encadre harmonieusement parmi les tentatives qui visent à l'entente des peuples danubiens.

Nous avons trouvé nécessaire d'analyser à fond cet ouvrage, qui ne présente pas en dernière analyse un résultat définitif et suscitera certainement des arguments contraires, mais qui exprime à l'encontre de la vieille conception hongroise une conception plus évoluée caractérisant les conjonctures de 1945.

*

Ch. Vigh

László Hadrovics : *Magyar és déli szláv szellemi kapcsolatok.* [Relations intellectuelles hungaro-yougoslaves]. Budapest, 1944, Magyar Szemle, 16°, 80 p. (Kincsestár, N°. 140).

Après de rares travaux de détail, voici enfin un ouvrage clair, bien composé, donnant un résumé des relations intellectuelles entre les Hongrois et les Sud-Slaves dans le passé. Il parle en premier lieu de l'influence que la civilisation hongroise a exercée au cours des siècles sur celle des Croates, des Serbes, des Slovènes. Les inspirations hongroises dans la culture religieuse des Croates et de leur réveil national sont tout particulièrement mises en relief. L'influence sud-slave exercée sur les Hongrois est déjà d'une teinte plus pâle, l'auteur souffre visiblement du manque de travaux préliminaires.

Outre ce reproche qu'on peut faire à l'auteur, il faut aussi noter que l'étendue du livre ne correspond pas à la quantité des problèmes à traiter. La plupart du temps, il doit se contenter d'une esquisse des problèmes, sans entrer dans les détails. Nonobstant l'ouvrage peut servir non seulement comme résumé, mais aussi comme guide, aux études futures. Hadrovics suggère nombre d'idées qui devront être élucidées par les recherches à venir. Ainsi il vaudrait la peine de s'occuper de la survivance de la littérature sud-slave transdanubienne au cours du moyen âge et même de l'histoire moderne. A notre avis, les savants pourront trouver de fréquentes relations entre le glagolisme et d'anciens manuscrits hongrois, le monde chevaleresque serbe et hongrois, l'époque sud-slave et les belles histoires et chansons historiques hongroises. Il vaudrait la peine d'étudier ce baroque slave-hongrois qui s'est formé au XVIIIe siècle sur les territoires de population mixte croate et hongroise. L'importance de la ville hongroise de Pécs au XVIe siècle dans les relations hungaro-croates est encore un des problèmes qui demandent à être éclairés. Nous ne nous rangeons pas, quant à nous, à l'opinion de Hadrovics lorsqu'il prétend que la littérature croate du XIXe siècle s'est dérobée aux influences hongroises. Dans l'œuvre de Sena, on pourrait à coup sûr découvrir les traces du biedermeier transdanubien, l'atmosphère de Pécs vers les années 40, de cette ville où le grand poète épique a passé ses années d'études. Parmi les problèmes modernes, il serait intéressant d'examiner l'idéologie de la démocratie paysanne, qui a fait son apparition en même temps, dans les années 30, chez les Hongrois et les Yougoslaves : les Hongrois Jules Illyés, Ladislas Németh et les Sud-Slaves Rikard Simeon, Milan Ivšić. Les recherches futures devraient, au lieu de chercher des « influences », montrer les parallèles d'évolution. Espérons que les recherches sur les relations des deux peuples s'engageront dans cette direction, afin de

devenir ce qu'elles doivent être : de l'histoire de la civilisation comparée. *André Angyal*

*

STEPHAN GÁL (réd.) : *Ungarn und die Nachbarvölker.* Budapest, 1943, Danubia-Verlag, 8°, 256 p.

Le titre du livre dit plus que le livre ne donne et, cependant, le lecteur reçoit plus qu'il n'attendait. La vie de la Hongrie et de ses voisins s'entrelace par mille fils divers et le titre du livre réveille en nous l'espérance d'en apprendre davantage. Nous y trouvons de courts essais, écrits d'aprés les méthodes de la littérature comparée, indépendants et soumettant l'histoire des relations de la Hongrie avec ses voisins à un examen assez humble, se plaçant surtout aux points de vue de l'histoire littéraire. Au lieu de généralités banales, le lecteur reçoit ainsi un tableau approfondi, entrant dans les détails des relations intellectuelles des peuples danubiens. L'autre grand avantage du livre est que l'auteur n'a pas suivi l'exemple de la science allemande, laquelle, dans les deux dernières dizaines d'années, a tâché, sous l'étiquette « influences culturelles allemandes », d'inculquer aux peuples danubiens la conscience de la supériorité culturelle des Allemands. Les auteurs de ce livre ont essayé d'éviter les exagérations unilatérales qui pourraient offenser ; les études reconnaissent en même temps les influences culturelles et littéraires que les Hongrois ont subies de la part de leurs voisins.

Le cadre historique correspondant est fourni à ces études indépendantes par l'étude initiale de J. Miskolczy « La Hongrie et ses voisins ». Celle de B. Pukánszky s'élève au-dessus des autres *(Ungarn und die Deutschen)*. Elle prouve, à l'encontre de la science allemande, à l'aide de données et sur de nouvelles bases que, dans les relations culturelles hungaro-allemandes, les Hongrois n'ont pas joué un rôle de subordination unilatérale. Parmi les autres études analysant les relations avec les autres peuples, celle d'A. Angyal *(Ungarn und die Tschechen)* et de L. Hadrovics *(Ungarn und die Kroaten)* fournissent nombre de données relativement nouvelles, tandis que celles d'A. Horváth *(Ungarn und Neugriechen)* et de L. Rásonyi *(Ungarn und Türken)* donnent des détails tout nouveaux extrêmement intéressants. Des études concises, indemnes de toute exagération, s'occupent encore des relations de la Hongrie avec les Roumains (L. Gáldi), les Slovaques (L. Sziklay), les Serbes (Z. Csuka), les Slovènes (A. Pável), les Polonais (A. Divéky), les Ruthènes (A. Bonkáló) et les Bulgares (Z. Szilády). L'importance du livre consiste, en sus de la richesse des données, en un tableau synthétique de la situation actuelle des recherches relatives à ces problèmes importants.

Chaque chapitre sera désormais indispensable pour les recherches postérieures. L'appendice des noms contient les personnages importants de la région danubienne.

É. B.

Histoire de la Tchécoslovaquie

Edward Benes: *Essays and Reflections presented on the occasion of his Sixtieth Birthday*. Edité par Jan Opočensky. London, 1945. Allen and Unwin Ltd. 8°, 192 p. avec une photographie.

C'est à M. Edouard Benès, président de la République tchécoslovaque, que rend hommage ce volume, d'une haute valeur, qui réunit les écrits de savants et de politiciens anglais et américains, ainsi que de ses compatriotes émigrés dans le monde « English-speaking ». Déjà, entre les deux guerres, une conception bornée, issue de l'Europe centrale, s'était appliquée à amoindrir et à tourner en dérision la grandeur, en tant qu'homme et politicien, de M. Benès, Le chef nazi allemand, que son naturel même poussait à attaquer avec rage les êtres mus par l'intelligence, tenta plusieurs fois, au cours de l'automne désastreux de 1938, de le ridiculiser. Au cours de son exil en Angleterre et en Amérique, M. Benès ne fit que resserrer encore davantage les liens qui l'unissaient aux principaux personnages de la vie politique et intellectuelle anglaise et américaine, lors de la première guerre mondiale et de la Première République. Cet intéressant recueil en est le témoignage : parmi ses collaborateurs se trouvent, en effet, de si grands noms du monde intellectuel de langue anglaise, situé des deux côtés de l'Océan, qu'aucune publication antérieure ne peut rivaliser avec lui. R. W. Seton-Watson tente de le comparer à Masaryk ; Benès vit déjà dans l'opinion du public cultivé — dit-il — comme le plus grand penseur politique tchèque, à côté de Hus, Comenius et Masaryk, ainsi que l'homme d'État le plus actif à coté de George Podiébrad. S. Harrison Thomson apprécie en Benès le créateur et le conservateur des traditions de la politique extérieure tchèque. A. J. P. Taylor analyse sa politique extérieure, Félix Weltsch, son système philosophique, Matthew Spinka, ses rapports avec la réforme tchèque. On trouve encore dans le volume plusieurs articles où sont consignées des expériences personnelles, dont la valeur en tant que sources historiques, est incontestable. Celui, par exemple, où Wickham Steed raconte ses souvenirs de l'autre guerre ;

le rappel par un connaisseur, Robert J. Kerner, de la conférence de la paix ; les notes prises à Genève par le Viscount Cecil ; les souvenirs personnels de R. H. Bruce Lockhart du temps où il était ministre plénipotentiaire à Prague, ainsi que de l'époque où il exerçait les fonctions de British Representative auprès du gouvernement tchécoslovaque à Londres et avait procuré à Benès une résidence à Aston Abbots. Quincey Wright rapporte des faits inconnus jusqu'ici sur le séjour de Benès à Chicago. Sir Ernest Barker établit un parallèle entre les démocraties britannique et tchèque qui, plus d'une fois, se termine par un éloge des Tchèques. Richard Law jette un regard sur le cours ininterrompu pendant trente ans des contacts politiques tchécoslovaques et britanniques. William Temple, feu l'archevêque de Canterbury, le Earl of Perth et Raymond Gram Swing complètent par leurs écrits ce tableau dont certains traits purement objectifs alternent avec les chaudes couleurs de la sympathie. Dans sa diversité même, par son caractère idéologique, tout autant que par le côté personnel de certains souvenirs, il évoque la figure de Benès, telle qu'elle vit dans l'opinion publique intellectuelle et politique des Anglais et des Américains. Le volume tout entier est un document en faveur de l'opinion qui, du reste, tend à se généraliser de plus en plus, selon laquelle, par la largeur de sa conception, ainsi que par l'efficacité de sa politique, M. Benès est l'un des plus grands hommes d'État de l'époque des guerres mondiales.

Étienne Gál

*

ALEXANDER HUŠČAVA : *Archiv zemianského rodu z Okoličného. Litterae e Tabulario Okolicsányiorum gentis nobilis prolatae.* Bratislava, 1943, 8°, XVII + 188 p. (Liptovské Archivy, t. I. Opera Academiae Scientiarum et Artium Slovacae. T. 5.)

Parmi les sources de l'histoire de la Slovaquie au moyen âge figurent en premier lieu les archives qui étaient en possession de certaines familles de propriétaires terriens. Les documents de ces archives apportent des renseignements détaillés concernant l'évolution de certains petits territoires ; ces renseignements sont d'une valeur inappréciable en ce qui touche le développement social et économique, ou la diplomatique ou l'histoire des familles. Ce qui augmente la valeur générale de ces archives familiales, c'est le fait que les territoires appartiennent souvent à la même famille depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours ; c'est là que les membres de la famille vécurent et dépensèrent leur activité, de sorte que, dans les cas favorables, nous trouvons

une suite ininterrompue de documents remontant jusqu'au XIIIe siècle. Il est presque incompréhensible, vu l'essor remarquable de l'historiographie au siècle dernier, que rien n'ait été fait en vue de la publication de la matière de ces archives ; c'est un fait cependant que ni pendant la période qui a précédé la première guerre ni pendant la période qui s'est écoulée entre les deux guerres mondiales, il ne s'est pas trouvé un seul historien qui ait assumé la tâche difficile de cette publication ; en l'absence de cette dernière, on s'aidait comme on pouvait, en se heurtant à mille difficultés et au prix de recherches fatigantes dans les archives. L'Académie Slovaque des Sciences a cherché à remédier à cette situation en publiant les documents trouvés dans l'ancien comitat de Liptó *(Codex diplomaticus Liptoviensis)*. La première série débute par un ouvrage qui contient les documents constituant les archives de la famille Okolicsányi, communiquées par Alexandre Huščava, professeur à l'université de Bratislava des sciences auxiliaires de l'histoire, et le meilleur connaisseur de l'histoire médiévale du comitat de Liptov.

Huščava, dans son introduction en slovaque (il en donne aussi un bref résumé en latin), jette un regard rétrospectif sur les travaux qui se sont poursuivis dans les archives de Liptov durant la période qui a précédé la première guerre mondiale, travaux qui, malgré une activité fiévreuse, sont restés superficiels, car précisément les archives de la famille Okolicsányi avaient échappé à l'attention des chercheurs ; puis il rend compte de la matière contenue dans les archives. Cette introduction est suivie de la publication des documents, qui s'échelonnent de 1248 à 1490, avec un total de 98 documents. La publication elle-même est faite conformément aux principes généralement acceptés (avec des résumés en latin) ; elle ne s'écarte des principes généraux que par la correction des fautes qui se sont glissées dans le texte original et communique alors le texte corrigé, en donnant dans des notes le texte original fautif du document. Une traduction en slovaque des résumés latins accompagne la publication des documents et un excellent index onomastique termine la publication.

Nous accueillons avec joie cet ouvrage du professeur Huščava, qui est non seulement une innovation dans l'état actuel de la vie scientifique slovaque, mais encore un exemple de ce que l'on peut faire quand on occupe un poste scientifique élevé et des sacrifices que l'on peut consentir pour révéler l'histoire médiévale ; tout au plus pouvons-nous regretter que ni l'Académie éditrice ni l'auteur n'aient communiqué les détails de leur série aussi bien que leur projet d'ensemble.

Éric Fügedi

WILHELM WEBER : *Aus Rumäniens Frühzeit. Zwei Vorträge.* Bukarest, 1942, Institut für Weltgeschichte « N. Iorga », 8°, 136 p.

L'histoire antique du sol roumain ne cesse de tourmenter les esprits. L'élégant opuscule de M. Weber, qui contient deux conférences faites à l'université de Sibiu, en mars 1942, nous révèle une nouvelle tentative de placer les vicissitudes du Sud-Est européen dans un large cadre d'histoire romaine, voire d'histoire universelle. La première de ces deux synthèses parallèles *(Römische Reichspolitik im unteren Donauraum)* rappelle, à bien des égards, les études analogues de M. André Alföldi ;[1] il existe cependant une différence très notable entre la méthode du savant allemand et celle de son collègue hongrois. Chez celui-ci on sent toujours, même dans les chapitres où l'auteur brosse, à larges traits, le tableau général d'une situation, l'« omniprésence » de son acribie philologique et de sa documentation minutieuse. Chez M. Weber, par contre, le soin rigoureusement scientifique des détails cède bien souvent la place soit à des généralités servant à rendre la vue d'ensemble encore plus brillante, soit à la préoccupation d'étayer de preuves historiques des thèses philologiques dont le bien-fondé est pour le moins contestable. On ne saurait nier ni la largeur de vues ni l'ingéniosité d'esprit de M. Weber ; on voudrait simplement les voir mises au service d'une recherche objective et parfaitement désintéressée de la vérité scientifique.

Il n'en reste pas moins que la première conférence abonde en remarques judicieuses qui méritent d'être retenues et utilisées au cours des recherches à venir. L'auteur a parfaitement raison de faire ressortir l'isolement de la Dacie en tant que province romaine, de souligner le caractère désertique du « sac » de la Tisza, entre la Pannonie et la Dacie, et d'insister sur le caractère transitoire de la colonisation de la Dacie. Il trace un tableau particulièrement attrayant de la civilisation préromaine caractérisée par la spirale et d'autres motifs géométriques, à l'exclusion du règne végétal et d'autres imitations directes de la nature. En outre, M. Weber excelle à évoquer par quelques phrases concises et pittoresques même des processus historiques fort complexes ; on le suit volontiers aussi dans ses conclusions relatives à la survivance d'une population dace clairsemée et aux contacts de celle-ci avec la romanité tardive. Malheureusement il y a dans le récit des guerres de Trajan des hypothèses

[1] Cf. *Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum*, Budapest, 1944, avec renvois aux travaux antérieurs. (V. ici même, p. 378.)

qui ne sont nullement confirmées par le témoignage des sources dignes de foi ; on peut, par exemple, se demander si Trajan se considérait réellement comme un réalisateur des projets stratégiques de César ou s'il agissait simplement sous l'effet de la situation politique de son époque.

Les hypothèses de M. Weber deviennent particulièrement inquiétantes dans sa seconde conférence *(Das Dako-Getische Volk)*, où il s'évertue à défendre par son argumentation d'ordre purement historique la théorie de M. Gamillscheg sur la continuité des éléments romanisés dans la citadelle des Carpathes de l'est. L'auteur va jusqu'à qualifier le raisonnement de son collègue, ancien directeur de l'Institut allemand de Bucarest, de « gegenwartsmächtige Wissenschaft » (p. 75) ; vu sous l'angle de 1946, n'est-ce pas là un éloge de caractère fort douteux? Les conclusions auxquelles M. Gamillscheg avait abouti, ne résistent point à la critique ; du côté roumain, même M. Rosetti a déclaré que la continuité de la population roumaine en Transylvanie, depuis l'époque du latin vulgaire jusqu'à nos jours, constitue « un problème que l'on devra résoudre à l'aide d'arguments autrement solides « que ceux de MM. Pușcariu et Gamillscheg.» M. Rosetti est d'avis que les faits linguistiques invoqués par M. Gamillscheg en faveur d'un noyau de romanité dans les montagnes de Bihar sont des innovations récentes qui n'ont rien à voir avec le latin vulgaire de cette province et que, dans ce domaine, » seul l'examen — libre de toute préoccupation politique — de toutes les cartes de l'Atlas Linguistique Roumain, à condition d'appliquer correctement la doctrine de la géographie linguistique, peut donner des résultats scientifiquement valables ».[1] Dans ces conditions, le commentaire historique de Weber, si ingénieux qu'il soit, ne peut avoir qu'une valeur tout à fait hypothétique ; il n'est point de nature à rectifier les erreurs de méthode commises par M. Gamillscheg. La défense — malheureusement trop « gegenwartsmächtig », c'est-à-dire trop liée à une certaine constellation politique — de ces prémisses manifestement erronées, l'a amené à admettre jusqu'à des conjectures aussi improbables que l'identification des « Moți » avec les restes des Celtes antiques (p. 77) ou ces rapprochements anthropologiques qui confèrent aux dernières pages du volume une note particulièrement subjective.[2] Mais n'insistons pas. Les années orageuses qui nous séparent du mois

[1] Cf. A. Rosetti : *Sur la méthode de la géographie linguistique*, Bulletin Linguistique, XII (1944), pp. 110—112.

[2] « Was wir daraus für unsere Betrachtung der Dakerbilder des Altertums lernen? Ich denke : Sehr viel. Wer von Ihnen hinausgeht ins Land, an Hand dieses Bildes, unter den Bauern der Ebene und Siebenbürgens die lebenden Zeugen echten alten Dakertums entdeckt . . . » etc. (p. 132).

de mars 1942, ont déjà fait passer toutes ces théories mêlées de préjugés raciaux par le crible d'une critique inexorable ; notre seul devoir est de choisir les quelques points de repère qui sont encore susceptibles de féconder les recherches futures et l'harmonieuse collaboration, de plus en plus étroite, des spécialistes de la Dacie antique.

Ladislas Gáldi

*

ANDREAS ALFÖLDI : *Zu den Schicksalen Siebenbürgens im Altertum.* Budapest, 1944, 8°, 111 p. (Ostmitteleuropäische Bibliothek, No. 54).

Sous ce titre collectif, trois études viennent de paraître, indépendantes l'une de l'autre. La première a un caractère linguistique. Elle soulève la question : De quelle manière les noms romains de Dacie reflètent-ils l'extermination de la population dace? En effet, d'après les sources antiques, l'empereur Trajan aurait exterminé les Daces et cette province aurait été de nouveau peuplée par des gens venus de toutes les parties de l'Empire. D'après les recherches de M. Alföldi, le romanisme de Dacie est caractérisé par le manque de noms de personne latins. Cela montre que le romanisme ne s'est pas développé graduellement ; il est arrivé d'emblée ; ce fut une romanisation en masse. La manière de donner des noms en fondant des municipalités et des colonies ne nous renseigne pas sur l'origine des individus et cela est justement de nouveau caractéristique pour la Dacie, tandis que dans les autres provinces, p. ex. la Pannonie, le cas n'est pas le même.

La grande diffusion des noms latins en Dacie provient de la romanisation rapide des Daces. On se demande si les Daces ont tous pris des noms romains. Cette hypothèse est une contre-preuve qu'on ne trouve jamais le nom romain à côté du nom des tribus daces, ce qui est habituel, p. ex. chez les Celtes.

M. Alföldi consacre une attention spéciale aux noms de personne thraces. Cette façon de faire est motivée, car c'est parmi ces derniers qu'il nous faut chercher les noms daces ayant une prononciation similaire. Ajoutons tout de suite que la différenciation est particulièrement difficile à établir entre les noms de personne thraces et les noms de personne daces, car il faut supposer qu'il n'existait entre ces deux langues que des différences dialectales. A propos de la liste des noms thraces et daces, rappelons le répertoire dressé par M. Russ.[1] M. Alföldi examine aussi cette liste d'un bout à l'autre et, surtout à la lumière de l'histoire, éclaire l'identité des personnes

[1] *Onomasticon Daciae.* AIdStCI 4, 1941—43.

qui portent ces noms. Il constate, à propos des deux listes, qu'il n'existe qu'un petit nombre de noms de personne dont on puisse prouver qu'elles étaient daces.

*

La deuxième partie du livre est une critique des sources d'un ouvrage de Julien l'Apostat : « Caesares ». Jusqu'à présent, la critique n'avait considéré ce livre que comme un ouvrage satirique, inutilisable comme source des événements. M. Alföldi, dans son étude, qui est courte mais convaincante, démontre que le « Caesares » est plus qu'un ouvrage satirique. C'est le résultat de recherches sérieuses. Les renseignements qu'il nous fournit sont importants pour l'histoire de la Dacie, ils sont sûrs et peuvent être utilisés.

*

La troisième partie est une critique détaillée du dernier ouvrage de M. C. Daicoviciu, *Siebenbürgen im Altertum*.

M. Alföldi a montré à plusieurs reprises que l'histoire primitive des Daces n'avait pas encore été tirée au clair. Nous nous proposons, nous aussi, d'appeler ici l'attention sur quelques détails de cette histoire. On ne connaît jusqu'ici aucun tombeau dace ; on ne sait donc rien sur les rites qui étaient en usage chez eux dans les funérailles. Les forteresses daces dont on a tant parlé ne sont pas encore suffisamment connues ; nous n'avons, p. ex., aucun exposé sur la céramique. Attendu que les recherches au sujet des forteresses daces se bornent jusqu'ici aux fouilles de Costeşti, il est impossible d'en tirer des conclusions générales concernant toutes les forteresses daces en Transylvanie.

Les questions topographiques relatives aux Sarmates forment un ensemble compliqué. D'après M. Alföldi, les Jazyges installés sur le cours du Bas-Danube sont arrivés dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Après l'occupation de la Dacie, les premiers habitants de la plaine de Valachie sont les Roxolans, autre peuple sarmate connu. Les Romains n'ont jamais occupé le Banat. On ne saurait admettre l'opinion de M. Daicoviciu qui est du même avis que précédemment A. v. Domasewski au sujet du « limes » de la Dacie ; il n'admet pas que la Dacie ait été protégée sur ses frontières par un système ininterrompu de tranchées et prétend que l'unique système de défense consistait en camps militaires établis dans les vallées.

M. Daicoviciu considère comme impossible l'extermination des Daces sous le règne de Trajan et fait valoir comme argument les noms daces. Si toutefois on prend les inscriptions sur les pierres comme base de statistique pour la composition de

la population, on trouve, même si l'on considère dans toute son ampleur la proportion des noms thraco-daces indiquée par M. Alföldi, un si petit pourcentage qu'il ne pouvait constituer le fond de la population romaine de Dacie. Quant aux troupes auxiliaires formées par les Daces qui étaient restés dans le pays, elles ne contribuaient nullement à renforcer le peuple dace survivant, mais au contraire elles l'affaiblissaient encore davantage.

M. Alföldi n'accepte pas comme preuves les découvertes archéologiques tendant à démontrer la survivance des Daces ; il n'admet pas que les tumulus soient une construction caractéristique dace, pas plus qu'il n'admet que la céramique domestique dace dérive de la céramique préhistorique dace. La question de la survivance des établissements daces se heurte en général à de grandes difficultés, car la stratigraphie ad hoc fait défaut ; on trouve pêle-mêle dans les couches des vestiges antiques, romains et parfois des couches datant de l'époque des grandes invasions. Le fait que des civilisations différentes se sont succédé dans un même endroit ne signifie pas encore la continuité d'un peuple ; il ne fait que mettre en relief la force géographique de cet endroit. La continuité des noms de lieu soulève une question encore plus difficile ; dans cet ordre d'idées, il y a des problèmes fort compliqués à résoudre.

A. Radnóti

Histoire de Hongrie

Rustem Vámbéry : *Hungary — to be or not to be.* New York, 1946. Frederick Ungar Publishing Company. 8°, 208 p.

M. Vámbéry a quitté la Hongrie, il y a de longues années, en ennemi du régime antirévolutionnaire de Horthy et partisan des idées libérales. Dans son livre récemment publié, il se propose d'éclaircir, surtout avec l'aide de l'histoire et de la sociologie, la manière dont Horthy et la classe régnante qui l'entourait, ont conduit la Hongrie, aux côtés de l'Allemagne, dans la catastrophe de la seconde guerre mondiale. Le dernier chapitre de son livre est consacré aux efforts du nouveau gouvernement démocratique en vue de la restauration du pays et aux chances de la Hongrie dans l'avenir.

Il est d'autant plus regrettable que la partie historique de son livre, qui retrace surtout l'histoire récente du pays, soit assez schématique, nous dirions même rhapsodique. L'auteur y soumet la politique minoritaire de la fin du siècle à une saine critique, il caractérise avec justesse et d'une manière plastique

la classe régnante de la même époque. Nous ne saurions toutefois passer sous silence certaines erreurs et lacunes. En effet, M. Vámbéry s'engage plus d'une fois dans des discussions personnelles, au lieu d'entrer dans le détail des problèmes. Il s'engage dans des discussions, non pas avec les politiciens de l'ancien régime, mais avec des savants qu'on ne peut aucunement qualifier de nazis, mais qu'il pense être, dans quelques questions, d'une opinion différente de la sienne. Plusieurs écrivains anglais et américains ont ainsi leur tour (entre autres C. A. Macartney) et, plus tard, les Ministères des Affaires Étrangères de la Grande-Bretagne et des États-Unis d'Amérique, de même que quelques savants hongrois. Il en veut au comte Paul Teleki (professeur de géographie, et non historien, comme il le dit) qu'on ne peut vraiment pas accuser de nazisme : en sa qualité de premier ministre de Hongrie, il avait conclu un traité d'amitié avec la Yougoslavie et se suicida, parce que les Allemands le forçaient à le violer. Sa fureur est plus grande encore contre M. J. Szekfű (professeur d'histoire moderne de Hongrie à l'Université de Budapest, actuellement ministre de Hongrie à Moscou) avec qui il reprend une discussion entamée avant la première guerre mondiale. Il insiste — à notre avis très justement — sur la nécessité d'échanger les « légendes nationales », « les flatteries injustes » contre du réalisme, mais on se souvient encore que, il y a une trentaine d'années les défenseurs d'une légende nationale romantique avaient attaqué M. Szekfű pour avoir eu le courage d'élever la voix, dans sa biographie de François II Rákóczi, contre ces « flatteries injustes ». M. Vámbéry qualifie la grande Histoire de Hongrie de M. Szekfű d'ouvrage de propagande révisionniste et chauvine et il déclare que M. Szekfű était partisan de la « Machtphilosophie allemande »; ces remarques peuvent influencer uniquement un public qui, faute de savoir le hongrois, ne connaît pas l'œuvre de M. Szekfű. Le fait qu'il s'identifie sur plus d'un point avec l'opinion de M. Szekfű, surtout en ce qui concerne le XIXe siècle, ne change rien à sa haine apparemment implacable. Il ne ménage pas non plus la jeune génération d'historiens dont M. Szekfű fut justement le maître dans la vue réaliste, loin de toute exagération chauvine, et qui ne peuvent, eux non plus, être comptés parmi les soutiens du régime germanophile. Par contre M. E. Málnási, le principal idéologue des Nazis condamné à plusieurs années de travaux forcés est aux yeux de M. Vámbéry presque le seul « historien » cité sans critique comme une « autorité ». Encore une preuve qu'il est difficile, sans informations suffisantes, de parler d'un pays qu'on n'a pas vu depuis longtemps.

Les historiens hongrois et leurs travaux peuvent être soumis à des critiques multiformes, mais non avec la méthode

de M. Vámbéry, avec des fragments de citations tendancieusement relevées, ou une fausse interprétation.[1]

Après avoir blâmé les historiens hongrois de leur attitude politique, M. Vámbéry accepte l'opinion, rejetée et réfutée par ceux qu'il attaque, que l'influence allemande a toujours été prépondérante dans la région du Danube. Il ne tient nul compte des relations françaises, italiennes, voire anglaises de l'État hongrois au moyen âge et au temps de la Renaissance ; il les regarde comme insignifiantes et déclare que les relations entre les Hongrois et les Allemands étaient toujours excellentes, que les Hongrois ont tout au plus lutté contre la dynastie autrichienne au cours de l'histoire, mais non contre les Allemands. Il ne souffle mot des documents médiévaux ou de l'époque moderne, qui établissent le contraire de son affirmation. M. Vámbéry — élevé lui-même sous l'influence de la culture et du libéralisme allemands — trouve naturel que les Allemands aient été — au cours de toute l'histoire — les guides des Hongrois. Ainsi il finit par répéter — sans le vouloir — les phrases préférées de la propagande allemande, par lesquelles ils ont tâché de poser les prémisses intellectuelles et morales de la politique allemande de l'« Ostraum ». Avec ces vues, il accorde naturellement peu de place aux conflits qui n'entrent pas bien dans les cadres de sa théorie. Il n'apprécie pas la révolution de 1848, laquelle cependant eut, pour conséquence la proclamation de l'indépendance nationale et toute une série de réformes libérales, délivra les serfs et n'échoua que par suite d'une alliance conclue entre l'empire autrichien réactionnaire et l'empire russe tzariste, après de longues luttes armées. A son avis, Kossuth est un simple « émeutier » *(firebrand)* sans mérites (p. 92). Contrairement aux traits non- ou anti-allemands, M. Vámbéry essaye de démontrer l'existence d'une commu-

[1] Le fait qu'il se méprend conséquemment sur le sens de l'expression « Europe carpathique » de la *History of Hungary* (New York, 1941) de M. Kosáry, en est un exemple typique. M. Kosáry « shows himself to be a student of Haushofers Geopolitik » — dit-il — surtout « for he declares that we may even speak of a Carpathian Europe ». Selon M. Vámbéry, c'est un « conventional double-faced trick », car, d'après lui, « Carpathian Europe is identified with Hungary ». M. Kosáry explique cependant, à ne pas s'y méprendre, clairement que l'Europe carpathique signifie pour lui tout le territoire appelé par d'autres Sud-Est Européen, habité par des Hongrois, des Polonais, des Tchèques, des Roumains, des Yougoslaves et les autres petits peuples. Cette expression a été mise en vogue en 1939 par un groupe d'historiens hongrois, pour être substituée à Europe Centrale dont les Allemands ont abusé et elle se trouve plus d'une fois aussi dans notre revue. D'ailleurs, dans l'introduction à son ouvrage, M. Kosáry s'oppose à l'école géopolitique allemande en relevant l'importance dans le passé des épisodes qui témoignent d'une coopération des peuples de la région.

nauté culturelle et politique des Hongrois et des Allemands même au XIXe siècle. Il prétend que les grands chefs de l'époque des réformes, avec Eötvös et Szalay en tête, auraient rédigé leurs notes littéraires, leurs journaux dans cette langue, — ce qui est une généralisation erronée.

Et ses vues ne changent pas même dans la partie la plus moderne de son livre. Il fait (et à juste titre) une critique très sévère du régime Horthy, sans cependant jamais poser la question essentielle : pourquoi ne s'est-on pas tourné à temps contre les Allemands? La plus grande faute politique de la Hongrie est justement de ne l'avoir pas fait. Sa situation future, ses possibilités pour l'avenir auraient été différentes si elle avait, même sans espoir de succès, fait usage de ses armes au moins en mars 1944, contre les troupes nazies qui envahirent le pays. M. Vámbéry n'a pas la moindre observation à faire au sujet de cette « négligence » de la Hongrie réactionnaire. M. Vámbéry condamne le régime hongrois non pour ne pas s'être opposé aux Allemands, mais bien pour avoir essayé de gagner la sympathie de ces Puissances Alliées que M. Vámbéry suppose « avoir eu une peur secrète de l'U.R.S.S. » (p. 133). Lorsqu'il fait connaître la proclamation du 15 octobre, dans laquelle Horthy annonce la demande d'armistice qu'il vient d'adresser à l'U.R.S.S. et dénonce les parjures d'Hitler, ce n'est pas la préparation défectueuse qui permit aux Allemands et aux nazis hongrois de s'emparer du pouvoir que M. Vámbéry trouve blâmable. Non. Il reproche à la Hongrie de s'être tournée contre Hitler et d'avoir ainsi « trahi son allié » (p. 133). Comme si on lisait les journaux contemporains d'inspiration nazie ![1]

M. Vámbéry tâche de mitiger les brutalités commises par l'Allemagne nazie envers la Hongrie. Il réduit démesurément l'importance du 19 mars en disant : « L'allié allemand exigeait la désignation d'un gouvernement plus fortement nazie ». comme s'il ne se fût pas agi d'une occupation armée et d'une agression militaire et que les Allemands n'eussent pas fait prisonniers des centaines de chefs hongrois. M. Vámbéry ne voit non plus de différence dans la situation avant et après l'occupation concernant la question juive (p. 101). Il suffit de nous en rapporter au grand nombre de publications qui ont paru depuis et qui, ayant la valeur de sources, illustrent les horreurs de la persécution raciale soudain organisée après l'invasion

[1] Il est intéressant d'observer que ce qui, de l'avis de M. Vámbéry, n'était pas justifié dans le cas de la Hongrie, l'était dans le cas de la Roumanie ; laquelle cependant était aussi bon satellite de l'Allemagne que la Hongrie : « having cleverly made the volte-face five minutes before the zero-hour, Rumania has recovered Northern Transylvania » (p. 140).

des Allemands, et qui réduisent à néant les vues de M. Vámbéry. La plus curieuse des remarques de M. Vámbéry est évidemment celle qui dit que lorsque le 15 octobre 1944, «le régime Horthy déserta la cause allemande» et que les Allemands ont «substitué» Szálasi, ceux-ci ont trouvé cette procédure déconcertante, car les nazis hongrois «étaient de forts nationalistes et plus d'un d'entre eux expressément anti-allemand» (p. 133). Quel est donc le sentiment qui conduisit M. Vámbéry à essayer de sauver cette bande composée en grande partie d' aventuriers d'origine allemande, dont le servilisme dépassant toute imagination fut l'objet même du mépris des généraux de l'SS?

On pourrait encore allonger la liste des contradictions et des vues erronées de ce livre. Mais cela ne changerait rien à ce que nous avons déjà dit et qui peut se résumer ainsi: M. Vámbéry montre l'histoire de la Hongrie en général dans un miroir déformant. Pour être honnête politicien, on n'est pas nécessairement historien bien informé.

C. Benda

*

László Tóth: *Magyarország története* [Histoire de Hongrie]. Budapest, 1944. Gondolat, 8°, 450 p. + 10 ct., 64 tbl.

L'œuvre de M. Tóth d'une belle présentation a été écrite pour le grand public. On n'y trouve pas de recherches détaillées. Il présente les événements de l'histoire de Hongrie sous forme de chroniques dans des chapitres courts, quelquefois même trop abrégés. C'est avant tout un ouvrage d'histoire politique. Il n'étudie les questions économiques, sociales, culturelles et artistiques que superficiellement. Ce qui est encore plus regrettable, une plus grande attention à la question des nationalités, qui — comme on le sait — est indispensablement nécessaire pour comprendre l'histoire du XIXe siècle. Les tendances nationalistes notamment n'influencèrent non seulement les relations existant entre la Hongrie et ses voisins, mais encore l'évolution intérieure hongroise.

L. L.

*

Hungary. Cambridge, 1945. University Press, 16°, 88 p. (British Survey Handbooks).

Ce livre, publié par la British Society for International Understanding est caractérisé par un style objectif, clair et concis. En janvier 1945, date de la préface de l'éditeur, la Hongrie était encore le théâtre d'opérations de guerre; pourtant dans le livre pas la moindre trace de psychologie guerrière;

au contraire, il témoigne de la compréhension la plus vive à l'égard des habitants des villes et des villages. Son objectivité dépasse plus d'une fois celle des Hongrois eux-mêmes qui, dès qu'ils abordent le chapitre de leur catastrophe, arrivent rarement, dans la considération du pour et du contre, à des conclusions aussi équilibrées. Il a été, bien entendu, impossible à l'auteur (d'ailleurs inconnu), de s'arrêter aux détails, dads le cadre d'un livre si menu. Le résumé de l'histoire de Hongrie en dix pages est un petit chef d'œuvre. Suivent les représentations du visage géographique du pays, des villes et des villages paysans, de la production agricole et industrielle, enfin de la structure économique et sociale. Les constatations du livre relatives à l'inégalité dans le partage des propriétés d'une part et au niveau assez bas de la vie en général d'autre part, ne sont que trop justes. Naturellement, il ne peut pas encore parler de la réforme agraire si radicale réalisée en 1945 ni de ses conséquences économiques, sociales et politiques. Pour les institutions politiques et religieuses, il ne connaît que l'état avant 1944. Il termine son rapport sur les relations internationales au moment de la formation du gouvernement de Debrecen. Cependant, malgré toute une série d'événements qui se sont écoulés depuis la publication du livre, celui-ci reste intéressant et utile, non seulement parce qu'il fait ressortir les traits caractéristiques et en raison de l'objectivité du ton, mais encore à cause de l'impartialité de l'auteur et de l'éditeur, au sujet de laquelle ils écrivent dans la préface : « Il ne nous appartient pas de distribuer l'éloge ou le blâme, nous avons à décrire la réalité. » Et vraiment la description du village silencieux et simple, celle de l'ouvrier hongrois sont tout aussi réalistes que celle du triste rôle des fils apparemment assimilés des paysans allemands qui, bien souvent, sont arrivés à de hautes positions à Budapest, et se sont faits ensuite les instruments dociles de la politique et de la propagande allemandes en Hongrie. L'auteur du livre voit avec un esprit réaliste qu'il y avait en Hongrie des personnes qui détestaient l'Allemagne et en avaient peur, comme il y en avait aussi qui étaient dupes de la propagande allemande. Il note de même que, malgré la première loi juive, les Juifs continuaient de bénéficier d'une protection efficace et que la vraie persécution par les nazis, commença en mars 1944, date funeste à laquelle les Allemands réussirent à établir leur contrôle en Hongrie » (p. 64).

Qu'il nous soit permis de corriger encore quelques errata insignifiants : Erik Molnár, ministre du Salut Public du gouvernement provisoire est membre du parti communiste, et non du parti social-démocrate (p. 78), Diósgyör (et non Diosgyör) encore qu'il soit un centre de forges, ne peut être qualifié de ville (p. 23). *D. K.*

GYULA LÁSZLÓ: *A honfoglaló magyar nép élete* [La vie du peuple hongrois à l'époque de la conquête]. Budapest, 1944, 8°. 512 pp. 55 fig. XLV tables (Népkönyvtár n° 4).

M. Jules László appartient à la jeune génération d'archéologues d'après-guerre. Il s'est spécialisé dans l'archéologie de l'époque des grandes invasions. Mais ce qui l'intéresse tout particulièrement dans cette branche, c'est l'époque de la conquête hongroise, bien qu'il ait étudié également toute la période des grandes invasions et les problèmes de tout le continent eurasien où se déroulèrent ces migrations. L'archéologie hongroise s'était toujours assigné pour tâche d'effectuer des recherches sur les grandes invasions, vu que les Hongrois eux-mêmes tirent leur origine de la communauté des cavaliers nomades, communauté d'où partirent en réalité les invasions. Un grand nombre d'experts ont rassemblé d'importants matériaux et ont mis au jour des monuments archéologiques de cette époque. Le travail critique effectué sur ces données a abouti à de précieuses études de détail et on rencontre également quelques tentatives de systématisation. Une œuvre synthétique cependant, qui aurait recueilli ces données pour présenter d'une façon intégrale la vie des Hongrois ou de tout autre peuple des grandes invasions, n'a pas figuré jusqu'ici dans la littérature archéologique.

M. László entreprit, en partant de données archéologiques, de retracer la vie des Hongrois lors de la conquête. Après avoir fait maintes études préliminaires, il aboutit à des résultats inégaux jusqu'ici dans les recherches de l'histoire primitive des Hongrois. On peut appeler sa méthode l'ethnographie archéologique. Son procédé consiste à tracer un parallèle entre l'ethnographie et le folklore, bref à étudier l'ethnologie pour retrouver la destination des objets découverts, et leur fonction concrète. Ainsi, selon M. László, l'archéologie ne serait autre que l'ethnographie du passé. C'est en partant de ce nouveau point de vue qu'il groupe et systématise les résultats obtenus par les autres branches scientifiques, telles que l'histoire, la linguistique, la géographie, l'anthropologie, la botanique, la zoologie, la médecine, etc.

Cette histoire des peuples, qu'on doit plutôt nommer l'ethnographie historique, ne se propose pas de traiter l'histoire politique du peuple hongrois ; elle a pour but de retracer la vie quotidienne hongroise. Par là même M. László ne se borne pas à étudier les trésors mis au jour au cours des fouilles, c'est-à-dire la vie des puissants de l'époque. Ce qui constitue le centre de ses recherches, c'est l'analyse de la vie quotidienne des « morts pauvres », donc celle des gens du peuple. Mais le sort des pauvres fut aussi misérable il y a mille ans qu'aujourd'hui. En

partant pour l'au-delà, ils ne pouvaient emporter avec eux que les objets qu'ils possédaient : leur vêtement ordinaire, leurs outils en métal, en bois, en cuir, parfois leur cheval, donc des biens périssables. En conséquence, il nous reste très peu de vestiges. Pourtant, dans la plupart des cas, l'archéologue peut découvrir deux indices : les traces des objets et l'ordre suivant lequel le mort et ses biens ont été disposés dans la tombe.

Tous les peuples considèrent l'au-delà comme la continuation de la vie d'ici-bas. Les cavaliers nomades de l'Eurasie — donc aussi les Hongrois — ne voyaient pas seulement dans la mort la continuation de la vie, mais les regardaient comme identiques. Dans l'autre monde, on faisait partie de la même tribu que sur terre, on s'adonnait aux mêmes occupations et on employait les outils avec lesquels on avait été enterré. Cette conception, provenant de la foi chamane de ces peuples, les incita à munir les morts de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin en cours de route. De plus, selon la conception des cavaliers nomades de la steppe, la vie de l'autre monde est non seulement semblable en tous points à celle d'ici-bas, mais en est le reflet exact. Ainsi, par exemple, ce qui se situe ici à la droite de l'homme, se trouve dans l'autre monde à gauche. C'est en partant de ce principe qu'on peut expliquer le fait jusqu'ici inexpliqué que, dans la tombe des Hongrois de la conquête, les objets placés à côté du mort suivaient l'ordre inverse qu'ils occupaient dans la vie présente. Par le fait que le mort était enterré avec tous ses biens et que ceux-ci étaient disposés dans la tombe selon les lois temporelles et les règles religieuses de l'époque, la sépulture (ainsi que tout le cimetière) nous fournit l'image de la vie et de la conception religieuse d'alors. Par conséquent, ces restes permettent de reconstituer les formes de vie de l'époque. Vu que les traditions populaires subsistant encore conservent de nombreuses empreintes des anciennes, l'examen des matériaux archéologiques a été rendu possible par l'emploi d'une méthode ethnographique.

Après l'introduction esquissée ci-dessus l'auteur brosse un tableau de la terre hongroise à l'époque de la conquête. Il en décrit la faune et la flore. D'une manière concise, l'auteur retrace l'histoire des peuples du bassin carpathique à cette époque. Il réexamine et dément, en se fondant sur des données, le point de vue accepté jusqu'ici selon lequel le bassin carpathique, lors de la conquête, aurait été une plaine déserte. László prétend qu'il fut habité par des Avars et des Slaves. Les Avars et les Slaves établis parmi les peuples occidentaux reçurent une certaine indépendance, tandis que les Slaves habitant la partie orientale du bassin (la Transylvanie), fusionnèrent avec les Hongrois.

Ce que l'auteur nous révèle sur les Avars dépasse en importance ce qu'il nos dit au sujet des Slaves. Par des données archéologiques, il prouve que les territoires occupés par les Avars sont ceux où les Comans se sont établis au XIIIe siècle, en fuyant devant les Tartares. En s'appuyant sur des données rachéologiques, il démontre que les Avars, au cours de la période de la conquête, n'avaient pas habité les territoires où les Hongrois se sont installés. D'après lui, les régions d'occupation des Avars et des Hongrois se juxtaposent » (p. 67). Cette constatation nous fait faire un grand pas en avant dans la voie des recherches historiques portant sur les Hongrois primitifs, en particulier sur les problèmes relatifs aux Sicules et aux Pétchénègues.

L'origine des Sicules est un des problèmes les plus étudiés de l'histoire hongroise. Les spécialistes en la question ne sont arrivés qu'à cette constatation commune : au temps de la conquête hongroise, les Sicules n'ont pas habité les territoires qu'ils occupent aujourd'hui. En profitant des ré- sultats des recherches linguistiques et toponomastiques, on a pu délimiter les premiers établissements sicules sur les mêmes territoires qui, d'après M. László, étaient habités par les Avars à l'époque de la conquête du pays par les Hongrois. La question qui se pose est celle-ci : que sont devenus les Avars ? M. László en donne l' explication suivante : les rois de Hongrie avaient établi les tribus avares, qui s'étaient soumises et ensuite magyarisées, mais avaient conservé leurs particularités, sur les bords du Küküllő, pour défendre les comitats orientaux. Par là il a suggéré l'idée de l'identité les Sicules avec des Avars. Il considère les Avars établis sur les bords du Küküllő comme des Huns (p. 100). Quant à l'appellation sicule des Avars du bord du Küküllő M. László suppose que ces tribus avares, descendants des Huns, faisaient partie des tribus de la peuplade bulgare-esegel (hune) du sud de la Russie. Plus tard, les autres tribus ayant été englobées dans la tribu, la plus puissante, prirent également ce nom (p. 101).[1] Il en a conclu à l'identité des Sicules avec les Avars.

Il se propose encore d'éclaircir le problème de l'origine des établissements spécifiques de la grande plaine hongroise, en partant de la question des Avars de l'époque de la

[1] Cependant la question de l'origine des Sicules n'est pas encore définitivement réglée. M. E. Moór, par exemple, publia en même temps que M. J. László les résultats de ses recherches sous le titre : L'installation des Hongrois conquérants et l'origine des Sicules [*A honfoglaló magyarság megtelepülése és a székelység eredete*]. Il essaye de prouver, sur la base des données linguistiques et de l'histoire locale, que les Sicules, constituant la troisième tribu des Kabars, s'étaient établis en Hongrie en même temps que les tribus hongroises.

conquête.[1] Györffy, qui a découvert et décrit cette forme d'agglomération, la considère comme une particularité propre aux Hongrois. Ce n'est autre chose — dit-il — que les restes des quartiers d'hiver des peuples nomades qui s'adonnaient à l'élevage des chevaux. Györffy pense sans doute aux Comans, bien qu'il ne les nomme pas. Cette constatation semble être prouvée par le fait que cette forme d'établissement se borne aux territoires habités par les Comans. László, en se servant des données archéologiques, rejette ces conclusions et démontre que ces établissements de l'Alföld ont été construits et habités par les Avars (p. 74).

L'auteur a acquis un grand mérite pour avoir révélé les principes et les lois internes du système familial des Hongrois de la conquête. Il s'est basé sur des recherches qui touchent à l'organisation interne des cimetières du temps de la conquête, ainsi que sur la disposition des tombes. Il a prouvé que les cimetières comprenant peu de sépultures représentent le cimetière propre à une famille. Sa structure était la suivante : la tombe où l'on rencontre le plus de richesses se trouve toujours au centre, orientée vers l'est. Les autres sont disposées sur les ailes, à droite et à gauche, en ligne droite ou obliquant un peu vers l'est. Ce n'est pas un ordre funéraire qui détermine la disposition des tombes, elle provient du rang qu'occupait le mort de son vivant. La valeur des objets trouvés dans la tombe centrale prouve que le mort, ou en certains cas la morte, avait le premier rang dans la communauté. L'aile gauche était celle des plus puissants. Les autres tombes se succédaient, à partir du premier en dignité, selon leur degré d'importance. On peut considérer l'aile gauche comme celle des hommes, l'aile droite comme celle des femmes. Les tombes de ces der nières sont également disposées selon leur dignité. Ce sont les objets que l'on retrouve dans les tombeaux qui nous permettent de déterminer la dignité de la personne enterrée. C'est d'après le nombre des flèches placées dans la tombe qu'on peut évaluer, le rang social qu'elle tenait dans la vie. C'est dans la tombe du milieu que l'on en trouve le plus, huit par exemple. Celle qui est placée immédiatement à sa gauche en compte sept, la suivante six. Plus un individu est placé loin du centre, plus le rang qu'il occupait de son vivant était inférieur. Celui qui occupait le premier rang était

[1] Ces établissements, nommés en hongrois *Kertes városok* (agglomération-jardin) désignent une forme d'installation dont les traits principaux sont les suivants : il existe un noyau central d'habitations, entouré par couches de nouveaux établissements suivant des cercles réguliers. Le centre constitue l'ancien village. Les anneaux disposés autour ont été constitués au début du XIXe siècle. C'est là que l'on trouve les écuries destinées au bétail, entourées d'un jardin.

enterré avec sa selle sous la tête, même dans le cas où son cheval n' avait pas été mis dans la tombe. D'autres se faisaient enterrer avec leur sabre ou faisaient placer auprès d'eux leur faucille. C'est d'après ces indices que László a déterminé leur cercle d'activité. Grâce aux objets placés dans les tombes, il est arrivé à démontrer que les tombes des femmes, dans la partie droite du cimetière, étaient disposées dans le même ordre que celles de leur mari. En effet, on doit considérer ces genres de cimetière comme le caveau d'une « grande famille » hongroise des temps de la conquête.

L'auteur démontre que l'essence de l'organisation intérieure de la grande famille, à l'époque de la conquête, se retrouve également dans le mode d'installation des Hongrois. Le village hongrois se compose comme suit : la tente ou la bâtisse du chef de famille était située au centre du village. A sa droite et à sa gauche, formant une ligne légèrement courbe, étaient disposées les habitations de ses fils et celles des membres mâles de la famille. Quant aux cimetières hongrois de cette époque, il faut les considérer comme des « villages morts » qui nous sont restés de l'époque. Dans les endroits où l'on retrouve des cimetières agglomérés, il faut supposer une forme d'agglomération plus compliquée, qui rappelle nos villages actuels, où les individus de même souche se groupent dans une certaine partie du village.

Les cimetières des Avars montrent un aspect tout différent. D'une part, dans leurs cimetières, il n'est pas rare de compter 500—600 tombes. D'autre part, les tombes avares étaient orientées dans la direction nord-sud et étaient serrées les unes à côté des autres selon une forme ovoïde ou circulaire. Selon l'auteur, les vestiges des « villages morts » des Avars présentent la forme d'installation que nous retrouvons aujourd'hui dans les cités-jardins dont la constitution leur peut être attribuée.

*

Après avoir reconstitué le système d'installation, l'auteur retrace la vie quotidienne du peuple hongrois à l'époque de la conquête. La rédaction de ce chapitre se base en premier lieu sur des découvertes archéologiques, étant donné que de nombreux outils se sont conservés dans les tombes. Cependant, en ce qui concerne les différents genres de travail, les procédés employés, la répartition du labeur au sein de la grande famille, les motifs spirituels de la vie quotidienne, M. László s'inspire des premiers écrits et des traditions populaires des Hongrois et des peuples apparentés. Les matériaux recueillis appartiennent, selon l'auteur, au monde du travail, de la magie et des arts.

Le système d'enterrement, les textes écrits de l'époque et les traditions populaires d'aujourd'hui autorisent l'auteur à affirmer que tous les moments de la vie quotidienne avaient un support religieux. C'est cette remarque qui l'a poussé à s'occuper sérieusement des pratiques de la magie, car l'activité réelle, concrète était doublée d'une activité spirituelle. Étant donné qu'il n'avait pas à sa disposition des matériaux de première main, il dut s'en tenir aux constatations du système d'enterrement, établir des parallèles ethnologiques et utiliser les œuvres artistiques qui nous sont restées de l'époque. L'auteur cherche à répondre à la question : l'art hongrois existait-il à l'époque de la conquête et, le cas échéant, de quel genre était-il? Selon la conception acceptée jusqu'ici, les Hongrois de cette époque ne connaissaient pas l'art descriptif (compositions figuratives de grande dimension), au sens européen de ce terme ; c'est l'art ornemental, d'une richesse extrême, qui tenait sa place. M. László démontre, en se basant sur des données, que cette conception est fausse. A côté d'un art ornemental fort développé, les Hongrois avaient aussi un art descriptif. Celui-ci tire son origine de l'art des « plaques d'or » de Sibérie.

Le dernier chapitre est consacré aux problèmes de la maladie, de la mort et de l'au-delà. L'auteur y reconstruit le système selon lequel les Hongrois d'alors concevaient le monde et leurs idées païennes sur la religion. Par des données ethnologiques se rapportant aux peuples finno-ougriens et turcs, en s'inspirant des chroniques et des traces retrouvées dans les cimetières, M. László ressuscite la vision du monde et le système religieux chaman. Ceux-ci ont déterminé la structure et les principes de la « grande famille » hongroise, et même la société, l'État et l'Univers ont été considérés d'après ces points de vue. Ce monde chaman est hiérarchisé et s'édifie selon un ordre pyramidal. En partant de la base et dans la mesure où l'on s'élève, on rencontre des dieux de plus en plus puissants. Au somme de la pyramide se trouve le dieu principal. Nous apercevons ici le même ordre que celui qui règne dans la grande famille, dans la tribu et dans l'empire nomade. C'est cet ordre qui règle le monde des vivants et des morts. Ce sont les raisons pour lesquelles la mort, dans la religion chamane, n'est pas un anéantissement de la vie, mais un passage dans l'autre monde. Celui-ci, comme nous l'avons rappelé déjà ci-dessus. est le reflet d'ici-bas, C'est ce qui explique la coutume qui consiste à équiper le mort de tous les objets à son usage comme s'il se mettait en route, et de situer les tombes suivant l'ordre selon lequel étaient disposées les habitations des grandes familles. C'est ainsi que se constituèrent la grande famille des morts et la grande famille des vivants, le village mort et le village

vivant. Tous deux maintiennent des relations étroites entre eux. Le bonheur, le sort de la grande famille vivante dépend de la grande famille morte. C'est par là qu'on peut comprendre le culte des ancêtres, les festins funéraires et les sacrifices. L'esprit de l'ancêtre défunt, les dieux et les esprits malfaisants peuvent être la cause de la mort et des maladies. Dans ce monde dédoublé, c'est le chaman qui représente la source de secours pour les hommes souffrant mille maux. Le chaman est médecin, prêtre tout puissant, mage et intermédiaire entre les morts et les vivants. La justice est rendue toutefois par le chef des vivants; mais il est possible que ces deux personnages aient été autrefois les mêmes. Cette conception religieuse a joué un rôle dans la formation de l'État hongrois et, même aujourd'hui, on retrouve des empreintes de ces croyances dans la conscience du peuple.

M. László a donné un aperçu synthétique de la vie du peuple hongrois lors de la conquête. Mais il est tout naturel que, se basant sur des données incomplètes, il n'ait pu résoudre dans tous les détails les problèmes soulevés. Bien que certaines questions restent ouvertes, cette œuvre donne un nouvel essor aux recherches de l'histoire des Hongrois primitifs.

L. K. Kovács

*

Elemér Moór: *A honfoglaló magyarság megtelepedése és a székelyek eredete.* (Avec un résumé allemand: *Die Ansiedlung des landnehmenden Ungarntums und die Herkunft der Székler).* Szeged, 1944, 8°, 111 p. + 1 et. géogr. (Szegedi Muzeumi Kiadványok).

L'ouvrage de M. Moór vient se joindre aux nombreuses études déjà publiées qui examinent les problèmes peut-être les plus discutés de l'historiographie hongroise : l'établissement des tribus magyares, l'installation des Kabardiens et l'origine des Sicules. Le lieu d'établissement originel des 7 tribus magyares et des groupes de Kabardiens et de Khazars qui s'étaient joints à elles déjà avant la conquête de la Hongrie, n'est mentionné dans aucune source. Diverses tentatives furent faites, ces temps derniers, pour déterminer le lieu de leur installation sur la base de données historiques indirectes comme les toponymes formés de noms de tribus; mais les résultats atteints par M. Moór dans ce domaine sont tout aussi discutables que ceux de ses prédécesseurs.

M. Moór s'étend longuement sur la question de l'origine des Sicules vivant le long des frontières occidentales de la Transylvanie, question discutée depuis plus d'un siècle. Suivant le témoignage unanime des sources historiques et des toponymes,

depuis leur établissement, les Sicules ont toujours parlé le hongrois. Premiers occupants de leurs demeures forestières, ils développèrent au cours des siècles de leur isolement, un organisme social et des privilèges particuliers qui les préservèrent, à l'époque des immigrations roumaines, contre toutes tentatives visant à rompre leur unité ethnique.

Les données historiques qui mentionnent, au cours du XVIIIe siècle, la présence de groupes de Sicules sur les confins occidentaux, orientaux et méridionaux du bloc ethnique hongrois, donnent à penser qu'il s'agit ici d'un peuple garde, frontières. Le caractère spécial de leurs traditions, de leur organisme social et de leur tactique de combat induit à croire-d'autre part, qu'il s'agit d'un peuple oriental apparenté aux Hongrois. M. Moór prétend apporter du nouveau dans cette question si âprement discutée ; mais il ne fait que reproduire sous une forme nouvelle les conceptions exposées avec infiniment plus de clarté par l'éminent turcologue et archéologue Jules Németh dans son ouvrage *La question de l'origine des Sicules*. M. Moór aboutit, en effet, aux mêmes résultats que Jules Németh, quand il prend parti en faveur de l'origine khazaro-kabardienne des Sicules. Cela dit, l'étude de M. Moór contient certaines idées dignes d'intérêt. On regrette que l'auteur n'ait pas réussi à se libérer d'un certain parti pris contre les savants reconnus de l'école linguistique de Budapest. L'annexe de l'étude offre la liste utile des toponymes dérivés de noms de tribus hongrois.

Georges Györffy

Histoire de la Bulgarie

Nikolaj Deržavin *Istorija Bolgarii* [Histoire de la Bulgarie]. *Proischoždenie bolgarskogo naroda i obrazovanie pervogo bolgarskogo gosudarstva na balkanskom poluostrove* [L'origine des Bulgares et la constitution de leur premier État dans la péninsule des Balkans]. Moscou-Leningrad, 1945. Éd. de l'Académie Soviétique, des Sciences 8°, 248 p.

L'auteur, M. Deržavin, savant soviétique bien connu, a consacré la majeure partie de son œuvre au passé bulgare. Il n'était encore qu'un jeune étudiant lorsqu'il commença à s'occuper des établissements bulgares situés dans la Russie méridionale et résuma leur histoire dans une monographie en deux volumes, publiés respectivement par l'Académie des Sciences Russe et l'Académie des Sciences Bulgare (1914—15). Depuis cette date déjà ancienne, M. Deržavin n'a cessé de s'occuper du passé bulgare. En tant que membre de l'Académie des Scien-

ces Soviétique et maître reconnu, il s'est fait le pionnier des relations intellectuelles bulgaro-soviétiques. Nombreuses sont les monographies qu'il a fait paraître sur les personnalités marquantes de la littérature bulgare. Son dernier ouvrage, l'Histoire de Bulgarie, qui comprendra cinq volumes, contiendra la somme des recherches historiques poursuivies par lui depuis plusieurs dizaines d'années. Le 1er volume de cet ouvrage fondamental a paru en 1945.

Le livre débute par un aperçu de l'historiographie des peuples slaves et il est complété par un appendice offrant un tableau précis des relations culturelles bulgaro-russes au cours de l'histoire. L'ouvrage, à proprement parler, traite l'histoire du peuple bulgare depuis les origines jusqu'à la fondation de leur État danubien. Cette période est divisée en cinq chapitres : après avoir éclairci l'origine des Slaves du sud et relaté leurs conquêtes balkaniques ainsi que leur composition ethnique, le livre s'étend longuement sur la civilisation des peuples slaves à cette époque et se termine par une nouvelle théorie concernant l'origine des Bulgares et la formation de leur État primitif.

M. Deržavin, après avoir exposé l'ancienne théorie concernant l'origine des Slaves du sud et en avoir fait la critique, établit, par l'analyse des sources historiques, que l'apparition des peuples slaves dans la péninsule des Balkans doit remonter à une date antérieure au VIe siècle. Au cours de ses recherches, M. Deržavin considère comme une seule unité la région du Danube et du Dnieper, un territoire qui comprend, outre la Hongrie et la Roumanie, toute la péninsule des Balkans jusqu'à l'île de Crète et la côte de l'Asie Mineure. La culture matérielle ainsi que le folklore de cette région témoignent en effet de l'existence d'une civilisation ancestrale qui a servi de base au développement intellectuel des peuples autochtones. Toutes les langues répandues dans cette région ont conservé un nombre plus ou moins considérable d'éléments ancestraux, remontant à l'époque japhétique, sans parler de l'albanais qui est resté jusqu'à nos jours un stade de transition entre le japhétisme et l'indoeuropéanisme.

Les prédécesseurs immédiats des Slaves dans la péninsule des Balkans furent les Thraces et les Illyriens. Un examen minutieux amène M. Deržavin à conclure que les mots « Illyriens » et « Thraces » désignent en réalité tout un groupe de tribus, qui a réuni sous leur forme embryonnaire les peuples slaves, roumain et albanais, habitants futurs de la péninsule des Balkans. Nombreux sont les traits ethniques que ces peuples se transmettent encore de génération en génération. Le plus caractéristique est sans doute le culte thracien du dieu cavalier, qui prépare le terrain au culte de saint Georges particulièrement

répandu dans ces pays ; ainsi, la représentation du Saint sur sa monture ne fait que continuer la tradition des statues équestres représentant les dieux thraciens. La comparaison des idiomes illyrien, thracien et slave du point de vue linguistique démontre également que le groupe thraco-illyrien constitue le substratum de la population slave des Balkans.

Lorsque, après la chute de l'Empire romain, l'organisme des tribus germaniques commença à se consolider en Occident, les tribus slaves d'Orient s'organisèrent à leur tour et s'apprêtèrent à entrer en action. Le premier signe de leur activité fut l'apparition de certaines tribus slaves sur les frontières orientales de l'Empire romain. Tantôt engagés au service de Byzance qui, dans ses expéditions, mettait à profit leur ardeur, tantôt de leur propre initiative, les Slaves pénétrèrent de plus en plus profondément à l'intérieur de l'Empire byzantin. M. Deržavin considère ce besoin d'activité comme un signe du développement progressif de la société slave. Au cours des VIe et VIIe siècles, en effet, les Slaves substituèrent à leur démocratie primitive, basée sur les droits de la communauté, une nouvelle forme d'État dénommée par Engels démocratie militaire et qui constitue le stade de transition vers le féodalisme. De riches monarques prirent, à cette époque, la place des anciens dirigeants placés par le peuple à la tête de la communauté. C'est le même développement social qui conduira par la suite à la collision des Slaves d'abord avec les Avares et ensuite avec les Byzantins.

L'apparition des Bulgares dans la péninsule des Balkans met un terme aux conquêtes des Slaves du sud. Les Bulgares avaient quitté leur patrie primitive située entre la mer d'Azov et le Kouban sous la poussée des Khazars qui les chassèrent devant eux dans la direction de l'Occident. Leur origine constitue aujourd'hui encore un problème irrésolu, comme l'avoue l'exposé du professeur Deržavin. Le distingué savant soviétique souligne que le langage littéraire employé actuellement en Bulgarie n'a conservé que quatre mots de l'idiome primitif des conquérants bulgares, alors que le langage populaire n'en a gardé aucun. M. Deržavin cherche dans une nouvelle voie la solution du problème de l'origine bulgare. Sa théorie repose sur les recherches étymologiques du savant soviétique Marr. Suivant la théorie de son collègue, il assimile le peuple bulgare aux tribus sumériennes, italiotes et étrusques qui habitaient l'est de l'Europe avant l'époque indoeuropéenne. Ethnogoniquement, les parents les plus proches des Bulgares seraient les Tchouvasses. Ainsi, le peuple bulgare n'appartiendrait ni à la famille des Tartares ni à celles des Finnois, des Huns ou des Slaves, mais serait un membre ancestral de la famille des peuples japhétiques.

A l'époque où les peuples indoeuropéens commencèrent à absorber la population primitive du continent, les grandes masses du peuple bulgare s'apparentèrent aux tribus slaves, tandis que la couche régnante adopta la civilisation orientale répandue parmi l'aristocratie des peuples voisins. Selon M. Deržavin, il n'est point impossible que la slavisation des troupes d'Asparuch ait déjà commencé avant leur établissement dans la péninsule des Balkans. Il croit également que la légende concernant l'origine hunnique des Bulgares dérive de quelque tradition byzantine, étant donné que les Bulgares nouvellement venus occupaient certains territoires ayant appartenu à l'Empire hun.

Les tribus slaves occupant à cette époque la péninsule des Balkans n'opposèrent aucune résistance aux troupes d'Asparuch qui pénétrèrent dans leur pays. Il est donc permis de supposer que c'est avec leur consentement, peut-être même à leur appel qu'Asparuch établit ses troupes parmi elles. Les éléments slaves qui entouraient les établissements des nouveaux venus avaient déjà atteint le degré de développement social nécessaire à la formation d'un État. Le premier État slave fondé dans la péninsule des Balkans est, en effet, le fruit du progrès social réalisé par la population slave de la région, qui donna à son État, il est vrai, le nom tribuaire de son souverain, mais assura par un contrat, en 679, sa situation particulière parmi les nations. M. Deržavin résume sa théorie en établissant que le fondateur du premier État slave institué dans la péninsule des Balkans n'était point Asparuch, mais la population autochtone du pays, le peuple slave lui-même, dont Asparuch ne fut en vérité que l'agent militaire, chargé de maintenir l'hégémonie de la cour face aux différentes classes de la société, et face à la noblesse slave elle-même. Mais la couche dirigeante non slave succomba rapidement devant la majorité écrasante des masses populaires et dut céder entièrement le pouvoir aux anciens et aux nouveaux dirigeants slaves. La lutte déclenchée par la population autochtone se termina sous le règne de Boris-Michel par la victoire totale des Slaves, qui supprimèrent une fois pour toutes la dualité de l'État bulgare.

Les résultats archéologiques atteints par la nouvelle conception de M. Deržavin sont vraiment précieux, mais l'on doit regretter que l'excellent professeur ait entièrement négligé les traits hongrois et les rapports généraux de l'histoire primitive des Bulgares. Les résultats du livre éclairent d'un nouveau côté le problème de l'origine bulgare et contribueront très certainement à la solution définitive de la question.

Joseph Bödey

ANDRÁS TÓTH : *Az erdélyi románok története* [Histoire des Roumains de Transylvanie]. Budapest, 1944, Magyar Szemle, 16°, 80 p. (Kincsestár n° 13.)

Pour ceux qui désirent se mettre au courant de l'histoire des Roumains de Transylvanie sujette à tant de discussions, nous recommandons en premier lieu le petit livre de M. André Tóth. Clair, proportionné, riche en données sans en être encombré, ce travail aborde toutes les questions indispensables à la compréhension des précédents historiques du problème. L'auteur, doué d'un sens sobre des réalités, voit clairement les événements et leurs corrélations et, courageux, il met en évidence — sans blesser des sensibilités par trop évidentes — les racines des fatals antagonismes politiques qui, au cours des derniers siècles, envenimèrent les relations hungaro-roumaines. Quelques données erronées, de moindre importance, troublent à peine l'effet favorable que produit cet ouvrage.

L. Makkai

*

OCTAVIAN BEU : *Bibliografia răscoalei lui Horia.* Sibiu, 1944, Centre des Études et Recherches concernant la Transylvanie, 8°, 32 p. + 2 tbl. (Bibliotheca Rerum Transsilvaniae, n° XIV).

OCTAVIAN BEU : *L'empereur Joseph II et la révolte de Horia.* Sibiu, 1944, Centre des Études et Recherches concernant la Transylvanie, 8°, 117 p. + 9 tbl. (Bibliotheca Rerum Transsilvaniae, n° XI).

A l'exception de la révolte de 1848—49, aucun événement de l'histoire roumaine n'a suscité, chez les contemporains et la postérité, un si vif intérêt que la révolte de Horia en 1784. Aussi ce problème a-t-il eu une vaste littérature, recueillie par M. Beu avec une véritable patience de bénédictin. Sa bibliographie s'étend même à des publications sans importance, à des articles de journaux, voire à des passages détachés de livres traitant des sujets tout à fait différents. Vu la valeur bien inégale de cette littérature, il aurait fallu filtrer la matière. Hélas! la bibliographie de M. Beu nous en demeure redevable. Les rubriques groupées d'après la nationalité des auteurs (roumaine, allemande, hongroise, française, italienne, hollandaise, suédoise) et la variété des genres littéraires (ouvrages historiques, poésies, romans, pièces de théâtre) sont cataloguées d'une façon lacuneuse, défectueuse et imprécise. Sans nous renseigner sur l'étendue des ouvrages, il ne fait pas de différence entre les brochures de quelques pages et les gros volumes, néglige la pagination des

articles de revues et n'apporte pas assez d'exactitude dans l'indication des tirages à part. Il confond les prénoms des écrivains avec leur nom de famille.[1] Faute d'espace pour énumérer toutes les fautes de cet ouvrage, nous nous contenterons d'exprimer notre espoir que l'auteur voudra bien, dans une édition postérieure, tenir compte de toutes les exigences de la science bibliographique moderne et, après avoir travaillé cette matière mal ordonnée, l'éditer sous forme de bibliographie raisonnée.

L'ouvrage de M. Beu intitulé *L'empereur Joseph II et la Révolte de Horia* contient la correspondance de l'empereur relative à la révolte. L'auteur utilise surtout les publications d'Alfred von Arneth et, en partie, les Archives d'État de Florence et de Vienne. Ces documents sont bien intéressants, mais ne nous offrent rien de neuf, les publications éditées jusqu'à présent nous ayant déjà fait connaître l'attitude de Joseph II à l'égard des révoltes des paysans roumains.

Encore quelques mots sur l'étude initiale. Deux circonstances paraissent influencer le jugement de l'auteur. D'abord le caractère trop exclusif de son intérêt scientifique, concentré presque uniquement sur le problème Horia (de ses 8 publications 6 se rapportent à Horia), d'où de graves erreurs de perspective, qui augmentent outre mesure l'importance de son héros. « La figure de Horia est certainement celle qui domine toute l'histoire de la Transylvanie », écrit-il quelque part, et il parle avec conviction de « l'importance du soulèvement roumain, précurseur de la Révolution Française » (p. 7, 17). « Les deux grands hommes (Joseph II et Horia) sont placés face à face . . . » (p. 15). Parlant de ce dernier, homme inculte, simple chef de paysans, il constate gravement : « Il est *probable*, contrairement à ce qu'on prétendait, que Horia n'a pas lu les œuvres de Klopstock » (p. 114). Son nationalisme chauvin est l'autre fait qui influence l'objectivité de son jugement. Forcé par les constatations de D. Prodan de reconnaître les exagérations romantiques et nationalistes de la longue étude de N. Densuşianu publiée en 1884, il devient lui-même la proie du nationalisme aveugle de la génération des héros romantiques, dans cette œuvre même qui devait être celle de sa vie entière. Cela est d'autant plus flagrant que la littérature roumaine s'occupant de la question nous offre des exemples louables de la manière objective et réaliste.[2]

[1] Il donne p. ex. à l'écrivain Benoît (en hongrois Benedek) Jancsó toujours le nom de Benedek (p. 15, 29). De même il lui arrive de défigurer les noms : Androk au lieu de Andrád (p. 31), Dimitriu Prodan au lieu de David Prodan (p. 22) et Jorga au lieu de Iorga.

[2] Cf. D. Prodan, *Răscoala lui Horia în comitatele Cluj şi Turda* Bucureşti, 1938.

On sait qu'en Occident, ignorants de la grande disparité de l'évolution sociale qui culminait dans des phénomènes de caractère si différent en Orient et en Transylvanie, les apôtres du siècle des lumières faisaient servir, avec enthousiasme, les personnages de Horia et de Cloşca à l'illustration pratique de leurs propres idées. Tandis que d'un côté nous voyons le tiers état ébranler les bases du féodalisme et mener, à un haut niveau intellectuel, une guerre d'idées en vue d'un nouvel ordre des choses, de l'autre côté, les conditions médiévales pétrifiées continuaient de subsister dans les cadres du corporatisme et la révolte des paysans, d'un caractère anachronique exclusivement social, correspondait aux soulèvements paysans du moyen âge. Les Occidentaux ont fait de Horia un personnage éclairé, érudit, disposant d'une grande connaissance des théories, conduisant son peuple avec des méthodes rationalistes contre la tyrannie et l'oppression, alors que les révoltés n'ont déclenché le soulèvement qu'en gens simples, dépourvus d'instruction, exaspérés par leurs propres maux et ceux de leur entourage, mais victimes d'une erreur funeste concernant les intentions de l'empereur. M. Beu profite des reflets de cette fausse figure occidentale de Horia pour le rehausser d'une manière injustifiée. Il faut le dire, afin d'éviter tout malentendu : nous ne pourrons jamais approuver un tel procédé, car la grandeur humaine incontestable de Horia provient non pas de sa gloire faussement interprétée à l'étranger, mais bien de l'attitude morale profondément émouvante avec laquelle cet homme simple a partagé les souffrances de la communauté, pour laquelle il a aussi donné sa vie. Il est hors de doute que c'est là le véritable Horia, héros des libertés sociales, et non cet autre, devenu héros nationaliste à force de projections rétrospectives anachroniques. « Les révoltes paysannes, écrit-il, n'étaient que les phénomènes d'éruption d'une fermentation qui, profondément implantée dans le sol de la Dacie, avait pour but la séparation politique d'avec les Hongrois et la liberté et l'indépendance des Roumains » (p. 13). Or, même la classe des intellectuels, pourtant toute consciente de sa nationalité, n'a pas fait un pas dans la voie de pareilles tentatives (le Supplex Libellus Valachorum de 1791 se bornant également à demander l'admission des Roumains au rang de quatrième nation corporative) ; comment donc peut-on prêter de telles idées à des paysans primitifs, à qui toute notion de droit constitutionnel était étrangère.

Les publications de M. Beu relatives à Horia ne représentent, malheureusement, qu'un très petit progrès, en comparaison de ceux que les recherches ont réalisés jusqu'à présent.

Z. I. Tóth

GUSTAW GÜNDISCH: *Deutsches Volkswerden in Siebenbürgen 1141—1849.* Hermannstadt, 1944, Kraft und Dortleff, 8°, 100 p. (Schriftenreihe der Deutschen Volksgruppe in Rumänien.)

Le petit livre de Gustave Gündisch sur la formation du peuple saxon de Transylvanie, dans lequel l'auteur adopte les points de vue du national-socialisme, montre d'une façon frappante que celui qui s'écarte des principes scientifiques est voué d'avance à l'insuccès. D'après Gündisch, chaque génération a non seulement le droit, mais encore le devoir de considérer et de juger le passé sous un nouvel aspect, conformément à la pensée directive de son temps.

Cela nous explique pourquoi le livre de Gündisch ne peut être considéré comme un ouvrage historique que dans la mesure où il reporte dans le passé ce qu'il a à dire et l'appuie de données historiques. Il recherche dès le début chez les Saxons de Transylvanie les traces de la mission civilisatrice allemande. L'on est désagréablement frappé à chaque pas non seulement par sa manière de penser, mais encore par sa manière d'écrire qui ne rappelle que trop la phraséologie nationale-socialiste ; et l'on peut analyser exactement les maladies qui ont abouti à la perte de l'Allemagne et du même coup à celle de la société saxonne de Transylvanie. Les Saxons et notre auteur avec eux, ont été tellement ensorcelés par une vocation artificielle, le « Führungprinzip in diesem Raum » allemand (le principe de direction dans cet espace), qu'il n'est disposé à envisager tous les événements historiques que de ce point de vue. La place nous manque pour examiner les unes après les autres toutes ses assertions. Il attribue à son peuple à propos de l'établissement des Saxons jusqu'à nos jours je ne sais quelle force immanente propre à former l'histoire ; nous devons de la gratitude à ce peuple, d'après l'auteur, pour avoir fait de la vie du bassin carpathique une vie européenne.

Le livre de Gündisch n'est autre chose qu'un rabâchage vide de sens, une projection, sur les sept siècles de l'histoire des Saxons de Transylvanie, des idées quotidiennes politiques du national-socialisme. Ses points de vue et ses données sont empruntées à la littérature de propagande et ne sont que la reproduction des preuves d'une thèse acceptée d'avance.

Nicolas Komjáthy

« Revue Historique du Sud-Est Européen » 1941—1945

Ceux qui, depuis 1924, ont suivi cette revue avec attention savent que chaque numéro porte le cachet le plus personnel de l'activité excessivement féconde et multilatérale d'un historien exceptionnel. N. Iorga a été non seulement le fondateur, l'animateur et le rédacteur en chef de cette revue, mais encore, pendant dix-sept ans, son collaborateur le plus riche en succès. La partie de son œuvre qui reste à la postérité dans les volumes de la RHSE, nous montre comment cet historien universel a, au cours de ses recherches relatives à l'histoire de Byzance et de l'empire ottoman, découvert l'Europe du sud-est en tant qu'objet spécial des recherches historiques. Son activité a créé une discipline historique spéciale. Depuis sa mort tragique, la RHSE paraît sous un nouvel aspect comme la revue de « l'Institut d'Histoire Universelle N. Iorga ». Son rédacteur en chef est le byzantinologue roumain bien connu, M. G. I. Brătianu, secondé dans son travail par M. Berza. Nous voudrions donner ici un bref exposé de l'activité, des domaines, de la direction et du caractère de cette nouvelle époque de la RHSE.

Notre première impression est que le nouveau rédacteur reste fidèle à la direction imprimée par le maître : avec ses collaborateurs, en partie nouveaux, il continue vaillamment le travail de recherches d'Iorga, relatif à l'histoire de l'Europe du sud-est. On peut qualifier d'heureuse l'innovation par laquelle il a considérablement élargi la sphère de ce travail de recherches et dans l'espace et dans le temps, examinant l'histoire de l'Europe du sud-est dans ses relations les plus étendues. La réintégration de l'histoire des peuples balkaniques et danubiens dans le développement et les rapports de toute la Méditerranée d'une part et, de l'autre, le démêlement des fils se rattachant à l'histoire de l'Hellespont témoignent certainement d'une méthode historique efficace. La rubrique *Méditerranée* est introduite par un aperçu assez subjectif : un tableau d'ensemble du développement de la civilisation européenne au moyen âge tracé du point de vue de l'histoire du commerce. (A. Eck, t. XVIII. p. 31—48.) L'essai suivant de M. G. I. Brătianu *(ib.* id. pp. 49—67) fournit déjà la preuve de la grande valeur de la nouvelle méthode. Il démêle les rapports entre les aspirations dictatoriales de l'empereur Hérakleios qui ont paralysé d'une part l'influence politique des partis et, d'autre part, la vague antisémite qui a balayé dans la première moitié du VIIe siècle toute la région méditerranéenne. Le secrétaire de la rédaction de la revue, M. Berza, en parlant du voyage en France du pape Jean VIII, en 878, éclaire par des données intéressantes les conditions de navigation de cette

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

époque sur la mer tyrrhénienne *(ib. id.* p. 68—86). Au cours des années suivantes, cette rubrique s'enrichit encore lorsque l'intérêt principal se porte sur l'Orient latin réintégré dans ces rapports. Nous devons faire une mention toute spéciale de l'étude approfondie de V. Laurent, l'excellent byzantinologue et historien ecclésiastique français, qui travaille depuis longtemps en Roumanie. Il met en lumière comment, à la suite de son voyage de 1269 en Syrie, le projet d'une nouvelle croisade est devenu le principal objectif de l'actitivé du pape Grégoire X, et comment ce dernier s'est efforcé pendant tout son règne, par la mise en jeu de toute sa diplomatie, de résoudre la question de la chrétienté d'Orient qui se trouvait dans un extrême péril. A la même sphère appartient la dissertation de G. I. Brătianu (t. XIX. p. 291—361) sur le projet de croisade soumis en 1292 par Charles II d'Anjou, roi de Sicile, au pape Nicolas IV. Il examine quelles étaient les possibilités de la création d'une organisation chrétienne internationale proposée à cet effet, et s'il est vrai qu'à cette époque déjà, derrière le christianisme international, la conscience nationale commençait à s'éveiller à travers toute l'Europe. M. Berza démontre assez tôt — au IXe siècle — ce développement de la conscience nationale chez les Lombards de l'Italie méridionale, en se fondant sur certaines données du Chronicon Salernitanum (t. XIX. pp. 362—370). Et pour que cette riche rubrique embrasse réellement toute la région méditerranéenne, nous y trouvons encore un essai qui utilise les données provenant de sources espagnoles (en premier lieu catalanes) se rapportant aux esclaves originaires de l'Europe sud-orientale et orientale (Grecs, Albanais, Bosniaques, Bulgares, Valaques, Russes, etc.) aux XIVe et XVe siècles (C. Verlinden, t. XIX, p. 371—406) et un autre écrit par l'égyptologue M. M. Alexandrescu-Dersca, sur l'histoire de la ville de Babylone, construite dans le delta du Nil.

Un autre facteur important de la participation des peuples de l'Europe sud-orientale aux grands événements historiques est la mer Noire et sa côte occidentale. La rubrique *Études Pontiques* relève des données intéressantes sous ce rapport. Une vive discussion avait été provoquée par l'étude critique de J. Bromberg sur les recherches de Brătianu qui n'avaient eu trait d'abord qu'à l'histoire de la Vicina et ensuite avaient porté sur celle de Cetatea-Alba. Cette critique, parue dans le *Byzantion* et riche en idées fantasques, s'étendit au cours de la discussion sur la recherche approfondie de l'histoire et de noms de localités du Bas-Danube et du littoral roumain de la mer Noire et mêla à la discussion certaines controverses russo-roumaines. La réponse de M. Brătianu (t. XIX. p. 133—175) clôt maintenant la discussion par la récapitulation des résultats positifs et utilisables de ces recherches. Parmi les

autres articles de cette rubrique, écrits presque tous par le rédacteur, nous mentionnons une rectification intéressante d'une affirmation de feu P. Mutafcief, par V. Laurent qui prouve par des sources qu'à partir de 1262 la domination de Byzance s'est maintenue solidement pendant près de 50 ans sur les villes de l'embouchure du Danube (t. XXII, p. 184—198).

Déjà, dans les deux domaines précités, un champ d'activité considérable s'est ouvert aux byzantinologues et, logiquement, nous constaterons la même chose en ce qui concerne la rubrique consacrée à l'histoire des peuples balkaniques et danubiens, puisque les recherches ayant trait à l'histoire de ces peuples au moyen âge rentrent au fond dans la sphère de la byzantinologie. D'autre part, le byzantinologue saluera avec un vif plaisir la nouvelle rubrique de la revue, intitulée *Rome et Byzance*, laquelle, dans les rapports avec l'histoire romaine et avec l'histoire de l'antiquité (cette dernière est représentée principalement par l'explorateur de l'époque tibérienne, D. M. Pippidi), se révèle presque comme une rubrique spéciale de la byzantinologie. Les recherches relatives à l'Europe sud-orientale — qui sont l'objectif principal de la revue — et les penchants personnels du rédacteur connu comme un éminent byzantinologue, ont transformé la revue, au cours des cinq dernières années, en une revue de byzantinologie au premier chef. De cette façon, la RHSE dédommage, dans une certaine mesure, le lecteur byzantinologue d'avoir été privé par la guerre de la *Byzantinische Zeitschrift* et de l'être actuellement du *Byzantion*, hors d'atteinte pour nous en ce moment. Du contenu de la rubrique *Rome et Byzance*, nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître dans l'*Archivum Europae Centro-Orientalis* un essai intéressant de V. Laurent, exposant les rapports hungaro-serbo-byzantins de la fin du XIIe siècle, à la lumière de nouvelles sources. Nous reviendrons encore sur quelques autres études de la rubrique. Le hasard a voulu que même la rubrique *Histoire et Historiens*, dans une appréciation de l'œuvre de N. Iorga et de Ch. Diehl, prît par là également une teinte de byzantinologie.

Il va de soi que, parmi les peuples appartenant à la sphère d'investigation de la rubrique *Europe balkanique et danubienne*, ce sont les recherches concernant l'histoire du peuple roumain qui continuent à occuper la place centrale ; c'est à elle que le rédacteur consacre le plus d'espace et que les collaborateurs consacrent la plus grande partie de leur travail. C'est l'histoire primitive des Roumains qu est représentée dans la plus large mesure ; la tendance principale est, bien entendu, la défense de la théorie de la continuité daco-roumaine et son renforcement par de nouveaux arguments. Outre l'essai de W. Weber sur le peuple daco-gète, paru au cours de l'année XIX (p. 3—41), un article spé-

cial *Origine des Roumains* publié dans le recueil de l'année XX (p. 31—189), fait passer en revue les meilleurs arguments du rédacteur et de ses collaborateurs, parmi lesquels il convient de citer le romaniste allemand E. Gamilscheg, qui fait preuve d'une originalité de vues appréciable. Brătianu ne ménage ni les traits d'esprit français ni les vives attaques lorsqu'il vient à parler des travaux de recherches de la nouvelle génération d'historiens hongrois. Il se sent blessé dans sa sensibilité nationaliste lorsque des savants hongrois se permettent de discuter les questions intéressant les deux peuples, et c'est pour lui une offense voulue, une attaque personnelle si les savants hongrois manifestent une opinion contraire aux constatations des historiens roumains (t. XX, p. 80—165).

L'essai critique de M. I. Moga traitant en langue italienne les problèmes des Roumains de Translyvanie au moyen âge, et publié en réplique au recueil de documents hongrois, *Documenta Valachorum*, est imbu du même esprit offensif (t. XIX, p. 183—187). Nous avions d'ailleurs déjà rencontré cet ouvrage sous une forme succincte et en langue allemande dans les colonnes de la revue *Süd-Ost Forschungen*, fortement antihongroise et qui avait représenté d'une façon très caractéristique la conception historique hitlérienne et l'impérialisme intellectuel allemand. En revanche, le petit article de M. Laskaris sur le Vlachorynchinoi est très instructif. Nous y trouvons enfin une allusion à ce que la célèbre note historique du monastère Castamonitou, que l'on cite généralement du côté roumain comme la source authentique moyenâgeuse où les Valaques sont mentionnés pour la première fois, serait une compilation d'un religieux du mont Athos, datant de 1698 (t. XX, p. 182—189).

D'ailleurs, nous aurons encore l'occasion de faire connaître quelques-uns des travaux les plus intéressants de l'abondante matière relative au moyen âge publiée sous la rubrique *Europe balkanique et danubienne.* En dehors de la riche matière roumaine, la rubrique traite aussi certaines questions de l'histoire de la Hongrie, malheureusement avec un parti pris nationaliste et quelquefois même tendancieusement. La pointe agressive se manifeste non seulement dans des écrits dirigés directement contre le peuple hongrois, comme l'étude intitulée *Les deux Hongries* de M. V. Papacostea (t. XVIII, p. 157—174), mais encore dans un essai d'une perspective aussi vaste que celui de M. Berza sur la croisade contre les Turcs, en tant que problème européen. (t. XIX, p. 42—74). Il est regrettable que l'histoire des autres nations de l'Europe sud-orientale — à l'exception de la nation turque — ne soit que faiblement représentée dans cette rubrique. L'énergie gaspillée dans ces attaques pourrait être utilement employée à cultiver ce domaine.

Combien intéressante est, par exemple, la suggestion de M. Laskaris de placer le voyage en Serbie de Léon Rhabducos à une date antérieure à 1171. Si nous acceptons cette théorie, cela changera toute la chronologie des débuts de l'histoire serbe (t. XX, p. 202—207). Finalement, il convient de mentionner encore que l'historien de l'époque moderne peut déplorer à juste titre que sa discipline soit relativement assez faiblement représentée dans les nouvelles années de la Revue de l'Institut d'Histoire Universelle.

Dans la rubrique *Institutions et Histoire sociale*, la dissertation d'histoire économique d'A. Eck sur la grande propriété russe au moyen âge met en lumière de façon fort intéressante l'histoire de l'évolution du féodalisme russe, indépendante de l'occident (t. XXI, p. 82—136). M. Berza traite de l'histoire intérieure et extérieure du quartier florentin à Constantinople (t. XXI, p. 137—154). V. Costachel donne une esquisse du développement du monopole de la mouture en Moldavie, sur la base de documents du XVe et du XVIe siècle (t. XXII, p. 171—183).

Nous constatons avec plaisir que les rubriques *Chroniques*, *Revue de livres* et *Bibliographie* sont plus méthodiques, plus complètes et plus exactes qu'auparavant. Après notre isolement si regrettable des années de guerre, nous les avons feuilletées avec une vive satisfaction et les avons trouvées très instructives. Au point de vue bibliographique, nous notons avec plaisir la publication de l'index des années XI à XX de la revue.

En résumé, nous pouvons dire que la revue a précieusement conservé l'esprit actif, mobile et s'intéressant à tout de Iorga ; elle est même devenue encore plus vive et plus moderne, grâce à l'habileté et aux innovations heureuses de ses nouveaux rédacteurs. La rédaction accuse une ligne de direction nette, méthodique et logique. Les cinq dernières années de la revue forment un apport précieux à l'historiographie européenne.

M. Gyóni

CHRONIQUE DE LA VIE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

A LA MÉMOIRE DE PAUL HAZARD

Au moment où l'université de Lille vient d'inaugurer un buste au grand professeur que fut Paul Hazard, les collaborateurs de la *Revue d'Histoire Comparée* se recueillent un instant pour évoquer la noble figure de celui qui fut le maître et l'ami de tous ceux qui, dans l'Europe Centrale, rêvaient de créer une harmonie durable dans la vie intellectuelle des nations européennes.

Ce n'est pas à nous de dire ce qu'il fut pour l'histoire de la littérature française, ce grand humaniste qui, dans sa chaire à la Sorbonne, puis au Collège de France, représentait la tradition de cet esprit critique qui domine dans les œuvres de Sainte-Beuve, de Taine, de Brunetière, de Joseph Bédier et s'allie à une érudition profonde pour aboutir à des synthèses lucides dont on admire la solidité dépourvue de toute lourdeur.

Un ami intime de Paul Hazard a fort bien remarqué qu'il n'aimait pas exagérément la nature ni le pittoresque et cite de lui ce mot : « Il n'y a d'intéressant que l'homme. » C'est ce qui nous fait comprendre qu'une curiosité morale de si bonne tradition française ait orienté sa pensée d'abord et surtout vers le dix-huitième siècle et vers l'histoire des idées ; c'est ce penchant à l'analyse qui fit de lui l'historien de la *Crise de la conscience européenne* au tournant du grand siècle, des courants intellectuels de la Révolution et le spécialiste des interférences italo-françaises, qui le fit se pencher avec tant d'intuition sympathique sur l'évolution intérieure de Lamartine, de Stendhal, de Cervantes et de tant d'autres.

Mais Paul Hazard nous appartenait aussi à nous autres Européens. Dans sa *Revue de Littérature Comparée* qu'il fonda et dirigea en collaboration avec M. Fernand Baldensperger, il ouvrit toutes grandes les perspectives de l'histoire littéraire devant ses compatriotes. Cette « littérature comparée » qui est en réalité l'histoire des courants intellectuels de toute la

communauté européenne — les deux Amériques comprises — M. Baldensperger en traça le programme et Paul Hazard en fut l'ouvrier. Grâce à lui la Hongrie, fière à juste titre de sa magnifique et très ancienne littérature, a pu présenter à un public mondial quelques aspects du romanticisme hongrois (Petőfi, Jókai, Madách) et figurer de temps à autre à côté des autres nations européennes quand il s'agissait d'établir leur compte débiteur à propos de tel penseur ou poète français, italien ou autre. Car il est certain que tous les courants intellectuels occidentaux eurent de tout temps une vive répercussion sur la vie intellectuelle hongroise et que, dans le bilan européen de ces courants, la Hongrie n'a jamais été absente et souvent sans que l'Europe en ait pris connaissance. Henri Tronchon, Paul Hazard, Van Tieghem furent les premiers pour qui l'horizon ne se fermait pas à la frontière du germanisme; ils distinguèrent fort bien l'empreinte de la communauté européenne même au delà des Alpes sur le visage de cette nation latine, tout en étant de race orientale.

Paul Hazard fut ainsi un ami sûr et attentif, plein de prévenances pour nous ses collègues et les étudiants hongrois qui cherchaient à devenir des liens vivants entre leur pays et la France. Il rehaussait de sa présence toutes les manifestations du Centre d'Études Hongroises, rue Pierre Curie, en Sorbonne et ailleurs. En somme, il fit entrer la Hongrie, si longtemps absente, dans le concert dirigé par les chefs-d'orchestre français, qui travaillaient à l'élaboration d'un programme de coopération spirituelle des nations civilisées.

La *Revue d'Histoire Comparée* a perdu en lui un ami bienveillant et actif, l'histoire comparée elle-même un grand apôtre de la pensée européenne dont la disparition laisse un vide douloureux difficile à combler. *A. E.*

*

Parmi tant de maîtres éminents que la Sorbonne offrait à ses milliers d'étudiants accourus de tous les points de l'univers après la guerre de 1914—1918, ce fut un jeune professeur de littérature française qui attira le plus d'auditeurs et les élèves de la plus haute qualité. On venait à son cours non seulement pour l'intérêt de son sujet (les grands auteurs de la littérature moderne), mais surtout pour le rayonnement de son intelligence, la pénétration de sa pensée et une manière d'enseigner singulièrement vivante et captivante qui, dès les premières phrases, établissait aussitôt une parfaite communauté d'esprit entre le conférencier et son auditoire.

Le respectueux attachement qui unissait les élèves à leur maître s'exprimait aussitôt que Paul Hazard, précédé de l'appa-

riteur, entrait dans l'amphithéâtre. Les applaudissements éclataient avec une insistance cordiale pour faire place à un silence attentif qui durait jusqu'au moment où le maître prononçait, aux derniers coups de l'horloge, les dernières paroles de sa conclusion.

La conférence terminée, les étudiants qui avaient un conseil à lui demander ou qui voulaient lui rendre compte de l'état de leurs travaux, s'approchaient de sa chaire avec une respectueuse confiance. Et Paul Hazard qui, pour préparer son cours, passait ses journées à la Bibliothèque Nationale et ses nuits devant la lampe de son bureau, leur donnait généreusement son temps.

C'est qu'il sefaisait, comme presque tous les maîtres des universités françaises, une idée très haute de ses devoirs de professeur. Animé d'une chaude sympathie pour la jeunesse, il ne se croyait pas le dépositaire privilégié d'un ensemble de connaissances inaltérables et transformées en dogme. Il se moquait des pontifes trônant dans leur chaire et dispensant leurs paroles à un auditoire avec lequel ils n'avaient plus aucun contact réel. Ayant consacré sa vie à la recherche, il savait trop de choses pour ne pas apercevoir les limites de toute connaissance humaine, et pour oublier que le travail fait est relativement peu de chose auprès de celui qui reste à faire. Il souhaitait donc que d'autres vinssent élargir son champ d'investigation, reprendre telle partie de son travail, la compléter et l'approfondir. Il ne manquait jamais de solliciter la collaboration de tous ceux qui s'intéressaient aux problèmes de sa spécialité. Avec la joie du chercheur désintéressé, il leur indiquait les points de départ et posait des jalons sur leur route. Des entretiens poursuivis dans son cabinet de travail de la Sorbonne, ou, le jeudi matin, à son domicile de la rue du Bac, on sortait toujours mieux éclairé sur les problèmes que l'on étudiait, plus conscient de ses devoirs d'intellectuel et de chercheur, ayant repris confiance en soi-même et fier d'être un homme.

Avant même de reconnaître toute l'importance de l'enseignement de Paul Hazard, ses élèves, français et étrangers étaient déjà conquis par le rayonnement de son intelligence et la bonté de son cœur.

*

Il occupait à la Sorbonne la chaire d'histoire de la littérature française. Lansonien et « comparatiste », il apportait dans cette étude une double préoccupation. Fidèle à son maître et tirant avantage de la méthode historique autant que des apports de ses prédécesseurs, il introduisait l'ampleur dans l'enquête, la précision dans le relevé des faits et la finesse

dans leur interprétation. Mais, préparé comme il était aux études comparées (sa thèse sur *La Révolution française et les Lettres italiennes* restera un modèle du genre), il se laissait guider en même temps par son goût passionné pour la recherche des influences venues du dehors, recherche préconisée par la littérature comparée dont M. Fernand Baldensperger fut le premier et le principal promoteur en France. Il refusait de considérer l'évolution des différentes littératures comme purement intérieure, sans tenir compte des agents extérieurs qui la modifient. Comme il connaissait un grand nombre de langues étrangères et comme il était en contact direct avec les principales civilisations d'Europe, il reconnut vite qu'il y avait une cohésion beaucoup plus étroite qu'on ne l'imaginait jusqu'alors entre les mouvements intellectuels des différents pays. Pour lui, faire de l'histoire littéraire, c'était «faire en même temps de la littérature comparée puisque, la production nationale ayant été constamment modifiée par des apports étrangers, il était impossible de connaître l'une sans tenir compte des autres ». Envisageant ainsi les œuvres de la littérature française par rapport aux œuvres littéraires étrangères de la même période, il a pu saisir, sous leur aspect historique, les échanges intellectuels qui s'opèrent entre les peuples, établir la valeur spécifique des œuvres et découvrir les qualités originales qui s'y révèlent en vertu de l'invidualité propre des génies créateurs et du caractère des nations auxquelles ils appartiennent.

On ne saurait mettre en pratique de telles vues sans posséder une érudition immense. Il fallait non seulement étudier ce qui paraissait dans les livres, mais entretenir des rapports continuels avec les spécialistes français et étrangers. Paul Hazard, qui avait visité l'Allemagne à plusieurs reprises ainsi que l'Angleterre, médité en Italie, poursuivi ses recherches jusqu'en Espagne et fait, entre ses semestres à la Sorbonne, des cours aux Universités des deux Amériques, ne se lassait jamais de rechercher des faits nouveaux pour en tirer des conclusions instructives. Dans ses cours, il mettait de la coquetterie à citer les études parues quelques mois plus tôt dans les pays les plus lointains, et à les offrir, avec un léger sourire, à la curiosité des chercheurs. On comprend donc aisément que l'empreinte dont il a marqué ses sujets, reste le plus souvent ineffaçable. Son *Stendhal et l'Italie* semble marquer l'aspect définitif de la question. *L'Histoire de la Littérature française*, publiée en 1924 avec son maître et ami Joseph Bédier, et pour laquelle il avait obtenu le concours des meilleurs spécialistes de France, n'a jamais été remplacée. L'œuvre de synthèse réalisée par lui dans la collection *Études françaises* (fondée en 1925) où spécialistes français et étrangers rivalisaient, n'a pas trouvé de continuateur. La *Revue de littérature comparée* elle-

même, fondée avec M. Fernand Baldensperger en 1921, pour remplacer la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte* et le *Journal of Comparative Literature* disparus pendant la guerre de 1914—1918, et qui leur a si brillamment succédé, connaîtra-t-elle un jour le renouveau que nous lui souhaitons ?

*

Le passage de Paul Hazard, en 1925, au Collège de France, cette « université des recherches », lui permit désormais de se libérer des soucis scolaires et de consacrer tout son temps à ses recherches préférées, celles de l'action des idées s'exerçant sur le plan européen.

Le siècle des lumières et de l'*Encyclopédie* l'attirait surtout. Pour en apercevoir la genèse, il remontait jusqu'à l'époque de Louis XIV pendant laquelle toute une série de penseurs de Spinoza à Malebranche et à Fontenelle, de Locke à Leibniz, à Bossuet et à Bayle, chacun suivant son génie, reprenaient les questions vitales qui sollicitent éternellement les hommes et, aux yeux de toute l'Europe pensante, s'affrontaient dans un combat qui devait aboutir à la Révolution française. C'est de ces recherches qu'est sortie, en 1935, après dix années de labeur et de réflexion, *La crise de la conscience européenne*, œuvre capitale sur la crise la plus importante que l'histoire des idées ait jamais connue. Les trois volumes de ce vaste tableau de l'Europe intellectuelle, à une époque de transition, aux confins de deux siècles, forment une magistrale introduction à son *Dix-huitième siècle européen* qu'il acheva pendant les années de l'occupation et dont les deux parties : *Le règne de la Raison* et *Le triomphe du Sentiment* rempliront trois volumes chacun. Ces deux œuvres, par la largeur de leurs vues et la solidité de leur documentation constituent une tentative unique dans notre temps pour reconstituer le mouvement des idées et l'atmosphère d'une des époques les plus importantes de la pensée européenne. Ici le développement est accompagné, fait par fait, idée par dée, page par page, des citations et des références qui justifient les affirmations.

Parmi les deux ou trois mille volumes et études que Paul Hazard a consultés pour son travail, il y en a une vingtaine sur la Hongrie et la littérature hongroise. Rappelons surtout le *Dix-huitième siècle* de M. Jules Szekfű sur lequel il a écrit ces lignes : « *L'Histoire hongroise du XVIII*e *siècle, les lumières*, par Szekfű, que j'ai pu lire en français grâce à la traduction dont l'initiative a été prise par M. Molnos, me paraît excellente. Tous les mouvements européens s'y reflètent avec une exactitude parfaite ; l'exposé est pénétrant et vif ; chaque époque présente un tableau brillant et solidement peint. J'ai rarement vu, parmi les historiens des différents pays que j'ai

pu consulter, un ouvrage qui m'ait donné pareille satisfaction. Pour l'étude européenne des lumières, il me sera d'une extrême utilité.»

*

Comme, pour Paul Hazard, l'Europe n'était pas une expression géographique, mais une confraternité de cultures dont il s'agissait de démontrer les filiations, il étendait volontiers ses recherches sur la Hongrie, afin de suivre les grands mouvements de la pensée occidentale jusque dans leurs domaines les plus lointains et de mettre les résultats des recherches danubiennes à la portée de tous. C'est pour la même raison que, dans la *Revue de littérature comparée*, il enregistrait régulièrement les études hongroises en rapport avec les questions littéraires internationales, rendait compte des thèses des universités hongroises publiées en français, et accueillait avec joie les articles de ses collaborateurs hongrois. Lorsqu'en 1923, MM. A. Eckhardt et Z. Baranyai envisagèrent la création de notre revue, il leur prêta son appui avec M. Baldensperger.

*

L'idéal que Paul Hazard s'était proposé : « travailler pour servir », il l'a réalisé pleinement dans le domaine national autant que sur le plan international. A la gratitude que sa patrie lui garde pour sa vie de labeur au service de la Pensée, s'ajoute l'hommage douloureux de toutes les nations. Ses collègues, élèves et amis s'inclinent respectueusement devant sa mémoire. *Léopold Molnos*

Problemes de la région danubienne

Sous le titre de *Dunatáj* (La région du Danube), un important ouvrage d'ensemble sur les pays de la région danubienne vient de paraître à Budapest, en langue hongroise, rédigé par M. E. Radisics. Les deux premiers volumes deux in-octavo richement pourvus de graphiques et de cartes géographiques, réunissent dans 800 pages toutes les données essentielles sur la situation géographique, démographique, ethnique, économique et politique des pays danubiens et nous offrent un véritable trésor de connaissances concernant les États et les peuples de cette région. Le troisième volume de cet intéressant ouvrage paraîtra sous peu et contiendra l'histoire détaillée des États et des peuples danubiens. Nous reviendrons sur cette intéressante publication.

*

La revue bimensuelle *Temps nouveaux* de Moscou publie, dans son numéro du 1er mai 1946, l'étude de M. Léonidov sur *Une nouvelle étape dans l'histoire des peuples slaves* (p. 3—7). L'article soumet à un examen approfondi les rapports des peuples slaves avec les grandes puissances occidentales depuis le traité de paix qui a terminé la première guerre mondiale jusqu'à nos jours.

*

Encore pendant la guerre, M. Étienne Gál a réuni les déclarations d'une trentaine de savants hongrois dans un petit volume intitulé « La Hongrie et les Balkans » (*Ungarische Balkanforschung*. Budapest, 1944, 112 p.). Une partie des déclarations appelle l'attention sur l'importance des recherches concernant les relations culturelles et politiques en éclaircissant, souvent jusque dans les moindres détails, les problèmes de l'histoire politique, culturelle, littéraire et linguistique. Il en résulte que, vu l'état incomplet des recherches relatives aux peuples serbo-croate, bulgare, grec et turc et à leurs contacts avec la Hongrie, connus à peine dans les grandes lignes, et vu le fait qu'il y a beaucoup plus de plans et de problèmes que les savants hongrois n'en peuvent traiter, la collaboration des peuples intéressés serait bien nécessaire. Il résulte encore de ces déclarations que les savants hongrois sont enclins à rompre avec les traditions mesquines des points de vues adoptés dans les recherches et à ouvrir des horizons toujours plus larges.

L. Hadrovics

*

Il y a dix ans, le rédacteur de la revue roumaine *Familia* de Nagyvárad (roum. Oradea-Mare) M. G. Samarineanu, dans l'intention de favoriser une collaboration intellectuelle entre Hongrois et Roumains, si utile du point de vue européen et simplement humain, eut l'heureuse idée de procéder à une enquête parmi les écrivains hongrois et roumains les plus renommés, qui devaient, en réponse à quatre questions, exposer leur opinion relative à la collaboration des deux peuples. La matière très précieuse et intéressante au plus haut degré de ce « pontage de Várad » vient de voir le jour sous la forme d'une brochure, éditée par la Société Hungaro-Roumaine et la Communauté Danubienne du Travail. (*A váradi hídverés. A Familia ankétja a román-magyar szellemi együttműködésről*. Budapest, 1946. Anonymus, 87 p. et en roumain. *Pionierii dela Oradea*. Budapest, 1946, 86 p.) Les réponses données aux questions de l'enquête forment la partie la plus précieuse de ce « pontage ». Hélas ! l'heureux commencement

n'a pas eu de suite : les rencontres d'écrivains, les échanges de produits intellectuels entre les deux peuples ont cessé, à cause de l'atmosphère peu favorable d'alors. Aucun écrivain ne désapprouvait l'idée de la collaboration ; mais tandis que les Hongrois, presque toujours imbus d'illusionnisme, exprimaient leur approbation dans des termes idéalistes celle des Roumains avait un faux goût plus réaliste, souvent sceptique. Le premier pas conciliateur de Várad avait été une heureuse initiative ; le second (rencontre des écrivains, échange de livres, etc.) n'a pas été franchi jusqu'à présent. L'étude initiale très subtile, représentant l'initiative de Várad comme suite organique des traditions hongroises et roumaines de Bihar, est d'une haute valeur.

Ce petit volume, recueillant l'opinion des meilleurs esprits des deux peuples, mérite aussi l'attention de l'historien moderne. Les réponses, tantôt passionnément animées, tantôt témoignant d'un jugement raisonnable ou flottant entre le doute et la confiance sont, en elles-mêmes, d'un intérêt particulier, surtout, parce qu'elles restent toujours au niveau d'une humanité compréhensive. Malgré la bienveillance des écrivains, le pontage n'a pas réussi. Cependant le pont intellectuel entre les deux peuples doit être construit. « La fatalité nous contraint, nous et les Hongrois à vivre en voisins », écrit le chef de l'enquête. « Et telle étant notre destinée, il nous faut trouver une modalité d'entente. Il faut se comprendre réciproquement. Un seul chemin nous conduit à ce résultat : la connaissance mutuelle des deux nations. Essayons donc de nous connaître. »

J. Mureşan

*

C'est en 1945 que parut à New-York le livre de Bernard Newman intitulé *Balkan Background*. Dans la première partie de l'ouvrage, il s'efforce de rassembler les traits communs qui expliquent pourquoi il a donné ce nom à cette unité géographique. Il fait connaître l'histoire de la presqu'île ous la domination byzantine d'abord, osmano-turque ensuite, esquisse l'histoire de la formation des États balkaniques actuels, et s'occupe tout particulièrement des problèmes soulevés par le congrès de Berlin de 1878. Au cours de l'exposé des problèmes économiques, il souligne l'importance du Danube qui forme la principale voie de communication entre les pays des Balkans septentrionaux et les relie en même temps à l'Europe tout entière. Il insiste sur le fait que les États balkaniques sont tous des États agricoles. Selon lui, le sort de la presqu'île est régi par les grandes bourses à blé de l'occident ; l'existence de ces pays est donc toujours soumise aux fluctuations des prix

du blé. Après ces considérations d'ordre général, il revient à la discussion de l'histoire des Balkans, de leur situation économique et politique, cette fois en étudiant les différents pays. Dans la troisième partie de son œuvre, il formule ses propositions pour la résolution des problèmes balkaniques. Ces propositions ont tout d'abord un caractère économique : il considère comme nécessaire pour les divers pays un contact plus serré les uns avec les autres sur le terrain politique, économique et culturel. Il conseille même la constitution d'une confédération d'États.

J. Perényi

*

Francesco M. Gianturco, dans un article paru dans le numéro d'octobre 1945 de *La Cultura nel Mondo*, aborde le projet d'une collaboration culturelle internationale. Par la guerre actuelle, dit-il, suscitée par l'esprit du nationalisme offensif, l'Europe a perdu son rôle dirigeant dans le monde. La direction politique se déplaça vers l'ouest et l'est, vers les États-Unis et vers l'Asie. Il s'ensuit que les conditions d'une paix durable seraient la réconciliation et le respect réciproque de ces deux idéologies et cultures divergentes, dont la réalisation n'est pas le devoir de la politique, mais celui des relations intellectuelles. L'Europe pourra y jouer un rôle de premier ordre, puisque sa culture très ancienne semble la prédestiner à servir de guide à l'harmonisation des contrastes. C'est aux intellectuels, aux écrivains et aux savants qu'incombe la réalisation de ce projet, pour que les peuples apprennent à se connaître et, par là, arriver à la compréhension mutuelle.

Kossuth et la coopération entre les peuples danubiens

M. C. Benda a fait, le 13 février 1946, une conférence radiodiffusée par Budapest, ayant pour titre : « Louis Kossuth et la coopération entre les peuples danubiens ». Après avoir exposé la situation politique dans la région danubienne et en Europe, après la guerre de l'indépendance hongroise de 1848—49, il a parlé des possibilités de la politique hongroise à cette époque.

« Dans les années 1860—1870, a-t-il dit, la politique pouvait choisir entre deux solutions : ou bien se réconcilier avec l'Autriche et, dans ce cas, renoncer à la complète indépendance de l'État hongrois, ou bien opter pour l'indépendance et comp-

ter avec la possibilité d'une nouvelle guerre contre les Habsbourg.

« Kossuth a choisi cette dernière possibilité. Il n'avait pas confiance en l'avenir de l'Autriche et considérait qu'une entente, une alliance avec elle serait une faute. Il voyait et, en cela, l'histoire lui donna raison, que la dynastie ne serait pas capable de maintenir étroitement unies les nationalités autrichienne, hongroise, tchèque, polonaise et italienne, car les intérêts de ces nationalités étaient souvent diamétralement opposés. L'Autriche se désagrégerait en ses divers éléments et ce serait une grande faute de lier le sort de la Hongrie à un pays voué à la dissolution. , Au lieu de nous allier à la force, nous nous allierions à la faiblesse ' a dit Kossuth.

« Kossuth désirait qu'au moment où surviendrait la désintégration inévitable de l'Autriche, l'Europe ne considérât pas la Hongrie comme un soutien de l'empire, mais au contraire comme son adversaire. Les paroles qu'il a prononcées à l'époque du compromis relativement à la guerre future, qui devait conduire à la désintégration de l'Autriche, étaient celles d'un devin. « Nous ne serons pas considérés comme les ennemis de la maison d'Autriche, mais comme ses complices, dit-il, il ne sera plus question de légion hongroise, mais il sera question de légions tchèque, croate, serbe et roumaine . . . Partout des ruines qui entraîneront aussi la Hongrie dans leur chute, car à la désintégration nous ne comparaîtrons pas comme des facteurs indépendants, mais comme une proie dont les vainqueurs pourront disposer à leur gré.«

« Voilà pourquoi il tenait à la complète autonomie de l'État et pourquoi il fut jusqu'au bout l'adversaire d'un compromis avec les Habsbourg.

« Toutefois, Kossuth n'ignorait pas — l'exemple de la guerre de l'indépendance de 48—49 était là pour le prouver — que les Hongrois n'étaient pas assez forts pour se battre sur deux fronts. En 1848, les Hongrois se trouvèrent pris entre deux feux ; ils n'étaient pas seulement en face des grandes puissances réactionnaires, mais encore de leurs propres nationalités, excitées contre eux par les Habsbourg. Kossuth se rendait parfaitement compte que, dans la lutte menée par les Hongrois contre les Habsbourg, seule une réconciliation avec leurs propres nationalités en même temps qu'une réconciliation et une alliance avec les autres petits peuples de la région danubienne leur permettaient d'espérer un succès. Aucun de ces peuples n'est assez fort pour conquérir, seul, son indépendance. Donc, dans l'intérêt de leur indépendance nationale, ils doivent s'unir contre leurs ennemis communs, l'empire autrichien et son allié le tsarisme. La liberté des peuples slaves est dans l'intérêt des Hongrois, dit Kossuth, car c'est en assurant leur

propre indépendance et l'individualité nationale de certains peuples slaves que l'on porte le plus grand coup au panslavisme. En outre, il est avantageux pour les peuples slaves d'avoir un voisin qui, tout en défendant sa propre liberté, aide aussi à défendre celle des autres.

« La nécessité d'une union entre les peuples de la région danubienne découle d'une communauté d'intérêts entre ces petits peuples et donna naissance à l'idée de la confédération danubienne. »

M. Benda fit connaître ensuite l'histoire des projets de confédération danubienne, projets qui subirent maintes transformations. Le projet initial avait été élaboré dès le printemps de 1849 par Ladislas Teleki, délégué à Paris du comité révolutionnaire hongrois, de concert avec les envoyés polonais, roumain et tchèque. Kossuth s'occupa pour la première fois de cette idée pendant son exil en Turquie, immédiatement après la répression du mouvement d'indépendance hongrois. En 1859, les exilés hongrois discutèrent avec le prince roumain Cuza et le prince serbe Michel Obrénovitch la possibilité d'une collaboration militaire hungaro-romano-serbe. Le plan le plus connu fut le projet de confédération danubienne de Kossuth, publié en 1862. D'après ce projet, la Hongrie, la Croatie, la Serbie et les principautés roumaines devaient participer à cette alliance. Le nom du nouvel État eût été : États confédérés danubiens. Les pays réunis en confédération auraient réglé d'un commun accord les questions concernant leurs affaires étrangères, leur défense nationale, leurs finances ainsi que leur politique douanière et commerciale. Le parlement fédératif devait être composé de 150 députés, envoyés en proportions égales par les nations participantes. Le conseil commun de la confédération, qui aurait siégé à tour de rôle à Budapest, à Agram, à Belgrade et à Bucarest, aurait décidé lui-même de quelle langue on se servirait au cours des délibérations. A ce conseil commun aurait incombé la tâche de fixer la somme que les nations participantes, au prorata de leurs possibilités et de leurs revenus, auraient eu à verser pour les dépenses communes. « Je vous supplie, au nom du ciel, frères hongrois, slaves et roumains, écrivit Kossuth, de jeter un voile sur le passé et de vous tendre la main, unis comme un seul homme, afin de lutter pour la liberté commune. »

« En effet, si le passé avait été témoin de bien des discussions et de bien des disputes violentes et envenimées — poursuit M. Benda — Kossuth croyait à la possibilité d'une communauté fraternelle, en raison même de l'homogénéité qui existait entre les peuples de la région danubienne : n'avaient-ils pas tous connu le même sort, au cours de l'histoire? N'avaient-ils pas tous lutté contre la même oppression extérieure? Il

n'était donc pas surprenant que leurs caractères et leurs façons de penser eussent beaucoup de traits communs. Dans la lutte continuelle, entreprise pour la liberté, n'importe lequel des voisins de la Hongrie est le digne compagnon du Hongrois, proclamait Kossuth, et ce n'est que leur courte vue et l'habile tactique de l'ennemi qui peuvent dresser des barrières entre eux.

« Peu d'hommes se sont exprimés avec plus de sympathie pour les peuples danubiens que Kossuth, poursuivit M. Benda. Personne n'a soutenu avec plus d'enthousiasme que lui les efforts faits par les Tchèques, les Slaves du sud et les Roumains pour obtenir leur autonomie et personne n'a prononcé de plus belles paroles, non seulement dans la littérature hongroise, mais encore dans les littératures étrangères, pour rendre hommage à leur caractère national et à leur courage. Kossuth sentait véritablement que, la haine mutuelle une fois liquidée, seules la reconnaissance et l'estime réciproque des valeurs pourraient assurer la collaboration tant désirable, laquelle, à vrai dire, est d'une importance vitale non seulement pour l'avenir de la Hongrie, mais encore pour celui de tous les peuples du bassin danubien.

« Toutefois le projet de confédération danubienne n'aboutit pas. En dehors de l'Autriche, le plus grand obstacle était que ni les hommes ni la situation ne se trouvaient au niveau nécessaire à l'exécution d'un projet qui se proposait d'éliminer les rivalités nationales. Les nations intéressées, Hongrois, Slaves, Roumains ne purent tomber d'accord sur les conditions. Certains territoires de la vallée du Danube étaient revendiqués par deux, souvent même par trois nations, de sorte que l'accord n'eût été possible que si chacune d'elles avait renoncé à une partie de ses prétentions. L'arrangement en commun des questions concernant les affaires étrangères, les finances et la guerre aurait également exigé un certain esprit de renoncement de la part des intéressés.

« Nonobstant, les nations de la région danubienne connurent alors peut-être le plus grand essor de leur développement national. Elles ne voulurent renoncer à rien ; tout au contraire, elles s'efforcèrent de renforcer, autant que possible, leur État national territorialement, même au détriment des autres. Kossuth tendit la main aux nations slaves, abandonnant ainsi les prétentions hongroises à l'hégémonie ; il promit aussi, à l'intérieur des frontières, des droits très étendus aux minorités nationales. Mais il ne voulut rien changer à l'intégrité et à l'unité du territoire de la Hongrie historique ; ce territoire devait demeurer intact. Les mouvements nationaux slovaque, roumain et slave du sud réclamaient, au contraire, la remise des territoires qu'ils convoitaient. C'est pour cette raison que le projet de confédération danubienne de Kossuth leur déplut. Mais il

déplaisait aussi à la classe dirigeante hongroise. Elle n'en voulait pas, parce que, d'une part, elle se refusait à renoncer à la domination hongroise à l'intérieur des frontières historiques, et, d'autre part, parce qu'elle ne reconnut pas ce dont Kossuth s'était rendu compte, savoir que l'évolution des peuples danubiens en progression s'orientait vers des États nationaux de droits égaux.

« C'est ainsi que les grandes idées de Louis Kossuth et de son entourage de réfugiés, concernant la confédération et la collaboration des peuples danubiens, ne purent être réalisées. Dans la seconde moitié du siècle dernier, les peuples danubiens ne comprenaient pas encore qu'on ne peut assurer le calme et le progrès dans cette région que si chacun des peuples qui l'habitent renonce à ses désirs de domination et de conquêtes et si tous, enterrant les querelles du passé, se tendent sincèrement la main sur la base de l'égalité des droits et du rang.»

Autriche

A Vienne, le 23 février 1946, l'« Austro-American Institute of Education » a rouvert ses portes. Cette institution avait été supprimée par les nazis en 1938.

*

A Vienne, une exposition de livres français s'est ouverte en juillet. Le général Bethouart et M. de Monicault, envoyé politique, l'honorèrent de leur présence. L'exposition fait connaître les produits des belles-lettres et de la littérature scientifique publiés pendant la guerre.

*

Dans la zone d'occupation française en Autriche s'est ouverte le 4 août à Pertisau, au bord de l'Achensee, la semaine internationale universitaire. A l'occasion de l'ouverture solennelle, le colonel Bethouart parla de l'importance des rapports universitaires franco-autrichiens.

*

Le Service d'information français à Vienne a organisé entre le 18 et le 25 août une exposition intitulée « Visage de la France ».

*

En souvenir de la libération de Vienne par la levée du siège turc, le « Museum der Stadt Wien » a organisé une exposition à Vienne.

*

Dans le village d'Alpbach, dans les Alpes de Kitzbühel, on a inauguré, le 18 août, la « Zweite Internationale Hochschulwoche ». Les conférences devront éclaircir la signification du thème « Erkenntnis und Wert ». Plusieurs représentants de la vie intellectuelle européenne ont prêté leur concours. Les conférences étaient organisées par l'Université d'Innsbruck.

*

Le Theresianum de Vienne, une des plus célèbres institutions pédagogiques de l'Europe du sud-est, célèbre actuellement le deuxième centenaire de sa fondation. Le nouveau curateur Paul Scapinelli, un des meilleurs pédagogues, a déclaré à cette occasion qu'il avait l'intention d'élever le Theresianum détruit par les nazis à son ancien niveau qui faisait de cette institution la meilleure du sud-est européen.

Tchécoslovaquie

A Komárom, (en slovaque Komarno) des soldats slovaques détruisirent, en mai 1946, les statues de Maurice Jókai, le célèbre romancier hongrois, et de Georges Klapka, général hongrois au temps de la guerre de l'indépendance de 1848—49.

Nous nous rappelons encore les nombreuses délégations tchèques et slovaques qui, au printemps de 1937, assistèrent à la cérémonie de la pose de la première pierre de la statue de Jókai, fils de la ville de Komárom. Le premier ministre Milan Hodža, qui était un des hommes d'État les plus haïs des nazis et qui, tant de fois, a insisté sur la nécessité d'une étroite collaboration des peuples danubiens contre le monstre germanique, prononça, en ce jour de fête, en hongrois, un brillant discours sur la réconciliation des Hongrois et des peuples slaves. Son discours fut radiodiffusé par le poste de Bratislava et par celui de Prague. A cette occasion, Hodža déclara que le gouvernement tchécoslovaque avait contribué pour une importante somme à l'érection de la statue en question. Le dernier dimanche d'octobre 1937, le monument fut inauguré en présence de Josef Országh, représentant du gouvernement tchécoslovaque, qui déposa une immense gerbe de roses au pied de la statue. Assistaient à cette fête non seulement les partis hongrois de

gauche, mais encore les délégations des socialistes et des communistes tchèques et slovaques.

Il n'est point étonnant que ces efforts de rapprochement aient été faits par les représentants démocratiques des Hongrois, des Tchèques et des Slovaques sous le signe de ce grand romancier. Il est sans contredit celui qui, dans tous ses ouvrages, a lutté sans répit pour l'entente entre les peuples, attirant dans l'orbite de son affection même les nationalités non magyares de la Hongrie historique. Ce qu'il combattait avec un zèle infatigable, c'était la haine et l'ignorance. Il sentait le paysan roumain ou slovaque aussi près de son cœur que le paysan hongrois ; son esprit doux et sensible devenait énergique et héroïque toutes les fois qu'il s'agissait d'entrer en lice pour le droit et la dignité humaine foulée aux pieds. C'était un champion qui n'admettait aucun compromis.

Ce seul fait suffit à faire comprendre pourquoi ses romans figuraient parmi les lectures préférées des intellectuels tchèques et slovaques, qui avaient à soutenir une lutte sans trêve contre l'oppression allemande. Dans la langue tchèque, on pouvait lire plus de quarante romans de Jókai, et lorsque Masaryk reçut une délégation des écrivains hongrois de gauche ayant à sa tête M. Ladislas Vass, il tint à rappeler à ses hôtes en hongrois, par quelques paroles émues, tout ce qu'il devait personnellement à cet amour à la fois romantique et héroïque de la liberté qui s'exprime dans les romans de Jókai. Quant à M. Benès, président d'alors du cabinet tchécoslovaque, il fit à la même délégation des déclarations non moins élogieuses sur l'œuvre de Jókai.

Un sort pareil à celui de la statue de Jókai était réservé au monument de Klapka. En octobre 1849, alors que la capitulation de Világos avait déjà mis fin à la résistance hongroise contre la tyrannie, seule la forteresse de Komárom, commandée par le général Klapka, résistait encore à l'ennemi. L'héroïsme des défenseurs de ce château fort isolé eut un vif écho parmi les peuples épris de liberté, et la presse étrangère consacra des colonnes entières aux hauts faits de Klapka. Ce qu'on faisait ressortir, ce n'était pas la lutte d'une petite nation contre un ennemi incomparablement supérieur en nombre et en puissance, mais plutôt la résistance d'un îlot de la liberté dans l'océan de la réaction.

Comme l'on sait, Klapka était d'origine tchèque : il luttait donc pour la cause commune des Slaves et des Hongrois. La République de Komárom fit briller un des derniers éclairs de ces efforts libérateurs qui, malgré leur échec d'alors, devaient connaître plus tard un glorieux triomphe.

Les statues de Jókai et de Klapka ont été démolies, les pierres dispersées. Les auteurs de ces tristes exploits ont fait

injure à la mémoire de ces deux héros de la plume et de l'épée ; en outre, ils ont porté une grave atteinte à ces attaches invisibles qui ont peut-être plus d'importance que les relations politiques. On a blessé la pureté des intentions des meilleurs fils démocratiques des peuples danubiens, on a outragé ces champions de l'esprit, qui avaient désiré avec toute la sincérité de leur âme ardente un rapprochement durable des peuples et des civilisations de la vallée danubienne, indépendamment des flottements de la politique. Nous aimons à croire que ces actes de violence n'atteignirent point les sphères de l'esprit, car, en face de gestes de ce genre, l'esprit reste invulnérable.

Guillaume Juhász

HONGRIE

Sous le titre de *Count Károlyi and Hungary. From defeat to victory*, une intéressante biographie vient de paraître à Londres sur l'ancien premier ministre de la révolution hongroise d'octobre 1918 et le président de la Seconde République Hongroise. L'étude analyse de façon détaillée la carrière politique de M. Károlyi, le rôle qu'il a joué dans la révolution civile de 1918, ainsi que son activité au cours des 25 années passées en France et en Angleterre. Elle publie dans le texte original hongrois un passage des mémoires de Károlyi sur la révolution de 1918, ainsi qu'une étude de J.S. Middleton, secrétaire du Labour Party britannique, intitulée *Hungary, Past and Present.*

É. Gál

*

Gabriel Halász, érudit consciencieux, brillant homme de lettres, lui aussi, pendant l'occupation allemande, dut payer de sa vie ses opinions libérales de bon Européen.

Son opuscule posthume « Fin de siècle hongrois ». *(Magyar századvég.* Budapest, 1945, éd. Officina) parle d'une époque heureuse et insouciante. Si, à l'inverse de la fin de siècle en Occident, en Hongrie elle ne marque qu'une date et non un état d'âme, si elle n'est ni décadente ni, à force d'être compliquée, profonde, elle est, comme sont souvent les périodes de transition, amusante et pittoresque. C'est le vieux François-Joseph qui règne, on va au-devant de rudes épreuves ; mais on n'a aucun sentiment de ce qui doit arriver, et la vie qu'on mène est presque aussi douce que celle des sujets de la reine Victoria, là-bas en Albion. Les contemporains remarquent à peine que

le soleil de la bourgeoisie se couche, un soleil pâle et qui n'atteignit jamais le zénith sous le ciel hongrois patriarcal et traditionnel, où un nom sonore, une ancienne famille furent plus appréciés que l'or et peut-être même plus que le talent.

Une série de photographies en appendice, naïves et touchantes, sont d'une valeur documentaire de tout premier ordre.

Sándor Baumgarten

*

Deux nouveaux hebdomadaires intitulés *New Hungary* et *Novoïe Vengria*, le premier rédigé en anglais, l'autre en russe, paraissent à Budapest depuis le mois de mai 1946, sous la direction de M. Ivan Boldizsár, rédacteur de l'hebdomadaire hongrois *Uj Magyarország* (Nouvelle Hongrie), qui paraît également à Budapest. L'hebdomadaire a pour but de faire connaître les problèmes politiques, économiques et intellectuels de la Hongrie d'aujourd'hui.

*

La bibliothèque Széchenyi, la plus grande bibliothèque publique en Hongrie, dépendant du Musée National Hongrois, vient d'enrichir sa collection de manuels d'histoire journalistique et de bibliographie générale d'un nouveau volume : M. Polycarpe Radó, très versé dans l'histoire de l'Église de Hongrie au moyen âge, a réuni la bibliographie de tous les manuscrits liturgiques se trouvant en Hongrie, sous le titre de : *Répertoire hymnologique des manuscrits liturgiques dans les bibliothèques publiques de Hongrie* (Budapest, 1945). Le répertoire comprenant les titres de 727 divers manuscrits, pourra rendre, comme indicateur, de précieux services dans les recherches d'histoire ecclésiastique.

*

Les *Levéltári közlemények* (Bulletins d'Archives), le périodique spécial des Archives Nationales Hongroises, paraissent de nouveau après 4 ans de silence. Indiquons, parmi les articles de ce numéro contenant cinq cents pages, les études de M. Vendelin Janković, archiviste slovaque, et du professeur croate à l'université de Zagreb M. Zlatko Tanodi, relatives aux archives de leur patrie, de même que celle de M. Louis Pásztor, faisant connaître les documents des Archives du Vatican intéressant la Hongrie.

*

Un Institut scientifique pour l'étude de la Presse a été fondé, au mois d'octobre dernier, à l'Université Pierre Pázmány de Budapest, sous les auspices de la Faculté des Lettres. L'Institut s'efforce, suivant l'exemple de ses sœurs occidentales, d'encourager le développement de la presse libre et démocratique et d'assurer l'extension de la liberté de la pensée et de la liberté de la parole. L'Institut a également pour mission de classer la matière des périodiques étrangers et d'entretenir des relations continues avec les correspondants étrangers résidant à Budapest ainsi qu'avec les journalistes magyars vivant à l'extérieur.

*

La Société Hongroise de la Presse a donné, le 12 avril 1946, deux conférences intéressantes. M. Béla Dezsényi a parlé de la formation de la presse périodique dans les États de la région danubienne, surtout en Autriche, en Bohême, en Hongrie, en Roumanie et en Serbie, et étudié en même temps l'évolution dans ces différents pays. Ainsi qu'il l'a démontré par des exemples, les périodiques des pays danubiens, tant par leur formation que par leur évolution, offrent de nombreux traits communs. M. Dezsényi a mentionné l'influence exercée, dans la première moitié du XIXe siècle, par Vienne, puis, plus tard, par Budapest. — M. Étienne Gál a fait, d'après les échos de la presse anglaise et américaine, un exposé du siècle dernier sur la région du Danube, en s'étendant particulièrement sur la Hongrie et la Bohême.

*

Le numéro d'octobre 1945 de La *Cultura nel Mondo* publie un article d'Árpád Balog, peintre hongrois vivant à Rome, sous le titre *L'Art hongrois dans le monde*. Balog y énumère les artistes hongrois qui, au cours de l'histoire, ont séjourné dans différents pays et y sont devenus célèbres par leurs œuvres. En partant des frères Kolozsvári et du père d'Albert Dürer, il cite les noms d'Adam Mányoki et de Jacob Bogdány, parle des maîtres célèbres du XIXe siècle, Étienne Ferenczy, Charles Broczky, Munkácsy, Michel Zichy et d'autres, et termine son énumération par les grands artistes du XXe, Szinyei-Merse, Ladislas Paál et Philippe László. Ces peintres travaillaient pour la plupart dans les cours des souverains étrangers, et leurs œuvres ornent tous les grands musées européens. Il est regrettable que Balog en parlant de l'art, ne fasse que mentionner les beaux-arts, quoique il y ait bien des choses à dire dans le domaine de la musique, pour ne relever que les noms de Liszt et de Bartók.

En 1945 a paru une étude de M. Camille Negrea, le professeur bien connu de la chaire de droit privé à l'Université de Kolozsvár, (Cluj) sur *Le problème du rétablissement de la législation roumaine dans la Transylvanie du nord* (Sibiu, 42 p. Bibliotheca Rerum Transsilvaniae). L'étude traite moins du rétablissement du droit roumain dans la Transylvanie du nord que de la critique des mesures juridiques hongroises prises dans cette partie de la Transylvanie, rattachée à la Hongrie après la « seconde Décision de Vienne ». Il est regrettable que l'auteur considère les événements du point de vue exclusif du chauvinisme. Il reproche à la législation hongroise son parti pris. Il a raison plus d'une fois, bien qu'il tire maintes conclusions qui sont en désaccord avec les faits. Et, en même temps, l'idée ne lui vient pas de condamner la législation roumaine, datant de la même époque, pénétrée du même esprit. Il prêche l'antialcoolisme et boit du vin, pourrait-on dire. Il emploie des poids différents pour peser les affaires de son pays et celles de l'étranger. Que le rétablissement du droit hongrois en 1940 ait été la cause de préjudices pour les Roumains de Transylvanie, cela est aujourd'hui reconnu également par les sciences juridiques hongroises, qui condamnent l'ultra-nationalisme. Mais la législation roumaine était imbue du même esprit. Chauvinisme hongrois et chauvinisme roumain proviennent d'une souche commune. Leurs erreurs et leurs mérites furent les mêmes. Négliger cet aspect des choses, ne pas reconnaître les faits, c'est persévérer dans la voie de l'ultra-nationalisme, c'est être unilatéral.

G. Balás

*

Ceux qui se sont occupés de l'histoire de la Transylvanie aux XVIe et XVIIe siècles, ont continuellement senti l'absence de données relatives aux institutions et aux organes sociaux et économiques de cette époque, leur fonctionnement étant demeuré jusqu'à ce jour pour ainsi dire inconnu. L'ignorance des caractéristiques sociales et économiques explique les nombreuses contradictions et erreurs que les investigateurs de l'histoire de Transylvanie les mieux préparés n'ont pu éviter.

M. Sigismond Jakó remédie dans une certaine mesure à cette ignorance en publiant des documents relatifs à l'administration de la dîme en Transylvanie aux XVIe et XVIIe siècles (*Adatok a dézsma fejedelemségkori adminisztrációjához.* Kolozsvár, 1945. Dans la série : *Erdélyi Történelmi Adatok*, vol. V/2). La dîme était pour les propriétaires terriens la principale source de revenu et touchait tous les serfs ; les notes qui s'y rapportent nous donnent donc des indications précieuses

sur l'évolution sociale et économique, mais surtout sur le sort des serfs transylvains. Parmi les documents publiés par M. M. Jakó, les listes, les registres concernant la dîme sont précieux au premier chef. *cb.*

Pologne

Les années 1939—1945 de la Revue polonaise de géographie *(Przegald Geographiczny)*, organe de la Société Polonaise de Géographie, viennent de paraître réunies en un volume (T. XIX. Warsava, 1946). Ce volume présente un tableau navrant de la situation où se trouve la Société de Géographie Polonaise par suite de la guerre et des années de l'occupation allemande. Il nous apprend la mort de onze savants parmi lesquels il y a des noms universellement connus, enfin il expose la situation de la science géographique dans les universités et dans les institutions polonaises.

*

L'évolution des relations polono-allemandes constitue un des plus intéressants chapitres de l'histoire de l'Europe orientale. Un antagonisme séculaire, une lutte à mort caractérisent la vie de ces deux peuples voisins. Du point de vue allemand et polonais aussi bien que de l'évolution de ces pays les circonstances essentielles ne sont connues que dans les grandes lignes. Il existe bien des monographies partielles, mais celles-ci sont, presque sans exception, au service des tendances politiques. On peut dire cela surtout des éditions allemandes de ces dernières années ; elles chantent les louanges des théories racistes hitlériennes, au détriment des Polonais. Le livre de Stanislas Dzikowski intitulé « L'Allemand ridicule » fournit des données et des points de vues intéressants à ce sujet (*Niemiec wyszydzony*. Varsovie, 1946) ; les Allemands y sont exposés devant nous, dans la littérature polonaise, en un tableau saisissant. Le premier pas dans cette voie a été fait par Kurt Lück dans son ouvrage publié dès 1937. Ce livre *(Der Mythos vom Deutschen in der polnischen Volksüberlieferung und Litteratur)* n'est pas dénué d'une certaine tendance de propagande politique (p. ex. à la fin de son ouvrage, l'auteur parle du devoir « du grand empire allemand » envers les Polonais, « race inférieure »). Le livre de Dzikowski est en quelque sorte une réponse à l'ouvrage de Lück et à toute la littérature allemande antipolonaise, de là son ton passionné. La première partie du livre nous fait connaître les proverbes, les chants, les récits polonais concernant les Allemands. Des

anecdotes, de petits contes illustrent l'opinion des Polonais sur le caractère allemand, ses ruses et ses violences empruntées à différentes époques. Il s'occupe de la cuisine allemande dans un chapitre spécial et exploite avec une verve moqueuse toutes les occasions de railleries que la langue allemande offre aux Polonais. Dans la plus grande partie de la seconde moitié du livre, il raconte l'histoire des mouvements de résistance polonais pendant la deuxième guerre mondiale, et montre par des exemples du temps de l'occupation, les plaisanteries anti-allemandes, tirées de la presse clandestine. L'ouvrage est illustré de nombreuses caricatures et dessins de l'époque.

É. Csapláros

*

Le 24 juin, à l'occasion du retour de Pologne d'une troupe d'intellectuels français, l'Amitié Franco-Polonaise, organisa une conférence de presse au cours de laquelle le R. O. Boisselat, du Temps Présent, l'abbé Glasberg, du Centre des Émigrés, M. J. Hugonnot de « la France d'abord », M. G. M. Thiédot, professeur au lycée Rollin, ont exposé leurs opinions sur les questions d'actualité polonaise.

*

Michel Pawlikowski, dans un article portant le titre de *Polonità e tradizione*, paru dans *La Cultura nel Mondo* (juin 1945), s'oppose à une récente tendance qui, sous prétexte de prêter un caractère européen à la civilisation polonaise, voudrait l'internationaliser et prend la défense des traditions ; sans les traditions, déclare-t-il, le peuple polonais perdrait son caractère national, sa culture étant la base sur laquelle repose son existence tout entière.

YOUGOSLAVIE

« Voies nouvelles de la Yougoslavie, articles et discours du temps de la guerre de libération nationale » *(Put nove Jugoslavije. Clanci i govori iz narodno-oslobodilacke borbe 1941—1945.* Beograd-Zagreb, 1946, 8°, 568 p.), tel est le titre d'un livre d'Edvard Kardelj paru récemment. Un des partisans les plus marquants du mouvement yougoslave nous donne dans ce volume ses articles et discours écrits ou prononcés pendant la grande guerre de la libération nationale. La plupart de ces textes ne sont pas seulement les paroles d'un guerrier politicien, ce sont des documents beaucoup plus importants. Ils contiennent presque l'idéologie entière d'un mouvement politique et social en même temps, et c'est justement cela qui

leur donne une valeur de source historique spéciale. Les différentes étapes de la lutte des peuples de la Yougoslavie contre les envahisseurs ne sont pour l'idéologue que des propos qui lui permettent d'exposer ses pensées.

Il éclaire ainsi le rôle du parti communiste dans la guerre de libération, les relations yougoslaves avec le mouvement l'Union Soviétique, ses efforts concernant l'élaboration d'un nouvel ordre social, son attitude envers l'Église, sa conception de la question nationale et slave, etc. etc. Sans doute, l'historien est encore trop près de tous ces événements, tendances et idées pour pouvoir les mesurer selon leur importance et leur valeur; mais on ne peut nier que ce livre n'indique la naissance d'une Yougoslavie tout à fait différente de celle d'avant-guerre.

M. Marinković

*

Le supplément de *Temps Nouveaux* (Moscou), paru le 1er juillet 1946, publie des documents d'un grand intérêt du point de vue de la politique allemande de ces dernières années. Nous y trouvons entre autres, dans la traduction française, l'exposé d'Étienne Ujszászy, général de brigade de l'armée hongroise et ancien chef de la Direction Générale de la Défense du Pays, de la trahison de Mihajlović (p. 19 à 24). Notez qu'Ujszászy était en rapports officiels avec Mihajlović, de sorte que ses aveux illustrent d'une manière intéressante ses relations hongroises et en partie aussi ses relations allemandes.

*

M. Radivoj Davidović, qui dirige le Ministère de l'Instruction Publique dans la voïvodie autonome de Yougoslavie, a fait pendant le mois d'août un séjour à Budapest, au cours duquel il a commencé des pourparlers avec le gouvernement hongrois au sujet de la situation culturelle des minorités hongroises de Yougoslavie. Mentionnons encore la conférence que fit M. Davidovic dans le cadre de la Société Hungaro-Yougoslave sous le titre : La solution du problème minoritaire dans la nouvelle Yougoslavie.

*

Après l'occupation de la Yougoslavie, au cours du printemps de 1941, par les puissances de l'Axe, l'opinion publique européenne ne put recueillir que des informations superficielles sur les péripéties de la résistance opposée aux occupants par les peuples de la Yougoslavie. C'est précisément cette époque

que fait revivre le journal en deux volumes de M. Vladimir Dedier (*Dnevnik*. D'avril 1941 à novembre 1943, t. 1—2. Beograd, 1945—46). L'auteur est l'un des principaux personnages du mouvement de la résistance yougoslave. Comme il faisait partie de l'entourage immédiat du maréchal Tito-Broz, il est à même de dévoiler de nombreux faits d'importance connus jusqu'ici d'un cercle restreint. La description détaillée des événements, la révélation de tel ou tel fait qui pourrait sembler négligeable, tout tend au même but : montrer comment les chefs du mouvement Tito ont su, à travers mille épreuves, ranimer le courage, relever le moral, corriger les erreurs de leurs adeptes, en un mot, organiser la nation tout entière, hommes et femmes, jeunes et vieux, en un immense mouvement de résistance. Il ne serait peut-être pas sans intérêt de rendre accessibles au public européen les passages les plus marquants du journal. *L. H.*

*

A chapter of the old Slovene democracy est le titre d'un article de M. Bogumil Vosnjak, paru dans le numéro d'octobre 1945 de la revue *La Cultura nel Mondo*. Dans cet article, l'auteur rend compte d'une cérémonie caractéristique de l'État indépendant slovène, au début du moyen âge, la cérémonie de l'investiture du prince régnant. Ce duché de Carinthie fut chez les peuples slaves le premier État dont la structure ressemblait à celle des États occidentaux. A l'occasion de l'investiture du prince, le rôle principal est joué par un membre d'une famille libre de paysans slovènes et M. Vosnjak y aperçoit — en partant d'une conception plutôt romantique — l'existence « claire et précise » des idées et des libertés publiques de la démocratie, en faisant remarquer qu'aucune des cérémonies constitutionnelles des autres nations ne revêt à la même époque des formes semblables.

*

Dans un article intitulé *Considerazioni sulla cultura del popolo croato*, publié dans le numéro de juin 1945 de *La Cultura nel Mondo*, M. Krsto Spalatin pose la question : la littérature d'un petit peuple, difficilement accessible à cause du problème de la langue, peut-elle prétendre à un intérêt européen? Traitant cette question, l'auteur passe en revue, en grandes lignes, l'histoire de la littérature croate ; en étudiant les œuvres de Gundulić, Mazuranić, Miroslav Krleza et Mile Budak, il constate que ces travaux sont à la hauteur des œuvres des plus grands écrivains européens et que leurs auteurs ont considérablement enrichi la littérature mondiale.

Dans les tomes LI-1945 et LII-1946 du *Bulletin de la Société Neufchâteloise de Géographie* (fasc. 2, p. 43—101, fasc. 1. p. 11—75), nous venons de lire l'étude volumineuse d'Aldo Dami intitulée *Théorie de la continuité daco-roumaine.* L'auteur se propose d'envisager le problème d'abord au point de vue linguistique (1re partie), ensuite sous l'angle des recherches historiques (2e partie). Dans la partie linguistique, parlant des ouvrages consacrés à la continuité latino-roumaine en Transylvanie, il est amené à constater que, de part et d'autre, bien des considérations politiques ont influencé la cristallisation des vues scientifiques proprement dites. C'est pourquoi, dit l'auteur, les travaux antérieurs ne peuvent être utilisés qu'avec une précaution toute particulière. Il veut donc soumettre les diverses opinions à une critique serrée ; il est dommage que, par suite des événements de la seconde guerre mondiale, il n'ait pu se renseigner sur les dernières publications traitant de ce sujet. Si ces ouvrages lui eussent été accessibles, il aurait pu y glaner avec profit. Somme toute, il se conforme à l'enseignement de Hegel : considérant l'affirmation de la continuité comme une thèse, il prend l'attitude des adversaires de cette doctrine pour une antithèse et croit entrevoir la synthèse idéale dans une sorte de compromis qu'il esquisse dans les termes que voici : « La continuité daco-roumaine demeure un des mystères de l'histoire. C'est d'ailleurs un problème non seulement historique, mais linguistique, qui n'est pas encore résolu et ne le sera peut-être jamais » (p. 74). « On peut donc se demander, dit-il ailleurs, s'ils n'est pas possible de tenter une conciliation entre les deux thèses en disant à peu près ceci : il s'agit d'un même peuple, mais qui a changé deux fois de langue. Autrement dit, la Dacie comte bien des descendants des colons romains et des Daces romanisés (ce qui est conforme à la thèse) ; mais ils ont perdu le latin à la suite des invasions slaves (ce qui est conforme à l'antithèse), et ils l'auraient réappris à la suite de l'immigration des pâtres venus du sud : si l'ont veut, continuité ethnique, non-continuité linguistique » (p. 100).

A la suite de cette constatation, d'ailleurs non confirmée, nous avons éprouvé, il faut le dire, après avoir lu la partie historique, une déception très nette. Vouloir opérer la synthèse des questions fatales qui font l'objet de l'étude, cela exige un examen approfondi des problèmes fondamentaux. Quoique utile, la synopse des problèmes n'implique pas leur solution. Le côté faible de l'étude est justement qu'elle ne pénètre pas au fond des questions. Ainsi, toute une série de constatations, d'ailleurs justes, sont de vains mots, parce que

l'essentiel, la pénétration du sujet n'a pas eu lieu. L'auteur entasse en vain les données encyclopédiques sur les barbares ; en vain cite-t-il les relations entre les sources byzantines, hongroises et autres, aucun des problèmes de détail ne trouve sa solution. Où demeure la solution des questions principales? De pures conjectures, des fictions, une compilation. On ne comprend guère, pourquoi les chapitres sur «la Renaissance et l'influence italienne», sur les «XVIIe et XVIIIe siècles», sur «l'école de Blaj et le principe des nationalités», qui n'ajoutent rien à ce que nous savions déjà par ailleurs, sans parler de cette «Brève histoire des Roumains», qui figure à côté d'un résumé «De la culture bulgare chez les Roumains»? On a beau chercher des conclusions sérieuses sur les «pascua Romanorum», la symbiose slavo-roumaine, «les deux Anonymes», la question des toponymes, la tradition historique de peuple roumain, les cristallisations d'État roumaines — problèmes que l'auteur aborde ou n'aborde pas, qu'en tout cas il ne résout point. Il n'y a presque rien d'inédit dans toute cette longue étude et on se demande à bon droit : pourquoi cette fatigue inutile? Après la thèse et l'antithèse, on ne trouve trace de la synthèse préconisée dans la première partie, dans la seconde partie historique, de l'étude. Un constatation s'impose, une fois de plus : sans approfondir les questions en détail, pas de solution synthétique ! *Z. I. Tóth*

*

Dans le numéro de juillet 1945 de la revue *La Cultura nel Mondo*, M. Claudio Isopescu publie une commémoration de Nicolas Iorga. L'auteur fait connaître la carrière de Iorga, son œuvre imposante dépassant 1.300 publications, de tous genres, études de philologie, d'histoire, de littérature, d'adaptations artistiques et des thèmes puisés dans la poésie. Il souligne l'activité que Iorga déployait dans le champ très important du développement du sentiment national et de la culture nationale, activité qui contribua même sur le plan politique, au progrès de la nation roumaine.

Français et Hongrois

L'Amicale des Prisonniers de guerre français évadés en Hongrie a fait paraître un petit livre d'une présentation agréable, intitulé *Refuge en Hongrie 1941—45*. Ce compte rendu pittoresque préfacé par M. Paul Giraud, Ex-Représentant des Intérêts français en Hongrie, recueille les impressions des évadés sur la Hongrie. M. Marcel Fertier y esquisse un tableau

de la vie de ses compagnons pendant les années de guerre; M. François Chagnon raconte l'histoire d'une troupe théâtrale, formée à Budapest. M. George Butte consacre quelques pages aux rapports amicaux entre Français et Hongrois. M. Pierre Barrin fait revivre les jours de la résistance en 1944 contre les envahisseurs nazis. D'autres articles non moins colorés contribuent largement au succès de cette brochure, dont nous citons quelques passages de l'article de M. Jean Boussaguet.

Prisonnier de guerre, évadé d'Allemagne, M. Boussaguet arriva en 1943 avec d'autres camarades dans un petit village de Transdanubie où, pendant l'interrogatoire, ils se firent comprendre des gendarmes hongrois grâce à leur latin de cuisine. «Ego sum gallicus captivus», voilà la phrase magique qui leur ouvrit toutes les portes en Hongrie. M. Boussaguet passa quelques semaines dans le camp de prisonniers français à Balatonboglár dans «un hôtel confortable», devant «une table bien garnie». Puis il se rendit à Budapest où il se lia d'amitié avec des Hongrois de toutes les classes. On lui fit partout bon accueil. Pour gagner sa vie, il donna d'abord des leçons de français, puis devint secrétaire de la »Nouvelle Revue de Hongrie«. Dans cette position, il eut l'occasion de rencontrer tout ce que Budapest comptait alors d'hommes en vue.

«Jeunes diplomates, professeurs frais émoulus de l'Université, poètes et écrivains de renom devisaient des faits du jour, d'un bon tour joué aux Allemands, du prochain désastre de leurs armées.

«Mais un matin de mars tout changea subitement. Dans la nuit les Allemands avaient envahi le pays. Il n'était plus question ni de promenades ni de piscines.

«Sans travail, sans domicile sûr, l'évadé français devait cependant gagner sa vie et subsister en attendant des jours meilleurs.

«Seuls, nous n'aurions jamais pu tenir. Dans ces moments difficiles, nous avons pu apprécier l'amitié hongroise. Pour ma part, grâce au dévouement d'amis du Ministère des Affaires Étrangères, grâce aussi à la bienveillance du directeur de l'Institut Paul Teleki, j'ai pu, peu de temps après l'arrivée des Allemands, quitter Budapest pour Balatonfüred qui offrait moins de dangers.

«Un trait suffira à vous donner une idée de l'atmosphère dans laquelle j'ai vécu, sur les rives du lac Balaton, au milieu des professeurs de l'Institut Teleki dont j'étais l'hôte.

«Comme j'arrivais un jour à la villa où nous logions, ils se saisirent de moi, me hissèrent sur leurs épaules en criant: «Vive la France», comme je m'étonnais de cette bruyante manifestation chez des gens d'habitude si pondérés, on me mit en deux mots au courant. «Les Français se sont libérés eux-mêmes,

ils ont chassé les Allemands de Paris. La voilà cette France immortelle dont nous n'avons jamais désespéré. »

« Mais finies les vacances, l'hiver approche et de pressantes obligations me rappellent à Budapest. Dans la capitale où règne la terreur, la vie est un problème chaque jour plus difficile. Gestapo et Nyilas arrêtaient à cette époque n'importe qui et n'importe où, sous le motif le plus futile . . .

« Cependant le grand espoir qui nous avait soutenus durant ces années d'exil prenait forme. Les Russes approchaient. Chaque revers des Allemands se traduisait par de nouvelles rafles, de nouvelles arrestations. Circuler en ville devenait un sport périlleux. Il fallait chaque soir changer de domicile et quitter l'immeuble sans éveiller les soupçons du concierge . . .

« A l'Institut, l'activité était fébrile. Il ne s'agissait plus de mettre la dernière main à un ouvrage historique, mais de sauver le plus de gens possible. MM. Deér, Kosáry, Benda et leurs collègues rivalisaient d'audace et de dévouement.

« De son côté, le Front hongrois de la Résistance poursuivait sans répit sa lutte clandestine. Sous les ordres de Bajcsy-Zsilinszky, qui, arrêté par les *nyilas*, devait tomber sous les balles d'un fanatique, les patriotes magyars harcelaient l'occupant. Comme leurs frères des maquis français, ils ont ajouté en lettres de sang de glorieuses pages à l'histoire de leur pays . . .

« Quelques semaines plus tard la boucle était fermée, les avant-gardes russes entraient dans les faubourgs de la ville.

« J'ai vécu ces heures terribles du siège à l'Institut, dont le directeur et les professeurs se sont montrés dignes de Paul Teleki, leur maître.

« Dans ces sous-sols tortueux où nous avions emmagasiné vivres et armes, et qu'en mon honneur on avait surnommé le « maquis », j'ai vu arriver des résistants traqués, des officiers qui avaient refusé de se battre dans les rangs allemands. J'ai pu apprécier, en ces moments périlleux, leur calme, leur ferme résolution, leur confiance inébranlable dans les destinées de leur pays . . . »

* *L. K.*

Au cours du printemps de 1946, la Société Franco-Hongroise a organisé une série de conférences culturelles, faites par les personnalités dirigeantes de la vie littéraire et artistique hongroise, et destinées à faire connaître au public hongrois la vie intellectuelle de la France d'aujourd'hui. MM. Béla Just et Ladislas Cs. Szabó ont parlé de la poésie française moderne, M. Georges Rónay fera un exposé sur les écrivains français morts pendant les dernières années, M. Ladislas Lajtha fera connaître la musique française moderne. M. Georges Szekeres

caractérisera les tendances qui se manifestent dans la littérature française de nos jours. MM. Szekeres et Just ont ouvert un débat sur le sujet : « Littérature engagée ou littérature pure ». Plusieurs conférenciers traiteront des partis politiques français d'aujourd'hui et de la vie politique française en général.

*

Le 14 juin 1946 était le jour de l'inauguration de l'exposition des livres français à Budapest, organisée par l'Alliance Française sous la direction de M. François Gachot, attaché de presse français. L'exposition, logée dans la grande salle de la Bibliothèque de l'Université Pázmány, représentait les belles-lettres et la littérature scientifique française depuis le commencement de la seconde guerre mondiale, dans 700 volumes différents, dont le gouvernement français compte faire cadeau, après l'exposition, aux diverses institutions scientifiques.

*

Dans le numéro du 29 juin 1946 de l'*Action* (Paris) nous lisons : En Hongrie on a établi la liste des écrivains hongrois victimes du nazisme. 28 écrivains figurent sur cette liste, entre autres Antoine Radó, président du Pen Club hongrois. Vu l'étendue restreinte du pays, le nombre des victimes est considérable.

*

Le 17 juillet, la Société Franco-Hongroise a organisé un concert de gala en souvenir du centenaire de la marche de Rákóczi de Berlioz. La fête a été célébrée à l'Opéra, où l'on a inauguré la statue de Berlioz, œuvre de M. Ladislas Hüvös.

*

Le petit livre d'André Lázár *Hongrois de la Résistance* (Paris, 1946) nous fait connaître, par des descriptions colorées, le rôle des Hongrois qui ont pris part au mouvement anti-allemand en France.

*

En présence de MM. Keresztury, ministre hongrois de l'Instruction Publique, et Henri Gauquié, ministre de France en Hongrie, fut inaugurée à Budapest, au cours de la séance solennelle du 16 septembre, la nouvelle année scolaire des écoles françaises en Hongrie. Dans le discours qu'il prononça dans cette circonstance, M. Keresztury souligna l'importance des rapports culturels franco-hongrois qui remontent à plusieurs

siècles. « Je ne crois pas exagérer en disant que les plus grands Hongrois étaient aussi les disciples de l'esprit français, dit-il. Les rapports franco-hongrois sont séculaires et profondément enracinés dans l'âme de notre peuple. Outre la sympathie intellectuelle, une sincère sympathie humaine unit nos deux nations. Nulle part, les Hongrois ne se sentent aussi vite chez eux qu'en France ; quant aux Français venus en Hongrie, ils ont toujours reçu le meilleur accueil de la part de notre peuple. »

Les États-Unis d'Amérique

M. O. W. Riegel, attaché de presse américain, a inauguré, le 12 juin, au cours d'une séance solennelle, la Bibliothèque Américaine de Budapest.

*

La Société Hungaro-Américaine de Budapest a inauguré, au cours du printemps de 1946, un séminaire où l'on a fait connaître, par des conférences séparées, les problèmes historiques, politiques, culturels et économiques des États-Unis. Ces conférences étaient faites par les meilleurs spécialistes hongrois et des Américains vivant actuellement en Hongrie. Chaque conférence était suivie d'une production de films relatifs à l'ordre du jour.

*

Sur l'invitation de l'Université de Budapest, M. Joseph Szentkirályi, professeur à l'Institut Teleki, a fait, au cours du dernier semestre universitaire, une série de conférences intitulée : Introduction à l'histoire de l'évolution intellectuelle des États-Unis d'Amérique. Jamais jusqu'à ce jour, un cours concernant le développement culturel des États-Unis n'avait encore été tenu à l'Université de Budapest.

*

L'Université Columbia de New-York est l'une des plus grandes universités des États-Unis ; son origine remonte à 1754 ; mais ce n'est que tout récemment que des cours réguliers sur les civilisations de l'Europe orientale ont été inscrits au programme de l'Université. A l'heure qu'il est, les études relatives à l'Europe orientale sont contralisées dans trois institutions particulières : le Department of East-European Langu-

ages, le Russian Institute et la School of International Affairs. Avant la guerre, le Department of Institute of East-European Languages se consacrait principalement à l'étude des langues et civilisations polonaises et russes, cependant que les langues et littératures finnoises, hongroises, néo-grecques, lithuaniennes, roumaines et tchèques avaient autant de lectorats. Ainsi, pendant l'année académique 1941—42, un cours de littérature polonaise était fait par le professeur A. P. Coleman, chargé de cours, tandis que les lecteurs suivants : E. S. Athanasiades (Grec), L. Feraru (Roumain), O. Odložilik (Tchécoslovaque) O. Raymond (Lithuanien) et J. Szentkirályi (Hongrois) professaient des cours, chacun sur la littérature et la langue de son pays. Pendant la guerre, suivant l'exemple de l'Institut Russe, un département spécial avait été créé sous la direction du professeur Simons en vue de faciliter l'étude des langues et littératures de l'Europe orientale. Nous ne disposons pas à l'heure actuelle de données plus détaillées concernant les professeurs et le programme du nouveau département. L'Institut Russe a été fondé en 1946 avec le concours financier de la Fondation Rockefeller. L'Institut a pour tâche de former des spécialistes russes de premier ordre. Les cours durent deux années et ne peuvent être suivis que par des étudiants ayant subi les épreuves du Baccalauréatus Artium ou possédant un grade académique équivalent. Les étudiants admis à l'Institut doivent se spécialiser dans une des matières suivantes : histoire, économie politique, histoire du droit et histoire constitutionnelle, relations internationales, ou littérature. L'Institut est dirigé par le professeur Geroid Tanquary Robinson, qui professe lui-même les cours d'histoire de la Russie.

L'École des Relations Internationales a été instituée de même en 1946 ; cependant des cours avaient été tenus dès 1880 sous divers titres et à diverses facultés sur les problèmes se rattachant aux relations internationales. A partir de l'année académique 1946—47, la School of International Affairs fonctionne comme une faculté indépendante et assure à ses élèves un grade académique spécial (Master of International Affairs). Les étudiants peuvent choisir entre trois groupes d'études : 1) l'Europe, en faisant une large part à la civilisation allemande ; 2) l'Europe, en étudiant tout particulièrement la civilisation française; 3) la Russie. Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans ce cours, c'est qu'il assure une formation spéciale à ceux qui désirent trouver un emploi dans l'organisation des Nations Unies.

Dans chacune des trois facultés, une bibliothèque nombreuse, richemment fournie en œuvres des littératures slaves et de l'Europe orientale, se trouve à la disposition des étudiants.

J. Sz.

La Grande-Bretagne et la Hongrie

Le 17 mars 1946, M. Vernon-Duckworth Barker a donné une conférence en hongrois, diffusée par la radio de Londres et au cours de laquelle il a pris congé de ses auditeurs hongrois à l'occassion de sa nomination dans les services du Secrétariat de l'U.N.O. Dans sa conférence, M. Barker a parlé des souvenirs qu'il emportera de la Hongrie. Il a parlé chaudemement, en particulier, de ses amis qui sont morts au cours de la guerre : le poète Michel Babits, l'écrivain Antoine Szerb et le rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue de Hongrie* et de *Hungarian Quartely*, Joseph Balogh.

E. A.

*

M. Bevin, ministre des Affaires Étrangères de la Grande-Bretagne, a déclaré à la Chambre, en avril 1946, que le gouvernement britannique allait expédier par l'intermédiaire du British Council, organe central de la culture anglaise, 7 tonnes de livres aux bibliothèques publiques de la Hongrie. La plupart de ces volumes sont des nouveautés littéraires et scientifiques, publiées au cours de la seconde guerre mondiale.

Le 27 mai, on a ouvert dans la grande salle de lecture de la Bibliothèque de l'Université de Budapest, l'exposition des livres offerts par le gouvernement britannique. Le major McNab, délégué britannique, a fait ressortir dans son discours inaugural l'intention de son gouvernement de contribuer par cette exposition et par l'envoi de ces livres à resserrer les liens culturels entre la Grande-Bretagne et la Hongrie. Dans sa réponse, M. Keresztury, ministre hongrois de l'Instruction Publique, a exprimé, au nom du gouvernement, ses vifs remerciements pour ces livres, mis avec une bienveillance si généreuse à la disposition des lecteurs hongrois.

Le don du British Council comprend 21.500 volumes. L'exposition terminée, les livres seront répartis entre les bibliothèques des Universités et les fondations scientifiques.

*

Au Congrès Anthropologique de Londres, qui s'est tenu au cours du mois de mai 1946, ont participé plusieurs savants hongrois : M. Louis Bartucz, l'anthropologiste connu de l'université de Szeged, et M. André Alföldi, professeur à l'université de Budapest, spécialiste d'une renommée européenne de l'archéologie romaine.

*

Sir Aurel Stein, savant explorateur de l'Asie, d'origine hongroise, qui résidait à Londres, a légué sa précieuse bibliothèque à l'Académie Hongroise des Sciences.

*

M. R. G. McNab et M. R. C. Lucas, représentant en Hongrie du British Council ont organisé, le 23 avril 1946, une réception suivie d'une séance musicale en l'honneur des meilleurs représentants de la vie musicale hongroise. A cette occasion, on présenta pour la première fois en Hongrie une œuvre caractéristique de chacune des deux éminentes personnalités de la musique anglaise contemporaine : l'oratorium intitulé Le Rêve de Géronte par Sir Edward Elgar et la cantate Réjouissez-vous, voici l'Agneau ! de Benjamin Britten.

*

L'une des séances de la Société Hungaro-Anglaise de Budapest a été consacrée tout entière à Jean Arany, le grand poète épique hongrois du siècle dernier, et à ses rapports avec la littérature anglaise. L'orateur, M. Désiré Keresztury, ministre de l'Instruction Publique, a étudié de façon détaillée l'influence qu'exercèrent sur Arany Ossian, Byron et Shakespeare. Il démontra que, malgré la profondeur de cette influence, elle a été complètement résorbée par le génie d'Arany.

*

Sir Stanley Unwin, président de l'Association des Éditeurs Britanniques et de la Ligue Internationale des Éditeurs, a visité, le 16 octobre, l'Institut Paul Teleki et s'est longuement entretenu avec le personnel de l'Institut ainsi qu'avec les écrivains et représentants éminents de la vie intellectuelle hongroise rassemblés en son honneur. Sir Stanley était accompagné au cours de cette visite des représentants du British Council à Budapest : le Major R. G. C. McNab, M. R. F. Lucas et Miss McLeod.

Après les paroles de bienvenue qui lui furent adressées par le directeur M. D. Kosáry, Sir Stanley Unwin prononça un important discours. Il déclara qu'il avait déjà visité la capitale hongroise il y a quarante ans et qu'il faisait aujourd'hui la même constatation qu'alors : celle de l'extraordinaire popularité des livres anglais. Les éditeurs britanniques apprécient à sa juste valeur la constance de cet intérêt — a-t-il déclaré. De nos jours où, en raison des restrictions de papier, toutes les demandes ne peuvent être satisfaites, les commandes arrivées de l'étranger

priment celles de l'Intérieur. Sir Stanley parla ensuite des problèmes littéraires relatifs à la traduction des œuvres anglaises, soulignant l'importance de traductions précises et bien faites et la nécessité de former une équipe de traducteurs spécialisés qui seraient à la disposition des éditeurs.

Sir Stanley Unwin termina son discours en promettant de satisfaire aux besoins de la vie scientifique hongroise et de faire tout son possible, afin qu'en dépit des restrictions actuelles les dernières nouveautés des éditeurs anglais parviennent en nombre suffisant aux lecteurs hongrois.

*

M. Hugh Seton-Watson, professeur à l'Université de Cambridge, de passage à Budapest au cours d'un voyage d'études dans les pays danubiens, a rendu visite le 18 septembre à l'Institut Paul Teleki ; à cette occasion, il eut un intéressant entretien avec les membres de l'Institut qui se sont voués à l'étude des problèmes de la région danubienne. Par ailleurs M. Seton-Watson a publié dans le *Times*, en huit articles, les impressions de son voyage d'étude fait dans l'Europe sud-orientale, et qui furent éditées même dans une brochure à part intitulée *Danubien States*.

*

Miss Joan Barton, directrice du service des revues au centre British Council, à Londres est venue récemment à Budapest, afin de prendre contact avec les institutions scientifiques et les bibliothèques hongroises et de s'informer de leurs besoins de revues anglaises ainsi que des moyens de pourvoir à ceux-ci. Miss Barton, qui a également pour tâche d'organiser l'échange des revues entre la Hongrie et la Grande-Bretagne, a visité, le 11 octobre, l'Institut Paul Teleki.

L'U.R.S.S. et la Hongrie

La Société Culturelle Hungaro-Soviétique vient d'acquérir un manuscrit jusqu'ici inconnu de Tolstoï. Ce manuscrit a été retrouvé dans la succession d'Árpád Pásztor, journaliste hongrois. C'est au cours d'un séjour fait en Russie avant la première guerre mondiale que Pásztor se lia d'amitié avec Tolstoï et entra en possession de ce manuscrit, d'une très haute valeur, de l'écrivain russe. Le manuscrit compte huit pages, dans lesquelles l'illustre auteur analyse des problèmes d'histoire littéraire.

*

Une soirée littéraire consacrée à la mémoire de Pouchkine, le grand poète russe, a eu lieu le 5 juin 1946 à Budapest, dans les locaux du Club Forum, sous les auspices de la Société Culturelle Hungaro-Soviétique. Introduit par M. G. S. Barulin, conseiller de la Légation soviétique, M. Keresztury, ministre hongrois de l'Instruction Publique, critique littéraire bien connu, a parlé des éléments essentiels de la poésie pouchkinienne et de son influence sur la littérature hongroise. Comme suite à sa conférence, d'éminents artistes hongrois ont dit des vers de Pouchkine et interprété plusieurs chansons et airs d'opéras composés d'après ses œuvres.

*

Envoyés par la VOKS (Société Soviétique des relations culturelles avec l'étranger), le professeur Parin, secrétaire général de l'Académie de médecine soviétique, M. Kabalevski, professeur du Conservatoire de Moscou et le professeur Gudzij, membre de l'Académie des Sciences Ukrainiennes et d'autres encore sont venus à Budapest pour y assister au premier congrès général de la Société Hungaro-Soviétique, qui s'est tenu en juillet.

Ces temps derniers ont vu paraître un tout petit recueil d'études de MM. B. Fogarasi et de B. Illés, traitant des relations historiques entre la Hongrie et la Russie. *(Magyar-orosz történelmi kapcsolatok*, Budapest, 1946, n° 6 de la série des livres «Jószomszédság Könyvtára».) Les auteurs retracent, dans huit articles succincts, les points de contact que les deux peuples ont eus au cours de leur histoire. De ces études il appert que dans les siècles passés les intérêts de l'État hongrois se sont rencontrés avec ceux des Russes en plus d'une occasion. Outre les accords conclus au moyen âge, au début du XVIIIe siècle, le tzar Pierre le Grand soutint de toute ses forces la lutte de libération de Rákóczi. Lors de la révolution de 1848, les larges couches du peuple russe se sont enthousiasmées pour la cause des Hongrois, tandis que la politique impérialiste du tzar envoyait les troupes russes pour arrêter la lutte de libération des Hongrois. Herzen, l'une des figures les plus éminentes du mouvement révolutionnaire russe, pendant son exil à Londres, était allé trouver Kossuth, émigré lui aussi. Dans ses écrits, il parle de lui avec beaucoup d'admiration.

Une chose que nous pouvons regretter, c'est que, dans cette étude écrite dans un style attrayant, les rapports hungaro-russes sont seulement indiqués par des exemples épisodiques et qu'elle n'embrasse pas dans les détails, les relations historiques des deux peuples.

J. Bödey

L'Italie

« La destruction des monuments d'art en Italie », tel est le sujet d'une conférence intéressante faite, le 2 mai dernier, par M. Étienne Genthon, directeur du Musée Hongrois des Beaux-Arts. La conférence était organisée par la Société Italo-Hongroise.

*

Également dans l'organisation de la Société Italo-Hongroise, le 22 mai 1946, M. Louis Pásztor a fait une conférence sur les relations des deux pays au temps du Risorgimento. Il a souligné la continuité des relations entre la Hongrie et l'Italie, relations qui, au cours de l'histoire, n'ont jamais cessé d'être étroites, mais qui n'ont cependant pris leur pleine signification qu'à l'époque du Risorgimento, correspondant en Hongrie à celle de la Réforme et de la Révolution de 1848—49. Les points de contact jusque-là d'ordre social, littéraire et artistique, s'établirent alors également sur le plan politique. M. Pásztor a rappelé l'activité des émigrants et militaires hongrois en Italie, comme aussi le rôle de la légion italienne qui a pris part à la guerre de l'indépendance hongroise. Il a terminé son discours par les mots de Kossuth : L'Italie est le terrain où le soldat hongrois a conquis l'estime du monde.

M. Jászay

*

Dans le nº 2 de la revue *Lettura* (Rome), nous trouvons un article de Charles Terron intitulé *Il Preso di Molnár*, où l'auteur analyse les ouvrages de l'écrivain dramatique hongrois de même que leur forme de représentation sur les scènes italiennes.

La Société Hungaro-Belge

La Société Hungaro-Belge s'est constituée le 29 mars 1946. M. Alexandre Eckhardt, professeur à l'Université de Budapest, fut élu président.; parmi les noms des coprésidents figurent ceux des plus éminents représentants de la vie scientifique hongroise. La Société a pour but de faire connaître — dans une série de conférences — d'une part l'histoire des rapports hungaro-belges, d'autre part les aspects intellectuels et politiques de la Belgique de nos jours.

*

Le 16 mai, la Société a organisé une réception solennelle en l'honneur d'une délégation de la Croix-Rouge Belge, de passage à Budapest ; à cette occasion, même des artistes hongrois de qualité ont prêté leur concours.

*

Le 22 mai, la Société a organisé sa première conférence avec projections, consacrée à l'art flamand. La conférence a été faite par M. Tibor Gerevich, professeur à l'université de Budapest et membre de l'Académie Belge des Beaux-Arts.

La Société Hongroise de l'Amérique Latine

Au mois d'avril 1946, la Société Hongroise de l'Amérique Latine a repris son activité à Budapest.

*

Dans le cadre de réunions culturelles organisées au cours des mois de mai et de juin 1946, la Société Hongroise de l'Amérique Latine a remémoré les relations intellectuelles établies entre la Hongrie et les États ABC. de l'Amérique du Sud, l'Argentine, le Brésil et le Chili. Au programme des réunions figuraient une conférence intéressante sur les rapports culturels rattachant les peuples sud-américains à la Hongrie, ainsi que des morceaux de musique et des vers argentins, brésiliens et chiliens interprétés par des artistes hongrois.

L'histoire en Autriche

L'évolution de l'historiographie autrichienne est marquée, depuis 1944, d'une profonde césure qui résulta de l'écroulement du Reich national-socialiste et de la libération de l'Autriche. C'est surtout dans le choix des sujets que la différence est bien sensible. Avant 1945, ce qui prédominait c'était une orientation parfaitement conforme à la conception «grossdeutsch» de l'histoire et aux visées impérialistes du Reich nazi ; après la libération, la voie de l'historiographie se rouvrit vers l'étude objective du passé de notre pays même et vers un renouveau des grandes traditions autrichiennes.

Parmi les ouvrages parus dans cette période, quelques-uns méritent à coup sûr de retenir notre attention. Signalons avant tout le tome IV de la *Geschichte Österreichs und seiner Nachbarländer* par M. Uhlirz : c'est une véritable encyclopédie

historique qui embrasse les événements jusqu'à la fin de 1943.[1] On y trouve une bibliographie complète de l'histoire d'Autriche jusqu'en 1941 et des additions qui vont jusqu'en 1943. On a parmi les nouveautés aussi une sorte de manuel : la *Geschichte Österreichs in Einzeldarstellungen* du docteur F. Tremel qui a commencé à paraître en fascicules à partir de 1946. Les diverses périodes de l'histoire d'Autriche y sont traitées par une série d'auteurs : l'exposé des faits représente un haut niveau scientifique, mais on a malheureusement renoncé aux renvois bibliographiques. L'intention des auteurs est, pour satisfaire à un besoin urgent du nouvel État autrichien, d'offrir à un large cercle de lecteurs une vue d'ensemble conçue dans l'esprit spécifiquement autrichien.

En ce qui concerne les ouvrages consacrés aux époques les plus diverses, il convient de citer les travaux de MM. Kaphahn et Zibermayer qui se réfèrent à la transitiion de l'antiquité au moyen âge. M. Kaphahn brosse *(Zwischen Antike und Mittelalter)* d'après la Vie de saint Séverin, un tableau des facteurs psychologiques qui ont déterminé la période finale de l'empire romain sur le sol de l'Autriche, mais son essai de synthèse n'emporte pas toujours la conviction du lecteur et n'enrichit pas ses connaissances d'une manière très sensible. Quant à M. Zibermayer *(Noricum, Bayern und Österreich)*, il étaye de nouvelles preuves la théorie de Dopsch sur les problèmes de continuité. Pour ce faire, M. Zibermayer s'appuie en particulier sur les conclusions qu'on peut tirer des traditions de Lorch. Peut-être met-il trop au premier plan l'histoire de la Haute-Autriche ; en tout cas, il n'est pas difficile d'y reconnaître un certain ressentiment à l'égard du siège métropolitain de Salzbourg.

Pour ce qui est des époques plus récentes, il convient de signaler les études parues dans le t. 55 des *Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, en particulier celle de A. Lhotky, intitulée *Apis Colonna* qui, présentant une analyse serrée des légendes et des théories concernant l'origine des Habsbourg, fournit une contribution bien précieuse à l'histoire de la civilisation autrichienne du XVe au XVIIe siècle. La monographie que la Comtesse Anne de Coreth a consacrée au baron Job Hartmann von Enenkel, important représentant de l'humanisme tardif et collectionneur remarquable des sources historiques autrichiennes, constitue un chapitre fort instructif de l'histoire de la vie intellectuelle en Autriche au XVIIe siècle.

Deux autres nouveautés font partie des *Veröffentlichungen*

[1] V. le compte rendu critique détaillé de M. É. Barta : *RHC.* 1945 (XXIII) pp. 222—231.

des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung. L'histoire de la monnaie autrichienne *(Österreichische Geldgeschichte)*, due à M. A. Lœhr, est un bon manuel de numismatique, pourvu d'excellentes illustrations. H. v. Fichtenau *(Mensch und Schrift im Mittelalter)*, fidèle aux traditions de l'Institut, cherche à attirer l'attention sur quelques nouveaux aspects des recherches paléographiques.

On peut s'attendre aussi à voir paraître prochainement quelques autres importantes publications. On aura sous peu la première édition moderne des documents de Babenberg qui constituent une des sources indispensables de l'histoire d'Autriche. On publiera d'abord les pièces pourvues d'un sceau, ainsi qu'un atlas spécial des sceaux. Dans le domaine de l'histoire religieuse, on saluera avec plaisir la monumentale *Austria Sacra*, synthèse bien documentée de l'histoire des institutions religieuses autrichiennes.

Malheureusement plus d'un facteur issu de la deuxième guerre mondiale continue à entraver l'activité des historiens autrichiens. Bien des livres et des pièces d'archives ont péri; nombreux sont aussi ceux qu'il faudrait restituer aux bibliothèques et aux archives respectives. La pénurie, déjà traditionnelle, du papier paralyse la publication des périodiques. La reprise de nos relations avec l'étranger — après une interruption involontaire de tant d'années — se heurte encore à de très sérieuses difficultés. Même à l'intérieur du pays on n'aura une idée nette de l'état des recherches historiques autrichiennes qu'après la nomination définitive des professeurs aux chaires d'histoire de nos universités. C'est là un processus qui est en train de s'accomplir sous nos yeux.

Malgré ces difficultés plutôt extérieures, les historiens de la nouvelle Autriche ont déjà posé la première pierre d'une orientation largement européenne qui leur permettra de se débarrasser, sur le plan intellectuel, de l'idéologie nationale « grossdeutsch » et d'adopter des vues conformes aussi bien aux nombreuses tâches qui les attendent qu'aux grandes traditions de l'école historique de Vienne...

Frédéric Winter

Le congres de l'International Law Association

Un événement important de la vie juridique internationale, le premier congrès d'après-guerre de l'« International Law Association » (ILA), a eu lieu du 19 au 24 août à Cambridge. Plus de trois cents délégués de différentes nations se rassemblèrent dans les collèges de la vieille ville universitaire

et participèrent aux conférences qui, pour la première fois depuis une dizaine d'années, fournirent aux juristes du monde entier une occasion grandiose de renouveler les liens internationaux sur le terrain juridique. La Hongrie y était représentée par une délégation comprenant sept membres.

Au programme établi pour les conférences des différents comités figuraient des questions de première importance du droit international public, privé et commercial.

Quant au droit international public, notons tout d'abord les motions en vue de la modification de la Charte des Nations Unies, qui avait été de la part des délégués l'objet d'une étude approfondie. La nécessité d'une modification a été démontrée par le chef de la délégation hongroise, M. B. Csánk, chef de section au Ministère de la Justice, qui a attiré l'attention de la conférence sur le fait que les dispositions concernant le « règlement pacifique des différends » (chap. VI de la Charte) ne visaient que les différends susceptibles de menacer la paix et la sécurité internationales ; or, ces dispositions sont nettement défavorables aux petits États, car ces derniers, n'étant pas en mesure de menacer par leurs actions la paix et la sécurité internationales, sont à la merci de la partie plus puissante, et il dépend par conséquent entièrement de la bienveillance de cette dernière si l'on recherchera ou non la solution de leur différend par un règlement pacifique.

Parmi les questions de droit international public traitées par la conférence, mention doit être faite de l'étude de l'article 103 de la Charte, aux termes duquel, en cas de conflit entre les obligations imposées par la Charte et celles découlant de tout autre accord international, ce sont les premières qui prévaudront. La question de l'interprétation du vrai sens de l'Unité des Nations Unies (the Unity of UNO), le problème de la neutralité et le rapport existant entre celle-ci et les obligations imposées aux États par l'article 4 de la Charte — question dont l'actualité pratique est évidente au point de vue, par exemple, de la Suisse — furent vivement discutés. La délégation belge déposa deux motions importantes : l'une au sujet du mode de scrutin de l'Assemblée Générale et du Conseil de Sécurité (chap. IV et V), l'autre tendant à compléter le régime international de Tutelle des Nations Unies (chap. XII). A cette fin, la seconde motion propose de soumettre à un examen approfondi l'état juridique et économique des territoires sous tutelle, le degré de leur civilisation, les conditions auxquelles l'indépendance politique leur pourrait être accordée, la participation de la population indigène à la vie politique, la procédure du Conseil de Tutelle à l'égard des puissances mandataires et, enfin, les rapports réciproques de ces dernières.

L'affreux souvenir des crimes commis par les Nazis, donna lieu à la motion au sujet du « Génocide » de M. Raphael Lemkin, membre de la délégation des États-Unis. Cette nouvelle notion du droit international pénal pourrait être définie le meurtre de races ou de peuples entiers, et M. Lemkin a proposé d'ajouter des clauses « anti-génocides » aux traités de paix à signer avec certains États vaincus. Deux autres motions tendant à rechercher les moyens de destruction et de prévention contre tout esprit d'agression paraissent également comme l'écho direct de la guerre dont les conséquences désastreuses se font toujours douloureusement sentir.

En matière de droit international privé, les sujets les plus importants de la discusion furent la juridiction dans les procès matrimoniaux et la récognition mutuelle des arrêts prononcés dans ces procès. Une fois de plus, il fut constaté que ce domaine était caractérisé par le manque complet d'unification et, en conséquence, par un conflit permanent des régimes adoptés. La conférence, ne voyant que très peu de chances d'arriver, par un accord général, à conditionner par un seul critérium la juridiction de ces procès, s'est contentée de proposer la conclusion de conventions bilatérales entre les États. Notons encore, en cette matière, la motion du délégué anglais M. Middleton, qui proposa l'envoi aux différents États de « commissaires voyageurs » *(travelling commissioners)* qui, revêtus du pouvoir de juridiction, l'exerceraient — conformément aux dispositions de la « lex patriae » — dans les procès matrimoniaux des ressortissants de leur pays.

Sur le terrain du droit commercial, deux problèmes : l'unification du règlement international du commerce des marchandises et l'unification de l'arbitrage ont été étudiés avec le plus vif intérêt.

Avant la guerre, les congrès de l'« International Law Association » n'avaient lieu que tous les deux ans. Au congrès actuel, le Conseil de l'Association décida que, dans l'avenir, on se réunirait chaque année. L'an prochain ce sera à Anvers que les délégués se réuniront. *Émeric Zajtay*

Le Congres des Pen-Clubs a Stockholm

Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, les Pen-clubs ont tenu leur congrès au début de juillet, dans la capitale de la Suède. Les délégués de quarante pays ont pris part aux délibérations qui ont duré quatre jours. Malheureusement il manquait de l'Europe carpathique les représentants de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie.

Le Pen-club d'Italie ne s'annonça que par dépêche. La Hongrie était représentée par M. Passuth, le romancier bien connu, secrétaire général du Pen-club hongrois et M. Tábori; ce dernier est membre du Pen-club hongrois de Londres.

Les délibérations ont porté en premier lieu sur la politique littéraire. C'est ainsi qu'on parla de la défense de la liberté de l'esprit, de la protestation des écrivains catalans contre Franco, de la proposition de la Hollande d'établir une «liste noire» des écrivains nazis, des relations des Pen-clubs avec l'ONU, etc. C'est avec un grand intérêt que fut accueillie la proposition, venant de Budapest, demandant qu'on invitât les Russes à constituer leur Pen-club et à se joindre au travail intellectuel commun. Le congrès accepta cette proposition.

M. Passuth esquissa dans son discours les difficultés matérielles dans lesquelles se trouvent les écrivains hongrois. Les écrivains hongrois — disait-il entre autres choses — n'avaient pas trahi, et des centaines d'ouvrages anglais, américains, français, russes, etc., avaient paru en Hongrie pendant la guerre, avant l'occupation allemande. M. Passuth demanda aux écrivains et aux éditeurs assemblés de faciliter la publication d'ouvrages hongrois à l'étranger, en attendant que les éditeurs hongrois puissent suffire à l'entretien des écrivains, et que ceux-ci aient le strict minimum de possibilité de vivre. M. Tábori s'exprima dans le même sens et c'est lui qui déposa le projet de résolution commune. Ce projet, qui demandait l'envoi d'une commission pour venir en aide aux écrivains non seulement en Hongrie, mais dans tous les États danubiens, fut accepté avec enthousiasme par l'assemblée générale. Le soin d'élaborer les détails pratiques fut confié au secrétaire général de Londres.

«Livre noir sur le martyre des Juifs hongrois»

Dans la presse et la littérature hongroises renaissantes de l'après-guerre, les ouvrages consacrés au sort des Juifs de Hongrie sous l'occupation allemande tiennent une place considérable. La plupart relatent naturellement des expériences personnelles: ces œuvres douloureusement actuelles et subjectives diffèrent cependant — ne fût-ce que par leur genre littéraire — des ouvrages historiques proprement dits. Mais déjà une tentative vient d'avoir lieu — hâtons-nous d'ajouter: avec un plein succès — pour réunir les matériaux de la grande tragédie sous forme de document historique.

Eugène Lévai, l'excellent spécialiste de l'histoire des Juifs hongrois vient de publier, en trois volumes, la riche matière

qu'il a recueillie sur l'histoire de ces temps atroces. Le premier volume, «Livre noir sur le martyre des Juifs hongrois» *(Fekete könyv a magyar zsidóság szenvedéseiről*, Budapest, Officina, 1946, 320 p.), retrace le calvaire des Juifs hongrois, depuis les excès antisémites de la contre-révolution et les lois antijuives du gouvernement hongrois jusqu'à la persécution inhumaine, la déportation et l'assassinat d'un nombre considérable de Juifs après l'envahissement du pays par les troupes nazies. Lois, décrets, discours politiques, articles de journaux, procès-verbaux du conseil des ministres et des séances du Parlement, appels, protestations et déclarations se succèdent dans ce livre dont les données apparemment monotones se fondent rapidement en une lecture dramatique.

Le second volume, «Livre gris sur l'assistance aux Juifs hongrois» *(Szürke könyv a magyar zsidók megmentéséről*, Budapest, Officina, 1946, 238 p.) rend compte des différentes initiatives prises par les Hongrois pour secourir leurs compatriotes juifs. L'auteur démontre que les atrocités perpétrées par les autorités nazies et les croix-fléchées étaient loin de rencontrer l'approbation du peuple hongrois. Au contraire, la majeure partie de la population réprouvait ouvertement la persécution des Juifs, mais sans pouvoir traduire par des actes sa compassion et sa sympathie douloureuse, étant elle-même réduite à l'impuissance par la terreur et la force armée des occupants. Mais nombreux étaient ceux qui, au péril même de leur vie, portèrent une aide efficace à leurs compatriotes persécutés. Il appert des documents publiés que les milieux gouvernementaux hongrois, à l'exception de quelques politiciens de droite, désapprouvaient les mesures antisémites arrachées au pouvoir par les menaces et la pression toujours croissante du Reich. L'auteur, qui s'appuie sur des documents originaux, expose l'importante activité déployée en faveur des Juifs hongrois pendant l'occupation allemande, par la Nonciature apostolique et les légations des pays neutres siégeant à Budapest. Il relate de façon détaillée l'activité des différentes Églises, de leurs évêques, des divers ordres religieux, des couvents de femmes qui ouvrirent leurs portes devant les Juifs persécutés ; le lecteur est informée de même sur l'assistance prêtée aux malheureux par les membres humanitaires de l'armée et de la police ; enfin, la longue série des actes héroïques individuels, témoignages de l'intrépidité des membres anonymes de la société, termine ouvrage.

Le troisième volume, «Livre Blanc. Oeuvres de secours étrangères en faveur des Juifs hongrois» *(Fehér Könyv. Külföldi akciók a magyar zsidóság megmentésére*, Budapest, Officina, 1946, 170 p.) relate les entreprises de sauvetage des pays étrangers en faveur des Juifs hongrois. Dans ce dernier volume,

l'auteur expose avec, la même minutie que dans les volumes précédents, les campagnes diplomatiques menées par l'étranger en vue d'atténuer les souffrances des Juifs persécutés. La Confédération mondiale des Israélites et l'American Joint Distribution Committee, appuyées par les représentations des États neutres siégeant à Budapest mirent tout en œuvre pour sauver leurs frères hongrois, et c'est grâce à ces interventions étrangères que le Ministère Hongrois des Affaires Étrangères engagea une campagne acharnée en faver des Juifs contre le Ministère de l'Intérieur qui obéissait servilement aux ordres de Berlin. Le Ministère des Affaires Étrangères facilita considérablement l'œuvre de sauvetage des légations neutres en reconnaissant pour valides leurs passeports et sauf-conduits, chose inouïe dans l'usage du droit international. Le livre de M. Lévai est le premier document authentique sur le rôle éminemment important qu'ont joué les milliers de passeports de protection délivrés par la Suisse, la Suède et le Vatican pour sauver plusieurs dizaines de milliers de Juifs budapestois. Ces trois volumes ne constituent pas seulement un précieux document historique, mais ils élèvent un digne monument à la mémoire de ceux qui ont bravé courageusement les plus grands dangers pour secourir leur prochain persécuté.

Le livre de M. Lévai relève à plusieurs reprises en termes particulièrement élogieux le concours apporté par les Églises, notamment par les institutions de l'Église catholique à l'œuvre de secours aux Juifs. M. Albert Bereczky résume de son côté, dans une brochure spéciale intitulée « Le protestantisme hongrois contre la persécution des Juifs » *(A magyar protestantizmus a zsidóüldözés ellen*, Budapest, Traktátus, 1945) l'activité déployée par l'Église protestante à cette même fin. Chaque ligne de cet ouvrage prouve que les protestants rivalisant d'ardeur avec les catholiques n'ont cessé de pratiquer la charité envers leur prochain persécuté, suivant l'enseignement de leur divin maître. *J. Gessier*

La « Narodnie Noviny » et l'Institut Teleki

Dans son numéro du 10 mars 1946, le quotidien tchécoslovaque *Narodnie Noviny* a publié, sous le titre « Les sciences hongroises et les nations voisines », un article dans lequel elle prend à partie l'Institut Danubien Paul Teleki et ses éditions de livres. Autant nous nous réjouissons que l'on prête attention en Tchécoslovaquie aux travaux de l'Institut, autant nous regrettons que l'auteur de l'article ne connaisse que par ouï-dire

l'activité de l'Institut, ainsi que celle de la *Revue d'Histoire Comparée* et de ses publications. Pourtant il en fait une critique sévère, en toute ignorance de cause. S'il s'était renseigné tant soit peu sur les travaux de l'Institut et s'il avai pris une seule fois entre ses mains la publication ci-dessus mentionnée, il n'aurait pas écrit que l'Institut faisait, dans le domaine de la science, le jeu de la politique impérialiste hongroise, qu'il continue à soutenir encore aujourd'hui, conformément à une méthode qui a fait ses preuves. Tout au contraire! L'Institut Teleki ainsi que ses collaborateurs se sont tournés contre tout impérialisme et ont sincèrement et définitivement rompu avec le chauvinisme. Voire, il a énergiquement condamné tout impérialisme dans des temps où il s'exposait, en le faisant, à de graves dangers de la part du régime passé. Dans sa *Revue d'Histoire Comparée* et ses publications il s'est fait le porte-parole de cette tendance en maintes occasions et à des heures difficiles. Il cherchait alors et il cherche encore aujourd'hui à trouver une base d'union entre les peuples de la région danubienne sur le plan scientifique et, d'une manière plus générale, sur le terrain culturel. Il y a, heureusement, en Tchécoslovaquie des savants et des écrivains qui connaissent et apprécient l'activité de l'Institut en ce qui concerne le développement des rapprochements intellectuels hungaro-tchéques. Les collabora eurs de l'Institut Teleki tienent en grand estime leur effort pour la cause de leur patrie et des peuples danubiens. *C. B.*

Hongrois et Allemands

Opinions hongroises sur les Allemands, c'est sous ce titre que M. Jean Kósa vient de faire paraître un petit livre (Budapest, 1946, 86 p.). Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur passe en revue les relations hungaro-allemandes du début du XIXe siècle jusqu'à nos jours, attachant une importance toute particulière au côté politique de ces relations. La seconde partie du livre est constituée par une série de citations, tirées des discours et des écrits des meilleurs représentants de la vie politique hongroise ; il en ressort nettement que, au cours des derniers cent ans, les intellectuels et les hommes d'État hongrois ne cessaient de s'opposer à l'orientation allemande aussi bien dans le domaine de la politique étrangère que sur le plan économique et culturel.

*

Un ouvrage fort intéressant vient de paraître, l'étude de M. Géza Barcsai : La Hongrie contre la pénétration allemande

(*A magyar szellem harca a német imperializmus ellen*, Budapest, 1946). L'auteur y examine la lutte des représentants de la vie scientifique hongroise contre la pénétration des idées nazies au cours des dernières dizaines d'années. Cela lui permet non seulement de brosser un attrayant tableau du mouvement intellectuel hongrois de nos jours, mais encore, grâce à ses longues citations, d'offrir une documentation de la lutte en question.

M. I. Iordan sur l'origine des Roumains

La conférence faite sur l'origine des Roumains, le 16 avril 1945, à la radio de Bucarest par le professeur Iorgu Iordan, l'excellent romaniste, a un intérêt spécial pour ceux qui voudraient voir l'histoire des peuples danubiens débarrassée de tout préjugé nationaliste. La rédaction de la RHC se félicite de pouvoir donner ici quelques extraits de cette conférence.

« Le problème des origines du peuple roumain a deux aspects : l'un est d'ordre ethnique, l'autre, d'ordre géographique. Tous les deux sont d'un égal intérêt non seulement parce qu'ils sont très étroitement liés à notre existence nationale, mais encore à cause de l'attitude que peuvent avoir à leur égard les historiens, les philologues et les gens cultivés en général . . . On peut dire que, à fort peu d'exceptions près, tous les spécialistes, indigènes ou étrangers, se sont inspirés dans leurs discussions relatives aux origines des Roumains de critères subjectifs trop visibles.

« Le degré de subjectivisme diffère selon les régions où les spécialistes de ces questions sont nés et se sont formés. Les Transylvains ont été et continuent à être influencés par des considérations politiques dans une mesure plus large que les savants de l'ancien royaume, où nous pourrions également séparer les Valaques d'avec les Moldaves en ce sens que, par suite de leur penchant pour l'activité pratique, les premiers se montrent moins objectifs, moins prêts à se détacher entièrement de l'idéologie politique que les Moldaves qui, en revanche, grâce à leur esprit spéculatif, ont toujours mieux réussi à s'élever au-dessus des préjugés d'ordre national. Sous ce rapport, il convient de signaler surtout le grand philologue de Jassy, Alexandre Philippide. Son œuvre monumentale, l'*Origine des Roumains*, publiée il y a environ 20 ans, doit être signalée comme un brillant exemple de l'attitude rigoureusement scientifique de l'auteur même en face d'un problème qui, de par sa nature, menace de glisser presque inévitablement sur le terrain du subjectivisme national.

« Il faudrait enfin faire une distinction entre historiens et philologues. Les premiers, du fait qu'ils disposent de moyens plus réduits et moins sûrs que ceux des philologues en vue d'une solution satisfaisante de notre problème et aussi par le caractère même de leur discipline qui les rend plus accessibles au subjectivisme, continuent jusqu'à nos jours à être, au moins en partie, influencés par ces considérations politiques qu'on ne retrouve presque sous aucune forme chez les philologues, en particulier chez ceux de l'ancien royaume.»

Après ces généralités, l'auteur jette un coup d'œil sur la genèse et l'évolution de la théorie daco-roumaine. Il fait ressortir l'idée qui a persisté pendant une longue période et suivant laquelle, « les Daces ayant été exterminés jusqu'au dernier homme lors de la conquête de leur pays par les Romains, les ancêtres des Roumains ne peuvent être que les colons amenés par Trajan des diverses provinces de l'empire et notamment d'Italie ».

C'est bien à cette conscience des origines romaines que l'auteur ramène aussi l'idée de la supériorité raciale des Roumains. Il en résulta, « dans la soi-disant classe intellectuelle, une atmosphère d'hostilité, voire de haine, qui rendait impossible toute entente sincère et durable avec les nationalités établies auprès des Roumains... On vient d'en entendre l'écho, même au cours des luttes menées pour la reconquête d'une partie de la Transylvanie, à savoir de celle que le fascisme italo-germano-hongrois nous avait volée.

« Il faut pourtant reconnaître que l'idée de la romanité pure eut aussi des effets bienfaisants au point de vue social. La fierté de ces « origines nobles » poussa les Roumains d'outre-mont[1] à lutter pour des revendications politiques qui n'avaient rien à voir avec le nationalisme chauvin. L'on sait qu'en Transylvanie nos compatriotes avaient longtemps été considérés comme une nation inférieure, à peine tolérée par les autres trois nations cohabitantes. Les Roumains y formaient une catégorie plutôt sociale que nationale, semblable à la classe ouvrière des pays ethniquement plus ou moins homogènes. Ils étaient méprisés et persécutés non en tant que Roumains c'est-à-dire en tant qu'étrangers (quant à la classe dirigeante, les Saxons et même les Sicules ne l'étaient pas moins), mais surtout et peut-être exclusivement en tant qu'hommes pauvres placés au degré le plus bas de la hiérarchie sociale.

« Après la première guerre mondiale, il s'est produit un changement fondamental dans nos milieux nationalistes. De l'affirmation de la pureté romaine de la race on passe à l'attitude diamétralement opposée. Par une sorte de magie, les Roumains cessent d'être les descendants du « noble » peuple romain, conquérant et maître du monde antique tout entier, pour devenir

[1] C. à. d. ceux de Transylvanie (Rédacteur.)

des Thraces, tout aussi purs et tout aussi libres d'influences étrangères. Il est vrai que cette idée ne se rencontre point chez les historiens et les philologues de qualité, quoique, chez beaucoup d'entre eux, nous puissions observer une tendance très nette à découvrir dans le caractère de notre peuple des particularités ethniques et linguistiques d'origine thrace. En revanche, cette idée se propage comme une véritable épidémie et fait des ravages considérables parmi les gens ayant un fort ascendant sur les larges masses du public, c'est-à-dire parmi les journalistes, les hommes de lettres, les artistes et les patriotes de profession.

« On va chez les thracomanes jusqu'à nier, dans un certain sens, même la latinité de notre langue ; celle-ci est naturellement présentée comme issue de la langue thrace. Car, argumentent les coryphées du thracisme, comment la langue des Daces et des Gètes aurait elle disparu, si eux-mêmes, en tant que peuple, au lieu de disparaître, se sont transformés en Roumains ? »

Il fallait pourtant expliquer les affinités qu'il y a entre le roumain et le latin et qui, même de l'avis des thracomanes, sont trop frappantes pour pouvoir passer inaperçues. Force leur était donc d'admettre que « les colons romains, relativement peu nombreux, après avoir été amenés dans ces régions de l'Europe, devaient y adopter la langue de la population autochtone, d'une supériorité numérique incontestable. »

« Quelle conclusion devons-nous tirer de ce qui précède ? Une seule ! Nous ne sommes ni des Roumains purs — ce qui, de nos jours, est admis par tout le monde — ni des Daces ou des Thraces purs. Ces derniers ont certainement contribué à la formation du peuple roumain dans une plus large mesure que les Romains, de même que de leur côté, les Français, sont dans une plus large mesure des Celtes que des Romains. Cela ne signifie pourtant pas qu'on puisse parler d'une descendance thrace pure ou de la primauté d'une telle descendance dans le cas des Roumains ; de même, dans le cas des Français, personne ne soutient qu'ils soient plutôt ou peut-être exclusivement des Celtes.

« Renonçons donc à la « romanomanie », comme le disait, il y a un siècle, M. Kogălniceanu, dans ses polémiques avec les « latinistes », et aussi à la « thracomanie », de date plus récente ; reconnaissons plutôt que, pareillement à d'autres peuples, nous provenons d'un mélange ethnique fort complexe qui a toujours existé et continue à exister sous nos yeux. C'est là un motif de plus et même très sérieux de s'entendre définitivement non seulement avec toutes les nationalités établies sur le territoire du pays, mais encore avec tous les peuples. notamment avec nos voisins, dont nous ne différons que par la langue et par

certains éléments de civilisation, y compris aussi l'héritage romain etc. »

Après ces considérations, M. Iordan soumet à un examen serré quelques autres aspects du problème de l'origine des Roumains.

« On a gaspillé beaucoup d'encre et de papier aussi bien de notre côté que du côté hongrois pour soutenir ou pour combattre la thèse de la continuité. Je ne crois pas nécessaire d'insister sur cette question qui appartient plutôt à la politique qu'à la science. Il est certain que le peuple roumain s'est formé au nord et au sud du Danube ; une majorité très considérable est née au sud du vieux fleuve. De même il est certain qu'au moment de l'évacuation de la Dacie, les Romains, sans pouvoir transférer toute la population dans la péninsule des Balkans, y firent passer l'armée, les organes administratifs et, d'une manière générale, les représentants officiels de la vie romaine. D'autre part, Alexandre Philippide a démontré d'une façon convaincante que l'invasion des Slaves dans la péninsule obligea la population romane de cette région à quitter sa patrie primitive et à aller s'établir ailleurs, dans des régions plus ou moins éloignées. La grande majorité de cette population s'infiltra, au cours du VIe siècle et des siècles suivants, dans la Roumanie d'aujourd'hui, avant que la conquête hongroise eût pris pied dans les régions d'outre-mont...

« La mentalité nationaliste est intervenue aussi d'une autre manière dans le problème de l'origine géographique des Roumains. L'idée de la continuité au nord du Danube est étroitement liée à l'existence d'anciens éléments germaniques dans notre langue. Étant donné que certains peuples germaniques ont fait un long séjour en Dacie ou s'y sont définitivement établis, il s'ensuit qu'en vertu de la thèse de la continuité, la langue roumaine devrait avoir d'anciens mots d'origine germanique. Les défenseurs roumains les plus zélés de la continuité et, par conséquent, de la présence de pareils éléments lexicologiques sont naturellement nationalistes et — c'est là un détail intéressant (pour ne pas dire « intéressé ») — partisans de la politique fasciste. »

« Mais l'immixtion de la politique fasciste dans cette question a encore un autre aspect, non moins intéressant que les précédents. Par une curieuse coïncidence, parmi les savants étrangers le défenseur le plus zélé de la continuité était précisément notre vieille connaissance, le « grand ami » d'hier des Roumains, M. Ernst Gamillscheg, ancien directeur de l'Institut Allemand Scientifique de Bucarest, que le régime antonescien et ses acolytes ont comblé d'honneurs... »

« Avec un manque d'esprit critique qu'on chercherait en vain dans ses travaux appartenant à d'autres domaines d'investigation, Gamillscheg découvre à tout bout de champ d'an-

ciens éléments germaniques qui ont passé dans la langue roumaine comme autant de témoignages de la continuité aux yeux des Roumains qui y prêtent foi, mais aussi, dirais-je, comme autant de preuves de l'expansion germanique, voire « hitlérienne ». Sous les formes les plus diverses (conférences, communications aux sociétés savantes, cours universitaires, articles de revue, etc.), notre ancien « grand ami » proclamait sa foi dans une thèse fort flatteuse pour l'amour propre national des Roumains et qui, par une singulière coïncidence, allait jusqu'à se confondre avec l'amour propre des Allemands de tous les coins du monde ».

Cela dit, M. Iordan conclut par les paroles suivantes ; « J'arrête ici mon exposé pour ne pas trop fatiguer mes auditeurs. Mon intention était plutôt d'apprécier, dans l'esprit de l'époque que nous traversons, notre attitude à l'égard du problème de l'origine des Roumains que de montrer si et dans quelle mesure ce problème a déjà été résolu. J'y ai d'ailleurs renvoyé d'une manière indirecte, mettant en relief surtout les difficultés qui le rendent presque insoluble. En tout cas, il est à retenir que celui qui se laisse conduire dans ses recherches scientifiques par des préoccupations politiques ne peut créer une œuvre sérieuse. Tout au plus pourra-t-il obtenir l'approbation, souvent bruyante, des contemporains ; mais cette approbation, dès que l'atmosphère morale s'éclaircit, se transforme en condamnation. Débarrassons-nous aussi bien à l'école que dans la vie publique de la mentalité chauvine qui, à fort peu d'exceptions près, avait prévalu dans les recherches scientifiques de nos historiens et de nos philologues, et révisons nos opinions conformément à l'esprit qui, depuis le 23 août 1944, a commencé à s'introduire chez nous et qui, très certainement, ne tardera pas à conquérir le monde entier ».

« Politique extérieure des livres »

La revue *Új Magyarország* (Nouvelle Hongrie) a publié, sous le titre « Politique extérieure des livres », un article intéressant de M. Z. Szabó, sur la production de livres au cours des dernières années. M. Szabó examine les livres publiés en langue hongroise pendant les quatre dernières années et en donne une statistique. Nous citons de son article ce qui suit :

« L'opinion publique des peuples alliés croyait que la Hongrie entière suffoquait dans les buées de la propagande de Gœbbels. Et, dans le même temps, presque tous les éditeurs hongrois s'efforçaient de faire entendre en hongrois la voix de *toute l'Europe*. En 1942, lorsque, grâce au gouvernement et

aux chefs politiques, la Hongrie était déjà en guerre avec toutes les puissances luttant pour les idéals impérissables de l'humanité, l'éditeur Athenaeum faisait paraître une série intitulée : « Les trésors de la littérature européenne ». Au cours des dix dernières années, c'est en Hongrie que parut — composée par M. D. Keresztury — peut-être la seule anthologie de la littérature allemande, dans laquelle Henri Heine figure comme poète allemand, sous son propre nom, et non comme « poète allemand inconnu ». C'est en Hongrie que parurent, en 1943, l'excellente anthologie anglaise de G. Halász et l'anthologie française de M. J. Illyés, parfaite même au jugement des Français.

« Un autre éditeur lança en 1943 une série bilingue, dans laquelle les Anglais sont représentés par l'essai de Macaulay sur Frédéric le Grand, bien que cet ouvrage donne, sous la plume d'un écrivain anglais, un portrait peu flatteur des Allemands précisément sous le régime de Hitler. Ce même éditeur a choisi, pour publier une série de cahiers populaires, les nouvelles de Huxley, et si l'on feuilletait les revues qui étaient le centre de la résistance intellectuelle, on rencontrerait, dans leur partie littéraire, en tête des contes, des noms comme Léonide Léonov, Mihail Zochtchenko.

« La T. S. F., qui, par son service de renseignements, joua un si grand rôle dans le processus de l'empoisonnement des âmes, déclare ouvertement dans le programme imprimé de sa section littéraire pour l'année 1942 : « Dans notre répertoire figurent aussi des conférences françaises, anglaises et américaines ayant trait aux souvenirs culturels et aux œuvres immortelles de ces peuples. » A cette époque, la politique officielle avait, depuis longtemps déjà, déclaré la guerre aux deux grandes puissances anglo-saxonnes.

« Au cours de l'automne de 1939, 57% des oeuvres littéraires, traduites de langues étrangères, étaient les ouvrages d'auteurs anglais et américains, 17% les ouvrages d'auteurs français et seulement 3% provenaient d'auteurs allemands. Au cours des quatre années de guerre qui suivirent, les livres traduits de l'anglais formaient en moyenne 40% de tous les livres traduits. Au cours des quatre premières années, 45% de toutes les éditions littéraires provenant d'auteurs étrangers sontles ouvrages d'auteurs anglais ou américains. C'est-à-dire que, pendant la durée de la guerre contre les alliés, presque chaque deuxième œuvre étrangère éditée en Hongrie provenait d'écrivains anglo-saxons.

« Le pourcentage de la littérature française dans les traductions est la suivante : en 1939 : 17% ; en 1940 : 11% ; en 1941 : 14% ; en 1942 : 17% ; en 1943 : 13%. Le pourcentage aurait été probablement encore plus élevé, si la vie littéraire française avait suivi son cours ordinaire. Le fait que cette

activité des éditeurs n'était point dépourvue d'une tendance politique, qu'elle prenait même, sous beaucoup de rapports, le caractère d'une résistance intellectuelle, qu'elle représentait sur le plan littéraire une lutte contre l'influence allemande, ressort le plus clairement de la statistique des œuvres littéraires traduites du russe. Alors qu'il n'avait guère paru d'œuvres russes en Hongrie pendant les années 1939, 1940 et 1941, en 1942 elles atteignent déjà 4% de toutes les œuvres traduites et, en 1943, elles arrivent à 8%. C'est-à-dire que le nombre des œuvres littéraires traduites du russe augmente rapidement à partir du moment où le pays entre en lutte contre l'Union Soviétique...

«Si nous considérons la production des cinq éditeurs les plus importants et les plus distingués de Budapest et si nous examinons le pourcentage revenant, d'une part, aux pays de l'axe et, d'autre part, aux peuples démocratiques, nous enregistrons les résultats suivants:

	1939	1940	1941	1942	1943	
Ouvrages anglo-saxons, français, russes, etc...	89%	80%	78%	79%	76%	
Ouvrages allemands, italiens ensemble	11%	20%	22%	21%	24%	dont
Ouvrages allemands	3%	10%	14%	14%	16%	

« C'est-à-dire que seulement chaque neuvième ou chaque dixième œuvre littéraire étrangère paraissant en langue hongroise est d'origine allemande. Il reste à savoir quels sont les auteurs allemands dont les ouvrages ont été publiés en hongrois pendant la guerre par les meilleurs éditeurs hongrois. En 1940, notre statistique est modifiée en faveur de l'axe par les auteurs allemands suivants : Thomas Mann, Franz Werfel, Stefan Zweig, Wassermann. De même par deux livres de Werfel, deux de Vicki Baum, un de Thomas Mann, de Schiller, de Morgenstern et de Schalom Asch. La participation allemande aux éditions est augmentée en 1942 par trois volumes de Zweig et d'autant par Werfel. Parmi les auteurs allemands de l'année 1943 (il y en a au total 18) figurent Zweig, V. Baum, Th. Mann, Freud, Werfel et Gœthe. Si l'on range à part les auteurs que l'Allemagne nazie reconnaissait explicitement pour les siens, le pourcentage atteint à peine 1—2%. Et ce fait se produit à un moment où le nombre des éditions originales hongroises diminue constamment, tandis que celui des éditions étrangères va augmentant. Les éditeurs dont nous avons examiné la production, ont, en 1940, fait paraître 103 œuvres littéraires étrangères, en 1941 : 147, en 1942 : 216, et dans la première moitié de 1943 chaque troisième livre publié en langue hongroise provient d'auteurs étrangers, et chaque sixième d'auteurs anglo-saxons.

« Tout cela prouve — conclut M. Szabó — que les points de vue littéraires des plus grands éditeurs et les préférences du public hongrois étaient, pendant les années de guerre, diamétralement opposés aux faux jugements de la politique hongroise. Cela veut dire pour le moins que l'élite intellectuelle et le gros des lecteurs se sont tenus à l'écart des préventions de la guerre. Cela veut dire encore qu'au moment où l'Europe était déchirée en fronts de guerre, les éditeurs hongrois ont travaillé à reconstruire son unité, montrant de la partialité en faveur de ceux que les journaux présentaient à leurs lecteurs comme des ennemis . . . Nous osons affirmer que si une catastrophe venait à détruire tous les livres de la culture européenne en épargnant seulement ceux qui ont été édités en Hongrie pendant la guerre, cela suffirait pour reconstruire un tableau d'ensemble de l'esprit européen. »

*

Le numéro du 13 novembre 1943 du périodique *Der Schweizer Buchhandel* publie des données relatives à l'exportation de livres de la plus grande entreprise de ce genre : *Schweizer Vereins-Sortiment* des années 1940—41 et 1941—42. On sait que depuis que la guerre a peu à peu soustrait les territoires européens à l'influence des civilisations anglaise, américaine et autres « ennemies », les produits représentatifs de ces territoires ont paru à Stockholm et en Suisse dans des traductions ou des éditions dites continentales, pour pénétrer ensuite par des voies légales ou illégales dans les prisons des nations européennes. L'importance de la statistique consiste dans le fait qu'en 1490—1941 le S. V. S. a exporté des livres d'une valeur de 111.231·50 frs suisses dans 43 États ; la part de la Hongrie dans ce total est de 9.613·50, donc 8,6%. Par contre, en 1941—42, lorsque toute l'exportation s'est chiffrée par 173.000·58 frs suisses, la Hongrie seule a importé des livres pour 54.691·09 frs suisses, donc presque le tiers de toute l'exportation suisse. Au milieu de la guerre, la Hongrie a donc acheté plus de livres suisses qu'aucun autre État du monde. En 1940—41, l'Italie, le Brésil, l'USA et la Yougoslavie ont dépassé la Hongrie ; mais, en 1941—42, la Hongrie se trouvait déjà en tête de la liste ; après elle venait l'Italie, mais seulement avec 45.743·59 frs suisses. Le périodique ajoute encore à la statistique que bien qu'on y représente seulement l'exportation du S. V. S., l'exportation, naturellement bien moindre, des autres éditeurs montre les mêmes proportions. Il ajoute encore qu'en même temps que l'exportation de livres suisses a diminué en direction de l'Amérique, elle a augmenté par bonds dans « certains États européens ».

J. Thorne

INDEX DES NOMS

Abréviations : cte = comte ; emp. = empereur ; pr. = prince ; st = saint ; Trans. = Transylvanie ; v. = voïvode

Aba Samuel, roi de Hongrie 304, 306, 309, 315—16
Aberdeen, lord — 322
Ady, A. 192, 207, 209—12, 214—224
Aequitius 11
Aginatius 14
Ajtony 81—82
Alexander, E. 268, 284
Alexandre Ier, tzar de Russie 357—58
Alexandre III, tzar de Russie 357
Alexandre VIII, pape 58
Alexandrescu-Dersca, M. 401
Alföldi, A. 375, 377—79, 435
Ambroise, st 17, 25
Ammien Marcellin 7, 14, 17, 23
Andrássy, cte J. 363
André Ier, roi de Hongrie 304, 306—8, 310—12, 315—16
André II, roi de Hongrie 303
André, v. de Trans. 139
Andreas, W. 284
Angyal, A. 371
Anicii, clan des — 14
Anne de Bohême 181
Anonyme, Notaire — 80—81, 136—37
Apponyi, cte A. 201
Arany, J. 436
Arintheus, général 10
Arndt, E. M. 118
Arneth, A. 397
Aron, J. 159
Aron, P. P. 157, 159
Árpád, pr. des Hongrois 80, 315
Árpád, famille des — 155, 232
Asbóth, L. 109
Asch, S. 456
Asen, chef bulgare 161—63
Asénides, les — 163
Asparuch, pr. bulgare 395
Athanasiades, E. S. 434
Aubin, H. 273, 284, 286—87, 290
Aubusson, Pierre de — 33
Auer, P. 203
Aurélien, emp. romain 14, 22, 452
Ausone, poète 25
Averbouch, R. A. 319—20

Babits, M. 181, 435
Bade, L. 35
Bagdasar, N. 192
Bajcsy-Zsilinszky, A. 5, 431
Bakounine, M. 357
Balázs, E. 84
Balázs, T. B. 191
Baldensperger, F. 405—6, 408—10
Balog, A. 422
Balogh, E. 186
Balogh, J. 435
Baltiiski, N. 184
Bán, C. 180
Bandinus, M. 200
Bănesco, N. 161—63
Bánffy, G. 92
Baranyai, L. 173—74
Baranyay, Z. 410
Barbatio, général 9
Barcsai, A., pr. de Trans. 143
Barcsai, G. 448
Barker, E. 373
Barker, V. D. 435
Barrin, P. 430
Barta, E. 441
Bartók, B. 191—92, 422

Barton, J. 437
Bartucz, L. 435
Barulin, G. S. 438
Basch, F. 292
Basile II, emp. de Byzance 161
Báthory, Étienne, pr. de Trans., roi de Pologne 93, 142
Báthory, Sigismond, pr. de Trans. 93—94
Batthyány, pr. F. 48
Baudelaire, Ch. 223
Baum, V. 456
Baumgarten, A. 182
Bäumler 272
Bayle, P. 409
Becket, T. 181
Bédier, J. 405, 409
Bekes, G. 143
Bél, M. 117—19
Béla Ier, roi de Hongrie 304, 306—8, 310—12, 314—16
Béla III, roi de Hongrie 303
Béla IV, roi de Hongrie 303
Below, G. 287
Bem, J. 326, 329
Benda, C. 182, 413, 415—16, 431
Benès, É. 66—67, 71—72, 77, 147—49, 169, 372—73, 419
Benoît, v. de Trans. 139
Béranger, P. J. 192
Berchtold de Meranie 139
Bereczky, A. 447
Berg, F. F. 334
Berg, P. 177
Berlász, E. 242, 248— 249, 251—52, 256
Berlioz, H. 432
Bertha, C. 182
Berve, H. 285
Berza, M. 400—1, 403—4
Bethlen, cte F. 88
Bethlen, Gabriel, pr. de Trans. 94—95, 142
Bethlen, cte N. 62
Bethmann-Hollweg, T. 263
Bethouart, colonel 417
Beu, O. 396—98
Bevin, E. 435
Beyer, H. J. 298
Beznák, A. 173—74
Bismarck, O. 261—63, 269, 271, 285, 287—88, 290, 348
Bissy, marquis de — 33
Blake, G. 166
Blanc, L. 192
Blind, Ch. 106
Bocăneţu, A. 136
Bocskai, E. 94
Bödey, J. 182
Bodea, C. C. 350
Bodohot 311
Bogdány, J. 422
Bogišić 64
Boisselat, O. 425
Boissevain, Ph. 156, 158—162, 165—66
Boissier, G. 211
Boldizsár, I. 421
Boleslas, roi de Pologne 312
Bolgár, A. 173, 182
Bölöni-Farkas, A. 198
Bonillou, marquis de — 33
Bonaparte, v. Napoléon
Boncza, B. 209
Bónis, S. 107
Bonkáló, A. 371
Bonnerjea, R. 263
Bonzi, évêque de — 63
Borkheim, E. 116
Bornemissza, A. 244
Bornitzky, J. 209—210
Borovszky, S. 84
Borsody, I. 362—69
Borsony 312
Bossuet, J. B. 409
Botka, T. 83
Botzenhardt, E. 269, 272, 277—78
Bouglé, C. 183—84
Bouhours 33
Bourbon, maison des — 182
Boussaguet, J. 430
Bözödy, G. 186
Brackmann, A. 284, 292—96
Brandi, K. 284, 291—92
Brankov, 182
Brătianu, G. I. 400—1, 403
Brissac, maréchal de — 33
Britten, B. 436
Broczky, Ch. 422
Bromberg, J. 401
Broomfield, lord — 345
Bruck, K. L. 333
Bruggmann, A. 272
Brukenthal, S. 159, 252

Brunetière, F. 405
Brunner, O. 285
Brunow, cte — 319—320, 322, 326, 328, 332, 334—36, 341, 345
Bryce, lord J. 212
Bubics, 47
Buda, 309
Budak, M. 427
Bunea, A. 159, 250
Bunyitay, V. 85
Buol, cte K. F. 329—30
Burckhardt, J. 260, 276—77, 279
Burger, J. 209
Bussy-Rabutin 33
Butte, G. 430
Byron, lord 223, 436

Canning, S. 327, 338—39
Castaldo, J. 91
Caton, 26
Cavour, cte C. Benso de — 105—6
Cervantes, M. 405
Chagnon, F. 430
Chamberlain, H. St. 266
Charlemagne 294
Charles II d'Anjou, roi de Sicile 401
Charles II, roi de Roumanie 354
Charles Quint 288
Charles XII, roi de Suède 188
Chassin, Ch. L. 171
Chateaubriand, F. R. 215
Chelčický, P. 70
Chéruel 32
Chesterbury 322
Chesterton, G. K. 184
Choisy, abbé de — 33
Christen, H. 299
Churchill 341
Cincinnatus 26
Cléandre 43
Closça, J. O.
Cobden, R. 107, 116
Coleman, A. P. 434
Coligny-Savigny, cte 32—34, 36, 40—46, 48, 64—65
Colloredo, cte J. F. 333—34
Coloman, roi de Hongrie 303, 312, 315
Comenius, A. 181, 372
Candé, Louis II de Bourbon, pr. de — 32
Constance II, emp. romain 9—12, 17, 27
Constance Chlore, emp. romain 7
Constantin, emp. romain 7, 10—11, 13, 16—18, 27
Constantinescu, M. 190
Copernicus, N. 294
Coreth, ctesse Anne de — 441
Cornelius 122
Corvin, Mathias 121
Cossé, maréchal de — 33
Costa Carei 192
Costachel, V. 404
Cravel 47
Crispus, fils de Constantin 17
Croce, B. 260
Csáki, M. 143
Csánk, B. 443
Csánki, D. 84, 229
Csapláros, E. 182
Cs. Szabó, L. 431
Csuka, Z. 371
Cuza, J. A. 415

Dabasi-Schweng, L. 173
Dagalaifus, général 10
Daicoviciu, C. 378
Damase, pape 24, 25
Damborovce, duchesse de Pologne 314
Dami, A. 428
Dandolo 315, 317
D'Arbret, marquis 33
Darvas, J. 179
Datianus 10
Dauzat, A. 34 —49
Davidović, R. 426
Davus, 120
Dedier, V. 427
Deér, J. 228, 295, 431
Dehio, L. 261
Densușianu, N. 156, 237, 397
Déry, S. 171
Deržavin, N. 392—95
Dezsényi, B. 182, 422
Diehl, Ch. 402
Dimitrieva, N. 188
Dioclétien, emp. romain 12, 15, 19

Divéky, A. 371
Dlugosz, J. 301—14, 318
Dobbelhof 322—23
Dobrogniewe, 314
Domanovszky, A. 145, 190, 228—29, 232, 301, 378
Dózsa, G. 180
Drágfi, B. 139
Droysen, J. G. 263, 287
Duică, B. 350
Duncker 112
Dvořak, M. 70
Dzikowski, St. 424

Eck, A. 404
Eckhardt, A. 314, 348, 410, 439
Edelényi-Szabó, D. 99—100
Elgar, E. 436
Émeric, st., pr. hongrois 195
Emler, J. 70
Enesco, G. 192
Engels, F. 103, 106, 108, 113
Eötvös, J. 382
Eperjessy, K. 82
Ernye 305
Esterházy, cte P. 47
Étienne, st, roi de Hongrie 81—83, 122, 194—98, 228—30, 239, 302, 304, 307, 312—15
Étienne II, roi de Hongrie 303
Eulau, H. 176
Eustache, v. de Trans. 139
Evlia Tchélébi 39—40, 42

Fabricius 26
Fausta, femme de Constantin 17
Fázy, J. 112
Fejér, G. 64, 67—68
Fekete-Nagy, L. 140—141, 232
Feraru, L. 434
Ferdinand Ier, roi de Hongrie 87—92
Ferdinand II, roi de Hongrie 95
Ferenczy, E. 422
Fertier, M. 430
Fessler, I. A. 185
Fichte, J. G. 277
Fichtenau, H. 442
Firsoff, V. A. 168
Florescu, 192

Fogarasi, B. 438
Fontenelle, B. 409
Forgách, F. 88
Fonton 323, 325
France, A. 166
Franck, v. Szemere
Franco, F. 445
François Ier, roi de Hongrie, emp. d'Autriche 257, 352
François-Joseph Ier, roi de Hongrie, emp. d'Autriche 420
Frangepán, F. 63
Frank, W. 261—64, 269—73, 277—78, 280—86, 290, 294
Frédéric le Grand, roi de Prusse 288—89, 454
Frédéric IV, roi de Prusse 263
Freud, S. 456
Fustel de Coulanges, N. D. 128

Gachot, F. 170—71, 433
Gál, E. 151, 175, 177, 182, 371, 411, 422
Gáldi, L. 155—61, 371
Galéote, Marce 121—22
Gálffy, M. 204
Gallus 17
Gamillscheg, E. 376, 403, 453
Ganesco 116
Ganzer, Ch. R. 269, 272—74, 280
Garibaldi, J. 115
Gassion, cte 33
Gauquié, H. 432
Gauthier, P. 348
Gebhart 311
Gelu, pr. roumain 137, 139
Genthon, E. 439
Georges, st. 393
Gérard, st. 306—7, 310
Geréb, P. 139
Gereblyés, L. 170
Gerevich, T. 440
Gergely, A. 180
Géza Ier, roi de Hongrie 304, 313—16
Giraud, P. 170, 429
Giuresco, C. C. 139
Glad, pr. roumain 137
Glasberg, abbé 425
Glaser, L. 13
Gobineau, J. A. 266

Goebbels, J. 454
Goll, J. 70
Goethe, J. W. 262, 456
Gogolák, L. 182
Gombos, F. A. 238—39
Gomesan, L. 237
Gooss, R. 87, 94
Görgey, A. 104
Goundoulitch, I. 359, 427
Gratien 9
Gratien, emp. romain 25
Grau, W. 269
Gravel, 44
Grégoire le Grand, st 164
Grégoire X, pape 401
Gremonville, J. B. 46, 62—64
Griesebach, M. 298
Grillparzer, F. 282
Groza, P. 192
Gudzij 438
Guitry, marquis de — 33, 51—52, 55—56, 60, 62—63
Gündisch, G. 399
Gundulič, I. v. Goundoulitch
Günther 272
Gusti, D. 190
Gyergyai, A. 171
Györffy, G. 234, 388
Gyula, duc hongrois 82
Gyula, tribu — 227

Haan, L. 118
Habsbourg, dynastie de — 29, 69, 75, 90—91, 93—94, 130, 152, 192, 240, 247—48, 258, 288, 352, 413—14, 441
Hadik, A. 203—4
Hadrovics, L. 182, 370—71
Hajnal, E. 226, 231, 233
Hajnik, I. 232
Halász, G. 166—67, 421, 455
Holitzky, A. 156, 160
Hampe, K. 290
Hanc, J. 169
Harcourt, marquis de — 33
Harden, M. 272
Harnack, A. 264
Harrison Thomson, S. 372
Hartmann, J. 441
Hartung, 260, 284
Haushofer, M. 265
Haynau, J. J. 320
Hazard, P. 207, 405—10
Hegel, G. W. 428
Heiden, K. 262, 263—66, 268
Heidendorff, C. 253
Heimpel, H. 284
Heine, H. 454
Heltai, E. 187—88
Henri IV, emp. du St. Empire Romain 305, 315
Hérakleitos, emp. de Byzance 400
Herculius 17
Herimannus 305
Herzen, A. 357, 438
Hess, R. 264—65, 269, 281
Hetzendorf, C. maréchal 323
Heussi, Ch. 259
Hirsch, H. 285
Hitler, A. 261—62, 265—69, 271, 274—75, 278, 281—82, 284, 288—90, 294, 296, 348, 365—66, 382, 455
Hoberg, Ch. A. 272
Hodža, M. 418
Hofbauer, st. Clément 272
Höfler, R. 163
Hohenlohe, pr. 35, 39—41
Hohenstaufen, les — 274
Holborn, H. 263
Holub, J. 83, 230
Hóman, V. 89, 314
Hoppe, W. 284
Horia, S. 254, 396—98
Horthy, N. 379, 382—83
Horvát, E. 185
Horváth, A. 371
Horváth, E. 320
Horváth, M. 185
Horváth, Z. 179
Hötsch 291
Hübner, A. 331
Hugo, V. 192, 223
Hugonnot, J. 425
Huizinga 166, 260, 276, 282—83
Hunyadi, les — 84, 229, 239
Hunyadi, Jean 139
Hus, J. 68, 181, 372
Hušćava, A. 373—74
Hüvös, L. 432
Huxley, A. 455
Hyppolite, v. de Trans. 139

Iczkovits, E. 229
Illés, B. 438
Illyés, J. 180—81, 370, 454
Innocent X, pape 200
Iordan, I. 449, 452—53
Iorga, N. 33, 156, 348, 397, 400, 402, 429
Irányi, D. 171
Isaac II l'Ange, emp. de Byzance 162
Isabelle, reine de Hongrie 88, 91
Isopesco, C. 429
István, v. st Étienne 138
Ivan le Terrible, tzar de Russie 356—57
Ivšic, M. 370

Jakó, S. 82, 84, 145, 147, 199—200, 423—24
Jancsó, B. 257—258, 397
Jancsó, E. 151
Jankovič, V. 421
Jánossy, D. 320
Jaurès, J. 180
Jean, st 261
Jean VIII, pape 400
Jean Sigismond, roi de Hongrie 88—89, 91—92
Jérôme, st 14—15
Jókai, M. 187, 406, 418—19
Jordan, J. 190
Joseph Ier, roi de Hongrie 97—99
Joseph II, roi de Hongrie 69—70, 126, 185, 253—55, 257, 396—97
Jósika, E. 143
Jovien, emp. romain 9, 11—12
Judith, fiancée de Salomon 314
Julien l'Apostat, emp. romain 7—12, 15, 17, 27, 378
Just, B. 431—32

Kabalevski 438
Kadlec, K. 237
Kaliani, A. 157
Kállay, famille — 154—55
Kalusek 70
Kant, E. 270
Kaphalm, 441
Karácson, I. 40
Karácsony, A. 181
Karácsonyi, J. 84
Kárász, A. 187
Kardelj, E. 425
Kardos, T. 182
Károlyi, cte M. 420
Kassák, L. 179
Katona, E. 184
Kavannagh 112
Kelemen, J. 180
Kemény, S. 144
Kende, tribu — 227
Kerékjártó, B. 169—70
Keresztury, D. 432, 435—36, 438, 454
Kerner, R. J. 373
Kéthly, A. 173—74
Keyser, E. 296
Kézai, S. 301—3, 306—12, 314—18
Klapka, G. 106, 112, 418—19
Klein, I. 157—58
Klein, S. 155—61
Kleiner, K. 181
Klopstock, F. 397
Kniezsa, E. 138, 347
Kodály, Z. 177, 191—92
Koebner, R. 260
Kogalniceanu 452
Kolozsvári, frères 422
Kölzle, E. 287
Köprili, grand vizir turc 36
Körmendi, F. 187
Kornis, J. 201
Kósa, J. 448
Kosáry, D. 4, 173—74, 194, 381, 431, 436
Kossuth, L. 104—8, 112, 114—16, 151, 174—75, 267, 381, 413—17, 438
Kosztolányi, D. 348
Kot, S. 184, 294
Kotore, G. 157
Kramař, K. 77
Krieck 272
Krigantich 359
Krleza, M. 427
Krofta, K. 66—69, 71—75, 77—78
Krüger, G. 275—76

Lackfi, les — 139
Ladislas, st, roi de Hongrie 141, 304, 306, 312—13, 315, 318

Ladislas IV, roi de Hongrie 301, 303, 315
La Feuillade, maréchal 33, 41
Lajtha, L. 431
Lamartine, A. de — 192, 405
Laskaris 403—4
Lassalle, F. 262
László, J. 81, 138, 385—91
László, Ph. 422
Laurent, v. de Trans. 139
Laurent, V. 401—2
Lázár, A. 432
Lazăr, G. 350
Lazaryev, amiral 343
Léda 208, 216—17
Ledru-Rollin, A. A. 104
Legfor, v. de Trans. 139
Leibniz, G. W. 409
Léka, v. de Trans. 139
Lékai, L. 184
Leményi, J. 157
Lemkin, R. 444
Lenthurst, lord 322
Lépes, G. 238
Léon 11
Léonidov 411
Léonov, L. 455
Leopardi, J. 213
Léopold Ier, roi de Hongrie 30—32, 44, 60
Léopold II, roi de Hongrie 255
Lestyán, A. 185
Le Tellier 45, 48
Lévai, E. 445, 447
Levente, pr. hongrois 304, 308, 310—11
Lhotky, A. 441
Licinius 17
Linden, W. 260
Lionne 44
Lippay, G. 48, 63—64
Liszt, F. 422
Locke, J. 409
Lockhart, R. H. B. 373
Loehr, A. 442
Louis II, roi de Hongrie 88
Louis XIV, roi de France 30, 32, 46, 58, 60, 409
Louis Napoléon 110
Lucas, C. 436
Lück 424
Ludendorff, E. 272
Lüders, A. N. 326, 331
Lukács, G. 181
Lukinich, E. 87
Lupaş, I. 159, 238, 246, 255
Luther, M. 129, 288

Mac Adam 110, 112
Macartney, C. A. 380
Machatschek, F. 291
Madách, E. 406
Magenis 336
Mailáth, E. v. de Trans. 143
Maior, G. 155, 157—59
Makkai, L. 87, 140—41, 235—38, 241
Maksay, F. 84, 235
Malebranche, N. 409
Málnási, E. 380
Mann, T. 260, 436
Mányoki, A. 422
Manzoni, A. 212
Marcks, E. 284
Marie-Thérèse, reine de Hongrie 203, 248, 251—52
Márki, S. 84
Markó, A. 203—4
Marsall, L. 170
Martinuzzi, G. 88, 90—91, 93
Marton, G. 190
Marton, J. 204
Marx, Ch. 103—8, 114, 359
Marx, Mme 104, 116
Masaryk, J. 66, 69—70, 77, 148, 168—69, 181, 372, 419
Maschke, E. 292, 297
Mateiu, J. 354
Matteotti 180
Maugham, S. 166
Maximilien Ier, roi de Hongrie 90, 92
Maximilien Ier, roi de Bavière 270
Maximin 12, 22, 24—25
May, Louis du — 33, 65
Mazarin, J. 32
Mazuranič 128
Mazzini, J. 104, 106
McLeod, M. 436
McNab, R. G. 435—36
Medem, cte 319, 322—23, 325—26, 328—30, 332, 334
Meillet 348
Meinecke, F. 259, 261—64, 268—69, 278, 280, 285—86, 292, 294

Menumorout 80—83, 137
Merényi 47
Meteş, St. 247
Metternich, Cl. 288, 333, 352
Metzke, E. 277
Mezősi, K. 82
Michel le Brave, v. de Valachie 142, 246
Michelet, J. 128, 192
Micu, v. Klein
Middleton, J. S. 420, 444
Mihajlovič, D. 426
Mikecs, L. 200
Mikszáth, C. 181
Miskolczy, J. 371
Moga, I. 144, 235, 403
Moïse, v. de Trans. 139
Mole, cte 332
Mollay, K. 150
Molnár, E. 192, 384
Molnár, F. 439
Molnár, J. 156—57, 159—60
Molnos, L. 409
Mommsen, W. 285, 287—89
Monicault 417
Montecuccoli, R. 30, 35—36, 39—41, 44—47, 56—57
Montecuccully v. Montecuccoli
Moór, E. 387, 391—92
Moór, J. 182
Morgenstern, C. 456
Móricz, S. 187
Mortemor 33
Mousset, A. 356—61
Muchy, marquis de — 33
Müller, K. A. 262, 264, 284—86
Munkácsy, M. 422
Murgu, E. 350
Murray, J. 111
Musset, A. 213
Mutafčief, P. 402

Nagy, A. de Buda 180
Nádasdy, F. 63
Nagy, L. 353, 355
Napoléon Ier 352
Napoléon III, emp. de France 103, 105—6, 358
Negrea, C. 423
Németh, J. 234, 392
Németh, L. 370
Nesselrode, cte 319—20, 322—23, 325—26, 328—30, 332, 334, 336, 341
Nestor 137
Newman, B. 412
Nicoară, M. 349, 351—52
Nicolai 272
Nicolas, v. de Trans. 139
Nicolas Ier, tzar de Russie 319—20, 322, 325, 328, 358
Nicolas II, tzar de Russie 360
Nicolas IV, pape 401
Noack, U. 278
Normanby, lord 336
Nottebohm, W. 40

Obrénovitch, M. 415
Odložilik, O. 181, 434
Ohnsorge, W. 292
Okolicsányi, famille — 374
Oláh, N. 143
Oltványi, E. 169
Oncken, H. 262, 280, 285
Opočensky, J. 372
Orlov, pr. 356
Orpad, v. Árpád
Ország, J. 418
Ortvay, T. 85, 236
Ossian 436
Othon III, emp. du St Empire Romain 295—96
Ottó v. Othon
Otto, roi de Moravie 313

Paál, L. 422
Paikert, G. 171—73
Pajewski, I. 294
Palacký, F. 359
Palmerston, lord — 104, 113—14, 320—22, 328, 332, 334—45
Panaitescu, P. 142
Papacostea, V. 403
Parhon, C. I. 190
Parin 438
Parker, amiral 337, 342—45
Pascal, R. 347—48
Pascu, S. 134, 136—39, 141—44, 156
Paskiewich, J. F. 319—20
Passuth, L. 170, 182, 188, 445
Pásztor, A. 437

Pásztor, L. 421, 439
Pataki, J. 157
Paul Ier, tzar de Russie 358
Paul, v. de Trans. 139
Pauler, A. 60
Paulinus Minorita 302, 314—16
Pável, A. 371
Pawlikowski, M. 425
Peel, R. 322
Pekář, J. 70, 282
Perczel, M. 111, 113—14
Peroutka F. 167
Perth, Earl of — 373
Pesty, F. 83—84, 238
Petőfi, A. 192, 209, 406
Petri, M. 84, 97, 100
Petronius 12
Pfeffer, K. H. 282
Pfitzner, J. 78
Philippes, pr. 33
Philippide, A. 449, 452
Pierre, roi de Hongrie 304, 306, 308—10, 312—15
Pierre, chef bulgare 161—63
Pierre le Grand, tzar de Russie 357—58, 438
Pilarik 117
Pillersdorf, F. 323
Pilsudski, J. 293
Pippidi, D. M. 402
Pirenne, H. 3, 4
Pisani 340
Pisio, marquis de — 65
Pleyer, K. 269—70
Podiébrad, G., roi de Bohême 272
Podwitz, maréchal 33
Poe, E. 223
Pohorecki, F. 294
Ponsonby, lord 325, 340
Porcia, pr. de — 35, 61
Portia, F., duc de — 57
Potemkine, G. A. 356
Pötsch, L. 265
Pouchkine, A. 438
Pougatchev, J. 359
Pozzo di Borgo, cte 340
Pray, E. 184
Przemysl II, roi de Pologne 76
Prétextat, gouverneur de Rome 24
Probus, Petronius 14—15
Prodan, D. 255, 397
Pukánszky, B. 371
Pulszky, F. 105, 108
Pusçariu 376

Rachid 40
Radisics, E. 410
Rádl, E. 67
Radó, A. 432
Radó, P. 421
Radowitz, J. M. 263
Radu, I. 156
Ragny, marquis de — 33
Rákóczi, François II 30, 64, 188—89, 380, 432
Rákóczi, Georges Ier, pr. de Trans. 95, 142
Rákóczi, Georges II 29, 95
Rákosi, M. 179
Randt, E. 294
Ranke, L. 261, 268, 270, 279, 286, 300
Raphael, v. de Trans. 139
Rásonyi, L. 371
Rathenau 272
Raymond, O. 434
Recke 291
Reisefendi 340
Reiszig, J. 84
Renan, E. J. 128
Révai, J. 181
Rhabducos, L. 404
Riegel, O. W. 433
Rimbaud, A. 223
Ripka, H. 167
Rngel 185
Robert 47
Robinson, G. T. 434
Rochefort, marquis 33, 43
Rockefeller 175
Rodolphe de Habsbourg 93
Rohan, pr. de — 33
Romanus, cte d'Afrique 16
Rónai Horváth, E. 40
Rónay, G. 431
Rosenberg, A. 265, 267, 269, 274, 288
Rosetti, A. 135, 187, 376
Rousset, C. 32—33, 36, 39—40, 44—45, 48
Rubinyi, M. 188
Rühle, O. 107
Russel, lord J. 327—28, 338, 345

Sadoveanu, M. 190—91
Šafařik, P. J. 359
Sagredo, J. F. 30—31, 62
Sainte-Beuve, J. 405
Saliens, les — 274
Salomon, roi de Hongrie 304—6, 312—18
Samarineanu, G. 411
Samuel, tzar bulgare 161
Sanford, W. 107
Sántha, K. 190
Sarolta, femme du pr. Géza 303
Saturninius Secundus Salutius 10
Sault, cte 33
Săvulesco, T. 190
Scapinelli, P. 418
Schempp, A. 40
Schiller, F. 456
Schirach, B. 262
Schmidt, Ch. 260
Schnabel, F. 285
Schnobeln, colonel 331
Schönborn, archevêque 58, 63
Schönfeld, W. 277
Schröder, G. 276, 279
Schuetze-Jahde, K. 260
Schüssler, G. 275, 284
Schwartzenberg, pr. F. 324, 326, 328—33
Schwarz 47
Schwarzer, ministre 323
Schweinefurth, Ph. 163—64
Seeck, O. 8—9, 17
Serakowsky 322
Séraphin, v. de Trans. 139
Seton-Watson, H. 437
Seton-Watson, R. W. 320, 361, 372
Séverin, st. 441
Shaftesbury, A. A. 218
Shakespeare, W. 181, 436
Siebert 281
Sigismond, roi de Burgundie 308
Simeon, R. 370
Simons 434
Sinkai, G. 155—56, 158—59
Smaragde, v. de Trans. 139
Sobieski, Jean, roi de Pologne 30
Sofronie, G. 354
Soliman II, sultan 88—89, 91
Sommer, B. 58
Somogyi, B. 180
Somogyi, J. 201
Sophie, femme du roi Salomon 304, 306, 312
Sós, A. 180
Sőtér, E. 182
Souches 35
Spalatin, K. 427
Spinka, M. 372
Spinoza, B. 409
Sproxton, Ch. 320
Srbik, H. 264, 275—76, 284, 286—87, 289
Stadelmann, R. 260, 285
Stadtmüller, G. 291
Stauffenberg, J. 44
Steding, Ch. 269, 276, 282
Steed, Wickham 373
Steier, L. 320
Stein, baron de — 269, 278
Stein, sir A. 436
Steinsch, I. 297
Stendhal, 405, 408
Stöcker 269
Stoilov, 190
Stoffregen 113
Stosz, Veit 294
Streicher, J. 281
Stresemann, G. 71
Stürmer, B. W. 340
Suciu, C. 191
Sue, E. 192
Svatoplouk, roi des Slaves 302
Swicz, V. 183
Sybel, H. 287
Symmaque, sénateur 20
Szabó, D. 179
Szabó, E. 82
Szabó, T. A. 204
Szabó, Z. 454, 456
Szádeczky-Kardos, L. 234, 242, 249
Szálasi, F. 383
Szalay, L. 185, 382
Széchenyi, E. 144, 151—152, 198, 352
Szekeres, G. 431—32
Szekfű, J. 74, 89, 123—27, 129—31, 134, 190, 380, 409
Szemere, B. 103—8, 110, 116
Szent-Györgyi, A. 190

Szentkirályi, J. 182, 433—34
Szentkláray, J. 84
Szentpétery, E. 80, 154
Szerb, A. 166
Szikszay, J. 191
Sziklay, L. 371
Szilády, Z. 371
Szinyei-Merse, P. 422

Tábori, C. 445
Tacite 7—8
Tagányi, K. 84, 145, 229, 231
Taine, H. 405
Tanodi, Z. 421
Taylor, A. J. 372
Teleki, cte G. 169
Teleki, cte J. 239
Teleki, cte L. 415
Teleki, cte P. 380
Térence 120
Terron, Ch. 439
Teutsch, F. 235, 242, 254—56
Théodore, emp. romain 17—18
Théodore le Jeune, emp. romain 25, 27
Théodosius 17
Thiédot, G. M.
Thraso 120
Tichindeal, D. 351
Tito, maréchal 427
Titoff 339
Tobolka 70
Todt 284
Tököli, E. 30, 64
Tököly v. Tököli
Tolstoï, L. 437
Tóth, A. 249, 396
Tóth, L. 383
Townsend, D. 174
Trajan, emp. romain 22, 375—76, 378
Treitschke, H. 261, 263, 266, 287
Tremel, F. 441
Treville, marquis 33, 43
Troeltsch, E. 264
Tronchon, H. 406
Turenne, Henri de Latour d'Auvergne, vicomte de — 32

Uhlirz, M. 440
Ujszászy, E. 426
Unwin, S. 436—37
Urban, colonel 331
Urquhart, D. 104—5, 109
Uvnar 333

Váczy, F. 229—30
Valens, emp. romain 8, 11—12, 19, 25
Valentinien Ier, emp. romain 7—19, 21—25, 27
Valéry, P. 170—71
Valjaveč, P. 291, 298
Valois, N. 70
Vámbéry, R. 379—83
Van Tieghem 406
Varga, E. 169
Vass, L. 419
Vazul 303—4, 306—8 313, 316
Verancsics, A. 88
Verlaine, P. 223
Verlinden, C. 401
Victor 13
Victoria, reine d'Angleterre 420
Vid 305
Vigh, Ch. 183
Vigny, A. 213
Villeroy, marquis de — 33, 56
Virág, B. 156, 160
Virgile 27
Vitnyédy, E. 47, 51, 53—55, 58—65
Vitnyédy, P. 53, 55
Viventius 24
Vlădescu-Răcoasa 191
Vogt, Ch. 103, 106—7, 112, 114
Vollert, E. 292
Voltaire, 32
Vosnjak, B. 427
Vulcacius Rufinus 14
Vulcan, S. 351

Wagner, F. 60
Waldeck 41
Wallenstein, A. W. 282
Walter, A. 277, 279
Wassermann, J. 456
Weber, M. 264
Weber, W. 375—76, 402
Weér, F. 258
Wellington, A. Wellesley, duc de — 322, 328, 332—33

Welter, G. 357—58
Werbőczy, E. 240
Werfel, F. 456
Wesselényi, F. 30—31, 48, 60, 63
Wesselényi, N. 151—53, 198
Wessenberg, J. 323
Westphal, O. 284
Whitney, A. 177
Whyclif, J. 70
Williams, A. 103—4, 109, 111, 113—14, 116
Wilson, T. W. 171
Windischgraetz, pr. A. 323—25, 329
Withniedy, v. Vitnyédi
Wright, Q. 373
Wurtemberg, pr. de — 58
Zakariás, A. 185
Zala 311
Zápolyai Jean, roi de Hongrie 87—89
Zelice 311
Zerotin 70
Zibermayer 441
Zichy, M. 422
Zilahy, L. 178, 187
Zlatarski 163
Zochtchenko, M. 455
Zrinyi, famille — 64
Zrinyi, H. 64
Zrinyi, N. 5, 30—31, 35—36, 41, 44—45, 47, 51, 54—65
Zrinyi, P. 63
Zweig, S. 456
Zwiedineck-Südenhorst, H. 40

